VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT

L'ERE VULGAIRE.

EN TROIS VOLUMES.

TOME II.

À LONDRES:

CHEZ CHARLES DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce Volume.

CHAP. XXXV.

CHAP. XXXVI.

CHAP. XXXVII.

CHAP. XXXVIII.

CHAP. XXXIX.

CHAP. XL.

CHAP. XLI.

CHAP. XLII.

CHAP. XLIII.

CHAP. XLIV.

CHAP. XLV.

CHAP.

CHAP. LVIII.

CHAP. LIX.

CHAP. LX.

CHAP. LXI.

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT

L'ERE VULGAIRE.

EN TROIS VOLUMES.

TOME II.

À LONDRES:
CHEZ CHARLES DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce Volume.

CHAP. XXXV.

CHAP. XXXVI.

CHAP. XXXVII.

CHAP. XXXVIII.

CHAP. XXXIX.

CHAP. XL.

CHAP. XLI.

CHAP. XLII.

CHAP. XLIII.

CHAP. XLIV.

CHAP. XLV.

CHAP.

CHAP.

VOYAGE

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,
Dans le milieu du 4e. ſiècle avant J. C.

CHAPITRE XXIX.

Bibliothèque d'un Athénien. Claſſe de Philoſophie.

PISISTRATE s'étoit fait, il y a deux ſiècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, & qui fut enſuite enlevée par Xerxès, & tranſportée en Perſe. De mon temps pluſieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus conſidérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ſes pères; il méritoit de la poſſéder, puiſqu'il en connoiſſoit le prix.

En y entrant, je friſſonnai d'étonnement & de plaiſir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivoient, ils reſpiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur ſilence même augmentoit mon reſpect. L'aſſemblée de tous les ſouverains de la terre m'eût paru moins impoſante. Quelques momens après je m'écriai: Hélas, que de connoiſſances refuſées aux Scythes! Dans la ſuite, j'ai dit plus d'une fois: Que de connoiſſances inutiles aux hommes!

Je ne parlerai point ici de toutes les matières ſur leſquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre & de mouton, les différentes eſpèces de toile furent ſucceſſivement employées; on a fait depuis uſage du papier, tiſſu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croit dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laiſſe après ſon inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité deſquels eſt ſuſpendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'eſt tracée que ſur une des faces de chaque rouleau; &

pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartiments ou pages*.

Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; & d'autres particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène me disoit un jour, que, pour se former le style, il avoit huit fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide. Par-là les exemplaires se multiplient; mais à cause des frais de copie†, ils ne sont jamais fort communs, & c'est ce qui fait que les lumières se répandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare, lorsqu'il paroit dans un pays éloigné, & lorsqu'il traite de matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir, avec beaucoup de peine, certains ouvrages de philosophie, & donner 100 mines ‡ de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent, pour l'ordinaire, en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, & quelquefois même dans les colonies Grecques, établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit, sans cesse, de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siècle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant, les Grecs avoient des théologiens, & n'avoient point de philosophes. Peu soigneux d'étudier la nature, les poëtes recueilloient & accréditoient par leurs ouvrages les mensonges & les superstitions qui régnoient parmi le peuple. Mais au temps de ce législateur, & vers la 50me. olympiade §, il se fit tout-à-coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès & Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose; Thespis donna une première forme à la tragédie; & Susarion, à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la 1ere. année de la 35me. olympiade ‖. Il rem-

* Voyez les manuscrits d'Herculanum.

† Après la mort de Speusippe, disciple de Platon, Aristote acheta ses livres, qui étoient en petit nombre, & en donna 3 talens; c'est-à-dire, 16200 liv.

‡ 9000 livres. § Vers l'an 580 avant J. C.

‖ Vers l'an 640 avant J. C.

plit

plit d'abord avec diſtinction les emplois auxquels ſa naiſſance & ſa ſageſſe l'avoient appelé. Le beſoin de s'inſtruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A ſon retour, s'étant dévoué ſans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédiſant une eclipſe de ſoleil; il l'inſtruiſit, en lui communiquant les lumières qu'il avoit acquiſes en Egypte ſur la géométrie & ſur l'aſtronomie. Il vécut libre; il jouit en paix de ſa réputation, & mourut ſans regret*. Dans ſa jeuneſſe, ſa mère le preſſa de ſe marier; elle l'en preſſa de nouveau pluſieurs années après. La première fois il dit: il n'eſt pas temps encore. La ſeconde: il n'eſt plus temps.

On cite de lui pluſieurs réponſes que je vais rapporter, parce quelles peuvent donner une idée de ſa philoſophie, & montrer avec quelle préciſion les ſages de ce ſiècle tâchoient de ſatisfaire aux queſtions qu'on leur propoſoit.

Qu'y a-t-il de plus beau?—L'univers; car il eſt l'ouvrage de Dieu.—De plus vaſte?—L'eſpace, parce qu'il contient tout.—De plus fort?—La néceſſité, parce qu'elle triomphe de tout.—De plus difficile?—De ſe connoître.—De plus facile?—De donner des avis.—De plus rare?—Un tyran qui parvient à la vieilleſſe.—Quelle différence y a-t-il entre vivre & mourir?—Tout cela eſt égal.—Pourquoi donc ne mourez-vous pas?—C'eſt que tout cela eſt égal.—Qu'eſt-ce qui peut nous conſoler dans le malheur?—La vue d'un ennemi plus malheureux que nous.—Que faut-il pour mener une vie irréprochable?—Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres.—Que faut-il pour être heureux?—Un corps ſain, une fortune aiſée, un eſprit éclairé, &c. &c.

Rien de ſi célèbre que le nom de Pythagore, rien de ſi peu connu que les détails de ſa vie. Il paroit que, dans ſa jeuneſſe, il prit des leçons de Thalès & de Phérécyde de Syros, qu'il fit enſuite un long ſéjour en Egypte, & que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Aſie, il eut du moins quelques notions des ſciences qu'on y cultivoit. La profondeur des myſtères des Egyptiens, les longues méditations des ſages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour ſon imagination ardente, qu'en avoit, pour ſon caractère ferme, le régime ſévère que la plupart d'entre eux avoient embraſſé.

A ſon retour, ayant trouvé ſa patrie opprimée par un tyran, il alla, loin de la ſervitude, s'établir à Crotone en Italie. Cette ville étoit alors dans un état déplorable. Les habitans, vaincus par les Locriens, avoient perdu le ſentiment de leurs forces, & ne trouvoient d'autre reſſource à leurs malheurs

* Vers l'an 548 avant J. C.

que l'excès des plaiſirs. Pythagore entreprit de relever leur courage en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses inſtructions & ſes exemples hâtèrent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par ſon éloquence, conſacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avoient ſoin de ſe parer.

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer, en élevant la jeuneſſe dans les principes qui le lui avoient procuré. Comme il ſavoit que, dans un état, rien ne donne plus de force que la ſageſſe des mœurs, & dans un particulier, que l'abſolu renoncement à ſoi-même, il conçut un ſyſtême d'éducation qui, pour rendre les ames capables de la vérité, devoit les rendre indépendantes des ſens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux inſtitut qui, juſqu'en ces derniers temps, s'eſt diſtingué parmi les autres ſectes philoſophiques.

Sur la fin de ſes jours, & dans une extrême vieilleſſe, il eut la douleur de voir ſon ouvrage preſque anéanti par la jalouſie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville juſqu'au moment où la mort, en terminant ſes infortunes, fit taire l'envie, & reſtituer à ſa mémoire des honneurs que le ſouvenir de la perſécution rendit exceſſifs.

L'école d'Ionie doit ſon origine à Thalès ; celle d'Italie, à Pythagore : ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en raſſemblant leurs écrits, avoit eu ſoin de les diſtribuer relativement aux différens ſyſtêmes de philoſophie.

A la ſuite de quelques traités, peut-être fauſſement attribués à Thalès, on voyoit les ouvrages de ceux qui ſe ſont tranſmis ſa doctrine, & qui ont été ſucceſſivement placés à la tête de ſon école. Ce ſont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore qui le premier enſeigna la philoſophie à Athènes, Archélaüs qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choſes, de la géométrie & de l'aſtronomie.

Les traités ſuivans avoient beaucoup de rapport à la morale ; car Socrate, ainſi que ſes diſciples, ſe ſont moins occupés de la nature en général, que de l'homme en particulier. Socrate n'a laiſſé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, & quelques fables d'Eſope, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en priſon. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces & les ouvrages qui ſont ſortis de l'école de ce philoſophe. Ils ſont preſque tous en forme de dialogues, & Socrate en eſt le principal interlocuteur, parce qu'on s'eſt propoſé d'y rap-

de Xenophon, d'Eſchine, ceux de Criton, de Simon, de Glaucon, de Simmias, de Cébès, de Phædon & d'Euclide, qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide ſon diſciple.

Il eſt ſorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie; outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, & qui ne paroiſſent point authentiques, la bibliothèque d'Euclide renfermoit preſque tous les écrits des philoſophes qui ont ſuivi ou modifié ſa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, & qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui le rapprochoient d'Homère, il prêta les charmes de la poëſie aux matières les plus abſtraites, & s'acquit tant de célébrité, qu'il fixa ſur lui les regards des Grecs, aſſemblés aux jeux olympiques. Il diſoit aux Agrigentins: ,, Vouz courez après les plaiſirs, ,, comme ſi vous deviez mourir demain; vous bâtiſſez vos ,, maiſons, comme ſi vous ne deviez jamais mourir. ,,

Tels furent encore Epicharme, homme d'eſprit, comme ſont la plupart des Siciliens, qui s'attira la diſgrace du roi Hiéron, pour s'être ſervi d'une expreſſion indécente en préſence de l'épouſe de ce prince, & l'inimitié des autres philoſophes, pour avoir révélé le ſecret de leurs dogmes dans ſes comédies: Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds & plus précis que les précédens; Archytas de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les méchaniques; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du centre de l'univers; Eudoxe, que j'ai vu ſouvent chez Platon, & qui fut à-la-fois géomètre, aſtronome, médecin & légiſlateur; ſans parler d'un Ecphantus, d'un Alcmæon, d'un Hippaſus & d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obſcurité, & ſont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention. Elle renfermoit une ſuite de livres de philoſophie, tous compoſés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le traité de la ſageſſe par Périctione, ouvrage où brille une métaphyſique lumineuſe. Euclide me dit qu'Ariſtote en faiſoit grand cas, & qu'il comptoit en emprunter des notions ſur la nature de l'être & de ſes accidens.

Il ajouta que l'école d'Italie avoit répandu ſur la terre plus de lumières que celle d'Ionie; mais qu'elle avoit fait des écarts dont ſa rivale devoit naturellement ſe garantir. En

leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, diſtingué par un ſens profond, eut pour diſciples des ſages qui etudièrent la nature par des voies ſimples. Son école finit par produire Anaxagore, & la plus ſaine théologie ; Socrate, & la morale la plus pure. Pythagore, dominé par une imagination forte, établit une ſecte de pieux enthouſiaſtes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions & des harmonies, & qui, paſſant enſuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naiſſance à l'école d'Elée & à la métaphyſique la plus abſtraite.

Les philoſophes de cette dernière école peuvent ſe diviſer en deux claſſes ; les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Melyſſus & Zénon, s'attachèrent à la métaphyſique ; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras, &c. ſe ſont occupés de la phyſique.

L'école d'Elée doit ſon origine à Xénophanès de Colophon en Ionie*. Exilé de ſa patrie, qu'il avoit célébrée par ſes vers, il vint s'établir en Sicile, où, pour ſoutenir ſa famille, il n'eut d'autre reſſource que de chanter ſes poëſies en public, comme faiſoient les premiers philoſophes. Il condamnoit les jeux de haſard ; & quelqu'un l'ayant, en conſequence, traité d'eſprit foible & plein de préjugés, il répondit : „ Je ſuis le plus foible des hommes pour les actions dont „ j'aurois à rougir. „

Parménide, ſon diſciple, étoit d'une des plus anciennes & des plus riches familles d'Elée. Il donna des lois ſi excellentes à ſa patrie, que les magiſtrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'obſervation. Dans la ſuite, dégoûté du crédit & de l'autorité, il ſe livra tout entier à la philoſophie, & paſſa le reſte de ſes jours dans le ſilence & dans la méditation. La plupart de ſes écrits ſont en vers.

Zénon d'Elée, qui fut ſon diſciple & qu'il adopta, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conſpira contre lui, & mourut ſans avoir voulu déclarer ſes complices. Ce philoſophe eſtimoit le public autant qu'il s'eſtimoit lui-même. Son ame, ſi ferme dans le danger, ne pouvoit ſoutenir la calomnie. Il diſoit : „ Pour être inſenſible au mal qu'on dit de „ moi, il faudroit que je le fuſſe au bien qu'on en dit. „

On voit, parmi les philoſophes, & ſurtout parmi ceux de l'école d'Elée, des hommes qui ſe ſont mêlés de l'adminiſtration de l'Etat, tels que Parménide & Zénon. On en voit d'autres qui ont commandé des armées ; Archytas remporta pluſieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins ; Meliſſus, diſciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un

* Né vers l'an 556 avant J. C.

combat naval. Ces exemples, & d'autres qu'on pourroit citer, ne prouvent pas que la philosophie suffise pour former des hommes d'Etat ou de grands généraux ; ils montrent seulement qu'un homme d'Etat & un grand général peuvent cultiver la philosophie.

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître, & communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce dernier étoit né dans l'opulence ; mais il ne se réserva qu'une partie de ses biens, pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, & qui avoient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères, qu'il avoit enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins, réduits au pur nécessaire ; & pour prevenir l'effet d'une loi qui privoit de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en présence des habitans d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime & leur admiration. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde ; heureux, parce qu'il avoit une grande passion qu'il pouvoit toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, & d'instruire les autres par ses écrits.

Protagoras, né de parens pauvres, & occupés d'ouvrages serviles, fut découvert & élevé par Démocrite, qui démêla & étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'étoit établi ; il donna des lois aux Thuriens d'Italie, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, & banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps, ou à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que, dès qu'il paroit dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies & des talens, qui, sans lui, ne se feroient peut-être jamais développés. Cadmus & Thalès, dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Elée, Eschyle & Socrate dans Athènes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paroître Protagoras ; & ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déjà les plus grandes dispositions.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Ephèse ; car c'est

le nom qu'il a mérité par l'obſcurité de ſon ſtyle. Cet homme, d'un caractère ſombre & d'un orgueil inſupportable, commença par avouer qu'il ne ſavoit rien, & finit par dire qu'il ſavoit tout. Les Ephéſiens voulurent le placer à la tête de leur république; il s'y refuſa, outré de ce qu'ils avoient exilé Hermodore ſon ami. Ils lui demandèrent des lois: il répondit qu'ils étoient trop corrompus. Devenu odieux à tout le monde, il ſortit d'Ephèſe, & ſe retira ſur les montagnes voiſines, ne ſe nourriſſant que d'herbes ſauvages, & ne retirant d'autre plaiſir de ſes méditations, que de haïr plus vigoureuſement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, dit à Euripide qui le lui avoit prêté: „ Ce que j'en ai compris eſt excellent; je crois que le reſte l'eſt auſſi: mais on „ riſque de s'y noyer, ſi l'on n'eſt auſſi habile qu'un plongeur „ de Délos.„

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs ſont moins connus. Pendant que je félicitois Euclide d'une ſi riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge & le maintien. Ses cheveux tomboient ſur ſes épaules; ſon front étoit ceint d'un diadême & d'une couronne de myrte. C'étoit Callias l'hiérophante, ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me préſenter à lui, & de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourois avec une ſaiſiſſement dont Callias s'apperçut. Il me demanda ſi je ſerois bien aiſe d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui disje avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon: „ Je n'ai quitté la Scythie, je n'ai traverſé des régions im- „ menſes, & affronté les tempêtes du Pont-Euxin, que pour „ venir m'inſtruire parmi vous.„ C'en eſt fait, je ne ſors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos ſages; car, ſans doute, il doit réſulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias ſourit de ma réſolution, & peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le diſcours ſuivant.

Fin du Chapitre vingt-neuvième.

CHAPITRE XXX.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Discours du grand-Prêtre de Cérès sur les causes premières.

JE songeois une fois, me dit Callias, que j'avois été tout-à-coup jeté dans un grand chemin, au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe & de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux, quelques uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins & d'ennui. Je ne savois d'où je venois & où j'allois. J'interrogeois ceux dont j'étois entouré. Les uns me disoient: Nous l'ignorons comme vous; mais nous suivons ceux qui nous précèdent, & nous précédons ceux qui nous suivent. D'autres répondoient: Que nous importent vos questions? Voilà des gens qui nous pressent, il faut que nous les repoussions à notre tour. Enfin, d'autres plus éclairés me disoient: Les dieux nous ont condamnés à fournir cette carrière; nous exécutons leurs ordres sans prendre trop de part ni aux vaines joies, ni aux vains chagrins de cette multitude. Je me laissois entraîner au torrent, lorsque j'entendis une voix qui s'écrioit: C'est ici le chemin de la lumière & de la vérité. Je la suivis avec émotion. Un homme me saisit par la main, m'ôta mon bandeau, & me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières. Nous perdîmes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors, & nous trouvâmes quantité de gens qui s'étoient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontroient point sans en venir aux mains; car il étoit de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchoient à leur suite. Ils tenoient des flambeaux, & en faisoient jaillir des étincelles qui nous éblouissoient. Je changeai souvent de guides; je tombai souvent dans des précipices: souvent je me trouvois arrêté par un mur impénétrable; mes guides disparoissoient alors, & me laissoient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue, je regrettois d'avoir abandonné la route que tenoit la multitude, & je m'éveillai au milieu de ces regrets.

O mon fils! les hommes ont vécu pendant plusieurs siècles, dans une ignorance qui ne tourmentoit point leur raison! Contens des traditions confuses qu'on leur avoit transmises sur l'origine des choses, ils jouissoient sans chercher à connoître. Mais depuis deux cents ans environ, agités d'une

inquiétude ſecrète, ils cherchent à pénétrer les myſtères de la nature qu'ils ne ſoupçonnoient pas auparavant, & cette nouvelle maladie de l'eſprit humain a ſubſtitué de grandes erreurs à de grands préjugés.

Dieu, l'homme & l'univers; quand on eut découvert que c'étoient-là de grands objets de méditation, les ames parurent s'élever; car rien ne donne de plus hautes idées & de plus vaſtes prétentions que l'étude de la nature; &, comme l'ambition de l'eſprit eſt auſſi active & auſſi dévorante que celle du cœur, on voulut meſurer l'eſpace, ſonder l'infini, & ſuivre les contours de cette chaîne qui, dans l'immenſité de ſes replis, embraſſe l'univerſalité des êtres.

Les ouvrages des premiers philoſophes ſont didactiques & ſans ornemens. Ils ne procèdent que par principes & par conſéquences, comme ceux des géomètres; mais la grandeur du ſujet y répand une majeſté qui ſouvent, dès le titre, inſpire de l'intérêt & du reſpect. On annonce qu'on va s'occuper *de la nature du ciel, du monde, de l'ame du monde.* Démocrite commence un de ſes traités par ces mots impoſans: *Je parle de l'univers.*

En parcourant cet énorme recueil où brillent les plus vives lumières au milieu de la plus grande obſcurité, où l'excès du délire eſt joint à la profondeur de la ſageſſe, où l'homme a déployé la force & la foibleſſe de ſa raiſon, ſouvenez-vous, ô mon fils! que la nature eſt couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes & de tous les ſiècles ne pourroient ſoulever l'extrémité de cette enveloppe, & que la ſcience du philoſophe conſiſte à diſcerner le point où commencent les myſtères; & ſa ſageſſe à le reſpecter.

Nous avons vu de nos jours rejetter ou révoquer en doute l'exiſtence de la divinité, cette exiſtence ſi long-temps atteſtée par le conſentement de tous les peuples. Quelques philoſophes la nient formellement; d'autres la détruiſent par leurs principes: ils s'égarent, tous ceux qui veulent ſonder l'eſſence de cet être infini, ou rendre compte de ſes opérations.

Demandez-leur: Qu'eſt-ce que Dieu? Ils répondront: C'eſt ce qui n'a ni commencement ni fin.—C'eſt un eſprit pur;—c'eſt une matière très déliée, c'eſt l'air;—c'eſt un feu doué d'intelligence;—c'eſt le monde.—Non, c'eſt l'ame du monde auquel il eſt uni, comme l'ame l'eſt au corps.—Il eſt principe unique.—Il l'eſt du bien, la matière l'eſt du mal.—Tout ſe fait par ſes ordres & ſous ſes yeux; tout ſe fait par des agens ſubalternes.....O mon fils! adorez Dieu, & ne cherchez pas à le connoître.

Demandez leur: Qu'eſt-ce que l'univers? Ils ré...

Tout ce qui est a toujours été ; ainsi le monde est éternel.— Non, il ne l'est pas, mais c'est la matière qui est éternelle.— Cette matière susceptible de toutes les formes n'en avoit aucune en particulier. Elle en avoit une, elle en avoit plusieurs, elle en avoit un nombre illimité ; car elle n'est autre que l'eau, que l'air, que le feu, que les élémens, qu'un assemblage d'atômes, qu'un nombre infini d'élémens incorruptibles, de parcelles similaires dont la réunion forme toutes les espèces. Cette matière subsistoit sans mouvement dans le chaos ; l'intelligence lui communiqua son action, & le monde parut.— Non, elle avoit un mouvement irrégulier ; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence, & le monde fut fait.—Non, les atômes se mouvoient dans le vide, & l'univers fut le résultat de leur union fortuite.—Non, il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit & tout conservé ; la terre & le feu qui l'anime.—Non, il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit ses parties, & la haine qui les sépare.....O mon fils! n'usez pas vos jours à connoître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme ? Ils vous répondront : L'homme présente les mêmes phénomènes & les mêmes contradictions que l'univers dont il est l'abrégé. Ce principe, auquel on a donné de tout temps le nom d'ame & d'intelligence, est une nature toujours en mouvement.— C'est un nombre qui se meut par lui-même.—C'est un pur esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps.—Mais si cela est, comment peut-il les connoître ?—C'est plutôt un air très subtil,—un feu très actif,—une flamme émanée du soleil,—une portion de l'éther,—une eau très légère,—un mélange de plusieurs élémens.—C'est un assemblage d'atômes ignés & sphériques, semblables à ces parties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil ; c'est un être simple. Non, il est composé ; il l'est de plusieurs principes, il l'est de plusieurs qualités contraires.—C'est le sang qui circule dans nos veines ; cette ame est répandue dans tout le corps ; elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur, que dans le diaphragme ; elle périt avec nous.—Non, elle ne périt pas, mais elle anime d'autres corps ;—mais elle se réunit à l'ame de l'univers.....O mon fils! réglez les mouvemens de votre ame, & ne cherchez pas à connoître son essence.

Tel est le tableau général des opinions de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle, & cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor

de connoiſſances ſublimes, n'eſt en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions & d'erreurs. N'y cherchez point des ſyſtêmes uniformes, & liés dans toutes leurs parties ; des expoſitions claires, des ſolutions applicables à chaque phénomène de la nature. Preſque tous ces auteurs ſont inintelligibles, parce qu'ils ſont trop précis ; ils le ſont, parce que craignant de bleſſer les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine ſous des expreſſions métaphoriques ou contraires à leurs principes ; ils le ſont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu réſoudre.

Si néanmoins, peu ſatisfait des réſultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux ſyſtêmes, vous ſerez effrayé de la nature des queſtions qu'ils agitent en entrant dans la carrière. N'y a-t-il qu'un principe dans l'univers ? faut-il en admettre pluſieurs ? S'il n'y en a qu'un, eſt-il mobile ou immobile ? S'il y en a pluſieurs, ſont-ils finis ou infinis, &c. ?

Il s'agiſſoit ſur-tout d'expliquer la formation de l'univers, & d'indiquer la cauſe de cette étonnante quantité d'eſpèces & d'individus que la nature préſente à nos yeux. Les formes & les qualités des corps s'altèrent, ſe détruiſent & ſe reproduiſent ſans ceſſe ; mais la matière dont ils ſont compoſés ſubſiſte toujours ; on peut la ſuivre par la penſée dans ſes diviſions & ſubdiviſions ſans nombre, & parvenir enfin à un être ſimple qui ſera le premier principe de l'univers & de tous les corps en particulier. Les fondateurs de l'école d'Ionie, & quelques philoſophes des autres écoles, s'appliquèrent à découvrir cet être ſimple & indiviſible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau : les autres, dans celui de l'air ; d'autres joignirent la terre & le feu à ces deux élémens ; d'autres enfin ſuppoſèrent que, de toute éternité, il avoit exiſté dans la maſſe primitive une quantité immenſe & immobile de parties déterminées dans leur forme & leur eſpèce ; qu'il avoit ſuffi de raſſembler toutes les particules d'air pour en compoſer cet élément ; toutes les parcelles d'or, pour en former ce métal, & ainſi pour les autres eſpèces.

Ces différens ſyſtêmes n'avoient pour objet que le principe matériel & paſſif des choſes ; on ne tarda pas à connoître qu'il en falloit un ſecond pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à compoſer & à décompoſer les corps ; d'autres admirent, dans les particules de la matière première, une eſpèce d'amour & de haine capable de les ſéparer & de les réunir tour-à-tour. Ces explications, et celles qu'on leur a ſubſtituées depuis, ne pouvant

s'appliquer à toutes les variétés qu'offre la nature, les auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés, semblables à ces athlètes qui, se présentant au combat sans s'y être exercés, ne doivent qu'au hasard les foibles succès dont ils s'énorgueillissent.

L'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers, forcèrent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avoient reconnue; mais Anaxagore, peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matière, et qui annonça nettement que toutes choses étoient de tout temps dans la masse primitive, que l'intelligence porta son action sur cette masse, et y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à cette vérité, qui n'étoit après tout que l'ancienne tradition des peuples, Pythagore ou plutôt ses disciples (car, malgré la proximité des temps, il est presque impossible de connoître les opinions de cet homme extraordinaire) des Pythagoriciens, dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matière animée par une intelligence qui la met en mouvement, et se répand tellement dans toutes ses parties, qu'elle ne peut en être séparée. On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil & une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matière, & qui la tient encore enchaînée. Son essence étant inaccessible aux sens, empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit. Donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même; à la matière ou au principe-passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changemens; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence & de la matière.

Plusieurs disciples de Pythagore ont, au besoin, attaché d'autres idées à ces expressions; mais presque tous ont cherché dans les nombres, des propriétés dont la connoissance les pût élever à celle de la nature: propriétés qui leur sembloient indiquées dans les phénomènes des corps sonores.

Tendez une corde, divisez-la successivement en deux, trois & quatre parties; vous aurez, dans chaque moitié, l'octave de la corde totale; dans les trois quarts, sa quarte; dans les deux tiers, sa quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2; la quarte, comme 3 à 4; la quinte, comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux nombres 1, 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire*.

Voilà les proportions de Pythagore, voilà les principes ſur leſquels étoit fondé le ſyſtême de muſique de tous les peuples, &, en particulier, celui que ce philoſophe trouva parmi les Grecs, & qu'il perfectionna par ſes lumières.

D'après ces découvertes, qu'on devoit ſans doute aux Egyptiens, il fut aiſé de conclure que les lois de l'harmonie ſont invariables, & que la nature elle-même a fixé, d'une manière irrévocable, la valeur & les intervalles des tons. Mais pourquoi, toujours uniforme dans ſa marche, n'auroit-elle pas ſuivi les mêmes lois dans le ſyſtême général de l'univers ? Cette idée fut un coup de lumière pour des eſprits ardens, & préparés à l'enthouſiaſme par la retraite, l'abſtinence & la méditation ; pour des hommes qui ſe font une religion de conſacrer tous les jours quelques heures à la muſique, & ſurtout à ſe former une intonation juſte.

Bientôt dans les nombres 1, 2, 3, & 4, on découvrit non-ſeulement un des principes du ſyſtême muſical, mais encore ceux de la phyſique & de la morale. Tout devint proportion & harmonie ; le temps, la juſtice, l'amitié, l'intelligence, ne furent que des rapports de nombres.

Empédocle admit quatre élémens, l'eau, l'air, la terre & le feu. D'autres Pythagoriciens découvrirent quatre facultés dans notre ame ; toutes nos vertus découlèrent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui compoſent le ſacré quaternaire produiſent, en ſe réuniſſant, le nombre 10, devenu le plus parfait de tous par cette réunion même, il fallut admettre dans le ciel dix ſphères, quoiqu'il n'en contienne que neuf.

Enfin, ceux des Pythagoriciens qui ſupposèrent une ame dans l'univers, ne purent mieux expliquer le mouvement des cieux, & la diſtance des corps célèſtes à la terre, qu'en évaluant les degrés d'activité qu'avoit cette ame depuis le centre de l'univers juſqu'à ſa circonférence. En effet, partagez cet eſpace immenſe en 36 couches, ou plutôt concevez une corde qui, du milieu de la terre, ſe prolonge juſqu'aux extrémités du monde, & qui ſoit diviſée en 36 parties, à un ton ou un demi ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle muſicale de l'ame univerſelle. Les corps célèſtes ſont placés ſur différens degrés de cette échelle, à des diſtances qui ſont entre elles dans les rapports de la quinte & des autres conſonnances. Leurs mouvemens, dirigés ſuivant les mêmes proportions, produiſent une harmonie douce & divine. Les Muſes, comme autant de Sirènes, ont placé leurs trônes ſur les aſtres ; elles règlent la marche cadencée des ſphères célèſtes, & préſident à

tendre que dans le silence des passions, et qui, dit-on, remplissoient d'une joie pure l'ame de Pythagore.

Les rapports que les uns vouloient établir dans la distance, et dans les mouvemens des sphères célèstes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres ou dans les diamètres de leurs orbites.

Les lois de la nature détruisent cette théorie. Mais on les connoissoit à peine, quand elle fut produite ; & quand on les connut mieux, on n'eut pas la force de renoncer à l'attrait d'un systême enfanté & embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus inintelligible, est un autre principe admis par plusieurs Pythagoriciens. Suivant l'observation d'Héraclide d'Ephèse, les corps sont dans un état continuel d'évaporation & de fluidité : les parties de matière dont ils sont composés s'échappent sans cesse, pour être remplacées par d'autres parties qui s'écouleront à leur tour, jusqu'au moment de la dissolution du tout qu'elles forment par leur union. Ce mouvement imperceptible, mais réel & commun à tous les êtres matériels, altére à tous momens leurs qualités, & les transforme en d'autres êtres, qui n'ont avec les premiers qu'une conformité apparente. Vous n'êtes pas aujourd'hui ce que vous étiez hier, demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui. Il en est de nous comme du vaisseau de Thésée que nous conservons encore, mais dont on a plusieurs fois renouvelé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine & permanente peut résulter de cette mobilité de toutes choses; de ce courant impétueux, de ce flux & reflux des parties fugitives des êtres ? Quel instant saisiriez-vous pour mesurer une grandeur qui croîtroit & décroîtroit sans cesse ? Nos connoissances, variables comme leur objet, n'auroient donc rien de fixe & de constant ; il n'y auroit donc pour nous ni vérité, ni sagesse, si la nature ne nous découvroit elle-même les fondemens de la science & de la vertu.

C'est elle qui, en nous privant de la faculté de nous représenter tous les individus, & nous permettant de les ranger sous certaines classes, nous élève à la contemplation des idées primitives des choses. Les objets sensibles sont à la vérité sujets à des changemens, mais l'idée générale de l'homme, celle de l'arbre, celle des genres & des espèces n'en éprouvent aucun. Ces idées sont donc immuables ; &, loin de les regarder comme de simples abstractions de l'esprit, il faut les considérer comme des êtres réels, comme les véritables essences des choses. Ainsi, l'arbre & le cube que vous avez devant les yeux ne sont que la copie & l'image du cube & de l'arbre,

qui de toute éternité exiſtent dans le monde intelligible, dans ce ſéjour pur & brillant où réſident eſſentiellement la juſtice, la beauté, la vertu, de même que les exemplaires de toutes les ſubſtances & de toutes les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'univers & les idées & les rapports des nombres ? L'intelligence qui pénètre les parties de la matière, ſuivant Pythagore, agit, ſans interruption, ordonnant & modélant ces parties, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, préſidant au renouvellement ſucceſſif & rapide des générations, détruiſant les individus, conſervant les eſpèces, mais toujours obligée, ſuivant les uns, de régler ſes opérations profondes ſur les proportions éternelles des nombres ; ſuivant les autres, de conſulter les idées éternelles des choſes, qui ſont pour elle ce qu'un modèle eſt pour un artiſte. A ſon exemple, le ſage doit avoir les yeux fixés ſur l'un de ces deux principes, ſoit pour établir dans ſon ame l'harmonie qu'il admire dans l'univers, ſoit pour retracer en lui-même les vertus dont il a contemplé l'eſſence divine.

En rapprochant quelques traits épars dans les ouvrages que vous avez ſous les yeux, j'ai tâché de vous expoſer les ſyſtêmes particuliers de quelques Pythagoriciens. Mais la doctrine des nombres eſt ſi obſcure, ſi profonde, & ſi attrayante pour des eſprits oiſifs, qu'elle a fait éclore une foule d'opinions.

Les uns ont diſtingué les nombres des idées ou des eſpèces ; les autres les ont confondus avec les eſpèces, parce qu'en effet elles contiennent une certaine quantité d'individus. On a dit que les nombres exiſtent ſéparément des corps, on a dit qu'ils exiſtent dans les corps mêmes. Tantôt, le nombre paroit déſigner l'élément de l'étendue ; il eſt la ſubſtance ou le principe & le dernier terme des corps, comme les points le ſont des lignes, des ſurfaces & de toutes les grandeurs ; tantôt, il n'exprime que la forme des élémens primitifs. Ainſi, l'élément terreſtre a la forme d'un carré ; le feu, l'air & l'eau ont celles de différentes eſpèces de triangles, & ces diverſes configurations ſuffiſent pour expliquer les effets de la nature. En un mot, ce terme myſtérieux n'eſt ordinairement qu'un ſigne arbitraire pour exprimer ſoit la nature et l'eſſence des premiers élémens, ſoit leurs formes, ſoit leurs proportions, ſoit enfin les idées ou les exemplaires éternels de toutes choſes.

Obſervons ici que Pythagore ne diſoit point que tout avoit été fait par la vertu des nombres, mais ſuivant les proportions des nombres. Si, au mépris de cette déclaration formelle, quelques uns de ſes diſciples, donnant aux nombres une exiſtence réelle et une vertu ſecrète, les ont regardés

négligé de développer et d'éclaircir leur ſyſtême, qu'il faut les abandonner à leur impénétrable profondeur.

L'obſcurité et les inconſéquences que trouve un lecteur en parcourant ces écrits, proviennent, 1°. des ténèbres dont ſeront toujours enveloppées les queſtions qu'ils traitent ; 2°. de la diverſité des acceptions dans leſquelles on prend les mots *être*, *principe*, *cauſe*, *élément*, *ſubſtance*, & tous ceux qui compoſent la langue philoſophique, 3°. des couleurs dont les premiers interprètes de la nature revêtirent leurs dogmes : comme ils écrivoient en vers, ils parloient plus ſouvent à l'imagination qu'à la raiſon ; 4°. de la diverſité des méthodes introduites en certaines écoles. Pluſieurs diſciples de Pithagore, en cherchant les principes des êtres, fixèrent leur attention ſur la nature de nos idées, et paſsèrent, preſque ſans s'en appercevoir, du monde ſenſible au monde intellectuel. Alors, l'étude naiſſante de la métaphyſique fut préférée à celle de la phyſique. Comme on n'avoit pas encore rédigé les lois de cette dialectique ſévère qui arrête l'eſprit dans ſes écarts, la raiſon ſubſtitua impérieuſement ſon témoignage à celui des ſens. La nature, qui tend toujours à ſingulariſer, n'offre par-tout que multitude et changemens : la raiſon, qui veut toujours généraliſer, ne vit par-tout qu'unité, et immobilité ; et, prenant l'eſſor et l'enthouſiaſme de l'imagination, elle s'éleva d'abſtractions en abſtractions, et parvint à une hauteur de théorie, dans laquelle l'eſprit le plus attentif a de la peine à ſe maintenir.

Ce fut ſur-tout dans l'école d'Elée que l'art ou la licence du raiſonnement employa toutes ſes reſſources. Là s'établirent deux ordres d'idées, l'un, qui avoit pour objet les corps et leurs qualités ſenſibles, l'autre, qui ne conſidère que l'être en lui-même et ſans relation avec l'exiſtence. De là deux méthodes ; la première fondée, à ce qu'on prétend, ſur le témoignage de la raiſon & de la vérité ; la ſeconde, ſur celui des ſens & de l'opinion. L'une & l'autre ſuivirent à peu près la même marche. Auparavant les philoſophes qui s'étoient ſervis de l'autorité des ſens, avoient cru s'appercevoir que, pour produire un effet, la nature employoit deux principes contraires, comme la terre & le feu, &c. De même, les philoſophes, qui ne conſultèrent que la raiſon, s'occupèrent dans leurs méditations de l'être & du non-être, du fini & de l'infini, de l'un & de pluſieurs, du nombre pair & du nombre impair, &c.

Il r[illegible] une immenſe difficulté, celle d'appliquer ces abſtractions, & de combiner le métaphyſique avec le phyſique. Mais s'ils ont tenté cette conciliation, c'eſt avec ſi peu de

clarté, qu'on ignore pour l'ordinaire s'ils parlent en phyſiciens ou en métaphyſiciens. Vous verrez Parménide, tantôt ne ſuppoſer ni productions ni deſtructions dans la nature ; tantôt prétendre que la terre & le feu ſont les principes de toute génération. Vous en verrez d'autres n'admettre aucune eſpèce d'accord entre les ſens & la raiſon, &, ſeulement attentifs à la lumière intérieure, n'enviſager les objets extérieurs que comme des apparences trompeuces, & des ſources intariſſables de preſtiges & d'erreurs. Rien n'exiſte, sécrioit l'un d'entre eux ; s'il exiſtoit une choſe, on ne pourroit la connoître ; ſi on pouvoit la connoître, on ne pourroit la rendre ſenſible. Un autre intimement perſuadé qu'on ne doit rien nier, ni rien affirmer, ſe méfioit de ſes paroles, ne s'expliquoit que par ſignes.

Je vous dois un exemple de la manière dont procédoient ces philoſophes ; Xénophanès, chef de l'école d'Elée, me le fournira.

Rien ne ſe fait de rien. De ce principe adopté par tous ſes diſciples, il ſuit que ce qui exiſte doit être éternel ; ce qui eſt éternel eſt infini, puiſqu'il n'a ni commencement ni fin ; ce qui eſt infini eſt unique, car s'il ne l'étoit pas, il ſeroit pluſieurs ; l'un ſerviroit de borne à l'autre, & il ne ſeroit pas infini ; ce qui eſt unique eſt toujours ſemblable à lui-même. Or, un être unique, éternel, & toujours ſemblable, doit être immobile, puiſqu'il ne peut ſe gliſſer ni dans le vide qui n'eſt rien, ni dans le plein qu'il remplit déja lui-même. Il doit être immuable ; car s'il éprouvoit le moindre changement, il arriveroit quelque choſe en lui qui n'y étoit pas auparavant, & alors ſe trouveroit détruit ce principe fondamental : Rien ne ſe fait de rien.

Dans cet être infini qui comprend tout, & dont l'idée eſt inſéparable de l'intelligence & de l'éternité, il n'y a donc ni mélange de parties, ni diverſité de formes, ni générations, ni deſtructions. Mais comment accorder cette immutabilité avec les révolutions ſucceſſives que nous voyons dans la nature ? Elles ne ſont qu'une illuſion, répondoit Xénophanès : l'univers ne nous offre qu'une ſcène mobile ; la ſcène exiſte ; mais la mobilité eſt l'ouvrage de nos ſens. Non, diſoit Zénon, le mouvement eſt impoſſible. Il le diſoit & le démontroit au point d'étonner ſes adverſaires, & de les réduire au ſilence.

O mon fils ! quelle étrange lumière ont apportée ſur la terre ces hommes célèbres qui prétendent s'être aſſervi la nature ! & que l'étude de la philoſophie ſeroit humiliante, ſi, après avoir commencé par le doute, elle devoit ſe terminer par de ſemblables paradoxes ! Rendons plus de juſtice à ceux

qui

qui les ont avancés. La plupart aimèrent la vérité ; ils crurent la découvrir par la voie des notions abstraites, & s'égarèrent sur la foi d'une raison dont ils ne connoissoient pas les bornes. Quand, après avoir épuisé les erreurs, ils devinrent plus éclairés, ils se livrèrent avec la même ardeur aux mêmes discussions, parce qu'ils les crurent propres à fixer l'esprit, & à mettre plus de précision dans les idées. Enfin, il ne faut pas dissimuler que plusieurs de ces philosophes, peu dignes d'un nom si respectable, n'entrèrent dans la lice que pour éprouver leurs forces, & se signaler par des triomphes aussi honteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Comme la raison, ou plutôt l'art de raisonner a eu son enfance ainsi que les autres arts, des définitions peu exactes & le fréquent abus des mots, fournissoient à des athlètes adroits ou vigoureux, des armes toujours nouvelles. Nous avons presque vu les temps où, pour prouver que ces mots, *un & plusieurs*, peuvent désigner le même objet, on vous auroit soutenu que vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais que vous êtes deux en qualité d'homme et de musicien. Ces puérilités absurdes n'inspirent aujourd'hui que du mépris, et sont absolument abandonnées aux sophistes.

Il me reste à vous parler d'un systême aussi remarquable par sa singularité que par la réputation de ses auteurs.

Le vulgaire ne voit autour du globe qu'il habite qu'une voûte étincelante de lumière pendant le jour, semée d'étoiles pendant la nuit. Ce sont là les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, et s'est accru, presque de nos jours, au point d'effrayer notre imagination.

On supposa d'abord que la lune étoit habitée ; ensuite, que les astres étoient autant de mondes ; enfin, que le nombre de ces mondes devoit être infini, puisqu'aucun d'eux ne pouvoit servir de terme et d'enceinte aux autres. De là, quelle prodigieuse carrière s'est tout-à-coup offerte à l'esprit humain ! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les ailes de l'Aurore, volez à la planète de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au dessus de cette planète, vous trouverez sans cesse de nouvelles sphères, de nouveaux globes, des mondes qui s'accumulent les uns sur les autres ; vous trouverez l'infini par-tout, dans la matière, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes et des astres qui les embellissent ; et après des millions d'années, vous connoîtrez à peine quelques points du vaste empire de la nature. Oh ! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux ! Et, s'il est vrai que notre ame s'étende avec nos idées, et s'assimile en quelque

façon aux objets dont elle se pénètre, combien l'homme doit-il s'énorgueillir d'avoir percé ces profondeurs inconcevables!

Nous énorgueillir, m'écriai-je avec surprise! Et de quoi donc, respectable Callias! Mon esprit reste accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes, devant laquelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes ne sont plus à mes yeux que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois & les conquérans ne sont distingués, que parce qu'ils agitent, un peu plus que les autres, les particules d'eau qui les environnent. A ces mots Callias me regarda, & après s'être un moment recueilli en lui-même, il me dit, en me serrant la main: Mon fils, un insecte qui entrevoit l'infini, participe de la grandeur qui vous étonne. Ensuite il ajouta:

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à composer & décomposer des mondes, Leucippe & Démocrite rejettant les nombres, les idées, les proportions harmoniques, & tous ces échafaudages que la métaphysique avoit élevés jusqu'alors, n'admirent, à l'exemple de quelques philosophes, que le vide & les atômes pour principes de toutes choses; mais ils dépouillèrent ces atômes des qualités qu'on leur avoit attribuées, & ne leur laissèrent que la figure et le mouvement. Ecoutez Leucippe & Démocrite.

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes & de tourbillons qui naissent, périssent & se reproduisent sans interruption. Mais une intelligence suprême ne préside point à ces grandes révolutions: tout, dans la nature, s'opère par des lois méchaniques & simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former? Concevez une infinité d'atômes éternels, indivisibles, inaltérables, de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vide immense par un mouvement aveugle & rapide. Après des chocs multipliés & violens, les plus grossiers sont poussés & comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon; les plus subtils s'échappent de tous côtés, & s'élancent à différentes distances. Dans la suite des temps les premiers forment la terre & l'eau; les seconds, l'air & le feu. Ce dernier élément, composé de globules actifs & légers s'étend comme une enceinte lumineuse autour de la terre; l'air agité par ce flux perpétuel de corpuscules qui s'élèvent des régions inférieures, devient un courant impétueux, et ce courant entraîne les astres qui s'étoient successivement formés dans son

Tout, dans le phyſique ainſi que dans le moral, peut s'expliquer par un ſemblable méchaniſme, & ſans l'intervention d'une cauſe intelligente. C'eſt de l'union des atômes que ſe forme la ſubſtance des corps; c'eſt de leur figure & de leur arrangement que réſultent le froid, le chaud, les couleurs, & toutes les variétés de la nature; c'eſt leur mouvement qui ſans ceſſe produit, altère & détruit les êtres; &, comme ce mouvement eſt néceſſaire, nous lui avons donné le nom de deſtin & de fatalité. Nos ſenſations, nos idées ſont produites par des images légères, qui ſe détachent des objets pour frapper nos organes. Notre ame finit avec le corps, parce qu'elle n'eſt, comme le feu, qu'un compoſé de globules ſubtils, dont la mort briſe les liens; &, puiſqu'il n'y a rien de réel dans la nature, excepté les atômes & le vide, on eſt, par une ſuite de conſéquences, forcé de convenir que les vices ne différent des vertus que par l'opinion.

O mon fils! proſternez-vous devant la divinité; déplorez en ſa préſence les égaremens de l'eſprit humain, & promettez-lui d'être au moins auſſi vertueux que la plupart de ces philoſophes dont les principes tendoient à détruire la vertu; car ce n'eſt point dans des écrits ignorés de la multitude, dans des ſyſtêmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'eſprit, ou par le déſir de la célébrité, qu'il faut étudier les idées que leurs auteurs avoient ſur la morale; c'eſt dans leur conduite, c'eſt dans ces ouvrages où, n'ayant d'autre intérêt que celui de la vérité, & d'autre but que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs & à la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans tous les temps & chez tous les peuples.

Fin du Chapitre trentième.

CHAPITRE XXXI.

Suite de la Bibliothèque. L'Aſtronomie.

CALLIAS ſortit après avoir achevé ſon diſcours, & Euclide m'adreſſant la parole: Je fais chercher depuis long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Pétron d'Himère. Non-ſeulement il admettoit la pluralité des mondes, mais il oſoit en fixer le nombre. Savez-vous combien il en comptoit? 183. Il comparoit, à l'exemple des Egyptiens, l'uni-

vers à un triangle : foixante mondes font rangés fur chacun de fes côtés ; les cent vingt-trois autres fur les trois angles. Soumis au mouvement paifible qui parmi nous règle certaines danfes, ils s'atteignent et fe remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle eft le champ de la vérité ; là, dans une immobilité profonde, réfident les rapports & les exemplaires des chofes qui ont été, & de celles qui feront. Autour de ces effences pures eft l'éternité, du fein de laquelle émane le temps, qui, comme un ruiffeau intariffable, coule & fe diftribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenoient au fyftême des nombres de Pythagore, & je conjecture.....J'interrompis Euclide. Avant que vos philofophes euffent produit au loin une fi grande quantité de mondes, ils avoient fans doute connu, dans le plus grand détail, celui que nous habitons. Je penfe qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'aient déterminé la nature, la grandeur, la figure & le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une efpèce de roue, dont la circonférence, 28 fois auffi grande que celle de la terre, renferme un immenfe volume de feu dans fa concavité. Du moyeu, dont le diamètre eft égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumière qui éclairent notre monde. Telle eft l'idée que l'on peut fe faire du foleil. Vous aurez celle de la lune, en fuppofant fa circonférence 19 fois auffi grande que celle de notre globe. Voulez-vous une explication plus fimple ? Les parties de feu qui s'élèvent de la terre vont pendant le jour fe réunir dans un feul point du ciel, pour y former le foleil ; pendant la nuit, dans plufieurs points où elles fe convertiffent en étoiles, Mais, comme ces exhalaifons fe confument promptement, elles fe renouvellent fans ceffe pour nous procurer chaque jour un nouveau foleil, chaque nuit de nouvelles étoiles. Il eft même arrivé que, faute d'alimens, le foleil ne s'eft pas rallumé pendant un mois entier. C'eft cette raifon qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il étoit immobile, il épuiferoit bientôt les vapeurs dont il fe nourit.

J'écoutois Euclide ; je le regardois avec étonnement ; je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de Thrace, tellement groffier, qu'il ne peut compter au-delà du nombre quatre. Seroit-ce d'après lui que vous rapportez ces étranges notions ? Non, me répondit-il, c'eft d'après plufieurs de nos plus célèbres philofophes, entre autres, Anaximandre & Héraclite, dont le plus ancien vivoit deux fiècles avant nous. On a vu depuis éclorre des opinions moins abfurdes, mais également incer-

taines, & dont quelques unes même ont foulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune étoit une terre à-peu-près femblable à la nôtre, & le foleil une pierre enflammée, fut foupçonné d'impiété, & forcé de quitter Athènes. Le peuple vouloit qu'on mît ces deux aftres au rang des dieux ; & nos derniers philofophes, en fe conformant quelquefois à fon langage, ont défarmé la fuperftition qui pardonne tout, dès que l'on a des ménagemens pour elle.

Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune reffemble à la terre ? On ne l'a pas prouvé, me répondit-il, on l'a cru. Quelqu'un avoit dit : S'il y avoit des montagnes dans la lune, leur ombre projetée fur fa furface y produirot peut-être les taches qui s'offrent à nos yeux. Auffitôt on a conclu qu'il y avoit dans la lune, des montagnes, des vallées, des rivières, des plaines & quantité de villes. Il a fallu enfuite connoître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanès, ils y mènent la même vie que nous fur la terre. Suivant quelques difciples de Pythagore, les plantes y font plus belles, les animaux, quinze fois plus grands, les jours, quinze fois plus longs que les nôtres. Et fans doute, lui dis-je, les hommes quinze fois plus intelligens que fur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature eft encore plus riche par les variétés que par le nombre des efpèces, je diftribue à mon gré, dans les différentes planètes, des peuples qui ont un, deux, trois, quatre fens plus que nous. Je compare enfuite leurs génies avec ceux que la Grèce a produits, & je vous avoue qu'Homère & Pythagore me font pitié. Démocrite, répondit Euclide, a fauvé leur gloire de ce parallèle humiliant. Perfuadé peut-être de l'excellence de notre efpèce, il a décidé que les hommes font individuellement par-tout les mêmes. Suivant lui, nous exiftons à la fois, & de la même manière, fur notre globe, fur celui de la lune, & dans tous les mondes de l'univers.

Nous repréfentons fouvent fur des chars les divinités qui préfident aux planètes, parce que cette voiture eft la plus honorable parmi nous. Les Egyptiens les placent fur des bateaux, parce qu'ils font prefque tous leurs voyages fur le Nil. De-là Héraclite donnoit au foleil & à la lune la forme d'un bateau. Je vous épargne le détail des autres conjectures non moins frivoles, hafardées fur la figure des aftres. On convient affez généralement aujourd'hui qu'ils font de forme fphérique. Quant à leur grandeur, il n'y a pas long-temps encore qu'Anaxagore difoit que le foleil eft beaucoup plus grand que le

 Péloponèfe ;

Péloponèſe ; & Héraclite, qu'il n'a réellement qu'un pié de diamètre.

Vous me diſpenſez, lui dis-je, de vous interroger ſur les dimenſions des autres planètes ; mais vous leur avez du moins aſſigné la place qu'elles occupent dans le ciel ?

Cet arrangement, répondit Euclide, a coûté beaucoup d'efforts, & a partagé nos philoſophes. Les uns placent au-deſſus de la terre, la lune, Mercure, Vénus, le ſoleil, Mars, Jupiter & Saturne. Tel eſt l'ancien ſyſtême des Egyptiens & des Chaldéens ; tel fut celui que Pythagore introduiſit dans la Grèce.

L'opinion qui domine aujourd'hui parmi nous, range les planètes dans cet ordre : la lune, le ſoleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne. Les noms de Platon, d'Eudoxe & d'Ariſtote ont accrédité ce ſyſtême, qui ne diffère du précédent qu'en apparence.

En effet, la différence ne vient que d'une découverte faite en Egypte, & que les Grecs veulent en quelque façon s'approprier. Les aſtronomes Egyptiens s'apperçurent que les planètes de Mercure & de Vénus, compagnes inſéparables du ſoleil, ſont entraînées par le même mouvement que cet aſtre, & tournent ſans ceſſe autour de lui. Suivant les Grecs, Pythagore reconnut le premier, que l'étoile de Junon ou de Vénus, cette étoile brillante qui ſe montre quelquefois après le coucher du ſoleil, eſt la même qui, en d'autres temps, précède ſon lever. Comme les Pythagoriciens attribuent le même phénomène à d'autres étoiles & à d'autres planètes, il ne paroit pas que, de l'obſervation dont on fait honneur à Pythagore, ils ayent conclu que Vénus faſſe ſa révolution autour du ſoleil. Mais il ſuit de la découverte des prêtres de l'Egypte, que Vénus & Mercure doivent paroître, tantôt au-deſſus, & tantôt au-deſſous de cet aſtre, & qu'on peut, ſans inconvénient, leur aſſigner ces différentes poſitions. Auſſi les Egyptiens n'ont-ils point changé l'ancien ordre des planètes dans leurs planiſphères céleſtes.

Des opinions étranges ſe ſont élevées dans l'école de Pythagore. Vous verrez, dans cet ouvrage d'Hicétas de Syracuſe, que tout eſt en repos dans le ciel, les étoiles, le ſoleil, la lune elle-même. La terre ſeule, par un mouvement rapide autour de ſon axe, produit les apparences que les aſtres offrent à nos regards. Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut ſe concilier avec ſes phénomènes ; de plus, ſi la terre tournoit ſur elle-même, un corps lancé à une très grande hauteur ne retomberoit pas au même point d'où il eſt parti. Cependant

le

le contraire eſt prouvé par l'expérience. Enfin, comment oſa-t-on, d'une main ſacrilège, troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le ſanctuaire des dieux, l'autel, le nœud & l'unité de la nature? Auſſi, dans cet autre traité, Philolaüs commence-t-il par tranſporter au feu les privilèges ſacrés dont il dépouille la terre. Ce feu célèſte, devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent ſans interruption dix ſphères, celle des étoiles fixes, celles du ſoleil, de la lune & des cinq planètes,* celles de notre globe & d'une autre terre inviſible à nos yeux, quoique voiſine de nous. Le ſoleil n'a plus qu'un éclat emprunté; ce n'eſt qu'une eſpèce de miroir ou de globe de criſtal qui nous renvoie la lumière du feu céleſte.

Ce ſyſtême, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ſes ouvrages, n'eſt point fondé ſur des obſervations, mais uniquement ſur des raiſons de convenance. La ſubſtance du feu, diſent ſes partiſans, étant plus pure que celle de la terre, doit repoſer dans le milieu de l'univers, comme dans la place la plus honorable.

C'étoit peu d'avoir fixé les rangs entre les planètes; il falloit marquer à quelle diſtance les unes des autres elles fourniſſent leur carrière. C'eſt ici que Pythagore & ſes diſciples ont épuiſé leur imagination.

Les planètes, en y comprenant le ſoleil & la lune, ſont au nombre de ſept. Ils ſe ſont rappelé auſſitôt l'heptacorde ou la lyre à ſept cordes. Vous ſavez que cette lyre renferme deux tétracordes unis par un ſon commun, & qui, dans le genre diatonique, donne cette ſuite de ſons: *Si, ut ré, mi, fa, ſol, la.* Suppoſez que la lune ſoit repréſentée par *ſi,* Mercure le ſera par *ut,* Vénus par *ré,* le ſoleil par *mi,* Mars par *fa,* Jupiter par *ſol,* Saturne par *la*; ainſi la diſtance de la lune *ſi* à Mercure *ut,* ſera d'un demi-ton; celle de Mercure *ut* à Vénus *ré,* ſera d'un ton; c'eſt-à-dire que la diſtance de Vénus à Mercure, ſera le double de celle de Mercure à la lune. Telle fut la première lyre céleſte.

On y ajouta enſuite deux cordes, pour déſigner l'intervalle de la terre à la lune, & celui de Saturne aux étoiles fixes. On disjoignit les deux tétracordes renfermés dans cette nouvelle lyre, & on les monta quelquefois ſur le genre chromatique, qui donne des proportions entre la ſuite des ſons, différentes de celles du genre diatonique. Voici un exemple de cette nouvelle lyre.

* Avant Platon, & de ſon temps, par le nom de Planètes on entendoit

Premier tétracorde.

De la terre à la lune	un ton.
De la lune à Mercure	½ ton.
De Mercure à Vénus	½ ton.
De Vénus au soleil	ton ½.

Deuxième tétracorde.

Du soleil à Mars	un ton.
De Mars à Jupiter	½ ton.
De Jupiter à Saturne	½ ton.
De Saturne aux étoiles fixes	ton ½.

Comme cette échelle donne sept tons au lieu de six qui complètent l'octave, on a, quelquefois, pour obtenir la plus parfaite des connoissances, diminué d'un ton l'intervalle de Saturne aux étoiles, & celui de Vénus au soleil. Il s'est introduit d'autres changemens à l'échelle, lorsqu'au lieu de placer le soleil au dessus de Vénus & de Mercure, on l'a mis au dessous.

Pour appliquer ces rapports aux distances des corps célèstes, on donne au ton la valeur de 126,000 stades*; &, à la faveur de cet élément, il fut aisé de mesurer l'espace qui s'étend depuis la terre jusqu'au ciel des étoiles. Cet espace se raccourcit ou se prolonge, selon que l'on est plus ou moins attaché à certaines proportions harmoniques. Dans l'échelle précédente, la distance des étoiles au soleil, & celle de cet astre à la terre, se trouvent dans le rapport d'une quinte ou de trois tons & demi; mais, suivant un autre calcul, ces deux intervalles ne seront l'un & l'autre que de trois tons, c'est-à-dire, de trois fois 126,000 stades.

Euclide s'apperçut que je l'écoutois avec impatience. Vous n'êtes point content, me dit-il en riant? Non, lui répondis-je. Eh quoi, la nature est-elle obligée de changer ses lois au gré de vos caprices? Quelques uns de vos philosophes prétendent que le feu est plus pur que la terre; aussitôt notre globe doit lui céder sa place, & s'éloigner du centre du monde. Si d'autres préfèrent en musique le genre chromatique ou diatonique, il faut à l'instant que les corps célèstes s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. De quel œil les gens instruits regardent-ils de pareils égaremens? Quelquefois, reprit Euclide, comme des jeux de l'esprit; d'autres fois, comme l'unique ressource de ceux qui, au lieu d'étudier la nature, cherchent à la deviner. Pour moi, j'ai voulu vous montrer

* 4761 lieues 2000 toises. La lieue de ...

par cet échantillon, que notre aftronomie étoit encore dans l'enfance, du temps de nos pères; elle n'eft guère plus avancée aujourd'hui. Mais, lui dis-je, vous avez des mathématiciens qui veillent fans ceffe fur les révolutions des planètes, & qui cherchent à connoître leurs diftances à la terre; vous en avez eu fans doute dans les temps les plus anciens: qu'eft devenu le fruit de leurs veilles?

Nous avons fait de très longs raifonnemens, me dit-il, très peu d'obfervations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes fur le cours des aftres, nous les devons aux Egyptiens & aux Chaldéens: ils nous ont appris à dreffer des tables qui fixent le temps de nos folennités publiques, & celui des travaux de la campagne. C'eft là qu'on a foin de marquer les levers & les couchers des principales étoiles, les points des folftices, ainfi que des équinoxes, & les pronoftics des variations qu'éprouve la température de l'air. J'ai raffemblé plufieurs de ces calendriers: quelques uns remontent à une haute antiquité; d'autres renferment des obfervations qui ne conviennent point à notre climat. On remarque dans tous une fingularité, c'eft qu'ils n'attachent pas également les points des folftices & des équinoxes au même degré des fignes du zodiaque; erreur qui vient peut-être de quelques mouvemens dans les étoiles, inconnus jufqu'à préfent, peut-être de l'ignorance des obfervateurs.

C'eft de la compofition de ces tables que nos aftronomes fe font occupés depuis deux fiècles. Tels furent Cléoftrate de Tenédos, qui obfervoit fur le mont Ida; Matricétas de Méthymne, fur le mont Lépétymne; Phaïnus d'Athènes, fur la colline Lycabette; Dofytheus, Euctémon, Démocrite, & d'autres qu'il feroit inutile de nommer. La grande difficulté, ou plutôt l'unique problême qu'ils avoient à réfoudre, c'étoit de ramener nos fêtes à la même faifon & au terme prefcrit par les oracles & par les lois. Il falloit donc fixer, autant qu'il étoit poffible, la durée précife de l'année, tant folaire que lunaire, & les accorder entr'elles, de manière que les nouvelles lunes qui règlent nos folennités, tombaffent vers les points cardinaux où commencent les faifons.

Plufieurs effais infructueux préparèrent les voies à Méton d'Athènes. La première année de la 872e. olympiade,* dix mois environ avant le commencement de la guerre du Péloponèfe, Méton, de concert avec cet Euctémon que je viens de nommer, ayant obfervé le folftice d'été, produifit une période de 19 années folaires, qui renfermoit 235 lunaifons, & ramenoit le foleil & la lune à-peu-près au même point du ciel.

* L'an [illegible] avant J. C.

Malgré les plaisanteries des auteurs comiques, le succès le plus éclatant couronna ses efforts ou ses larcins ; car on présume qu'il avoit trouvé cette période chez des nations plus versées dans l'astronomie que nous ne l'étions alors. Quoi qu'il en soit, les Athéniens firent graver les points des équinoxes & des solstices sur les murs du Pnyx. Le commencement de leur année concouroit auparavant avec la nouvelle lune qui arrive après le solstice d'hiver ; il fut fixé pour toujours à celle qui suit le solstice d'été, & ce ne fut qu'à cette dernière époque que leurs Archontes ou premiers magistrats entrèrent en charge. La plupart des autres peuples de la Grèce ne furent pas moins empressés à profiter des calculs de Méton ; ils servent aujourd'hui à dresser les tables qu'on suspend à des colonnes dans plusieurs villes, & qui, pendant l'espace de 19 ans, représentent en quelque façon l'état du ciel & l'histoire de l'année. On y voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons ; & pour chaque jour, les prédictions des changemens que l'air doit éprouver tour-à-tour.

Jusqu'ici les observations des astronomes Grecs s'étoient bornées aux points cardinaux, ainsi qu'aux levers & aux couchers des étoiles ; mais ce n'est pas là ce qui constitue le véritable astronome. Il faut que, par un long exercice, il parvienne à connoître les révolutions des corps célestes.

Eudoxe, mort il y a quelques années, ouvrit une nouvelle carrière. Un long séjour en Egypte l'avoit mis à portée de dérober aux prêtres Egyptiens une partie de leurs secrets : il nous rapporta la connoissance du mouvement des planètes, & la consigna dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés. Vous trouverez sur cette tablette son traité, intitulé Miroir, celui de la célérité des corps célèstes, sa Circonférence de la terre, ses Phénomènes. J'avois d'assez étroites liaisons avec lui : il ne me parloit de l'astronomie qu'avec le langage de la passion. Je voudrois, disoit-il un jour, m'approcher assez du soleil pour connoître sa figure & sa grandeur, au risque d'éprouver le sort de Phaëton.

Je témoignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec tant d'esprit, les Grecs étoient obligés d'aller au loin mendier les lumières des autres nations. Peut-être, me dit-il, n'avons-nous pas le talent des découvertes, & que notre partage est d'embellir & de perfectionner celles des autres. Que savons-nous si l'imagination n'est pas le plus fort obstacle au progrès des sciences ? D'ailleurs, ce n'est que depuis peu de temps que nous avons tourné nos regards vers le ciel, tandis que depuis un nombre incroyable de siècles, les Egyptiens & les

Chaldéens s'obſtinent à calculer ſes mouvemens. Or les déciſions de l'aſtronomie doivent être fondées ſur des obſervations. Dans cette ſcience, ainſi que dans pluſieurs autres, chaque vérité ſe lève ſur nous à la ſuite d'une foule d'erreurs ; & peut-être eſt-il bon qu'elle en ſoit précédée, afin que, honteuſes de leur défaite, elles n'oſent plus reparoître. Enfin, dois-je en votre faveur trahir le ſecret de notre vanité ? Dès que les découvertes des autres nations ſont tranſportées dans la Grèce, nous les traitons comme ces enfans adoptifs que nous confondons avec les enfans légitimes, & que nous leur préférons même quelquefois.

Je ne croyois pas, lui dis-je, qu'on pût étendre ſi loin le privilège de l'adoption ; mais de quelque ſource que ſoient émanées vos connoiſſances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre aſtronomie ?

Euclide prit alors une ſphère, & me rappela l'uſage des différens cercles dont elle eſt compoſée : il me montra un planiſphère céleſte, & nous connûmes les principales étoiles diſtribuées dans les différentes conſtellations. Tous les aſtres, ajouta-t-il, tournent, dans l'eſpace d'un jour, d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le ſoleil, la lune & les cinq planètes, en ont un qui les porte d'occident en orient dans certains intervalles de temps.

Le ſoleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient, ſuivant les calculs de Méton, 365 jours & $\frac{4}{19}$ parties d'un jour *.

Chaque lunaiſon dure 29 jours 12 heures 45 m. &c. Les douze lunaiſons donnent en conſéquence 354 jours, & un peu plus du tiers d'un jour. Dans notre année civile, la même que la lunaire, nous négligeons cette fraction ; nous ſuppoſons ſeulement 12 mois, les uns de 30 jours, les autres de 29, en tout 354. Nous concilions enſuite cette année civile avec la ſolaire, par 7 mois intercalaires, que, dans l'eſpace de 19 ans, nous ajoutons aux années 3e. 5e. 8e. 11e. 13e. 16e. 19e.

Vous ne parlez pas, dis-je alors, d'une eſpèce d'année, qui, n'étant pour l'ordinaire compoſée que de 360 jours, eſt

* Le jour où Méton obſerva le ſolſtice d'été concourut avec le 27 juin de notre année julienne ; & celui où il commença ſon nouveau cycle, avec le 16 juillet.

Les 19 années ſolaires de Méton renfermoient 6940 jours. Les 19 années lunaires, accompagnées de leurs 7 mois intercalaires, forment 235 lunaiſons, qui, à raiſon de 30 jours chacune, donnent 7050 jours : elles ſeroient donc plus longues que les premières de 110 jours. Pour les égaliſer, Méton réduiſit à 29 jours chacune, 110 lunaiſons, & il reſta

plus courte que celle du soleil, plus longue que celle de la lune. On la trouve chez les plus anciens peuples & dans vos meilleurs écrivains; comment fut-elle établie? pourquoi subsiste-t-elle encore parmi vous? Elle fut réglée chez les Egyptiens, répondit Euclide, sur la révolution annuelle du soleil, qu'ils firent d'abord trop courte; parmi nous, sur la durée de 12 lunaisons que nous composâmes toutes également de 30 jours. Dans la suite, les Egyptiens ajoutèrent à leur année solaire 5 jours & 6 heures; de notre côté, en retranchant 6 jours de notre année lunaire, nous la réduisîmes à 354, & quelquefois à 330 jours*. Je répliquai: Il falloit abandonner cette forme d'année, dès que vous en eûtes reconnu le vice. Nous ne l'employons jamais, dit-il, dans les affaires qui concernent l'administration de l'état, ou les intérêts des particuliers. En des occasions moins importantes, une ancienne habitude nous force quelquefois à préférer la brièveté à l'exactitude du calcul, & personne n'y est trompé.

Je supprime les questions que je fis à Euclide sur le calendrier des Athéniens; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 parties plus ou moins grandes, suivant la différence des saisons. Ces parties ou ces heures, car c'est le nom que l'on commence à leur donner, sont marquées pour chaque mois, sur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez en effet que, pour tel mois, l'ombre du style prolongée jusqu'à tel nombre de piés, donne avant ou après midi, tel moment de la journée†; que lorsqu'il s'agit d'assigner un rendez-vous pour le matin ou pour le soir, nous

nous

* Les cinq dix neuvièmes parties d'un jour font 6 heures, 18 minutes, 56 secondes, 50 tierces, &c. Ainsi l'année solaire étoit, suivant Méton, de 365 jours 6 h. 18 m. 50 t.; elle est, suivant les astronomes modernes, de 365 jours 5 h. 48 m. 43 ou 45 secondes. Différence de l'année de Méton à la nôtre, 30 minutes & environ 12 secondes.

La révolution synodique de la lune étoit, suivant Méton, de 29 jours, 12 h. 45 min. 57 sec. 29 tierc. &c.; elle est, suivant les observations modernes, de 29 jours, 12 h. 44 m. 3 sec. 10 tierc. &c. L'année lunaire étoit suivant Méton, de 554 jours, 9 h. 11 m. 29 sec. 21 tierc; elle étoit plus courte que la solaire de 10 jours, 21 heur. 7 min. 27 sec. 29 tierces.

† On peut se faire une idée de ces sortes de cadrans par l'exemple suivant. Palladius Rutilus, qui vivoit vers le cinquième siècle après J. C., & qui nous a laissé un traité sur l'agriculture, a mis à la fin de chaque mois une table où l'on voit la correspondance des divisions du jour aux différentes longueurs de l'ombre du Gnomon. Il faut observer; 1°. que cette correspondance est la même dans les mois également éloignés du sol-

nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e. 12e. pié de l'ombre, & que c'est enfin de là qu'est venue cette expression : Quelle ombre est-il ? Vous savez aussi que nos esclaves vont de temps en temps consulter le cadran exposé aux yeux du public, & nous rapportent l'heure qu'il est. Quelque facile que soit cette voie, on cherche à nous en procurer une plus commode, & déjà l'on commence à fabriquer des cadrans portatifs.

Quoique le cycle de Méton soit plus exact que ceux qui l'avoient précédé, on s'est apperçu de nos jours qu'il a besoin de correction. Déjà Eudoxe nous a prouvé, d'après les astronomes Egyptiens, que l'année solaire est de 365 jours ¼, & par conséquent plus courte que celle de Méton, d'une 76e. partie de jour.

On a remarqué que, dans les jours des solstices, le soleil ne se lève pas précisément au même point de l'horizon ; on en a conclu qu'il avoit une latitude, ainsi que la lune & les planètes ; & que, dans sa révolution annuelle, il s'écartoit en deçà & au delà du plan de l'écliptique, incliné à l'équateur d'environ 24 degrés.

Les planètes on des vîtesses qui leur sont propres, & des années inégales. Eudoxe, à son retour d'Egypte, nous donna de nouvelles lumières sur le temps de leurs révolutions. Celles de Mercure & de Vénus s'achèvent en même temps que celle du soleil ; celle de Mars en 2 ans, celle de Jupiter en 12, celle de Saturne en 30.

Les astres qui errent dans le zodiaque, ne se meuvent pas par eux-mêmes ; ils sont entraînés par les sphères supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés. On n'admettoit autrefois que huit de ces sphères ; celle des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune & des cinq planètes. On les a multipliées, depuis qu'on a découvert dans les corps célestes, des mouvemens dont on ne s'étoit pas apperçu.

Je ne vous dirai point qu'on se croit obligé de faire rouler les astres errans dans autant de cercles, par la seule raison que

longueur de l'ombre est la même pour les heures également éloignées du point de midi. Voici la table de janvier.

Heures. . . .	I.	&	IX. . . .	Piés. .	29.
H.	II.	&	X. . . .	P. . .	19.
H.	III.	&	IX. . . .	P. . .	15.
H.	IV.	&	VIII. . . .	P. . .	12.
H.	V.	&	VII. . . .	P. . .	10.
H.	IV.		. . . . .	P. . .	

Ce cadran paroit avoir été dressé pour le climat de Rome. Les passages que j'ai cités dans le texte, prouvent qu'on en avoit construit de semblables pour le climat d'Athènes. Au reste, on peut consulter sur les

cette figure eſt la plus parfaite de toutes: ce ſeroit vous inſtruire des opinions des hommes, & non des lois de la nature.

La lune emprunte ſon éclat du ſoleil; elle nous cache la lumière de cet aſtre, quand elle eſt entre lui & nous; elle perd la ſienne, quand nous ſommes entr'elle & lui. Les éclipſes de lune & de ſoleil n'épouvantent plus que le peuple, & nos aſtronomes les annoncent d'avance.

On démontre en aſtronomie que certains aſtres ſont plus grands que la terre; mais je ne ſais pas ſi le diamètre du ſoleil eſt neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu. Je demandai à Euclide, pourquoi il ne rangeoit pas les comètes au nombre des aſtres errans. Telle eſt en effet, me dit-il, l'opinion de pluſieurs philoſophes, entre autres d'Anaxagore, de Démocrite & de quelques diſciples de Pythagore: mais elle fait plus d'honneur à leur eſprit qu'à leur ſavoir. Les erreurs groſſières dont elle eſt accompagnée, prouvent aſſez qu'elle n'eſt pas le fruit de l'obſervation. Anaxagore & Démocrite ſuppoſent que les comètes ne ſont autre choſe que deux planètes, qui, en ſe rapprochant, paroiſſent ne faire qu'un corps; & le dernier ajoute pour preuve, qu'en ſe ſéparant, elles continuent à briller dans le ciel, & préſentent à nos yeux des aſtres inconnus juſqu'alors. A l'égard des Pythagoriciens, ils ſemblent n'admettre qu'une comète qui paroit par intervalle, après avoir été pendant quelque temps abſorbée dans les rayons du ſoleil.

Mais que répondrez-vous, lui dis-je, aux Chaldéens & aux Egyptiens, qui ſans contredit ſont de très grands obſervateurs? N'admettent-ils pas de concert, le retour périodique des comètes? Parmi les aſtronomes de Chaldée, me dit-il, les uns ſe vantent de connoître leur cours, les autres les regardent comme des tourbillons qui s'enflamment par la rapidité de leur mouvement. L'opinion des premiers ne peut être qu'une hypothèſe, puiſqu'elle laiſſe ſubſiſter celle des ſeconds.

Si les aſtronomes d'Egypte ont eu la même idée, ils en ont fait un myſtère à ceux de nos philoſophes qui les ont conſultés. Eudoxe n'en a jamais rien dit, ni dans ſes converſations, ni dans ſes ouvrages. Eſt-il à preſumer que les prêtres Egyptiens ſe ſoient réſervé la connoiſſance excluſive du cours des comètes?

Je fis pluſieurs autres queſtions à Euclide; je trouvai preſque toujours partage dans les opinions, & par conſéquent incertitude dans les faits. Je l'interrogeai ſur la voie lactée; il me dit que, ſuivant Anaxagore, c'étoit un amas d'étoiles dont la lumière étoit à demi obſurcie par l'ombre de la terre, comme ſi cette ombre

que, ſuivant Démocrite, il exiſte dans cet endroit du ciel une multitude d'aſtres très petits, très voiſins, qui, en confondant leurs foibles rayons, forment une lueur blanchâtre.

Après de longues courſes dans le ciel, nous revînmes ſur la terre. Je dis à Euclide : Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un ſi long voyage ; nous ſerons ſans doute plus heureux ſans ſortir de chez nous ; car le ſéjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une auſſi lourde maſſe que la terre pouvoit ſe tenir en équilibre au milieu des airs ? Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en eſt peut-être de la terre comme des étoiles & des planètes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber ; on les a fortement attachées à des ſphères plus ſolides, auſſi tranſparentes que le criſtal ; les ſphères tournent, & les corps céleſtes avec elles ; mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour y ſuſpendre la terre. Pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le ſein du fluide qui l'environne ? C'eſt, diſent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés, la terre eſt comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le ſein de l'eſpace ; nous en occupons le ſommet, & nous pouvons y dormir en ſûreté. D'autres applatiſſent ſa partie inférieure, afin qu'elle puiſſe repoſer ſur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou ſurnager au deſſus de l'eau.

Mais d'abord il eſt preſque démontré qu'elle eſt de forme ſphérique. D'ailleurs, ſi l'on choiſit l'air pour la porter, il eſt trop foible ; ſi c'eſt l'eau, on demande ſur quoi elle s'appuie. Nos phyſiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus ſimple pour diſſiper nos craintes. En vertu, diſent-ils d'une loi générale, tous les corps peſans tendent vers un point unique ; ce point eſt le centre de l'univers, le centre de la terre ; il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, ſe preſſent les unes contre les autres pour s'en rapprocher.

De-là il eſt aiſé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, & ceux en particulier qui ſont nommés antipodes, peuvent s'y ſoutenir, ſans peine, quelque poſition qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en exiſte en effet dont les piés ſoient oppoſés aux nôtres ? Je l'ignore, répondit-il. Quoique pluſieurs auteurs nous aient laiſſé des deſcriptions de la terre, il eſt certain que perſonne ne l'a parcourue, & que l'on ne connoit encore qu'une légère portion de ſa ſurface. On doit rire de leur préſomption, quand on

toutes parts entourée de l'Océan, & que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

Je demandai à Euclide quels étoient les pays connus des Grecs. Il vouloit me renvoyer aux historiens que j'avois lus; mais je le pressai tellement, qu'il continua de cette manière: Pythagore & Thalès divisèrent d'abord le ciel en cinq zones; deux glaciales, deux tempérées, & une qui se prolonge le long de l'Equateur. Dans le siècle dernier, Parménide transporta la même division à la terre; on l'a tracée sur la sphère que vous avez sous les yeux.

Les hommes ne peuvent subsister que sur une petite partie de la surface du globe: l'excès du froid & de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les pôles & la ligne équinoxiale: ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés; mais c'est à tort que, dans plusieurs cartes géographiques, on donne, à la portion de terrein qu'ils occupent, une forme circulaire: la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord, que de l'est à l'ouest.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations Scythiques les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines: plus loin habitent différens peuples, & entre autres des anthropophages..... qui ne sont pas Scythes, repris-je aussitôt. Je le sais, me répondit-il, & nos historiens les ont distingués. Au dessus de ce peuple barbare, nous supposons des déserts immenses.

A l'est, les conquêtes de Darius nous ont fait connoître les nations qui s'étendent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au delà de ce fleuve est une région aussi grande que le reste de l'Asie. C'est l'Inde, dont une très petite partie est soumise aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

Vers le nord-est, au dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un œil, que d'autres enfin ont des piés de chèvre; vous jugerez, par ces récits, de nos connoissances en géographie.

Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux Colonnes d'Hercule, & nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie; l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au delà des Colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, & qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde; elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr & de Carthage, qui n'osent pas même s'éloigner de la terre; car, après avoir

franchi le détroit, les uns déſcendent vers le ſud, & longent les côtes de l'Afrique ; les autres tournent vers le nord, & vont échanger leurs marchandiſes contre l'étain des îles Caſſitérides, dont les Grecs ignorent la poſition.

Pluſieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que par les ordres de Nécos, qui régnoit en Egypte, il y a environ 250 ans, des vaiſſeaux, montés d'équipages Phéniciens, partirent du golphe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, & revinrent deux ans après en Egypte, par le détroit de Cadir.* On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde ; mais ces entrepriſes, en les ſuppoſant réelles, n'ont pas eu de ſuite : le commerce ne pouvoit multiplier des voyages ſi longs & ſi dangereux, que ſur des eſpérances difficiles à réaliſer. On ſe contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales de l'Afrique : c'eſt ſur ces dernières que les Carthaginois établirent un aſſez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaſte pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverſe en entier depuis la ville de Thèbes en Egypte, juſqu'aux Colonnes d'Hercule. On aſſure auſſi qu'il exiſte pluſieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms ; & vous penſez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent pas la zone torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre eſt de quatre cent mille ſtades : j'ignore ſi le calcul eſt juſte ; mais je ſais bien que nous connoiſſons à peine le quart de cette circonférence.

Fin du Chapitre trente-&-unième.

CHAPITRE XXXII.

Ariſtippe.

LE lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Ariſtippe de Cyrène venoit d'arriver : je ne l'avois jamais vu. Après la mort de Socrate ſon maître, il voyagea chez différentes nations, où il ſe fit une réputation brillante : pluſieurs le regardoient comme un novateur en philoſophie, & l'accuſoient de vouloir établir l'alliance monſtrueuſe des vertus & des voluptés ; cependant on en parloit comme d'un homme de beaucoup d'eſprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit ſon école : je m'y gliſſai avec la foule ; je le vis enſuite en particulier, & voici à peu près l'idée qu'il me donna de ſon ſyſtême & de ſa conduite :

Jeune encore, la réputation de Socrate m'attira auprès de lui, & la beauté de ſa doctrine m'y retint : mais, comme elle exigeoit des ſacrifices dont je n'étois pas capable, je crus que, ſans m'écarter de ſes principes, je pourrois découvrir, à ma portée, une voie plus commode pour parvenir au terme de mes ſouhaits.

Il nous diſoit ſouvent que, ne pouvant connoître l'eſſence & les qualités des choſes qui ſont hors de nous, il nous arrivoit à tous momens de prendre le bien pour le mal, & le mal pour le bien. Cette réflexion étonnoit ma pareſſe : placé entre les objets de mes craintes & de mes eſpérances, je devois choiſir, ſans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets, qui ſont ſi incertaines, ni aux témoignages de mes ſens, qui ſont ſi trompeurs.

Je rentrai en moi-même, & je fus frappé de cet attrait pour le plaiſir, de cette averſion pour la peine, que la nature avoit mis au fond de mon cœur, comme deux ſignes certains & ſenſibles qui m'avertiſſoient de ſes intentions. En effet, ſi ces affections ſont criminelles, pourquoi me les a-t-elle données ? ſi elles ne le ſont pas, pourquoi ne ſerviroient-elles pas à régler mon choix ?

Je venois de voir un tableau de Parrhaſius, d'entendre un air de Timothée : falloit-il donc ſavoir en quoi conſiſtent les couleurs & les ſons, pour juſtifier le raviſſement que j'avois éprouvé ? & n'étois-je pas en droit de conclure que cette muſique & cette peinture avoient, du moins pour moi, un mérite réel ?

Je m'accoutumai ainſi à juger de tous les objets par les impreſſions de joie ou de douleur qu'ils faiſoient ſur mon ame, à rechercher, comme utiles, ceux qui me procuroient des ſenſations agréables, à éviter, comme nuiſibles, ceux qui produiſoient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant & les ſenſations qui attriſtent l'ame, & celles qui la tranſportent hors d'elle-même, je fais uniquement conſiſter le bonheur dans une ſuite de mouvemens doux, qui l'agitent ſans la fatiguer ; & que, pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur, ces deux eſpèces d'émotions dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi, je ne tiens au reſte de l'univers que par mon intérêt perſonnel, & je me conſtitue centre & meſure de toutes choſes ; mais quelque brillant que ſoit ce poſte, je ne

puis

puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux & des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé & de l'avenir, je vis tout entier dans le présent : quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune ; je jouis de leurs avantages, & je respecte leurs lois : un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret, & vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges : je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux ; je mets dans le commerce mon esprit & mes lumières, mon empressement & mes complaisances ; je ne fais aucun tort à mes semblables ; je les respecte, quand je le dois ; je leur rends des services, quand je le puis ; je leur laisse leurs prétentions, & j'excuse leurs foiblesses. Ils ne sont point ingrats : mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentimens, noblesse de procédés. J'eus des disciples ; j'en exigeai un salaire : l'école de Socrate en fut étonnée, & jeta les hauts cris, sans s'appercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venois faire à sa cour ; je lui répondis : Troquer vos faveurs contre mes connoissances, mes besoins contre les vôtres. Il accepta le marché, & bientôt il me distingua des autres philosophes dont il étoit entouré.

J'interrompis Aristippe. Est-il vrai, lui dis-je, que cette préférence vous attira leur haine ? J'ignore, reprit-il, s'ils éprouvoient ce sentiment pénible : pour moi j'en ai garanti mon cœur, ainsi que de ces passions violentes, plus funestes à ceux qui s'y livrent qu'à ceux qui en sont les objets. Je n'ai jamais envié que la mort de Socrate ; & je me vengeai d'un homme qui cherchoit à m'insulter, en lui disant de sang froid : Je me retire, parce que si vous avez le pouvoir de vomir des injures, j'ai celui de ne pas les entendre.

Et de quel œil, lui dis-je encore, regardez-vous l'amitié ? Comme le plus beau & le plus dangereux des présens du ciel, répondit-il ; ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes, effroyables ; & voulez-vous qu'un homme sage s'expose à des

pertes dont l'amertume empoifonneroit le refte de fes jours? Vous connoîtrez, par les deux traits fuivans, avec quelle modération je m'abandonne à ce fentiment.

J'étois dans l'île d'Egine : j'appris que Socrate, mon cher maître, venoit d'être condamné, qu'on le détenoit en prifon, que l'éxécution feroit différée d'un mois, & qu'il étoit permis à fes difciples de le voir. Si j'avois pu, fans inconvénient, brifer fes fers, j'aurois volé à fon fecours ; mais je ne pouvois rien pour lui, & je reftai à Egine. C'eft une fuite de mes principes ; quand le malheur de mes amis eft fans remède, je m'épargne la peine de les voir fouffrir.

Je m'étois lié avec Efchine, difciple, comme moi, de ce grand homme : je l'aimois à caufe de fes vertus, peut-être auffi parce qu'il m'avoit des obligations, peut-être encore parce qu'il fe fentoit plus de goût pour moi que pour Platon. Nous nous brouillâmes. Qu'eft devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous uniffoit l'un à l'autre? Elle dort, répondis-je ; mais il eft en mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Efchine : Nous avons fait une folie, lui dis-je ; me croyez-vous affez incorrigible pour être indigne de pardon? Ariftippe, répondit il, vous me furpaffez en tout: c'eft moi qui avois tort, & c'eft vous qui faites les premiers pas. Nous nous embrafsâmes, & je fus délivré des petits chagrins que me caufoit notre refroidiffement.

Si je ne me trompe, repris-je, il fuit, de votre fyftême, qu'il faut admettre des liaifons de convenance, & bannir cette amitié qui nous rend fi fenfibles aux maux des autres. Bannir! répliqua-t-il en héfitant. Eh bien! je dirai avec la Phèdre d'Euripide : C'eft vous qui avez proféré ce mot, ce n'eft pas moi.

Ariftippe favoit qu'on l'avoit perdu dans l'efprit des Athéniens : toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faifoit, il me preffoit de lui fournir les occafions de fe juftifier.

On vous accufe, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran ; ce qui eft un crime horrible. Il me dit : Je vous ai expliqué les motifs qui me conduifirent à la cour de Syracufe : elle étoit pleine de philofophes qui s'érigeoient en réformateurs. J'y pris le rôle de courtifan, fans dépofer celui d'honnête homme ; j'applaudiffois aux bonnes qualités du jeune Denys ; je ne louois point fes défauts, je ne les blâmois pas ; je n'en avois pas le droit : je favois feulement qu'il étoit plus aifé de les fupporter que de les corriger.

Mon caractère indulgent & facile lui infpiroit de la confiance ; des réparties affez heureufes, qui m'échappoient quelquefois, amufoient fes loifirs. Je n'ai point trahi la vérité,

quand

quand il m'a consulté sur des questions importantes. Comme je désirois qu'il connût l'étendue de ses devoirs, & qu'il réprimât la violence de son caractère, je disois souvent en sa présence, qu'un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas, comme un coursier docile au frein diffère d'un cheval indomptable.

Lorsqu'il ne s'agissoit pas de son administration, je parlois avec liberté, quelquefois avec indiscrétion. Je le sollicitois un jour pour un de mes amis; il ne m'écoutoit point. Je tombai à ses genoux: on m'en fit un crime. Je répondis: Est-ce ma faute, si cet homme a les oreilles aux piés.

Pendant que je le pressois inutilement de m'accorder une gratification, il s'avisa d'en proposer une à Platon qui ne l'accepta point. Je dis tout haut: Le roi ne risque pas de se ruiner; il donne à ceux qui refusent, & refuse à ceux qui demandent.

Souvent il nous proposoit des problêmes; & nous interrompant ensuite, il se hâtoit de les résoudre lui-même. Il me dit une fois: Discutons quelque point de philosophie; commencez. Fort bien, lui dis-je, pour que vous ayez le plaisir d'achever, & de m'apprendre ce que vous voulez savoir. Il fut piqué, & à souper il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avois trouvé cette place. Vous vouliez sans doute, répondis-je, qu'elle fût pendant quelques momens la plus honorable de toutes.

On vous reproche encore, lui dis-je, le goût que vous avez pour les richesses, pour le faste, la bonne chère, les femmes, les parfums, & toutes les espèces de sensualités. Je l'avois apporté en naissant, répondit-il, & j'ai cru qu'en l'exerçant avec retenue, je satisferois à-la-fois la nature & la raison; j'use des agrémens de la vie; je m'en passe avec facilité: on m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre: ailleurs, tantôt, avec un habit de laine de Milet, tantôt, avec un manteau grossier.

Denys nous traitoit suivant nos besoins. Il donnoit à Platon des livres; il me donnoit de l'argent, qui ne restoit pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix 50 drachmes,* & je dis à quelqu'un qui s'en formalisoit: N'en auriez-vous pas donné une obole †?—Sans doute.—Eh bien, je ne fais pas plus de cas de ces 50 drachmes.

J'avois amassé une certaine somme pour mon voyage de Lybie: mon esclave, qui en étoit chargé, ne pouvoit pas me

* 45 livres. † 3 sols.

suivre ; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant & si incommode.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que jaimois beaucoup : un de mes amis cherchoit à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je, j'en possède trois autres, & je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu ; il ne convient qu'aux enfans de pleurer & de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui, ne lui donnant point de prise, ne sauroit être entamé ; vient-elle se placer à mes côtés ? je lui tends les mains ; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor ? je lui remets ses dons, & la laisse partir ; c'est une femme volage, dont les caprices m'amusent quelquefois, & ne m'affligent jamais.

Les libéralités de Denys me permettoient d'avoir une bonne table, de beaux habits & grand nombre d'esclaves. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmoient hautement ; je ne leur répondois que par des plaisanteries. Un jour Polyxène, qui croyoit avoir dans son ame le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de très jolies femmes, & les préparatifs d'un grand souper. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle. Je le laissai dire, & lui proposai de rester avec nous : il accepta, & nous convainquit bientôt que s'il n'aimoit pas la dépense, il aimoit autant la bonne chère que son corrupteur.

Enfin, car je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions, Denys fit venir trois belles courtisanes, & me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avoit trop coûté à Paris, pour avoir donné la préférence à l'une des trois déesses. Chemin faisant, je pensai que leurs charmes ne valoient pas la satisfaction de me vaincre moi-même ; je les renvoyai chez elles, & rentrai paisiblement chez moi.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées ; on prétendoit que votre philosophie ne coûtoit aucun effort, & qu'un partisan de la volupté pouvoit s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi ! répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale, qui a négligé la géométrie & d'autres sciences encore, parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des mœurs ; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi d'emprunter, plus d'une fois, les idées & les maximes ; enfin

L'ÉLIDE, ET LA TRIPHYLIE.

Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.

CÉPHALLÉNIE I.
Iˢ. Oxiæ
Mont Ænus
T. de Jupiter Ænésius
Pronœa
ZACYNTHE I.
Chelonites Prom.
Psophis
Zacynthe
Mᵗ. Elatus
Lac d'où l'on tire de la Poix
Golfe Chelonites
Iˢ. Echinades
Naupacte
Antirrhium Pr.
Rhium Pr.
Patræ
Araxe Prom.
Dyme
ACHAIE
Pirus R.
Larissus R.
Pharæ
Buprasium
Roche Olémiene
Tritée
Golfe de Cyllène
Myrtuntium
Hyrmina Pr.
Cyllène
Mᵗ. Erymanthe
Mont Scollis
Hélisson
ÉLIDE
ÉLIS
Pénée R.
Thalamæ
Coryne
ARCADIE
Ladon R.
Pylos
Mont Pholoé
Erymanthe R.
Jardanus R.
Gerena
Oponte
Eupagium
Alium
Thelphusse
Amphidoli
Phia
Ichthys ou Phia Pr.
Phia I.
Enoa
Selleis R.
Marganea
Thraustum
Salmone
Lasion
Dyspontium
OLYMPIE
PISE
Hérée
Epitalium
Létrines
Alphée R.
Heraclée
Aliphère
TRIPHYLIE
Chalcis
Chalcis R.
Scillonte
Hypana
Hypanea
Mᵗ. Minthe
Phigalée
Anigrus R.
Samicum
Pylos
Lepreum
Macistus
Acidon R.
Chaa
Neda R.
GOLFE DE CYPARISSIA
Cyparissina
Pyrgos
Aulon
Balyra R.
MESSÈNE
MESSÉNIE
Cyparissium Prom.
Cyparissia
Iˢ. Strophades

Stades Olympiques. 0 50 100 150
Lieues communes de France. 1 2 3 4 5 6

15′ 38° 45′ 30′ 15′



Russell sculp.

dans plusieurs villes de la Grèce sans soulever contre lui les magistrats & les citoyens même les plus corrompus !

Le nom de volupté, que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses ; des philosophes, oubliant qu'ils aiment la justice, ont favorisé la prévention, & quelques uns de mes disciples la justifieront peut-être en se livrant à des excès : mais un excellent principe change-t-il de caractère, parce qu'on en tire de fausses conséquences ?

Je vous ai expliqué ma doctrine. J'admets, comme le seul instrument du bonheur, les émotions qui remuent agréablement notre ame ; mais je veux qu'on les réprime, dès qu'on s'apperçoit qu'elles y portent le trouble & le désordre : & certes, rien n'est si courageux que de mettre à-la-fois des bornes aux privations & aux jouissances.

Antisthène prenoit en même temps que moi les leçons de Socrate : il étoit né triste & sévère ; moi, gai & indulgent. Il proscrivit les plaisirs, & n'osa se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur ; je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter ; &, malgré leurs murmures plaintifs, je les traînai à ma suite, comme des esclaves qui devoient me servir, & m'aider à supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées, & voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts. Antisthène se crut heureux, parce qu'il se croyoit sage : je me crois sage, parce que je suis heureux.

On dira peut-être un jour que Socrate & Aristippe, soit dans leur conduite, soit dans leur doctrine, s'écartoient quelquefois des usages ordinaires : mais on ajoutera sans doute, qu'ils rachetoient ces petites libertés par les lumières dont ils ont enrichi la philosophie.

Fin du Chapitre trente-deuxième

CHAPITRE XXXIII.

Démêlés entre Denys le jeune, roi de Syracuse, & Dion son beau-frère. Voyage de Platon en Sicile.

DEPUIS que j'étois en Grèce, j'en avois parcouru les principales villes ; j'avois été témoin des grandes solennités qui rassemblent ses différentes nations. Peu content de ces courses particulières, nous résolûmes, Philotas & moi,

de

de viſiter, avec plus d'attention, toutes ſes provinces, en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ, nous ſoupâmes chez Platon: je m'y rendis avec Apollodore & Philotas. Nous y trouvâmes Speuſippe ſon neveu, pluſieurs de ſes anciens diſciples, & Timothée, ſi célèbre par ſes victoires. On nous dit que Platon étoit enfermé avec Dion de Syracuſe, qui arrivoit du Péloponèſe, & qui, forcé d'abandonner ſa patrie, avoit, ſix à ſept ans auparavant, fait un aſſez long ſéjour à Athènes: ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet & ſoucieux, mais il reprit bientôt ſon air ſerein, & fit ſervir.

La décence, la propreté régnoient à ſa table. Timothée, qui dans les camps, n'entendoit parler que d'évolutions, de ſiéges, de batailles; dans les ſociétés d'Athènes, que de marine & d'impoſitions, ſentoit vivement le prix d'une converſation ſoutenue ſans effort, & inſtructive ſans ennui. Il s'écrioit quelquefois en ſoupirant: „ Ah Platon, que vous êtes heu„ reux!„ Ce dernier s'étant excuſé de la frugalité du repas, Timothée lui répondit: „ Je ſais que les ſoupers de l'Acadé„ mie procurent un doux ſommeil, & un réveil plus doux „ encore.„

Quelques uns des convives ſe retirèrent de bonne heure: Dion les ſuivit de près. Nous avions été frappés de ſon maintien & de ſes diſcours: Il eſt à préſent la victime de la tyrannie, nous dit Platon; il le ſera peut-être un jour de la liberté.

Timothée le preſſa de s'expliquer. Rempli d'eſtime pour Dion, diſoit-il, j'ai toujours ignoré les vraies cauſes de ſon exil, & je n'ai qu'une idée confuſe des troubles qui agitent la cour de Syracuſe. Je ne les ai vues que de trop près ces agitations, répondit Platon. Auparavant j'étois indigné des fureurs & des injuſtices que le peuple exerce quelquefois dans nos aſſemblées: combien plus effrayantes & plus dangereuſes ſont les intrigues, qui, ſous un calme apparent, fermentent ſans ceſſe autour du trône, dans ces régions élevées, où, dire la vérité eſt un crime, la faire goûter au prince, un crime plus grand encore; où, la fureur juſtifie le ſcélérat, & la diſgrace rend coupable l'homme vertueux! Nous aurions pu ramener le roi de Syracuſe; on l'a indignement perverti: ce n'eſt pas le ſort de Dion que je déplore, c'eſt celui de la Sicile entière. Ces paroles redoublèrent notre curioſité; & Platon, cédant à nos prières, commença de cette manière:

PREMIER VOYAGE DE PLATON.

IL y a 32 ans environ* que des raifons trops longues à déduire, me conduifirent en Sicile. Denys l'ancien régnoit à Syracufe ; vous favez que ce prince, redoutable par fes talens extraordinaires, s'occupa, tant qu'il vécut, à donner des fers aux nations voifines & à la fienne: fa cruauté fembloit fuivre les progrès de fa puiffance, qui parvint enfin au plus haut degré d'élévation. Il voulut me connoître ; &, comme il me fit des avances, il s'attendoit à des flatteries ; mais il n'obtint que des vérités. Je ne vous parlerai ni de fa faveur, que je bravai, ni de fa vengeance, dont j'eus de la peine à me garantir. Je m'étois promis de taire fes injuftices pendant fa vie ; & fa mémoire n'a pas befoin de nouveaux outrages pour être en exécration à tous les peuples.

Je fis alors, pour la philofophie, une conquête dont elle doit s'honorer ; c'eft Dion qui vient de fortir. Ariftomaque, fa fœur, fut une des deux femmes que Denys époufa le même jour ; Hipparinus, fon père, avoit été long-temps à la tête de la république de Syracufe. C'eft aux entretiens que j'eus avec le jeune Dion, que cette ville devra fa liberté, fi elle eft jamais affez heureufe pour la recouvrer. Son ame, fupérieure aux autres, s'ouvrit aux premiers rayons de la lumière, s'enflammant tout-à-coup d'un violent amour pour la vertu, elle renonça, fans héfiter, à toutes les paffions qui l'avoient auparavant dégradée. Dion fe foumit à de fi grands facrifices avec une chaleur que je n'ai jamais remarquée dans aucun autre jeune homme, avec une conftance qui ne s'eft jamais démentie.

Dès ce moment, il frémit de l'efclavage auquel fa patrie étoit réduite ; mais, comme il fe flattoit toujours que fes exemples & fes principes feroient impreffion fur le tyran, qui ne pouvoit s'empêcher de l'aimer & de l'employer, il continua de vivre auprès de lui, ne ceffant de lui parler avec franchife, & de méprifer la haine d'une cour diffolue.

Denys mourut enfin †, rempli d'effroi, tourmenté de fes défiances, auffi malheureux que les peuples l'avoient été fous un règne de 38 ans. Entre autres enfans, il laiffa de Doris, l'une de fes deux époufes, un fils qui portoit le même nom que lui, & qui monta fur le trône. Dion faifit l'occafion de travailler au bonheur de la Sicile. Il difoit au jeune prince : Votre père fondoit fa puiffance fur les flottes redoutables dont vous difpofez, fur les dix mille barbares qui compofent votre

* Vers l'an 389 avant J. C. † L'an 367 avant J. C.

garde.

garde. C'étoient, fuivant lui, des chaînes de diamant avec lefquelles il avoit garotté toutes les parties de l'empire. Il fe trompoit : je ne connois d'autres liens, pour les unir d'une manière indiffoluble, que la juftice du prince, & l'amour des peuples. Quelle honte pour vous, difoit-il encore, fi, réduit à ne vous diftinguer que par la magnificence qui éclate fur votre perfonne & dans votre palais, le moindre de vos fujets pouvoit fe mettre au-deffus de vous, par la fupériorité de fes lumières & de fes fentimens !

Peu content d'inftruire le roi, Dion veilloit fur l'adminiftration de l'Etat ; il opéroit le bien, il augmentoit le nombre de fes ennemis. Ils fe confumèrent, pendant quelque temps, en efforts fuperflus ; mais ils ne tardèrent pas à plonger Denys dans la débauche la plus honteufe. Dion, hors d'état de leur réfifter, attendit un moment plus favorable. Le roi, qu'il trouva le moyen de prévenir en ma faveur, & dont les défirs font toujours impétueux, m'écrivit plufieurs lettres extrêmement preffantes ; il me conjuroit de tout abandonner, & de me rendre au plutôt à Syracufe. Dion ajoutoit, dans les fiennes, que je n'avois pas un inftant à perdre ; qu'il étoit encore temps de placer la philofophie fur le trône ; que Denys montroit de meilleures difpofitions, & que fes parens fe joindroient volontiers à nous pour l'y confirmer.

Je réfléchis mûrement fur ces lettres. Je ne pouvois pas me fier aux promeffes d'un jeune homme, qui, dans un inftant, paffoit d'une extrémité à l'autre : mais ne devois-je pas me raffurer fur la fageffe confommée de Dion ? Falloit-il abandonner mon ami dans une circonftance fi critique ? N'avois-je confacré mes jours à la philofophie, que pour la trahir, lorfqu'elle m'appeloit à fa défenfe ? Je dirai plus : j'eus quelque efpoir de réalifer mes idées fur le meilleur des gouvernemens, & d'établir le règne de la juftice dans les domaines du roi de Sicile. Tels furent les vrais motifs qui m'engagèrent à partir*, motifs bien différens de ceux que m'ont prêtés des cenfeurs injuftes.

SECOND VOYAGE DE PLATON.

JE trouvai la cour de Denys pleine de diffentions & de troubles. Dion étoit en butte à des calomnies atroces. A ces mots Speufippe interrompit Platon : Mon oncle, dit-il, n'ofe vous raconter les honneurs qu'on lui rendit, & les fuccès qu'il eut à fon arrivée. Le roi le reçut à la défcente du vaiffeau, &, l'ayant fait monter fur un char magnifique,

attelé de quatre chevaux blancs, il le conduisit, en triomphe, au milieu d'un peuple immense qui couvroit le rivage : il ordonna que les portes du palais lui fussent ouvertes à toute heure, & offrit un sacrifice pompeux, en reconnoissance du bienfait que les dieux accordoient à la Sicile. On vit bientôt les courtisans courir au devant de la réforme, proscrire le luxe de leurs tables, étudier avec empressement les figures de géométrie, que divers instituteurs traçoient sur le sable répandu dans les salles mêmes du palais.

Les peuples, étonnés de cette subite révolution, concevoient des espérances ; le roi se montroit plus sensible à leurs plaintes : on se rappeloit qu'il avoit obtenu le titre de citoyen d'Athènes, la ville la plus libre de la Grèce. On disoit encore que, dans une cérémonie religieuse, le héraut ayant, d'après la formule usitée, adressé des vœux au ciel pour la conservation du tyran, Denys, offensé d'un titre qui jusqu'alors ne l'avoit point blessé, s'écria soudain : Ne cesseras-tu pas de me maudire ?

Ces mots firent trembler les partisans de la tyrannie. A leur tête se trouvoit Philistus, qui a publié l'histoire des guerres de Sicile, & d'autres ouvrages du même genre. Denys l'ancien l'avoit banni de ses Etats ; comme il a de l'éloquence & de l'audace, on le fit venir de son exil, pour l'opposer à Platon. A peine fut-il arrivé, que Dion fut exposé à de noires calomnies : on rendit sa fidélité suspecte ; on empoisonnoit toutes ses paroles, toutes ses actions. Conseilloit-il de réformer, à la paix, une partie des troupes & des galères ? il vouloit, en affoiblissant l'autorité royale, faire passer la couronne aux enfans que sa sœur avoit eus de Denys l'ancien. Forçoit-il son élève à méditer sur les principes d'un sage gouvernement ? le roi, disoit-on, n'est plus qu'un disciple de l'Académie, qu'un philosophe condamné pour le reste de ses jours à la recherche d'un bien chimérique.

En effet, ajouta Platon, on ne parloit à Syracuse que de deux conspirations : l'une, de la philosophie contre le trône ; l'autre, de toutes les passions contre la philosophie. Je fus accusé de favoriser la première, & de profiter de mon ascendant sur Denys, pour lui tendre des piéges. Il est vrai que, de concert avec Dion, je lui disois que, s'il vouloit se couvrir de gloire, & même augmenter sa puissance, il devoit se composer un trésor d'amis vertueux, pour leur confier les magistratures & les emplois ; rétablir les villes Grecques, détruites par les Carthaginois, & leur donner des lois sages, en attendant qu'il pût leur rendre la liberté ; prescrire enfin des bor-

être le tyran. Denys paroiſſoit quelquefois touché de nos conſeils ; mais ſes anciennes préventions contre mon ami, ſans ceſſe entretenues par des inſinuations perfides, ſubſiſtoient au fond de ſon ame. Pendant les premiers mois de mon ſéjour à Syracuſe, j'employai tous mes ſoins pour les détruire ; mais, loin de réuſſir, je voyois le crédit de Dion s'affoiblir par degrés.

La guerre avec les Carthaginois duroit encore ; &, quoiqu'elle ne produisît que des hoſtilités paſſagères, il étoit néceſſaire de la terminer. Dion, pour en inſpirer le déſir aux généraux ennemis, leur écrivit de l'inſtruire des premières négociations, afin qu'il pût leur ménager une paix ſolide. La lettre tomba, je ne ſais comment, entre les mains du roi. Il conſulte à l'inſtant Philiſtus ; &, préparant ſa vengeance par une diſſimulation profonde, il affecte de rendre ſes bonnes graces à Dion, l'accable de marques de bonté, le conduit ſur les bords de la mer, lui montre la lettre fatale, lui reproche ſa trahiſon, & ſans lui permettre un mot d'explication, le fait embarquer ſur un vaiſſeau qui met auſſitôt à la voile.

Ce coup de foudre étonna la Sicile, & conſterna les amis de Dion ; on craignoit qu'il né retombât ſur nos têtes ; le bruit de ma mort ſe répandit à Syracuſe. Mais à cet orage violent ſuccéda tout-à-coup un calme profond : ſoit politique, ſoit pudeur, le roi fit tenir à Dion une ſomme d'argent, que ce dernier refuſa d'accepter. Loin de ſévir contre les amis du proſcrit, il n'oublia rien pour calmer leurs alarmes : il cherchoit en particulier à me conſoler ; il me conjuroit de reſter auprès de lui. Quoique ſes prières fuſſent mêlées de menaces, & ſes careſſes, de fureur, je m'en tenois toujours à cette alternative ; ou le retour de Dion, ou mon congé. Ne pouvant ſurmonter ma réſiſtance, il me fit transférer à la citadelle, dans ſon palais même. On expédia des ordres de tous côtés pour me ramener à Syracuſe, ſi je prenois la fuite ; on défendit à tout capitaine de vaiſſeau de me recevoir ſur ſon bord, à moins d'un exprès commandement de la main du prince.

Captif, gardé à vue, je le vis redoubler d'empreſſemens & de tendreſſe pour moi ; il ſe montroit jaloux de mon eſtime & de mon amitié ; il ne pouvoit plus ſouffrir la préférence que mon cœur donnoit à Dion ; il l'exigeoit avec hauteur ; il la demandoit en ſuppliant. J'étois ſans ceſſe expoſé à des ſcènes extravagantes : c'étoient des emportemens, des excuſes, des outrages & des larmes. Comme nos entretiens devenoient de jour en jour plus fréquens, on publia que j'étois l'unique dépoſitaire de ſa faveur. Ce bruit

crédité par Philiſtus & ſon parti, me rendit odieux au peuple & à l'armée ; on me fit un crime des déréglemens du prince, & des fautes de l'adminiſtration. J'étois bien éloigné d'en être l'auteur ; à l'exception du préambule de quelques lois, auquel je travaillai, dès mon arrivée en Sicile, j'avois refuſé de me mêler des affaires publiques, dans le temps même que j'en pouvois partager le poids avec mon fidèle compagnon ; je venois de le perdre ; Denys s'étoit rejetté entre les bras d'un grand nombre de flatteurs perdus de débauche ; & j'aurois choiſi ce moment pour donner des avis à un jeune inſenſé, qui croyoit gouverner, & qui ſe laiſſoit gouverner par des conſeillers plus méchans, & non moins inſenſés que lui !

Denys eût acheté mon amitié au poids de l'or ; je la mettrois à un plus haut prix : je voulois qu'il ſe pénétrât de ma doctrine, & qu'il apprît à ſe rendre maître de lui même, pour mériter de commander aux autres : mais il n'aime que la philoſophie qui exerce l'eſprit, parce qu'elle lui donne occaſion de briller. Quand je le ramenois à cette ſageſſe qui règle les mouvemens de l'ame, je voyois ſon ardeur s'éteindre. Il m'écoutoit avec peine, avec embarras. Je m'apperçus qu'il étoit prémuni contre mes attaques : on l'avoit en effet averti qu'en admettant mes principes, il aſſureroit le retour & le triomphe de Dion.

La nature lui accorda une pénétration vive, une éloquence admirable, un cœur ſenſible, des mouvemens de générosité, du penchant pour les choſes honnêtes : mais elle lui refuſa un caractère ; & ſon éducation, abſolument négligée, ayant altéré le germe de ſes vertus, a laiſſé pouſſer des défauts, qui heureuſement affoibliſſent ſes vices. Il a de la dureté ſans tenue, de la hauteur ſans dignité. C'eſt par foibleſſe qu'il emploie le menſonge & la perfidie, qu'il paſſe des jours entiers dans l'ivreſſe du vin & des voluptés. S'il avoit plus de fermeté, il ſeroit le plus cruel des hommes. Je ne lui connois d'autre force dans l'ame, que l'inflexible roideur avec laquelle il exige que tout plie ſous ſes volontés paſſagères ; raiſons, opinions, ſentimens, tout doit être en certains momens ſubordonné à ſes lumières ; & je l'ai vu s'avilir par des ſoumiſſions & des baſſeſſes, plutôt que de ſupporter l'injure du refus ou de la contradiction : s'il s'acharne maintenant à pénétrer les ſecrets de la nature, c'eſt qu'elle ne doit avoir rien de caché pour lui. Dion lui eſt ſur-tout odieux, en ce qu'il le contrarie par ſes exemples & par ſes avis.

Je demandois vainement la fin de ſon exil & du mien, lorſque la guerre, s'étant rallumée, le remplit de nouveaux

à mon départ. Nous fîmes une espèce de traité. Je lui promis de venir le rejoindre à la paix ; il me promit de rappeler Dion en même temps : dès qu'elle fut conclue, il eut soin de nous en informer. Il écrivit à Dion de différer son retour d'un an, à moi de hâter le mien. Je lui répondis sur-le-champ, que mon âge ne me permettoit point de courir les risques d'un si long voyage ; & que, puisqu'il manquoit à sa parole, j'étois dégagé de la mienne. Cette réponse ne déplut pas moins à Dion qu'à Denys. J'avois alors résolu de ne plus me mêler de leurs affaires ; mais le roi n'en étoit que plus obstiné dans son projet : il mendioit des sollicitations de toutes parts ; il m'écrivoit sans cesse ; il me faisoit écrire par mes amis de Sicile, par les philosophes de l'école d'Italie. Archytas, qui est à la tête de ces derniers, se rendit auprès de lui : il me marqua, & son témoignage se trouvoit confirmé par d'autres lettres, que le roi étoit enflammé d'une nouvelle ardeur pour la philosophie, & que j'exposerois ceux qui la cultivent dans ses états, si je n'y retournois au plus tôt. Dion de son côté me persécutoit par ses instances.

Le roi ne le rappellera jamais ; il le craint : il ne sera jamais philosophe, il cherche à le paroître. Il pensoit qu'auprès de ceux qui le sont véritablement, mon voyage pouvoit ajouter à sa considération, & mon refus y nuire : voilà tout le secret de l'acharnement qu'il mettoit à me poursuivre.

Cependant je ne crus pas devoir résister à tant d'avis réunis contre le mien. On m'eût reproché, peut-être un jour, d'avoir abandonné un jeune prince, qui me tendoit une seconde fois la main, pour sortir de ses égaremens ; livré à sa fureur les amis que j'ai dans ces contrées lointaines ; négligé les intérêts de Dion, à qui l'amitié, l'hospitalité, la reconnoissance m'attachoient depuis si long-temps. Ses ennemis avoient fait séquestrer ses revenus ; ils le persécutoient, pour l'exciter à la révolte ; ils multiplioient les torts du roi, pour le rendre inexorable. Voici ce que Denys m'écrivit : „ Nous „ traiterons d'abord l'affaire de Dion ; j'en passerai par tout „ ce que vous voudrez, & j'espère que vous ne voudrez que „ des choses justes. Si vous ne venez pas, vous n'obtiendrez „ jamais rien pour lui. „

Je connoissois Dion. Son ame a toute la hauteur de la vertu. Il avoit supporté paisiblement la violence : mais si, à force d'injustices, on parvenoit à l'humilier, il faudroit des torrens de sang pour laver cet outrage. Il réunit, à une figure imposante, les plus belles qualités de l'esprit & du cœur ; il possède en Sicile des richesses immenses ; dans tout

crédit qui rangeroit ſous ſes ordres nos plus braves guerriers. J'entrevoyois de grands maux près de fondre ſur la Sicile ; il dépendoit peut-être de moi de les prévenir ou de les ſuſpendre.

Il m'en coûta pour quitter de nouveau ma retraite, & aller, à l'âge de près de 70 ans, affronter un deſpote altier, dont les caprices ſont auſſi orageux que les mers qu'il me falloit parcourir : mais il n'eſt point de vertu ſans ſacrifice, point de philoſophie ſans pratique. Speuſippe voulut m'accompagner. J'acceptai ſes offres : je me flattois que les agrémens de ſon eſprit ſéduiroient le roi, ſi la force de mes raiſons ne pouvoit le convaincre. Je partis enfin, & j'arrivai heureuſement en Sicile*.

TROISIÈME VOYAGE DE PLATON.

Denys parut tranſporté de joie, ainſi que la reine & toute la famille royale. Il m'avoit fait préparer un logement dans le jardin du palais. Je lui repréſentai, dans notre premier entretien, que, ſuivant nos conventions, l'exil de Dion devoit finir au moment où je retournerois à Syracuſe. A ces mots il s'écria : Dion n'eſt pas exilé ; je l'ai ſeulement éloigné de la cour. Il eſt temps de l'en rapprocher, répondis-je, de lui reſtituer ſes biens, que vous abandonnez à des adminiſtrateurs infidèles. Ces deux articles furent long-temps débattus entre nous, & remplirent pluſieurs ſéances : dans l'intervalle, il cherchoit, par des diſtinctions & des préſens, à me refroidir ſur les intérêts de mon ami, & à me faire approuver ſa diſgrace : mais je rejettai des bienfaits qu'il falloit acheter au prix de la perfidie & du déſhonneur.

Quand je voulus ſonder l'état de ſon ame, & ſes diſpoſitions à l'égard de la philoſophie, il ne me parla que des myſtères de la nature, & ſur-tout de l'origine du mal. Il avoit ouï dire aux Pythagoriciens d'Italie, que je m'étois, pendant long-temps, occupé de ce problême ; & ce fut un des motifs qui l'engagèrent à preſſer mon retour. Il me contraignit de lui expoſer quelques unes de mes idées ; je n'eus garde de les étendre, & je dois convenir que le roi ne le déſiroit point ; il étoit plus jaloux d'étaler quelques foibles ſolutions qu'il avoit arrachées à d'autres philoſophes.

Cependant je revenois toujours, & toujours inutilement, à mon objet principal, celui d'opérer, entre Denys & Dion, une réconciliation néceſſaire à la proſpérité de ſon règne. A la fin, auſſi fatigué que lui de mes importunités, je commen-

* Au commencement de l'an 361 avant J. C.

çai à me reprocher un voyage non moins infructueux que pénible. Nous étions en été ; je voulus profiter de la saison pour m'en retourner : je lui déclarai que je ne pouvois plus rester à la cour d'un prince si ardent à persécuter mon ami. Il employa toutes les séductions pour me retenir, & finit par me promettre une de ses galères : mais, comme il étoit le maître d'en retarder les préparatifs, je résolus de m'embarquer sur le premier vaisseau qui mettroit à la voile.

Deux jours après il vint chez moi, & me dit : ,, L'affaire ,, de Dion est la seule cause de nos divisions : il faut la ter- ,, miner. Voici tout ce que, par amitié pour vous, je puis ,, faire en sa faveur : qu'il reste dans le Péloponèse, jusqu'à ,, ce que le temps précis de son retour soit convenu entre lui, ,, moi, vous & vos amis. Il vous donnera sa parole de ne ,, rien entreprendre contre mon autorité : il la donnera de ,, même à vos amis, aux siens, & tous ensemble vous m'en ,, serez garans. Ses richesses seront transportées en Grèce, ,, & confiées à des dépositaires que vous choisirez ; il en ,, retirera les intérêts, & ne pourra toucher au fonds sans ,, votre agrément ; car je ne compte pas assez sur sa fidélité, ,, pour laisser à sa disposition de si grands moyens de me ,, nuire. J'exige en même temps que vous restiez encore ,, un an avec moi ; &, quand vous partirez, nous vous re- ,, mettrons l'argent que nous aurons à lui. J'espère qu'il ,, sera satisfait de cet arrangement. Dites-moi s'il vous ,, convient. ,,

Ce projet m'affligea. Je demandai vingt-quatre heures pour l'examiner. Après en avoir balancé les avantages & les inconvéniens, je lui répondis que j'acceptois les conditions proposées, pourvu que Dion les approuvât. Il fut réglé, en conséquence, que nous lui écririons au plutôt l'un & l'autre, & qu'en attendant on ne changeroit rien à la nature de ses biens. C'étoit le second traité que nous faisions ensemble, & il ne fut pas mieux observé que le premier.

J'avois laissé passer la saison de la navigation : tous les vaisseaux étoient partis. Je ne pouvois m'échapper du jardin à l'insçu du garde à qui la porte en étoit confiée. Le roi, maître de ma personne, commençoit à ne plus se contraindre. Il me dit une fois : ,, Nous avons oublié un article essentiel. ,, Je n'enverrai à Dion que la moitié de son bien ; je réserve ,, l'autre pour son fils, dont je suis le tuteur naturel, comme ,, frère d'Arété sa mère. ,, Je me contentai de lui dire qu'il falloit attendre la réponse de Dion à sa première lettre, & lui en écrire une seconde, pour l'instruire de ce nouvel

Cependant il procédoit ſans pudeur à la diſſipation des biens de Dion ; il en fit vendre une partie comme il voulut, à qui il voulut, ſans daigner m'en parler, ſans écouter mes plaintes. Ma ſituation devenoit de jour en jour plus accablante : un évènement imprévu en augmenta la rigueur.

Ses gardes, indignés de ce qu'il vouloit diminuer la ſolde des vétérans, ſe préſentèrent en tumulte au pié de la citadelle, dont il avoit fait fermer les portes. Leurs menaces, leurs cris belliqueux & les apprêts de l'aſſaut l'effrayèrent tellement, qu'il leur accorda plus qu'ils ne demandoient. Héraclide, un des premiers citoyens de Syracuſe, fortement ſoupçonné d'être l'auteur de l'émeute, prit la fuite, & employa le crédit de ſes parens, pour effacer les impreſſions qu'on avoit données au roi contre lui.

Quelques jours après, je me promenois dans le jardin ; j'y vis entrer Denys & Théodote qu'il avoit mandés : ils s'entretinrent quelque temps enſemble, &, s'étant approchés de moi, Théodote me dit : „ J'avois obtenu pour mon neveu Héraclide, de venir ſe juſtifier, &, ſi le roi ne le veut plus „ ſouffrir dans ſes états, celle de ſe retirer au Péloponèſe, „ avec ſa femme, ſon fils, & la jouiſſance de ſes biens. J'ai „ cru devoir en conſéquence inviter Héraclide à ſe rendre „ ici. Je vais lui en écrire encore. Je demande à préſent „ qu'il puiſſe ſe montrer ſans riſque, ſoit à Syracuſe, ſoit „ aux environs. Y conſentez-vous, Denys ? J'y conſens, „ répondit le roi. Il peut même demeurer chez vous en „ toute sûreté. „

Le lendemain matin, Théodote & Eurybius entrèrent chez moi, la douleur et la conſternation peintes ſur leur viſage. „ Platon, me dit le premier, vous fûtes hier témoin de la „ promeſſe du roi. On vient de nous apprendre que des „ ſoldats, répandus de tous côtés cherchent Héraclide ; ils „ ont ordre de le ſaiſir. Il eſt peut-être de retour. Nous „ n'avons pas un moment à perdre : venez avec nous au „ palais. „ Je les ſuivis. Quand nous fûmes en préſence du roi, ils reſtèrent immobiles, et fondirent en pleurs. Je lui dis : „ Ils craignent que, malgré l'engagement que vous „ prîtes hier, Héraclide ne coure des riſques à Syracuſe ; car „ on préſume qu'il eſt revenu. „ Denys, bouillonnant de colère, changea de couleur. Eurybius et Thédote ſe jetèrent à ſes piés, et, pendant qu'ils arroſoient ſes mains de leurs larmes, je dis à Théodote : „ Raſſurez-vous ; le roi n'oſera „ jamais manquer à la parole qu'il nous a donnée. Je ne vous „ en ai point donné, me répondit-il, avec des yeux étincelans

„ avez donné celle dont ils réclament l'exécution. „ Théodote n'eut d'autre ressource que d'avertir secrètement Héraclide, qui n'échappa qu'avec peine aux poursuites des soldats.

Dès ce moment Denys ne garda plus de mesures ; il suivit avec ardeur le projet de s'emparer des biens de Dion ; il me fit sortir du palais. Tout commerce avec mes amis, tout accès auprès de lui, m'étoient sévèrement interdits. Je n'entendois parler que de ses plaintes, de ses reproches, de ses menaces. Si je le voyois par hasard, c'étoit pour en essuyer des sarcasmes amers et des plaisanteries indécentes ; car les rois, et les courtisans, à leur exemple, persuadés, sans doute, que leur faveur seule fait notre mérite, cessent de considérer ceux qu'ils cessent d'aimer. On m'avertit, en même temps, que mes jours étoient en danger ; et en effet, des satellites du tyran avoient dit qu'ils m'arracheroient la vie, s'ils me rencontroient.

Je trouvai le moyen d'instruire de ma situation Archytas & mes autres amis de Tarente. Avant mon arrivée, Denys leur avoit donné sa foi que je pourrois quitter la Sicile quand je le jugerois à propos ; ils m'avoient donné la leur pour garant de la sienne. Je l'invoquai dans cette occasion. Bientôt arrivèrent des députés de Tarente : après s'être acquittés d'une commission qui avoit servi de prétexte à l'ambassade, ils obtinrent enfin ma délivrance.

En revenant de Sicile, je débarquai en Elide, & j'allai aux jeux olympiques, où Dion m'avoit promis de se trouver. Je lui rendis compte de ma mission, & je finis par lui dire : Jugez vous-même du pouvoir que la philosophie a sur l'esprit du roi de Syracuse.

Dion, indigné des nouveaux outrages qu'il venoit de recevoir en ma personne, s'écria tout à-coup : „ Ce n'est plus à
„ l'école de la philosophie qu'il faut conduire Denys ; c'est à
„ celle de l'adversité, & je vais lui en ouvrir le chemin. Mon
„ ministère est donc fini, lui répondis-je. Quand mes mains
„ seroient encore en état de porter les armes, je ne les pren-
„ drois pas contre un prince avec qui j'eus en commun la
„ même maison, la même table, les mêmes sacrifices ; qui,
„ sourd aux calomnies de mes ennemis, épargna des jours
„ dont il pouvoit disposer ; à qui j'ai promis cent fois de ne
„ jamais favoriser aucune entreprise contre son autorité. Si,
„ ramenés un jour l'un & l'autre à des vues pacifiques, vous
„ avez besoin de ma médiation, je vous l'offrirai avec em-
„ pressement : mais, tant que vous méditerez des projets de
„ destruction, n'attendez ni conseils, ni secours de ma part : „

J'ai, pendant trois ans, employé divers prétextes, pour le tenir dans l'inaction ; mais il vient de me déclarer qu'il est


LA BÉOTI
Pour le Voyage du Jeune Ana
MER D'EUBÉE
ISLE D'EUB
LOCRIENS
OPONTE
ORCHOMENIENS
COPÆENS
Lac Copaïs
HALIARTIENS
THEBAINS
TANAGREENS
PLATÉENS
THESPIENS
LÉBADÉENS
CHÉRONÉENS
CORONÉENS
PHOCIDE
ATTIQUE
MÉGARIDE
MER DE CRISSA
ou D'ALCYON
Mont Parnasse
Mont Hélicon
Mont Cithéron
Elatée
Hyampolis
Abæ
Parapotamies
Céphise R.
Aspledon
Orchomène
Chéronée
Coronée
Lébadée
Haliarte
Copæ
Larymna
Anthédon
Chalcis
Thèbes
Thespies
Platée
Tanagra
Orope
Aulis
Delium
Eleuthères
Asopus R.
Anticyre
Ambryssus
Stiris
Tiphæ
Thisbé
Ascra
Leuctres
Egosthènes
Pagæ
Stades Olympiques
Lieues communes de France

temps de voler au fecours de fa patrie. Les principaux habitans de Syracufe, las de la fervitude, n'attendent que fon arrivée pour en brifer le joug. J'ai vu leurs lettres; ils ne demandent ni troupes, ni vaiffeaux, mais fon nom pour les autorifer, & fa préfence pour les réunir. Ils lui marquent auffi que fon époufe, ne pouvant plus réfifter aux menaces & aux fureurs du roi, a été forcée de contracter un nouvel hymen. La mefure eft comble. Dion va retourner au Péloponèfe; il y lèvera des foldats; & dès que fes préparatifs feront achevés, il paffera en Sicile.

Tel fut le récit de Platon. Nous prîmes congé de lui, & le lendemain nous partîmes pour la Béotie.

Fin du Chapitre trente-troifième.

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Béotie; l'Antre de Trophonius, Héfiode, Pindare.

ON voyage avec beaucoup de fûreté dans toute la Grèce; on trouve des auberges dans les principales villes, & fur les grandes routes: mais on y eft rançonné fans pudeur. Comme le pays eft prefque par-tout couvert de montagnes & de collines, on ne fe fert de voitures que pour les petits trajets; encore eft-on fouvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours & mener avec foi quelques efclaves, pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empreffent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des Proxènes chargés de ce foin: tantôt, ce font des particuliers en liaifon de commerce ou d'hofpitalité, avec des particuliers d'une autre ville; tantôt, ils ont un caractère public, & font reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret folennel, les a choifis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent; enfin, il en eft qui gèrent à la fois les affaires d'une ville étrangère & de quelques uns de fes citoyens.

Le Proxène d'une ville en loge les députés; il les accompagne par-tout, & fe fert de fon crédit pour affurer le fuccès de leurs négociations; il procure, à ceux de fes habitans qui voyagent, les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ces fecours dans plufieurs villes de la Grèce. En quelques endroits, de fimples citoyens prévenoient d'eux-mêmes nos défirs, dans l'efpérance d'obtenir la bienveillance des Athéniens,

Athéniens, dont ils désiroient d'être les agens; & de jouir, s'ils venoient à Athènes, des prérogatives attachées à ce titre, telles que la permission d'assister à l'assemblée générale, & la préséance dans les cérémonies religieuses, ainsi que dans les jeux publics.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la 3e. année de la 105e. Olympiade*. Nous arrivâmes le soir même à Orope par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de lauriers. Cette ville, située sur les confins de la Béotie & de l'Attique, est éloignée de la mer d'environ 20 stades†. Les droits d'entrée s'y perçoivent avec une rigueur extrême, & s'étendent jusqu'aux provisions que consomment les habitans, dont la plupart sont d'un difficile abord & d'une avarice sordide.

Près de la ville, dans un endroit embelli par des sources d'une eau pure, est le temple d'Amphiaraüs. Il fut un des chefs de la guerre de Thèbes; &, comme il y faisoit les fonctions de devin, on supposa qu'il rendoit des oracles après sa mort. Ceux qui viennent implorer ses lumières, doivent s'abstenir de vin pendant trois jours, & de toute nourriture pendant 24 heures. Ils immolent ensuite un bélier auprès de sa statue, en étendent la peau sur le parvis, & s'endorment dessus. Le dieu, à ce qu'on prétend, leur apparoit en songe, & répond à leurs questions. On cite quantité de prodiges opérés dans ce temple: mais les Béotiens ajoutent tant de foi aux oracles, qu'on ne peut pas s'en rapporter à ce qu'ils en disent.

A la distance de 30 stades‡, on trouve, sur une hauteur, la ville de Tanagra, dont les maisons ont assez d'apparence. La plupart sont ornées de peintures en caustiques & de vestibules. Le territoire de cette ville, arrosé par une petite rivière nommée Thermodon, est couvert d'oliviers & d'arbres de différentes sortes. Il produit peu de blé, & le meilleur vin de la Béotie.

Quoique les habitans soient riches, ils ne connoissent ni le luxe, ni les excès qui en sont la suite. On les accuse d'être envieux: mais nous n'avons vu chez eux que de la bonne foi, de l'amour pour la justice & l'hospitalité, de l'empressement à secourir les malheureux, que le besoin oblige d'errer de ville en ville. Ils fuient l'oisiveté, &, détestant les gains illicites, ils vivent contens de leur sort. Il n'y a point d'endroit en Béotie, où les voyageurs aient moins à craindre les avanies.

* Aux printemps de l'année 357 avant J. C.

† Environ trois quarts de lieue.

‡ Un peu plus d'une lieue.

Je crois avoir découvert le ſecret de leurs vertus; ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Ils ont tant de reſpect pour les dieux, qu'ils ne conſtruiſent les temples que dans les lieux ſéparés des habitations des mortels. Ils prétendent que Mercure les délivra une fois de la peſte, en portant autour de la ville un bélier ſur ſes épaules: ils l'ont repréſenté ſous cette forme dans ſon temple, &, le jour de ſa fête, on fait renouveler cette cérémonie par un jeune homme de la figure la plus diſtinguée; car les Grecs ſont perſuadés que les hommages que l'on rend aux dieux, leur ſont agréables quand ils ſont préſentés par la jeuneſſe & la beauté.

Corinne étoit de Tanagra: elle cultiva la poëſie avec ſuccès. Nous vîmes ſon tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, & ſon portrait dans le gymnaſe. Quand on lit ſes ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poëſie, ils furent ſi ſouvent préférés à ceux de Pindare: mais quand on voit ſon portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Les Tanagréens, comme les autres peuples de la Grèce, ont une ſorte de paſſion pour les combats des coqs. Ces animaux ſont, chez eux, d'une groſſeur & d'une beauté ſingulière; mais ils ſemblent moins deſtinés à perpétuer leur eſpèce, qu'à la détruire, car ils ne reſpirent que la guerre. On en tranſporte dans pluſieurs villes; on les fait lutter les uns contre les autres, &, pour rendre leur fureur plus meurtrière, on arme leurs ergots de pointes d'airain.

Nous partîmes de Tanagra, &, après avoir fait 200 ſtades*, par un chemin, raboteux & difficile, nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puiſſante, aujourd'hui enſevelie ſous ſes ruines. Elle étoit ſituée au pié du mont Cythéron, dans cette belle plaine qu'arroſe l'Aſopus, & dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de 300,000 Perſes. Ceux de Platée ſe diſtinguèrent tellement dans cette bataille, que les autres Grecs, autant pour reconnoître leur valeur que pour éviter toute jalouſie, leur en déférèrent la principale gloire. On inſtitua chez eux des fêtes, pour en perpétuer le ſouvenir; & il fut décidé que, tous les ans, on y renouvelleroit les funèbres en l'honneur des Grecs qui avoient péri dans la bataille.

De pareilles inſtitutions ſe ſont multipliées parmi les Grecs: ils ſavent que les monumens ne ſuffiſent pas pour éterniſer les faits éclatans, ou du moins pour en produire de ſemblables. Ces monumens périſſent, ou ſont ignorés, &

* Sept lieues et demie.

n'atteſtent ſouvent que le talent de l'artiſte, & la vanité de ceux qui les ont fait conſtruire. Mais des aſſemblées générales ſolennelles, où, chaque année, les noms de ceux qui ſe ſont dévoués à la mort, ſont récités à-haute voix, où l'éloge de leur vertu eſt prononcé par des bouches éloquentes, où la patrie, énorgueillie de les avoir produits, va répandre des larmes ſur leurs tombeaux ; voilà le plus digne hommage qu'on puiſſe décerner à la valeur ; & voici l'ordre qu'obſervoient les Platéens en le renouvelant.

A la pointe du jour, un trompette, ſonnant la charge, ouvroit la marche : on voit paroître ſucceſſivement pluſieurs chars remplis de couronnes & de branches de myrte ; un taureau noir, ſuivi de jeunes gens qui portoient, dans des vaſes, du lait, du vin & différentes ſortes de parfums ; enfin, le premier magiſtrat des Platéens, vêtu d'une robe teinte en pourpre, tenant un vaſe d'une main, & une épée de l'autre : la pompe traverſoit la ville, &, parvenue au champ de bataille, le magiſtrat puiſoit de l'eau dans une fontaine voiſine, lavoit les cippes ou colonnes élevées ſur les tombeaux, les arroſoit d'eſſences, ſacrifioit le taureau ; &, après avoir adreſſé des prières à Jupiter & à Mercure, il invitoit aux libations les ombres des guerriers qui étoient morts dans le combat ; enſuite il rempliſſoit de vin une coupe ; il en répandoit une partie, & diſoit à haute voix : ,, Je bois à ces vaillans hommes ,, qui ſont morts pour la liberté de la Grèce.,,

Depuis la bataille de Platée, les habitans de cette ville s'unirent aux Athéniens, & ſecouèrent le joug des Thébains qui ſe regardoient comme leurs fondateurs, & qui, dès ce moment, devinrent pour eux des ennemis implacables. Leur haine fut portée ſi loin, que, s'étant joints aux Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponèſe, ils attaquèrent la ville de Platée, & la détruiſirent entièrement. Elle ſe repeupla bientôt après ; &, comme elle étoit toujours attachée aux Athéniens, les Thébains la reprirent, & la détruiſirent de nouveau, il y a 17 ans. Il n'y reſte plus aujourd'hui que les temples reſpectés par les vainqueurs, quelques maiſons & une grande hôtellerie pour ceux qui viennent en ces lieux offrir des . C'eſt un bâtiment qui a deux cents piés de long ſur autant de large, avec quantité d'appartemens au rez-de-chauſſée & au premier étage.

Nous vîmes le temple de Minerve, conſtruit des dépouilles des Perſes, enlevées à Marathon. Polygnote y repréſenta le retour d'Ulyſſe dans ſes Etats, & le maſſacre qu'il fit des amans de Pénélope. Onatas y peignit la première expédition des Argiens contre Thèbes. Ces peintures conſervent encore

encore toute leur fraîcheur. La ſtatue de la Déeſſe eſt de la main de Phidias, & d'une grandeur extraordinaire : elle eſt de bois doré ; mais le viſage, les mains & les piés ſont de marbre.

Nous vîmes, dans le temple de Diane, le tombeau d'un citoyen de Platée, nommé Euchidas. On nous dit, à cette occaſion, qu'après la défaite des Perſes, l'oracle avoit ordonné aux Grecs d'éteindre le feu dont ils ſe ſervoient, parce qu'il avoit été ſouillé par les barbares, & de venir prendre à Delphes celui dont ils uſeroient déſormais pour leurs ſacrifices. En conſéquence, tous les feux de la contrée furent éteints ; Euchidas partit auſſitôt pour Delphes ; il prit du feu ſur l'autel, & étant revenu le même jour à Platée, avant le coucher du ſoleil, il expira quelques momens après ; il avoit fait mille ſtades à pié * ; cette extrême diligence étonnera ſans doute ceux qui ne ſavent pas que les Grecs s'exercent ſingulièrement à la courſe, & que la plupart des villes entretiennent des coureurs, accoutumés à parcourir dans un jour des eſpaces immenſes.

Nous paſsâmes enſuite par la bourgade de Leuctres & la ville de Theſpies, qui devront leur célébrité à de grands déſaſtres. Auprès de la première, s'étoit donnée, quelques années auparavant, cette bataille ſanglante qui renverſa la puiſſance de Lacédémone : la ſeconde fut détruite, ainſi que Platée, dans les dernières guerres. Les Thébains n'y reſpectèrent que les monumens ſacrés ; deux, entre autres, fixèrent notre attention. Le temple d'Hercule, qui eſt deſſervi par une prêtreſſe, obligée de garder le célibat pendant toute ſa vie ; & la ſtatue de ce Cupidon, que l'on confond quelquefois avec l'Amour, et qui n'eſt qu'une pierre informe, & telle qu'on la tire de la carrière ; car c'eſt ainſi qu'anciennement on repréſentoit les objets du culte public.

Nous allâmes coucher dans un lieu nommé Aſcra, diſtant de Theſpies d'environ 40 ſtades † : c'eſt un hameau dont le ſéjour eſt inſupportable en été & en hiver ; mais c'eſt la patrie d'Héſiode.

Le lendemain, un ſentier étroit nous conduiſit au bois ſacré des Muſes : nous nous arrêtâmes, en y montant, ſur les bords de la fontaine d'Aganippe, enſuite auprès de la ſtatue de Linus, l'un des plus anciens poëtes de la Grèce : elle eſt placée dans une grotte, comme dans un petit temple. A droite, à gauche, nos regards parcouroient avec plaiſir les nombreuſes demeures que les habitans de la campagne ſe ſont conſtruites ſur ces hauteurs.

* 37 lieues & 2000 toiſes.

† Environ une lieue & demie.

Bientôt

Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Mufes : c'eft là, en effet, que leur pouvoir & leur influence s'annoncent, d'une manière éclatante, par les monumens qui parent ces lieux folitaires, & femblent les animer. Leurs ftatues, exécutées par différens artiftes, s'offrent fouvent aux yeux du fpectateur. Ici, Apollon & Mercure fe difputent une lyre ; là, refpirent encore des poëtes & des muficiens célèbres, Thamyris, Arion, Héfiode, & Orphée autour duquel font plufieurs figures d'animaux fauvages, attirés par la douceur de fa voix.

De toutes parts s'élèvent quantité de trépiés de bronze, noble récompenfe des talens couronnés dans les combats de poëfie & de mufique. Ce font les vainqueurs eux mêmes qui les ont confacrés en ces lieux. On y diftingue celui qu'Héfiode avoit remporté à Chalcis en Eubée. Autrefois les Thefpiens y venoient tous les ans diftribuer de ces fortes de prix, & célébrer des fêtes en l'honneur des Mufes & de l'Amour.

Au-deffus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permeffe, la fontaine d'Hippocrène, & celle de Narciffe, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour, en s'obftinant à contempler fon image dans les eaux tranquilles de cette fource.

Nous étions alors fur l'Hélicon, fur cette montagne fi renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fraîcheur des ombrages & la beauté des arbres antiques dont elle eft couverte. Les payfans des environs nous affuroient que les plantes y font tellement falutaires, qu'après s'en être nourris, les ferpens n'ont plus de venin. Ils trouvoient une douceur exquife dans le fruit de leurs arbres, & fur-tout dans celui de l'andrachné.

Les Mufes règnent fur l'Hélicon. Leur hiftoire ne préfente que des traditions abfurdes : mais leurs noms indiquent leur origine. Il paroît en effet que les premiers poëtes, frappés des beautés de la nature, fe laifsèrent aller au befoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, & que, cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les défignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvoient avoir fur les productions de l'efprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois Mufes, Mélèté, Mnémé, Aœdé : c'eft-à-dire, la méditation où la réflexion qu'on doit apporter au travail ; la mémoire qui éternife les faits éclatans, & le chant qui en accompagne le récit. A mefure que l'art des vers fit des progrès, on en perfonnifia les caractères & les effets. Le nombre des Mufes

reçurent alors ſe rapportèrent aux charmes de la poëſie ; à ſon origine célèſte, à la beauté de ſon langage, aux plaiſirs & à la gaité qu'elle procure, aux chants & à la danſe qui relèvent ſon éclat, à la gloire dont elle eſt couronnée*. Dans la ſuite, on leur aſſocia le Graces qui doivent embellir la poëſie, & l'Amour qui en eſt ſi ſouvent l'objet.

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout-à-coup Orphée, Linus, & leurs diſciples. Les Muſes y furent honorées ſur les monts de-la Piérie ; & de-la, étendant leurs conquêtes, elles s'établirent ſucceſſivement ſur le Pinde, le Parnaſſe, l'Hélicon, dans tous les lieux ſolitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inſpiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuſes, & nous nous rendîmes à Lébadée, ſituée au pié d'une montagne, d'où ſort la petite rivière d'Hercyne, qui forme dans ſa chute des caſcades ſans nombre. La ville préſente de tous côtés des monumens de la magnificence & du goût des habitans. Nous nous en occupâmes avec plaiſir ; mais nous étions encore plus empreſſés de voir l'antre de Trophonius un des plus célèbres oracles de la Grèce ; une indiſcretion de Philotas nous empêcha d'y deſcendre.

Un ſoir que nous ſoupions chez un des principaux de la ville, la converſation roula ſur les merveilles opérées dans cette caverne myſtérieuſe. Philotas témoigna quelques doutes, & obſerva que ces faits ſurprenans n'étoient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étois une fois dans un temple, ajouta-t-il : la ſtatue du dieu paroiſſoit couverte de ſueur : le peuple crioit au prodige : mais j'appris enſuite qu'elle étoit faite d'un bois qui avoit la propriété de ſuer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, & ſortir quelques momens après : c'étoit un des prêtres de Trophonius. On nous conſeilla de ne point nous expoſer à ſa vengeance, en nous enfonçant dans un ſouterrein dont les détours n'étoient connus que de ces miniſtres†.

* Erato ſignifie *l'Aimable* ; Uranie, *la Céleſte* ; Calliope peut déſigner *l'élégance du langage* ; Euterpe, *celle qui plaît* ; Thalie, *la joie vive, & ſur-tout celle qui regne dans les feſtins* ; Melpomène, *celle qui ſe plaît aux chants* ; Polymnie, *la multiplicité des chants* ; Terpſicore, *celle qui ſe plaît à la danſe* ; Clio, *la gloire*.

† Peu de temps après le voyage d'Anacharſis à Lébadée, un des ſuivans du roi Démétrius vint conſulter cet oracle. Les prêtres ſe défièrent de ſes intentions. On le vit entrer dans la caverne, & on ne l'en vit pas ſortir. Quelques jours après, ſon corps fut jeté hors de l'antre, par une iſſue différente de celle par où l'on entroit communément.

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain alloit déscendre dans la caverne ; nous prîmes le chemin de la montagne, accompagnés de quelques amis, & à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au Temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui lui est également consacré. Sa statue, qui le représente sous les traits d'Esculape, est de la main de Praxitèle.

Trophonius étoit un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent une issue secrète, pour voler pendant la nuit les trésors qu'on y déposoit, & qu'Agamède ayant été pris dans un piège tendu à dessein, Trophonius, pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête, & fut quelque temps après englouti dans la terre entr'ouverte sous ses pas. D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le temple, supplièrent Appollon de leur accorder une récompense ; que le dieu leur répondit qu'ils la recevroient sept jours après ; & que le septième jour étant passé, ils trouvèrent la mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius : presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir, & inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius, est entouré de temples & de statues. Cet antre, creusé un peu au dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De-là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre *: c'est là que se trouve la bouche de l'antre ; on y déscend par le moyen d'une échelle ; &, parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite : il faut y passer les piés, & quand, avec bien de la peine, on a intoduit le reste du corps, on se sent entraîner avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond du souterrein. Est-il question d'en sortir ? on est relancé la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la déscente ou le retour : mais, pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à la suite d'un examen

* Hauteur, 11 de nos piés et 4 pouces ; largeur, [illegible]

rigoureux. Terſidas, c'eſt le nom du Thêbain qui venoit conſulter l'oracle, avoit paſſé quelques jours dans une chapelle conſacrée à la Fortune et au Bon Génie, faiſant uſage du bain froid, s'abſtenant de vin et de toutes les choſes condamnées par le rituel, ſe nourriſſant des victimes qu'il avoit offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on ſacrifia un bélier, et les devins, en ayant examiné les entrailles, comme ils avoient fait dans les ſacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréoit l'hommage de Terſidas, et répondroit à ſes queſtions. On le mena ſur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgés de 13 ans, le frottèrent d'huile, et firent ſur lui diverſes ablutions; de-là il fut conduit à deux ſources voiſines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine * de Mnémoſyne; la première efface le ſouvenir du paſſé, la ſeconde grave dans l'eſprit ce qu'on voit ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduiſit enſuite tout ſeul, dans une chapelle où ſe trouve une ancienne ſtatue de Trophonius. Terſidas lui adreſſa ſes prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le ſuivîmes à la foible lueur des flambeaux qui le précédoient: il entra dans la grotte, et diſparut à nos yeux.

En attendant ſon retour, nous étions attentifs aux propos des autres ſpectateurs: il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient été dans le ſouterrein; les uns diſoient qu'ils n'avoient rien vu, mais que l'oracle leur avoit donné ſa réponſe de vive voix; d'autres au contraire n'avoient rien entendu, mais avoient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes. Un citoyen de Lébadée, petit-fils de Timarque diſciple de Socrate, nous raconta ce qui étoit arrivé à ſon aïeul: il le tenoit du philoſophe Cébès de Thèbes, qui le lui avoit rapporté preſque dans les mêmes termes dont Timarque s'étoit ſervi.

J'étois venu, diſoit Timarque, demander à l'oracle ce qu'il falloit penſer du génie de Socrate. Je ne trouvai d'abord dans la caverne qu'une obſcurité profonde: je reſtai long-temps couché par terre, adreſſant mes prières à Trophonius, ſans ſavoir ſi je dormois ou ſi je veillois: tout-à-coup j'entendis des ſons agréables, mais qui n'étoient point articulés, & je vis une infinité de grandes îles éclairées par une lumière douce; elles changeoient à tout moment de place & de couleur, tournant ſur elles mêmes, & flottant ſur une mer, aux extrémités de laquelle ſe précipitoient deux torrens de feu. Près de moi s'ouvroit un abyme immenſe, où des vapeurs épaiſſes ſembloient bouillonner, & du fond de ce gouffre s'éle-

voient des mugissemens d'animaux, confusément mêlés avec des cris d'enfans, & des gémissemens d'hommes & de femmes.

Pendant que tous ces sujets de terreur remplissoient mon ame d'épouvante, une voix inconnue me dit d'un ton lugubre: Timarque, que veux-tu savoir? Je répondis presque au hasard: Tout; car tout ici me paroit admirable. Les voix reprit: Les îles que tu vois au loin sont les régions supérieures: elles obéissent à d'autres dieux; mais tu peux parcourir l'empire de Proserpine que nous gouvernons, & qui est séparé de ces régions par le Stix. Je demandai ce que c'étoit que le Stix. La voix répondit: C'est le chemin qui conduit aux enfers, & la ligne qui sépare les ténèbres de la lumière. Alors elle expliqua la génération & les révolutions des ames: Celles qui sont souillées de crimes, ajouta-t-elle, tombent, comme tu vois, dans le gouffre, & vont se préparer à une nouvelle naissance. Je ne vois, lui dis-je, que des étoiles qui s'agitent sur les bords de l'abyme; les unes y déscendent, les autres en sortent. Ces étoiles, reprit la voix, sont les ames, dont on peut distinguer trois espèces; celles qui, s'étant plongées dans les voluptés, ont laissé éteindre leurs lumières naturelles; celles qui, ayant alternativement lutté contre les passions & contre la raison, ne sont ni tout-à-fait pures, ni tout-à-fait corrompues; celles qui, n'ayant pris que la raison pour guide, ont conservé tous les traits de leur origine. Tu vois les premières dans ces étoiles qui te paroissent éteintes, les secondes, dans celles dont l'éclat est terni par des vapeurs qu'elles semblent secouer, les troisièmes, dans celles qui, brillant d'une vive lumière, s'élèvent au dessus des autres: ces dernières sont les génies; ils animent ces heureux mortels qui ont un commerce intime avec les dieux. Après avoir un peu plus étendu ces idées, la voix me dit: Jeune homme, tu connoîtras mieux cette doctrine dans trois mois; tu peux maintenant partir. Alors elle se tut: je voulus me tourner pour voir d'où elle venoit, mais je me sentis à l'instant une très grande douleur à la tête, comme si on me la comprimoit avec violence: je m'évanouis, &, quand je commençai à me reconnoître, je me trouvai hors de la caverne. Tel étoit le récit de Timarque. Son petit-fils ajouta que son aïeul, de retour à Athènes, mourut trois mois après, comme l'oracle le lui avoit prédit.

Nous passâmes la nuit & une partie du jour suivant à entendre de pareils récits: en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisoient dans la ca-

Ils reftent dans la caverne plus ou moins de temps: il en eft qui n'en reviennent qu'après y avoir paffé deux nuits & un jour. Il étoit midi, Terfidas ne paroiffoit pas, & nous errions autour de la grotte. Un heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la baluftrade: nous la fuivîmes, & nous apperçûmes ce Thébain que des prêtres foutenoient & faifoient affeoir fur un fiége, qu'on nomme le fiége de Mnémofyne; c'étoit là qu'il devoit dire ce qu'il avoit entendu dans le fouterrein. Il étoit faifi d'effroi, fes yeux éteints ne reconnoiffoient perfonne: après avoir recueilli de fa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme la réponfe de l'oracle, fes gens le conduifirent dans la chapelle du Bon Génie & de la Fortune. Il y reprit infenfiblement fes efprits; mais il ne lui refta que des traces confufes de fon féjour dans la caverne, & peut-être qu'une impreffion terrible du faififfement qu'il avoit éprouvé; car on ne confulte pas cet oracle impunément. La plupart de ceux qui reviennent de la caverne, confervent toute leur vie un fonds de trifteffe que rien ne peut furmonter, & qui a donné lieu à un proverbe; on dit d'un homme exceffivement trifte. Il vient de l'antre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en eft point où la fourberie foit plus groffière & plus à découvert: auffi n'en eft-il point qui foit plus fréquenté.

Nous defcendîmes de la montagne, & quelques jours après nous prîmes le chemin de Thèbes: nous pafsâmes par Chéronée, dont les habitans ont pour objet principal de leur culte, le fceptre que Vulcain fabriqua par ordre de Jupiter, & qui de Pélops paffa fucceffivement entre les mains d'Atrée, de Thyefte & d'Agamemnon. Il n'eft point adoré dans un temple, mais dans la maifon d'un prêtre: tous les jours, on lui fait des facrifices, & on lui entretient un table bien fervie.

De Chéronée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traverfé des bois, des collines, des campagnes fertiles, & plufieurs petites rivières. Cette ville, une des plus confidérables de la Grèce, eft entourée de murs, & défendue par des tours. On y entre par fept portes: fon enceinte* eft de

43

* Dans la defcription, en vers, de l'état de la Grèce par Dicéarque, il eft dit que l'enceinte de la ville de Thèbes étoit de 43 ftades, c'eft-a-dire d'une lieue & 1563 toifes. Dans la defcription, en profe, du même auteur (p. 14), il eft dit qu'elle étoit de 70 ftades, c'eft-à-dire 2 lieues 1615 toifes. On a fuppofé dans ce dernier texte une faute de copifte. On pourroit également fuppofer que l'auteur parle, dans le premier paffage, de l'enceinte de la ville baffe, & que dans le fecond, il comprend dans fon calcul la citadelle.

Dicéarque

43 ſtades *. La citadelle eſt placée ſur une éminence, où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, & d'où ſort une ſource, que, dès les plus anciens temps, on a conduite dans la ville par des canaux ſouterreins.

Ses dehors ſont embellis par deux rivières, des prairies & des jardins: ſes rues, comme celles de toutes les villes anciennes, manquent d'alignement. Parmi les magnificences qui décorent les édifices publics, on trouve des ſtatues de la plus grande beauté; j'admirai, dans le temple d'Hercule, la figure coloſſale de ce dieu, faite par Alcamène, & ſes travaux, exécutés par Praxitèle; dans celui d'Apollon Iſménien, le Mercure de Phidias, et la Minerve de Scopas. Comme quelques uns de ces monumens furent érigés pour d'illuſtres Thébains, je cherchai la ſtatue de Pindare. On me répondit: Nous ne l'avons pas, mais voilà celle de Cléon, qui fut le plus habile chanteur de ſon ſiècle. Je m'en approchai, et je lus dans l'inſcription, que Cléon avoit illuſtré ſa patrie.

Dans le temple d'Apollon Iſménien, parmi quantité de trépiés en bronze, la plupart d'un travail excellent, on en voit un en or qui fut donné par Crœſus, roi de Lydie. Ces trépiés ſont des offrandes de la part des peuples et des particuliers: on y brûle des parfums; et, comme ils ſont d'une forme agréable, ils ſervent d'ornemens dans les temples.

On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théatre, un gymnaſe ou lieu d'exercice pour la jeuneſſe, & une grande place publique: elle eſt entourée de temples & de pluſieurs autres édifices dont les murs ſont couverts des armes que les Thêbains enlevèrent aux Athéniens à la bataille de Délium: du reſte, de ces glorieuſes dépouilles, ils conſtruiſirent dans le même endroit un ſuperbe portique, décoré par quantité de ſtatues de bronze.

La ville eſt très peuplée† ; ſes habitants ſont, comme ceux

Dicéarque ne parle point de la Thèbes détruite par Alexandre, celle dont il s'agit dans cet ouvrage. Mais, comme Pauſanias aſſure que Caſſandre, en la rétabliſſant, avoit fait élever les anciens murs, il paroit que l'ancienne & la nouvelle ville avoient la même enceinte.

* Une lieue 1563 toiſes.

† On ne peut avoir que des approximations ſur le nombre des habitans de Thèbes. Quand cette ville fut priſe par Alexandre, il y périt plus de 6000 perſonnes, & plus de 30,000 furent vendues comme eſclaves. On épargna les prêtres & ceux qui avoient eu des liaiſons d'hoſpitalité ou d'intérêt avec Alexandre, ou avec ſon père Philippe. Pluſieurs citoyens prirent ſans doute la fuite. On peut préſumer en conſéquence, que le nombre des habitants de Thèbes & de ſon diſtrict, pouvoit monter à 50,000 perſonnes de tout ſexe, & de tout âge, ſans y comprendre les eſclaves. M. le baron de Sainte-Croix regarde ce récit comme exagéré. J'oſe n'être pas de ſon avis.

d'Athènes, divisés en trois classes : la première comprend les citoyens ; la seconde, les étrangers régnicoles ; la troisième, les esclaves. Deux partis, animés l'un contre l'autre, ont souvent occasionné des révolutions dans le gouvernement. Les uns, d'intelligence avec les Lacédémoniens, étoient pour l'oligarchie ; les autres, favorisés par les Athéniens, tenoient pour la démocratie. Ces derniers ont prévalu depuis quelques années, & l'autorité réside absolument entre les mains du peuple.

Thèbes est non-seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande confédération, composée des principales villes de la Béotie. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à la diète, où sont réglées les affaires de la nation, après avoir été discutées dans quatre conseils différens. Onze chefs, connus sous le nom de Béotarques, y président ; elle leur accorde elle-même le pouvoir dont ils jouissent : ils ont une très grande influence sur les délibérations, & commandent, pour l'ordinaire, les armées. Un tel pouvoir seroit dangereux, s'il étoit perpétuel : les Béotarques doivent, sous peine de mort, s'en dépouiller à la fin de l'année, fussent-ils à la tête d'une armée victorieuse, & sur le point de remporter de plus grands avantages.

Toutes les villes de la Béotie ont des prétentions & des titres légitimes à l'indépendance ; mais, malgré leurs efforts & ceux des autres peuples de la Grèce, les Thébains n'ont jamais voulu les laisser jouir d'une entière liberté. Auprès des villes qu'ils ont fondées, ils font valoir des droits que les métropoles exercent sur les colonies ; aux autres, ils opposent la force, qui n'est que trop souvent le premier des titres, ou la possession, qui est le plus apparent de tous. Ils ont détruit Thespies & Platée, pour s'être séparées de la ligue Béotienne, dont ils règlent à présent toutes les opérations, & qui peut mettre plus de 20,000 hommes sur pié.

Cette puissance est d'autant plus redoutable, que les Béotiens en général sont braves, aguerris, & fiers des victoires qu'ils ont remportées sous Epaminondas : ils ont une force de corps surprenante, & l'augmentent sans cesse par les exercices du gymnase.

Le pays qu'ils habitent est plus fertile que l'Attique, & produit beaucoup de blé d'une excellente qualité ; par l'heureuse situation de leurs ports, ils sont en état de commercer, d'un côté, avec l'Italie, la Sicile & l'Afrique ; & de l'autre, avec l'Egypte, l'île de Chypre, la Macédoine & l'Hellespont.

Outre les fêtes qui leur sont communes, & qui les rassemblent

blent dans les champs de Coronée, auprès du Temple de Minerve, ils en célèbrent fréquemment dans chaque ville, & les Thébains, entre autres, en ont inſtitué pluſieurs dont j'ai été témoin : mais je ne ferai mention que d'une cérémonie pratiquée dans la fête des rameaux de laurier. C'étoit une pompe ou proceſſion que je vis arriver au temple d'Apollon Iſménien. Le miniſtre de ce dieu change tous les ans ; il doit joindre aux avantages de la figure ceux de la jeuneſſe & de la naiſſance. Il paroiſſoit dans cette proceſſion avec une couronne d'or ſur la tête, une branche de laurier à la main, les cheveux flottans ſur ſes épaules, & une robe magnifique : il étoit ſuivi d'un chœur de jeunes filles qui tenoient également des rameaux, & qui chantoient des hymnes. Un jeune homme de ſes parens le précédoit, portant dans ſes mains une longue branche d'olivier, couverte de fleurs & de feuilles de laurier : elle étoit terminée par un globe de bronze qui repréſentoit le ſoleil. A ce globe, on avoit ſuſpendu pluſieurs petites boules de même métal, pour déſigner d'autres aſtres, & trois cents ſoixante-cinq bandelettes teintes en pourpre, qui marquoient les jours de l'année ; enfin, la lune étoit figurée par un globe moindre que le premier, & placé au-deſſous. Comme la fête étoit en l'honneur d'Apollon ou du Soleil, on avoit voulu repréſenter, par un pareil trophée, la prééminence de cet aſtre ſur tous les autres. Un avantage remporté autrefois ſur les habitans de la ville d'Arné, avoit fait établir cette ſolennité.

Parmi les lois des Thébains, il en eſt qui meritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magiſtratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'auroit pas renoncé au commerce de détail ; une autre ſoumet à l'amende les peintres & les ſculpteurs qui ne traitent pas leurs ſujets d'une manière décente ; par une troiſième, il eſt défendu d'expoſer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il faut que le père les préſente au magiſtrat, en prouvant qu'il eſt lui-même hors d'état de les élever ; le magiſtrat les donne pour une légère ſomme au citoyen qui en veut faire l'acquiſition, & qui, dans la ſuite, les met au nombre de ſes eſclaves. Les Thébains, accordent la faculté du rachat aux captifs que le ſort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne ſoient nés en Béotie ; car alors ils les font mourir.

L'air eſt très pur dans l'Attique, & très épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne ſoit ſéparé du premier que par le mont Cythéron : cette différence paroit en produire

n'ont en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens: mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paroissent pesans & stupides, c'est qu'ils sont ignorans & grossiers: comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les graces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres, ni ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie: plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate; Epaminondas n'étoit pas moins distingué par ses connoissances que par ses talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très instruites, entre autres Anaxis & Dionysiodore, qui composoient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin, c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corine & Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre & des ouvrages estimés. Comme ont l'a supposé contemporain d'Homère, quelques uns ont pensé qu'il étoit son rival: mais Homère ne pouvoit avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples, situés auprès de l'Hélicon, rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épître adressée à son frère Persès, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père, qui pourvut aux besoins de sa famille, en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, & qui, sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cume en Eolide, & vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très saines sur les devoirs des hommes, & très affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, & d'autant plus intéressans, qu'aucun auteur avant lui n'avoit traité de cet art.

Il ne voyagea point, & cultiva la poësie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style élégant & harmonieux flatte agréablement l'oreille, & se ressent de cette simplicité antique, qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poësie qui demande peu d'élévation; Pindare, dans celui qui en exige le plus. Ce dernier florissoit au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ 65 ans.

Il prit des leçons de poëſie & de muſique ſous différens maîtres, & en particulier ſous Myrtis, femme diſtinguée par ſes talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ſes diſciples, Pindare & la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts ; Pindare, plus jeune que Corinne, ſe faiſoit un devoir de la conſulter. Ayant appris d'elle que la poëſie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainſi une de ſes pièces : „ Dois-je chanter le „ fleuve Iſménus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, Bac- „ chus, &c. ? „ Tous ces noms étoient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en ſouriant : „ Vous avez pris un „ ſac de grains pour enſemencer une pièce de terre ; & au „ lieu de ſemer avec la main, vous avez, dès les premiers pas, „ renverſé le ſac. „

Il s'exerça dans tous les genres de poëſie, & dut principalement ſa réputation aux hymnes qu'on lui demandoit, ſoit pour honorer les fêtes des dieux, ſoit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut être de ſi pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poëte doit être prêt au jour indiqué ; il a toujours les mêmes tableaux à peindre, & ſans ceſſe il riſque d'être trop au deſſus ou trop au deſſous de ſon ſujet : mais Pindare s'étoit pénétré d'un ſentiment qui ne connoiſſoit aucun de ces petits obſtacles, & qui portoit ſa vue au de-là des limites où la nôtre ſe renferme.

Son génie vigoureux & indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers & impétueux. Les dieux ſont-ils l'objet de ſes chants ? il s'élève, comme un aigle, juſqu'au pié de leurs trônes : ſi ce ſont les hommes ; il ſe précipite dans la lice comme un courſier fougueux : dans les cieux, ſur la terre, il roule, pour ainſi dire, un torrent d'images ſublimes, de métaphores hardies, de penſées fortes, & de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ſes bornes, rentrer dans ſon lit, en ſortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paiſiblement ſa carrière ? C'eſt qu'alors, ſemblable à un lion qui s'élance à pluſieurs repriſes en des ſentiers détournés, & ne ſe repoſe qu'après avoir ſaiſi ſa proie, Pindare pourſuit avec acharnement un objet qui paroît & diſparoît à ſes regards. Il court, il vole ſur les traces de la gloire ; il eſt tourmenté du beſoin de la montrer à ſa nation. Quand elle n'éclate pas aſſez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie,

héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter ; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour ; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur ; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter ; &, pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler, que, revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Un langage si extraordinaire étoit conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs venoient de remporter sur les Perses, les avoient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les ames que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare, profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, sembloit emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce : Ne laissez point éteindre le feu divin qui embrâse nos cœurs ; excitez toutes les espèces d'émulation ; honorez tous les genres de mérite ; n'attendez que des actes de courage & de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disoit : Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie ?

Aujourd'hui encore, ceux qui assistent aux brillantes solennités de la Grèce, qui voient un athlète au moment de son triomphe ; qui le suivent lorsqu'il rentre dans la ville où il reçut le jour ; qui entendent retentir autour de lui ces clameurs, ces transports d'admiration & de joie, au milieu desquels sont mêlés les noms de leurs ancêtres qui méritèrent les mêmes distinctions, les noms des dieux tutélaires qui ont ménagé une telle victoire à leur patrie ; tous ceux-là, dis-je, au lieu d'être surpris des écarts & de l'enthousiasme de Pindare, trouveront sans doute que sa poësie, toute sublime qu'elle est, ne sauroit rendre l'impression qu'ils ont reçue eux-mêmes.

Pindare, souvent frappé d'un spectacle aussi touchant que magnifique, partagea l'ivresse générale ; &, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste & le dispensateur de la gloire : par-là, tous ses sujets furent ennoblis, & reçurent un caractère de majesté. Il eut à célébrer des rois illustres & des citoyens obscurs : dans les uns & dans les autres, ce n'est pas l'homme qu'il envisage, c'est le vainqueur. Sous prétexte que l'on se dégoûte aisément des éloges dont on n'est pas l'objet, il ne s'appesantit pas sur les qualités personnelles ; mais, comme les vertus des rois sont des titres de

qu'ils peuvent faire. ,, Soyez juſtes, ajoute-t-il, dans toutes ,, vos actions, vrais dans toutes vos paroles * ; ſongez que, des ,, milliers de témoins ayant les yeux fixés ſur vous, la moin- ,, dre faute de votre part ſeroit un mal funeſte. ,, C'eſt ainſi que louoit Pindare : il ne prodiguoit point l'encens, & n'accordoit pas à tout le monde le droit d'en offrir. ,, Les lou- ,, anges, diſoit-il, ſont le prix des belles actions : à leur ,, douce roſée, les vertus croiſſent, comme les plantes à la ,, roſée du ciel ; mais il n'appartient qu'à l'homme de bien ,, de louer les gens de bien. ,,

Malgré la profondeur de ſes penſées & le déſordre apparent de ſon ſtyle, ſes vers, dans toutes les occaſions, enlèvent les ſuffrages. La multitude les admire ſans les entendre, parce qu'il lui ſuffit que des images vives paſſent rapidement devant ſes yeux comme des éclairs, & que des mots pompeux & bruyans frappent, à coups redoublés, ſes oreilles étonnées : mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poëtes lyriques ; & déjà les philoſophes citent ſes maximes, & reſpectent ſon autorité.

Au lieu de détailler les beautés qu'il a ſemées dans ſes ouvrages, je me ſuis borné à remonter au noble ſentiment qui les anime. Il me ſera donc permis de dire comme lui : ,, J'avois beaucoup de traits à lancer ; j'ai choiſi celui qui ,, pouvoit laiſſer dans le but une empreinte honorable. ,,

Il me reſte à donner quelques notions ſur ſa vie & ſur ſon caractère. J'en ai puiſé les principales dans ſes écrits, où les Thébains aſſurent qu'il s'eſt peint lui-même. ,, Il fut un ,, temps, où un vil intérêt ne ſouilloit point le langage de la ,, poëſie. Que d'autres aujourd'hui ſoient éblouis de l'éclat ,, de l'or ; qu'ils étendent au loin leurs poſſeſſions : je n'atta- ,, che de prix aux richeſſes, que lorſque, tempérées & em- ,, bellies par les vertus, elles nous mettent en état de nous ,, couvrir d'une gloire immortelle. Mes paroles ne ſont ,, jamais éloignées de ma penſée. J'aime mes amis ; je ,, hais mon ennemi, mais je ne l'attaque point avec les armes ,, de la calomnie & de la ſatire. L'envie n'obtient de moi ,, qu'un mépris qui l'humilie : pour toute vengeance, je ,, l'abandonne à l'ulcère qui lui ronge le cœur. Jamais les ,, cris impuiſſans de l'oiſeau timide & jaloux n'arrêteront ,, l'aigle audacieux qui plane dans les airs.

,, Au milieu du flux & reflux de joies & de douleurs qui ,, roulent ſur la tête des mortels, qui peut ſe flatter de jouir

* La manière dont Pindare préſente ces maximes, peut donner une idée

„ d'une félicité constante? J'ai jeté les yeux autour de moi, „ &, voyant qu'on est plus heureux dans la médiocrité que „ dans les autres états, j'ai plaint la destinée des hommes „ puissans, & j'ai prié les dieux de ne pas m'accabler sous le „ poids d'une telle prospérité: je marche par des voies „ simples; content de mon état, & chéri de mes concitoyens, „ toute mon ambition est de leur plaire, sans renoncer au „ privilège de m'expliquer librement sur les choses honnêtes „ & sur celles qui ne le sont pas. C'est dans ces dispositions „ que j'approche tranquillement de la vieillesse; heureux si, „ parvenu aux noirs confins de la vie, je laisse à mes enfans „ le plus précieux des héritages, celui d'une bonne re- „ nommée. „

Les vœux de Pindare furent remplis; il vécut dans le sein du repos & de la gloire: il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Athéniens leurs ennemis, & que, dans les combats de poësie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes; mais à ces orages passagers succédoient bientôt des jours sereins. Les Athéniens & toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs; Corinne elle-même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux Pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçoit, couronné de lauriers, sur un siége élevé, &, prenant sa lyre, il faisoit entendre ces sons ravissans qui excitoient de toutes parts des cris d'admiration, & faisoient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étoient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitoit solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante & nouvelle, l'oracle avoit ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offroit au temple.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table: ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes & de fruits, du gibier & du poisson en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très froid dans toute la Béotie, & presque insupportable à Thèbes; la neige, le vent & la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur des eaux dont elle abonde, & l'aspect riant des campagnes qui conservent long-temps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux & vains: ils passent rapidement de la colère à l'insulte, & du mépris

des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, & le moindre prétexte, à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart : leur démarche est noble, & leur parure assez élégante. En public, elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux : leurs cheveux sont noués au dessus de la tête, & leurs piés comprimés dans des mules teintes en pourpre, & si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert : leur voix est infiniment douce & sensible ; celle des hommes est rude, désagréable, & en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercheroit en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré : ils sont au nombre de 300, élevés en commun, & nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, & jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs ames le sentiment le plus noble & le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse, dans le corps, un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs & ses peines dans le courant de la vie, ses travaux & ses dangers dans les combats. S'il étoit capable de ne pas se respecter assez, il se respecteroit dans un ami, dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union, presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, & l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins : ,, Attendez, lui dit-il en se soulevant, plongez ce fer dans ,, ma poitrine ; mon ami auroit trop à rougir, si l'on pouvoit ,, soupçonner que j'ai reçu la mort en prenant la fuite. ,,

Autrefois on distribuoit par pelotons les 300 guerriers à la tête des différentes divisions de l'armée. Pélopidas, qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur durent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit à Chéronée, cette cohorte jusqu'alors invincible ; & ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, & pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avoient occupé, ne put retenir ses larmes, & rendit un témoignage éclatant à leur vertu, ainsi qu'à leur courage.

On a remarqué que les nations & les villes, ainſi que les familles, ont un vice ou un défaut dominant, qui, ſemblable à certaines maladies, ſe tranſmet de race en race, avec plus ou moins d'énergie ; de-là, ces reproches qu'elles ſe font mutuellement, & qui deviennent des eſpèces de proverbes. Ainſi, les Béotiens diſent communément que l'envie a fixé ſon ſéjour à Tanagra ; l'amour des gains illicites, à Orope ; l'eſprit de contradiction, à Theſpies ; la violence, à Thèbes ; l'avidité, à Anthédon ; le faux empreſſement, à Coronée ; l'oſtentation, à Platée ; & la ſtupidité, à Haliarte.

En ſortant de Thèbes, nous paſsâmes auprès d'un aſſez grand lac, nommé Hylica, où ſe jettent les rivières qui arroſent le territoire de cette ville : de-là, nous nous rendîmes ſur les bords du lac Copaïs, qui fixa toute notre attention.

La Béotie peut être conſidérée comme un grand baſſin entouré de montagnes, dont les différentes chaînes ſont liées par un terrein aſſez élevé. D'autres montagnes ſe prolongent dans l'intérieur du pays ; les rivières qui en proviennent ſe réuniſſent, la plupart, dans le lac Copaïs, dont l'enceinte eſt de 380 ſtades,* & qui n'a & ne peut avoir aucune iſſue apparente. Il couvriroit donc bientôt la Béotie, ſi la nature, ou plutôt l'induſtrie des hommes, n'avoit pratiqué des routes ſecrètes pour l'écoulement des eaux.

Dans l'endroit le plus voiſin de la mer, le lac ſe termine en trois baies, qui s'avancent juſqu'au pié du mont Ptoüs, placé entre la mer & le lac. Du fond de chacune de ces baies partent quantité de canaux, qui traverſent la montagne dans toute ſa largeur ; les uns ont 30 ſtades de longueur,† les autres beaucoup plus : pour les creuſer ou pour les nettoyer, on avoit ouvert, de diſtance en diſtance ſur la montagne, des puits qui nous parurent d'une profondeur immenſe ; quand on eſt ſur les lieux, on eſt effrayé de la difficulté de l'entrepriſe, ainſi que des dépenſes qu'elle dut occaſionner, & du temps qu'il fallut pour la terminer. Ce qui ſurprend encore, c'eſt que ces travaux, dont il ne reſte aucun ſouvenir dans l'hiſtoire, ni dans la tradition, doivent remonter à la plus haute antiquité, & que, dans ces ſiècles reculés, on ne voit aucune puiſſance en Béotie, capable de former & d'exécuter un ſi grand projet.

Quoi qu'il en ſoit, ces canaux exigent beaucoup d'entretien. Ils ſont fort négligés aujourd'hui ‡ : la plupart ſont comblés, & le lac paroit gagner ſur la plaine. Il eſt très

* 14 lieues de 2500 toiſes, plus 910 toiſes. † Plus d'une lieue.

‡ Du temps d'Alexandre, un homme de Chalcis fut chargé de les nettoyer.

vraiſemblable que le déluge, ou plutôt le débordement des eaux, qui, du temps d'Ogygès inonda la Béotie, ne provint que d'un engorgement dans ces conduits ſouterreins.

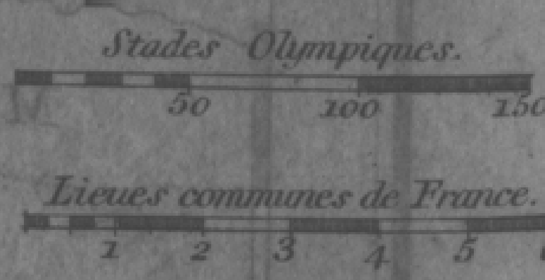
Après avoir traverſé Oponte & quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens, nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Un ſecret frémiſſement me ſaiſit à l'entrée de ce fameux défilé, où quatre mille Grecs arrêtèrent, durant plusieurs jours, l'armée innombrable des Perſes, & dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandoit. Ce paſſage eſt reſſerré, d'un côté par de hautes montagnes ; de l'autre, par la mer : je l'ai décrit dans l'introduction de cet ouvrage.

Nous le parcourûmes pluſieurs fois ; nous viſitâmes les thermes ou bains chauds qui lui font donner le nom de Thermopyles ; nous vîmes la petite colline ſur laquelle les compagnons de Léonidas ſe retirèrent après la mort de ce héros. Nous les ſuivîmes à l'autre extrémité du détroit, juſqu'à la tente de Xerxès, qu'ils avoient réſolu d'immoler au milieu de ſon armée.

Une foule de circonſtances faiſoient naître dans nos ames les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du ſang des nations, ces montagnes dont les ſommets s'élèvent juſqu'aux nues, cette ſolitude profonde qui nous environnoit, le ſouvenir de tant d'exploits que l'aſpect des lieux ſembloit rendre préſens à nos regards ; enfin, cet intérêt ſi vif que l'on prend à la vertu malheureuſe : tout excitoit notre admiration ou notre attendriſſement, lorſque nous vîmes, auprès de nous, les monumens que l'aſſemblée des Amphictyons fit élever ſur la colline dont je viens de parler. Ce ſont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates, & des différentes troupes grecques qui combattirent. Nous approchâmes du premier qui s'offrit à nos yeux, & nous y lûmes : „ C'eſt ici „ que quatre mille Grecs du Péloponèſe ont combattu contre „ trois millions de Perſes. „ Nous approchâmes d'un ſecond, & nous y lûmes ces mots de Simonide : „ Paſſant, vas dire à „ Lacédémone que nous repoſons ici pour avoir obéi à ſes „ ſaintes lois. „ Avec quel ſentiment de grandeur, avec quelle ſublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choſes à la poſtérité ! Le nom de Léonidas & ceux de ſes trois cents compagnons ne ſont point dans cette ſeconde inſcription ; c'eſt qu'on n'a pas même ſoupçonné qu'ils puſſent jamais être oubliés. J'ai vu pluſieurs Grecs les réciter de mémoire, & ſe les tranſmettre les uns aux autres. Dans une troiſième inſcription, pour le devin Mégiſtias, il eſt dit que ce Spar-

LA THESSALIE.

Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.



que d'abandonner l'armée des Grecs. Auprès de ces monumens funèbres eſt un trophée que Xerxès fit élever, & qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

CHAPITRE XXXV.

Voyage de Theſſalie; Amphictyons. Magiciennes; Rois de Phères; Vallée de Tempé.*

EN ſortant des Thermopyles, on entre dans la Theſſalie. Cette contrée, dans laquelle on comprend la Magnéſie & divers autres petits cantons, qui ont des dénominations particulières, eſt bornée à l'eſt par la mer, au nord par le mont Olympe, à l'oueſt par le mont Pindus, au ſud par le mont Œta. De ces bornes éternelles, partent d'autres chaînes de montagnes & de collines, qui ſerpentent dans l'intérieur du pays. Elles embraſſent par intervalles des plaines fertiles, qui, par leur forme & leur enceinte, reſſemblent à de vaſtes amphithéatres. Des villes opulentes s'élèvent ſur les hauteurs qui entourent ces plaines; tout le pays eſt arroſé de rivières, dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de ſe jeter dans la mer, traverſe la fameuſe vallée connue ſous le nom de Tempé.

A quelques ſtades des Thermopyles, nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, & par l'aſſemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans. Cette diète ſeroit la plus utile, & par conſéquent la plus belle des inſtitutions, ſi les motifs d'humanité qui la firent établir, n'étoient forcés de céder aux paſſions de ceux qui gouvernent les peuples. Suivant les uns, Amphictyon, qui régnoit aux environs, en fut l'auteur; ſuivant d'autres, ce fut Acriſius, roi d'Argos. Ce qui paroît certain, c'eſt que, dans les temps les plus reculés, douze nations du nord de la Grèce‡, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Theſſaliens, &c. formèrent une confédération, pour prévenir

* Dans l'été de l'année 357 avant J. C.

‡ Les auteurs anciens varient ſur les peuples qui envoyoient des députés à la diète générale. Eſchine, dont le témoignage eſt, du moins pour ſon temps, préférable à tous les autres, puiſqu'il avoit été lui-même député, nomme les Theſſaliens, les Béotiens, les Doriens, les Ioniens, les Perrhèbes, les Magnètes, les Locriens, les Œtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Phocéens. Les copiſtes ont omis le douzième, et les critiques ſuppoſent que ce ſont les Dolopes.

les

les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverroient tous les ans des députés à Delphes; que les attentats, commis contre le temple d'Apollon qui avoit reçu leurs sermens, & tous ceux qui sont contraires au droit des gens dont ils devoient être les défenseurs, seroient déférés à cette assemblée; que chacune des douze nations auroit deux suffrages à donner par ses députés, & s'engageroit à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

La ligue fut cimentée par un serment, qui s'est toujours renouvellé depuis. „ Nous jurons, dirent les peuples associés, „ de ne jamais renverser les villes amphictyoniques, de ne „ jamais détourner, soit pendant la paix, soit pendant la „ guerre, les sources nécessaires à leurs besoins; si quelque „ puissance ose l'entreprendre, nous marcherons contre elle, „ & nous détruirons ses villes. Si des impies enlèvent les „ offrandes du temple d'Apollon, nous jurons d'employer nos „ piés, nos bras, notre voix, toutes nos forces contre eux & „ contre leurs complices. „

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, à peu près dans la même forme qu'il fut établi. Sa jurisdiction s'est étendue avec les nations qui sont sorties du nord de la Grèce, & qui, toujours attachées à la ligue Amphictyonique, ont porté dans leurs nouvelles demeures le droit d'assister & d'opiner à ses assemblées. Tels sont les Lacédémoniens: ils habitoient autrefois la Thessalie; &, quand ils vinrent s'établir dans le Péloponèse, ils conservèrent un des deux suffrages qui appartenoient au corps des Doriens, dont ils faisoient partie. De même, le double suffrage, originairement accordé aux Ioniens, fut dans la suite partagé entre les Athéniens & les colonies Ioniennes qui sont dans l'Asie mineure. Mais quoiqu'on ne puisse porter à la diète générale que 24 suffrages, le nombre des députés n'est pas fixe; les Athéniens en envoient quelquefois trois ou quatre.

L'assemblée des Amphictyons se tient au printemps, à Delphes; en automne, au bourg Anthèla. Elle attire un grand nombre de spectateurs, & commence par des sacrifices offerts pour le repos & le bonheur de la Grèce. Outre les causes énoncées dans le serment que j'ai cité, on y juge les contestations, élevées entre des villes, qui prétendent présider aux sacrifices faits en commun, ou qui, après une bataille gagnée voudroient en particulier s'arroger des honneurs qu'elles devroient partager. On y porte d'autres causes, tant civiles que criminelles; mais, sur-tout, les actes qui violent ouvertement le droit des gens. Les députés des parties discutent l'affaire

amende contre les nations coupables: après les délais accordés, intervient un second jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, & d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'est-à dire, une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue Amphictyonique, ou de la communion du temple.

Mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets. On peut en juger par la conduite récente des Lacédémoniens. Ils s'étoient emparés, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes; les magistrats de cette ville les citèrent à la diète générale; les Lacédémoniens y furent condamnés à 500 talens d'amende, ensuite à 1000, qu'ils se sont dispensés de payer, sous prétexte que la décision étoit injuste.

Les jugemens prononcés contre les peuples qui profanent le temple de Delphes, inspirent plus de terreur. Leurs soldats marchent avec d'autant plus de répugnance, qu'ils sont punis de mort & privés de la sépulture, lorsqu'ils sont pris les armes à la main; ceux que la diète invite à venger les autels, sont d'autant plus dociles, qu'on est censé partager l'impiété, lorsqu'on la favorise ou qu'on la tolère. Dans ces occasions, les nations coupables ont encore à craindre qu'aux anathêmes lancés contre elles, ne se joigne la politique des princes voisins, qui trouvent le moyen de servir leur propre ambition en épousant les intérêts du ciel.

D'Anthéla, nous entrâmes dans le pays des Trachiniens, & nous vîmes, aux environs, les gens de la campagne occupés à recueillir l'hellébore précieux qui croit sur le mont Œta. L'envie de satisfaire notre curiosité nous obligea de prendre la route d'Hypate. On nous avoit dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes en Thessalie, & sur-tout dans cette ville. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple, qui pouvoient, à ce qu'on disoit, arrêter le soleil, attirer la lune sur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

Comment de pareilles idées ont-elles pu se glisser dans les esprits? Ceux qui les regardent comme récentes, prétendent que, dans le siècle dernier, une Thessalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipses de lune, avoit attribué ce phénomène à la force de ses enchantemens, & qu'on avoit conclu, de-là, que le même moyen suffiroit pour suspendre toutes les lois de la nature. Mais on cite une autre femme de Thessalie, qui, dès les siècles héroïques, exerçoit sur cet astre un pouvoir souverain; & quantité de faits prouvent

clairement que la magie s'est introduite depuis long-temps dans la Grèce.

Peu jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre séjour à Hypate, en connoître les opérations. On nous mena sécrètement chez quelques vieilles femmes, dont la misère étoit aussi excessive que l'ignorance: elles se vantoient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions & des vipères, d'en avoir pour rendre languissans & sans activité les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux & les abeilles. Nous en vîmes qui travailloient à des figures de cire; elle les chargeoient d'imprécations, leur enfonçoient des aiguilles dans le cœur & les exposoient ensuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont on avoit copié les portraits, frappés de ces objets de terreur, se croyoient dévoués à la mort, & cette crainte abrégeoit quelquefois leurs jours.

Nous surprîmes une de ces femmes tournant rapidement un rouet, & prononçant des paroles mystérieuses. Son objet étoit de rappeler le jeune Polyclète, qui avoit abandonné Salamis, une des femmes les plus distinguées de la ville. Pour connoître les suites de cette aventure, nous fîmes quelques présens à Mycale; c'étoit le nom de la magicienne. Quelques jours après elle nous dit: Salamis ne veut pas attendre l'effet de mes premiers enchantemens; elle viendra ce soir en essayer de nouveaux; je vous cacherai dans un réduit, d'où vous pourrez tout voir & tout entendre. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Mycale faisoit les préparatifs des mystères: on voyoit autour d'elle des branches de laurier, des plantes aromatiques, des lames d'airain gravées en caractères inconnus, des flocons de laine de brebis teints en pourpre, des clous détachés d'un gibet, & encore chargés de dépouilles sanglantes, des crânes humains à moitié dévorés par des bêtes féroces, des fragmens de doigts, de nez & d'oreilles arrachés à des cadavres, des entrailles de victimes, une fiole, où l'on conservoit le sang d'un homme qui avoit péri de mort violente, une figure d'Hécate en cire, peinte en blanc, en noir, en rouge, tenant un fouet, une lampe & une épée entourée d'un serpent, plusieurs vases remplis d'eau de fontaine, de lait de vache, de miel de montagne, le rouet magique, des instrumens d'airain, des cheveux de Polyclète, un morceau de la frange de sa robe; enfin quantité d'autres objets qui fixoient notre attention, lorsqu'un bruit léger nous annonça l'arrivée de Salamis.

Nous nous glissâmes dans une chambre voisine. La belle

plaintes amères contre son amant & contre la magicienne, les cérémonies commencèrent. Pour les rendre plus efficaces, il faut en général que les rits aient quelque rapport avec l'objet qu'on se propose.

Mycale fit d'abord sur les entrailles des victimes plusieurs libations avec de l'eau, avec du lait, avec du miel: elle prit ensuite des cheveux de Polyclète, les entrelaça, les noua de diverses manières; &, les ayant mêlés avec certaines herbes, elle les jeta dans un brasier ardent. C'étoit là le moment où Polyclète, entraîné par une force invincible, devoit se présenter, & tomber aux piés de sa maîtresse.

Après l'avoir attendu vainement, Salamis initiée depuis quelque temps dans les secrets de l'art, s'écrie tout-à-coup: Je veux moi-même présider aux enchantemens. Sers mes transports, Mycale; prends ce vase destiné aux libations, entoure-le de cette laine. Astre de la nuit, prêtez-nous une lumière favorable! & vous, divinité des enfers, qui rodez autour des tombeaux & dans les lieux arrosés du sang des mortels, paroissez, terrible Hécate, & que nos charmes soient aussi puissans que ceux de Médée & de Circé! Mycale, répands ce sel dans le feu, en disant: Je répands les os de Polyclète. Que le cœur de ce perfide devienne la proie de l'amour comme ce laurier est consumé par la flamme, comme cette cire fond à l'aspect du brasier; que Polyclète tourne autour de ma demeure, comme ce rouet tourne autour de son axe; jette à pleines mains du son dans le feu; frappe sur ces vases d'airain. J'entends les hurlemens des chiens; Hécate est dans le carrefour voisin; frappe, te dis-je, & que ce bruit l'avertisse que nous ressentons l'effet de sa présence. Mais déjà les vents retiennent leur haleine, tout est calme dans la nature; hélas, mon cœur seul est agité! O Hécate! ô redoutable Déesse! je fais ces trois libations en votre honneur; je vais faire trois fois une imprécation contre les nouvelles amours de Polyclète. Puisse-t-il abandonner ma rivale, comme Thésée abandonna la malheureuse Ariane! Essayons le plus puissant de nos philtres: pilons ce lézard dans un mortier, mêlons-y de la farine, faisons-en une boisson pour Polyclète; & toi, Mycale, prends le jus de ces herbes, & va de ce pas le répandre sur le seuil de sa porte. S'il résiste à tant d'efforts réunis, j'en emploierai de plus funestes, & sa mort satisfera ma vengeance. Après ces mots, Salamis se retira.

Les opérations que je viens de décrire étoient accompagnées de formules mystérieuses que Mycale prononçoit par intervalles; ces formules ne méritent pas d'être rapportées,

elles ne font compofées que de mots barbares ou défigurés, & qui ne forment aucun fens.

Ils nous reftoit à voir les cérémonies qui fervent à évoquer les mânes. Mycale nous dit de nous rendre la nuit à quelque diftance de la ville, dans un lieu folitaire & couvert de tombeaux. Nous l'y trouvâmes occupée à creufer une foffe, autour de laquelle nous la vîmes bientôt entaffer des herbes, des offemens, des débris de corps humains, des poupées de laine, de cire & de farine, des cheveux d'un Theffalien que nous avions connu, & qu'elle vouloit montrer à nos yeux. Après avoir allumé du feu, elle fit couler dans la foffe le fang d'une brebis noire qu'elle avoit apporté, & réitéra plus d'une fois les libations, les invocations, les formules fecrètes. Elle marchoit de temps en temps à pas précipités, les piés nus, les cheveux épars, faifant des imprécations horribles, & pouffant des hurlemens qui finirent par la trahir ; car ils attirèrent des gardes envoyés par les magiftrats qui l'épioient depuis long-temps. On la faifit, & on la traîna en prifon. Le lendemain nous nous donnâmes quelques mouvemens pour la fauver ; mais on nous confeilla de l'abandonner aux rigueurs de la juftice, et de fortir de la ville.

La profeffion qu'elle exerçoit eft réputée infâme parmi les Grecs. Le peuple détefte les magiciennes, parce qu'il les regarde comme la caufe de tous les malheurs. Il les accufe d'ouvrir les tombeaux pour mutiler les morts : il eft vrai que la plupart de ces femmes font capables des plus noirs forfaits, et que le poifon les fert mieux que leurs enchantements. Auffi les magiftrats féviffent-ils prefque par-tout contre elles. Pendant mon féjour à Athènes, j'en vis condamner une à la mort ; et fes parens, devenus fes complices ; fubirent la même peine. Mais les lois ne profcrivent que les abus de cet art frivole ; elles permettent les enchantemens qui ne font point accompagnés de maléfices, et dont l'objet peut tourner à l'avantage de la fociété. On les emploie quelquefois contre l'épilepfie, contre les maux de tête, et dans le traitement de plufieurs autres maladies. D'un autre côté, des devins autorifés par les magiftrats, font chargés d'évoquer et d'appaifer les mânes des morts. Je parlerai plus au long des ces évocations, dans le voyage de la Laconie.

D'Hypate, nous nous rendîmes à Lamia ; et, continuant à marcher dans un pays fauvage, par un chemin inégal et raboteux, nous parvînmes à Thaumaci, où s'offrit à nous un des plus beaux points de vue que l'on trouve en Grèce ; car cette ville domine fur un baffin immenfe, dont l'afpect caufe

foudain une vive émotion. C'eſt dans cette riche et ſuperbe plaine que ſont ſituées pluſieurs villes, et entre autres Pharſale, l'une des plus grandes et des plus opulentes de la Theſſalie. Nous les parcourûmes toutes, en nous inſtruiſant, autant qu'il étoit poſſible, de leur tradition, de leur gouvernement, du caractère et des mœurs des habitans.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur la nature du pays, pour ſe convaincre qu'il a dû renfermer autrefois preſque autant de peuples ou de tribus, qu'il préſente de montagnes et de vallées. Séparés alors par de fortes barrières, qu'il falloit à tout moment attaquer ou défendre, ils devinrent auſſi courageux qu'entreprenans; et, quand leurs mœurs s'adoucirent, la Theſſalie fut le ſéjour des héros, et le théatre des plus grands exploits. C'eſt là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que naquit Achille, que vécut Pyrithoüs, que les guerriers venoient des pays les plus lointains ſe ſignaler par des faits d'armes.

Les Achéens, les Eoliens, les Doriens, de qui déſcendent les Lacédémoniens, d'autres puiſſantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Theſſalie. Les peuples qu'on y diſtingue aujourd'hui ſont les Theſſaliens proprement dits, les Œtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Magnètes, les Perrhèbes, &c. Autrefois ils obéiſſoient à des rois; ils éprouvèrent enſuite les révolutions ordinaires aux grands et aux petits états: la plupart ſont ſoumis aujourd'hui au gouvernement oligarchique.

Dans certaines occaſions, les villes de chaque canton, c'eſt-à-dire, de chaque peuple, envoient leurs députés, à la diete, où ſe diſcutent leurs intérêts: mais les décrets de ces aſſemblées n'obligent que ceux qui les ont ſouſcrits. Ainſi, non-ſeulement les cantons ſont indépendans les uns des autres, mais cette indépendance s'étend encore ſur les villes de chaque canton. Par exemple, le canton des Œtéens étant diviſé en 14 diſtricts, les habitants de l'un peuvent refuſer de ſuivre à la guerre ceux des autres. Cette exceſſive liberté affoiblit chaque canton, en l'empêchant de réunir ſes forces et produit tant de langueur dans les délibérations publiques, qu'on ſe diſpenſe bient ſouvent de convoquer les diétes.

La confédération des Theſſaliens proprement dits, eſt la plus puiſſante de toutes, ſoit par la quantité des villes qu'elle poſsède, ſoit par l'acceſſion des Magnètes & des Perrhèbes qu'elle a preſque entièrement aſſujettis.

On voit auſſi des villes libres qui ſemblent ne tenir à aucune des grandes peuplades, & qui, trop foibles pour ſe maintenir

dans un certain degré de conſidération, ont pris le parti de s'aſſocier avec deux ou trois villes voiſines, également iſolées, également foibles.

Les Theſſaliens peuvent mettre ſur pié 6000 chevaux & 10,000 hommes d'infanterie, ſans compter les archers qui ſont excellens, & dont on peut augmenter le nombre à ſon gré ; car ce peuple eſt accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc. Rien de ſi renommé que la cavalerie Theſſalienne : elle n'eſt pas ſeulement redoutable par l'opinion ; tout le monde convient qu'il eſt preſque impoſſible d'en ſoutenir l'effort.

On dit qu'ils ont ſu les premiers impoſer un frein au cheval, & le mener au combat ; on ajoûte que de-là s'établit l'opinion qu'il exiſtoit autrefois en Theſſalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures, Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux ; & leur amour, pour cet exercice, eſt conſacré par une cérémonie qu'ils obſervent dans leur mariage. Après les ſacrifices & les autres rites en uſage, l'époux préſente à ſon épouſe un courſier orné de tout l'appareil militaire.

La Theſſalie produit du vin, de l'huile, des fruits de différentes eſpèces. La terre eſt fertile au point que le blé monteroit trop vîte, ſi l'on ne prenoit la précaution de le tondre, ou de le faire brouter par des moutons.

Les moiſſons, pour l'ordinaire très abondantes, ſont ſouvent détruites par les vers. On voiture une grande quantité de blé en différens ports, & ſur-tout dans celui de Thèbes en Phthiotie, d'où il paſſe à l'étranger. Ce commerce, qui produit des ſommes conſidérables, eſt d'autant plus avantageux pour la nation, qu'elle peut facilement l'entretenir, & même l'augmenter par la quantité ſurprenante d'eſclaves qu'elle poſsède, & qui ſont connus ſous le nom de Péneſtes. Ils deſcendent la plupart de ces Perrhèbes & de ces Magnètes, que les Theſſaliens mirent aux fers après les avoir vaincus ; évènement qui ne prouve que trop les contradictions de l'eſprit humain. Les Theſſaliens ſont peut-être de tous les Grecs ceux qui ſe glorifient le plus de leur liberté, et ils ont été des premiers à réduire les Grecs en eſclavage : les Lacédémoniens, auſſi jaloux de leur liberté, ont donné le même exemple à la Grèce.

Les Péneſtes ſe ſont révoltés plus d'une fois : ils ſont en ſi grand nombre, qu'ils inſpirent toujours des craintes, & que leurs maîtres peuvent en faire un objet de commerce, & en vendre aux autres peuples de la Grèce. Mais ce qui eſt plus honteux encore, on voit ici des hommes avides voler les eſclaves des autres, enlever même des citoyens libres, & les

tranſporter, chargés de fers, dans les vaiſſeaux que l'appât du gain attire en Theſſalie.

J'ai vu, dans la ville d'Arné, des eſclaves dont la condition eſt plus douce. Ils deſcendent de ces Béotiens qui vinrent autrefois s'établir en ce pays, & qui furent enſuite chaſſés par les Theſſaliens. La plupart retournèrent dans les lieux de leur origine : les autres, ne pouvant quitter le ſéjour qu'ils habitoient, tranſigèrent avec leurs vainqueurs. Ils conſentirent à devenir ſerfs, à condition que leurs maîtres ne pourroient ni leur ôter la vie, ni les tranſporter dans d'autres climats ; ils ſe chargèrent de la culture des terres ſous une redevance annuelle. Pluſieurs d'entre eux ſont aujourd'hui plus riches que leurs maîtres.

Les Theſſaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empreſſement, & les traitent avec magnificence. Le luxe brille dans leurs habits & dans leurs maiſons : ils aiment à l'excès le faſte & la bonne chère ; leur table eſt ſervie avec autant de recherche que de profuſion, & les danſeuſes qu'ils y admettent ne ſauroient leur plaire qu'en ſe dépouillant de preſque tous les voiles de la pudeur.

Ils ſont vifs, inquiets, & ſi difficiles à gouverner, que j'ai vu pluſieurs de leurs villes déchirées par des factions. On leur reproche, comme à toutes les nations policées, de n'être point eſclaves de leur parole, & de manquer facilement à leurs alliés : leur éducation n'ajoutant à la nature que des préjugés & des erreurs, la corruption commence de bonne heure ; bientôt l'exemple rend le crime facile, & l'impunité le rend inſolent.

Dès les temps les plus anciens, ils cultivèrent la poëſie : ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus, à tant d'autres qui vivoient dans le ſiècle des héros dont ils partageoient la gloire : mais, depuis cette époque, ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiſte célèbre. Il y a environ un ſiècle & demi que Simonide les trouva inſenſibles aux charmes de ſes vers. Ils ont été dans ces derniers temps plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias ; ils préfèrent encore l'éloquence pompeuſe qui les diſtinguoit, & qui n'a pas rectifié les fauſſes idées qu'ils ont de la juſtice & de la vertu.

Ils ont tant de goût & d'eſtime pour l'exercice de la danſe, qu'ils appliquent les termes de cet art aux uſages les plus nobles. En certains endroits les généraux ou les magiſtrats ſe nomment les chefs de la danſe*. Leur muſique tient le

* Lucien rapporte une inſcription faite pour un Theſſalien, et conçue en ces termes : „ Le peuple a fait élever cette ſtatue à Ilation, parce qu'il „ avoit bien danſé au combat. „

milieu entre celle des Doriens & celle des Ioniens ; &, comme elle peint tour-à-tour la confiance de la préſomption, & la molleſſe de la volupté, elle s'aſſortit au caractère & aux mœurs de la nation.

A la chaſſe, ils ſont obligés de reſpecter les cigognes. Je ne releverois pas cette circonſtance, ſi l'on ne décernoit contre ceux qui tuent ces oiſeaux, la même peine que contre les homicides. Etonnés d'une loi ſi étrange, nous en demandâmes la raiſon ; on nous dit que les cigognes avoient purgé la Theſſalie des ſerpens énormes qui l'infeſtoient auparavant et que, ſans la loi, on ſeroit bientôt forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avoit fait abandonner une ville de Theſſalie dont j'ai oublié le nom.

ROIS DE PHÈRES.

DE nos jours, il s'étoit formé, dans la ville de Phères, une puiſſance dont l'éclat fut auſſi brillant que paſſager. Lycophron en jeta les premiers fondemens, et ſon ſucceſſeur Jaſon l'éleva au point de la rendre redoutable à la Grèce et aux nations éloignées. J'ai tant ouï parler de cet homme extraordinaire, que je crois devoir donner une idée de qu'il a fait, et de ce qu'il pouvoit faire.

Jaſon avoit les qualités les plus propres à fonder un grand empire. Il commença de bonne heure à ſoudoyer un corps de 6000 auxiliaires qu'il s'attachoit, par des récompenſes, quand ils ſe diſtinguoient, par des ſoins aſſidus, quand ils étoient malades ; par des funérailles honorables, quand ils mouroient. Il falloit, pour entrer & ſe maintenir dans ce corps, une valeur éprouvée, & l'intrépidité qu'il montroit lui-même dans les travaux & dans les dangers. Des gens qui le connoiſſoient, m'ont dit qu'il étoit d'une ſanté à ſupporter les plus grandes fatigues, & d'une activité à ſurmonter les plus grands obſtacles ; ne connoiſſant ni le ſommeil, ni les autres beſoins de la vie, quand il falloit agir ; inſenſible, ou plutôt inacceſſible à l'attrait du plaiſir ; aſſez prudent pour ne rien entreprendre ſans être aſſuré du ſuccès ; auſſi habile que Thémiſtocle à pénétrer les deſſeins de l'ennemi, à lui dérober les ſiens, à remplacer la force par la ruſe ou par l'intrigue, enfin, rapportant tout à ſon ambition, & ne donnant jamais rien au haſard.

Il faut ajouter à ces traits, qu'il gouvernoit ſes peuples avec douceur, qu'il connut l'amitié au point que Timothée, général des Athéniens, avec qui il étoit uni par les liens de

l'hoſpitalité, ayant été accuſé devant l'aſſemblée du peuple, Jaſon ſe dépouilla de l'appareil du trône, vint à Athènes, ſe mêla comme ſimple particulier avec les amis de l'accuſé, & contribua par ſes ſollicitations à lui ſauver la vie.

Après avoir ſoumis quelques peuples, & fait des traités d'alliance avec d'autres, il communiqua ſes projets aux principaux chefs des Theſſaliens. Il leur peignit la puiſſance des Lacédémoniens, anéantie par la bataille de Leuctres, celle des Thébains, hors d'état de ſubſiſter long-temps, celle des Athéniens, bornée à leur marine, & bientôt éclipſée par des flottes qu'on pourroit conſtruire en Theſſalie. Il ajouta que, par des conquêtes & des alliances, il leur ſeroit facile d'obtenir l'empire de la Grèce, & de détruire celui des Perſes, dont les expéditions d'Agéſilas & du jeune Cyrus avoient récemment dévoilé la foibleſſe. Ces diſcours ayant embrâſé les eſprits, il fut élu chef & généraliſſime de la ligue Theſſalienne, & ſe vit bientôt après à la tête de 20,000 hommes d'infanterie, & de plus de 3000 chevaux, & d'un nombre très conſidérable de troupes légères.

Dans ces circonſtances, les Thébains implorèrent ſon ſecours contre les Lacédémoniens. Quoiqu'il fût en guerre avec les Phocéens, il prend l'élite de ſes troupes, part avec la célérité d'un éclair, &, prévenant preſque par-tout le bruit de ſa marche, il ſe joint aux Thébains, dont l'armée étoit en préſence de celle des Lacédémoniens. Pour ne pas fortifier l'une ou l'autre de ces nations, par une victoire qui nuiroit à ſes vues, il les engage à ſigner une trève ; il tombe auſſitôt ſur la Phocide qu'il ravage, &, après d'autres exploits également rapides, il retourne à Phères couvert de gloire, & recherché de pluſieurs peuples qui ſollicitent ſon alliance.

Les jeux pythiques étoient ſur le point de ſe célébrer ; Jaſon forma le deſſein d'y mener ſon armée. Les uns crurent qu'il vouloit impoſer à cette aſſemblée, & ſe faire donner l'intendance des jeux : mais, comme il employoit quelquefois des moyens extraordinaires pour faire ſubſiſter ſes troupes, ceux de Delphes le ſoupçonnèrent d'avoir des vues ſur le tréſor ſacré ; ils demandèrent au dieu comment ils pourroient détourner un pareil ſacrilège : le dieu répondit que ce ſoin le regardoit. A quelques jours de-là Jaſon fut tué à la tête de ſon armée, par ſept jeunes conjurés, qui, dit-on, avoient à ſe plaindre de ſa ſévérité.

Parmi les Grecs, les uns ſe réjouirent de ſa mort, parce qu'ils avoient craint pour leur liberté ; les autres s'en affligèrent, parce qu'ils avoient fondé des eſpérances ſur ſes projets. Je ne ſais s'il avoit conçu de lui-même celui de réunir les

Grecs, & de porter la guerre en Perſe, ou s'il l'avoit reçu de l'un de ces ſophiſtes qui, depuis quelque temps, ſe faiſoient un mérite de le diſcuter, ſoit dans leurs écrits, ſoit dans les aſſemblées générales de la Grèce. Mais enfin ce projet étoit ſuſceptible d'exécution, & l'évènement l'a juſtifié. J'ai vu dans la ſuite Philippe de Macédoine donner des lois à la Grèce, & depuis mon retour en Scythie, j'ai ſu que ſon fils avoit détruit l'empire des Perſes. L'un & l'autre ont ſuivi le même ſyſtême que Jaſon, qui peut-être n'avoit pas moins d'habileté que le premier, ni moins d'activité que le ſecond.

Ce fut quelques années après ſa mort que nous arrivâmes à Phères, ville aſſez grande & entourée de jardins. Nous comptions y trouver quelques traces de cette ſplendeur dont elle brilloit du temps de Jaſon; mais Alexandre y régnoit, & offroit à la Grèce un ſpectacle dont je n'avois pas d'idée, car je n'avois jamais vu de tyran. Le trône ſur lequel il étoit aſſis, fumoit encore du ſang de ſes prédéceſſeurs. J'ai dit que Jaſon avoit été tué par des conjurés; ſes deux frères Polydore & Polyphron, lui ayant ſuccédé, Polyphron aſſaſſina Polydore, & fut bientôt après aſſaſſiné par Alexandre, qui régnoit depuis près de onze ans, quand nous arrivâmes à Phères.

Ce prince cruel n'avoit que des paſſions avilies par des vices groſſiers. Sans foi dans les traités, timide & lâche dans les combats, il n'eut l'ambition des conquêtes que pour aſſouvir ſon avarice, & le goût des plaiſirs, que pour s'abandonner aux plus ſales voluptés. Un tas de fugitifs & de vagabonds noircis de crimes, mais moins ſcélérats que lui, devenus ſes ſoldats & ſes ſatellites, portoient la déſolation dans ſes états & chez les peuples voiſins. On l'avoit vu entrer, à leur tête, dans une ville alliée, y raſſembler, ſous divers prétextes, les citoyens dans la place publique, les égorger, & livrer leurs maiſons au pillage. Ses armes eurent d'abord quelques ſuccès; vaincu enſuite par les Thébains, joints à divers peuples de Theſſalie, il n'exerçoit plus ſes fureurs que contre ſes propres ſujets; les uns étoient enterrés tout en vie; d'autres, revêtus de peaux d'ours ou de ſangliers, étoient pourſuivis & déchirés par des dogues dreſſés à cette eſpèce de chaſſe. Il ſe faiſoit un jeu de leurs tourmens, & leurs cris ne ſervoient qu'à endurcir ſon ame. Cependant il ſe ſurprit un jour prêt à s'émouvoir: c'étoit à la repréſentation des Troyennes d'Euripide; mais il ſortit à l'inſtant du théatre, en diſant qu'il auroit trop à rougir, ſi, voyant d'un œil tranquille couler le ſang de ſes ſujets, il paroiſſoit s'attendrir ſur les malheurs d'Hécube & d'Andromaque.

Les habitans de Phères vivoient dans l'épouvante, & dans cet abattement que cause l'excès des maux, & qui est un malheur de plus. Leurs soupirs n'osoient éclater, & les vœux qu'ils formoient en secret pour la liberté, se terminoient par un désespoir impuissant.

Alexandre, agité des craintes dont il agitoit les autres, avoit le partage des tyrans, celui de haïr & d'être haï. On démêloit dans ses yeux, à travers l'empreinte de sa cruauté, le trouble, la défiance & la terreur qui tourmentoient son ame : tout lui étoit suspect. Ses gardes le faisoient trembler. Il prenoit des précautions contre Thébé son épouse, qu'il aimoit avec la même fureur qu'il en étoit jaloux, si l'on peut appeler amour la passion féroce qui l'entraînoit auprès d'elle. Il passoit la nuit au haut de son palais, dans un appartement où l'on montoit par une échelle, & dont les avenues étoient défendues par un dogue qui n'épargnoit que le roi, la reine, & l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retiroit tous les soirs, précédé par ce même esclave qui tenoit une épée nue, & qui faisoit une visite exacte de l'appartement.

Je vais rapporter un fait singulier, & je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, en allant d'Athènes en Macédoine, étoit tombé malade à Phères : comme je l'avois vu souvent chez Aristote, dont il étoit l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendoient de moi. Un soir que j'avois appris des médecins, qu'ils désespéroient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit : il fut touché de mon affliction, me tendit la main, & me dit d'une voix mourante : Je dois confier à votre amitié un secret qu'il seroit dangereux de révéler à tout autre qu'à vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe ; il m'avertit que je guérirois, & que, dans cinq ans, je serois de retour dans ma patrie : pour garant de ma prédiction, il ajouta que le tyran n'avoit plus que quelques jours à vivre. Je regardai cette confidence d'Eudémus, comme un symptôme de délire, & je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes éveillés par ces cris mille fois réitérés : Il est mort, le tyran n'est plus ; il a péri par les mains de la reine. Nous courûmes aussitôt au palais ; nous y vîmes le corps d'Alexandre, livré aux insultes d'une populace qui le fouloit aux piés, & célébroit avec transport le courage de la reine. Ce fut elle en effet qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Les uns disoient qu'Alexandre étoit sur le point de la répudier, d'autres,

 qu'il

qu'il avoit fait mourir un jeune Theſſalien qu'elle aimoit; d'autres enfin, que Pélopidas, tombé quelques années auparavant entre les mains d'Alexandre, avoit eu, pendant ſa priſon, une entrevue avec la reine, & l'avoit exhortée à délivrer ſa patrie, & à ſe rendre digne de ſa naiſſance; car elle étoit fille de Jaſon. Quoiqu'il en ſoit, Thébé, ayant formé ſon plan, avertit ſes trois frères Tiſiphonus, Pytholaüs & Lycophron, que ſon époux avoit réſolu leur perte; &, dès cet inſtant, ils réſolurent la ſienne. La veille, elle les tint cachés dans le palais: le ſoir, Alexandre boit avec excès, monte dans ſon appartement, ſe jette ſur ſon lit, & s'endort. Thébé deſcend tout de ſuite, écarte l'eſclave & le dogue, revient avec les conjurés, & ſe ſaiſit de l'épée ſuſpendue au chevet du lit. Dans ce moment, leur courage parut ſe ralentir; mais Thébé les ayant menacés d'éveiller le roi s'ils héſitoient encore, ils ſe jetèrent ſur lui, & le percèrent de pluſieurs coups.

J'allai auſſitôt apprendre cette nouvelle à Eudémus, qui n'en parut point étonné. Ses forces ſe rétablirent: il périt cinq ans après en Sicile; & Ariſtote, qui depuis adreſſa un dialogue ſur l'ame à la mémoire de ſon ami, prétendoit que le ſonge s'étoit vérifié dans toutes ſes circonſtances, puiſque c'eſt retourner dans ſa patrie que de quitter la terre.

Les conjurés, après avoir laiſſé reſpirer pendant quelque temps les habitans de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir ſouverain, & commirent tant d'injuſtices, que leurs ſujets ſe virent forcés d'appeler Philippe de Macédoine à leur ſécours. Il vint, & chaſſa non-ſeulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étoient établis dans d'autres villes. Ce bienfait a tellement attaché les Theſſaliens à ſes intérêts, qu'ils l'ont ſuivi dans la plupart de ſes entrepriſes, & lui en ont facilité l'exécution.

Après avoir parcouru les environs de Phères, & ſur-tout ſon port qu'on nomme Pagaſe, & qui en eſt éloigné de 90 ſtades,* nous viſitâmes les parties méridionales de la Magnéſie, nous prîmes enſuite notre route vers le nord, ayant à notre droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée eſt délicieuſe par la douceur du climat, la variété des aſpects, & la multiplicité des vallées que forment, ſur-tout dans la partie la plus ſeptentrionale, les branches du mont Pélion & du mont Oſſa.

Sur un des ſommets du mont Pélion s'élève un temple en l'honneur de Jupiter; tout auprès eſt l'antre célèbre, où l'on prétend que Chiron avoit anciennement établi ſa demeure, & qui porte encore le nom de ce Centaure. Nous y montâmes à la ſuite d'une proceſſion de jeunes gens, qui tous les

* Trois lieues et 1005 toiſes.

ans

ans y vont, au nom d'une ville voiſine, offrir un ſacrifice au ſouverain des dieux. Quoique nous fuſſions au milieu de l'été, & que la chaleur fut exceſſive au pié de la montagne, nous fûmes obligés de nous couvrir, à leur exemple, d'une toiſon épaiſſe. On éprouve en effet ſur cette hauteur un froid très rigoureux, mais dont l'impreſſion eſt en quelque façon affoiblie par la vue ſuperbe que préſentent d'un côté les plaines de la mer, de l'autre celles de la Theſſalie.

La montagne eſt couverte de ſapins, de cyprès, de cèdres, de différentes eſpèces d'arbres, & de ſimples, dont la médecine fait un grand uſage. On nous montra une racine, dont l'odeur, approchante de celle du thym, eſt, dit-on, meurtrière pour les ſerpens, & qui, priſe dans du vin, guérit de leurs morſures. On y trouve un arbuſte dont la racine eſt un remède pour la goute, l'écorce, pour la colique, les feuilles, pour les fluxions aux yeux ; mais le ſecret de la préparation eſt entre les mains d'une ſeule famille, qui prétend ſe l'être tranſmis de père en fils, depuis le centaure Chiron, à qui elle rapporte ſon origine. Elle n'en tire aucun avantage, & ſe croit obligée de traiter gratuitement les malades qui viennent implorer ſon ſecours.

Deſcendus de la montagne, à la ſuite de la proceſſion, nous fûmes priés au repas qui termine la cérémonie : nous vîmes enſuite une eſpèce de danſe particulière à quelques peuples de la Theſſalie, & très propre à exciter le courage & la vigilance des habitans de la campagne. Un Magnéſien ſe préſente avec ſes armes ; il les met à terre, & imite les geſtes & la démarche d'un homme qui, en temps de guerre, sème & laboure ſon champ. La crainte eſt empreinte ſur ſon front, il tourne la tête de chaque côté, il apperçoit un ſoldat ennemi qui cherche à le ſurprendre ; auſſitôt il ſaiſit ſes armes, attaque le ſoldat, en triomphe, l'attache à ſes bœufs, & le chaſſe devant lui. Tous ces mouvemens s'exécutent en cadence au ſon de la flûte.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. Cette ville, ſituée ſur une colline, au pié du mont Oſſa, domine de riches campagnes. La pureté de l'air & l'abondance des eaux la rendent un des plus agréables ſéjours de la Grèce. De-là juſqu'à Lariſſe, le pays eſt fertile & très peuplé. Il devient plus riant, à meſure qu'on approche de cette ville; qui paſſe avec raiſon pour la première & la plus riche de la Theſſalie : ſes dehors ſont embellis par le Pénée, qui roule auprès de ſes murs des eaux extrêmement claires.

Nous logeâmes chez Amyntor, & nous trouvâmes chez

lui tous les agrémens que nous devions attendre de l'ancienne amitié qui le lioit avec le père de Philotas.

VALLÉE DE TEMPÉ.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment en se rapprochant, le mont Olympe & le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Amyntor voulut nous accompagner. Nous prîmes un bateau, &, au lever de l'aurore, nous nous embarquâmes sur le Pénée, le 15 du mois métageitnion*. Bientôt s'offrirent à nous plusieurs villes, telles que Phalanna, Gyrton, Elaties, Mopsium, Homolis ; les unes placées sur les bords du fleuve, les autres sur les hauteurs voisines. Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ 160 stades†. C'est là que commence la vallée, & que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa qui est à sa droite, & le mont Olympe qui est à sa gauche, & dont la hauteur est d'un peu plus de 10 stades‡.

Suivant une ancienne tradition, un tremblement de terre sépara ces montagnes, & ouvrit un passage aux eaux qui submergeoient les campagnes. Il est du moins certain que si l'on fermoit ce passage, le Pénée ne pourroit plus avoir d'issue; car ce fleuve, qui reçoit dans sa course plusieurs rivières, coule dans un terrein qui s'élève par degrés, depuis ses bords, jusqu'aux collines & aux montagnes qui entourent cette contrée. Aussi disoit-on que, si les Thessaliens ne s'étoient soumis à Xerxès, ce prince auroit pris le parti de s'emparer de Gonnus, & d'y construire une barrière impénétrable au fleuve.

Cette ville est très importante par sa situation : elle est la clef de la Thessalie du côté de la Macédoine, comme les Thermopyles le font du côté de la Phocide.

* Le 10 août de l'an 357 avant J. C. † Six lieues et 120 toises.

‡ 960 toises. Plutarque rapporte une ancienne inscription, par laquelle il paroît que Xénagoras avoit trouvé la hauteur de l'Olympe de 10 stades, 1 plethre moins 4 piés. Le plethre, suivant Suidas, étoit la sixième partie du stade, par conséquent de 15 toises 4 piés six pouces. Otez les 4 piés, reste 15 toises, qui, ajoutées aux 945 que donnent les stades, font 960 toises pour la hauteur de l'Olympe. M. Bernouilli l'a trouvée de 1017 toises.

La vallée s'étend du ſud-oueſt au nord-eſt ; ſa longueur eſt de 40 ſtades*, ſa plus grande largeur d'environ 2 ſtades ½ † ; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paroît être que de 100 piés‡.

Les montagnes ſont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté ſurprenante. De leurs piés jailliſſent des ſources d'une eau pure comme le criſtal ; & des intervalles qui ſéparent leurs ſommets, s'échappe un air frais que l'on reſpire avec une volupté ſecrète. Le fleuve préſente preſque par-tout un canal tranquille, & dans certains endroits il embraſſe de petites îles, dont il éterniſe la verdure. Des grottes, percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon, placèes aux deux côtés du fleuve, ſemblent être l'aſyle du repos & du plaiſir. Ce qui nous étonnoit le plus étoit une certaine intelligence dans la diſtribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs, c'eſt l'art qui s'efforce d'imiter la nature ; ici, on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers & différentes ſortes d'arbriſſeaux forment d'eux-mêmes des berceaux & des boſquets, & font un beau contraſte avec des bouquets de bois placés au pié de l'Olympe. Les rochers ſont tapiſſés d'une eſpèce de lierre, & les arbres, ornés de plantes qui ſerpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, & tombent en feſtons & en guirlandes. Enfin, tout préſente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil ſemble reſpirer la fraîcheur, & l'ame recevoir un nouvel eſprit de vie.

Les Grecs ont des ſenſations ſi vives, ils habitent un climat ſi chaud, qu'on ne doit pas être ſurpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aſpect, & même au ſouvenir de cette charmante vallée : au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que, dans le printemps, elle eſt toute émaillée de fleurs, & qu'un nombre infini d'oiſeaux y font entendre des chants, à qui la ſolitude & la ſaiſon ſemblent prêter une mélodie plus tendre & plus touchante.

Cependant nous ſuivions lentement le cours du Pénée ; & mes regards, quoique diſtraits par une foule d'objets délicieux, revenoient toujours ſur ce fleuve. Tantôt, je voyois ſes flots étinceler à travers le feuillage dont ſes bords ſont ombragés ; tantôt ; m'approchant du rivage, je contemplois le cours paiſible de ſes ondes qui ſembloient ſe ſoutenir mutuellement, & rempliſſoient leur carrière ſans tumulte & ſans effort. Je diſois à Amyntor : Telle eſt l'image d'une ame pure & tran-

* Environ une lieue et demie. Je donne toujours à la lieue 2500 toiſes.
† Environ 236 toiſes.
‡ Environ 94 de nos piés.

quille ; ſes vertus naiſſent toutes de concert & ſans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait ſeule éclater par ſon oppoſition. Amyntor me répondit : Je vais vous montrer l'image de l'ambition, & les funeſtes effets qu'elle produit.

Alors il me conduiſit dans une des gorges du mont Oſſa, où l'on prétend que ſe donna le combat des Titans contre les Dieux. C'eſt là qu'un torrent impétueux ſe précipite ſur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ſes chutes. Nous parvînmes en un endroit où ſes vagues fortement comprimées cherchoient à forcer un paſſage. Elles ſe heurtoient, ſe ſoulevoient, & tomboient, en mugiſſant, dans un gouffre, d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur, pour ſe briſer les unes contre les autres dans les airs.

Mon ame étoit occupée de ce ſpectacle, lorſque je levai les yeux autour de moi ; je me trouvai reſſerré entre deux montagnes noires, arides, ſillonnées dans toute leur hauteur par des abymes profonds. Près de leurs ſommets des nuages erroient peſamment parmi des arbres funèbres, ou reſtoient ſuſpendus ſur leurs branches ſtériles. Au deſſous, je vis la nature en ruine ; les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, & n'offroient que des roches menaçantes & confuſément entaſſées. Quelle puiſſance a donc briſé les liens de ces maſſes énormes ? Eſt-ce la fureur des aquilons ? Eſt-ce un bouleverſement du globe ? Eſt-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans ? Je l'ignore : mais enfin, c'eſt dans cette affreuſe vallée que les conquérans devroient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

Nous nous hâtâmes de ſortir de ces lieux, & bientôt nous fûmes attirés par les ſons mélodieux d'une lyre, & par des voix plus touchantes encore : c'étoit la *Théorie*, ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé. Ils diſent qu'Apollon étoit venu dans leur ville avec une couronne & une branche de laurier cueillies dans cette vallée, & c'eſt pour en rappeler le ſouvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle étoit compoſée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un ſacrifice pompeux ſur un autel élevé près des bords du Pénée ; &, après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'étoit couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En ſortant de le vallée, le plus beau des ſpectacles s'offrit à nous. C'eſt une plaine couverte de maiſons & d'arbres, où le fleuve, dont le lit eſt plus large & le cours plus paiſible, ſemble ſe multiplier par des ſinuoſités ſans nombre. A quel-

se présente la presqu'île de Pallène, & dans le lointain, le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous comptions retourner le soir à Gonnus; mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer: elle appartenoit à un Thessalien, qui s'empressa de nous accueillir. Il avoit passé quelque temps à la cour du roi Cotys, &, pendant le souper, il nous raconta des anecdotes relatives à ce prince.

Cotys, nous dit-il, est le plus riche, le plus voluptueux & le plus intempérant des rois de Thrace. Outre d'autres branches de revenus, il tire tous les ans plus de 200 talens* des ports qu'il possède dans la Chersonèse; cependant ses trésors suffisent à peine à ses goûts.

En été, il erre avec sa cour dans des bois, où sont pratiquées de belles routes: dès qu'il trouve sur les bords d'un ruisseau un aspect riant & des ombrages frais, il s'y établit, & s'y livre à tous les excès de la table. Il est maintenant entraîné par un délire qui n'exciteroit que la pitié, si la folie jointe au pouvoir ne rendoit les passions cruelles. Savez-vous quel est l'objet de son amour? Minerve. Il ordonna d'abord à une de ses maîtresses de se parer des attributs de cette divinité; mais, comme une pareille illusion ne servit qu'à l'enflammer davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. Les nôces furent célébrées avec la plus grande magnificence: j'y fus invité. Il attendoit avec impatience son épouse: en l'attendant, il s'enivra. Sur la fin du repas, un de ses gardes alla, par son ordre, à la tente où le lit nuptial étoit dressé: à son retour, il annonça que Minerve n'étoit pas encore arrivée. Cotys le perça d'une flèche qui le priva de la vie. Un autre garde éprouva le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, dit qu'il venoit de voir la déesse, qu'elle étoit couchée, & qu'elle attendoit le roi depuis long-temps. A ces mots, le soupçonnant d'avoir obtenu les faveurs de son épouse, il se jette en fureur sur lui, & le déchire de ses propres mains.

Tel fut le récit du Thessalien. Quelque temps après, deux frères, Héraclide & Python, conspirèrent contre Cotys, & lui ôtèrent la vie. Les Athéniens, ayant eu successivement lieu de s'en louer & de s'en plaindre, lui avoient décerné, au commencement de son règne, une couronne d'or avec le titre de citoyen: après sa mort, ils déférèrent les mêmes honneurs à ses assassins.

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre réveil, la mer étoit calme & le ciel serein; nous revînmes à la vallée, &

* Plus d'un million-quatre-vingt mille livres.

nous

nous vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans, en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage aux eaux du Pénée, découvrit les belles plaines de Larisse.

Les habitans de Gonnus, d'Homolis & des autres villes voisines arrivoient successivement dans la vallée. L'encens des sacrifices brûloit de toutes parts ; le fleuve étoit couvert de bateaux qui descendoient & montoient sans interruption. On dressoit des tables dans les bosquets, sur le gazon, sur les bords du fleuve, dans les petites îles, auprès des sources qui sortent des montagnes. Une singularité qui distingue cette fête, c'est que les esclaves y sont confondus avec leurs maîtres, ou plûtot, que les premiers y sont servis par les seconds. Ils exercent leur nouvel empire avec une liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence, & qui ne sert qu'à rendre la joie plus vive. Aux plaisirs de la table se mêloient ceux de la danse, de la musique & de plusieurs autres exercices qui se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse, &, quelques jours après, nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux. J'en avois vu de semblables en différentes villes de la Grèce ; mais, les habitans de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples. La scène étoit aux environs de cette ville : on fit partir plusieurs taureaux, & autant de cavaliers qui les poursuivoient & les aiguillonnoient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses côtés, qu'il le presse & l'évite tour à tour, &, qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse par les cornes, & le jette à terre sans descendre lui-même de cheval. Quelquefois il s'élance sur l'animal écumant de fureur, &, malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

L'administration de cette ville est entre les mains d'un petit nombre de magistrats qui sont élus par le peuple, & qui se croient obligés de le flatter & de sacrifier son bien à ses caprices.

Les naturalistes prétendent que, depuis qu'on a ménagé une issue aux eaux stagnantes qui couvroient, en plusieurs endroits, les environs de cette ville, l'air est devenu plus pur & beaucoup plus froid. Ils citent deux faits en faveur de leur opinion. Les oliviers se plaisoient infiniment dans ce canton ; ils ne peuvent aujourd'hui y résister aux rigueurs des hivers ; & les vignes y gèlent très souvent, ce qui n'arrivoit jamais autrefois.

Nous étions déjà en automne: comme cette saison est ordinairement très belle en Thessalie, & qu'elle y dure longtemps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines : mais, le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Epire, & nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pié du mont Pindus.

Fin du Chapitre trente-cinquième

CHAPITRE XXXVI.

*Voyage d'Epire, d'Acarnanie & d'Etolie. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.**

LE mont Pindus sépare la Thessalie de l'Epire. Nous le traversâmes au-dessus de Gomphi, & nous entrâmes dans le pays des Athamanes. De-là nous aurions pu nous rendre à l'oracle de Dodone, qui n'en est pas éloigné ; mais, outre qu'il auroit fallu franchir des montagnes déjà couvertes de neige, & que l'hiver est très rigoureux dans cette ville, nous avions vu tant d'oracles en Béotie, qu'ils nous inspiroient plus de dégoût que de curiosité : nous prîmes donc le parti d'aller droit à Ambracie par un chemin très court, mais assez rude.

Cette ville, colonie des Corinthiens, est située auprès d'un golfe qui porte aussi le nom d'Ambracie.† Le fleuve Aréthon coule à son couchant ; au levant, est une colline où l'on a construit une citadelle. Ses murs ont environ 24 stades de circuit ‡ ; au-dedans, les regards sont attirés par des temples & d'autres beaux monumens ; au-dehors, par des plaines fertiles qui s'étendent au loin. Nous y passâmes quelques jours, & nous y prîmes des notions générales sur l'Epire.

Le mont Pindus au levant, & le golfe d'Ambracie au midi, séparent, en quelque façon, l'Epire du reste de la Grèce. Plusieurs chaînes de montagnes couvrent l'intérieur du pays ; vers les côtes de la mer on trouve des aspects agréables, & de riches campagnes. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on distingue l'Achéron qui se jette dans un marais de même nom, & le Cocyte dont les eaux sont d'un goût désagréable : non loin de-là est un endroit nommé Aorne ou Averne, d'où s'exhalent

* Voyez la carte générale de la Grèce.

† Ce golfe est le même que celui où se donna depuis la célèbre bataille d'Actium. ‡ 2268 toises.

des

des vapeurs dont les airs ſont infectés. A ces traits, on reconnoit aiſément le pays où, dans les temps les plus anciens, on a placé les enfers. Comme l'Epire étoit alors la dernière des contrées connues du côté de l'occident, elle paſſa pour la région des ténèbres; mais, à meſure que les bornes du monde ſe reculèrent du même côté, l'enfer changea de poſition, et fut placé ſucceſſivement en Italie et en Ibérie, toujours dans les endroits où la lumière du jour ſembloit s'éteindre.

L'Epire a pluſieurs ports aſſez bons. On tire de cette province, entre autres choſes, des chevaux légers à la courſe, & des mâtins auxquels on confie la garde des troupeaux, & qui ont un trait de reſſemblance avec les Epirotes; c'eſt qu'un rien ſuffit pour les mettre en fureur. Certains quadrupèdes y ſont d'une grandeur prodigieuſe: il faut être debout ou légèrement incliné pour traire les vaches, & elles rendent une quantité ſurprenante de lait.

J'ai ouï parler d'une fontaine qui eſt dans la contrée des Chaoniens. Pour en tirer le ſel dont ſes eaux ſont imprégnées, on les fait bouillir & évaporer. Le ſel qui reſte eſt blanc comme la neige.

Outre quelques colonies Grecques établies en divers cantons de l'Epire, on diſtingue dans ce pays quatorze nations anciennes, barbares pour la plupart, diſtribuées dans de ſimples bourgs; quelques unes qu'on a vues, en diverſes époques, ſoumiſes à différentes formes de gouvernement; d'autres, comme les Moloſſes, qui, depuis environ neuf ſiècles, obéiſſent à des princes de la même nation. C'eſt une des plus anciennes & des plus illuſtres de la Grèce: elle tire ſon origine de Pyrrhus, fils d'Achille, & ſes deſcendans ont poſſédé, de père en fils, un trône qui n'a jamais éprouvé la moindre ſecouſſe. Des philoſophes attribuent la durée de ce royaume au peu d'étendue des états qu'il renfermoit autrefois. Ils prétendent que moins les ſouverains ont de puiſſance, moins ils ont d'ambition & de penchant au deſpotiſme. La ſtabilité de cet empire eſt maintenue par un uſage conſtant; quand un prince parvient à la couronne, la nation s'aſſemble dans une des principales villes. Après les cérémonies que preſcrit la religion, le ſouverain et les ſujets s'engagent, par un ſerment prononcé en face des autels, l'un de régner ſuivant les lois, les autres de défendre la royauté, conformément aux mêmes lois.

Cet uſage commença au dernier ſiècle: il ſe fit alors une révolution éclatante dans le gouvernement et dans les mœurs des Moloſſes. Un de leurs rois en mourant ne laiſſa qu'un fils. La nation, perſuadée que rien ne pouvoit l'intéreſſer autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia le ſoin à

des hommes ſages, qui conçurent le projet de l'élever loin des plaiſirs et de la flatterie. Ils le conduiſirent à Athènes, et ce fut dans une république qu'il s'inſtruiſit des devoirs mutuels des ſouverains et des ſujets. De retour dans ſes états, il donna un grand exemple; il dit au peuple: J'ai trop de pouvoir, je veux le borner. Il établit un ſénat, des lois et des magiſtrats. Bientôt les lettres et les arts fleurirent par ſes ſoins et par ſes exemples. Les Moloſſes, dont il étoit adoré, adoucirent leurs mœurs, et prirent ſur les nations barbares de l'Epire la ſupériorité que donnent les lumières.

ORACLE DE DODONE.

DANS une des parties ſeptentrionales de l'Epire eſt la ville de Dodone. C'eſt là que ſe trouve le temple de Jupiter, & l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle ſubſiſtoit dès le temps où les habitans de ces cantons n'avoient qu'une idée confuſe de la divinité ; & cependant ils portoient déjà leurs regards inquiets ſur l'avenir, tant il eſt vrai que le déſir de le connoître eſt une des plus anciennes maladies de l'eſprit humain, comme elle en eſt une des plus funeſtes! J'ajoute qu'il en eſt une autre qui n'eſt pas moins ancienne parmi les Grecs; c'eſt de rapporter à des cauſes ſurnaturelles, non-ſeulement les effets de la nature, mais encore les uſages et les établiſſemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne ſuivre les chaînes de leurs traditions, on s'apperçoit qu'elles aboutiſſent toutes à des prodiges. Il en fallut un ſans doute pour inſtituer l'oracle de Dodone, et voici comme les prêtreſſes du temple le racontent.

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent, l'une en Libye, et l'autre à Dodone. Cette dernière s'étant poſée ſur un chêne, prononça ces mots d'une voix très diſtincte: ,, Etabliſſez en ces ,, lieux un oracle en l'honneur de Jupiter. ,, L'autre colombe preſcrivit la même choſe aux habitans de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprêtes des dieux. Quelque abſurde que ſoit ce récit, il paroit avoir un fondement réel. Les prêtres Egyptiens ſoutiennent que deux prêtreſſes portèrent autrefois leurs rites ſacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et, dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot déſigne une colombe et une veille femme.

Dodone eſt ſituée au pié du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de ſources intariſſables. Elle doit ſa gloire et ſes richeſſes aux étrangers qui viennent conſulter l'oracle.

Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent, ſont décorés par des ſtatues ſans nombre, et par les offrandes de preſque tous les peuples de la terre. La forêt ſacrée s'élève tout auprès. Parmi les chênes dont elle eſt formée, il en eſt un qui porte le nom de divin ou de prophétique. La piété des peuples l'a conſacré depuis une longue ſuite de ſiècles.

Non loin du temple eſt une ſource qui tous les jours eſt à ſec à midi, et dans ſa plus grande hauteur, à minuit; qui tous les jours croît et décroît inſenſiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle préſente un phénomène plus ſingulier encore. Quoique ſes eaux ſoient froides & éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche juſqu'à une certaine diſtance*. La forêt de Dodone eſt entourée de marais; mais le territoire en général eſt très fertile, & l'on y voit de nombreux troupeaux errer dans de belles prairies.

Trois prêtreſſes ſont chargées du ſoin d'annoncer les déciſions de l'oracle; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques uns des miniſtres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois conſulté l'oracle ſur une entrepriſe qu'il méditoit, la prêtreſſe répondit: „ Commettez une impiété, & „ vous réuſſirez. „ Les Béotiens, qui la ſoupçonnoient de favoriſer leurs ennemis, la jetèrent auſſitôt dans le feu, en diſant: „ Si la prêtreſſe nous trompe, elle mérite la mort; ſi „ elle dit la vérité, nous obéiſſons à l'oracle en faiſant une „ action impie. „ Les deux autres prêtreſſes crurent devoir juſtifier leur malheureuſe compagne. L'oracle, ſuivant elles, avoit ſimplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trépiés ſacrés qu'ils avoient dans leur temple, & de les apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même temps il fut décidé que déſormais elles ne répondroient plus aux queſtions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de pluſieurs manières leurs ſecrets aux prêtreſſes de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt ſacrée, &, ſe plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles ſont attentives, ſoit au murmure de ſes feuilles, agitées par le zéphir, ſoit au gémiſſement de ſes branches, battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une ſource qui jaillit du pié de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ſes ondes fugitives. Elles ſaiſiſſent habilement les gradations & les nuances des ſons qui frappent leurs

* On racontoit à-peu-près la même choſe de la fontaine brûlante ſituée à trois lieues de Grenoble, & regardée, pendant long-temps, comme une des ſept merveilles du Dauphiné. Mais le prodige a diſparu, dès qu'on a pris la peine d'en examiner la cauſe.

oreilles,

oreilles, &, les regardant comme les présages des évènemens futurs, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, & plus souvent encore suivant l'intérêt de ceux qui les consultent.

Elles observent la même méthode pour expliquer le bruit qui résulte du choc de plusieurs bassins de cuivre suspendus autour du temple. Ils sont tellement rapprochés, qu'il suffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtresse, attentive au son qui se communique, se modifie & s'affoiblit, fait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuse.

Ce n'est pas tout encore. Près du temple sont deux colonnes; sur l'une est un vase d'airain, sur l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles & terminées chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone est fort exposée au vent, les chaînes frappent le vase presque sans interruption, & produisent un son qui subsiste long temps; les prêtresses peuvent en calculer la durée, & le faire servir à leurs desseins.

On consulte aussi l'oracle par le moyen des sorts. Ce sont des bulletins ou dés, qu'on tire au hasard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avoient choisi cette voie pour connoître le succès d'une de leurs expéditions, le singe du roi des Molosses sauta sur la table, renversa l'urne, éparpilla les sorts, & la prêtresse effrayée s'écria: „ Que les „ Lacédémoniens, loin d'aspirer à la victoire, ne devoient „ plus songer qu'à leur sûreté.„ Les députés de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, & jamais évènement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone. Je vais en rapporter une, pour en faire connoître l'esprit.

„ Voici ce que le prêtre de Jupiter prescrit aux Athéniens. „ Vous avez laissé passer le temps des sacrifices & de la dé- „ putation; envoyez au plutôt des députés: qu'outre les „ présens déjà décernés par le peuple, ils viennent offrir à „ Jupiter neuf bœufs propres au labourage, chaque bœuf „ accompagné de deux brebis; qu'ils présentent à Dioné „ une table de bronze, un bœuf & d'autres victimes.„

Cette Dioné étoit fille d'Uranus; elle partage avec Jupiter l'encens que l'on brûle au temple de Dodone, & cette association de divinités sert à multiplier les sacrifices & les offrandes.

Tels étoient les récits qu'on nous faisoit à Ambracie. Cependant l'hiver approchoit, & nous pensions à quitter cette ville.

ville. Nous trouvâmes un vaisseau marchand qui partoit pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous y fûmes admis comme passagers, &, dès que le beau temps fut décidé, nous sortîmes du port & du golfe d'Ambracie. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportoient à force de bras leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre étoit plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, & nous parvinmes à son extrémité, formée par une montagne très élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon que les matelots distinguent & saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

SAUT DE LEUCADE.

PENDANT qu'un grand nombre de bateaux se rangeoient circulairement au pié du promontoire, quantité de gens s'efforçoient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtoient auprès du temple, les autres grimpoient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un évènement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçoient rien de sinistre, & nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout-à-coup nous vîmes sur une roche écartée plusieurs de ces hommes en saisir un d'entre eux, & le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevoient, tant sur la montagne que dans les bateaux. Cet homme étoit couvert de plumes; on lui avoit de plus attaché des oiseaux, qui, en déployant leurs ailes, retardoient sa chûte. A peine fut-il dans la mer, que les bateliers, empressés de le secourir, l'en retirèrent, & lui prodiguèrent tous les soins qu'on pourroit exiger de l'amitié la plus tendre. J'avois été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai: Ah barbares! est-ce ainsi que vous vous jouez de la vie des hommes! Mais ceux du vaisseau s'étoient fait un amusement de ma surprise & de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit: Ce peuple, qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, est dans l'usage d'offrir à ce dieu un sacrifice expiatoire, & de détourner sur la tête de la victime tous les fléaux dont il est menacé. On choisit pour cet effet un homme condamné à subir le dernier supplice. Il périt rarement dans les flots; &, après l'en avoir sauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

Vous serez bien plus étonné, ajouta l'Ambraciote, quand vous connoitrez l'étrange opinion qui s'est établie parmi les Grecs,

Grecs. C'eſt que le ſaut de Leucade eſt un puiſſant remède contre les fureurs de l'amour. On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir à Leucade, monter ſur ce promontoire, offrir des ſacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un vœu formel de s'élancer dans la mer, & s'y précipiter d'eux-mêmes.

On prétend que quelques uns furent guéris des maux qu'ils ſouffroient, & l'on cite entre autres un citoyen de Buthroton en Epire, qui, toujours prêt à s'enflammer pour des objets nouveaux, ſe ſoumit quatre fois à cette épreuve, & toujours avec le même ſuccès. Cependant, comme la plupart de ceux qui l'ont tentée, ne prenoient aucune précaution pour rendre leur chute moins rapide, preſque tous y ont perdu la vie, & les femmes en ont été ſouvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémiſe, de cette fameuſe reine de Carie qui donna tant de preuves de ſon courage à la bataille de Salamine. Epriſe d'une paſſion violente pour un jeune homme qui ne répondoit pas à ſon amour, elle le ſurprit dans le ſommeil, & lui creva les yeux. Bientôt les regrets & le déſeſpoir l'amenèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la ſauver.

Telle fut auſſi la fin de la malheureuſe Sapho. Abandonnée de Phaon ſon amant, elle vint ici chercher un ſoulagement à ſes peines, & n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le ſaut de Leucade, qu'on ne voit plus guere d'amans s'engager par des vœux indiſcrets à les imiter.

En continuant notre route, nous vîmes, à droite, les îles d'Ithaque & de Céphallénie ; à gauche, les rivages de l'Acarnanie. On trouve dans cette dernière province quelques villes conſidérables, quantité de petits bourgs fortifiés, pluſieurs peuples d'origine différente, mais aſſociés dans une confédération générale, & preſque toujours en guerre contre les Etoliens leurs voiſins, dont les états ſont ſéparés des leurs par le fleuve Achéloüs. Les Acarnaniens ſont fidèles à leur parole, & extrêment jaloux de leur liberté.

Après avoir paſſé l'embouchure de l'Achéloüs, nous raſâmes pendant toute une journée les côtes de l'Etolie. Ce pays, où l'on trouve des campagnes fertiles, eſt habité par une nation guerrière, & diviſé en diverſes peuplades, dont la plupart ne ſont pas Grecques d'origine, & dont quelques unes conſervent encore des reſtes de leur ancienne barbarie, parlant une langue très difficile à entendre, vivant de chair crue, ayant pour domiciles des bourgs ſans défenſe. Ces différentes peuplades, en réuniſſant leurs intérêts, ont formé une grande aſſociation, ſemblable à celle des Béotiens, des Theſſaliens &

des Acarnaniens. Elles s'aſſemblent tous les ans, par députés, dans la ville de Thermus, pour élire les chefs qui doivent les gouverner. Le faſte qu'on étale dans cette aſſemblée, les jeux, les fêtes, le concours des marchands & des ſpectateurs, la rendent auſſi brillante qu'auguſte.

Les Etoliens ne reſpectent ni les alliances, ni les traités. Dès que la guerre s'allume entre deux nations voiſines de leur pays, ils les laiſſent s'affoiblir, tombent enſuite ſur elles, & leur enlèvent les priſes qu'elles ont faites. Ils appellent cela *butiner dans le butin*.

Ils ſont fort adonnés à la piraterie, ainſi que les Acarnaniens & les Locres Ozoles. Tous les habitans de cette côte n'attachent à cette profeſſion aucune idée d'injuſtice ou d'infamie. C'eſt un reſte des mœurs de l'ancienne Grèce, & c'eſt par une ſuite de ces mœurs qu'ils ne quittent point leurs armes, même en temps de paix. Leurs cavaliers ſont très redoutables, quand ils combattent corps à corps ; beaucoup moins, quand ils ſont en bataille rangée. On obſerve préciſément le contraire parmi les Theſſaliens.

A l'eſt de l'Achéloüs, on trouve des lions ; on en retrouve en remontant vers le nord juſqu'au fleuve Neſtus en Thrace. Il ſemble que dans ce long eſpace ils n'occupent qu'une liſière, à laquelle ces deux fleuves ſervent de bornes ; le premier, du côté du couchant ; le ſecond, du côté du levant. On dit que ces animaux ſont inconnus aux autres régions de l'Europe.

Après quatre jours de navigation, nous arrivâmes à Naupacte, ville ſituée au pié d'une montagne dans le pays des Locres Ozoles. Nous vîmes ſur le rivage un temple de Neptune, & tout auprès un antre couvert d'offrandes, & conſacré à Vénus. Nous y trouvâmes quelques veuves qui venoient demander à la déeſſe un nouvel époux.

Le lendemain nous prîmes un petit navire qui nous conduiſit à Pagæ, port de la Mégaride, & de-là nous nous rendîmes à Athènes.

Fin du Chapitre trente-ſixième.

CHAPITRE


ap. XXXVII.
MER DE CRISSA ou D'ALCYON
ÉTOLIE
LOCRIDE
BÉOTIE
Calydon
Œniadæ
Echinades
Naupacte
Temple de Neptune
Antirrhium Pr.
Rhium Pr.
Drepanum Pr.
Messatis
Patræ
Milichus
Dymé
Olenus
Glaucus R.
Argyre
Bolinæ
DYMÉENS
PATRÉENS
PHARÉENS
Pharæ
Larissus R.
Buprasium
Teutheas R.
Pirus ou Pierus R. autrement appelé Achelous
Bois de Dioscures
Eurytiæ
Roche Olénienne
Tritée
TRITÉENS
Myrtuntium
Mont Scollis
Mont Erymanthe
Mont Pholoé
Pénée R.
ÉLIS
ÉLIDE
Ruines de la Ville d'Helice ancien rivage
Grotte d'Hercule Buraique
Port d'Ægire
ÆGIUM
Hélice
Cérynie
Bura
CÉRYNIENS
BURÉENS
ÉGIENS
ÉGIRATES
Égire
PÉLLÉNÉENS
Pellène
Gonusse
Phellor
Porinas
Crius R.
les Aristonautes ou Olurus
Mysæum
Sythas R.
Elisson R.
Temple de Neptune
SICYONE
Olympium
Asope R.
SICYONIE
Thyamia
Titane
Phlionte
PHLIASIE
Tricaræ
Cynætha
Mt. Cyllène
Mt. Aroanien
Phénéos
Mt. Stymphale
Stymphale
Bembina
Némée
Cléones
Clitor
Caphyes
Psophis
Orchomène
ARCADIE
ACHAIE
CORINTHE
Acro corinthe
CORINTHIE
Temple de Junon
Olmiæ Pr.
Œnoa
Lechée
Thermæ
Mont Géranien
Pagæ
MÉGARIDE
Roches Sciron.
Crommyon
Sidus
Schœnus
Cenchrées
Pt. et Pr. Bucéphale
Pt. des Athéniens ou Pirée
Spiræe Pr.
MER SARONIQUE
Tenée
Solygie
Piræe
Mt. Arachnée
Épidaure
ÉPIDAURIE
ARGOS
ARGOLIDE
LA CORINTHIE, LA SICYONIE, LA PHLIASIE, ET L'ACHAIE.
Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.
Stades Olympiques
50 100 150
Lieues communes de France
1 2 3 4 5 6
15
45

CHAPITRE XXXVII.

Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone & de l'Achaïe.

NOUS pafsâmes l'hiver à Athènes; attendant avec impatience le moment de reprendre la fuite de nos voyages. Nous avions vu les provinces feptentrionales de la Grèce. Il nous reftoit à parcourir celles du Péloponèfe: nous en prîmes le chemin au retour du printemps*.

MÉGARE.

Après avoir traverfé la ville d'Eleufis, dont je parlerai dans la fuite, nous entrâmes dans la Mégarie qui fépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes & de bourgs. Mégare, qui en eft la capitale, tenoit autrefois au port de Nifée par deux longues murailles que les habitans fe crurent obligés de détruire, il y a environ un fiècle. Elle fut long-temps foumife à des rois. La démocratie y fubfifta, jufqu'à ce que les orateurs publics, pour plaire à la multitude, l'engagèrent à fe partager les dépouilles des riches citoyens. Le gouvernement oligarchique y fut alors établi; de nos jours, le peuple a repris fon autorité.

Les Athéniens fe fouviennent que cette province faifoit autrefois partie de leur domaine, & il voudroient bien l'y réunir; car elle pourroit, en certaines occurences, leur fervir de barrière: mais elle a plus d'une fois attiré leurs armes, pour avoir préféré à leur alliance celle de Lacédémone. Pendant la guerre du Péloponèfe, ils la réduifirent à la dernière extrémité, foit en ravageant fes campagnes, foit en lui interdifant tout commerce avec leurs états. Pendant la paix, les Mégariens portent à Athènes leurs denrées, & fur-tout une affez grande quantité de fel, qu'ils ramaffent fur les rochers qui font aux environs du port. Quoiqu'ils ne pofsèdent qu'un petit territoire auffi ingrat que celui de l'Attique, plufieurs fe font enrichis par une fage économie; d'autres, par un goût de parcimonie qui leur a donné la réputation de n'employer dans les traités, ainfi que dans le commerce, que les rufes de la mauvaife foi & de l'efprit mercantile.

Ils eurent dans le fiècle dernier quelques fuccès brillans; leur puiffance eft aujourd'hui anéantie; mais leur vanité s'eft accrue en raifon de leur foibleffe, & ils fe fouviennent plus de

* Vers le mois de mars de l'an 356 avant J. C.

ce qu'ils ont été que de ce qu'ils sont. Le soir même de notre arrivée, soupant avec les principaux citoyens, nous les interrogeâmes sur l'état de leur marine; ils nous répondirent: Au temps de la guerre des Perses, nous avions vingt galères à la bataille de Salamine.—Pourriez-vous mettre sur pié une bonne armée?—Nous avions 3000 soldats à la bataille de Platée.—Votre population est-elle nombreuse?—Elle l'étoit si fort autrefois, que nous fûmes obligés d'envoyer des colonies en Sicile, dans la Propontide, au Bosphore de Thrace & au Pont-Euxin. Ils tâchèrent ensuite de se justifier de quelques perfidies qu'on leur reproche, & nous racontèrent une anecdote qui mérite d'être conservée. Les habitans de la Mégaride avoient pris les armes les uns contre les autres. Il fut convenu que la guerre ne suspendroit point les travaux de la campagne. Le soldat qui enlevoit un laboureur, l'amenoit dans sa maison, l'admettoit à sa table, & le renvoyoit avant que d'avoir reçu la rançon dont ils étoient convenus. Le prisonnier s'empressoit de l'apporter, dès qu'il avoit pu la rassembler. On n'employoit pas le ministère des lois contre celui qui manquoit à sa parole; mais il étoit par-tout détesté pour son ingratitude & son infamie. Ce fait ne s'est donc pas passé de nos jours, lui dis-je? Non, répondirent-ils, il est du commencement de cet empire. Je me doutois bien, repris-je, qu'il appartenoit aux siècles d'ignorance.

Les jours suivans on nous montra plusieurs statues; les unes en bois, & c'étoient les plus anciennes; d'autres en or & en ivoire, & ce n'étoient pas les plus belles; d'autres enfin en marbre ou en bronze, exécutées par Praxitèle & par Scopas. Nous vîmes aussi la maison du Sénat, & d'autres édifices construits d'une pierre très blanche, très facile à tailler, & pleine de coquilles pétrifiées.

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie. Euclide, son fondateur, fut un des plus zèlés disciples de Socrate; malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oseroit franchir leurs limites, on le vit, plus d'une fois, partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, & s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinoient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate, qui dirigeoit ses recherches vers cet unique point, n'employa, pour l'atteindre, que des moyens simples; mais Euclide, trop familiarisé avec les écrits de Parménide & de l'école d'Elée, eut recours dans la suite à la voie des abstractions; voie souvent dangereuse, & plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon; il disoit que le vrai bien doit

doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il falloit ensuite définir ces différentes propriétés ; & la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir, fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, & de se borner à les agiter long-temps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion ; je parle des règles du syllogisme, dont les coups aussi terribles qu'imprévus, terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour les détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, & les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur & de contradiction.

Euclide l'introduisit dans la sienne, peut-être sans le vouloir ; car il étoit naturellement doux & patient : son frère qui croyoit avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans sa colère : ,, Je veux mourir, si je ne me venge.,, ,, Et moi, répondit ,, Euclide, si je ne te force à m'aimer encore.,, Mais il céda trop souvent au plaisir de multiplier & de vaincre les difficultés, & ne prévit pas que des principes souvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, son successeur, conduisit ses disciples par des sentiers encore plus glissans & plus tortueux. Euclide exerçoit les esprits, Eubulide les secouoit avec violence. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup de connoissances & de lumières : je devois en avertir avant que de parler du second.

Nous le trouvâmes entouré de jeunes gens attentifs à toutes ses paroles, & jusqu'à ses moindres signes. Il nous entretint de la manière dont il les dressoit, & nous comprîmes qu'il préféroit la guerre offensive à la défensive. Nous le priâmes de nous donner le spectacle d'une bataille ; &, pendant qu'on en faisoit les apprêts, il nous dit qu'il avoit découvert plusieurs espèces de syllogismes, tous d'un secours merveilleux pour éclaircir les idées. L'un s'appeloit le voilé ; un autre, le chauve ; un troisième, le menteur, & ainsi des autres.

Je vais en essayer quelques uns en votre présence, ajouta-t-il ; ils seront suivis du combat dont vous désirez être les témoins : ne les jugez pas légèrement : il en est qui arrêtent les meilleurs esprits, & les engagent dans des défilés d'où ils ont bien de la peine à sortir.

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux piés. Il me demanda si je la connoissois. Je répondis que non. Eh bien, reprit-il, voici comme j'argumente : Vous ne connoissez pas cet homme ; or, cet homme est

eſt votre ami : donc vous ne connoiſſez pas votre ami. Il abattit le voile, & je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étois fort lié. Eubulide s'adreſſant tout de ſuite à Philotas : Qu'eſt-ce qu'un homme chauve, lui dit-il?—c'eſt celui qui n'a point de cheveux.—Et s'il lui en reſtoit un, le ſeroit-il encore?—Sans doute. S'il en reſte 2, 3, 4? Il pouſſa cette ſérie de nombres aſſez loin, augmentant toujours d'une unité, juſqu'à ce que Philotas finit par avouer que l'homme en queſtion ne ſeroit plus chauve. Donc, reprit Eubulide, un ſeul cheveu ſuffit pour qu'un homme ne ſoit point chauve, & cependant vous aviez d'abord aſſuré le contraire. Vous ſentez bien, ajouta-t-il, qu'on prouvera de même qu'un ſeul mouton ſuffit pour former un troupeau, un ſeul grain, pour donner la meſure exacte d'un boiſſeau. Nous parûmes ſi étonnés de ces miſérables équivoques & ſi embarraſſés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Eubulide nous diſoit : voici enfin le nœud le plus difficile à délier. Epiménide a dit que tous les Crétois ſont menteurs ; or, il étoit Crétois lui-même : donc il a menti ; donc les Crétois ne ſont pas menteurs ; donc Epiménide n'a pas menti ; donc les Crétois ſont menteurs. Il achève à peine, & s'écrie tout-à-coup : Aux armes, aux armes, attaquez, défendez le menſonge d'Epiménide.

A ces mots, l'œil en feu, le geſte menaçant, les deux partis s'avancent, ſe preſſent, ſe repouſſent, font pleuvoir l'un ſur l'autre une grêle de ſyllogiſmes, de ſophiſmes, de paralogiſmes. Bientôt les ténèbres s'épaiſſiſſent, les rangs ſe confondent, les vainqueurs & les vaincus ſe percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes pièges. Des paroles outrageantes ſe croiſent dans les airs, & ſont enfin étouffées par les cris perçans dont la ſalle retentit.

L'action alloit recommencer, lorſque Philotas dit à Eubulide, que chaque parti étoit moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'ennemi, ce qui eſt une mauvaiſe manière de raiſonner : de mon côté, je lui fis obſerver que ſes diſciples paroiſſoient plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité ; ce qui eſt une dangereuſe manière d'agir. Il ſe diſpoſoit à me répondre, lorſqu'on nous avertit que nos voitures étoient prêtes. Nous prîmes congé de lui, & nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les ſophiſtes faiſoient de leur eſprit & des diſpoſitions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'iſthme de Corinthe, notre guide nous conduiſit, par des hauteurs, ſur une corniche taillée dans le roc, très étroite, très rude, élevée au deſſus de la mer, ſur la croupe d'une montagne qui porte ſa tête dans les cieux ; c'eſt

le

le fameux défilé où l'on dit que se tenoit ce Sciron qui précipitoit les voyageurs dans la mer, après les avoir dépouillés, & à qui Théfée fit subir le même genre de mort.

Rien de si effrayant que ce trajet, au premier coup d'œil ; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abyme ; les mugissemens des flots sembloient nous avertir, à tous momens, que nous étions suspendus entre la mort & la vie. Bientôt familiarisés avec les dangers, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissoient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondoient au dessus de nos têtes, &, divisés en tourbillons, tomboient à plomb sur différens points de la surface de la mer, la bouleversoient & la blanchissoient d'écume en certains endroits, tandis que dans les espaces intermédiaires, elle restoit unie & tranquille.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ 48 stades*, s'inclinant & se relevant tour-à-tour jusqu'auprès de Cromyon, port & château des Corinthiens, éloigné de 120 stades de leur capitale†. En continuant de longer la mer par un chemin plus commode & plus beau, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de 40 stades‡. C'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignoient une invasion ; c'est là aussi qu'ils célèbrent les jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune & d'un bois de pins consacré à ce dieu.

Le pays des Corinthiens est resserré entre des bornes fort étroites : quoiqu'il s'étende davantage le long de la mer, un vaisseau pourroit dans une journée en parcourir la côte. Son territoire offre quelques riches campagnes, & plus souvent un sol inégal & peu fertile. On y recueille un vin d'assez mauvaise qualité.

CORINTHE.

LA ville est située au pié d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi, elle a pour défense la montagne elle-même, qui, en cet endroit, est extrêmement escarpée. Des remparts très forts & très élevés la protègent des trois autres côtés. Son circuit est de 40 stades§ ; mais comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, & embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de 85 stades‖.

* Environ une lieue trois quarts.

† Quatre lieues & demie.

‡ Environ une lieue & demie.

§ Environ une lieue & demie.

‖ Trois lieues 532 toises.

La mer de Criffa & la mer Saronique viennent expirer à fes piés, comme pour reconnoître fa puiffance. Sur la première, eft le port de Léchée, qui tient à la ville par une double muraille, longue d'environ 12 ftades*. Sur la feconde, eft le port de Cenchrée, éloigné de Corinthe de 70 ftades†.

Un grand nombre d'édifices facrés & profanes, anciens & modernes, embelliffent cette ville. Après avoir vifité la place, décorée, fuivant l'ufage, de temples & de ftatues, nous vîmes le théatre, où l'affemblée du peuple délibère fur les affaires de l'état, & où l'on donne des combats de mufique et d'autres jeux dont les fêtes font accompagnées.

On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avoit dépofés, et les affommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jufqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur. Je croyois, dis-je alors, fur l'autorité d'Euripide, que cette princeffe les avoit égorgés elle-même. J'ai ouï dire, répondit un des affiftans, que le poëte fe laiffa gagner par une fomme de cinq talens‡ qu'il reçut de nos magiftrats: quoiqu'il en foit, à quoi bon le diffimuler? un ancien ufage prouve clairement que nos pères furent coupables: car c'eft pour rappeler & expier leurs crimes que nos enfans doivent jufqu'à un certain âge avoir la tête rafée, & porter une robe noire.

Le chemin qui conduit à la citadelle fe replie en tant de manières, qu'on fait 30 ftades avant que d'en atteindre le fommet. Nous arrivâmes auprès d'une fource nommée Pirène, où l'on prétend que Bellérophon trouva le cheval Pégafe. Les eaux en font extrêmement froides & limpides; comme elles n'ont pas d'iffue apparente, on croit que, par des canaux naturellement creufés dans le roc, elles defcendent dans la ville, où elles forment une fontaine dont l'eau eft renommée pour fa légèreté, & qui fuffiroit aux befoins des habitans, quand même ils n'auroient pas cette grande quantité de puits qu'ils fe font ménagés.

La pofition de la citadelle & fes remparts la rendent fi forte, qu'on ne pourroit s'en emparer que par trahifon ou par famine. Nous vîmes, à l'entrée, le temple de Vénus, dont la ftatue eft couverte d'armes brillantes: elle eft accompagnée de celle de l'Amour & de celle du Soleil qu'on adoroit en ce lieu, avant que le culte de Vénus y fût introduit.

De cette région élevée, la déeffe femble régner fur la terre

* Près d'une demi-lieue. † Près de trois lieues. ‡ 27,000 liv.

& fur les mers. Telle étoit l'illufion que faifoit fur nous le fuperbe fpectacle qui s'offroit à nos yeux. Du côté du nord, la vue s'étendoit jufqu'au Parnaffe & à l'Hélicon ; à l'eft, jufqu'à l'île d'Egine, à la citadelle d'Athènes & au promontoire Sunium ; à l'oueft, fur les riches campagnes de Sicyone. Nous promenions, avec plaifir, nos regards fur les deux golfes, dont les eaux viennent fe brifer contre cet Ifthme, que Pindare a raifon de comparer à un pont conftruit par la nature au milieu des mers, pour lier enfemble les deux principales parties de la Grèce.

A cet afpect, il femble qu'on ne fauroit établir aucune communication de l'un de ces continens à l'autre, fans l'aveu de Corinthe ; & l'on eft fondé à regarder cette ville comme le boulevard du Péloponèfe, & l'une des entraves de la Grèce ; mais, la jaloufie des autres peuples n'ayant jamais permis aux Corinthiens de leur interdire le paffage de l'ifthme, ces derniers ont profité des avantages de leur pofition, pour amaffer des richeffes confidérables.

Dès qu'il parut des navigateurs, il parut des pirates, par la même raifon qu'il y eut des vautours dès qu'il y eut des colombes. Le commerce des Grecs ne fe faifant d'abord que par terre, ils fuivirent le chemin de l'ifthme pour entrer dans le Péloponèfe, ou pour en fortir. Les Corinthiens en retiroient un droit, & parvinrent à un certain degré d'opulence. Quand on eut détruit les pirates, les vaiffeaux, dirigés par une foible expérience, n'ofoient affronter la mer orageufe qui s'étend depuis l'île de Crète jufqu'au cap Malée en Laconie. On difoit alors en manière de proverbe : Avant de doubler ce cap, oubliez ce que vous avez de plus cher au monde. On préféra donc fe rendre aux mers qui fe terminent à l'ifthme.

Les marchandifes d'Italie, de Sicile & des peuples de l'oueft abordèrent au port de Léchée ; celles des îles de la mer Egée, des côtes de l'Afie mineure & des Phéniciens, au port de Cenchrée. Dans la fuite, on les fit paffer par terre d'un port à l'autre, & l'on imagina des moyens pour y tranfporter les vaiffeaux.

Corinthe, devenue l'entrepôt de l'Afie & de l'Europe, continua de percevoir des droits fur les marchandifes étrangères, couvrit la mer de fes vaiffeaux, & forma une marine pour protéger fon commerce. Ses fuccès excitèrent fon induftrie ; elle donna une nouvelle forme aux navires, & les premières trirèmes qui parurent, furent l'ouvrage de fes conftructeurs. Ses forces navales la faifant refpecter, on fe hâta de verfer dans fon fein les productions des autres pays. Nous vîmes

étaler ſur le rivage des rames de papier & des voiles de veiſſeaux apportées de l'Egypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis Carthage, du blé & des fromages de Syracuſe, des poires & des pommes de l'Eubée, des eſclaves de Phrygie & de Theſſalie, ſans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce, & en particulier dans ceux de Corinthe. L'appât du gain attire les marchands étrangers & ſur-tout ceux de Phénicie; & les jeux ſolennels de l'iſthme y raſſemblent un nombre infini de ſpectateurs.

Tous ces moyens ayant augmenté les richeſſes de la nation, les ouvriers deſtinés à les mettre en œuvre furent protégés, & s'animèrent d'une nouvelle émulation. Ils s'étoient déjà, du moins à ce qu'on prétend, diſtingués par des inventions utiles. Je ne les détaille point, parce que je ne puis en déterminer préciſément l'objet. Les arts commencent par des tentatives obſcures & eſſayées en différens endroits ; quand ils ſont perfectionnés, on donne le nom d'inventeurs à ceux qui, par d'heureux procédés, en ont facilité la pratique. J'en citerai un exemple: cette roue avec laquelle un potier voit un vaſe s'arrondir ſous ſa main, l'hiſtorien Ephore, ſi verſé dans la connoiſſance des uſages anciens, me diſoit un jour que le ſage Anacharſis l'avoit introduite parmi les Grecs. Pendant mon ſéjour à Corinthe, je voulus en tirer vanité. On me répondit que la gloire en étoit due à l'un de leurs concitoyens, nommé Hyperbius: un interprète d'Homère nous prouva, par un paſſage de ce poëte, que cette machine étoit connue avant Hyperbius: Philotas ſoutint de ſon côté que l'honneur de l'invention appartenoit à Thalos, antérieur à Homère, & neveu de Dédale d'Athènes. Il en eſt de même de la plupart des découvertes que les peuples de la Grèce s'attribuent à l'envi. Ce qu'on doit conclure de leurs prétentions, c'eſt qu'ils cultivèrent de bonne heure les arts dont on les croit les auteurs.

Corinthe eſt pleine de magaſins & de manufactures; on y fabrique entre autres choſes des couvertures de lit, recherchées des autres nations. Elle raſſemble, à grands frais, les tableaux & les ſtatues des bons maîtres ; mais elle n'a produit juſqu'ici aucun de ces artiſtes qui ſont tant d'honneur à la Grèce, ſoit qu'elle n'ait pour les chef-d'œuvres de l'art qu'un goût de luxe, ſoit que la nature, ſe réſervant le droit de placer les génies, ne laiſſe aux ſouverains que le ſoin de les chercher & de les produire au grand jour. Cependant on eſtime certains ouvrages en bronze & en terre cuite, qu'on fabrique en cette ville,

ville. Elle ne posſède point de mines de cuivre. Ses ouvriers, en mêlant celui qu'ils tirent de l'étranger avec une petite quantité d'or & d'argent, en compoſent un métal brillant, & preſque inacceſſible à la rouille. Ils en font des cuiraſſes, des caſques, de petites figures, des coupes, des vaſes moins eſtimés encore pour la matière que pour le travail, la plupart enrichis de feuillages; & d'autres ornemens exécutés au ciſelet. C'eſt avec une égale intelligence qu'ils retracent les mêmes ornemens ſur les ouvrages de terre. La matière la plus commune reçoit de la forme élégante qu'on lui donne, & des embelliſſemens dont on a ſoin de la parer, un mérite qui la fait préférer aux marbres & aux métaux les plus précieux.

Les femmes de Corinthe ſe font diſtinguer par leur beauté; les hommes, par l'amour du gain et des plaiſirs. Ils ruinent leur ſanté dans les excès de la table, et l'amour n'eſt plus chez eux qu'une licence effrénée. Loin d'en rougir, ils cherchent à la juſtifier par une inſtitution qui ſemble leur en faire un devoir. Vénus eſt leur principale divinité; ils lui ont conſacré des courtiſanes chargées de leur ménager ſa protection; dans les grandes calamités, dans les dangers éminens, elles aſſiſtent aux ſacrifices, et marchent en proceſſion avec les autres citoyens, en chantant des hymnes ſacrés. A l'arrivée de Xerxès, on implora leur crédit, et j'ai vu le tableau où elles ſont repréſentées adreſſant des vœux à la déeſſe. Des vers de Simonide, tracés au bas du tableau, leur attribuent la gloire d'avoir ſauvé les Grecs.

Un ſi beau triomphe multiplia cette eſpèce de prêtreſſes. Aujourd'hui, les particuliers, qui veulent aſſurer les ſuccès de leurs entrepriſes, promettent d'offrir à Vénus un certain nombre de courtiſanes qu'ils font venir de divers endroits. On en compte plus de mille dans cette ville. Elles attirent les marchands étrangers, elles ruinent en peu de jours un équipage entier; et de-là le proverbe: Qu'il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

Je dois obſerver ici que dans toute la Grèce les femmes qui exercent un pareil commerce de corruption, n'ont jamais eu la moindre prétention à l'eſtime publique; qu'à Corinthe même, où l'on me montroit avec tant de complaiſance le tombeau de l'ancienne Laïs, les femmes honnêtes célèbrent, en l'honneur de Vénus, une fête particulière, à laquelle les courtiſanes ne peuvent être admiſes; et que ſes habitans, qui donnèrent de ſi grandes preuves de valeur dans la guerre des Perſes, s'étant laiſſés amollir par les plaiſirs, tombèrent ſous le joug des Argiens, furent obligés de mendier tour-à-tour la

protection

protection des Lacédémoniens, des Athéniens & des Thébains, & se sont enfin réduits à n'être plus que la plus efféminée & la plus foible nation de la Grèce.

Il ne me reste plus qu'à donner une légère idée des variations que son gouvernement a éprouvées. Je suis obligé de remonter à des siècles éloignés, mais je ne m'y arrêterai pas long-temps.

Environ 110 ans après la guerre de Troie, 30 ans après le retour des Héraclides, Alétas qui descendoit d'Hercule, obtint le royaume de Corinthe, & sa maison le posséda pendant l'espace de 417 ans. L'aîné des enfans succédoit toujours à son père. La royauté fut ensuite abolie, & le pouvoir souverain remis entre les mains de 200 citoyens qui ne s'allioient qu'entre eux, & qui devoient être tous du sang des Héraclides. On en choisissoit un tous les ans pour administrer les affaires, sous le nom de Prytane. Ils établirent sur les marchandises qui passoient par l'Isthme, un droit qui les enrichit, & se perdirent par l'excès du luxe. Quatre-vingt-dix ans après leur institution, Cypsélus, ayant mis le peuple dans ses intérêts, se revêtit de leur autorité*, & rétablit la royauté qui subsista dans sa maison pendant 73 ans 6 mois.

Il marqua les commencemens de son règne par des proscriptions & des cruautés. Il poursuivit ceux des habitans dont le crédit lui faisoit ombrage, exila les uns, dépouilla les autres de leurs possessions, en fit mourir plusieurs. Pour affoiblir encore le parti des gens riches, il préleva pendant dix ans le dixième de tous les biens, sous prétexte, disoit-il, d'un vœu qu'il avoit fait avant de parvenir au trône, & dont il crut s'acquitter en plaçant auprès du temple d'Olympie une très-grande statue dorée. Quand il cessa de craindre, il voulut se faire aimer, & se montra sans gardes & sans appareil. Le peuple, touché de cette confiance, lui pardonna facilement des injustices dont il n'avoit pas été la victime, & le laissa mourir en paix, après un règne de 30 ans.

Périandre, son fils, commença comme son père avoit fini; il annonça des jours heureux & un calme durable. On admiroit sa douceur, ses lumières, sa prudence, les règlemens qu'il fit contre ceux qui possédoient trop d'esclaves, ou dont la dépense excédoit le revenu; contre ceux qui se souilloient par des crimes atroces, ou par des mœurs dépravées: il forma un sénat, n'établit aucun nouvel impôt, se contenta des droits prélevés sur les marchandises, construisit beaucoup de vaisseaux, &, pour donner plus d'activité au commerce, résolut de percer l'Isthme, & de confondre les deux mers. Il

* L'an 658 avant J. C.

eut

eut des guerres à ſoutenir, & ſes victoires donnèrent une haute idée de ſa valeur. Que ne devoit-on pas d'ailleurs attendre d'un prince, dont la bouche ſembloit être l'organe de la ſageſſe : qui diſoit quelquefois : „ L'amour déſordonné des „ richeſſes eſt une calomnie contre la nature ; les plaiſirs ne „ ſont que paſſer ; les vertus ſont éternelles ; la vraie liberté „ ne conſiſte que dans une conſcience pure ? „

Dans une occaſion critique, il demanda des conſeils à Thraſybule qui régnoit à Milet, & avec qui il avoit des liaiſons d'amitié. Thraſybule mena le député dans un champ, &, ſe promenant avec lui au milieu d'une moiſſon abondante, il l'interrogeoit ſur l'objet de ſa miſſion ; chemin faiſant, il abattoit les épis qui s'élevoient au-deſſus des autres. Le député ne comprit pas que Thraſybule venoit de mettre ſous ſes yeux un principe adopté dans pluſieurs gouvernemens, même républicains, où l'on ne permet pas à de ſimples particuliers d'avoir trop de mérite ou trop de crédit. Périandre entendit ce langage, & continua d'uſer de modération.

L'éclat de ſes ſuccès, & les louanges de ſes flatteurs, développèrent enfin ſon caractère, dont il avoit toujours réprimé la violence. Dans un accès de colère, excité peut-être par ſa jalouſie, il donna la mort à Méliſſe ſon épouſe qu'il aimoit éperdument. Ce fut là le terme de ſon bonheur & de ſes vertus. Aigri par une longue douleur, il ne le fut pas moins, quand il apprit que, loin de le plaindre, on l'accuſoit d'avoir autrefois ſouillé le lit de ſon père. Comme il crut que l'eſtime publique ſe refroidiſſoit, il oſa la braver ; &, ſans conſidérer qu'il eſt des injures dont un roi ne doit ſe venger que par la clémence, il appeſantit ſon bras ſur tous ſes ſujets, s'entoura de ſatellites, ſévit contre tous ceux que ſon père avoit épargnés, dépouilla, ſous un léger prétexte, les femmes de Corinthe de leurs bijoux & de ce quelles avoient de plus précieux, accabla le peuple de travaux, pour le tenir dans la ſervitude ; agité lui-même, ſans interruption, de ſoupçons & de terreurs, puniſſant le citoyen qui ſe tenoit tranquillement aſſis dans la place publique, & condamnant comme coupable tout homme qui pouvoit le devenir.

Des chagrins domeſtiques augmentèrent l'horreur de ſa ſituation. Le plus jeune de ſes fils, nommé Lycophron, inſtruit, par ſon aïeul maternel, de la malheureuſe deſtinée de ſa mère, en conçut une ſi forte haine contre le meurtrier qu'il ne pouvoit plus ſoutenir ſa vue, & ne daignoit pas même répondre à ſes queſtions. Les careſſes & les prières furent vainement prodiguées. Périandre fut obligé de le chaſſer de ſa maiſon, de défendre à tous les citoyens, non-ſeulement de

 le

le recevoir, mais de lui parler, ſous peine d'une amende applicable au temple d'Apollon. Le jeune homme ſe réfugia ſous un des portiques publics, ſans reſſource, ſans ſe plaindre, & réſolu de tout ſouffrir, plutôt que d'expoſer ſes amis à la fureur du tyran. Quelques jours après, ſon père l'ayant apperçu par haſard, ſentit toute ſa tendreſſe ſe réveiller : il courut à lui, & n'oublia rien pour le fléchir ; mais n'ayant obtenu que ces paroles : Vous avez tranſgreſſé votre loi & encouru l'amende, il prit le parti de l'exiler dans l'île de Corcyre qu'il avoit réunie à ſes domaines.

Les dieux irrités accordèrent à ce prince une longue vie, qui ſe conſumoit lentement dans les chagrins & dans les remords. Ce n'étoit plus le temps de dire, comme il diſoit auparavant, qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Le ſentiment de ſes maux le forçoit de convenir que la démocratie étoit préférable à la tyrannie. Quelqu'un oſa lui repréſenter qu'il pouvoit quitter le trône : Helas ! répondit-il, il eſt auſſi dangereux pour un tyran d'en déſcendre que d'en tomber.

Comme le poids des affaires l'accabloit de plus en plus, & qu'il ne trouvoit aucune reſſource dans l'aîné de ſes fils, qui étoit imbécille, il réſolut d'appeler Lycophron, & fit diverſes tentatives qui furent toutes rejettées avec indignation. Enfin il propoſa d'abdiquer, & de ſe reléguer lui-même à Corcyre, tandis que ſon fils quitteroit cette île, & viendroit régner à Corinthe. Ce projet alloit s'exécuter, lorſque les Corcyréens, redoutant la préſence de Périandre, abrégèrent les jours de Lycophron. Son père n'eut pas même la conſolation d'achever la vengeance que méritoit un ſi lâche attentat. Il avoit fait embarquer ſur un de ſes vaiſſeaux 300 enfans enlevés aux premières maiſons de Corcyre, pour les envoyer au roi de Lydie. Le vaiſſeau ayant abordé à Samos, les habitans furent touchés du ſort des ces victimes infortunées, & trouvèrent moyen de les ſauver & de les renvoyer à leurs parens. Périandre, dévoré d'une rage impuiſſante, mourut âgé d'environ 80 ans, après en avoir régné 44*.

Dès qu'il eut les yeux fermés, on fit diſparoître les monumens & juſqu'aux moindres traces de la tyrannie. Il eut pour ſucceſſeur un prince peu connu, qui ne régna que 3 ans. Après ce court intervalle de temps, les Corinthiens, ayant joint leurs troupes à celles de Sparte, établirent un gouvernement qui a toujours ſubſiſté, parce qu'il tient plus de l'oligarchie que de la démocratie, & que les affaires importantes n'y ſont point ſoumiſes à la déciſion arbitraire de la multitude. Corinthe, plus qu'aucune ville de la Grèce, a produit des

* L'an 585 avant J. C.

citoyens habiles dans l'art de gouverner. Ce sont eux qui, par leur sagesse & leurs lumières, ont tellement soutenu la constitution, que la jalousie des pauvres contre les riches n'est jamais parvenue à l'ébranler.

La distinction entre ces deux classes de citoyens, Lycurgue la détruisit à Lacédémone ; Phidon, qui semble avoir vécu dans le même temps, crut devoir la conserver à Corinthe, dont il fut un des législateurs. Une ville située sur la grande route du commerce, & forcée d'admettre sans cesse des étrangers dans ses murs, ne pouvoit être astreinte au même régime qu'une ville reléguée dans un coin du Péloponèse : mais Phidon, en conservant l'inégalité des fortunes, n'en fut pas moins attentif à déterminer le nombre des familles & des citoyens. Cette loi étoit conforme à l'esprit de ces siècles éloignés, où les hommes, distribués en petites peuplades, ne connoissoient d'autre besoin que celui de subsister, d'autre ambition que celle de se défendre : il suffisoit à chaque nation d'avoir assez de bras pour cultiver les terres, assez de force pour résister à une invasion subite. Ces idées n'ont jamais varié parmi les Grecs. Leurs philosophes & leurs législateurs, persuadés qu'une grande population n'est qu'un moyen d'augmenter les richesses & de perpétuer les guerres, loin de la favoriser, ne se sont occupés que du soin d'en prévenir l'excès. Les premiers ne mettent pas assez de prix à la vie, pour croire qu'il soit nécessaire de multiplier l'espèce humaine ; les seconds, ne portant leur attention que sur un petit état, ont toujours craint de le surcharger d'habitans qui l'épuiseroient bientôt.

Telle fut la principale cause qui fit autrefois sortir des ports de la Grèce ces nombreux essaims de colons, qui allèrent au loin s'établir sur des côtes désertes. C'est à Corinthe que durent leur origine, Syracuse, qui fait l'ornement de la Sicile, & Corcyre, qui fut pendant quelque temps la souveraine des mers.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre : ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin & de l'huile, est un des plus beaux & des plus riches de la Grèce.

Comme les lois de Sicyone défendent avec sévérité d'enterrer qui que ce soit dans la ville, nous vîmes, à droite & à gauche du chemin, des tombeaux dont la forme ne dépare pas la beauté de ces lieux. Un petit mur d'enceinte, surmonté de colonnes qui soutiennent un toît, circonscrit un terrein dans lequel on creuse la fosse ; on y dépose le mort ; on le couvre de terre ; &, après les cérémonies accoutumées, ceux

qui l'ont accompagné l'appellent par son nom, & lui disent le dernier adieu.

Nous trouvâmes les habitans occupés des préparatifs d'une fête qui revient tous les ans, & qu'ils célébrèrent la nuit suivante. On tira d'une espèce de cellule, où on les tient en réserve, plusieurs statues anciennes qu'on promena dans les rues, & qu'on déposa dans le temple de Bacchus. Celle de ce dieu ouvroit la marche ; les autres la suivirent de près ; un grand nombre de flambeaux éclairoient cette cérémonie, & l'on chantoit des hymnes sur des airs qui ne sont pas connus ailleurs.

Les Sicyoniens placent la fondation de leur ville à une époque qui ne peut guère se concilier avec les traditions des autres peuples. Aristrate, chez qui nous étions logés, nous montroit une longue liste de princes qui occupèrent le trône pendant 1000 ans, & dont le dernier vivoit à peu près au temps de la guerre de Troie. Nous le priâmes de ne pas nous élever à cette hauteur de temps, & de ne s'éloigner que de trois ou quatre siècles. Ce fut alors, répondit-il, que parut une suite de souverains, connus sous le nom de tyrans, parce qu'ils jouissoient d'une autorité absolue : ils n'eurent d'autre secret, pour la conserver pendant un siècle entier, que de la contenir dans de justes bornes, en respectant les lois. Orthagoras fut le premier, & Clisthène le dernier. Les dieux, qui appliquent quelquefois des remèdes violens à des maux extrêmes, firent naître ces deux princes, pour nous ôter une liberté plus funeste que l'esclavage. Orthagoras, par sa modération & sa prudence, réprima la fureur des factions ; Clisthène se fit adorer par ses vertus, & redouter par son courage.

Lorsque la diète des Amphictyons résolut d'armer les nations de la Grèce contre les habitans de Cirrha*, coupables d'impiété envers le temple de Delphes, elle choisit, pour un des chefs de l'armée, Clisthène, qui fut assez grand, pour déférer souvent aux avis de Solon, présent à cette expédition. La guerre fut bientôt terminée, & Clisthène employa la portion qui lui revenoit du butin, à construire un superbe portique dans la capitale de ses états.

La réputation de sa sagesse s'accrut dans une circonstance particulière. Il venoit de remporter à Olympie le prix de la course des chars à quatre chevaux. Dès que son nom eut été proclamé, un héraut, s'avançant vers la multitude immense des spectateurs, annonça que tous ceux qui pouvoient aspirer

* Vers l'an 596 avant J. C.

à l'hymne d'Agariſte, fille de Cliſthène, n'avoient qu'à ſe rendre à Sicyone dans l'eſpace de 60 jours, & qu'un an après l'expiration de ce terme, l'époux de la princeſſe ſeroit déclaré,

On vit bientôt accourir des diverſes parties de la Grèce & de l'Italie, des prétendans qui tous croyoient avoir des titres ſuffiſans pour ſoutenir l'éclat de cette alliance ; de ce nombre étoit Smindyride, le plus riche & le plus voluptueux des Sybarites. Il arriva ſur une galère qui lui appartenoit, traînant à ſa ſuite mille de ſes eſclaves, pêcheurs, oiſeleurs & cuiſiniers. C'eſt lui qui, voyant un payſan qui ſoulevoit ſa bêche avec effort, ſentoit ſes entrailles ſe déchirer ; & qui ne pouvoit dormir ſi, parmi les feuilles de roſe dont ſon lit étoit jonché, une ſeule venoit à ſe plier par haſard. Sa molleſſe ne pouvoit être égalée que par ſon faſte, & ſon faſte, que par ſon inſolence. Le ſoir de ſon arrivée, quand il fut queſtion de ſe mettre à table, il prétendit que perſonne n'avoit le droit de ſe placer auprès de lui, excepté la princeſſe, quand elle ſeroit devenue ſon épouſe.

Parmi ſes rivaux, on comptoit Laocède, de l'ancienne maiſon d'Argos ; d'Arcadie, deſcendant d'Euphorion, qui, à ce qu'on prétend, avoit donné l'hoſpitalité aux Dioſcures, Caſtor, & Pollux ; Mégaclès, de la maiſon des Alcméonides, la plus puiſſante d'Athènes ; Hippoclide, né dans la même ville, diſtingué par ſon eſprit, ſes richeſſes & ſa beauté : les huit autres méritoient, par différentes qualités, de lutter contre de pareils adverſaires.

La cour de Sicyone n'étoit plus occupée que de fêtes & de plaiſirs ; la lice étoit ſans ceſſe ouverte aux concurrens ; on s'y diſputoit le prix de la courſe & des autres exercices. Cliſthène, qui avoit déjà pris des informations ſur leurs familles, aſſiſtoit à leurs combats ; il étudioit avec ſoin leur caractère, tantôt dans des converſations générales, tantôt dans des entretiens particuliers. Un ſecret penchant l'avoit d'abord entraîné vers l'un ou l'autre des deux Athéniens ; mais les agrémens d'Hippoclide avoient fini par le ſéduire.

Le jour qui devoit manifeſter ſon choix, commença par un ſacrifice de cent bœufs, ſuivi d'un repas, où tous les Sicyoniens furent invités, avec les concurrens. On ſortit de table, on continua de boire, on diſputa ſur la muſique & ſur d'autres objets. Hippoclide, qui conſervoit par-tout ſa ſupériorité, prolongeoit la converſation ; tout-à-coup il ordonne au joueur de flûte de jouer un certain air, & ſe met à danſer une danſe laſcive avec une ſatisfaction dont Cliſthène paroiſſoit indigné ; un moment après il fait apporter une table,

ſaute deſſus, exécute d'abord les danſes de Lacédémone, enſuite celles d'Athènes. Cliſthène, bleſſé de tant d'indécence & de légèreté, faiſoit des efforts pour ſe contenir ; mais quand il le vit, la tête en bas &, s'appuyant ſur ſes mains, figurer divers geſtes avec ſes piés : „ Fils de Tiſandre, lui cria-t-il, „ vous venez de danſer la rupture de votre mariage. Ma „ foi, ſeigneur, répondit l'Athénien, Hippoclide ne s'en „ ſoucie guère. „ A ce mot, qui a paſſé en proverbe, Cliſthène, ayant impoſé ſilence, remercia tous les concurrens, les pria de vouloir bien accepter chacun un talent d'argent, & déclara qu'il donnoit ſa fille à Mégaclès, fils d'Alcméon. C'eſt de ce mariage que deſcendoit, par ſa mère, le célèbre Périclès.

Ariſtrate ajouta que, depuis Cliſthène, la haine réciproque des riches & des pauvres, cette maladie éternelle des républiques de la Grèce, n'avoit ceſſé de déchirer ſa patrie, & qu'en dernier lieu, un citoyen nommé Euphron, ayant eu l'adreſſe de réunir toute l'autorité entre ſes mains, la conſerva pendant quelque temps, la perdit enſuite, & fut aſſaſſiné en préſence des magiſtrats de Thèbes, dont il étoit allé implorer la protection. Les Thébains n'osèrent les meurtriers d'un homme accuſé de tyrannie ; mais le peuple de Sicyone qu'il avoit toujours favoriſé lui éleva un tombeau au milieu de la place publique, & l'honore encore comme un excellent citoyen & l'un de ſes protecteurs. Je le condamne, dit Ariſtrate, parce qu'il eut ſouvent recours à la perfidie, & qu'il ne ménagea pas aſſez le parti des riches ; mais enfin la république a beſoin d'un chef. Ces dernières paroles nous dévoilèrent ſes intentions, & nous apprîmes, quelques années après qu'il s'étoit emparé du pouvoir ſuprême.

Nous viſitâmes la ville, le port & la citadelle. Sicyone figurera dans l'hiſtoire des nations par les ſoins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrois fixer, d'une manière préciſe, juſqu'à quel point elle a contribué à la naiſſance de la peinture, au développement de la ſculpture ; mais je l'ai déjà inſinué : les arts marchent pendant des ſiècles entiers dans des routes obſcures ; une grande découverte n'eſt que la combinaiſon d'une foule de petites découvertes qui l'ont précédée ; &, comme il eſt impoſſible d'en ſuivre les traces, il ſuffit d'obſerver celles qui ſont plus ſenſibles, & de ſe borner à quelques réſultats.

Le deſſein dut ſon origine au haſard, la ſculpture à la religion, la peinture aux progrès des autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'aviſa de ſuivre & de circonſcrire ſur le terrein, ou ſur un mur, le contour de

l'ombre que projetoit un corps éclairé par le soleil ou par toute autre lumière ; on apprit en conséquence à indiquer la forme des objets par de simples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple, en mettant sous ses yeux le symbole ou l'image de son culte. On exposa d'abord à sa vénération une pierre ou un tronc d'arbre ; bientôt, on prit le parti d'en arrondir l'extrémité supérieure en forme de tête ; enfin on y creusa des lignes pour figurer les piés & les mains. Tel étoit l'état de la sculpture parmi les Egyptiens, lorsqu'ils la transmirent aux Grecs, qui se contentèrent pendant long-temps d'imiter leurs modèles. De là, ces espèces de statues qu'on trouve si fréquemment dans le Péloponèse, & qui n'offrent qu'une gaine, une colonne, une pyramide surmontée d'une tête, & quelquefois représentant des mains qui ne sont qu'indiquées, & des piés qui ne sont pas séparés l'un de l'autre. Les statues de Mercure, qu'on appelle Hermès, sont un reste de cet ancien usage.

Les Egyptiens se glorifient d'avoir découvert la sculpture, il y a plus de dix mille ans ; la peinture en même temps, ou au moins six mille ans avant qu'elle fût connue des Grecs. Ceux-ci, très-éloignés de s'attribuer l'origine du premier de ces arts, croient avoir des titres légitimes sur celle du second. Pour concilier ces diverses prétentions, il faut distinguer deux sortes de peintures ; celle qui se contentoit de rehausser un dessein par des couleurs employées entières & sans ruption ; & celle qui, après de longs efforts, est parvenue à rendre fidèlement la nature.

Les Egyptiens ont découvert la première. On voit en effet, dans la Thébaïde, des couleurs très vives & très anciennement appliquées sur le pourtour des grottes qui servoient peut-être de tombeaux, sur les plafonds des temples, sur des hiéroglyphes & sur des figures d'hommes & d'animaux. Ces couleurs, quelquefois enrichies de feuilles d'or attachées par un mordant, prouvent clairement qu'en Egypte l'art de peindre ne fut, pour ainsi dire, que l'art d'enluminer.

Il paroit qu'à l'époque de la guerre de Troie, les Grecs n'étoient guère plus avancés ; mais vers la première olympiade*, les artistes de Sicyone & de Corinthe, qui avoient déjà montré dans leurs desseins plus d'intelligence, se signalèrent par des essais dont on a conservé le souvenir, & qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale de Sicyone † détachoit

* Vers l'an 776 avant J. C.

† Les anciens parlent souvent d'un Dédale d'Athènes, auquel ils attribuent

détachoit les piés & les mains des statues, Cléophante de Corinthe colorioit les traits du visage.

Il se servit de brique cuite & broyée; preuve que les Grecs ne connoissoient alors aucune des couleurs dont on se sert aujourd'hui pour exprimer la carnation. Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture & la sculpture sortirent de leur longue enfance, & des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur & de beauté où nous les voyons aujourd'hui.

Presque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troisième école de peinture; avant lui on ne connoissoit que celles d'Athènes & d'Ionie. De la sienne sont déjà sortis

buent les plus importantes découvertes des arts & des métiers, la scie, la hache, le vilebrequin, la colle de poisson, les voiles, les mâts des vaisseaux, &c. En Crète, on montroit de lui un labyrinthe; en Sicile, une citadelle & des thermes; en Sardaigne, de grands édifices; par-tout, un grand nombre de statues. Avant Dédale, ajoute-t-on, les statues avoient les yeux fermés, les bras collés le long du corps, les piés joints; & ce fut lui qui ouvrit leurs paupières, & détacha leurs piés & leurs mains. C'est ce Dédale enfin, qui fit mouvoir & marcher des figures de bois au moyen du mercure, ou par des ressorts cachés dans leur sein. Il faut observer qu'on le disoit contemporain de Minos, & que la plupart des découvertes dont on lui fait honneur, sont attribuées par d'autres écrivains à des artistes qui vécurent long-temps après lui.

En rapprochant les notions que fournissent les auteurs & les monumens, il m'a paru que la peinture & la sculpture n'ont commencé à prendre leur essor parmi les Grecs, que dans les deux siècles dont l'un a précédé, & l'autre suivi la première des olympiades, fixée à l'an 776 avant J. C. Tel avoit été, par rapport à la peinture, le résultat des recherches de M. de la Nauze.

J'ai cru en conséquence devoir rapporter les changemens opérés dans la forme des anciennes statues à ce Dédale de Sycione, dont il est souvent fait mention dans Pausanias, & qui a vécu dans l'intervalle du temps écoulé depuis l'an 700 jusqu'à l'an 600 avant J. C. Voici des témoignages favorables à cette opinion.

Quelques uns, dit Pausanias, donnoient à Dédale pour disciples, Dipœnus & Scyllis, que Pline place avant le règne de Cyrus, & vers la cinquantième olympiade, qui commença l'an 580 avant J. C., ce qui feroit remonter l'époque de Dédale vers l'an 610 avant la même ère.

Aristote cité par Pline, prétendoit qu'Euchir, parent de Dédale, avoit été le premier auteur de la peinture parmi les Grecs. Si cet Euchir est le même qui s'étoit appliqué à la plastique, & qui accompagna Démarate de Corinthe en Italie, ce nouveau synchronisme confirmera la date précédente; car Démarate étoit père de Tarquin l'Ancien, qui monta sur le trône vers l'an 614 avant J. C.

Enfin Athénagore, après avoir parlé de divers artistes de Corinthe & de Sycione qui vécurent après Hésiode & Homère, ajoute: ,, Après eux parurent Dédale & Théodore qui étoient de Milet, auteurs de la statuaire & ,, de la plastique. ,,

Je ne nie pas l'existence d'un Dédale très ancien. Je dis seulement que les premiers progrès de la sculpture doivent être attribués à celui de Sycione.

des artiſtes célèbres, Pauſias, entre autres, & Pamphile qui la dirigeoit pendant notre ſéjour en cette ville. Ses talens & ſa réputation lui attiroient un grand nombre d'élèves, qui lui payoient un talent avant que d'être reçus* ; il s'engageoit, de ſon côté, à leur donner pendant 10 ans des leçons fondées ſur une excellente théorie, & juſtifiées par le ſuccès de ſes ouvrages. Il les exhortoit à cultiver les lettres & les ſciences, dans leſquelles il étoit lui-même très verſé.

Ce fut d'après ſon conſeil que les magiſtrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du deſſein entreroit déſormais dans l'éducation des citoyens, & que les beaux arts ne ſeroient plus livrés à des mains ſerviles ; les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer.

Nous connûmes deux de ſes élèves qui ſe ſont fait depuis un grand nom, Mélanthe & Apelle. Il concevoit de grandes eſpérances du premier, de plus grandes encore du ſecond, qui ſe félicitoit d'avoir un tel maître: Pamphile ſe félicita bientôt d'avoir formé un tel diſciple.

Nous fîmes quelques courſes aux environs de Sicyone. Au bourg de Titane, ſitué ſur une montagne, nous vîmes, dans un bois de cyprès, un temple d'Eſculape, dont la ſtatue, couverte d'une tunique de laine blanche & d'un manteau, ne laiſſe appercevoir que le viſage, les mains & le bout des piés. Tout auprès eſt celle d'Hygie, déeſſe de la ſanté, également enveloppée d'une robe & de treſſes de cheveux, dont les femmes ſe dépouillent pour les conſacrer à cette divinité. L'uſage de revêtir les ſtatues d'habits quelquefois très riches, eſt aſſez commun dans la Grèce, & fait regretter ſouvent que ces ornemens dérobent aux yeux les beautés de l'art.

Nous nous arrêtâmes à la ville de Phlionte, dont les habitans ont acquis de nos jours une illuſtration que les richeſſes & les conquêtes ne ſauroient donner. Ils s'étoient unis avec Sparte, pendant qu'elle étoit au plus haut point de ſa ſplendeur : lorſque, après la bataille de Leuctres, ſes eſclaves & la plupart de ſes alliés ſe ſoulevèrent contre elle, les Phliontiens volèrent à ſon ſecours ; &, de retour chez eux, ni la puiſſance des Thébains & des Argiens, ni les horreurs de la guerre & de la famine ne purent jamais les contraindre à renoncer à leur alliance. Cet exemple de courage a été donné dans un ſiècle où l'on ſe joue des ſermens, & par une petite ville, l'une des plus pauvres de la Grèce.

Après avoir paſſé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaïe, qui s'étend juſqu'au promontoire Araxe, ſitué en face de l'île de Céphallenie. C'eſt un liſière de terre reſ-

* 5400 livres.

ſerrée au midi par l'Arcadie & l'Elide; au nord, par la mer de Criſſa. Ses rivages ſont preſque par-tout hériſſes de rochers qui les rendent inabordables; dans l'intérieur du pays, le ſol eſt maigre, & ne produit qu'avec peine: cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits.

L'Achaïe fut occupée autrefois par ces Ioniens qui ſont aujourd'hui ſur la côte de l'Aſie. Ils en furent chaſſés par les Achéens, lorſque ces derniers ſe trouvèrent obligés de céder aux déſcendans d'Hercule les royaumes d'Argos & de Lacédémone.

Etablis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne ſe mêlèrent point des affaires de la Grèce, pas même lorſque Xerxès la menaçoit d'un long eſclavage. La guerre du Péloponèſe les tira d'un repos qui faiſoit leur bonheur; ils s'unirent tantôt,. avec les Lacédémoniens, tantôt, avec les Athéniens, pour leſquels ils eurent toujours plus de penchant. Ce fut alors qu'Alcibiade, voulant perſuader à ceux de Patræ de prolonger les murs de la ville juſqu'au port, afin que les flottes d'Athènes puſſent les ſecourir, un des aſſiſtans s'écria au milieu de l'aſſemblée: „ Si vous ſuivez ce conſeil, les „ Athéniens finiront par vous avaler. Cela peut être, ré„ pondit Alcibiade, mais avec cette différençe que les Athé„ niens commenceront par les piés, & les Lacédémoniens „ par la tête. „ Les Achéens ont depuis contracté d'autres alliances; quelques années après notre voyage, ils envoyèrent 2000 hommes aux Phocéens, & leurs troupes ſe diſtinguèrent dans la bataille de Chéronée.

Pellène, ville auſſi petite que toutes celles de l'Achaïe, eſt bâtie ſur les flancs d'une colline dont la forme eſt ſi irrégulière, que les deux quartiers de la ville, placés ſur les côtés oppoſés de la colline, n'ont preſque point de communication entre eux. Son port eſt à la diſtance de 60 ſtades*. La crainte des pirates obligeoit autrefois les habitans d'un canton de ſe réunir ſur des hauteurs plus ou moins éloignées de la mer; toutes les anciennes villes de la Grèce ſont ainſi diſpoſées.

En ſortant de Pellène, nous vîmes un temple de Bacchus, où l'on célèbre tous les ans, pendant la nuit, la fête des Lampes; on en allume une très grande quantité, & l'on diſtribue en abondance du vin à la multitude. En face eſt le bois ſacré de Diane conſervatrice, où il n'eſt permis d'entrer qu'aux miniſtres ſacrés. Nous vîmes enſuite dans un temple de Minerve, ſa ſtatue en or & en ivoire, d'un ſi beau travail, qu'on la diſoit être de Phidias.

Nous nous rendîmes à Egire, diſtante de la mer d'environ 12 ſtades *. Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant oppoſer des forces ſuffiſantes à ceux de Sicyone, qui étoient venus les attaquer, s'avisèrent de raſſembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs cornes, & de les faire avancer pendant la nuit; l'ennemi crut que c'étoient des troupes alliées d'Egire, & prit le parti de ſe retirer.

Plus loin, nous entrâmes dans une grotte, ſéjour d'un oracle qui emploie la voie du ſort pour manifeſter l'avenir. Auprès d'une ſtatue d'Hercule s'élève un tas de dés, dont chaque face a une marque particulière; on en prend quatre au haſard, & on les fait rouler ſur une table, où les mêmes marques ſont figurées avec leur interprétation: cet oracle eſt auſſi ſûr & auſſi fréquenté que les autres.

Plus loin encore, nous viſitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de 12 ſtades †, détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles cataſtrophes ſe font ſentir ſur-tout dans les lieux voiſins de la mer, & ſont aſſez ſouvent précédées de ſignes effrayans: on voit pendant pluſieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou ſe refuſer à ſon attente; le ſoleil, ternir l'éclat de ſes rayons, ou rougir comme un braſier ardent; des vents impétueux, ravager les campagnes; des ſillons de flamme, étinceler dans les airs, & d'autres phénomènes, avant-coureurs d'un déſaſtre épouvantable.

Après le malheur d'Hèlice, on ſe rappela divers prodiges qui l'avoient annoncé. L'île de Délos fut ébranlée; une immenſe colonne de feu s'éleva juſqu'aux cieux. Quoi qu'il en ſoit, ce fut très-peu de temps avant la bataille de Leuctres ‡, en hiver, pendant la nuit, que le vent du nord ſoufflant d'un côté, & celui du midi, de l'autre, la ville, après des ſecouſſes violentes & rapides, qui ſe multiplièrent juſqu'à la naiſſance du jour, fut renverſée de fond en comble, & auſſitôt enſévelie ſous les flots de la mer qui venoit de franchir ſes limites. L'inondation fut ſi forte qu'elle s'éleva juſqu'à la ſommité d'un bois conſacré à Neptune. Inſenſiblement les eaux ſe retirèrent en partie; mais elles couvrent encore les ruines d'Hélice, & n'en laiſſent entrevoir que quelques foibles veſtiges. Tous les habitans périrent, & ce fut en vain que les jours ſuivans on entreprit de retirer leurs corps pour leur donner la ſépulture.

* 1134 toiſes. † 1134 toiſes.

‡ Vers la fin de l'an 373 avant J. C. ou au commencement de 372.

Les

Les secousses, dit-on, ne se firent pas sentir dans la ville d'Egium, qui n'étoit qu'à 40 stades d'Hélice*; mais elles se propagèrent de l'autre côté; &, dans la ville de Bura, qui n'étoit guère plus éloignée d'Hélice qu'Egium, murailles, maisons, temples, statues, hommes, animaux, tout fut détruit ou écrasé. Les citoyens absens bâtirent à leur retour la ville qui subsiste aujourd'hui. Celle d'Hélice fut remplacée par un petit bourg, où nous prîmes un bateau pour voir de près quelques débris épars sur le rivage. Nos guides firent un détour, dans la crainte de se briser contre un Neptune de bronze qui est à fleur d'eau, & qui se maintient encore sur sa base.

Après la destruction d'Hélice, Egium hérita de son territoire, & devint la principale cité de l'Achaïe. C'est dans cette ville que sont convoqués les états de la province; ils s'assemblent au voisinage, dans un bois consacré à Jupiter, auprès du temple de ce dieu, & sur le rivage de la mer.

L'Achaïe fut, dès les plus anciens temps, divisée en 12 villes, qui renferment chacune sept à huit bourgs dans leur district. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à l'assemblée ordinaire qui se tient au commencement de leur année, vers le milieu du printemps. On y fait les règlemens qu'exigent les circonstances; on y nomme les magistrats qui doivent les exécuter, & qui peuvent indiquer une assemblée extraordinaire, lorsqu'il survient une guerre, ou qu'il faut délibérer sur une alliance.

Le gouvernement va, pour ainsi dire, de soi-même. C'est une démocratie qui doit son origine & son maintien à des circonstances particulières: comme le pays est pauvre, sans commerce, & presque sans industrie, les citoyens y jouissent en paix de l'égalité & de la liberté que leur procure une sage législation; comme il ne s'est point élevé parmi eux de génies inquiets, ils ne connoissent pas l'ambition des conquêtes; comme ils ont peu de liaisons avec les nations corrompues, ils n'emploient jamais le mensonge ni la fraude, même contre leurs ennemis; enfin, comme toutes les villes ont les mêmes lois & les mêmes magistratures, elles forment un seul corps, un seul état, & il règne entre elles un harmonie qui se distribue dans les différentes classes des citoyens. L'excellence de leur constitution & la probité de leurs magistrats sont tellement reconnues, qu'on vit autrefois les villes grecques de l'Italie, lasses de leurs dissentions, s'adresser à ce peuple pour les terminer, & quelques unes d'entre elles for-

* Une lieue 1280 toises, ou 3780 toises.

mer une confédération femblable à la fienne. Dernièrement encore les Lacédémoniens & les Thébains, s'appropriant de part & d'autre le fuccès de la bataille de Leuctres, le choifirent pour arbitre d'un différend qui intéreffoit leur honneur, & dont la décifion exigeoit la plus grande impartialité.

Nous vîmes plus d'une fois, fur le rivage, des enfans lancer au loin des cailloux avec leurs frondes: les Achéens s'adonnent volontiers à cet exercice, & s'y font tellement perfectionnés, que le plomb, affujetti d'une manière particulière dans la courroie, part, vole & frappe à l'inftant le point contre lequel on le dirige.

En allant à Patræ, nous traverfâmes quantité de villes & de bourgs ; car l'Achaïe eft fort peuplée. A Pharæ, nous vîmes dans la place publique trente pierres quarrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms. Près de ces pierres eft un Mercure terminé en gaine, et affublé d'une longue barbe, en face d'une ftatue de Vefta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le Mercure rendoit des oracles, et qu'il fuffifoit de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir fa réponfe. Dans ce moment, un payfan vint le confulter ; il lui fallut offrir de l'encens à la Déeffe, verfer de l'huile dans les lampes et les allumer, dépofer fur l'autel une petite pièce de monnoie, s'approcher de Mercure, l'interroger tout bas, fortir de la place en fe bouchant les oreilles, et recueillir enfuite les premières paroles qu'il entendroit, et qui devoient éclairer fes doutes. Le peuple le fuivit, nous rentrâmes chez nous.

Avant d'arriver à Patræ, nous mîmes pié à terre dans un bois charmant, où plufieurs jeunes gens s'exerçoient à la courfe. Dans une des allées, nous rencontrâmes un enfant de 12 à 13 ans, vêtu d'une jolie robe, & couronné d'épis de blé. Nous l'interrogeâmes ; il nous dit : C'eft aujourd'hui la fête de Bacchus Efymnète, c'eft fon nom * ; tous les enfans de la ville fe rendent fur les bords du Milichus. Là, nous nous mettrons en proceffion, pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas ; nous dépoferons cette couronne aux piés de la Déeffe, &, après nous être lavés dans le ruiffeau, nous en prendrons une de lierre, & nous irons au temple de Bacchus qui eft par delà. Je lui dis: Pourquoi cette couronne d'épis ?—C'eft ainfi qu'on paroit nos têtes, quand on nous immoloit fur l'autel de Diane.—Comment, on vous immoloit !—Vous ne favez donc pas l'hiftoire du beau Mélanippe

* Le nom d'Efymnète, dans les temps les plus reculés, fignifioit Roi.

& de la belle Cométho, prêtresse de la Déesse? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimoient tant qu'ils se cherchoient toujours, & quand ils n'étoient plus ensemble ils se voyoient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permission de se marier, & ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes disettes, de grandes maladies dans le pays. On consulta l'oracle; il répondit que Diane étoit fâchée de ce que Mélanippe & Cométho s'étoient mariés dans son temple même, la nuit de sa fête, & que, pour l'appaiser, il falloit lui sacrifier tous les ans un jeune garçon & une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite, l'oracle nous promit que cette barbare coutume cesseroit, lorsqu'un inconnu apporteroit ici une certaine statue de Bacchus; il vint, on plaça la statue dans ce temple, & le sacrifice fut remplacé par la procession & les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu, étranger.

Ce récit, qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que, pendant long-temps, on ne connut pas de meilleure voie pour détourner la colère céleste, que de répandre sur les autels le sang des hommes, & sur-tout celui d'une jeune fille. Les conséquences qui régloient ce choix étoient justes, mais elles découloient de ce principe abominable, que les dieux sont plus touchés du prix des offrandes, que de l'intention de ceux qui les présentent. Cette fatale erreur une fois admise, on dut successivement leur offrir les plus belles productions de la terre, & les plus superbes victimes; &, comme le sang des hommes est plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réunissoit la jeunesse, la beauté, la naissance, enfin tous les avantages que les hommes estiment le plus.

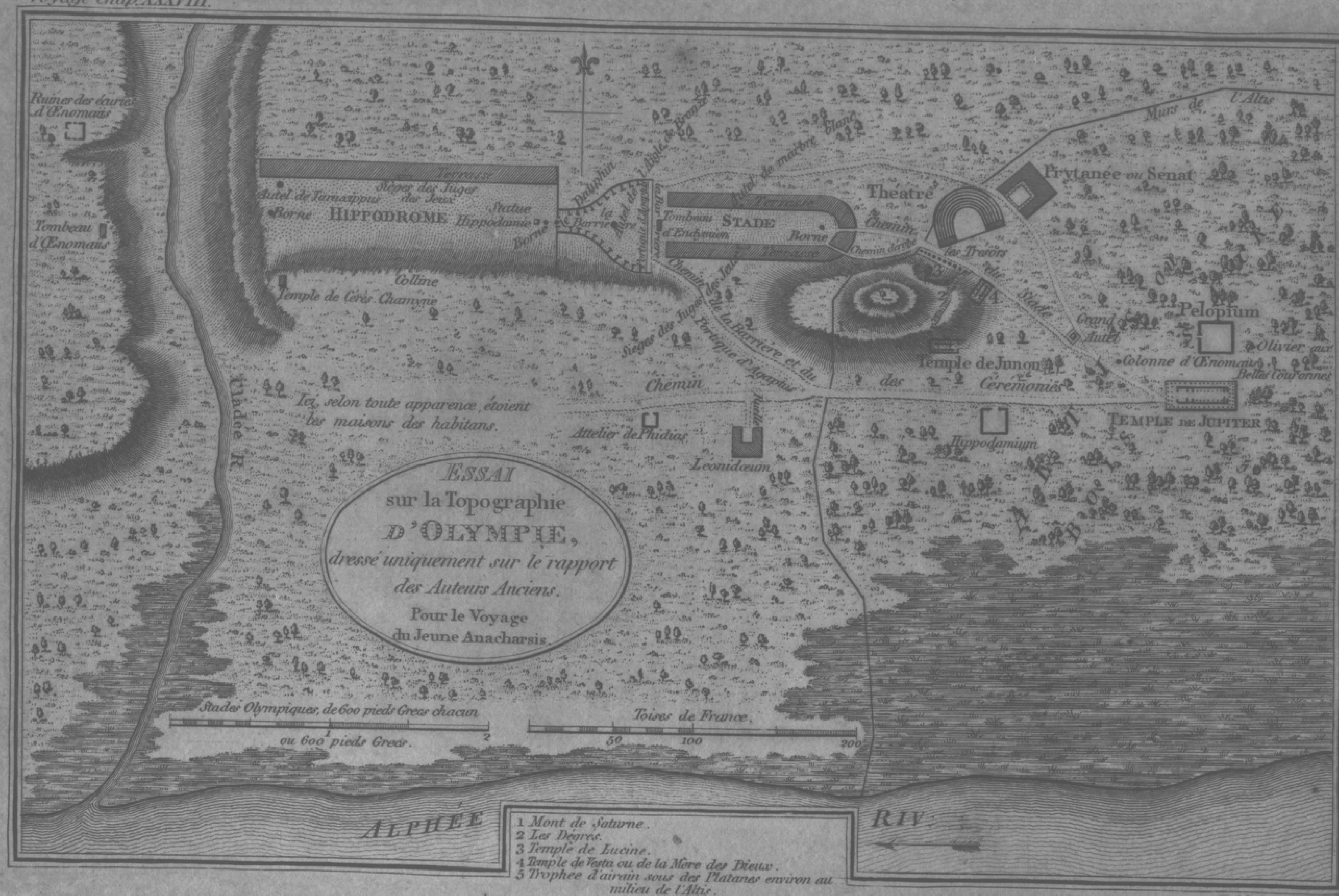
Après avoir examiné les monumens de Patræ & d'une autre ville nommée Dymé nous passâmes le Larissus, & nous entrâmes dans l'Elide.

Fin du Chapitre trente-septième.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage de l'Elide. Les Jeux Olympiques.

L'ELIDE est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, & qui se divise en trois vallées. Dans la plus septentrionale, est la ville d'Elis, située sur le Pénée, fleuve de même nom, mais moins considérable, que celui



ESSAI
sur la Topographie
D'OLYMPIE,
dressé uniquement sur le rapport
des Auteurs Anciens.
Pour le Voyage
du Jeune Anacharsis.
Ruines des écuries d'Œnomaüs
Tombeau d'Œnomaüs
Terrasse
Sieges des Juges des Jeux
Autel de Taraxippus
Borne
HIPPODROME
Statue Hippodamie
Borne
Dauphin
la Barrière
Autel de
L'Aigle de Bronze
Portique d'Agaptus
la Barriere
Tombeau d'Endymion
STADE
Borne
Autel de marbre blanc
Terrasse
Chemin
Chemin dérobé
Theatre
Prytanée ou Sénat
Murs de l'Altis
les Trésors
du Stade
Grand Autel
Pelopium
Olivier aux Belles Couronnes
Colonne d'Œnomaüs
Temple de Junon
Chemin des Cérémonies
TEMPLE DE JUPITER
Hippodamium
Colline
Temple de Cérès Chamyne
Sieges des Juges
Portique de la Barriere et du Portique d'Agaptus
Ruelle
Attelier de Phidias
Leonidæum
Ici, selon toute apparence, étoient les maisons des habitans.
Cladée R.
Stades Olympiques, de 600 pieds Grecs chacun
ou 600 pieds Grecs.
1
2
Toises de France.
50
100
200
ALPHÉE
RIV.
1 Mont de Saturne.
2 Les Degrés.
3 Temple de Lucine.
4 Temple de Vesta ou de la Mère des Dieux.
5 Trophée d'airain sous des Platanes environ au milieu de l'Altis.
E. Malpas sculp.

celui de Theſſalie; la vallée du milieu eſt célèbre par le temple de Jupiter, placé auprès du fleuve Alphée; la dernière s'appelle Triphylie.

Les habitans de cette contrée jouirent pendant long-temps d'une tranquillité profonde. Toutes les nations de la Grèce étoient convenues de les regarder comme conſacrés à Jupiter, & les reſpectoient au point, que les troupes étrangères dépoſoient leurs armes en entrant dans ce pays, & ne les reprenoient qu'à leur ſortie. Ils jouiſſent rarement aujourd'hui de cette prérogative; cependant, malgré les guerres paſſagères aux quelles ils ſe ſont trouvés expoſés dans ces derniers temps, malgré les diviſions qui fermentent encore dans certaines villes, l'Elide eſt de tous les cantons du Péloponèſe le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, preſque toutes fertiles, ſont couvertes d'eſclaves laborieux; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles: ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs cauſes en dernier reſſort, et ne ſont pas obligés, d'interrompre leurs travaux pour venir, dans les villes, mendier un jugement inique ou trop long-temps différé. Pluſieurs familles riches coulent paiſiblement leurs jours à la campagne, et j'en ai vu aux environs d'Elis, où perſonne depuis deux ou trois générations n'avoit mis le pié dans la capitale.

Après que le gouvernement monarchique eut été détruit, les villes s'aſſocièrent par une ligue fédérative; mais celle d'Elis, plus puiſſante que les autres, les a inſenſiblement aſſujetties, et ne leur [illegible] plus aujourd'hui que les apparences de la liberté. Elles [illegible]t enſemble huit tribus, dirigées par un corps de 90 ſénateurs dont les places ſont à vie, et qui, dans le cas de vacance, ſe donnent par leur crédit les aſſociés qu'ils déſirent: il arrive de-là que l'autorité ne réſide que dans un très petit nombre de perſonnes, et que l'oligarchie s'eſt introduite même dans l'oligarchie; ce qui eſt un des vices deſtructeurs de ce gouvernement. Auſſi a-t-on fait dans ces derniers temps des efforts pour établir la démocratie.

La ville d'Elis eſt aſſez récente: elle s'eſt formée, à l'exemple de pluſieurs villes de la Grèce, et ſur-tout du Péloponèſe, par la réunion de pluſieurs hameaux: car, dans les ſiècles d'ignorance, on habitoit des bourgs ouverts et acceſſibles; dans des temps plus éclairés, on s'enferma dans des villes fortifiées.

En arrivant, nous rencontrâmes une proceſſion qui ſe rendoit au temple de Minerve. Elle faiſoit partie d'une cérémonie, où les jeunes gens de l'Elide s'étoient diſputé le prix

de la beauté. Les vainqueurs étoient menés en triomphe; le premier, la tête ceinte de bandelettes, portoit les armes que l'on consacroit à la Déesse; le second conduisoit la victime; un troisième étoit chargé des autres offrandes.

J'ai vu souvent dans la Grèce de pareils combats, tant pour les garçons que pour les femmes & les filles. J'ai vu de même, chez des peuples éloignés, les femmes admises à des concours publics, avec cette différence pourtant que les Grecs décernent le prix à la plus belle, & les barbares à la plus vertueuse.

La ville est décorée par des temples, par des édifices somptueux, par quantité de statues, dont quelques unes de la main de Phidias. Parmi ces derniers monumens, nous en vîmes où l'artiste n'avoit pas montré moins d'esprit que d'habileté; tel est le groupe des Graces dans le temple qui leur est consacré. Elles sont couvertes d'une draperie légère & brillante; la première tient un rameau de myrte en l'honneur de Vénus, la seconde, une rose pour désigner le printemps; la troisième, un osselet, symbole des jeux de l'enfance; &, pour qu'il ne manque rien aux charmes de cette composition, la figure de l'Amour est sur le même piédestal que les Graces.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux Olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes qui en réunissent les habitans; quatre grandes solennités réunissent tous les peuples de la Grèce; ce sont les jeux Pithyques ou de Delphes; les jeux Isthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée & ceux d'olympie. J'ai parlé des premiers dans mon voyage de la Phocide; je vais m'occuper des derniers: je passerai les autres sous silence, parce qu'ils offrent tous à peu près les mêmes spectacles.

Les jeux olympiques, institués par Hercule, furent, après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue, & par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Elide. Cent huit ans après, on inscrivit, pour la première fois, sur le registre public des Eléens, le nom de celui qui avoit remporté le prix à la course du stade; il s'appeloit Corébus. Cet usage continua, & de-là cette suite de vainqueurs dont les noms indiquant les différentes olympiades, forment autant de points fixes pour la chronologie. On alloit célébrer les jeux pour la cent sixième fois, lorsque nous arrivâmes à Elis*.

Tous les habitans de l'Elide se préparoient à cette solennité auguste. On avoit déjà promulgué le décret qui suspend toutes

* Dans l'été de l'année 356 avant J. C.

les

les hostilités. Des troupes qui entreroient alors dans cette terre sacrée, seroient condamnées à une amende de deux mines* par soldat.

Les Eléens ont l'administration des jeux Olympiques depuis quatre siècles; ils ont donné à ce spectacle toute la perfection dont il étoit susceptible, tantôt, en introduisant de nouvelles espèces de combats, tantôt, en supprimant ceux qui ne remplissoient point l'attente de l'assemblée. C'est à eux qu'il appartient d'écarter les manœuvres & les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, & d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, & même aux villes Grecques accusées d'avoir violé les règlemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une si haute idée de ces règlemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Egyptiens, pour savoir, des sages de cette nation, si en les rédigeant on n'avoit rien oublié? Un article essentiel, répondirent ces derniers: Dès que les juges sont des Eléens, les Eléens devroient être exclus du concours. Malgré cette réponse, ils y sont encore admis aujourd'hui, & plusieurs d'entre eux ont remporté des prix, sans que l'intégrité des juges ait été soupçonnée. Il est vrai que, pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au sénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque olympiade, on tire au sort les juges ou présidens des jeux: ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis, avant la célébration des jeux, &, pendant l'espace de dix mois, ils s'instruisenten détail des fonctions qu'ils doivent remplir; ils s'en instruisent sous des magistrats qui sont les dépositaires & les interprètes des règlemens dont je viens de parler; afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course & de la plupart des combats à pié. Plusieurs de ces athlètes étoient accompagnés de leurs parens, de leurs amis & sur-tout des maîtres qui les avoient élevés, ; le désir de la gloire brilloit dans leurs yeux, & les habitans d'Elis paroissoient livrés à la joie la plus vive. J'aurois été surpris de l'importance qu'ils mettoient à la célébration de leurs jeux, si je n'avois connu l'ardeur que les Grecs ont pour les spectacles, & l'utilité réelle que les Eléens retirent de cette solennité.

Après avoir vu tout ce qui pouvoit nous intéresser, soit dans la ville d'Elis, soit dans celle de Cillène, qui lui sert de port, & qui n'en est éloignée que de 120 stades†, nous partîmes

* 180 livres. † Environ quatre lieues et demie.

pour

pour Olympie. Deux chemins y conduisent, l'un par la plaine, long de 300 stades*; l'autre par les montagnes & par le bourg d'Alesiéum, où se tient tous les mois une foire considérable. Nous choisîmes le premier; nous traversâmes des pays fertiles, bien cultivés, arrosés par diverses rivières; &, après avoir vu, en passant, les villes de Dyspontium & de Létrines, nous arrivâmes à Olympie.

Cette ville, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pié d'une colline qu'on appelle mont de Saturne†. L'Alphée prend sa source en Arcadie. Il disparoit & reparoit par intervalles. Après avoir reçu les eaux de plusieurs rivières, il va se jeter dans la mer voisine.

L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressans; c'est un bois sacré, fort étendu, entouré de murs, & dans lequel se trouvent le temple de Jupiter & celui de Junon, le sénat, le théatre, & quantité de beaux édifices au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Eléens à quelques peuples qui s'étoient révoltés contre eux; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes, & construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante & aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur 78 piés, de longueur 230; de largeur 95‡.

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs, non moins habiles enrichirent, par de savantes compositions, les frontons des deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs & Pélops prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course; dans l'autre, le combat des Centaures & des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une & sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit: au sommet de chaque fronton, s'élève une victoire en bronze doré; à chaque angle, un grand vase de même métal, & également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété & la reconnoissance ont consacrées au dieu; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue & sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre

* Onze lieues et 850 toises. † Voyez l'essai sur la topographie d'Olympie.
‡ Hauteur, environ 64 de nos piés; longueur, 217; largeur, 90.

de Phidias & de la ſculpture, fait, au premier aſpect, une impreſſion que l'examen ne ſert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter eſt en or & en ivoire ; &, quoique aſſiſe, elle s'élève preſque juſqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or & d'ivoire ; de la gauche, un ſceptre travaillé avec goût, enrichi de diverſes eſpèces de métaux, & ſurmonté d'un aigle. La chauſſure eſt en or, ainſi que le manteau, ſur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, & ſur-tout des lis.

Le trône porte ſur quatre piés, ainſi que ſur des colonnes intermédiaires, de même hauteur que les piés. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concoururent à l'embellir. Il eſt tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène & de pierres précieuſes, par-tout décoré de peintures & de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs ſont appliqués ſur la face antérieure de chacun des piés de devant. Le plus haut repréſente quatre victoires dans l'attitude de danſeuſes ; le ſecond, des ſphinx qui enlèvent les enfans des Thébains ; le troiſième, Apollon & Diane perçant de leurs traits les enfans de Niobé ; le dernier enfin, deux autres victoires.

Phidias profita des moindres eſpaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverſes qui lient les piés du trône, je comptai trente-ſept figures, les unes repréſentant des lutteurs, les autres, le combat d'Hercule contre les Amazones*. Au deſſus de la tête de Jupiter, dans la partie ſupérieure du trône, on voit d'un côté les trois Saiſons qu'il éut de Thémis. On diſtingue quantité d'autres bas-reliefs, tant ſur le marchepié que ſur la baſe ou l'eſtrade qui ſoutient cette maſſe énorme, la plupart exécutés en or, & repréſentant les divinités de l'Olympe. Aux piés de Jupiter on lit cette inſcription : *Je ſuis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès.* Outre ſon nom, l'artiſte, pour éterniſer la mémoire & la beauté d'un jeune homme de ſes amis appelé Pantarcès, grava ſon nom ſur un des doigts de Jupiter†.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le déſireroit. A une certaine diſtance, on eſt arrêté par une baluſtrade qui règne tout autour, & qui eſt ornée de peintures excellentes de

* On pourroit préſumer que ces 37 figures étoient en ronde-boſſe, & avoient été placées ſur les traverſes du trône. On pourroit auſſi diſpoſer autrement que je ne l'ai fait, les ſujets repréſentés ſur chacun des piés. La deſcription de Pauſanias eſt très ſuccincte & très vague. En cherchant à l'éclaircir, on court le riſque de s'égarer ; en ſe bornant à la traduire littéralement, celui de ne pas ſe faire entendre.

† Telle étoit cette inſcription : *Pantarcès eſt beau.* Si l'on en eût fait un crime à Phidias, il eût pu ſe juſtifier, en diſant que l'éloge s'adreſſoit à Jupiter ; le mot *Pantarcès* pouvant ſignifier *celui qui ſuffit à tout.*

la main de Panénus, élève & parent de Phidias. C'eſt le même qui, conjointement avec Colotès, autre diſciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage ſurprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avoit couvert, conſulta le goût du public, & ſe réforma lui-même d'après les avis de la multitude.

On eſt frappé de la grandeur de l'entrepriſe, de la richeſſe de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'eſt bien plus encore de l'expreſſion ſublime que l'artiſte a ſu donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paroit empreinte avec tout l'éclat de la puiſſance, toute la profondeur de la ſageſſe, toute la douceur de la bonté. Auparavant, les artiſtes ne repréſentoient le maître des dieux qu'avec des traits communs, ſans nobleſſe & ſans caractère diſtinctif: Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainſi dire, la majeſté divine, & ſut ajouter un nouveau motif au reſpect des peuples, en leur rendant ſenſible ce qu'ils avoient adoré. Dans quelle ſource avoit-il donc puiſé ces hautes idées? Des poëtes diroient qu'il étoit monté dans le ciel, ou que le dieu étoit deſcendu ſur la terre; mais il répondit d'une manière plus ſimple & plus noble, à ceux qui lui faiſoient la même queſtion: il cita les vers d'Homère, où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter ſuffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers, en réveillant dans l'ame de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'eſt apperçu que par l'homme de génie, produiſirent le Jupiter d'Olympie; &, quel que ſoit le ſort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie ſervira toujours de modèle aux artiſtes qui voudront repréſenter dignement l'être ſuprême.

Les Eléens connoiſſent le prix du monument qu'ils poſsèdent; ils montrent encor eaux étrangers l'attelier de Phidias. Ils ont répandu leurs bienfaits ſur les deſcendans de ce grand artiſte, & les ont chargés d'entretenir la ſtatue dans tout ſon éclat. Comme le temple & l'enceinte ſacrée ſont dans un endroit marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'eſt de verſer fréquemment de l'huile au pié du trône, ſur une partie du pavé deſtinée à la recevoir.

Du temple de Jupiter nous paſſâmes à celui de Junon; il eſt également d'ordre dorique, entouré de colonnes, mais beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des ſtatues qu'on y voit, ſoit en or, ſoit en ivoire, décèlent un art encore groſſier, quoiqu'elles n'aient pas 300 ans d'antiquité. On nous montra le coffre de Cypſélus, où ce prince, qui depuis ſe rendit maître de Corinthe, fut dans ſa plus tendre enfance

des ennemis de sa maison. Il est de bois de cèdre; les quatre faces & le dessus sont ornés de bas-reliefs, les uns exécutés dans le cèdre même, les autres en ivoire & en or; ils représentent des batailles, des jeux, & d'autres sujets relatifs aux siècles héroïques, & sont accompagnés d'inscriptions en caractères anciens. Nous parcourûmes avec plaisir les détails de cet ouvrage, parce qu'ils montrent l'état informe où se trouvoient les arts en Grèce, il y a trois siècles.

On célèbre auprès de ce temple, des jeux auxquels président seize femmes choisies parmi les huit tribus des Eléens, & respectables par leur vertu ainsi que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent des chœurs de musique, pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon, qui brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête, & qui décernent le prix de la course aux filles de l'Elide. Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presqu'à demi-nues & les cheveux flottans sur leurs épaules: celle qui remporte la victoire, reçoit une couronne d'olivier, & la permission, plus flatteuse encore, de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de-là, nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes & les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offroient à nous, de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre; les uns pour les dieux, les autres pour les vainqueurs; car le temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Plusieurs de ces statues sont adossées à des colonnes, ou placées sur des piédestaux; toutes sont accompagnées d'inscriptions, contenant les motifs de leur consécration. Nous y distinguâmes plus de quarante figures de Jupiter de différentes mains offertes par des peuples ou par des particuliers, quelques unes ayant jusqu'à 27 piés de hauteur. Celles des athlètes forment une collection immense; elles ont été placées dans ces lieux, ou par eux-mêmes, ou par les villes qui leur ont donné le jour, ou par les peuples de qui ils avoient bien mérité.

Ces monumens, multipliés depuis quatre siècles, rendent présens, à la postérité, ceux qui les ont obtenus. Ils sont exposés tous les quatre ans aux regards d'une foule innombrable de spectateurs de tous pays, qui viennent dans ce séjour s'occuper de la gloire des vainqueurs, entendre le récit de leurs combats, & se montrer avec transport, les uns aux autres, ceux dont leur patrie s'énorgueillit. Quel bonheur pour l'humanité, si un pareil sanctuaire n'étoit ouvert qu'aux

hommes vertueux! Non, je me trompe, il feroit bientôt violé par l'intrigue & l'hypocrifie, auxquelles les hommages du peuple font bien plus néceffaires qu'à la vertu.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de fculpture, & que nous y fuivions le développement & les derniers efforts de cet art, nos interprètes nous faifoient de longs récits, & nous racontoient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montroient les portraits. Après avoir arrêté nos regards fur deux chars de bronze, dans l'un defquels étoit Gélon, roi de Syracufe, & dans l'autre, Hiéron fon frère & fon fucceffeur: Près de Gélon, ajoutoient-ils, vous voyez la ftatue de Cléomède; cet athlète ayant eu le malheur de tuer fon adverfaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne; il en fut affligé au point de perdre la raifon. Quelque temps après, il entra dans une maifon deftinée à l'éducation de la jeuneffe, faifit une colonne qui foutenoit le toit, & la renverfa. Près de foixante enfans périrent fous les ruines de l'édifice.

Voici la ftatue d'un autre athlète nommé Timanthe. Dans fa vieilleffe, il s'exerçoit tous les jours à tirer de l'arc; un voyage qu'il fit l'obligea de fufpendre cet exercice; il voulut le reprendre à fon retour; mais, voyant que fa force étoit diminuée, il dreffa lui-même fon bûcher, & fe jeta dans les flammes.

Cette jument que vous voyez, fut furnommée le vent, à caufe de fon extrême légèreté. Un jour qu'elle couroit dans la carrière, Philotas, qui la montoit, fe laiffa tomber; elle continua fa courfe, doubla la borne, & vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à fon maître, & lui permirent de fe faire repréfenter ici avec l'inftrument de fa victoire.

Ce lutteur s'appeloit Glaucus; il étoit jeune & labouroit la terre. Son père s'apperçut avec furprife, que, pour enfoncer le foc qui s'étoit détaché de la charrue, il fe fervoit de fa main comme d'un marteau. Il le conduifit dans ces lieux, & le propofa pour le combat du cefte. Glaucus, preffé par un adverfaire qui employoit tour à tour l'adreffe & la force, étoit fur le point de fuccomber, lorfque fon père lui cria: Frappe, mon fils, comme fur la charrue; auffitôt le jeune homme redoubla fes coups, & fut proclamé vainqueur.

Voici Théagène qui, dans les différens jeux de la Grèce, remporta, dit-on, 1200 fois le prix, foit à la courfe, foit à la lutte, foit à d'autres exercices. Après fa mort, la ftatue qu'on lui avoit élevée dans la ville de Thafos, fa patrie, excitoit encore la jaloufie d'un rival de Théagène; il venoit

toutes

outes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze, & l'ébranla tellement à force de coups, qu'il le fit tomber, & en fut écrasé : la statue fut traduite en jugement, & jetée dans la mer. La famine ayant ensuite affligé la ville de Thasos, l'oracle, consulté par les habitants, répondit qu'ils avoient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna des honneurs divins, après avoir retiré des eaux, & replacé le monument qui le représentoit*.

Cet autre athlète porta sa statue sur ses épaules, & la posa lui-même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon ; c'est lui qui, dans la guerre des habitans de Crotone, sa patrie, contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes, & remporta une victoire signalée : il parut dans la bataille avec une massue & les autres attributs d'Hercule, dont il rappeloit le souvenir. Il triompha souvent dans nos jeux & dans ceux de Delphes ; il y faisoit souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçoit sur un palet qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, & les plus fortes secousses ne pouvoient l'ébranler : d'autres fois, il empoignoit une grenade, &, sans l'écraser, la tenoit si serrée, que les plus vigoureux athlètes ne pouvoient écarter ses doigts pour la lui arracher ; mais sa maîtresse l'obligeoit à lâcher prise. On raconte encore de lui qu'il parcourut le stade, portant un bœuf sur ses épaules ; que, se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portoit le plafond qui étoit près de tomber ; enfin, que, dans sa vieillesse, il devint la proie des bêtes féroces, parce que ses mains se trouvèrent prises dans un tronc d'arbre que des coins avoient fendu en partie, & qu'il vouloit achever de diviser.

Nous vîmes ensuite des colonnes où l'on avoit gravé des traités d'alliance entre divers peuples de la Grèce : on les avoit déposés dans ces lieux pour les rendre plus sacrés. Mais tous ces traités ont été violés avec les sermens qui en garantissoient la durée ; & les colonnes, qui subsistent encore, attestent une vérité effrayante, c'est que les peuples policés ne sont jamais plus de mauvaise foi, que lorsqu'ils s'engagent à vivre en paix les uns avec les autres.

Au nord du temple de Junon, au pié du mont de Saturne, est une chaussée qui s'étend jusqu'à la carrière, & sur laquelle plusieurs nations Grecques & étrangères ont construit des édifices connus sous le nom de trésors. On en voit de semblables à Delphes ; mais ces derniers sont remplis d'offrandes pré-

* Le culte de Théagène s'étendit dans la suite ; on l'imploroit sur-tout dans les maladies.

cieuſes ; tandis que ceux d'Olympie ne contiennent preſque que des ſtatues & des monumens de mauvais goût ou de peu de valeur. Nous demandâmes la raiſon de cette différence. L'un des interprètes nous dit : Nous avons un oracle, mais il n'eſt pas aſſez accrédité, & peut-être ceſſera-t-il bientôt. Deux ou trois prédictions juſtifiées par l'évènement, ont attiré à celui de Delphes la confiance de quelques ſouverains, & leurs libéralités, celles de toutes les nations.

Cependant les peuples abordoient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés on s'empreſſoit de ſe rendre à ces fêtes dont la célébrité ſurpaſſe infiniment celle des autres ſolennités, & qui néanmoins ſont privées d'un agrément qui les rendroit plus brillantes. Les femmes n'y ſont pas admiſes, ſans doute à cauſe de la nudité des athlètes. La loi qui les en exclut eſt ſi ſévère, qu'on précipite du haut d'un rocher celles qui oſent la violer. Cependant les prêtreſſes d'un temple ont une place marquée, & peuvent aſſiſter à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le ſolſtice d'été : elles durent cinq jours ; à la fin du dernier, qui eſt celui de la pleine lune, ſe fait la proclamation ſolennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le ſoir * par pluſieurs ſacrifices que l'on offrit ſur des autels, élevés en l'honneur de différentes divinités, ſoit dans le temple de Jupiter, ſoit dans les environs. Tous étoient ornés de feſtons & de guirlandes ; tous furent ſucceſſivement arroſés du ſang des victimes. On avoit commencé par le grand autel de Jupiter, placé entre le temple de Junon & l'enceinte de Pélops. C'eſt le principal objet de la dévotion des peuples ; c'eſt là que les Eléens offrent tous les jours des ſacrifices, & les étrangers, dans tous les temps de l'année. Il porte ſur un grand ſoubaſſement quarré, au deſſus duquel on monte par des marches de pierre. Là ſe trouve une eſpèce de terraſſe où l'on ſacrifie les victimes ; au milieu s'élève l'autel, dont la hauteur eſt de 22 piés : on parvient à ſa partie ſupérieure par des marches qui ſont conſtruites de la cendre des victimes qu'on a pétrie avec l'eau de l'Alphée.

Les céremonies ſe prolongèrent fort avant dans la nuit, & ſe firent au ſon des inſtrumens, à la clarté de la lune qui approchoit de ſon plein, avec un ordre & une magnificence qui

* Dans la première année de l'Olympiade 106, le premier jour d'hécatombéon tomboit au ſoir du 17 juillet de l'année Julienne proleptique 356 avant J. C. ; et le 11 d'hécatombéon commençoit au ſoir du 27 juillet.

inſpiroient

inspiroient à-la-fois de la surprise & du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière, pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devoient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade & l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de 600 piés * de long, & d'une largeur proportionnée; c'est là que se font les courses à pié, & que se donnent la plupart des combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars & des chevaux. Un de ses côtés s'étend sur une colline, l'autre côté, un peu plus long, est formé par une chaussée; sa largeur est de 600 piés, sa longeur du double †: il est séparé du Stade par un édifice qu'on appellé Barrière. C'est un portique devant lequel est une cour spacieuse, faite en forme de proue de navire, dont les murs vont en se rapprochant l'un de l'autre, & laissent à leur extrémité une ouverture assez grande pour que plusieurs chars y passent à-la-fois. Dans l'intérieur de cette cour, on a construit, sur différentes lignes parallèles, des remises pour les chars & pour les chevaux; on les tire au sort, parce que les unes sont plus avantageusement situées que les autres. Le Stade & l'Hippodrome sont ornés de statues, d'autels & d'autres monumens, sur lesquels on avoit affiché la liste & l'ordre des combats qui devoient se donner pendant les fêtes.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois ‡; la règle générale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; & les après-midi, à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat, &c.

A la petite pointe du jour nous nous rendîmes au Stade. Il étoit déjà rempli d'athlètes qui préludoient aux combats, & entouré de quantitté de spectateurs; d'autres, en plus grand nombre, se plaçoient confusément sur la colline qui se

* 94 toises 3 piés. † 189 toises.

‡ Cet ordre a varié, parce qu'on a souvent augmenté ou diminué le nombre des combats, & que des raisons de convenance ont souvent entraîné des changemens. Celui que je leur assigne ici n'est point conforme aux témoignages de Xénophon & de Pausanias. Mais ces auteurs, qui ne sont pas tout-à-fait d'accord entre eux, ne parlent que de 3 ou 4 combats, & nous n'avons aucune lumière sur la disposition des autres. Dans cette incertitude, j'ai cru devoir ne m'attacher qu'à la clarté. J'ai parlé d'abord des différentes courses, soit des hommes, soit des chevaux & des chars, & ensuite des combats qui se livroient dans un espace circonscrit, tel que la lutte, le pugilat, &c. Cet arrangement est à peu-près le même que celui que propose Platon dans son livre des lois.

présente

préſente en amphithéatre au-deſſus de la carrière. Des chars voloient dans la plaine ; le bruit des trompettes, le henniſſement des chevaux ſe mêloient aux cris de la multitude ; & lorſque nos yeux pouvoient ſe diſtraire de ce ſpectacle, & qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le repos & le ſilence de la nature, alors quelle impreſſion ne faiſoit pas ſur nos ames la ſérénité du ciel, la fraîcheur délicieuſe de l'air, l'Alphée qui forme en cet endroit un ſuperbe canal, & ces campagnes fertiles qui s'embelliſſoient des premiers rayons du ſoleil !

Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, & prendre le chemin de l'enceinte ſacrée. Nous les y ſuivîmes, & nous trouvâmes dans la chambre du Sénat les huit préſidens des jeux, avec des habits magnifiques & toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'au pié d'une ſtatue de Jupiter, & ſur les membres ſanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoins qu'ils s'étoient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils alloient livrer. Ils promirent auſſi de ne point uſer de ſupercherie & de ſe conduire avec honneur : leurs parens & leurs inſtituteurs firent le même ſerment.

Après cette cérémonie, nous revînmes au Stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière qui le précède, s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits, mirent à leurs piés des brodequins, & ſe firent frotter d'huile par tout le corps. Des miniſtres ſubalternes ſe montroient de tous côtés, ſoit dans la carrière, ſoit à travers les rangs multipliés des ſpectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les préſidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria : " Que les coureurs du Stade ſe préſentent. ,, Il en parut auſſitôt un grand nombre, qui ſe placèrent ſur une ligne, ſuivant le rang que le ſort leur avoit aſſigné. Le héraut récita leurs noms & ceux de leur patrie. Si ces noms avoient été illuſtrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudiſſemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté : ,, Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir ,, été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière ? ,, il ſe fit un ſilence profond, & je me ſentis entraîné par cet intérêt qui remuoit tous les cœurs, & qu'on n'éprouve pas dans les ſpectacles des autres nations. Au lieu de voir au commencement de la lice, des hommes du peuple prêts à ſe diſputer quelques feuilles d'olivier, je n'y vis plus que des hommes libres, qui, par le conſentement unanime de toute la Grèce, chargés de la gloire ou de la honte de leur patrie, s'expoſoient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en pré-

ſence

fence de plufieurs milliers de témoins qui rapporteroient chez eux les noms des vainqueurs & des vaincus. L'efpérance & la crainte fe peignoient dans les regards inquiets des fpectateurs ; elles devenoient plus vives, à mefure qu'on approchoit de l'inftant qui devoit les diffiper. Cet inftant arriva. La trompette donna le fignal ; les coureurs partirent, &, dans un clin-d'œil, parvinrent à la borne où fe tenoient les préfidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène ; & mille bouches le repétèrent.

L'honneur qu'il obtenoit eft le premier & le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux Olympiques; parce que la courfe du Stade fimple eft la plus ancienne de celles qui ont été admifes dans ces fêtes. Elle s'eft dans la fuite des temps diverfifiée de plufieurs manières. Nous la vîmes fucceffivement exécuter par des enfans qui avoient à peine atteint leur douzième année, & par des hommes qui couroient avec un cafque, un bouclier, & des efpèces de bottines.

Les jours fuivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double Stade, c'eft-à-dire, qu'après avoir atteint le but & doublé la borne, ils devoient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques uns concoururent dans plufieurs de ces exercices, & remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent à diverfes reprifes l'attention de l'affemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipfer & fe dérober aux infultes des fpectateurs ; d'autres, fur le point de parvenir au terme de leurs défirs, tomber tout-à-coup fur un terrein gliffant. On nous en fit remarquer dont les pas s'imprimoient à peine fur la pouffière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les efprits en fufpens ; ils devançoient leurs adverfaires de bien loin ; mais, l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le pouffant, un cri général s'éleva contre lui, & il fut privé de l'honneur de la victoire ; car il eft expreffement défendu d'ufer de pareilles voies pour fe la procurer : on permet feulement aux affiftans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéreffent.

Les vainqueurs ne pouvoient être couronnés que dans le dernier jour de fêtes ; mais, à la fin de leur courfe, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur étoit deftinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une fuite de triomphes. Tout le monde s'empreffoit de les voir, de les féliciter ; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, verfant des larmes de tendreffe & de joie, les foulevoient fur leurs épaules pour les montrer aux affiftans, & les livroient aux applaudiffemens

plaudiſſemens de toute l'aſſemblée, qui répandoit ſur eux des fleurs à pleines mains.

Le lendemain, nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devoient ſe faire la courſe des chevaux & celle des chars. Les gens riches peuvent ſeuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépenſe. On voit dans toute la Grèce des particuliers ſe faire une occupation & un mérite de de multiplier l'eſpèce des chevaux propres à la courſe, de les dreſſer & de les préſenter au concours dans les jeux publics. Comme ceux qui aſpirent aux prix, ne ſont pas obligés de les diſputer eux-mêmes, ſouvent les ſouverains & les républiques ſe mettent au nombre des concurrens, & confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve ſur la liſte des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuſe; Archélaüs, roi de Macédonie; Pauſanias, roi de Lacédémone, et quantité d'autres, ainſi que pluſieurs villes de la Grèce. Il eſt aiſé de juger que de pareils rivaux doivent exciter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils ſurpaſſent quelquefois. On ſe rappelle encore que dans les jeux où Alcibiade fut couronné, ſept chars ſe préſentèrent dans la carrière au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le ſecond et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le ſignal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, & un aigle de même métal poſé ſur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaiſſer & ſe cacher dans la terre, l'aigle s'élever, les ailes déployées, & ſe montrer aux ſpectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, paſſer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui eſt à l'extrémité; les uns ralentir leur courſe, les autres la précipiter, juſqu'à ce que l'un d'entre eux redoublant ſes efforts, eut laiſſé derrière lui ſes concurrens affligés.

Le vainqueur avoit diſputé le prix au nom de Philippe, roi de Macédoine, qui aſpiroit à toutes les eſpèces de gloire, & qui en fut tout-à-coup ſi raſſaſié, qu'il demandoit à la Fortune de tempérer ſes bienfaits par une diſgrace. En effet, dans l'eſpace de quelques jours il remporta cette victoire aux jeux Olympiques; Parménion, un de ſes généraux, battit les Illyriens; Olympias, ſon épouſe, accoucha d'un fils: c'eſt le célèbre Alexandre.

Après que des athlètes, à peine ſortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui ſe ſuccédèrent les uns aux autres. Ils étoient at-

telés de deux chevaux dans une courfe, de deux poulains dans une autre, enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui eft la plus glorieufe de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière ; nous y trouvâmes plufieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendoient le long de chaque file, & qui devoient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduifoient n'étoient vétus que d'une étoffe légère. Leurs courfiers, dont ils pouvoient à peine modérer l'ardeur, attiroient tous les regards par leur beauté, quelques uns, par les victoires qu'ils avoient déjà remportées. Dès que le fignal fut donné, ils s'avancèrent jufqu'à la feconde ligne, &, s'étant ainfi réunis avec les autres lignes, ils fe préfentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'inftant on les vit couverts de pouffière, fe croifer, fe heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avoit peine à fuivre. Leur impétuofité redoubloit, lorfqu'ils fe trouvoient en préfence de la ftatue d'un génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur fecrète ; elle redoubloit, lorfqu'ils entendoient le fon bruyant des trompettes, placées auprès d'une borne fameufe par les naufrages qu'elle occafionne. Pofée dans la largeur de la carrière, elle ne laiffe pour le paffage des chars qu'un défilé affez étroit, où l'habileté des guides vient très fouvent échouer. Le péril eft d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jufqu'à douze fois ; car on eft obligé de parcourir jufqu'à à douze fois la longueur de l'Hippodrome, foit en allant, foit en revenant.

A chaque évolution, il furvenoit quelque accident qui excitoit des fentimens de pitié, ou des rires infultans de la part de l'affemblée. Des chars avoient été emportés hors de la lice ; d'autres s'étoient brifés en fe choquant avec violence : la carrière étoit parfemée de débris qui rendoient la courfe plus périlleufe encore. Il ne reftoit plus que cinq concurrens, un Theffalien, un Libyen, un Syracufain, un Corinthien & un Thébain. Les trois premiers étoient fur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Theffalien fe brife contre cet écueil ; il tombe embaraffé dans les rênes, &, tandis que fes chevaux fe renverfent fur ceux du Lybien, qui le ferroit de près ; que ceux du Syracufain fe précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière ; que tout retentit de cris perçans & multipliés ; le Corinthien & le Thébain arrivent, faififfent le moment favorable, dépaffent la borne, preffent de l'aiguillon leurs courfiers fougueux, & fe préfentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, & le fecond au Thébain.

Pendant que durèrent les fêtes, & dans certains intervalles

de la journée, nous quittions le ſpectacle, & nous parcourions les environs d'Olympie. Tantôt, nous nous amuſions à voir arriver des théories ou députations, chargées d'offrir à Jupiter les hommages de preſque tous les peuples de la Grèce ; tantôt, nous étions frappés de l'intelligence & de l'activité des commerçans étrangers, qui venoient dans ces lieux étaler leurs marchandiſes. D'autres fois, nous étions témoins des marques de diſtinction que certaines villes s'accordoient les unes aux autres. C'étoient des décrets par leſquels elles ſe décernoient mutuellement des ſtatues & des couronnes, & qu'elles faiſoient lire dans les jeux Olympiques, afin de rendre la reconnoiſſance auſſi publique que le bienfait.

Nous promenant un jour le long de l'Alphée, dont les bords ombragés d'arbres de toute eſpèce, étoient couverts de tentes de différentes couleurs, nous vîmes un jeune homme, d'une jolie figure, jeter dans le fleuve des fragmens d'une palme qu'il tenoit dans ſa main, & accompagner cette offrande de vœux ſecrets : il venoit de remporter le prix à la courſe, & il avoit à peine atteint ſon troiſième luſtre. Nous l'interrogeâmes. Cet Alphée, nous dit-il, dont les eaux abondantes & pures fertiliſent cette contrée, étoit un chaſſeur d'Arcadie ; il ſoupiroit pour Aréthuſe qui le fuyoit, & qui, pour ſe dérober à ſes pourſuites, ſe ſauva en Sicile : elle fut métamorphoſée en fontaine ; il fut changé en fleuve ; mais, comme ſon amour n'étoit point éteint, les dieux, pour couronner ſa conſtance, lui ménagèrent une route dans le ſein des mers, & lui permirent enfin de ſe réunir avec Aréthuſe. Le jeune homme ſoupira en finiſſant ces mots.

Nous revenions ſouvent dans l'enceinte ſacrée. Ici, des athlètes, qui n'étoient pas encore entrés en lice, cherchoient dans les entrailles des victimes la deſtinée qui les attendoit. Là, des trompettes, poſés ſur un grand autel, ſe diſputoient le prix, unique objet de leur ambition. Plus loin, une foule d'étrangers, rangés autour d'un portique, écoutoient un écho qui répétoit juſqu'à ſept fois les paroles qu'on lui adreſſoit. Partout s'offroient à nous des exemples frappans de faſte & de vanité ; car ces jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur ſavoir ou leurs richeſſes. Ils viennent s'expoſer aux regards de la multitude, toujours empreſſée auprès de ceux qui ont ou qui affectent de la ſupériorité.

Après la bataille de Salamine, Thémiſtocle parut au milieu du ſtade, qui retentit auſſitôt d'applaudiſſemens en ſon honneur. Loin de s'occuper des jeux, les regards furent arrêtés ſur lui pendant toute la journée ; on montroit aux étrangers,

avec des cris de joie & d'admiration, cet homme qui avoit ſauvé la Grèce; & Thémiſtocle fut forcé d'avouer que ce jour avoit été le plus beau de ſa vie.

Nous apprîmes qu'à la dernière Olympiade, Platon obtint un triomphe à peu-près ſemblable. S'étant montré à ces jeux, toute l'aſſemblée fixa les yeux ſur lui, & témoigna par les expreſſions les plus flatteuſes la joie qu'inſpiroit ſa préſence.

Nous fûmes témoins d'une ſcène plus touchante encore. Un vieillard cherchoit à ſe placer; aprés avoir parcouru pluſieurs gradins, toujours repouſſé par des plaiſanteries offenſantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens & la plupart des hommes ſe levèrent avec reſpect, & lui offrirent leurs places. Des battemens de mains ſans nombre éclatèrent à l'inſtant; & le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire: „ Les Grecs connoiſſent les règles de la bien- „ ſéance; les Lacédémoniens les pratiquent.„

Je vis dans l'enceinte un peintre, élève de Zeuxis, qui, à l'exemple de ſon maître, ſe promenoit revêtu d'une ſuperbe robe de pourpre, ſur laquelle ſon nom étoit tracé en lettres d'or. On lui diſoit de tous côtés: Tu imites la vanité de Zeuxis, mais tu n'es pas Zeuxis.

J'y vis un Cyrénéen & un Corinthien, dont l'un faiſoit l'énumération de ſes richeſſes, & l'autre, de ſes aïeux. Le Cyrénéen s'indignoit du faſte de ſon voiſin; celui-ci rioit de l'orgueil du Cyrénéen.

J'y vis un Ionien, qui, avec des talens médiocres, avoit réuſſi dans une petite négociation dont ſa patrie l'avoit chargé. Il avoit pour lui la conſidération que les ſots ont pour les parvenus. Un de ſes amis le quitta pour me dire à l'oreille: Il n'auroit jamais cru qu'il fût ſi aiſé d'être un grand homme.

Non loin de-là un ſophiſte tenoit un vaſe à parfums & une étrille, comme s'il alloit aux bains. Après s'être moqué des prétentions des autres, il monta ſur un des côtés du temple de Jupiter, ſe plaça au milieu de la colonnade, &, de cet endroit élevé, il crioit au peuple: Vous voyez cet anneau, c'eſt moi qui l'ai gravé; ce vaſe & cette étrille, c'eſt moi qui les ai faits: ma chauſſure, mon manteau, ma tunique & la ceinture qui l'aſſujettit, tout cela eſt mon ouvrage; je ſuis prêt à vous lire des poëmes héroïques, des tragédies, des dithyrambes, toutes ſortes d'ouvrages en proſe, en vers, que j'ai compoſés ſur toutes ſortes de ſujets; je ſuis prêt à diſcourir ſur la muſique, ſur la grammaire; prêt à répondre à toutes ſortes de queſtions.

Pendant que ce ſophiſte étaloit avec complaiſance ſa vanité, des

des peintres expoſoient à tous les yeux les tableaux qu'ils venoient d'achever; des rhapſodes chantoient des fragmens d'Homère & d'Héſiode: l'un d'entre eux nous fit entendre un poëme entier d'Empédocle: des poëtes, des orateurs, des philoſophes, des hiſtoriens placés aux périſtyles des temples & dans tous les endroits éminens, récitoient leurs ouvrages: les uns traitoient des ſujets de morale; d'autres faiſoient l'éloge des jeux Olympiques, ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendioient la protection.

Environ trente ans auparavant, Denys, tyran de Syracuſe, avoit voulu s'attirer l'admiration de l'aſſemblée. On y vit arriver de ſa part, & ſous la direction de ſon frère Théaridès, une députation ſolennelle, chargée de préſenter des offrandes à Jupiter; pluſieurs chars attelés de quatre chevaux, pour diſputer le prix de la courſe; quantité de tentes ſomptueuſes qu'on dreſſa dans la campagne, & une foule d'excellens déclamateurs qui devoient réciter publiquement les poëſies de ce prince. Leur talent & la beauté de leurs voix fixèrent d'abord l'attention des Grecs, déjà prévenus par la magnificence de tant d'apprêts; mais bientôt, fatigués de cette lecture inſipide, ils lancèrent contre Denys les traits les plus ſanglans, & leur mépris alla ſi loin, que pluſieurs d'entre eux renversèrent ſes tentes & les pillèrent. Pour comble de diſgrace, les chars ſortirent de la lice, ou ſe brisèrent les uns contre les autres, & le vaiſſeau qui ramenoit ce cortège fut jeté par la tempête ſur les côtes d'Italie. Tandis qu'à Syracuſe le public diſoit que les vers de Denys avoient porté malheur aux déclamateurs, aux chevaux & au navire, on ſoutenoit à la cour que l'envie s'attache toujours au talent. Quatre ans après, Denys envoya de nouveaux ouvrages & des acteurs plus habiles, mais qui tombèrent encore plus honteuſement que les premiers. A cette nouvelle, il ſe livra aux excès de la frénéſie: &, n'ayant, pour ſoulager ſa douleur, que la reſſource des tyrans, il exila, & fit couper des têtes.

Nous ſuivions avec aſſiduité les lectures qui ſe faiſoient à Olympie. Les préſidens des jeux y aſſiſtoient quelquefois, & le peuple s'y portoit avec empreſſement. Un jour qu'il paroiſſoit écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Auſſitôt la plupart des aſſiſtans coururent après Polydamas. C'étoit un athlète de Theſſalie, d'une grandeur & d'une force prodigieuſe. On racontoit de lui qu'étant ſans armes ſur le mont Olympe, il avoit abattu un lion énorme ſous ſes coups; qu'ayant ſaiſi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper

qu'en

qu'en laiſſant la corne de ſon pié entre les mains de l'athlète; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvoient faire avancer un char qu'il retenoit par derrière d'une ſeule main. Il avoit remporté pluſieurs victoires dans les jeux publics; mais, comme il étoit venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la ſuite la fin tragique de cet homme extraordinaire: il étoit entré avec quelques uns de ſes amis dans une caverne pour ſe garantir de la chaleur; la voûte de la caverne s'entrouvrit; ſes amis s'enfuirent; Polydamas voulut ſoutenir la montagne, & en fut écraſé *.

Plus il eſt difficile de ſe diſtinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiète, & capable des plus grands excès. Dans un autre voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuſe, appelé Ménécrate, traînant à ſa ſuite pluſieurs de ceux qu'il avoit guéris, & qui s'étoient obligés avant le traitement, de le ſuivre par-tout. L'un paroiſſoit avec les attributs d'Hercule; un autre, avec ceux d'Apollon; d'autres avec ceux de Mercure ou d'Eſculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or ſur la tête, & un ſceptre à la main, il ſe donnoit en ſpectacle ſous le nom de Jupiter, & couroit le monde eſcorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre ſuivante:

" Ménécrate-Jupiter à Philippe, ſalut. Tu règnes dans " la Macédoine, & moi, dans la médecine; tu donnes la " mort à ceux qui ſe portent bien, je rends la vie aux mala- " des; ta garde eſt formée de Macédoniens, les dieux com- " poſent la mienne." Philippe lui répondit en deux mots, qu'il lui ſouhaitoit un retour de raiſon†. Quelque temps après, ayant appris qu'il étoit en Macédoine, il le fit venir, & le pria à ſouper. Ménécrate & ſes compagnons furent placés ſur des lits ſuperbes & exhauſſés, devant eux étoit un autel chargé des prémices des moiſſons; &, pendant qu'on préſentoit un excellent repas aux autres convives, on n'offrit

* Pauſanias & Suidas font vivre cet athlète, du temps de Darius Nothus, roi de Perſe, environ 60 ans avant les jeux olympiques, où je ſuppoſe qu'il ſe préſenta pour combattre. Mais, d'un autre côté, les habitans de Pellène ſoutenoient que Polydamas avoit été vaincu aux jeux olympiques par un de leurs concitoyens, nommé Promachus, qui vivoit du temps d'Alexandre. Il eſt très peu important d'éclaircir ce point de chronologie; mais j'ai dû annoncer la difficulté, afin qu'on ne me l'oppoſe pas.

† Plutarque attribue cette réponſe à Agéſilas, à qui, ſuivant lui, la lettre étoit adreſſée.

que des parfums & des libations à ces nouveaux dieux, qui, ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, & ne reparurent plus depuis.

Un autre trait ne sert pas moins à peindre les mœurs des Grecs, & la légèreté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée pendant qu'on célébroit les jeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avoient usurpé l'intendance sur les Eléens, qui vouloient reprendre leurs droits. Les uns & les autres, soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte: l'action fut vive & meurtrière. On vit les spectateurs sans nombre que les fêtes avoient attirés, & qui étoient presque tous courronnés de fleurs, se ranger tranquillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occasion la même espèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, & applaudir tour-à-tour avec les mêmes transports aux succès de l'une & de l'autre armée.

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace & le pentathle. Je ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, & je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter son adversaire par terre, & de le forcer à se déclarer vaincu. Les athlètes qui devoient concourir, se tenoient dans un portique voisin ; ils furent appelès à midi. Ils étoient au nombre de sept: on jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidens des jeux. Deux de ces bulletins étoient marqués de la lettre A, deux autres, de la lettre B ; deux autres, d'un C ; & le septième d'un D : on les agita dans la boîte ; chaque athlète prit le sien, & l'un des présidens appareilla ceux qui avoient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, & le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, & après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain & un Argien s'avancent dans le Stade ; ils s'approchent, se mesurent des yeux & s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paroissent immobiles, & s'épuisent en efforts superflus ; tantôt, ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'alongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés ; une sueur abondante coule de leurs membres affoiblis ; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps &, après avoir employé de nouveau la ruse & la force, le

Thébain enlève son adversaire ; mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, & reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes & de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, & le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne ; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival ; & communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, & le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte & de douleur. Il restoit trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien, & le Thébain dont j'ai parlé. Il restoit aussi un Rhodien que le sort avoit réservé. Il avoit l'avantage d'entrer tout frais dans la lice ; mais il ne pouvoit remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres ; &, dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, & d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte de porter des coups à son adversaire ; dans le pugilat il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, & furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avoient la tête couverte d'une calotte d'airain, & leurs poings étoient assujettis par des espèces de gantelets formés de lanières de cuir qui se croisoient en tous sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyoit deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier, chacun, l'instant où son adversaire laisseroit une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés & tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement, pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquoient avec fureur, & faisoient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant les bras levés sur leur ennemi prompt à les éviter, tomboient pesamment sur la terre, & se brisoient tout le corps ; d'autres qui, épuisés & couverts de blessures mortelles, se soulevoient tout-à-coup, & prenoient de nouvelles forces dans leur désespoir ; d'autres enfin, qu'on retiroit du champ de bataille, n'ayant sur le visage aucun trait

 qu'on

qu'on pût reconnoître, & ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissoient à gros bouillons.

Je frémissois à la vue de ce spectacle, & mon ame s'ouvroit toute entière à la pitié, quand je voyois de jeunes enfans faire l'apprentissage de tant de cruautés. Car on les appeloit aux combats de la lutte & du ceste avant que d'appeller les hommes faits. Cependant les Grecs se repaissoient avec plaisir de ces horreurs; ils animoient par leurs cris ces malheureux, acharnés les uns contre les autres; & les Grecs sont doux & humains! Certes, les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeste & bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point de nous faire un jeu de la barbarie ainsi que du vice. Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans, les épuisent de si bonne heure, que, dans les listes des vainqueurs aux jeux Olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui aient remporté le prix dans leur enfance & dans un âge plus avancé.

Dans les autres exercices, il est aisé de juger du succès: dans le pugilat, il faut que l'un des combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne désespère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ses efforts & de sa fermeté. On nous raconta qu'un athlète ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler; & que son rival, voyant son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, & se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant & une contenance fière; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur & la sévérité des lois, qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire, sous peine d'être privé de la couronne. La plupart, en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De-là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, & qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Au reste, ces hommes durs & féroces supportent plus facilement les coups & les blessures, que la chaleur qui les accable: car ces combats se donnent dans le canton de la Grèce, dans la saison de l'année, dans l'heure du jour où les feux du soleil sont si ardens, que les spectateurs ont de la peine à les soutenir.

Ce fut dans le moment qu'ils sembloient redoubler de violence, que se donna le combat du pancrace, exercice composé de la lutte & du pugilat, à cette différence près, que les athlètes ne devant pas se saisir au corps, n'ont point les mains

armées

armées de gantelets, & portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée : il étoit venu la veille un Sicyonien, nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes qu'il avoit recueillies, et par les qualités qui les lui avoient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence, les autres, par ses premiers essais ; car dans ces préliminaires, où les athlètes préludent en se prenant par les mains, il serroit et tordoit avec tant de violence les doigts de ses adversaires, qu'il décidoit sur le champ la victoire en sa faveur.

Les athlètes, dont j'ai fait mention, ne s'étoient exercés que dans ce genre ; ceux, dont je vais parler, s'exercent dans toutes les espèces de combats. En effet, le pentathle comprend non-seulement la course à pié, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre, de forme lenticulaire, c'est-à-dire rondes et plus épaisses dans le milieu que vers les bords, très lourdes, d'une surface très polie, et par-là même très difficile à saisir. On en conserve trois à Olympie, qu'on présente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un est percé d'un trou pour y passer une courroie. L'athlète, placé sur une petite élévation pratiquée dans le stade, tient le palet avec sa main, ou, par le moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et le lance de toutes ses forces : le palet vole dans les airs, tombe et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête ; et c'est à le dépasser que tendent les efforts successifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le saut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au son de la flûte. Les athlètes tiennent dans leurs mains des contrepoids, qui, dit-on, leur facilitent les moyens de franchir un plus grand espace. Quelques uns s'élancent au-delà de 50 piés *.

Les athlètes qui disputent le prix du pentahle, doivent, pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puissent pas se mesurer en particulier avec les athlètes de chaque profession, ils sont néanmoins très estimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la souplesse et la légèreté dont il est susceptible, ils remplissent tous les objets qu'on s'est proposé dans l'institution des jeux & de la gymnastique.

* 47 de nos piés, plus 2 pouces 8 lignes.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux se fit dans le bois sacré, & fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux se rendirent au théatre, parés de riches habits, & tenant une palme à la main. Ils marchoient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisoient retentir les airs. On voyoit ensuite paroître d'autres athlètes, montés sur des chevaux & sur des chars. Leurs coursiers superbes se montroient avec toute la fierté de la victoire ; ils étoient ornés de fleurs, & sembloient participer au triomhpe.

Parvenus au théatre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poëte Archiloque, & destiné à relever la gloire des vainqueurs, & l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leurs voix à celle des musiciens, le héraut se leva, & annonça que Porus de Cyrène avoit remporté le prix du stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie, comme toutes celles qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, & qui est devenu, par sa destination, l'objet de la vénération publique. Aussitôt toutes ces expressions de joie & d'admiration, dont on l'avoit honoré dans le moment de sa victoire, se renouvelèrent avec tant de force & de profusion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'est en effet à cette hauteur, que tous les assistans le voyoient placé ; & je n'étois plus surpris des épreuves laborieuses auxquelles se soumettent les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produits plus d'une fois. On nous disoit, à cette occasion, que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils, qui venoit de remporter la victoire, & que l'assemblée des jeux Olympiques se fit un devoir d'assister à ses funerailles. Dans le siècle dernier, ajoutoit-on, nos pères furent témoins d'une scène encore plus intéressante.

Diagoras de Rhodes, qui avoit rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de ses enfans, qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père ; &, le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitoient en jetant des fleurs sur lui, & dont quelques uns lui disoient : Mourez, Diagoras ; car vous n'avez plus rien à désirer. Le

vieillard

vieillard, ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie de ce spectacle, baigné des pleurs de ses enfans qui le pressoient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés, ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques, j'entendis quelquefois se mêler des sifflemens de la part de plusieurs particuliers nés dans des villes ennemies de celles qui avoient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie je vis succéder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques uns de ceux qui avoient remporté le prix à la course des chevaux & des chars, faisoient proclamer à leur place des personnes dont ils vouloient se ménager la faveur, ou dont ils chérissoient l'amitié. Les athlètes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne, ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice ; ils se disent, au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, & risquent ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys qui trouvoit plus facile d'illustrer sa capitale que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie, pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains ; mais, comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui d'avoir corrompu les uns, & de n'avoir pu corrompre les autres.

La voie de séduction est souvent employée pour écarter un concurrent redoutable, l'engager à céder la victoire en ménageant ses forces, pour tenter l'intégrité des juges ; mais les athlètes convaincus de ces manœuvres sont fouettés avec des verges, ou condamnés à de fortes amendes. On voit ici plusieurs statues de Jupiter, en bronze, construites des sommes provenues de ces amendes. Les inscriptions dont elles sont accompagnées éternisent la nature du délit, & le nom des coupables.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de graces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, & magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique & la danse augmentèrent les agrémens. La poësie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, & la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques uns dans la même attitude où ils avoient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec

tout l'appareil du triomphe, précédés & suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, & par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, & accompagné de quantité d'autres chars, parmi lesquels on en distinguoit 300 attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres, ils sont exempts de toute charge; à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du Roi; presque par-tout ils ont la préséance à la représentation des jeux; & le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom, leur concilie une estime & des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent, sur les chevaux qui les leur ont procurées; ils leur ménagent une vieillesse heureuse; ils leur accordent une sépulture honorable; & quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leur tombeaux.

Fin du Chapitre trente-huitième.

CHAPITRE XXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE L'ÉLIDE.

Xénophon à Scillonte.

XÉNOPHON avoit une habitation à Scillonte, petite ville située à 20 stades d'Olympie*. Les troubles du Péloponèse l'obligèrent de s'en éloigner, & d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce †. Dès qu'ils furent appaisés, il revint à Scillonte ‡; &, le lendemain des fêtes, nous nous rendîmes chez lui avec Diodore son fils, qui ne nous avoit pas quittés pendant tout le temps qu'elles durèrent.

* Environ trois quarts de lieue. † Voyez le chapitre IX. de cet ouvrage.

‡ Peu de temps avant la bataille de Mantinée, donnée en 362 avant J. C. les Eléens détruisirent Scillonte, & Xénophon prit le parti de se retirer à Corinthe. C'est là que je le place, dans le neuvième chapitre de cet ouvrage. Un auteur ancien prétend qu'il y finit ses jours. Cependant, au rapport de Pausanias, on conservoit son tombeau dans le canton de Scillonte; & Plutarque assure que c'est dans cette retraite que Xénophon composa son histoire, qui descend jusqu'à l'année 357 avant J. C. On peut donc supposer, qu'après avoir fait quelque séjour à Corinthe, il revint à Scillonte, & qu'il y passa les dernières années de sa vie.

le

Le domaine de Xénophon étoit confidérable. Il en devoit une partie à la générofité des Lacédémoniens ; il avoit acheté l'autre, pour la confacrer à Diane, & s'acquitter ainfi d'un vœu qu'il fit en revenant de Perfe. Il réfervoit le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avoit conftruit en l'honneur de la Déeffe, & pour un pompeux facrifice qu'il renouveloit tous les ans.

Auprès du temple s'élève un verger qui donne diverfes efpèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poiffon, promène avec lenteur fes eaux limpides au pié d'une riche colline, à travers des prairies où paiffent tranquillement les animaux deftinés aux facrifices. Au dedans, au dehors de la terre facrée, des bois, diftribués dans la plaine ou fur les montagnes, fervent de retraites aux chevreuils, aux cerfs & aux fangliers.

C'eft dans cet heureux féjour, que Xénophon avoit compofé la plupart de fes ouvrages, & que, depuis une longue fuite d'années, il couloit des jours confacrés à la bienfaifance, à l'agriculture, à la chaffe, à tous les exercices qui entretiennent la liberté de l'efprit & la fanté du corps. Ses premiers foins furent de nous procurer les amufemens affortis à notre âge, & ceux que la campagne offre à un âge plus avancé. Il nous montroit fes chevaux, fes plantations, les détails de fon ménage : & nous vîmes prefque par-tout, réduits en pratique, les préceptes qu'il avoit femés dans fes différens ouvrages. D'autres fois, il nous exhortoit à aller à la chaffe, qu'il ne ceffoit de recommander aux jeunes gens, comme l'exercice le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre.

Diodore nous menoit fouvent à celle des cailles, des perdrix, & de plufieurs fortes d'oifeaux. Nous en tirions de leurs cages pour les attacher au milieu de nos filets. Les oifeaux de même efpèce, attirés par leurs cris, tomboient dans le piège, & perdoient la vie ou la liberté.

Ces jeux en amenoient d'autres plus vifs & plus variés. Diodore avoit plufieurs meutes de chiens, l'une pour le lièvre, une autre pour le cerf, une troifième, tirée de la Laconie ou de la Locride, pour le fanglier. Il les connoiffoit tous par leurs noms*, leurs défauts ou leurs bonnes qualités. Il favoit mieux que perfonne la tactique de cette efpèce de

* On avoit foin de donner aux chiens des noms très courts, et compofés de deux fyllabes, tels que Thymos, Lochos, Phylax, Phonex, Brémon, Pfyché, Hébé, &c.

guerre

guerre, & il en parloit auſſi bien que ſon père en avoit écrit. Voici comment ſe faiſoit la chaſſe du lièvre.

On avoit tendu des filets de différentes grandeurs, dans les ſentiers & dans les iſſues ſecrètes par où l'animal pouvoit s'échapper. Nous ſortîmes habillés à la légère, un bâton à la main. Le piqueur détacha un des chiens; &, dès qu'il le vit ſur la voie, il découpla les autres, & bientôt le lièvre fut lancé. Dans ce moment, tout ſert à redoubler l'intérêt, les cris de la meute, ceux des chaſſeurs qui l'animent, les courſes & les ruſes du lièvre, qu'on voit dans un clin-d'œil parcourir la plaine & les collines, franchir les foſſés, s'enfoncer dans des taillis, paroître & diſparoître pluſieurs fois, & finir par s'engager dans l'un des pièges qui l'attendent au paſſage. Un garde, placé tout auprès, s'empare de la proie, & la préſente aux chaſſeurs qu'il appelle de la voix & du geſte. Dans la joie du triomphe, on commence une nouvelle battue. Nous en faiſions pluſieurs dans la journée. Quelquefois le lièvre nous échappoit, en paſſant le Sélinus à la nage.

A l'occaſion du ſacrifice que Xénophon offroit tous les ans à Diane, ſes voiſins, hommes & femmes, ſe rendoient à Scillonte. Il traitoit lui-même ſes amis. Le tréſor du temple étoit chargé de l'entretien des autres ſpectateurs. On leur fourniſſoit du vin, du pain, de la farine, des fruits, & une partie des victimes immolées; on leur diſtribuoit auſſi les ſangliers, les cerfs & les chevreuils, qu'avoit fait tomber ſous ſes coups la jeuneſſe des environs, qui, pour ſe trouver aux différentes chaſſes, s'étoit rendue à Scillonte, quelques jours avant la fête.

Pour la chaſſe du ſanglier, nous avions des épieux, des javelots & de gros filets. Les piés de l'animal récemment gravés ſur le terrein, l'impreſſion de ſes dents, reſtée ſur l'écorce des arbres, & d'autres indices nous menèrent auprès d'un taillis fort épais. On détacha un chien de Laconie; il ſuivit la trace; &, parvenu au fort où ſe tenoit l'animal, il nous avertit par un cri de ſa découverte. On le retira auſſitôt; on dreſſa les filets dans les refuites; nous prîmes nos poſtes. Le ſanglier arriva de mon côté. Loin de s'engager dans le filet, il s'arrêta, & ſoutint pendant quelques momens l'attaque de la meute entière, dont les aboiemens faiſoient retentir la forêt, & celle des chaſſeurs qui s'approchoient pour lui lancer des traits & des pierres. Bientôt après, il fondit ſur Moſchion, qui l'attendit de pié ferme dans le deſſein de l'enferrer; mais l'épieu gliſſa ſur l'épaule, & tomba des mains du chaſſeur, qui ſur-le-champ prit le parti de ſe coucher la face contre terre.

Je crus sa perte assurée. Déjà le sanglier, ne trouvant point de prise pour le soulever, le fouloit aux piés, lorsqu'il vit Diodore qui accouroit au secours de son compagnon: il s'élança aussitôt sur ce nouvel ennemi, qui, plus adroit où plus heureux, lui plongea son épieu à la jointure de l'épaule. Nous eûmes alors un exemple effrayant de la férocité de cet animal. Quoique atteint d'un coup mortel, il continua de s'avancer avec fureur contre Diodore, & s'enfonça lui-même le fer jusqu'à la garde. Plusieurs de nos chiens furent tués ou blessés dans cette action, moins pourtant que dans une seconde, où le sanglier se fit battre pendant toute une journée. D'autres sangliers, poursuivis par des chiens, tombèrent dans des pièges qu'on avoit couverts de branches.

Les jours suivans, des cerfs périrent de la même manière. Nous en lançâmes plusieurs autres, & notre meute les fatigua tellement, qu'ils s'arrêtoient à la portée de nos traits, ou se jetoient tantôt dans des étangs, & tantôt dans la mer.

Pendant tout le temps que durèrent les chasses, la conversation n'avoit pas d'autre objet. On racontoit des moyens imaginés par différens peuples pour prendre les lions, les panthères, les ours, & les diverses espèces d'animaux féroces. En certains endroits, on mêle du poison aux eaux stagnantes & aux alimens, dont ils appaisent leur faim ou leur soif. En d'autres, des cavaliers forment une enceinte pendant la nuit autour de l'animal, & l'attaquent au point du jour, souvent au risque de leur vie. Ailleurs, on creuse une fosse vaste & profonde; on y laisse en réserve une colonne de terre, sur laquelle on attache une chèvre; tout autour est construite une palissade impénétrable & sans issue; l'animal sauvage attiré par les cris de la chèvre, saute par-dessus la barrière, tombe dans la fosse, & ne peut plus en sortir.

On disoit encore qu'il s'est établi, entre les éperviers & les habitans d'un canton de la Thrace, une espèce de société; que les premiers poursuivent les petits oiseaux, & les forcent à se rabattre sur la terre; que les seconds les tuent à coups de bâton, les prennent aux filets, & partagent la proie avec leurs associés. Je doute du fait; mais après tout, ce ne seroit pas la première fois que des ennemis irréconciliables se seroient réunis, pour ne laisser aucune ressource à la foiblesse.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à nous entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions dans ses conversations la douceur & l'élégance

qui

qui règnent dans ses écrits. Il avoit tout à la fois le courage des grandes choses, & celui des petites, beaucoup plus rare & plus nécessaire que le premier; il devoit à l'un une fermeté inébranlable, à l'autre, une patience invincible.

Quelques années auparavant, sa fermeté fut mise à la plus rude épreuve pour un cœur sensible. Gryllus, l'aîné de ses fils, qui servoit dans la cavalerie Athénienne, ayant été tué à la bataille de Mantinée, cette nouvelle fut annoncée à Xénophon, au moment qu'entouré de ses amis & de ses domestiques, il offroit un sacrifice. Au milieu des cérémonies, un murmure confus & plaintif se fait entendre; le courier s'approche: Les Thébains ont vaincu, lui dit-il, et Gryllus ——Des larmes abondantes l'empêchent d'achever. Comment est-il mort, répond ce malheureux père, en ôtant la couronne qui lui ceignoit le front? Après les plus beaux exploits, avec les regrets de toute l'armée, reprit le courier. A ces mots, Xénophon remit la couronne sur sa tête, & acheva le sacrifice. Je voulus un jour lui parler de cette perte, il se contenta de me répondre: Hélas! je savois qu'il étoit mortel; & il détourna la conversation.

Une autre fois, nous lui demandâmes comment il avoit connu Socrate. J'étois bien jeune, dit-il; je le rencontrai dans une rue d'Athènes fort étroite: il me barra le chemin avec son bâton, & me demanda où l'on trouvoit les choses nécessaires à la vie. Au marché, lui répondis-je. Mais, répliqua-t-il, où trouve-t-on à devenir honnête homme? Comme j'hésitois, il me dit: Suivez-moi, & vous l'apprendrez. Je le suivis, & ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour, j'appris que les Athéniens avoient fait mourir le plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre, par mes écrits, les preuves de son innocence, aux nations de la Grèce, & peut-être même à la postérité. Je n'en ai pas de plus grande maintenant, que de rappeler sa mémoire, & de m'entretenir de ses vertus.

Comme nous partagions un intérêt si vif & si tendre, il nous instruisit en détail du systême de vie que Socrate avoit embrassé, & nous exposa sa doctrine, telle qu'elle étoit en effet, bornée uniquement à la morale, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique & de métaphysique que Platon a prêtées à son maître. Comment pourrois-je blâmer Platon, pour qui je conserve une vénération profonde? Cependant, il faut l'avouer, c'est moins dans ses dialogues que dans ceux de Xénophon, qu'on doit étudier les opinions de Socrate. Je tâcherai de les

développer dans la ſuite de cet ouvrage, enrichi preſque par-tout des lumières que je dois aux converſations de Scillonte.

L'eſprit orné de connoiſſances utiles, & depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant; & tel étoit ſon amour pour la vérité, qu'il ne travailla ſur la politique, qu'après avoir approfondi la nature des gouvernements; ſur l'hiſtoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étoient paſſés ſous ſes yeux; ſur l'art militaire, qu'après avoir ſervi & commandé avec la plus grande diſtinction; ſur la morale, qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnoit aux autres.

J'ai connu peu de philoſophes auſſi vertueux, peu d'hommes auſſi aimables. Avec quelle complaiſance & quelles graces il répondoit à nos queſtions! Nous promenant un jour ſur les bords du Sélinus, Diodore, Philotas & moi, nous eûmes une diſpute aſſez vive ſur la tyrannie des paſſions. Ils prétendoient que l'amour même ne pouvoit nous aſſervir malgré nous. Je ſoutenois le contraire. Xénophon ſurvint: nous le prîmes pour juge, il nous raconta l'hiſtoire ſuivante.

Après la bataille que le grand Cyrus gagna contre les Aſſyriens, on partagea le butin, & l'on réſerva pour ce prince une tente ſuperbe, & une captive qui ſurpaſſoit toutes les autres en beauté. C'étoit Panthée, reine de la Suſiane. Abradate, ſon époux, étoit allé dans la Bactriane chercher des ſecours pour l'armée des Aſſyriens.

Cyrus refuſa de la voir, & en confia la garde à un jeune ſeigneur Mède, nommé Araſpe, qui avoit été élevé avec lui. Araſpe décrivit la ſituation humiliante où elle ſe trouvoit, quand elle s'offrit à ſes yeux. Elle étoit, dit-il, dans ſa tente, aſſiſe par terre, entourée de ſes femmes, vêtue comme une eſclave, la tête baiſſée & couverte d'un voile. Nous lui ordonnâmes de ſe lever; toutes ſe femmes ſe levèrent à la fois. Un de nous cherchant à la conſoler: Nous ſavons, lui dit-il, que votre époux a mérité votre amour par ſes qualités brillantes; mais Cyrus, à qui vous êtes deſtinée, eſt le prince le plus accompli de l'Orient. A ces mots, elle déchira ſon voile, & ſes ſanglots, mêlés avec les cris de ſes ſuivantes, nous peignirent toute l'horreur de ſon état. Nous eûmes alors plus de temps pour la conſidérer, & nous pouvons vous aſſurer que jamais l'Aſie n'a produit une pareille beauté; mais vous en jugerez bientôt vous-même.

Non,

Non, dit Cyrus, votre récit eſt un nouveau motif pour moi d'éviter ſa préſence : ſi je la voyois une fois, je voudrois la voir encore, & je riſquerois d'oublier auprès d'elle le ſoin de ma gloire & de mes conquêtes. Et penſez-vous, reprit le jeune Mède, que la beauté exerce ſon empire avec tant de force, qu'elle puiſſe nous écarter de notre devoir malgré nous-mêmes ? Pourquoi donc ne ſoumet-elle pas également tous le cœurs ? D'où vient que nous n'oſerions porter des regards inceſtueux ſur celles de qui nous tenons le jour, ou qui l'ont reçu de nous ? C'eſt que la loi nous le défend ; elle eſt donc plus forte que l'amour. Mais ſi elle nous ordonnoit d'être inſenſibles à la faim & à la ſoif, au froid & à la chaleur, ſes ordres ſeroient ſuivis de la révolte de tous nos ſens. C'eſt que la nature eſt plus forte que la loi. Ainſi rien ne pourroit réſiſter à l'amour, s'il étoit invincible par lui-même ; ainſi on n'aime que quand on veut aimer.

Si l'on étoit le maître de s'impoſer ce joug, dit Cyrus, on ne le ſeroit pas moins de le ſecouer. Cependant j'ai vu des amans verſer des larmes de douleur ſur la perte de leur liberté, & s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvoient ni rompre ni porter.

C'étoient, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches, qui font un crime à l'amour de leur propre foibleſſe. Les ames généreuſes ſoumettent leurs paſſions à leur devoir.

Araſpe, Araſpe, dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas ſi ſouvent la princeſſe.

Panthée joignoit, aux avantages de la figure, des qualités que le malheur rendoit encore plus touchantes. Araſpe crut devoir lui accorder des ſoins, qu'il multiplioit ſans s'en appercevoir ; &, comme elle y répondoit par des attentions qu'elle ne pouvoit lui refuſer, il confondit ces expreſſions de reconnoiſſance avec le déſir de plaire, & conçut inſenſiblement pour elle un amour ſi effréné, qu'il ne put plus le contenir dans le ſilence. Panthée en rejetta l'aveu ſans héſiter ; mais elle n'en avertit Cyrus, que lorſque Araſpe l'eut menacée d'en venir aux dernières extrémités.

Cyrus fit dire auſſitôt à ſon favori, qu'il devoit employer auprès de la princeſſe les voies de la perſuaſion, & non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araſpe. Il rougit de ſa conduite, & la crainte d'avoir déplu à ſon maître le remplit tellement de honte & de douleur, que Cyrus, touché de ſon état, le fit venir en ſa préſence ! „ Pourquoi, lui dit-il, craignez-vous de m'aborder ? Je „ ſais trop bien que l'amour ſe joue de la ſageſſe des hom- „ mes, & de la puiſſance des dieux. Moi-même, ce n'eſt

„ qu'en

„ qu'en l'évitant que je me fouftrais à fes coups. Je ne „ vous impute point une faute dont je fuis le premier auteur ; „ c'eft moi qui, en vous confiant la princeffe, vous ai ex- „ pofé à des dangers au-deffus de vos forces. Eh quoi ! „ s'écria le jeune Mède, tandis que mes ennemis triomphent, „ que mes amis consternés me confeillent de me dérober à „ votre colère, que tout le monde fe réunit pour m'accabler, „ c'eft mon roi qui daigne me confoler ! O Cyrus, vous „ êtes toujours femblable à vous-même, toujours indulgent „ pour des foibleffes que vous ne partagez pas, & que vous „ excufez, parce que vous connoiffez les hommes.

„ Profitons, reprit Cyrus, de la difpofition des efprits. „ Je veux être inftruit des forces & des projets de mes en- „ nemis : paffez dans leur camp ; votre fuite fimulée aura „ l'air d'une difgrace, & vous attirera leur confiance. J'y „ vole, répondit Arafpe, trop heureux d'expier ma faute „ par un fi foible fervice. Mais pourrez-vous, dit Cyrus, „ vous féparer de la belle Panthée ? Je l'avouerai, répliqua le „ jeune Mède, mon cœur eft déchiré, et je ne fens que trop „ aujourd'hui que nous avons en nous-mêmes deux ames, „ dont l'une nous porte fans ceffe vers le mal, et l'autre vers „ le bien. Je m'étois livré jufqu'à préfent à la première ; „ mais fortifiée de votre fecours, la feconde va triompher de „ fa rivale. „ Arafpe reçut enfuite des ordres fecrets, et partit pour l'armée des Affyriens.

Ayant achevé ces mots, Xénophon garda le filence. Nous en parûmes furpris. La queftion n'eft-elle pas réfolue, nous dit-il ? Oui, répondit Philotas ; mais l'hiftoire n'eft pas finie, et elle nous intéreffe plus que la queftion. Xénophon fourit, et continua de cette manière :

Panthée, inftruite de la retraite d'Arafpe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvoit lui ménager un ami plus fidèle, et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'étoit Abradate, qu'elle vouloit détacher du fervice du roi d'Affyrie, dont il avoit lieu d'être mécontent. Cyrus ayant donné fon agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perfes, et Cyrus le fit auffitôt conduire à l'appartement de Panthée. Dans ce défordre d'idées et de fentimens que produit un bonheur attendu depuis longtemps et prefque fans efpoir, elle lui fit le récit de fa captivité, de fes fouffrances, des projets d'Arafpe, de la générofité de Cyrus ; et fon époux, impatient d'exprimer fa reconnoiffance, courut auprès de ce Prince, et lui ferrant la main : „ Ah Cyrus ! lui dit-il, pour tout ce que je vous dois, je ne „ puis vous offrir que mon amitié, mes fervices et mes fol-

„ dats,

,, dats. Mais ſoyez bien aſſuré que, quels que ſoient vos ,, projets, Abradate en ſera toujours le plus ferme ſoutien.,, Cyrus reçut ſes offres avec tranſport, et ils concertèrent enſemble les diſpoſitions de la bataille.

Les troupes des Aſſyriens, des Lydiens et d'une grande partie de l'Aſie, étoient en préſence de l'armée de Cyrus. Abradate devoit attaquer la redoutable phalange des Egyptiens ; c'étoit le ſort qui l'avoit placé dans ce poſte dangereux, qu'il avoit demandé lui-même, & que les autres généraux avoient d'abord refuſé de lui céder.

Il alloit monter ſur ſon char, lorſque Panthée vint lui préſenter des armes qu'elle avoit fait préparer en ſecret, & ſur leſquelles on remarquoit les dépouilles des ornemens dont elle ſe paroit quelquefois. ,, Vous m'avez donc ſacrifié juſqu'à ,, votre parure, lui dit le prince attendri ? Hélas! répondit-,, elle, je n'en veux pas d'autre, ſi ce n'eſt que vous paroiſſiez ,, aujourd'hui à tout le monde, tel que vous me paroiſſez ſans ,, ceſſe à moi-même.,, En diſant ces mots, elle le couvroit de ces armes brillantes, & ſes yeux verſoient des pleurs qu'elle s'empreſſoit de cacher.

Quand elle le vit ſaiſir les rênes, elle fit écarter les aſſiſtans, & lui tint ce diſcours : ,, Si jamais femme a mille fois plus ,, aimé ſon époux qu'elle-même, c'eſt la vôtre ſans doute, & ,, ſa conduite doit vous le prouver mieux que ſes paroles. Eh ,, bien, malgré la violence de ce ſentiment, j'aimerois mieux, ,, & j'en jure par les liens qui nous uniſſent, j'aimerois mieux ,, expirer avec vous dans le ſein de l'honneur, que de vivre ,, avec un époux dont j'aurois à partager la honte. Souvenez-,, vous des obligations que nous avons à Cyrus ; ſouvenez-,, vous que j'étois dans les fers, & qu'il m'en a tirée ; que ,, j'étois expoſée à l'inſulte, & qu'il a pris ma défenſe : ſou-,, venez-vous enfin que je l'ai privé de ſon ami, & qu'il a ,, cru, ſur mes promeſſes, en trouver un plus vaillant, & ſans ,, doute plus fidèle, dans mon cher Abradate.,,

Le prince, ravi d'entendre ces paroles, étendit la main ſur la tête de ſon épouſe, & levant les yeux au ciel: ,, Grands ,, Dieux, s'écria-t-il, faites que je me montre aujourd'hui ,, digne ami de Cyrus, & ſur-tout digne époux de Panthée.,, Auſſitôt il s'élança dans le char ſur lequel cette princeſſe éperdue n'eut que le temps d'appliquer ſa bouche tremblante. Dans l'égarement de ſes eſprits, elle le ſuivit à pas précipités dans la plaine ; mais Abradate s'en étant apperçu, la conjura de ſe retirer & de s'armer de courage. Ses eunuques & ſes femmes s'approchèrent alors, & la dérobèrent aux regards de la multitude, qui, toujours fixés ſur elle, n'avoient pu con-

templer

templer ni la beauté d'Abradate, ni la magnificence de ses vêtemens.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Crœsus fut entièrement défaite ; le vaste empire des Lydiens s'écroula dans un instant, & celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus, étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude ; & l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presque au commencement de l'action par une partie de ses troupes, n'en avoit pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange Egyptienne ; qu'il avoit été tué, après avoir vu périr tous ses amis autour de lui ; que Panthée avoit fait transporter son corps sur les bords du Pactole, & qu'elle étoit occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros ; il les devance lui-même : il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes ; il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui ; mais elle reste entre les siennes : le fer tranchant l'avoit abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, & Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, &, après l'avoir couverte de larmes abondantes & de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, & prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres : „ Eh bien, Cyrus, vous voyez le „ malheur qui me poursuit ; & pourquoi voulez-vous en „ être le témoin? C'est pour moi, c'est pour vous qu'il a „ perdu le jour. Insensée que j'étois, je voulois qu'il mé„ ritât votre estime ; &, trop fidèle à mes conseils, il a moins „ songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il est mort dans le sein „ de la gloire, je le sais ; mais enfin il est mort, & je vis en„ core! „

Cyrus après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit : „ La victoire a couronné sa vie, & sa fin ne pouvoit „ être plus glorieuse. Acceptez ces ornemens qui doivent „ l'accompagner au tombeau, & ces victimes qu'on doit im„ moler en son honneur. J'aurai soin de consacrer à sa mé„ moire un monument qui l'éternisera. Quant à vous, je ne „ vous abandonnerai point ; je respecte trop vos vertus & vos „ malheurs. Indiquez-moi seulement les lieux où vous „ voulez être conduite. „

Panthée l'ayant assuré qu'il en seroit bientôt instruit, & ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, & approcher une femme qui avoit élevé son enfance : „ Ayez soin,

„ lui dit-elle, dès que mes yeux feront fermés, de couvrir „ d'un même voile le corps de mon époux & le mien.„ L'efclave voulut la fléchir par des prières ; mais, comme elles ne faifoient qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'affit, fondant en larmes auprès de fa maîtreffe. Alors Panthée faifit un poignard, s'en perça le fein & eut encore la force, en expirant, de pofer fa tête fur le cœur de fon époux.

Ses femmes & toute fa fuite poufsèrent auffitôt des cris de douleur & de défefpoir. Trois de fes eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur fouveraine ; & Cyrus, qui étoit accouru à la première annonce de ce malheur, pleura de nouveau le fort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau où leurs cendres furent confondues.

Fin du Chapitre trente-neuvième.

CHAPITRE XL.

Voyage de Meffénie.

NOUS partîmes de Scillonte, &, après avoir traverfé la Triphylie, nous arrivâmes fur les bords de la Néda, qui fépare l'Élide de la Meffénie.

Dans le deffein où nous étions de parcourir les côtes de cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port de Cypariffia, & le lendemain nous abordâmes à Pylos, fituée fous le mont Ægalée. Les vaiffeaux trouvent une retraite paifible dans fa rade, prefque entièrement fermée par l'île Sphactérie. Les environs n'offrent de tous côtés que des bois, des roches efcarpées, un terrein ftérile, une folitude profonde. Les Lacédémoniens, maîtres de la Meffénie pendant la guerre du Péloponèfe, les avoient abfolument négligés ; mais les Athéniens s'en étant rendus maîtres, fe hâtèrent de les fortifier, & repoufsèrent par mer & par terre les troupes de Lacédémone & celles de leurs alliés. Depuis cette époque Pylos, ainfi que tous les lieux où les hommes fe font égorgés, excite la curiofité des voyageurs.

On nous fit voir une ftatue de la Victoire qu'y laifsèrent les Athéniens; & de-là remontant aux fiècles lointains, on nous difoit que le fage Neftor avoit gouverné cette contrée. Nous eûmes beau repréfenter que, fuivant Homère, il régnoit dans la Triphylie; pour toute réponfe, on nous montra la maifon de ce prince, fon portrait, & la grotte où il renfermoit


LA MESSÉNIE.
Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.
ARCADIE
TRIPHYLIE
MESSÉNIE
LACONIE
GOLFE DE CYPARISSIA
GOLFE DE MESSÉNIE
Megalopolis
Phigalie
Lepreum
Samicum
Belmina
Leuctres
Andanie
Messène
Thuria
Cyparissia
Cyparissium Prom.
Platamodes
Erana
Prote I.
Pylos
Sphactérie ou Sphagie I.
le Port
Coroné
Mothone
Asiné
Colonides
Acritas Prom.
Théganusse I.
Onusses Iles
Strophades Iles
Pheræ
Alagonie
Gerénie
Cardamyle
Abia
Leuctres
Pephnos
Thalamæ
Tylos ou Œtylos
Thyrides
Tenare
Mont Taygete
Stades Olympiques
50
100
150
Lieues communes de France
1
2
3
4
5
6
30
15
37d
45
30

ſes bœufs. Nous voulûmes inſiſter, mais nous nous convainquîmes bientôt, que les peuples & les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas toujours qu'on diſcute leurs titres.

En continuant de raſer la côte juſqu'au fond du golfe de Meſſénie, nous vîmes à Mothone* un puits dont l'eau naturellement imprégnée de particules de poix, a l'odeur et la couleur du baume de Cyzique; à Colonides, des habitans qui, ſans avoir ni les mœurs ni la langue des Athéniens, prétendent déſcendre de ce peuple, parce qu'auprès d'Athènes eſt un bourg nommé Colone; plus loin, un temple d'Apollon, auſſi célèbre qu'ancien, où les malades viennent chercher et croient trouver leur guériſon; plus loin encore, la ville de Coroné †, récemment conſtruite par ordre d'Epaminondas; enfin l'embouchure du Pamiſus, où nous entrâmes à pleines voiles; car les vaiſſeaux peuvent le remonter juſqu'à 10 ſtades.

Ce fleuve eſt le plus grand de ceux du Péloponèſe, quoique depuis ſa ſource juſqu'à la mer, on ne compte que 100 ſtades environ ‡. Sa carrière eſt bornée; mais il la fournit avec diſtinction: il donne l'idée d'une vie courte et remplie de beaux jours. Ses eaux pures ne ſemblent couler que pour le bonheur de tout ce qui l'environne. Les meilleurs poiſſons de la mer s'y plaiſent dans toutes les ſaiſons; et au retour du printemps, ils ſe hâtent de remonter ce fleuve pour y dépoſer leur frai.

Pendant que nous abordions, nous vîmes des vaiſſeaux qui nous parurent de conſtruction étrangère, et qui venoient à rames et à voiles. Ils approchent; des paſſagers de tout âge et de tout ſexe, ſe précipitent ſur le rivage, ſe proſternent et s'écrient: Heureux, mille et mille fois heureux le jour qui vous rend à nos déſirs! Nous vous arroſons de nos pleurs, terre chérie que nos pères ont poſſédée, terre ſacrée qui renfermez les cendres de nos pères! Je m'approchai d'un vieillard qui ſe nommoit Xénoclès, et qui paroiſſoit être le chef de cette multitude; je lui demandai qui ils étoient, d'où ils venoient. Vous voyez, répondit-il, les déſcendans de ces Meſſéniens que la barbarie de Lacédémone força autrefois de quitter leur patrie, & qui, ſous la conduite de mon père Comon, ſe réfugièrent aux extrémités de la Libye, dans un pays qui n'a point de commerce avec les nations de la Grèce. Nous avons long-temps ignoré qu'Epaminondas avoit, il y a environ quinze ans, rendu la liberté à la Meſſénie, & rappelé ſes anciens habitans. Quand nous en fûmes inſtruits, des

* Aujourd'hui *Modon*. † Aujourd'hui *Coron*.
‡ Environ 3 lieues 3 quarts.

obſtacles invincibles nous arrêtèrent ; la mort d'Epaminondas ſuſpendit encore notre retour. Nous venons enfin jouir de ſes bienfaits.

Nous nous joignîmes à ces étrangers, & après avoir traverſé des plaines fertiles, nous arrivâmes à Meſsène, ſituée comme Corinthe au pié d'une montagne, & devenue comme cette ville un des boulevards du Péloponèſe.

Les murs de Meſsène, conſtruits de pierre de taille, couronnés de créneaux, & flanqués de tours *, ſont plus forts & plus élevés que ceux de Byzance, de Rhodes & des autres villes de la Grèce. Ils embraſſent dans leur circuit le mont Ithome. Au dedans, nous vîmes une grande place ornée de temples, de ſtatues, & d'une fontaine abondante. De toutes parts s'élevoient de beaux édifices, & l'on pouvoit juger, d'après ces premiers eſſais, de la magnificence que Meſsène étaleroit dans la ſuite.

Les nouveaux habitans furent reçus avec autant de diſtinction que d'empreſſement ; & le lendemain, ils allèrent offrir leurs hommages au temple de Jupiter, placé ſur le ſommet de la montagne, au milieu d'une citadelle, qui réunit les reſſources de l'art aux avantages de la poſition.

Le mont eſt un des plus élevés, & le temple un des plus anciens du Péloponèſe ; c'eſt là, dit-on, que des nymphes prirent ſoin de l'enfance de Jupiter. La ſtatue de ce dieu, ouvrage d'Agéladas, eſt dépoſée dans la maiſon d'un prêtre qui n'exerce le ſacerdoce que pendant une année, & qui ne l'obtient que par la voie de l'élection. Celui qui l'occupoit alors s'appeloit Célénus ; il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie en Sicile.

Ce jour-là même, on célébroit en l'honneur de Jupiter une fête annuelle, qni attire les peuples des provinces voiſines. Les flancs de la montagne étoient couverts d'hommes & de femmes, qui s'empreſſoient d'atteindre ſon ſommet. Nous fûmes témoins des cérémonies ſaintes ; nous aſſiſtâmes à des combats de muſique, inſtitués depuis une longue ſuite de ſiècles. La joie des Meſſéniens de Libye offroit un ſpectacle touchant, & dont l'intérêt fut augmenté par une circonſtance imprévue : Célénus, le prêtre de Jupiter, reconnut un frère dans le chef de ces familles infortunées, & il ne pouvoit s'arracher de ſes bras. Ils ſe rappelèrent les funeſtes circonſtances qui les ſéparèrent autrefois l'un de l'autre. Nous paſsâmes quelques jours avec ces deux reſpectables vieillards, avec pluſieurs de leurs parens & de leurs amis.

* Trente-huit de ces tours ſubſiſtoient encore, il y a 50 ans ; M. l'Abbé Fourmont les avoit vues.

De

De la maison de Célénus, l'œil pouvoit embrasser la Messénie entière, & en suivre les limites dans un espace d'environ 800 stades*; la vue s'étendoit au nord, sur l'Arcadie & sur l'Elide; à l'ouest & au sud, sur la mer & sur les îles voisines; à l'est, sur une chaîne de montagnes, qui, sous le nom de Taygète, séparent cette province de celle de Laconie. Elle se reposoit ensuite sur le tableau renfermé dans cette enceinte. On nous montroit à diverses distances, de riches campagnes entrecoupées de collines & de rivières, couvertes de troupeaux & de poulains qui font la richesse des habitans. Je dis alors: Au petit nombre de cultivateurs que nous avons apperçus en venant ici, il me paroit que la population de cette province n'est pas en proportion avec sa fertilité. Ne vous en prenez, répondit Xénoclès, qu'aux barbares dont ces montagnes nous dérobent l'aspect odieux. Pendant quatre siècles entiers, les Lacédémoniens ont ravagé la Messénie, & laissé, pour tout partage, à ses habitans, la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage.

Nous n'avions qu'une légère idée de ces funestes révolutions: Xénoclès s'en apperçut, il en gémit, & adressant la parole à son fils: Prenez votre lyre, dit-il, & chantez ces trois élégies où mon père, dès notre arrivée en Libye, voulut, pour soulager sa douleur, éterniser le souvenir des maux que votre patrie avoit essuyés†. Le jeune homme obéit, & commença de cette manière:

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Sur la première guerre de Messénie ‡.

BANNIS de la Grèce, étrangers aux autres peuples, nous ne tenions aux hommes que par la stérile pitié qu'ils daig-

* Trente lieues et un quart.

† Pausanias a parlé fort au long de ces guerres, d'après Myron de Priène qui avoit écrit en prose, & Rhianus de Crète qui avoit écrit en vers. A l'exemple de ce dernier, j'ai cru pouvoir employer un genre de style qui tint de la poësie; mais au lieu que Rhianus avoit fait une espèce de poëme, dont Aristomène étoit le héros, j'ai préféré la forme de l'élégie qui n'exigeoit pas une action comme celle de l'épopée, & que des auteurs très anciens ont souvent choisie pour retracer les malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée dans ses élégies, avoit décrit en partie les guerres des Lacédémoniens & des Messéniens; Callinus, celles qui de son temps affligèrent l'Ionie; & Mimnerme, la bataille que les Smyrnéeens livrèrent à Gygès, roi de Lydie.

D'après ces considérations, j'ai supposé qu'un Messénien réfugié en Libye, se rappelant les désastres de sa patrie, avoit composé trois élégies sur les trois guerres qui l'avoient dévastée. J'ai rapporté les faits principaux, avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible; j'ai osé y mêler quelques fictions, pour lesquelles je demande de l'indulgence.

‡ Cette guerre commença l'an 473 avant. J. C. et finit l'an 723 avant la même ère.

noient quelquefois accorder à nos malheurs. Qui l'eût dit, qu'après avoir si long-temps erré sur les flots, nous parviendrions au port des Evespérides, dans une contrée que la nature & la paix enrichissent de leurs dons précieux ? Ici la terre, comblant les vœux du laboureur, rend le centuple des grains qu'on lui confie ; des rivières paisibles serpentent dans la plaine, près d'un vallon ombragé de lauriers, de myrtes, de grenadiers & d'arbres de toute espèce. Au de-là sont des sables brûlans, des peuples barbares, des animaux féroces ; mais nous n'avons rien à redouter ; il n'y a point de Lacédémoniens parmi eux.

Les habitans de ces belles retraites, attendris sur nos maux, nous ont généreusement offert un asyle. Cependant la douleur consume nos jours, & nos foibles plaisirs rendent nos regrets plus amers. Hélas! combien de fois errans dans ces vergers délicieux, j'ai senti mes larmes couler au souvenir de la Messénie ! O bords fortunés du Pamisus, temples augustes, bois sacrés, campagnes si souvent abreuvées du sang de nos aïeux ! non, je ne saurois vous oublier. Et vous, féroces Spartiates, je vous jure, au nom de cinquante mille Messéniens que vous avez dispersés sur la terre, une haine aussi implacable que votre cruauté ; je vous la jure au nom de leurs descendans, au nom des cœurs sensibles de tous les temps & de tous les lieux.

Restes malheureux de tant de héros plus malheureux encore, puissent mes chants, modélés sur ceux de Tyrtée & d'Archiloque, gronder sans cesse à vos oreilles, comme la trompette qui donne le signal au guerrier, comme le tonnerre qui trouble le sommeil du lâche ! Puissent-ils, offrant nuit & jour à vos yeux les ombres menaçantes de vos pères, laisser dans vos ames une blessure qui saigne nuit & jour.

Les Messéniens jouirent pendant plusieurs siècles d'une tranquillité profonde, sur une terre qui suffisoit à leurs besoins, sous les douces influences d'un ciel toujours serein. Ils étoient libres, ils avoient des lois sages, des mœurs simples, des rois qui les aimoient, & des fêtes riantes qui les délassoient de leurs travaux.

Tout-à-coup, l'alliance qui les avoit unis avec les Lacédémoniens, reçoit des atteintes mortelles ; on s'accuse, on s'aigrit de part & d'autre ; aux plaintes succèdent les menaces. L'ambition, jusqu'alors enchaînée par les lois de Lycurgue, saisit ce moment pour briser ses fers, appelle à grands cris l'injustice & la violence, se glisse avec ce cortège infernal dans le cœur des Spartiates, & leur fait jurer sur les autels, de ne pas déposer les armes, jusqu'à ce qu'ils aient asservi la Mes-

sénie. Fière de ses premiers triomphes, elles les mène à l'un des sommets du mont Taygète, &, de-là, leur montrant les riches campagnes exposées à leurs yeux, elle les introduit dans une place forte qui appartenoit à leurs anciens alliés, & qui servoit de barrière aux deux empires.

A cette nouvelle, nos aïeux incapables de supporter un outrage, accourent en foule au palais de nos rois. Euphaès occupoit alors le trône: il écoute les avis des principaux de la nation; sa bouche est l'organe de la sagesse. Il excite l'ardeur des Messéniens, il la suspend jusqu'à ce qu'elle puisse éclater avec succès. Des années entières suffisent à peine pour accoutumer à la discipline un peuple trop familiarisé sans doute avec les douceurs d'une longue paix. Il apprit dans l'intervalle à voir sans murmurer ses moissons enlevées par les Lacédémoniens, à faire lui-même des incursions dans la Laconie.

Deux fois le moment de la vengeance parut s'approcher; deux fois les forces des deux états luttèrent entre elles. Mais la victoire n'osa terminer cette grande querelle, & son indécision accéléra la ruine des Messéniens. Leur armée s'affoiblissoit de jour en jour par la perte d'un grand nombre de guerriers, par les garnisons qu'il falloit entretenir dans les différentes places, par la désertion des esclaves, par une épidémie qui commençoit à ravager une contrée autrefois si florissante.

Dans cette extrémité, on résolut de se retrancher sur le mont Ithome, & de consulter l'oracle de Delphes. Des prêtres, & non les dieux, dictèrent cette réponse barbare: Le salut de la Messénie dépend du sacrifice d'une jeune fille tirée au sort, & choisie dans la maison régnante.

D'anciens préjugés ferment les yeux sur l'atrocité de l'obéissance. On apporte l'urne fatale, le sort condamne la fille de Lycifcus qui la dérobe soudain à tous les regards, & s'enfuit avec elle à Lacédémone. Le guerrier Aristodème s'avance à l'instant, &, malgré le tendre intérêt qui gémit au fond de son cœur, il présente la sienne aux autels. Elle étoit fiancée à l'un des favoris du roi, qui accourt à sa défense. Il soutient qu'on ne peut sans son aveu disposer de son épouse. Il va plus loin, il flétrit l'innocence pour la sauver, & déclare que l'hymen est consommé. L'horreur de l'imposture, la crainte du déshonneur, l'amour paternel, le salut de la patrie, la sainteté de sa parole, une foule de mouvemens contraires agitent avec tant de violence l'ame d'Aristodème, qu'elle a besoin de se soulager par un coup de désespoir. Il saisit un poignard, sa fille tombe morte à ses piés, tous les spectateurs

frémiſſent. Le prêtre, inſatiable de cruautés, s'écrie : „ Ce „ n'eſt pas la pitié, c'eſt la fureur qui a guidé le bras du „ meurtrier ; les dieux demandent une autre victime. „ Il en faut une, répond le peuple en fureur, & il ſe jette ſur le malheureux amant. Il alloit périr ; mais le roi calma les eſprits, & parvint à leur perſuader que les conditions de l'oracle étoient remplies.

Sparte s'endurciſſoit de plus en plus dans ſes projets de conquête ; elle les annonçoit par des combats ſanglans. Dans l'une de ces batailles, le roi Euphaès fut tué, & remplacé par Ariſtodème ; dans une autre, où pluſieurs peuples du Péloponèſe s'étoient joints aux Meſſéniens, nos ennemis furent battus ; & trois cents d'entre eux, pris les armes à la main, arrosèrent nos autels de leur ſang.

Le ſiège d'Ithome continuoit avec la même vigueur. Ariſtodème en prolongeoit la durée, par ſa vigilance, ſon courage, la confiance de ſes troupes, et le cruel ſouvenir de ſa fille. Dans la ſuite, des oracles impoſteurs, des prodiges effrayans ébranlèrent ſa conſtance. Il déſeſpéra du ſalut de la Meſſénie ; et, s'étant percé de ſon épée, il rendit les derniers ſoupirs ſur le tombeau de ſa fille.

Les aſſiégés ſe défendirent encore pendant pluſieurs mois ; mais, après avoir perdu leurs généraux & leurs plus braves ſoldats, ſe voyant ſans proviſions & ſans reſſources, ils abandonnèrent la place. Les uns ſe retirèrent chez les nations voiſines ; les autres, dans leurs anciennes demeures, où les vainqueurs les forcèrent de jurer l'exécution des articles ſuivans : „ Vous n'entreprendrez rien contre notre authorité ; „ vous cultiverez vos terres ; mais vous nous apporterez „ tous les ans la moitié de leur produit. A la mort des „ rois & des principaux magiſtrats, vous paroîtrez, hommes „ & femmes, en habit de deuil." Telles furent les conditions humiliantes, qu'après une guerre de vingt ans, Lacédémone preſcrivit à nos ancêtres.

SECONDE ÉLÉGIE.

Sur la ſeconde guerre de Meſſénie.*

JE rentre dans la carrière ; je vais chanter la gloire d'un héros qui combattit long-temps ſur les ruines de ſa patrie. Ah! s'il étoit permis aux mortels de changer l'ordre des deſtinées, ſes mains triomphantes auroient ſans doute réparé les outrages d'une guerre & d'une paix également odieuſes.

* Cette guerre commença l'an 684 avant J. C. et finit l'an 668 avant la même ère.

Quelle paix, juſte ciel! elle ne ceſſa pendant l'eſpace de 39 ans, d'appeſantir un joug de fer ſur la tête des vaincus, & de fatiguer leur conſtance par toutes les formes de la ſervitude. Aſſujettis à des travaux pénibles, courbés ſous le poids des tributs qu'ils tranſportoient à Lacédémone, forcés de pleurer aux funérailles de leurs tyrans, & ne pouvant même exhaler une haine impuiſſante, ils ne laiſſoient à leurs enfans que des malheurs à ſouffrir, & des inſultes à venger. Les maux parvinrent au point que les vieillards n'avoient plus rien à craindre de la mort, & les jeunes gens plus rien à eſpérer de la vie.

Leurs regards, toujours attachés à la terre, ſe levèrent enfin vers Ariſtomène, qui deſcendoit de nos anciens rois, & qui, dès ſon aurore, avoit montré ſur ſon front, dans ſes paroles & dans ſes actions, les traits & le caractère d'une grande ame. Ce prince, entouré d'une jeuneſſe impatiente, dont tour-à-tour il enflammoit ou tempéroit le courage, interrogea les peuples voiſins; &, ayant appris que ceux d'Argos & d'Arcadie étoient diſpoſés à lui fournir des ſecours, il ſouleva ſa nation; &, dès ce moment, elle fit entendre les cris de l'oppreſſion & de la liberté.

Le premier combat ſe donna dans un bourg de la Meſſénie. Le ſuccès en fut douteux. Ariſtomène y fit tellement briller ſa valeur, que, d'une commune voix, on le proclama roi ſur le champ de bataille; mais il refuſa un honneur auquel il avoit des droits par ſa naiſſance, & encore plus par ſes vertus.

Placé à la tête des troupes, il voulut effrayer les Spartiates par un coup d'éclat, & dépoſer dans le ſein de leur capitale, le gage de la haine qu'il leur avoit vouée depuis ſon enfance. Il ſe rend à Lacédémone; il pénètre furtivement dans le temple de Minerve, & ſuſpend au mur un bouclier ſur lequel étoient écrits ces mots: „ C'eſt des dépouilles des Lacédé-
„ moniens qu'Ariſtomène a conſacré ce monument à la
„ Déeſſe.„

Sparte, conformément à la réponſe de l'oracle de Delphes, demandoit alors aux Athéniens un chef pour la diriger dans cette guerre. Athènes, qui craignoit de concourir à l'agrandiſſement de ſa rivale, lui propoſa Tyrtée, poëte obſcur, qui rachetoit les déſagrémens de ſa figure, & les diſgraces de la fortune, par un talent ſublime, que les Athéniens regardoient comme une eſpèce de frénéſie.

Tyrtée, appelé au ſecours d'une nation guerrière, qui le mit bientôt au nombre de ſes citoyens, ſentit ſes eſprits s'élever, & s'abandonna tout entier à ſa haute deſtinée. Ses chants enflammés inſpiroient le mépris des dangers & de la mort

mort. Il les fit entendre, & les Lacédémoniens volèrent au combat.

Ce n'eſt pas avec des couleurs communes qu'on doit exprimer la rage ſanguinaire qui anima les deux nations. Il faut en créer de nouvelles. Tels que les feux du tonnerre, lorſqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna, & les embrâſent : le volcan s'ébranle & mugit ; il ſoulève ſes flots bouillonnans ; il les vomit de ſes flancs qu'il entr'ouvre ; il les lance contre les cieux qu'il oſe braver. Indignée de ſon audace, la foudre, chargée de nouveaux feux qu'elle a puiſés dans la nue, redéſcend plus vîte que l'éclair, frappe à coups redoublés le ſommet de la montagne ; &, après avoir fait voler en éclats ſes roches fumantes, elle impoſe ſilence à l'abîme, & le laiſſe couvert de cendres & de ruines éternelles. Tel Ariſtomène, à la tête des jeunes Meſſéniens, fond avec impétuoſité ſur l'élite des Spartiates, commandés par le roi Anaxandre. Ses guerriers, à ſon exemple, s'élancent comme des lions ardens ; mais leurs efforts ſe briſent contre cette maſſe immobile & hériſſée de fers, où les paſſions les plus violentes ſe ſont enflammées, & d'où les traits de la mort s'échappent ſans interruption. Couverts de ſang & de bleſſures, ils déſeſpéroient de vaincre, lorſqu'Ariſtomène, ſe multipliant dans lui-même & dans ſes ſoldats, fait plier le brave Anaxandre & ſa redoutable cohorte ; parcourt rapidement les bataillons ennemis ; écarte les uns par ſa valeur, les autres par ſa préſence ; les diſperſe, les pourſuit, & les laiſſe dans leur camp enſévelis dans une conſternation profonde.

Les femmes de Meſſénie célébrèrent cette victoire par des chants que nous répétons encore. Leurs époux levèrent une tête altière, & ſur leur front menaçant le dieu de la guerre imprima la vengeance & l'audace.

Ce ſeroit à toi maintenant, Déeſſe de mémoire, de nous dire comment de ſi beaux jours ſe couvrirent tout-à-coup d'un voile épais & ſombre : mais tes tableaux n'offrent preſque toujours que des traits informes & des couleurs éteintes : les années ne ramènent dans le préſent que les débris des faites mémorables ; ſemblables aux flots qui ne vomiſſent ſur le rivage que les reſtes d'un vaiſſeau autrefois ſouverain des mers. Ecoutez, jeunes Meſſéniens, un témoin plus fidèle & plus reſpectable : je le vis ; j'entendis ſa voix au milieu de cette nuit orageuſe qui diſperſa la flotte que je conduiſois en Libye. Jeté ſur une côte inconnue, je m'écriai : O terre ! tu nous ſerviras du moins de tombeau, & nos os ne ſeront point foulés par les Lacédémoniens.

A ce

A ce nom fatal, je vis des tourbillons de flamme & de fumée s'échapper d'un monument funèbre placé à mes côtés, & du fond de la tombe, s'élever une ombre qui proféra ces paroles: Quel eſt donc ce mortel qui vient troubler le repos d'Ariſtomène, et rallumer dans ſes cendres la haine qu'il conſerve encore contre une nation barbare? C'eſt un Meſſénien, répondis-je avec tranſport; c'eſt Comon, c'eſt l'héritier d'une famille autrefois unie avec la vôtre. O Ariſtomène, ô le plus grand des mortels, il m'eſt donc permis de vous voir et de vous entendre! O Dieux! je vous bénis pour la première fois de ma vie, d'avoir conduit à Rhodes Comon et ſon infortune. Mon fils, répondit le héros, tu les béniras toute ta vie. Ils m'avoient annoncé ton arrivée, et ils me permettent de te révéler les ſecrets de leur haute ſageſſe. Le temps approche, où, tel que l'aſtre du jour, lorſque du ſein d'une nuée épaiſſe, il ſort étincelant de lumière, la Meſſénie reparoîtra ſur la ſcène du monde avec un nouvel éclat: le ciel, par des avis ſecrets, guidera le héros qui doit opérer ce prodige: tu ſeras toi-même inſtruit du moment de l'exécution: adieu, tu peux partir. Tes compagnons t'attendent en Libye; porte-leur ces grandes nouvelles.

Arrêtez, ombre généreuſe, repris-je auſſitôt, daignez ajouter à de ſi douces eſpérances, des conſolations plus douces encore. Nos pères furent malheureux; il eſt ſi facile de les croire coupables! Le temps a dévoré les titres de leur innocence, et de tous côtés les nations laiſſent éclater des ſoupçons qui nous humilient. Ariſtomène trahi, errant ſeul de ville en ville, mourant ſeul dans l'île de Rhodes, eſt un ſpectacle offenſant pour l'honneur des Meſſéniens.

Va, pars, vole, mon fils, répondit le héros en élevant la voix; dis à toute la terre que la valeur de nos pères fut plus ardente que les feux de la canicule, leurs vertus plus pures que la clarté des cieux; et ſi les hommes ſont encore ſenſibles à la pitié, arrache-leur des larmes par le récit de nos infortunes. Ecoute-moi:

Sparte ne pouvoit ſupporter la honte de ſa défaite: elle dit à ſes guerriers: Vengez-moi; à ſes eſclaves: Protégez-moi; à un eſclave plus vil que les ſiens, & dont la tête étoit ornée du diadême: Thrahis tes alliés; c'étoit Ariſtocrate, qui régnoit ſur la puiſſante nation des Arcadiens; il avoit joint ſes troupes aux nôtres.

Les deux armées s'approchèrent comme deux orages qui vont ſe diſputer l'empire des airs. A l'aſpect de leurs vainqueurs, les ennemis cherchent vainement au fond de leur cœur un reſte de courage; & dans leurs regards inquiets, ſe

peint

peint l'intérêt sordide de la vie. Tyrtée se présente alors aux soldats avec la confiance & l'autorité d'un homme qui tient dans ses mains le salut de la patrie. Des peintures vives & animées brillent successivement à leurs yeux. L'image d'un héros qui vient de repousser l'ennemi, ce mélange confus de cris de joie & d'attendrissement qui honorent son triomphe, ce respect qu'inspire à jamais sa présence, ce repos honorable dont il jouit dans sa vieillesse; l'image plus touchante d'un jeune guerrier expirant dans le champ de la gloire, les cérémonies augustes qui accompagnent ses funérailles, les regrets & les gémissemens d'un peuple entier à l'aspect de son cercueil; les vieillards, les femmes, les enfans qui pleurent & se roulent autour de son tombeau; les honneurs immortels attachés à sa mémoire, tant d'objets & de sentimens divers, retracés avec une éloquence impétueuse & dans un mouvement rapide, embrâsent les soldats d'une ardeur jusqu'alors inconnue. Ils attachent à leurs bras leurs noms & ceux de leurs familles; trop heureux s'ils obtiennent une sépulture distinguée, si la postérité peut dire un jour en les nommant : Les voilà ceux qui sont morts pour la patrie!

Tandis qu'un poëte excitoit cette révolution dans l'armée Lacédémonienne, un roi consommoit sa perfidie dans la nôtre; des rumeurs sinistres, semées par son ordre, avoient préparé à l'avilissement ses troupes effrayées. Le signal de la bataille devient le signal de leur fuite. Aristocrate les conduit lui-même dans la route de l'infamie; & cette route, il la trace à travers nos bataillons, au moment fatal où ils avoient à soutenir tout l'effort de la phalange ennemie. Dans un clin-d'œil, l'élite de nos guerriers fut égorgée, & la Messénie asservie. Non, elle ne le fut pas; la liberté s'étoit réservé un asyle sur le mont Ira. Là s'étoient rendus & les soldats échappés au carnage, & les citoyens jaloux d'échapper à la servitude. Les vainqueurs formèrent une enceinte au pié de la montagne. Ils nous voyoient avec effroi au-dessus de leurs têtes, comme les pâles matelots, lorsqu'ils apperçoivent à l'horizon ces sombres nuées qui portent les tempêtes dans leur sein.

Alors commença ce siège moins célèbre, aussi digne d'être célébré que celui d'Ilion; alors se reproduisirent ou se réalisèrent tous les exploits des anciens héros; les rigueurs des saisons, onze fois renouvelées, ne purent jamais lasser la féroce obstination des assiégeans, ni la fermeté inébranlable des assiégés.

Trois cents Messéniens d'une valeur distinguée, m'accompagnoient dans mes courses; nous franchissions aisément la

barrière placée au pié de la montagne, & nous portions la terreur jufqu'aux environs de Sparte. Un jour, chargés de butin, nous fûmes entourés de l'armée ennemie. Nous fondîmes fur elle fans efpoir de la vaincre. Bientôt atteint d'un coup mortel, je perdis l'ufage de mes fens ; & plût aux dieux qu'il ne m'eût jamais été rendu ! Quel réveil, jufte ciel ! S'il eût tout-à-coup offert à mes yeux le noir Tartare, il m'eût infpiré moins d'horreur. Je me trouvai fur un tas de morts & de mourans, dans un féjour ténébreux, où l'on n'entendoit que des cris déchirans, des fanglots étouffés : c'étoient mes compagnons, mes amis. Ils avoient été jetés avant moi dans une foffe profonde. Je les appelois ; nous pleurions enfemble ; ma préfence fembloit adoucir leurs peines. Celui que j'aimois le mieux, ô fouvenir cruel ! ô trop funefte image ! ô mon fils ! tu ne faurois m'écouter fans frémir : c'étoit un de tes aïeux. Je reconnus, à quelques mots échappés de fa bouche, que ma chute avoit hâté le moment de fa mort. Je le preffois entre mes bras ; je le couvrois de larmes brûlantes ; &, n'ayant pu arrêter le dernier fouffle de vie errant fur fes lèvres, mon ame, endurcie par l'excès de la douleur, ceffa de fe foulager par des plaintes & des pleurs. Mes amis expiroient fucceffivement autour de moi. Aux divers accens de leur voix affoiblie, je préfageois le nombre des inftans qui leur reftoient à vivre ; je voyois froidement arriver celui qui terminoit leurs maux. J'entendis enfin le dernier foupir du dernier d'entre eux ; & le filence du tombeau régna dans l'abyme.

Le foleil avoit trois fois commencé fa carrière, depuis que je n'étois plus compté parmi les vivans. Immobile, étendu fur le lit de douleur, enveloppé de mon manteau, j'attendois avec impatience cette mort qui mettoit fes faveurs à fi haut prix, lorfqu'un bruit léger vint frapper mon oreille : c'étoit un animal fauvage *, qui s'étoit introduit dans le fouterrein par une iffue fecrète. Je le faifis ; il voulut s'échapper ; je me traînai après lui. J'ignore quel deffein m'animoit alors ; car la vie me paroiffoit le plus cruel des fupplices. Un dieu fans doute dirigeoit mes mouvemens, & me donnoit des forces. Je rampai long-temps dans des détours obliques ; j'entrevis la lumière ; je rendis la liberté à mon guide, & continuant à m'ouvrir un paffage, je fortis de la région des ténèbres. Je trouvai les Mefféniens occupés à pleurer ma perte. A mon afpect, la montagne treffaillit de cris de joie ; au récit de mes fouffrances, de cris d'indignation.

* Un renard.

La vengeance les fuivit de près: elle fut cruelle comme celle des dieux. La Messénie, la Laconie étoient le jour, la nuit, infestées par des ennemis affamés les uns des autres. Les Spartiates se répandoient dans la plaine, comme la flamme qui dévore les moissons; nous, comme un torrent qui détruit & les moissons & la flamme. Un avis secret nous apprit que les Corinthiens venoient au secours de Lacédémone; nous nous glissâmes dans leur camp à la faveur des ténèbres, & ils passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort. Vains exploits, trompeuses espérances! Du trésor immense des années & des siècles, le temps fait sortir, au moment précis, ces grandes révolutions conçues dans le sein de l'éternité, & quelquefois annoncées par des oracles. Celui de Delphes avoit attaché notre perte à des présages qui se vérifièrent; & le devin Théoclus m'avertit que nous touchions au dénouement de tant de scènes sanglantes.

Un berger, autrefois esclave d'Empéramus, général des Lacédémoniens, conduisoit tous les jours son troupeau sur les bords de la Néda, qui coule au pié du mont Ira. Il aimoit une Messénienne, dont la maison étoit située sur le penchant de la montagne, & qui le recevoit chez elle, toutes les fois que son mari étoit en faction dans notre camp. Une nuit, pendant un orage affreux, le Messénien paroit tout-à-coup, & raconte à sa femme, étonnée de son retour, que la tempête & l'obscurité mettent la place à l'abri d'un coup de main, que les postes sont abandonnés, & qu'une blessure me retient au lit. Le berger, qui s'étoit dérobé aux regards du Messénien, entend ce récit, & le rapporte sur-le-champ au général Lacédémonien.

Epuisé de douleur & de fatigue, j'avois abandonné mes sens aux douceurs du sommeil, lorsque le génie de la Messénie m'apparut en long habit de deuil, & la tête couverte d'un voile: Tu dors, Aristomène, me dit-il, tu dors, & déjà les échelles menaçantes se hérissent autour de la place; déjà les jeunes Spartiates s'élèvent dans les airs à l'appui de ces frêles machines: le génie de Lacédémone l'emporte sur moi: je l'ai vu du haut des murs appeler ses farouches guerriers, leur tendre la main, & leur assigner des postes.

Je m'éveillai en sur saut, l'ame oppressée, l'esprit égaré, & dans le même saisissement que si la foudre étoit tombée à mes côtés. Je me jette sur mes armes: mon fils arrive; où sont les Lacédémoniens?— Dans la place, aux piés des remparts; étonnés de leur audace, ils n'osent avancer. C'est assez, repris-je; suivez-moi. Nous trouvons sur nos pas Théoclus, l'interprète des dieux, le vaillant Manticlus son fils

fils, d'autres chefs qui fe joignent à nous. Courez, leur dis-je, répandre l'alarme, annoncez aux Mefféniens qu'à la pointe du jour ils verront leurs généraux au milieu des ennemis.

Ce moment fatal arrive; les rues, les maifons, les temples, inondés de fang, retentiffent de cris épouvantables. Les Mefféniens ne pouvant plus entendre ma voix, n'écoutent que leur fureur. Les femmes les animent au combat, s'arment elles-mêmes de mille inftrumens de mort, fe précipitent fur l'ennemi, & tombent en expirant fur les corps de leurs époux & de leurs enfans.

Pendant trois jours, ces fcènes cruelles fe renouvelèrent à chaque pas, à chaque moment, à la lueur fombre des éclairs, au bruit fourd & continu de la foudre; les Lacédémoniens fupérieurs en nombre, prenant tour-à-tour de nouvelles forces dans des intervalles de repos; les Mefféniens combattant fans interruption, luttant à-la-fois contre la faim, la foif, le fommeil, & le fer de l'ennemi.

Sur la fin du troifième jour, le devin Théoclus m'adreffant la parole: „ Eh! de quoi, me dit-il, vous ferviroient tant de „ courage & de travaux? C'en eft fait de la Meffénie, les „ dieux ont réfolu fa perte; fauvez-vous, Ariftomène; fauvez „ nos malheureux amis; c'eft à moi de m'enfevelir fous les „ ruines de ma patrie.„ Il dit, & fe jetant dans la mêlée, il meurt libre & couvert de gloire.

Il m'eût été facile de l'imiter; mais foumis à la volonté des dieux, je crus que ma vie pouvoit être néceffaire à tant d'innocentes victimes que le fer alloit égorger. Je raffemblai les femmes & les enfans, je les entourai de foldats. Les ennemis, perfuadés que nous méditions une retraite, ouvrirent leurs rangs, & nous laifsèrent paifiblement arriver fur les terres des Arcadiens*. Je ne parlerai ni du deffein que je formai de marcher à Lacédémone, & de la furprendre, pendant que fes foldats s'enrichiffoient de nos dépouilles fur le mont Ira; ni de la perfidie du roi Ariftocrate, qui révéla notre fecret aux Lacédémoniens. Le traître! il fut convaincu devant l'affemblée de fa nation: fes fujets devinrent fes bourreaux; il expira fous une grêle de traits; fon corps fut porté dans une terre étrangère, & l'on dreffa une colonne qui atteftoit fon infamie & fon fupplice.

Par ce coup imprévu, la fortune s'expliquoit affez hautement. Il ne s'agiffoit plus de la fléchir, mais de me mefurer feul avec elle, en n'expofant que ma tête à fes coups. Je

* La prife d'Ira eft de la première année de la 28e. olympiade, l'an 668

donnai des larmes aux Messéniens qui n'avoient pu me joindre; je me refusai à celles des Messéniens qui m'avoient suivi: ils vouloient m'accompagner aux climats les plus éloignés. Les Arcadiens vouloient partager leurs terres avec eux; je rejettai toutes ces offres: mes fidèles compagnons, confondus avec une nation nombreuse, auroient perdu leur nom & le souvenir de leurs maux. Je leur donnai mon fils, un autre moi-même; ils allèrent sous sa conduite en Sicile, où ils seront en dépôt jusqu'au jour des vengeances*.

Après cette cruelle séparation, n'ayant plus rien à craindre, & cherchant par-tout des ennemis aux Lacédémoniens, je parcourus les nations voisines. J'avois enfin résolu de me rendre en Asie, & d'intéresser à nos malheurs les puissantes nations des Lydiens & des Mèdes. La mort qui me surprit à Rhodes, arrêta des projets qui, en attirant ces peuples dans le Péloponèse, auroient peut-être changé la face de cette partie de la Grèce.

* Pausanias dit qu'après la prise d'Ira, c'est-à-dire, vers l'an 668 avant J. C. les Messéniens, sous la conduite de Gorgus, fils d'Aristomène, allèrent en Italie, joignirent leurs armes à celles d'Anaxilas, tyran de Rhégium, chassèrent les habitans de la ville de Zanclè en Sicile, & donnèrent à cette ville le nom de Messène (aujourd'hui Messine.

Ce récit est formellement contraire à celui d'Hérodote & à celui de Thucydide. Suivant le premier, Darius, fils d'Hystaspe, ayant soumis l'Ionie qui s'étoit révoltée contre lui, ceux de Samos & quelques habitans de Milet, se rendirent en Sicile; &, d'après le conseil d'Anaxilas, tyran de Rhégium, ils s'emparèrent de la ville de Zanclè. Cet évènement est de l'an 495 environ avant J. C., & postérieur d'environ 173 ans à l'époque assignée par Pausanias au règne d'Anaxilas, & au changement du nom de Zanclè en celui de Messène.

Thucydide raconte qu'un corps de Samiens & d'autres Ioniens, chassés de leur pays par les Mèdes, allèrent s'emparer de Zanclè en Sicile. Il ajoute que peu de temps après, Anaxilas, tyran de Rhégium, se rendit maître de cette ville, & lui donna le nom de Messène, parce qu'il étoit lui-même originaire de la Messénie.

Le P. Corsini, qui avoit d'abord soupçonné qu'on pourroit supposer deux Anaxilas, est convenu, après un nouvel examen, que Pausanias avoit confondu les temps. Il est visible en effet, par plusieurs circonstances, qu'Anaxilas régnoit au temps de la bataille de Marathon, qui est de l'an 490 avant J. C. Je n'ajoute que deux observations à celles du P. Corsini.

1°. Avant cette bataille, il y eut en Messénie une révolte, dont Pausanias n'a pas parlé, & qui empêcha en partie les Lacédémoniens de se trouver au combat. Elle ne réussit pas mieux que les précédentes, & ce fut alors sans doute, que les Messéniens, après leur défaite, se réfugièrent auprès d'Anaxilas de Rhégium, & l'engagèrent à se rendre maître de la ville de Zanclè, qui porta depuis le nom de Messène.

2°. S'il étoit vrai, comme dit Pausanias, que cette ville eût changé de nom, d'abord après la seconde guerre de Messénie, il s'ensuivroit que ses anciennes médailles où on lit *Danclè*, seroient antérieures à l'an 668 avant J. C.; ce que leur fabrique ne permet pas de supposer.

Avant

A ces mots, le héros ſe tut, & déſcendit dans la nuit du tombeau. Je partis le lendemain pour la Lybie.

TROISIÈME ÉLÉGIE.

Sur la troiſième guerre de Meſſénie *.

QUE le ſouvenir de ma patrie eſt pénible & douloureux! il a l'amertume de l'abſinthe, & le fil tranchant de l'épée; il me rend inſenſible au plaiſir & au danger. J'ai prévenu ce matin le lever du ſoleil: mes pas incertains m'ont égaré dans la campagne; la fraîcheur de l'aurore ne charmoit plus mes ſens. Deux lions énormes ſe ſont élancés d'une forêt voiſine; leur vue ne m'inſpiroit aucun effroi. Je ne les inſultois point: ils ſe ſont écartés. Cruels Spartiates, que vous avoient fait nos pères? Après la priſe d'Ira, vous leur diſtribuâtes des ſupplices, &, dans l'ivreſſe du ſuccès, vous voulûtes qu'ils fuſſent tous malheureux de votre joie.

Ariſtomène nous a promis un avenir plus favorable: mais qui pourra jamais étouffer dans nos cœurs le ſentiment des maux dont nous avons entendu le récit, dont nous avons été les victimes? Vous fûtes heureux, Ariſtomène, de n'en avoir pas été le témoin. Vous ne vîtes pas les habitans de la Meſſénie, traînés à la mort comme des ſcélérats, vendus comme de vils troupeaux. Vous n'avez pas vu leurs déſcendans, ne tranſmettre pendant deux ſiècles à leurs fils, que l'opprobre de la naiſſance. Repoſez tranquillement dans le tombeau, ombre du plus grand des humains, & ſouffrez que je conſigne à la poſtérité les derniers forfaits des Lacédémoniens.

Leurs magiſtrats, ennemis du ciel ainſi que de la terre, font mourir des ſupplians qu'ils arrachent du temple de Neptune. Ce dieu irrité, frappe de ſon trident les côtes de Laconie. La terre ébranlée, des abymes entr'ouverts, un des ſommets du mont Taygète roulant dans les vallées: Sparte renverſée de fond en comble, & cinq maiſons ſeules épargnées, plus de vingt mille hommes écraſés ſous ſes ruines: voilà le ſignal de notre délivrance, s'écrie à-la-fois une multitud ed'eſclaves. Inſenſés! ils courent à Lacédémone ſans ordre & ſans chef: à l'aſpect d'un corps de Spartiates qu'a raſſemblé le roi Archidamus, ils s'arrêtent comme les vents déchaînés par Eole, lorſque le Dieu des mers leur apparoit; à la vue des Athéniens & des différentes nations qui viennent au ſecours des Lacédémoniens, la plupart ſe diſſipent comme les vapeurs

* Cette guerre commença l'an 464 avant J. C., & finit l'an 454 avant la même ère.

groſſières d'un marais, aux premiers rayons du ſoleil. Mais ce n'eſt pas en vain que les Meſſéniens ont pris les armes; un long eſclavage n'a point altéré le ſang généreux qui coule dans leurs veines; &, tels que l'aigle captif, qui, après avoir rompu ſes liens, prend ſon eſſor dans les cieux, ils ſe retirent ſur le mont Ithome, & repouſſent avec vigueur les attaques réitérées des Lacédémoniens, bientôt réduits à rappeler les troupes de leurs alliés.

Là, paroiſſent ces Athéniens ſi exercés dans la conduite des ſiéges. C'eſt Cimon qui les commande, Cimon que la victoire a ſouvent couronné d'un laurier immortel; l'éclat de ſa gloire, & la valeur de ſes troupes inſpirent de la crainte aux aſſiégés, de la terreur aux Lacédémoniens. On oſe ſoupçonner ce grand homme de tramer une perfidie. On l'invite ſous les plus frivoles prétextes à ramener ſon armée dans l'Attique. Il part; la diſcorde qui planoit ſur l'enceinte du camp, s'arrête, prévoit les calamités prêtes à fondre ſur la Grèce, &, ſecouant ſa tête heriſſée de ſerpens, elle pouſſe des hurlemens de joie, d'où s'échappent ces terribles paroles:

Sparte, Sparte, qui ne fais payer les ſervices qu'avec des outrages! contemple ces guerriers qui reprennent le chemin de leur patrie, la honte ſur le front, & la douleur dans l'ame. Ce ſont les mêmes qui, mêlés dernièrement avec les tiens, défirent les Perſes à Platée. Ils accouroient à ta défenſe, & tu les as couverts d'infamie. Tu ne les verras plus que parmi tes ennemis. Athènes, bleſſée dans ſon orgueil, armera contre toi les nations*. Tu les ſoulèveras contre elle. Ta puiſſance & la ſienne ſe heurteront ſans ceſſe, comme ces vents impétueux qui ſe briſent dans la nue. Les guerres enfanteront des guerres. Les trèves ne feront que des ſuſpenſions de fureur. Je marcherai avec les Euménides à la tête des armées: de nos torches ardentes, nous ferons pleuvoir ſur vous la peſte, la famine, la violence, la perfidie, tous les fléaux du courroux céleſte & des paſſions humaines. Je me vengerai de tes antiques vertus, & me jouerai de tes défaites ainſi que de tes victoires. J'élèverai, j'abaiſſerai ta rivale. Je te verrai à ſes genoux frapper la terre de ton front humilié. Tu détruiras ſes murs, tu la fouleras aux piés, & vous tomberez toutes deux à-la-fois, comme deux tigres qui, après s'être déchiré les entrailles, expirent à côté l'un de l'autre. Alors je t'enfoncerai ſi avant dans la pouſſière, que le voyageur ne pouvant diſtinguer tes traits, ſera forcé de ſe baiſſer pour te reconnoître.

Maintenant voici le ſigne frappant qui te garantira l'effet

* Guerre du Péloponèſe.

de

de mes paroles. Tu prendras Ithome dans la dixième année du siége. Tu voudras exterminer les Messéniens; mais les dieux qui les réservent pour accélérer ta ruine, arrêteront ce projet sanguinaire. Tu leur laisseras la vie, à condition qu'ils en jouiront dans un autre climat, & qu'ils seront mis aux fers, s'ils osent reparoître dans leur patrie. Quand cette prédiction sera accomplie, souviens-toi des autres, & tremble.

Ainsi parla le génie malfaisant qui étend son pouvoir depuis les cieux jusqu'aux enfers. Bientôt après nous sortîmes d'Ithome. J'étois encore dans ma plus tendre enfance. L'image de cette fuite précipitée est empreinte dans mon esprit en traits ineffaçables; je les vois toujours ces scènes d'horreur & d'attendrissement qui s'offroient à mes regards: une nation entière chassée de ses foyers, errante au hasard chez des peuples épouvantés de ses malheurs qu'ils n'osent soulager; des guerriers couverts de blessures, portant sur leurs épaules les auteurs de leurs jours; des femmes assises par terre, expirant de foiblesse avec les enfans qu'elles serrent entre leurs bras; ici des larmes, des gémissemens, les plus fortes expressions du désespoir: là une douleur muette, un silence effrayant. Si l'on donnoit ces tableaux à peindre au plus cruel des Spartiates, un reste de pitié feroit tomber le pinceau de ses mains.

Après des courses longues & pénibles, nous nous traînâmes jusqu'à Naupacte, ville située sur la mer de Crisa: elle appartenoit aux Athéniens. Ils nous la cédèrent. Nous signalâmes, plus d'une fois, notre valeur contre les ennemis de ce peuple généreux. Moi-même, pendant la guerre du Péloponèse, je parus avec un détachement sur les côtes de Messénie. Je ravageai ce pays, & coûtai des larmes de rage à nos barbares persécuteurs: mais les dieux mêlent toujours un poison secret à leurs faveurs, & souvent l'espérance n'est qu'un piége qu'ils tendent aux malheureux. Nous commencions à jouir d'un sort tranquille, lorsque la flotte de Lacédémone triompha de celle d'Athènes, & vint nous insulter à Naupacte. Nous montâmes à l'instant sur nos vaisseaux; on n'invoqua des deux côtés d'autre divinité que la Haine. Jamais la Victoire ne s'abreuva de plus de sang impur, de plus de sang innocent. Mais que peut la valeur la plus intrépide contre l'excessive supériorité du nombre? nous fûmes vaincus, & chassés de la Grèce, comme nous l'avions été du Péloponèse; la plupart se sauvèrent en Italie & en Sicile. Trois mille hommes me confièrent leur destinée; je les menai à travers les tempêtes & les écueils, sur ces rivages que mes chants funèbres ne cesseront de faire retentir.

C'est ainsi que finit la troisième élégie. Le jeune homme quitta sa lyre, & son père Xénoclès ajouta, que peu de temps après leur arrivée en Lybie, une sédition s'étant élevée à Cyrène, capitale de ce canton, les Messéniens se joignirent aux exilés, & périrent pour la plupart dans une bataille. Il demanda ensuite comment s'étoit opérée la révolution qui l'amenoit en Messénie.

Célénus répondit: les Thébains sous la conduite d'Epaminondas, avoient battu les Lacédémoniens à Leuctres en Béotie*; pour affoiblir à jamais leur puissance, & les mettre hors d'état de tenter des expéditions lointaines, ce grand homme conçut le projet de placer auprès d'eux un ennemi qui auroit de grandes injures à venger. Il envoya de tous côtés inviter les Messéniens à revoir la patrie de leurs pères. Nous volâmes à sa voix; je le trouvai à la tête d'une armée formidable, entouré d'architectes qui traçoient le plan d'une ville au pié de cette montagne. Un moment après, le général des Argiens s'étant approché, lui présenta une urne d'airain, que, sur la foi d'un songe, il avoit tirée de la terre, sous un lierre & un myrte qui entrelaçoient leurs foibles rameaux. Epaminondas l'ayant ouverte, y trouva des feuilles de plomb, roulées en forme de volume où l'on avoit anciennement tracé les rites du culte de Cérès & de Proserpine. Il reconnut le monument auquel étoit attaché le destin de la Messénie, & qu'Aristomène avoit enséveli dans le lieu le moins fréquenté du mont Ithome. Cette découverte & la réponse favorable des augures, imprimèrent un caractère religieux à son entreprise, d'ailleurs puissamment secondée par les nations voisines, de tout temps jalouses de Lacédémone.

Le jour de la consécration de la ville, les troupes s'étant réunies, les Arcadiens présentèrent les victimes; ceux de Thèbes, d'Argos & de la Messénie, offrirent séparément leurs hommages à leurs divinités tutélaires; tous ensemble appelèrent les héros de la contrée, & les supplièrent de venir prendre possession de leur nouvelle demeure. Parmi ces noms précieux à la nation, celui d'Aristomène excita des applaudissemens universels. Les sacrifices & les prières remplirent les momens de la première journée; dans les suivantes, on jeta au son de la flûte, les fondemens des murs, des temples & des maisons. La ville fut achevée en peu de temps, & reçut le nom de Messène.

D'autres peuples, ajouta Célénus, ont erré long-temps éloignés de leur patrie; aucun n'a souffert un si long exil; & cependant nous avons conservé sans altération la langue & les

* L'an 371 avant J. C.

coutumes de nos ancêtres. Je dirai même, que nos revers nous ont rendus plus ſenſibles. Les Lacédémoniens avoient livré quelques unes de nos villes à des étrangers, qui, à notre retour, ont imploré notre pitié. Peut-être avoient-ils des titres pour l'obtenir; mais quand ils n'en auroient pas eu, comment la refuſer aux malheureux ?

Hélas! reprit Xénoclès, c'eſt ce caractère ſi doux & ſi humain qui nous perdit autrefois. Voiſins des Lacédémoniens & des Arcadiens, nos aïeux ne ſuccombèrent ſous la haine des premiers, que pour avoir négligé l'amitié des ſeconds. Ils ignoroient ſans doute que l'ambition du repos exige autant d'activité que celle des conquêtes.

Je fis aux Meſſéniens plusieurs queſtions ſur l'état des ſciences & des arts ; ils n'ont jamais eu le temps de s'y livrer: ſur leur gouvernement actuel ; il n'avoit pas encore pris une forme conſtante: ſur celui qui ſubſiſtoit pendant leurs guerres avec les Lacédémoniens ; c'étoit un mélange de royauté & d'oligarchie, mais les affaires ſe traitoient dans l'aſſemblée générale de la nation: ſur l'origine de la dernière maiſon régnante; on la rapporte à Creſponte qui vint au Péloponèſe avec les autres Héraclides, 80 ans après la guerre de Troie. La Meſſénie lui échut en partage. Il épouſa Mérope, fille du roi d'Arcadie, & fut aſſaſſiné avec preſque tous ſes enfans, par les principaux de ſa cour, pour avoir trop aimé le peuple. L'hiſtoire s'eſt fait un devoir de conſacrer ſa mémoire, & de condamner à l'exécration celle de ſes aſſaſſins.

Nous ſortîmes de Meſsène, & après avoir traverſé le Pamiſus, nous viſitâmes la côte orientale de la province. Ici, comme dans le reſte de la Grèce, le voyageur eſt obligé d'eſſuyer à chaque pas les généalogies des dieux, confondues avec celles des hommes. Point de ville, de fleuve, de fontaine, de bois, de montagne, qui ne porte le nom d'une nymphe, d'un héros, d'un perſonnage plus célèbre aujourd'hui qu'il ne le fut de ſon temps.

Parmi les familles nombreuſes qui poſſédoient autrefois de petits états en Meſſénie, celle d'Eſculape tient, dans l'opinion publique, un rang diſtingué. Dans la ville d'Abia, on nous montroit ſon temple ; à Gerania, le tombeau de Machaon ſon fils ; à Phères, le temple de Nicomaque & de Gorgaſus ſes petit-fils, à tous momens honorés par des ſacrifices, par des offrandes, par l'affluence des malades de toute eſpèce.

Pendant qu'on nous racontoit quantité de guériſons miraculeuſes, un de ces infortunés, près de rendre le dernier ſoupir, diſoit : J'avois à peine reçu le jour, que mes parens allèrent

 s'établir

s'établir aux sources du Pamisus, où l'on prétend que les eaux de ce fleuve sont très salutaires pour les maladies des enfans ; j'ai passé ma vie auprès des divinités bienfaisantes, qui distribuent la santé aux mortels, tantôt, dans le temple d'Apollon, près de la ville de Coroné, tantôt, dans les lieux où je me trouve aujourd'hui, me soumettant aux cérémonies prescrites, & n'épargnant ni victimes ni présens ; on m'a toujours assuré que j'étois guéri, & je me meurs.' Il expira le lendemain.

Fin du Chapitre quarantième.

CHAPITRE XLI.

Voyage de Laconie.

NOUS nous embarquâmes à Phères, sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère, située à l'extrémité de la Laconie. C'est à ce port qu'abordent fréquemment les vaisseaux marchands qui viennent d'Egypte & d'Afrique : de-là on monte à la ville, où les Lacédémoniens entretiennent une garnison ; ils envoient de plus tous les ans dans l'île un magistrat pour la gouverner.

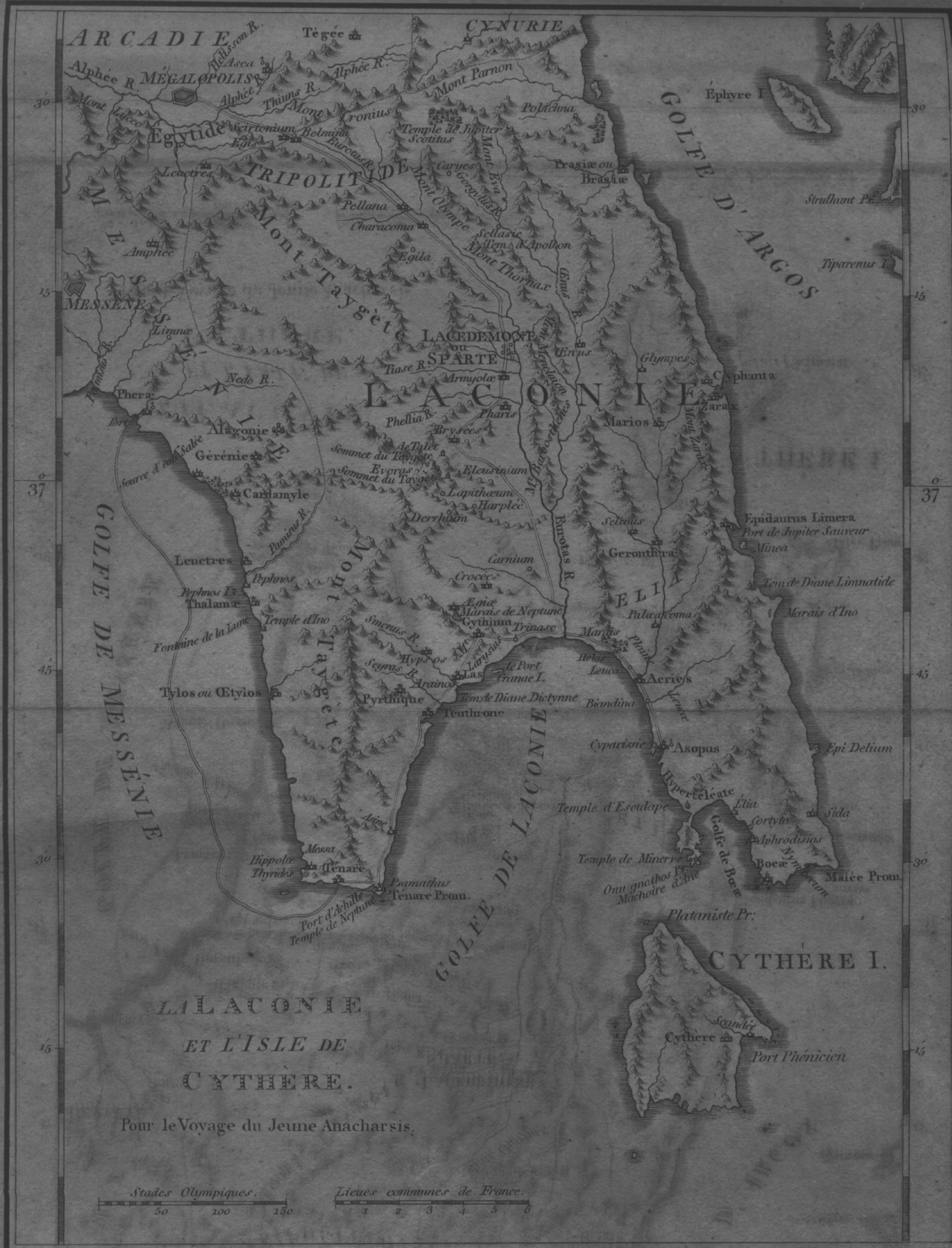
Nous étions jeunes, & déjà familiarisés avec quelques passagers de notre âge. Le nom de Cythère réveilloit dans nos esprits des idées riantes ; c'est là que, de temps immémorial, subsiste avec éclat le plus ancien & le plus respecté des temples consacrés à Vénus ; c'est là qu'elle se montra, pour la première fois, aux mortels, et que les Amours prirent avec elle possession de cette terre, embellie encore aujourd'hui des fleurs qui se hâtoient d'éclore en sa présence. Dès lors on y connut les charmes des doux entretiens et du tendre sourire. Ah ! sans doute que dans cette région fortunée, les cœurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ses habitans passent leurs jours dans l'abondance et dans les plaisirs.

Le capitaine qui nous écoutoit avec la plus grande surprise, nous dit froidement : Ils mangent des figues et des fromages cuits ; ils ont aussi du vin et du miel, mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la sueur de leur front ; car c'est un sol aride et hérissé de rochers. D'ailleurs ils aiment si fort l'argent, qu'ils ne connoissent guère le tendre sourire. J'ai vu leur vieux temple, bâti autrefois par les Phéniciens en l'honneur de Vénus Uranie ; sa statue ne sauroit inspirer des

désirs :



E. Malpas sculp.


ARCADIE
Tégée
CYNURIE
Helisson R.
Asea
Alphée R.
MÉGALOPOLIS
Alphée R.
Mont Lycée
Thiuns R.
Mont Cronius
Mont Parnon
Polichna
Egytide
Scirtonium
Belmina
Egis
Temple de Jupiter Scotitas
Éphyre I.
Leuctres
TRIPOLITIDE
Caryes
Mont Eva
Prasiæ ou Brasiæ
GOLFE D'ARGOS
Strutlaunt Pr.
MESSÉNIE
Pellana
Characoma
Mont Olympe
Sellasie
Tem. d'Apollon
Mont Thornax
Tiparenus I.
Amphée
Egila
Mont Taygète
MESSÈNE
Limnæ
LACEDEMONE ou SPARTE
Tiase R.
Œnus
Glympes
Cyphanta
Nedo R.
Armyolæ
Zarax
Pheræ
LACONIE
Phellia R.
Pharis
Marios
Alagonie
Bryseès
Gerénie
Eleusinium
Source d'eau Salée
Cardamyle
Lapathæum
Harplée
37
Derrhium
Epidaurus Limera
Port de Jupiter Sauveur
Minoa
GOLFE DE MESSÉNIE
Pamisus R.
Leuctres
Carnium
Eurotas R.
Geronthræ
Pephnos
Crocéæ
Tem. de Diane Limnatide
Pephnos I.
Thalamæ
ÉLIA
Ægiæ
Marais de Neptune
Palæacoma
Marais d'Ino
Temple d'Ino
Gythium
Trinase
Fontaine de la Lune
Mont Taygète
Hypsos
Helos
Leuca
Acriæ
Las
Port Cranae I.
Tylos ou Œtylos
Pyrrhique
Teuthrone
Tem. de Diane Dictynne
Biandina
Cyparissie
Asopus
Epi Delium
Hyperteléate
Temple d'Esculape
Elia
Cortyla
Sida
Aphrodisias
Golfe de Boeæ
Temple de Minerve
Boeæ
Malée Prom.
Messa
Hippola
Thyrides
Tenare
Psamathus
Tenare Prom.
Onu gnathos Pr.
Machoire d'Ane
Port d'Achille
Temple de Neptune
GOLFE DE LACONIE
Plataniste Pr.
CYTHÈRE I.
Scandée
Cythère
Port Phénicien
LA LACONIE ET L'ISLE DE CYTHÈRE.
Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.
Stades Olympiques.
50 100 150
Lieues communes de France.
1 2 3 4 5 6
J. Russell sculp.

déſirs : elle eſt couverte d'armes depuis la tête juſqu'aux piés. On m'a dit de plus qu'elle s'enfuit auſſitôt en Chypre.

De ces dernières paroles, nous conclûmes que des Phéniciens, ayant traverſé les mers, abordèrent au port de Scandée ; qu'ils y apportèrent le culte de Vénus ; que ce culte s'étendît aux pays voiſins, et que de-là naquirent ces fables abſurdes, la naiſſance de Venus, ſa ſortie du ſein des flots, ſon arrivée à Cythère.

Au lieu de ſuivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laiſſer à Ténare, ville de Laconie, dont le port eſt aſſez grand pour contenir beaucoup de vaiſſeaux ; elle eſt ſituée auprès d'un cap de même nom. ſurmonté d'un temple, comme le ſont les principaux promontoires de la Grèce. Ces objets de vénération attirent les vœux et les offrandes des matelots. Celui de Ténare, dédié à Neptune, eſt entouré d'un bois ſacré qui ſert d'aſyle aux coupables ; la ſtatue du Dieu eſt à l'entrée ; au fond s'ouvre une caverne immenſe, et très renommée parmi les Grecs.

On préſume qu'elle fut d'abord le repaire d'un ſerpent énorme, qu'Hercule fit tomber ſous ſes coups, et que l'on avoit confondu avec le chien de Pluton, parce que ſes bleſſures étoient mortelles. Cette idée ſe joignit à celle où l'on étoit déjà, que l'antre conduiſoit aux royaumes ſombres, par des ſouterreins dont il nous fut impoſſible, en le viſitant, d'appercevoir les avenues.

Vous voyez, diſoit le prêtre, une des bouches de l'enfer. Il en exiſte de ſemblables en différens endroits ; comme dans la ville d'Hermione en Argolide, d'Héraclée au Pont, d'Aornus en Theſprotie, de Cumes auprès de Naples ; mais malgré les prétentions de ces peuples, nous ſoutenons que c'eſt par cet antre ſombre qu'Hercule remmena le Cerbère, et Orphée ſon épouſe.

Ces traditions doivent moins vous intéreſſer, qu'un uſage dont je vais parler. A cette caverne eſt attaché un privilège, dont jouiſſent pluſieurs autres villes : nos devins y viennent évoquer les ombres tranquilles des morts, ou repouſſer au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans.

Des cérémonies ſaintes opèrent ces effets merveilleux ; on emploie d'abord les ſacrifices, les libations, les prières, les formules myſtérieuſes : il faut enſuite paſſer la nuit dans le temple, & l'ombre, à ce qu'on dit, ne manque jamais d'apparoître en ſonge.

On s'empreſſe ſur-tout de fléchir les ames que le fer ou le poiſon a ſéparées de leur corps. C'eſt ainſi que Callondas vint autrefois par ordre de la Pythie appaiſer les mânes irrités du

du poëte Archiloque, à qui il avoit arraché la vie. Je vous citerai un fait plus récent : Pausanias, qui commandoit l'armée des Grecs à Platée, avoit, par une fatale méprise, plongé le poignard dans le sein de Cléonice dont il étoit amoureux ; ce souvenir le déchiroit sans cesse ; il la voyoit dans ses songes, lui adressant toutes les nuits ces terribles paroles : *Le supplice t'attend.* Il se rendit à l'Héraclée du Pont ; les devins le conduisirent à l'antre où ils appellent les ombres ; celle de Cléonice s'offrit à ses regards, & lui prédit qu'il trouveroit à Lacédémone la fin de ses tourmens ; il y alla aussitôt, &, ayant été jugé coupable, il se réfugia dans une petite maison, où tous les moyens de subsister lui furent refusés. Le bruit ayant ensuite couru qu'on entendoit son ombre gémir dans les lieux saints, on appela les devins de Thessalie, qui l'appaisèrent par les cérémonies usitées en pareilles occasions. Je raconte ces prodiges, ajouta le prêtre : je ne les garantis pas. Peut-être que, ne pouvant inspirer trop d'horreur contre l'homicide, on a sagement fait de regarder le trouble que le crime traîne à sa suite, comme le mugissement des ombres qui poursuivent les coupables.

Je ne sais pas, dit alors Philotas, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple ; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent dans le siècle dernier une triste expérience de cette vérité. Leur armée étoit en présence de celle des Phocéens qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cents hommes enduits de plâtre : quelque grossière que fût la ruse, les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance au récit des apparitions de phantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes, accourus au secours des Phocéens ; ils ne firent qu'une foible résistance, & se laissèrent égorger comme des victimes.

Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle étoit en Messénie, & crut voir Castor & Pollux embellir de leur présence la fête qu'elle célébroit en leur honneur. Deux Messéniens, brillans de jeunesse & de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur deux superbes chevaux, la lance en arrêt, une tunique blanche, un manteau de pourpre, un bonnet pointu & surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros, objets de notre culte. Ils entrent, &, tombant sur les soldats prosternés à leurs piés, ils en font un carnage horrible, & se retirent tranquillement. Les dieux, irrités de cette perfidie, firent bientôt éclater leur colère sur les Messéniens.

Que

Que parlez-vous de perfidie, lui dis-je, vous, hommes injuſtes & noircis de tous les forfaits de l'ambition? On m'avoit donné une haute idée de vos lois; mais vos guerres en Meſſénie, ont imprimé une tache ineffaçable ſur votre nation. Vous en a-t-on fait un récit fidèle, répondit-il? Ce ſeroit la première fois que les vaincus auroient rendu juſtice aux vainqueurs. Ecoutez-moi un inſtant:

Quand les déſcendans d'Hercule revinrent au Péloponèſe, Creſphonte obtint par ſurpriſe le trône de Meſſénie; il fut aſſaſſiné quelque temps après, & ſes enfans réfugiés à Lacédémone nous cédèrent les droits qu'ils avoient à l'héritage de leur père. Quoique cette ceſſion fût légitimée par la réponſe de l'oracle de Delphes, nous négligeâmes pendant long-temps de la faire valoir.

Sous le règne de Téléclus, nous envoyâmes, ſuivant l'uſage, un chœur de filles ſous la conduite de ce prince, préſenter des offrandes au temple de Diane Limnatide, ſitué ſur les confins de la Meſſénie & de la Laconie. Elles furent déſhonorées par de jeunes Meſſéniens, & ſe donnèrent la mort, pour ne pas ſurvivre à leur honte: le roi lui-même périt en prenant leur défenſe. Les Meſſéniens, pour juſtifier un ſi lâche forfait, eurent recours à des ſuppoſitions abſurdes; & Lacédémone dévora cet affront, plûtot que de rompre la paix. De nouvelles inſultes ayant épuiſé ſa patience, elle rappela ſes anciens droits, & commença les hoſtilités. Ce fut moins une guerre d'ambition que de vengeance. Jugez-en vous-même par le ſerment qui engagea les jeunes Spartiates à ne pas revenir chez eux avant que d'avoir ſoumis la Meſſénie, & par le zèle avec lequel les vieillards pouſsèrent cette entrepriſe.

Après la première guerre, les lois de la Grèce nous autoriſoient à mettre les vaincus au nombre de nos eſclaves; on ſe contenta de leur impoſer un tribut. Les révoltes fréquentes qu'ils exerçoient dans la province, nous forcèrent, après la ſeconde guerre, à leur donner des fers; après la troiſième, à les éloigner de notre voiſinage. Notre conduite parut ſi conforme au droit public des nations, que, dans les traités antérieurs à la bataille de Leuctres, jamais les Grecs ni les Perſes ne nous proposèrent de rendre la liberté à la Meſſénie. Au reſte je ne ſuis qu'un miniſtre de paix: ſi ma patrie eſt forcée de prendre les armes, je la plains; ſi elle fait des injuſtices, je frémis des cruautés que vont exercer mes ſemblables, & je demande pourquoi ils ſont cruels. Mais c'eſt le ſecret des dieux; il faut les adorer & ſe taire.

Nous

Nous quittâmes Ténare, après avoir parcouru, aux environs, des carrières d'où l'on tire une pierre noire, aussi précieuse que le marbre. Nous nous rendîmes à Gythium, ville entourée de murs & très forte, port excellent où se tiennent les flottes de Lacédémone, où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Il est éloigné de la ville de 30 stades.

L'histoire des Lacédémoniens a répandu un si grand éclat sur le petit canton qu'ils habitent, que nous visitions les moindres bourgs & les plus petites villes, soit aux environs du golphe de Laconie, soit dans l'intérieur des terres. On nous montroit par-tout des temples, des statues, des colonnes, & d'autres monumens, la plupart d'un travail grossier, quelques uns d'une antiquité respectable. Dans le gymnase d'Asopus, des ossemens humains d'une grandeur prodigieuse fixèrent notre attention.

Revenus sur les bords de l'Eurotas, nous le remontâmes à travers une vallée qu'il arrose, ensuite au milieu de la plaine qui s'étend jusqu'à Lacédémone: il couloit à notre droite; à gauche, s'élevoit le mont Taygète, au pié duquel la nature a creusé, dans le roc, quantité de grandes cavernes.

A Brysées, nous trouvâmes un temple de Bacchus, dont l'entrée est interdite aux hommes, où les femmes seules ont le droit de sacrifier, & de pratiquer des cérémonies qu'il ne leur est pas permis de révéler. Nous avions vu auparavant une ville de Laconie, où les femmes sont exclues des sacrifices que l'on offre au dieu Mars. De Brysées, on nous montroit, sur le sommet de la montagne voisine, un lieu nommé le Talet, où, entre autres animaux, on immole des chevaux au soleil. Plus loin, les habitans d'un petit bourg se glorifient d'avoir inventé les meules à moudre les grains.

Bientôt s'offrit à nos yeux la ville d'Amyclæ, située sur la rive droite de l'Eurotas, éloignée de Lacédémone d'environ 20 stades. Nous vîmes, en arrivant, sur une colonne, la statue d'un athlète, qui expira un moment après avoir reçu, aux jeux olympiques, la couronne destinée aux vainqueurs; tout autour sont plusieurs trépiés, consacrés par les Lacédémoniens à différentes divinités, pour leurs victoires sur les Athéniens & sur les Messéniens.

Nous étions impatiens de nous rendre au temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce. La statue du dieu, haute d'environ 30 coudées*, est d'un travail grossier, & se ressent du goût des Egyptiens; on la prendroit pour une co-

* Environ 42 & demi de nos piés.

lonne

lonne de bronze à laquelle on auroit attaché une tête couverte d'un casque, deux mains armées d'un arc & d'une lance, deux piés dont il ne paroit que l'extrémité. Ce monument remonte à une haute antiquité ; il fut, dans la suite, placé par un artiste nommé Bathyclès, sur une base en forme d'autel, au milieu d'un trône qui est soutenu par les Heures & les Graces. Le même artiste a décoré les faces de la base & toutes les parties du trône, de bas-reliefs qui représentent tant de sujets différens & un si grand nombre de figures, qu'on ne pourroit les décrire sans causer un mortel ennui.

Le temple est desservi par des prêtresses, dont la principale prend le titre de mère. Après sa mort, on inscrit sur le marbre son nom & les années de son sacerdoce. On nous montra les tables qui contiennent la suite de ces époques précieuses à la chronologie, & nous y lûmes le nom de Laodamée, fille d'Amyclas, qui régnoit dans ce pays il y a plus de mille ans. D'autres inscriptions, déposées en ces lieux pour les rendre plus vénérables, renferment des traités entre les nations ; plusieurs décrets des Lacédémoniens, relatifs, soit à des cérémonies religieuses, soit à des expéditions militaires ; des vœux addressés au Dieu de la part des souverains ou des particuliers.

Non loin du temple d'Apollon, il en existe un second, qui, dans œuvre, n'a qu'environ 17 piés de long sur 10 & demi de large. Cinq pierres brutes & de couleur noire, épaisses de cinq piés, forment les quatre murs & la couverture, au dessus de laquelle deux autres pierres sont posées en retraite. L'édifice porte sur trois marches, chacune d'une seule pierre. Sur la porte sont gravés en caractères très anciens, ces mots: *Eurotas, roi des Ičteucrates, à Onga.* Ce prince vivoit environ trois siècles avant la guerre de Troie. Le nom d'Ičteucrates désigne les anciens habitans de la Laconie ; & celui d'Onga, une divinité de Phénicie ou d'Egypte, la même, à ce qu'on pense, que la Minerve des Grecs.

Cet édifice que nous nous sommes rappelé plus d'une fois dans notre voyage d'Egypte, est antérieur de plusieurs siècles aux plus anciens de la Grèce. Après avoir admiré sa simplicité, sa solidité, nous tombâmes dans une espèce de recueillement dont nous cherchions ensuite à pénétrer la cause. Ce n'est ici qu'un intérêt de surprise, disoit Philotas ; nous envisageons la somme des siècles écoulés depuis la fondation de ce temple, avec le même étonnement que, parvenus au pié d'une montagne, nous avons souvent mesuré des yeux sa hauteur imposante : l'étendue de la durée produit le même effet que celle de l'espace. Cependant, répondis-je, l'une laisse

laiſſe dans nos ames une impreſſion de triſteſſe, que nous n'avons jamais éprouvée à l'aſpect de l'autre : c'eſt qu'en effet nous ſommes plus attachés à la durée qu'à la grandeur. Or, toutes ces ruines antiques ſont les trophées du temps deſtructeur, & ramènent, malgré nous, notre attention ſur l'inſtabilité des choſes humaines. Ici, par exemple, l'inſcription nous a préſenté le nom d'un peuple, dont vous & moi n'avions aucune notion : il a diſparu, & ce petit temple eſt le ſeul témoin de ſon exiſtence, l'unique débris de ſon naufrage.

Des prairies riantes, des arbres ſuperbes, embelliſſent les environs d'Amyclæ. Les fruits y ſont excellens. C'eſt un ſéjour agréable, aſſez peuplé, & toujours plein d'étrangers attirés par la beauté des fêtes, ou par des motifs de religion. Nous le quittâmes pour nous rendre à Lacédémone.

Nous logeâmes chez Damonax, à qui Xénophon nous avoit recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone, qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle eſt bornée à l'eſt & au ſud par la mer, à l'oueſt & au nord, par de hautes montagnes, ou par des collines qui en deſcendent & qui forment entre elles des vallées agréables. On nomme Taygète les montagnes de l'oueſt. De quelques uns de leurs ſommets élevés au deſſus des nues, l'œil peut s'étendre ſur tout le Péloponèſe. Leurs flancs, preſque entièrement couverts de bois, ſervent d'aſyles à quantité de chèvres, d'ours, de ſangliers & de cerfs.

La nature qui s'eſt fait un plaiſir d'y multiplier ces eſpèces, ſemble y avoir ménagé, pour les détruire, des races de chiens, recherchés de tous les peuples, préférables ſur-tout pour la chaſſe du ſanglier : ils ſont agiles, vifs, impétueux, doués d'un ſentiment exquis. Les lices poſsèdent ces avantages au plus haut degré ; elles en ont un autre : leur vie pour l'ordinaire ſe prolonge juſqu'à la douzième année à-peu-près, celle des mâles paſſe rarement la dixième. Pour en tirer une race plus ardente & plus courageuſe, on les accouple avec des chiens Moloſſes. On prétend que, d'elles-mêmes, elles s'uniſſent quelquefois avec les renards, & que de ce commerce provient une eſpèce de chiens foibles, difformes, au poil ras, au nez pointu, inférieurs en qualité aux autres.

Parmi les chiens de Laconie, les noirs tachetés de blanc, ſe diſtinguent par leur beauté ; les fauves, par leur intelligence ; les caſtorides & les ménélaïdes, par les noms de Caſtor & de Ménélas qui propagèrent leur eſpèce : car la chaſſe

fit

fit l'amusement des anciens héros, après qu'elle eut cessé d'être pour eux une nécessité. Il fallut d'abord se défendre contre des animaux redoutables: bientôt on les cantonna dans les régions sauvages. Quand on les eut mis hors d'état de nuire, plutôt que de languir dans l'oisiveté, on se fit de nouveaux ennemis, pour avoir le plaisir de les combattre; on versa le sang de l'innocente colombe, & il fut reconnu que la chasse étoit l'image de la guerre.

Du côté de la terre, la Laconie est d'un difficile accès; l'on n'y pénètre que par des collines escarpées, & des défilés faciles à garder. A Lacédémone, la plaine s'élargit; &, en avançant vers le midi, on trouve des cantons fertiles, quoiqu'en certains endroits, par l'inégalité du terrein, la culture exige de grands travaux. Dans la plaine, sont éparses des collines élevées, faites de main d'homme, plus fréquentes en ce pays que dans les provinces voisines, & construites, avant la naissance des arts, pour servir de tombeau aux principaux chefs de la nation*. Suivant les apparences, de pareilles remasses de terre, destinées au même objet, furent ensuite remplacées en Egypte par les pyramides; & c'est ainsi que partout & de tout temps, l'orgueil de l'homme s'est de lui-même associé au néant.

Quant aux productions de la Laconie, nous observerons qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait usage; qu'on y recueille un blé léger & peu nourrissant; qu'on y doit fréquemment arroser les figuiers, sans craindre de nuire à la bonté du fruit; que les figues y mûrissent plutôt qu'ailleurs: enfin que, sur toutes les côtes de la Laconie, ainsi que sur celles de Cythère, il se fait une pêche abondante de ces coquillages, d'où l'on tire une teinture de pourpre fort estimée & approchante de la couleur rose.

La Laconie est sujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenoit autrefois 100 villes, mais c'étoit dans un temps, où le plus petit bourg se paroit de ce titre; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute son étendue, &, reçoit les ruisseaux ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes voisines. Pendant une grande partie de l'année, on ne sauroit le passer à gué: il coule toujours dans un lit étroit; &, dans son élévation même, son mérite est d'avoir plus de profondeur que de superficie.

En certains temps il est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, presque par-tout, de roseaux très recherchés,

* On trouve de pareils tertres dans plusieurs des pays habités par les anciens Germains.

parce

parce qu'ils font droits, élevés, & variés dans leurs couleurs. Outre les autres usages auxquels on applique cet arbrisseau, les Lacédémoniens en font des nattes, & s'en couronnent dans quelques unes de leurs fêtes. Je me souviens à cette occasion, qu'un Athénien, déclamant un jour contre la vanité des hommes, me disoit: Il n'a fallu que de foibles roseaux pour les soumettre, les éclairer & les adoucir. Je le priai de s'expliquer; il ajouta: C'est avec cette frêle matière qu'on a fait des flèches, des plumes à écrire, & des instrumens de musique*.

A la droite de l'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, & n'a pour défense que la valeur de ses habitans, & quelques éminences, que l'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle; elle se termine par un grand plateau sur lequel s'élèvent plusieurs édifices sacrés.

Autour de cette colline, sont rangées cinq bourgades, séparées l'une de l'autre par des intervalles plus ou moins grands, & occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates†. Telle est la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne sont pas joints, comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Péloponèse n'étoient de même composées que de

* Les flûtes étoient communément de roseaux.

† Dans presque toutes les grandes villes de la Grèce, les citoyens étoient divisés en tribus. On comptoit dix de ces tribus à Athènes. Cragius suppose que Lacédémone en avoit six: 1. Celle des Héraclides; 2. celle des Egides; 3. celle des Limnates; 4. celle des Cynosuréens; 5. celle des Messoates; 6. celle des Pitanates. L'existence de la première n'est prouvée par aucun témoignage formel; Cragius ne l'établit que sur de très foibles conjectures, & il le reconnoit lui-même. J'ai cru devoir la rejetter.

Les cinq autres tribus sont mentionnées expressément dans les auteurs ou dans les monumens anciens. Celle des Egides, dans Hérodote; celles des Cynosuréens & des Pitanates, dans Hésychius; celle des Messoates, dans Étienne de Byzance; enfin celle des Limnates, sur une inscription que M. l'abbé Fourmont découvrit dans les ruines de Sparte. Pausanias cite quatre de ces tribus, lorsqu'à l'occasion d'un sacrifice que l'on offroit à Diane, dès les plus anciens temps, il dit qu'il s'éleva une dispute entre les Limnates, les Cynosuréens, les Messoates & les Pitanates.

Ici on pourroit faire cette question: De ce qu'il n'est fait mention que de ces cinq tribus, s'ensuit-il qu'on doive se borner à ce nombre? Je réponds que nous avons de très fortes présomptions pour ne pas l'augmenter. On a vu plus haut que les Athéniens avoient plusieurs corps composés chacun de dix magistrats, tirés des dix tribus. Nous trouvons de même à Sparte plusieurs magistratures exercées chacune par cinq officiers publics; celle des Ephores, celle des Bidiéens, celles des Agathoerges. Nous avons lieu de croire que chaque tribu fournissoit un de ces officiers.

J'ose,

de hameaux, qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune *.

La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples & de statues: on y distingue de plus les maisons où s'assemblent séparément le Sénat, les Ephores, d'autres

* Jose, d'après les foibles lumières que nous ont transmises les anciens auteurs, présenter quelques vues générales sur la topographie de Lacédémone.

Suivant Thucydide, cette ville ne faisoit pas un tout continu, comme celle d'Athènes; mais elle étoit divisée en bourgades, comme l'étoient les anciennes villes de Grèce.

Pour bien entendre ce passage, il faut se rappeler que les premiers Grecs s'établirent d'abord dans des bourgs sans murailles, & que, dans la suite, les habitans de plusieurs de ces bourgs se réunirent dans une enceinte commune. Nous en avons quantité d'exemples. Tégée fut formée de neuf hameaux; Mantinée, de quatre ou de cinq; Patræ, de sept; Dymé, de huit, &c.

Les habitans de ces bourgs, s'étant ainsi rapprochés, ne se mêlèrent point les uns avec les autres. Ils étoient établis en des quartiers différens, & formoient diverses tribus. En conséquence, le même nom désignoit la tribu & le quartier où elle étoit placée. En voici la preuve pour Lacédémone en particulier.

Cynosure, dit Hésychius, est une tribu de Laconie; c'est un lieu de Laconie, dit le Scholiaste de Callimaque. Suivant Suidas, Messoa est un lieu; suivant Etienne de Byzance, c'est un lieu & une tribu de Laconie; suivant Strabon, dont le texte a été heureusement rétabli par Saumaise, Messoa fait partie de Lacédémone; enfin l'on donna tantôt le nom de tribu, tantôt celui de bourgade à Pitane.

On conçoit maintenant pourquoi les uns ont dit que le poëte Alcman étoit de Messoa, & les autres de Lacédémone; c'est qu'en effet Messoa étoit un des quartiers de cette ville. On conçoit encore pourquoi un Spartiate, nommé Thrasybule, ayant été tué dans un combat, Plutarque ne dit pas qu'il fut transporté sur un bouclier, à Lacédémone, mais à Pitane; c'est qu'il étoit de ce bourg, & qu'il devoit y être inhumé.

On a vu dans la note précédente que les Spartiates étoient divisés en cinq tribus; leur capitale étoit donc composée de cinq hameaux. Il ne reste plus qu'à justifier l'emplacement que je leur donne dans mon plan.

1. *Hameau et tribu des Limnates.* Leur nom venoit du mot grec Λίμνη, qui signifie un étang, un marais. Suivant Strabon, le fauxbourg de Sparte s'appeloit *les marais*, parce que cet endroit étoit autrefois marécageux; or le fauxbourg de Sparte devoit être au nord de la ville, puisque c'étoit de ce côté qu'on y arrivoit ordinairement.

2. *Hameau et tribu des Cynosuréens.* Le mot Cynosure signifie *queue de chien.* On le donnoit à des promontoires, à des montagnes qui avoient cette forme. Une branche du mont Taygète, figurée de même, se prolongeoit jusqu'à Sparte, & nous avons montré qu'il existoit en Laconie, un lieu qui s'appeloit Cynosure. On est donc autorisé à penser que le hameau qui portoit le même nom, étoit au-dessous de cette branche du Taygète.

3. *Hameau et tribu des Pitanates.* Pausanias, en sortant de la place publique, prend sa route vers le couchant, passe devant le théatre, & trouve ensuite la salle où s'assembloient les Crotanes qui faisoient partie des Pitanates. Il falloit donc placer ce hameau en face du théatre dont la position

d'autres corps de magiſtrats; & un portique, que les Lacédémoniens élevèrent après la bataille de Platée, aux dépens des vaincus, dont ils avoient partagé les dépouilles; le toît eſt ſoutenu, non par des colonnes, mais par de grandes ſtatues qui repréſentent des Perſes revêtus de robes traînantes. Le reſte de la ville offre auſſi quantité de monumens en l'honneur des dieux & des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve, qui jouit du droit d'aſyle, ainſi que le bois qui l'entoure, & une petite maiſon qui lui appartient, dans laquelle on laiſſa mourir de faim le roi Pauſanias. Ce fut un crime aux yeux de la Déeſſe; &, pour l'appaiſer, l'oracle ordonna aux Lacédémoniens d'ériger à ce prince deux ſtatues, qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple eſt conſtruit en airain, comme l'étoit autrefois celui de Delphes. Dans ſon intérieur ſont gravés en bas-relief les travaux d'Hercule, les exploits des Tyndarides, & divers groupes de figures. A droite de cet édifice, on trouve une ſtatue de Jupiter, la plus ancienne peut-être de toutes celles qui exiſtent en bronze; elle eſt d'un temps qui concourt avec le rétabliſſement des jeux olympiques, & ce n'eſt qu'un aſſemblage de pièces de rapport qu'on a jointes avec des clous.

Les tombeaux des deux familles qui règnent à Lacédémone, ſont dans deux quartiers différens. Par-tout on trouve des monumens héroïques, c'eſt le nom qu'on donne à des édifices & a des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là, ſe renouvelle avec des rites ſaints, la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Caſtor, de Pollux, de Ménélas, et de quantité d'autres plus ou moins connus dans l'hiſtoire, plus ou moins dignes de l'être. La reconnoiſſance des peuples, plus ſou-

poſition eſt connue, puiſqu'il en reſte encore des veſtiges. Ceci eſt confirmé par deux paſſages d'Héſychius & d'Hérodote, qui montrent que le théatre étoit dans le bourg des Pitanates.

4. *Hameau et tribu des Meſſoates.* Du bourg des Pitanates, Pauſanias ſe rend au Plataniſte, qui étoit au voiſinage du bourg de Thérapné. Auprès du Plataniſte, il voit le tombeau du poëte Alcman qui, étant de Meſſoa, devoit y être enterré.

5. *Hameau et tribu des Egides.* Pauſanias nous conduit enſuite au bourg des Limnates que nous avons placé dans la partie nord de la ville. Il trouve dans ſon chemin, le tombeau d'Egée, qui avoit donné ſon nom à la tribu des Egides.

Je n'ai point renfermé tous ces hameaux dans une enceinte, parce qu'au temps dont je parle, Sparte n'avoit point de murailles.

Les temples & les autres édifices publics ont été placés à-peu-près dans les lieux que leur aſſigne Pauſanias. On ne doit pas à cet égard s'attendre à une préciſion rigoureuſe; l'eſſentiel étoit de donner une idée générale de cette ville célèbre.

vent les réponſes des oracles, leur valurent autrefois ces diſtinctions; les plus nobles motifs ſe réunirent pour conſacrer un temple à Lycurgue.

De pareils honneurs furent plus rarement décernés dans la ſuite. J'ai vu des colonnes & des ſtatues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des ſtatues à des lutteurs, l'eſtime publique à des ſoldats. De tous ceux qui, dans le ſiècle dernier, ſe ſignalèrent contre les Perſes ou contre les Athéniens, quatre ou cinq reçurent en particulier, dans la ville, des honneurs funèbres; il eſt même probable qu'on ne les accorda qu'avec peine. En effet, ce ne fut que 40 ans après la mort de Léonidas, que ſes oſſemens, ayant été tranſportés à Lacédémone, furent dépoſés dans un tombeau placé auprès du théatre. Ce fut alors auſſi qu'on inſcrivit, pour la première fois, ſur une colonne, le nom des 300 Spartiates qui avoient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer, inſpirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étalent point de faſte, & ſont preſque tous d'un travail groſſier. Ailleurs, je ſurprenois ſouvent mon admiration uniquement arrêtée ſur l'artiſte; à Lacédémone, elle ſe portoit toute entière ſur le héros; une pierre brute ſuffiſoit pour le rappeler à mon ſouvenir; mais ce ſouvenir étoit accompagné de l'image brillante de ſes vertus ou de ſes victoires.

Les maiſons ſont petites & ſans ornemens. On a conſtruit des ſalles & des portiques, où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converſer enſemble. A la partie méridionale de la ville, eſt l'Hippodrome pour les courſes à pié & à cheval. De-là, on entre dans le Plataniſte, lieu d'exercices pour la jeuneſſe, ombragé par de beaux platanes, ſitué ſur les bords de l'Eurotas & d'une petite rivière, qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduiſent; à l'entrée de l'un eſt la ſtatue d'Hercule, ou de la force qui dompte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

D'après cette légère eſquiſſe, on doit juger de l'extrême ſurpriſe qu'éprouveroit un amateur des arts, qui, attiré à Lacédémone par la haute réputation de ſes habitans, n'y trouveroit, au lieu d'une ville magnifique, que quelques pauvres hameaux; au lieu de belles maiſons, que des chaumières obſcures; au lieu de guerriers impétueux & turbulens, que des hommes tranquilles & couverts, pour l'ordinaire, d'une cape groſſière. Mais combien augmenteroit ſa ſurpriſe, lorſque

Sparte,

Sparte, mieux connue, offriroit à son admiration un des plus grands hommes du monde, un des plus beaux ouvrages de l'homme, Lycurgue & son institution!

Fin du Chapitre quarante-et-unième.

CHAPITRE XLII.

Des habitans de la Laconie.

LES descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, & les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement, conservèrent leur liberté: celle d'Hélos résista, &, bientôt forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour; & les plus puissans reléguèrent les plus foibles à la campagne, ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale, d'avec ceux de la province, les uns & les autres, d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, à ce qu'on dit, montoit anciennement à 10,000; du temps de l'expédition de Xerxès, il étoit de 8000: les dernières guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à 4000 hommes dans la place publique, & j'y distinguois à peine 40 Spartiates, en comptant même les deux Rois, les Éphores & les Sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyen. On ne les appelle point Spartiates; mais, suivant la différence des privilèges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms, qui tous désignent leur premier état.

Trois grands hommes, Callicratidas, Gylippe & Lysander, nés dans cette classe, furent élevés avec les enfans des Spartiates, comme le sont tous ceux des Hilotes dont on a brisé les fers; mais ce ne fut que par des exploits signalés qu'ils obtinrent tous les droits des citoyens.

Ce titre s'accordoit rarement autrefois à ceux qui n'étoient pas nés d'un père & d'une mère Spartiates. Il est indispensable, pour exercer des magistratures, & commander les armées; mais il perd une partie de ses privilèges, s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille en général à la conservation de ceux qui en sont revêtus, avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenoit assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, & lui sacrifier sa marine. On le voit encore tous les jours n'en exposer qu'un petit nombre aux coups de l'ennemi. En ces derniers temps, les rois Agésilas & Agésipolis n'en menoient quelquefois que 30 dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens privilèges, les villes de la Laconie sont censées former une confédération, dont l'objet est de réunir leurs forces en temps de guerre, de maintenir leurs droits en temps de paix. Quand il s'agit de l'intérêt de toute la nation, elles envoient leurs députés à l'assemblée générale, qui se tient toujours à Sparte. Là se règlent & les contributions qu'elles doivent payer, & le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

Leurs habitans ne reçoivent pas la même éducation que ceux de la capitale: avec des mœurs plus agrestes, ils ont une valeur moins brillante. De-là vient que la ville de Sparte a pris sur les autres le même ascendant que la ville d'Elis, sur celles de l'Elide, la ville de Thèbes, sur celles de la Béotie. Cette supériorité excite leur jalousie & leur haine: dans une des expéditions d'Epaminondas, plusieurs d'entre elles joignirent leurs soldats à ceux des Thébains.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune autre ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table; les habillent & les déshabillent; exécutent leurs ordres, & entretiennent la propreté dans la maison: à l'armée, on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos: on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves & les hommes libres.

Une casaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des décrets de mort quelquefois prononcés contre eux sur de légers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état: mais leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des Spartiates;

&, dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps, & nullement proportionnée au produit: il feroit honteux aux propriétaires d'en demander une plus confidérable.

Quelques uns exercent les arts méchaniques avec tant de fuccès, qu'on recherche par-tout les clés, les lits, les tables & les chaifes qui fe font à Lacédémone. Ils fervent dans la marine en qualité de matelots: dans les armées, un foldat oplique ou pefamment armé eft accompagné d'un ou de plufieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avoit fept auprès de lui.

Dans les dangers preffans, on réveille leur zèle par l'efpérance de la liberté; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'eft de l'Etat feul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appartiennent encore plus à l'Etat qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres; & c'eft ce qui fait que ces derniers ne peuvent ni les affranchir, ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchiffement eft annoncé par une cérémonie publique: on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, expofés à tous les regards; il leur eft enfuite permis d'habiter où ils veulent. De nouveaux fervices les font monter au rang des citoyens.

Dès les commencemens, les ferfs impatiens du joug, avoient fouvent effayé de le brifer; mais, lorfque les Mefféniens, vaincus par les Spartiates, furent réduits à cet état humiliant, les révoltes devinrent plus fréquentes: à l'exception d'un petit nombre qui reftoient fidèles, les autres, placés comme en embufcade au milieu de l'état, profitoient de fes malheurs pour s'emparer d'un pofte important, ou fe ranger du côté de l'ennemi. Le gouvernement cherchoit à les retenir dans le devoir par des récompenfes, plus fouvent par des rigueurs outrées; on dit même que, dans une occafion, il en fit difparoître 2000 qui avoient montré trop de courage, & qu'on n'a jamais fu de quelle manière ils avoient péri; on cite d'autres traits de barbarie non moins exécrables *, & qui ont donné

* Les Lacédémoniens confternés de la perte de Pylos que les Athéniens venoient de leur enlever, réfolurent d'envoyer de nouvelles troupes à Brafidas leur général, qui étoit alors en Thrace. Ils avoient deux motifs: le premier de continuer à faire une diverfion qui attirât dans ces pays éloignés les armes d'Athènes; le fecond, d'enrôler & de faire partir pour la Thrace un corps de ces Hilotes, dont la jeuneffe & la valeur leur infpiroient fans ceffe des craintes bien fondées. On promit en conféquence, de donner la liberté à ceux d'entre eux qui s'étoient le plus diftingués dans les guerres précédentes. Il s'en préfenta un grand nombre; on en choifit deux mille, & on leur tint parole. Couronnés de fleurs, ils furent folennellement conduits

donné lieu à ce proverbe: „ A Sparte, la liberté est sans „ bornes, ainsi que l'esclavage. „

Je n'en ai pas été témoin; j'ai seulement vu les Spartiates

duits aux temples; c'étoit la principale cérémonie de l'affranchissement. Peu de temps après, dit Thucydide, on les fit disparoître, & personne n'a jamais su comment chacun d'eux avoit péri. Plutarque, qui a copié Thucydide, remarque aussi qu'on ignora dans le temps, & qu'on a toujours ignoré depuis le genre de mort qu'éprouvèrent ces deux mille hommes.

Enfin Diodore de Sicile prétend que leurs maîtres reçurent ordre de les faire mourir dans l'intérieur de leurs maisons. Comment pouvoit-il être instruit d'une circonstance que n'avoit pu connoître un historien tel que Thucydide qui vivoit dans le temps où cette scène barbare s'étoit passée?

Quoi qu'il en soit, il se présente ici deux faits, qu'il faut soigneusement distinguer, parce qu'ils dérivent de deux causes différentes; l'un, l'affranchissement de 2000 Hilotes; l'autre, la mort de ces Hilotes. La liberté leur fut certainement accordée par ordre du Sénat & du peuple; mais il est certain aussi qu'ils ne furent pas mis à mort par un décret émané de la puissance suprême. Aucune nation ne se seroit prêtée à une si noire trahison; &, dans ce cas particulier, on voit clairement que l'assemblée des Spartiates ne brisa les fers de ces Hilotes que pour les armer & les envoyer en Thrace. Les Ephores, vers le même temps, firent partir pour l'armée de Brasidas, mille autres Hilotes; comme ces détachemens sortoient de Sparte, quelquefois pendant la nuit, le peuple dut croire que les deux mille qu'il avoit délivrés de la servitude, s'étoient rendus à leur destination; & lorsqu'il reconnut son erreur, il fut aisé de lui persuader que les magistrats, convaincus qu'ils avoient conspiré contre l'Etat, les avoient fait mourir en secret, ou s'étoient contentés de les bannir des terres de la république. Nous ne pouvons éclaircir aujourd'hui un fait, qui, du temps de Thucydide, étoit resté dans l'obscurité. Il me suffit de montrer que ce n'est pas à la nation qu'on doit imputer le crime, mais plutôt à la fausse politique des Ephores qui étoient en place, & qui, avec plus de pouvoir & moins de vertus que leurs prédécesseurs, prétendoient sans doute que tout est permis, quand il s'agit du salut de l'Etat; car il faut observer que les principes de justice & de morale commençoient alors à s'altérer.

On cite d'autres cruautés exercées à Lacédémone contre les Hilotes. Un auteur, nommé Myron, raconte que, pour leur rappeler sans cesse leur esclavage, on leur donnoit tous les ans un certain nombre de coups de fouet. Il y avoit peut-être cent mille Hilotes, soit en Laconie, soit en Messénie; qu'on réfléchisse un moment sur l'absurdité du projet & sur la difficulté de l'exécution, & qu'on juge. Le même auteur ajoute qu'on punissoit les maîtres qui ne mutiloient pas ceux de leurs Hilotes qui naissoient avec une forte constitution. Ils étoient donc estropiés tous ces Hilotes qu'on enrôloit & qui servoient avec tant de distinction dans les armées?

Il n'arrive que trop souvent qu'on juge des mœurs d'un peuple, par des exemples particuliers qui ont frappé un voyageur, ou qu'on a cités à un historien. Quand Plutarque avance que, pour donner aux enfans des Spartiates de l'horreur pour l'ivresse, on exposoit à leurs yeux un Hilote à qui le vin avoit fait perdre la raison, j'ai lieu de penser qu'il a pris un cas particulier pour la règle générale, ou du moins qu'il a confondu en cette occasion les Hilotes avec les esclaves domestiques, dont l'état étoit fort inférieur à celui des premiers. Mais j'ajoute une foi entière à Plutarque, quand il assure qu'il étoit défendu aux Hilotes de chanter les poësies d'Alcman & de Terpandre; en effet, ces poësies inspirant l'amour de la gloire & de la liberté, il étoit d'une sage politique de les interdire à des hommes dont on avoit tant de raison de redouter le courage.

& les Hilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'obſerver avec crainte; & les premiers employer, pour ſe faire obéir, des rigueurs que les circonſtances ſemblent rendre néceſſaires: car les Hilotes ſont très difficiles à gouverner; leur nombre, leur valeur, & ſur-tout leurs richeſſes les rempliſſent de préſomption & d'audace; & de-là vient que des auteurs éclairés ſe ſont partagés ſur cette eſpèce de ſervitude, que les uns condamnent, & que les autres approuvent.

Fin du Chapitre quarante-deuxième.

CHAPITRE XLIII.

Idées générales ſur la Légiſlation de Lycurgue.

J'ÉTOIS depuis quelques jours à Sparte. Perſonne ne s'étonnoit de m'y voir; la loi qui en rendoit autrefois l'accès difficile aux étrangers, n'étoit plus obſervée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupoient le trône; c'étoient Cléomène, petit-fils de ce roi Cléombrote qui périt à la bataille de Leuctres; & Archidamus, fils d'Agéſilas. L'un & l'autre avoient de l'eſprit; le premier aimoit la paix; le ſecond ne reſpiroit que la guerre, & jouiſſoit d'un grand crédit. Je connus cet Antalcidas, qui, environ trente ans auparavant, avoit ménagé un traité entre la Grèce & la Perſe. Mais, de tous les Spartiates, Damonax chez qui j'étois logé, me parut le plus communicatif & le plus éclairé. Il avoit fréquenté les nations étrangères, & n'en connoiſſoit pas moins la ſienne.

Un jour que je l'accablois de queſtions, il me dit: Juger de nos lois par nos mœurs actuelles, c'eſt juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. Eh bien, répondis-je, plaçons-nous au temps où ces lois étoient en vigueur; croyez-vous qu'on en puiſſe ſaiſir l'enchaînement & l'eſprit? Croyez-vous qu'il ſoit facile de juſtifier les règlemens extraordinaires & bizarres qu'elles contiennent? Reſpectez, me dit-il, l'ouvrage d'un génie, dont les vues, toujours neuves & profondes, ne paroiſſent exagérées que parce que celles des autres légiſlateurs ſont timides ou bornées: ils ſe ſont contentés d'aſſortir leurs lois aux caractères des peuples; Lycurgue, par les ſiennes, donna un nouveau caractère à ſa nation: ils ſe ſont éloignés de la nature en croyant s'en approcher; plus il a paru s'en écarter, plus il s'eſt rencontré avec elle.

Un

Un corps ſain, une ame libre, voilà tout ce que la nature deſtine à l'homme ſolitaire pour le rendre heureux : voilà les avantages qui, ſuivant Lycurgue, doivent ſervir de fondement à notre bonheur. Vous concevez déjà pourquoi il nous eſt défendu de marier nos filles dans un âge prématuré ; pourquoi elles ne ſont point élevées à l'ombre de leurs toîts ruſtiques, mais ſous les regards brûlans du ſoleil, dans la pouſſière du gymnaſe, dans les exercices de la lutte, de la courſe, du javelot & du diſque : comme elles doivent donner des citoyens robuſtes à l'Etat, il faut qu'elles ſe forment une conſtitution aſſez forte pour la communiquer à leurs enfans.

Vous concevez encore pourquoi les enfans ſubiſſent un jugement ſolennel dès leur naiſſance, & ſont condamnés à périr, lorſqu'ils paroiſſent mal conformés. Que feroient-ils pour l'Etat, que feroient-ils de la vie, s'ils n'avoient qu'une exiſtence douloureuſe ?

Depuis notre plus tendre enfance, une ſuite non interrompue de travaux & de combats, donne à nos corps l'agilité, la ſoupleſſe & la force. Un régime ſévère prévient ou diſſipe les maladies dont ils ſont ſuſceptibles. Ici les beſoins factices ſont ignorés, & les lois ont eu ſoin de pourvoir aux beſoins réels. La faim, la ſoif, les ſouffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philoſophie cherche vainement à imiter. Les ſectes les plus auſtères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte.

Mais ces hommes auxquels Lycurgue veut reſtituer les biens de la nature, n'en jouiront peut-être pas long-temps : ils vont ſe rapprocher ; ils auront des paſſions, & l'édifice de leur bonheur s'écroulera dans un inſtant. C'eſt ici le triomphe du génie : Lycurgue ſait qu'une paſſion violente tient les autres à ſes ordres ; il nous donnera l'amour de la patrie avec ſon énergie, ſa plénitude, ſes tranſports, ſon délire même. Cet amour ſera ſi ardent & ſi   , qu'en lui ſeul il réunira tous les intérêts & tous les mouvemens de notre cœur. Alors il ne reſtera plus dans l'état qu'une volonté, & par conſéquent qu'un eſprit : en effet, quand on n'a qu'un ſentiment, on n'a qu'une idée.

Dans le reſte de la Grèce, les enfans d'un homme libre ſont confiés aux ſoins d'un homme qui ne l'eſt pas, ou qui ne mérite pas de l'être : mais des eſclaves & des mercenaires ne ſont pas faits pour élever des Spartiates : c'eſt la patrie elle-même qui remplit cette fonction importante ; elle nous laiſſe pendant les premières années, entre les mains de nos parens, mais dès que nous ſommes capables d'intelligence, elle fait

valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Jusqu'à ce moment, son nom sacré n'avoit été prononcé en notre présence, qu'avec les plus fortes démonstrations d'amour & de respect ; maintenant ses regards nous cherchent & nous suivent par-tout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture & les vêtemens ; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent de démêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions, nous apprennent enfin par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, & qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation & sa gloire.

Comment des attentions qui tombent de si haut, ne feroient-elles pas sur nos ames des impressions fortes & durables ? Comment ne pas adorer une constitution qui, attachant à nos intérêts la souveraine bonté jointe à la suprême puissance, nous donne de si bonne heure une si grande idée de nous-mêmes ?

De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre pour elle, résulte naturellement, de son côté une sévérite extrême, du nôtre une soumission aveugle. Lycurgue néanmoins, peu content de s'en rapporter à l'ordre naturel des choses, nous a fait une obligation de nos sentimens. Nulle part les lois ne sont si impérieuses & si bien observées, les magistrats, moins indulgens & plus respectés. Cette heureuse harmonie, absolument nécessaire pour retenir dans la dépendance, des hommes élevés dans le mépris de la mort, est le fruit de cette éducation qui n'est autre chose que l'apprentissage de l'obéissance, &, si, j'ose le dire, que la tactique de toutes les vertus. C'est là qu'on apprend que, hors de l'ordre, il n'y a ni courage, ni honneur, ni liberté, & qu'on ne peut se tenir dans l'ordre, si l'on ne s'est pas rendu maître de sa volonté. C'est là que les leçons, les exemples, les sacrifices pénibles, les pratiques minutieuses, tout concourt à nous procurer cet empire, aussi difficile à conserver qu'à

Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux : s'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, & se mettre à notre tête ; tant il est essentiel de frapper notre imagination par la crainte de l'autorité.

Les devoirs croissent avec les années ; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, & les passions naissantes sont ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état.

Dans le temps même où elles commencent à déployer leur

fureur,

fureur, nous ne paroiſſons en public qu'en ſilence, la pudeur ſur le front, les yeux baiſſés, & les mains cachées ſous le manteau, dans l'attitude & la gravité des prêtres Egyptiens, & comme des initiés qu'on deſtine au miniſtère de la vertu.

L'amour de la patrie doit introduire l'eſprit d'union parmi les citoyens; le déſir de lui plaire, l'eſprit d'émulation. Ici, l'union ne ſera point troublée par les orages qui la détruiſent ailleurs; Lycurgue nous a garantis de preſque toutes les ſources de la jalouſie, parce qu'il a rendu preſque tout commun & égal entre les Spartiates.

Nous ſommes tous les jours appelés à des repas publics, où règnent la décence & la frugalité. Par là ſont bannis des maiſons des particuliers, le beſoin, l'excès, & les vices qui naiſſent de l'un & de l'autre.

Il m'eſt permis, quand les circonſtances l'exigent, d'uſer des eſclaves, des voitures, des chevaux, & de tout ce qui appartient à un autre citoyen; & cette eſpèce de communauté de biens eſt ſi générale, qu'elle s'étend, en quelque façon, ſur nos femmes & ſur nos enfans: de-là, ſi des nœuds infructueux uniſſent un vieillard à une jeune femme, l'obligation preſcrite au premier de choiſir un jeune homme diſtingué par ſa figure & par les qualités de l'eſprit, de l'introduire dans ſon lit, & d'adopter les fruits de ce nouvel hymen; de-là, ſi un célibataire veut ſe ſurvivre en d'autres lui-même, la permiſſion qu'on lui accorde d'emprunter la femme de ſon ami, & d'en avoir des enfans que le mari confond avec les ſiens, quoiqu'ils ne partagent pas ſa ſucceſſion. D'un autre côté, ſi mon fils oſoit ſe plaindre à moi d'avoir été inſulté par un particulier, je le jugerois coupable, parce qu'il auroit été puni; & je le châtierois de nouveau, parce qu'il ſe ſeroit révolté contre l'autorité paternelle partagée entre tous les citoyens.

En nous dépouillant des propriétés qui produiſent tant de diviſions parmi les hommes, Lycurgue n'en a été que plus attentif à favoriſer l'émulation; elle étoit devenue néceſſaire, pour prévenir les dégoûts d'une union trop parfaite, pour remplir le vide que l'exemption des ſoins domeſtiques laiſſoit dans nos ames, pour nous animer pendant la guerre, pendant la paix, à tout moment & à tout âge.

Ce goût de préférence & de ſupériorité qui s'annonce de ſi bonne heure dans la jeuneſſe, eſt regardé comme le germe d'une utile rivalité. Trois officiers, nommés par les magiſtrats, choiſiſſent trois cents jeunes gens diſtingués par leur mérite, en forment un ordre ſéparé, & annoncent au public le motif de leur choix. A l'inſtant même, ceux qui ſont exclus ſe liguent contre une promotion qui ſemble faire leur

honte. Il fe forme alors dans l'état deux corps, dont tous les membres, occupés à fe furveiller, dénoncent au magiftrat les fautes de leurs adverfaires, fe livrent publiquement des combats d'honnêtetés & de vertus, & fe furpaffent eux-mêmes, les uns pour s'élever au rang de l'honneur, les autres pour s'y foutenir. C'eft par un motif femblable, qu'il leur eft permis de s'attaquer & d'effayer leurs forces prefqu'à chaque rencontre. Mais ces démêlés n'ont rien de funefte; car dès qu'on y diftingue quelque trace de fureur, le moindre citoyen peut d'un mot les fufpendre; &, fi par hafard fa voix n'eft pas écoutée, il traîne les combattans devant un tribunal, qui, dans cette occafion, punit la colère comme une défobéiffance aux lois.

Les règlemens de Lycurgue nous préparent à une forte d'indifférence pour des biens dont l'acquifition coûte plus de chagrins, que la poffeffion ne procure de plaifirs. Nos monnoies ne font que de cuivre; leur volume & leur pefanteur trahiroient l'avare qui voudroit les cacher aux yeux de fes efclaves. Nous regardons l'or & l'argent comme les poifons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en recéloit dans fa maifon, il n'échapperoit ni aux perquifitions continuelles des officiers publics, ni à la févérité des lois. Nous ne connoiffons ni les arts, ni le commerce, ni tous ces autres moyens de multiplier les befoins & les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous, après tout, des richeffes? D'autres légiflateurs ont tâché d'en augmenter la circulation, & les philofophes d'en modérer l'ufage. Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vêtemens & du pain; nous avons du fer & des bras pour le fervice de la patrie & de nos amis; nous avons des ames libres, vigoureufes, incapables de fupporter la tyrannie des hommes, & celle de nos paffions: voilà nos tréfors.

Nous regardons l'amour exceffif de la gloire comme une foibleffe, & celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun hiftorien, aucun orateur, aucun panégyrifte, aucun de ces monumens qui n'atteftent que la vanité d'une nation. Les peuples que nous avons vaincus, apprendront nos victoires à la poftérité; nous apprendrons à nos enfans à être auffi braves, auffi vertueux que leurs pères. L'exemple de Léonidas, fans ceffe préfent à leur mémoire, les tourmentera jour & nuit. Vous n'avez qu'à les interroger; la plupart vous réciteront par cœur les noms des trois cents Spartiates qui périrent avec lui aux Thermopyles.

Nous ne faurions appeler grandeur, cette indépendance des lois qu'affectent ailleurs les principaux citoyens. La licence

aſſurée de l'impunité, eſt une baſſeſſe qui rend mépriſables, & le particulier qui en eſt coupable, & l'état qui la tolère. Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays & dans quelque rang qu'ils ſoient, fût-ce le grand roi de Perſe lui-même. Cependant, dès que nos lois parlent, toute notre fierté s'abaiſſe, & le plus puiſſant de nos citoyens court à la voix du magiſtrat, avec la même ſoumiſſion que le plus foible. Nous ne craignons que nos lois, parce que, Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux mêmes ; parce que, Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais beſoins, elles ſont le fondement de notre bonheur.

D'après cette première eſquiſſe, vous concevez aiſément que Lycurgue ne doit pas être regardé comme un ſimple Légiſlateur, mais comme un philoſophe profond & un réformateur éclairé ; que ſa légiſlation eſt tout-à-la-fois un ſyſtême de morale & de politique ; que ſes lois influent ſans ceſſe ſur nos mœurs & ſur nos ſentimens, & que, tandis que les autres légiſlateurs ſe ſont bornés à empêcher le mal, il nous a contraints d'opérer le bien, & d'être vertueux.

Il a le premier connu la force & la foibleſſe de l'homme ; il les a tellement conciliées avec les devoirs & les beſoins du citoyen, que les intérêts des particuliers ſont toujours confondus parmi nous avec ceux de la république. Ne ſoyons donc plus ſurpris qu'un des plus petits états de la Grèce, en ſoit devenu le plus puiſſant ; tout eſt ici mis en valeur ; il n'y a pas un degré de force, qui ne ſoit dirigé vers le bien général. pas un acte de vertu, qui ſoit perdu pour la patrie.

Le ſyſtême de Lycurgue doit produire des hommes juſtes & paiſibles : mais, il eſt affreux de le dire, s'ils ne ſont exilés dans quelque île éloignée & inabordable, ils ſeront aſſervis par les vices ou par les armes des nations voiſines. Le légiſlateur tâcha de prévenir ce double danger ; il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours : aux habitans, d'en ſortir que pour des cauſes importantes. La nature des lieux favoriſoit l'exécution de la loi : entourés de mers & de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption ſur nos frontières ; l'interdiction du commerce & de la navigation, fut une ſuite de ce règlement ; & de cette défenſe, réſulta l'avantage ineſtimable de n'avoir que très peu de lois; car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

Il étoit encore plus difficile de nous ſubjuguer que de nous corrompre. Depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, depuis

depuis nos premières années jusqu'aux dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vos oreilles ne seront frappées que des cris de victoire, ou du récit des grandes actions. Vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques & des batailles; ces apprêts redoutables non-seulement nous délassent du repos, mais encore font notre sûreté, en répandant au loin la terreur & le respect du nom Lacédémonien.

C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois. Jeunes encore, nous allons à la chasse tous les matins; dans la suite, toutes les fois que nos devoirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice comme l'image du péril & de la victoire.

Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, il leur est permis de se répandre dans la campagne, & d'enlever tout ce qui est à leur bienséance. Ils ont la même permission dans la ville: innocens & dignes d'éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; blâmés & punis, s'ils le sont. Cette loi, qui paroit empruntée des Egyptiens, a soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devroit inspirer aux jeunes gens le goût du désordre & du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse & d'activité; dans les autres citoyens, plus de vigilance; dans tous, plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des piéges, à se garantir des siens.

Rappelons-nous, avant que de finir, les principes d'où nous sommes partis. Un corps sain & robuste, une ame exempte de chagrins & de besoins; tel est le bonheur que la nature destine à l'homme isolé: l'union & l'émulation entre les citoyens, celui où doivent aspirer les hommes qui vivent en commun. Si les lois de Lycurgue ont rempli les vues de la nature & des sociétés, nous jouissons de la plus belle des constitutions. Mais vous allez l'examiner en détail, & vous me direz si elle doit en effet nous inspirer de l'orgueil.

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille constitution pouvoit subsister; car, lui disje, dès qu'elle est également fondée sur les lois & sur les mœurs, il faut que vous infligiez les mêmes peines à la violation des unes & des autres. Des citoyens qui manqueroient à l'honneur, les punissez-vous de mort, comme si c'étoient des scélérats?

Nous faisons mieux, me répondit-il, nous les laissons vivre, & nous les rendons malheureux. Dans les états corrompus

rompus, un homme qui se déshonore est par-tout blâmé & par-tout accueilli ; chez nous, l'opprobre le suit & le tourmente par-tout. Nous le punissons en détail, dans lui-même, & dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme, condamnée aux pleurs, ne peut se montrer en public. S'il ose y paroître lui-même, il faut que la négligence de son extérieur rappelle sa honte, qu'il s'écarte avec respect du citoyen qu'il trouve sur son chemin, & que, dans nos jeux, il se relègue dans une place qui le livre aux regards & au mépris du public. Mille morts ne sont pas comparables à ce supplice.

J'ai un autre difficulté, lui dis-je : Je crains qu'en affoiblissant si fort vos passions, en vous ôtant tous ces objets d'ambition & d'intérêt qui agitent les autres peuples, Lycurgue n'ait laissé un vide immense dans vos ames. Que leur reste-t-il en effet ? L'enthousiasme de la valeur, me dit-il, l'amour de la patrie porté jusqu'au fanatisme, le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, & l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables ; pensez-vous qu'avec des mouvemens si rapides, notre ame puisse manquer de ressorts, & s'appesantir ?

Je ne sais, repliquai-je, si tout un peuple est capable de sentimens si sublimes, & s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation. Il me répondit : Quand on veut former le caractère d'une nation, il faut commencer par les principaux citoyens. Quand une fois ils sont ébranlés, & portés aux grandes choses, ils entraînent avec eux cette multitude grossière, qui se mène plutôt par les exemples que par les principes. Un soldat qui fait une lâcheté à la suite d'un général timide, feroit des prodiges s'il suivoit un héros.

Mais, repris-je encore, en bannissant le luxe & les arts, ne vous-êtes vous pas privés des douceurs qu'ils procurent ? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur, soit de proscrire les plaisirs. Enfin pour juger de la bonté de vos lois, il faudroit savoir si, avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs. Nous croyons l'être beaucoup plus, me répondit-il, & cette persuasion nous suffit pour l'être en effet.

Damonax, en finissant, me pria de ne pas oublier que, suivant nos conventions, notre entretien n'avoit roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue, & sur les mœurs des anciens Spartiates.

Fin du Chapitre quarante-troisième.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

Vie de Lycurgue.

J'AI dit dans l'introduction de cet ouvrage*, que des descendans d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent 80 ans après la prise de Troie. Téménus, Cresphonte & Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens, qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Téménus, & la Messénie à Cresphonte. Le troisième des frères étant mort dans ces circonstances, Eurysthène & Proclès ses fils, possédèrent la Laconie. De ces deux princes, viennent les deux maisons qui, depuis environ neuf siècles, règnent conjointement à Lacédémone.

Cet empire naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines, ou par des entreprises éclatantes. Il étoit menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydecte, mourut sans enfans. Lycurgue, son frère, lui succéda. On ignoroit dans ce moment la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que, si elle donnoit un héritier au trône, il seroit le premier à le reconnoître; &, pour garant de sa parole, il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

Cependant la reine lui fit dire que s'il consentoit à l'épouser, elle n'hésiteroit pas à faire périr son enfant. Pour détourner l'exécution de cet horrible projet, il la flatta par de vaines espérances. Elle accoucha d'un fils; il le prit entre ses bras, & le montrant aux magistrats de Sparte: Voilà, leur dit-il, le roi qui vous est né.

La joie qu'il témoigna d'un évènement qui le privoit de la couronne, jointe à la sagesse de son administration, lui attira le respect & l'amour de la plupart des citoyens; mais ses vertus alarmoient les principaux de l'état: ils étoient secondés par la reine, qui, cherchant à venger son injure, soulevoit contre lui ses parens & ses amis. On disoit qu'il étoit dangereux de confier les jours du jeune prince, à la vigilance d'un homme qui n'avoit d'autre intérêt que d'en abréger le cours. Ces bruits, foibles dans leur naissance, éclatèrent enfin avec tant de force, qu'il fut obligé, pour les détruire, de s'éloigner de sa patrie.

* Tome I. p. 32.

En

En Crète, les lois du ſage Minos fixèrent long-temps ſon attention. Il admira l'harmonie qu'elles entretenoient dans l'état & chez les particuliers. Parmi les perſonnes éclairées qui l'aidèrent de leurs lumières, il s'unit étroitement avec un poëte nommé Thalès, qu'il jugea digne de ſeconder les grands déſſeins qu'il rouloit dans ſa tête. Thalès, docile à ſes conſeils, alla s'établir à Lacédémone, & fit entendre des chants qui invitoient & préparoient les eſprits à l'obéiſſance & à la concorde.

Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernements & des moeurs, Lycurgue viſita les côtes de l'Aſie. Il n'y vit que des lois & des ames ſans vigueur. Les Crétois, avec un régime ſimple & ſévère, étoient heureux: les Ioniens, qui prétendoient l'être, gémiſſoient en eſclaves ſous le joug des plaiſirs & de la licence. Une découverte précieuſe le dédommagea du ſpectacle dégoûtant qui s'offroit à ſes yeux. Les poëſies d'Homère tombèrent entre ſes mains: il y vit, avec ſurpriſe, les plus belles maximes de la morale & de la politique, embellies par les charmes de la fiction, & il réſolut d'en enrichir la Grèce.

Tandis qu'il continuoit à parcourir les régions éloignées, étudiant par-tout le génie & l'ouvrage des légiſlateurs, recueillant les ſemences du bonheur qu'ils avoient répandues en différentes contrées, Lacédémone, fatiguée de ſes diviſions, envoya plus d'une fois à ſa ſuite, des députés qui le preſſoient de venir au ſecours de l'état. Lui ſeul pouvoit en diriger les rênes, tour-à-tour flottantes dans les mains des rois, & dans celles de la multitude. Il réſiſta long-temps, & céda enfin aux vœux empreſſés de tous les Lacédémoniens.

De retour à Sparte, il s'apperçut bientôt qu'il ne s'agiſſoit pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire, & d'en élever un autre ſur de nouvelles proportions: il prévit tous les obſtacles, & n'en fut pas effrayé. Il avoit pour lui le reſpect qu'on accordoit à ſa naiſſance & à ſes vertus; il avoit ſon génie, ſes lumières, ce courage impoſant qui force les volontés, & cet eſprit de conciliation qui les attire: il avoit enfin l'aveu du ciel, qu'à l'exemple des autres légiſlateurs, il eut toujours l'attention de ſe ménager. L'oracle de Delphes lui répondit: ,, Les dieux agréent ton hommage, &, ſous leurs ,, auſpices, tu formeras la plus excellente des conſtitutions ,, politiques.,, Lycurgue ne ceſſa depuis d'entretenir des intelligences avec la Pythie, qui imprima ſucceſſivement à ſes lois, le ſceau de l'authorité divine.

Avant que de commencer ſes opérations, il les ſoumit à l'examen de ſes amis & des citoyens les plus diſtingués. Il

en

en choiſit trente qui devoient l'accompagner tout armés aux aſſemblées générales. Ce cortège ne ſuffiſoit pas toujours pour empêcher le tumulte; dans une émeute, excitée à l'occaſion d'une loi nouvelle, les riches ſe ſoulevèrent avec tant de fureur, qu'il réſolut de ſe réfugier dans un temple voiſin; mais, atteint dans ſa retraite d'un coup violent qui, dit-on, le priva d'un œil, il ſe contenta de montrer à ceux qui le pourſuivoient ſon viſage couvert de ſang. A cette vue, la plupart ſaiſis de honte, l'accompagnèrent chez lui, avec toutes les marques du reſpect & de la douleur, déteſtant le crime, & remettant le coupable entre ſes mains, pour en diſpoſer à ſon gré. C'étoit un jeune homme impétueux & bouillant. Lycurgue, ſans l'accabler de reproches, ſans proférer la moindre plainte, le retint dans ſa maiſon, &, ayant fait retirer ſes amis & ſes domeſtiques, lui ordonna de le ſervir & de panſer ſa bleſſure. Le jeune homme obéit en ſilence; &, témoin à chaque inſtant de la bonté, de la patience & des grandes qualités de Lycurgue, il changea ſa haine en amour, & d'après un ſi beau modèle, réprima la violence de ſon caractère.

La nouvelle conſtitution fut enfin approuvée par tous les ordres de l'état; les parties en étoient ſi bien combinées, qu'aux premiers eſſais on jugea qu'elle n'avoit pas beſoin de nouveaux reſſorts. Cependant, malgré ſon excellence, il n'étoit pas encore raſſuré ſur ſa durée. „ Il me reſte, dit-„ il au peuple aſſemblé, à vous expoſer l'article le plus im-„ portant de notre légiſlation; mais je veux auparavant con-„ ſulter l'oracle de Delphes. Promettez que, juſqu'à mon „ retour, vous ne toucherez point aux lois établies. „ Ils le promirent. „ Faites-en le ſerment. „ Les rois, les ſénateurs, tous les citoyens prirent les dieux à témoins de leur parole. Cet engagement ſolennel devoit être irrévocable; car ſon deſſein étoit de ne plus revoir ſa patrie.

Il ſe rendit auſſitôt à Delphes, & demanda ſi les nouvelles lois ſuffiſoient pour aſſurer le bonheur des Spartiates. La Pythie ayant répondu que Sparte ſeroit la plus floriſſante des villes, tant qu'elle ſe feroit un devoir de les obſerver, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, & ſe condamna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avoit fait le bonheur.

On a dit qu'elle n'avoit pas rendu aſſez d'honneurs à ſa mémoire, ſans doute parce qu'elle ne pouvoit lui en rendre trop. Elle lui conſacra un temple, où tous les ans il reçoit l'hommage d'un ſacrifice. Ses parens & ſes amis formèrent une ſociété qui s'eſt perpétuée juſqu'à nous, & qui ſe réunit

de

de temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus. Un jour que l'assemblée se tenoit dans le temple, Euclidas addressa le discours suivant au génie tutélaire de ce lieu :

Nous vous célébrons, sans savoir quel nom vous donner : la Pythie doutoit si vous n'étiez pas un dieu plutôt qu'un mortel ; dans cette incertitude, elle vous nomma l'ami des dieux, parce que vous étiez l'ami des hommes.

Votre grande ame seroit indignée, si nous osions vous faire un mérite de n'avoir pas acheté la royauté par un crime ; elle seroit peu flattée, si nous ajoutions que vous avez exposé votre vie, & immolé votre repos pour faire le bien : on ne doit louer que les sacrifices qui coûtent des efforts.

La plupart des législateurs s'étoient égarés en suivant les routes frayées ; vous comprîtes que, pour faire le bonheur d'une nation, il falloit la mener par des voies extraordinaires. Nous vous louons d'avoir, dans un temps d'ignorance, mieux connu le cœur humain, que les philosophes ne le connoissent dans ce siècle éclairé.

Nous vous remercions d'avoir mis un frein à l'autorité des rois, à l'insolence du peuple, aux prétentions des riches, à nos passions & à nos vertus.

Nous vous remercions d'avoir placé au dessus de nos têtes un souverain qui voit tout, qui peut tout, & que rien ne peut corrompre ; vous mîtes la loi sur le trône, & nos magistrats à ses genoux, tandis qu'ailleurs, on met un homme sur le trône, & la loi sous ses piés. La loi est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent sous son ombre ; le despote, comme un arbre planté sur une montagne, & auprès duquel on ne voit que des vautours & des serpens.

Nous vous remercions de ne nous avoir laissé qu'un petit nombre d'idées justes & saines, & d'avoir empêché que nous eussions plus de désirs que de besoins.

Nous vous remercions d'avoir assez bien présumé de nous, pour penser que nous n'aurions d'autre courage à demander aux dieux, que celui de supporter l'injustice lorsqu'il le faut.

Quand vous vîtes vos lois, éclatantes de grandeur & de beauté, marcher, pour ainsi dire, toutes seules, sans se heurter ni se disjoindre, on dit que vous éprouvâtes une joie pure, semblable à celle de l'Etre suprême, lorsqu'il vit l'univers, à peine sorti de ses mains, exécuter ses mouvemens avec tant d'harmonie & de régularité.

Votre passage sur la terre ne fut marqué que par des bienfaits. Heureux, si en nous les rappelant sans cesse, nous

pouvions laisser à nos neveux ce dépôt tel que nos pères l'ont reçu !

Fin du Chapitre quarante-quatrième.

CHAPITRE XLV.

Du Gouvernment de Lacédémone.

DEPUIS l'établissement des sociétés, les souverains essayoient par-tout d'augmenter leur prérogative ; les peuples, de l'affoiblir. Les troubles qui résultoient de ces diverses prétentions, se faisoient plus sentir à Sparte que par-tout ailleurs ; d'un côté, deux rois, souvent divisés d'intérêt, & toujours soutenus d'un grand nombre de partisans ; de l'autre, un peuple de guerriers indociles, qui, ne sachant ni commander ni obéir, précipitoient tour-à-tour le gouvernement dans les excès de la tyrannie & de la démocratie.

Lycurgue avoit trop de lumières, pour abandonner l'administration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laisser entre les mains des deux maisons régnantes. Il cherchoit un moyen de tempérer la force par la sagesse ; il crut le trouver en Crète ; là, un conseil suprême modéroit la puissance du souverain. Il en établit un à-peu-près semblable à Sparte ; vingt-huit vieillards d'une expérience consommée furent choisis pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé que les grands intérêts de l'état seroient discutés dans ce Sénat auguste ; que les deux rois auroient le droit d'y présider, que la décision passeroit à la pluralité des voix ; qu'elle seroit ensuite communiquée à l'assemblée générale de la nation, qui pourroit l'approuver ou la rejetter, sans avoir la permission d'y faire le moindre changement.

Soit que cette clause ne fût pas assez clairement exprimée dans la loi, soit que la discussion des décrets inspirât naturellement, le désir d'y faire quelques changemens, le peuple s'arrogeoit insensiblement le droit de les altérer par des additions ou par des suppressions. Cet abus fut pour jamais réprimé par les soins de Polydore & de Théopompe, qui régnoient environ 130 ans après Lycurgue ; ils firent ajouter par la Pythie de Delphes, un nouvel article à l'oracle qui avoit réglé la distribution des pouvoirs.

Le

Le sénat avoit jusqu'alors maintenu l'équilibre entre les rois & le peuple : mais les places des sénateurs étant à vie ainsi que celles des rois il étoit à craindre que, dans la suite, les uns & les autres ne s'unissent étroitement, & ne trouvassent plus d'opposition à leurs volontés. On fit passer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magistrats nommés éphores ou inspecteurs, & destinés à défendre le peuple en cas d'oppression : ce fut le roi Théopompe, qui, avec l'agrément de la nation, établit ce nouveau corps intermédiaire *.

Si

* La plupart des auteurs rapportent cet établissement à Théopompe, qui régnoit environ un siècle après Lycurgue. Telle est l'opinion d'Aristote, de Plutarque, de Ciceron, de Valère Maxime, de Dion Chrysostôme. On peut joindre à cette liste Xénophon, qui semble attribuer l'origine de cette magistrature aux principaux citoyens de Lacédémone, & Eusèbe qui, dans sa chronique, la place au temps où régnoit Théopompe.

Deux autres témoignages méritent d'autant plus d'attention qu'on y distingue des dates assez précises. Suivant Plutarque, le roi Cléomène III disoit à l'assemblée générale de la nation : „ Lycurgue s'étoit contenté „ d'associer aux deux Rois un corps de Sénateurs. Pendant long-temps, „ la république ne connut pas d'autre magistrature. La guerre de Messé- „ nie (du temps de Théopompe) se prolongeant de plus en plus, les Rois „ se crurent obligés de confier le soin de rendre la justice à des Ephores „ qui ne furent d'abord que leurs ministres. Mais, dans la suite, les „ successeurs de ces magistrats usurpèrent l'autorité, & ce fut un d'entre „ eux, nommé Astéropus, qui les rendit indépendans. „

Platon fait mention de trois causes qui ont empêché à Lacédémone la royauté de dégénérer en despotisme. Voici les deux dernières : „ Un „ homme animé d'un esprit divin (c'est Lycurgue) limita la puissance des „ Rois par celle du Sénat. Ensuite un autre sauveur balança heureuse- „ ment l'autorité, des Rois & des Sénateurs par celle des Ephores. „ Ce sauveur dont parle ici Platon, ne peut être que Théopompe.

D'un autre côté, Hérodote, Platon & un ancien auteur, nommé Satyrus, regardent Lycurgue comme l'instituteur des Ephores.

Je réponds que, suivant Héraclide de Pont qui vivoit peu de temps après Platon, quelques écrivains attribuoient à Lycurgue tous les règlemens relatifs au gouvernement de Lacédémone. Les deux passages de Platon que j'ai cités nous en offrent un exemple sensible. Dans sa huitième lettre, il avance, en général, que Lycurgue établit & les Sénateurs & les Ephores, tandis que, dans son traité des lois, où il a détaillé le fait, il donne à ces deux corps de magistrats deux origines différentes.

L'autorité de Satyrus ne m'arrêteroit pas en cette occasion, si elle n'étoit fortifiée par celle d'Hérodote. Je ne dirai pas avec Marsham, que le mot *Ephores* s'est glissé dans le texte de ce dernier auteur ; mais je dirai que son témoignage peut se concilier avec ceux des autres écrivains.

Il paroit que l'Ephorat étoit une magistrature depuis long-temps connue de plusieurs peuples du Péloponèse, & entre autres des Messéniens : elle devoit l'être des anciens habitans de la Laconie, puisque les Ephores, à l'occasion des nouvelles lois de Lycurgue, soulevèrent le peuple contre lui. De plus, Lycurgue avoit, en quelque façon, modélé la constitution de Sparte sur celle de Crète ; or les Crétois avoient des magistrats principaux

qui

Si l'on en croit les philofophes, ce prince, en limitant fon autorité, la rendit plus folide & plus durable; fi l'on juge d'après l'évènement, en prévenant un danger qui n'exiftoit pas encore, il en préparoit un qui devoit tôt ou tard exifter. On voyoit dans la conftitution de Lycurgue, l'heureux mélange de la royauté, de l'ariftocratie & de la démocratie; Théopompe y joignit une oligarchie, qui, de nos jours, eft devenue tyrannique. Jetons maintenant un coup-d'œil rapide fur les différentes parties de ce gouvernement, telles qu'elles font aujourd'hui, & non comme elles étoient autrefois; car elles ont prefque toutes éprouvé des changemens.

Les deux rois doivent être de la maifon d'Hercule, & ne peuvent époufer une femme étrangère. Les éphores veillent fur la conduite des reines, de peur qu'elles ne donnent à l'état des enfans qui ne feroient pas de cette maifon augufte. Si elles étoient convaincues ou fortement foupçonnées d'infidélité, leurs fils feroient relégués dans la claffe des particuliers.

Dans chacune des deux branches régnantes, la couronne doit paffer à l'aîné des fils; &, à leur défaut, au frère du roi. Si l'aîné meurt avant fon père, elle appartient à fon puîné; mais s'il laiffe un enfant, cet enfant eft préféré à fes oncles. Au défaut des plus proches héritiers dans une famille, on appelle au trône les parens éloignés, & jamais ceux de l'autre maifon.

Les différends fur la fucceffion font difcutés & terminés dans l'affemblée générale. Lorfqu'un roi n'a point d'enfans d'une première femme, il doit la répudier. Anaxandride avoit époufé la fille de fa fœur; il l'aimoit tendrement; quelques années après, les éphores le citèrent à leur tribunal, & lui dirent: „ Il eft de notre devoir de ne pas laiffer éteindre „ les maifons royales. Renvoyez votre époufe, & choififfez- „ en une qui donne un héritier au trône. „ Sur le refus du prince, après en avoir délibéré avec les fénateurs, ils lui tinrent ce difcours: „ Suivez notre avis, & ne forcez pas les „ Spartiates à prendre un parti violent. Sans rompre des „ liens trop chers à votre cœur, contractez-en de nouveaux „ qui relèvent nos efpérances. „ Rien n'étoit fi contraire aux lois de Sparte; néanmoins Anaxandride obéit; il époufa une

qui s'appeloient *Comes*, & qu'Ariftote compare aux Ephores de Lacédémone. Enfin la plupart des auteurs que j'ai cités d'abord, ne parlent pas de l'Ephorat, comme d'une magiftrature nouvellement inftituée par Théopompe, mais comme d'un frein que ce prince mit à la puiffance des Rois. Il eft donc très vraifemblable, que Lycurgue laiffa quelques fonctions aux Ephores déjà établis avant lui, & que Théopompe leur accorda des prérogatives qui firent enfuite pencher le gouvernment vers l'oligarchie.

une feconde femme dont il eut un fils; mais il aima toujours la première, qui, quelque temps après, accoucha du célèbre Léonidas.

L'héritier préfomptif n'eft point élevé avec les autres enfans de l'état; on a craint que trop de familiarité ne les prémunît contre le refpect qu'ils lui devront un jour. Cependant, fon éducation n'en eft pas moins foignée; on lui donne une jufte idée de fa dignité, une plus jufte encore de fes devoirs. Un Spartiate difoit autrefois à Cléomène: „ Un roi doit être „ affable. Sans doute, répondit ce prince, pourvu qu'il ne „ s'expofe pas au mépris. „ Un autre roi de Lacédémone dit à fes parens qui exigeoient de lui une injuftice: „ En „ m'apprenant que les lois obligent plus le fouverain que les „ autres citoyens, vous m'avez appris à vos défobéir en cette „ occafion. „

Lycurgue a lié les mains aux rois; mais il leur a laiffé des honneurs & des prérogatives dont ils jouiffent comme chefs de la religion, de l'adminiftration & des armées. Outre certains facerdoces qu'ils exercent par eux-mêmes, ils règlent tout ce qui concerne le culte public, & paroiffent à la tête des cérémonies religieufes. Pour les mettre à portée d'adreffer des vœux au ciel, foit pour eux, foit pour la république, l'état leur donne, le premier & le feptième jour de chaque mois, une victime avec une certaine quantité de vin & de farine d'orge. L'un & l'autre a le droit d'attacher à fa perfonne deux magiftrats ou augures, qui ne le quittent point, & qu'on nomme Pythiens. Le fouverain les envoie au befoin confulter la Pythie, & conferve en dépôt les oracles qu'ils rapportent. Ce privilège eft peut-être un des plus importans de la royauté; il met celui qui en eft revêtu dans un commerce fecret avec les prêtres de Delphes, auteurs de ces oracles qui fouvent décident du fort d'un empire.

Comme chef de l'état, il peut, en montant fur le trône, annuller les dettes qu'un citoyen a contractées, foit avec fon prédéceffeur, foit avec la république*. Le peuple lui adjuge pour lui-même, certaines portions d'héritages, dont il peut difpofer pendant fa vie, en faveur de fes parens.

Les deux Rois préfident au Sénat, & ils y propofent le fujet de la délibération. Chacun d'eux donne fon fuffrage, &, en cas d'abfence, le fait remettre par un Sénateur de fes parens. Ce fuffrage en vaut deux. L'avis, dans les caufes portées à l'affemblée générale, paffe à la pluralité des voix. Lorfque les deux Rois propofent de concert un projet manifeftement utile à la république, il n'eft permis à perfonne de s'y oppofer.

* Cet ufage fubfiftoit auffi en Perfe.

La liberté publique n'a rien à craindre d'un pareil accord : outre la fecrète jaloufie qui règne entre les deux maifons, il eft rare que leurs chefs aient le même degré de lumières pour connoître les vrais intérêts de l'état, le même degré de courage pour les défendre. Les caufes qui regardent l'entretien des chemins, les formalités de l'adoption, le choix du parent qui doit époufer une héritière orpheline, tout cela eft foumis à leur décifion.

Les Rois ne doivent pas s'abfenter pendant la paix, ni tous les deux à-la-fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées fur pié. Ils les commandent de droit, & Lycurgue a voulu qu'ils y paruffent avec l'éclat & le pouvoir qui attirent le refpect & l'obéiffance.

Le jour du départ, le Roi offre un facrifice à Jupiter. Un jeune homme prend fur l'autel un tifon enflammé, & le porte, à la tête des troupes, jufqu'aux frontières de l'empire, où l'on fait un nouveau facrifice.

L'état fournit à l'entretien du général & de fa maifon, compofée, outre fa garde ordinaire, des deux Pythiens ou augures dont j'ai parlé, des Polémarques ou officiers principaux qu'il eft à portée de confulter à tous momens, de trois miniftres fubalternes, chargés de fubvenir à fes befoins. Ainfi, délivré de tout foin domeftique, il ne s'occupe que des opérations de la campagne. C'eft à lui qu'il appartient de les diriger, de figner des trèves avec l'ennemi, d'entendre & de congédier les ambaffadeurs des puiffances étrangères. Les deux Ephores qui l'accompagnent, n'ont d'autre fonction que de maintenir les mœurs, & ne fe mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Dans ces derniers temps, on a foupçonné quelquefois le général d'avoir confpiré contre la liberté de fa patrie, ou d'en avoir trahi les intérêts, foit en fe laiffant corrompre par des préfents, foit en fe livrant à de mauvais confeils. On décerne contre ces délits, fuivant les circonftances, ou de très fortes amendes, ou l'exil, ou même la perte de la couronne & de la vie. Parmi les princes qui furent accufés, l'un fut obligé de s'éloigner & de fe réfugier dans un temple ; un autre demanda grace à l'affemblée, qui lui accorda fon pardon mais à condition qu'il fe conduiroit à l'avenir par l'avis de dix Spartiates qui le fuivroient à l'armée, & qu'elle nommeroit. La confiance entre le fouverain & les autres magiftrats fe ralentiffant de jour en jour, bientôt il ne fera entouré dans fes expéditions, que d'efpions & de délateurs choifis parmi fes ennemis.

Pendant la paix, les Rois ne font que les premiers citoyens d'une ville libre. Comme citoyens, ils fe montrent en public

ans ſuite & ſans faſte; comme premiers citoyens, on leur cède la première place, & tout le monde ſe lève en leur préſence à l'exception des Ephores ſiégeans à leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas aſſiſter aux repas publics, on leur envoie une meſure de vin & de farine; quand ils s'en diſpenſent ſans néceſſité, elle leur eſt refuſée.

Dans ces repas, ainſi que dans ceux qu'il leur eſt permis de prendre chez les particuliers, ils reçoivent une double portion qu'ils partagent avec leurs amis. Ces détails ne ſauroient être indifférens; les diſtinctions ne ſont par-tout que des ſignes de convention aſſortis aux temps & aux lieux; celles qu'on accorde aux rois de Lacédémone, n'impoſent pas moins au peuple que l'armée nombreuſe qui compoſe la garde du Roi de Perſe.

La royauté a toujours ſubſiſté à Lacédémone; 1°. parce qu'étant partagée entre deux maiſons, l'ambition de l'une ſeroit bientôt réprimée par la jalouſie de l'autre, ainſi que par le zèle des magiſtrats; 2°. parce que les Rois n'ayant jamais eſſayé d'augmenter leur prérogative, elle n'a jamais cauſé d'ombrage au peuple. Cette modération excite ſon amour pendant leur vie, ſes regrets après leur mort. Dès qu'un des Rois a rendu les derniers ſoupirs, des femmes parcourent les rues, & annonçent le malheur public, en frappant ſur des vaſes d'airain. On couvre le marché de paille, & l'on défend d'y rien expoſer en vente pendant trois jours. On fait partir des hommes à cheval, pour répandre la nouvelle dans la province, & avertir ceux des hommes libres & des eſclaves qui doivent accompagner les funérailles. Ils y aſſiſtent par milliers; on les voit ſe meurtrir le front, & s'écrier au milieu de leurs longues lamentations: Que de tous les princes qui ont exiſté il n'y en eut jamais de meilleur. Cependant ces malheureux regardent comme un tyran celui dont ils ſont obligés de déplorer la perte. Les Spartiates ne l'ignorent pas; mais, forcés, par une loi de Lycurgue, d'étouffer en cette occaſion leurs larmes & leurs plaintes, ils ont voulu que la douleur ſimulée de leurs eſclaves & de leurs ſujets, peignît en quelque façon la douleur véritable qui les pénètre.

Quand le Roi meurt dans une expédition militaire, on expoſe ſon image ſur un lit de parade, & il n'eſt permis, pendant dix jours, ni de convoquer l'aſſemblée générale, ni d'ouvrir les tribunaux de juſtice. Quand le corps, que l'on a pris ſoin de conſerver dans le miel ou dans la cire, eſt arrivé, on l'inhume avec les cérémonies accoutumées, dans un quartier de la ville où ſont les tombeaux des Rois.

Le Sénat, compoſé des deux Rois & de vingt-huit Gérontes

ou vieillards, eſt le conſeil ſuprême, où ſe traitent en première inſtance la guerre, la paix, les alliances, les hautes & importantes affaires de l'état.

Obtenir une place dans cet auguſte tribunal, c'eſt monter au trône de l'honneur. On ne l'accorde qu'à celui qui, depuis ſon enfance, s'eſt diſtingué par une prudence éclairée, & par des vertus éminentes: il n'y parvient qu'à l'âge de 60 ans; il la poſsède juſqu'à ſa mort. On ne craint point l'affoibliſſement de ſa raiſon; par le genre de vie qu'on mène à Sparte, l'eſprit & le corps y vieilliſſent moins qu'ailleurs.

Quand un Sénateur a terminé ſa carrière, pluſieurs concurrens ſe préſentent pour lui ſuccéder: ils doivent manifeſter clairement leur déſir. Lycurgue a donc voulu favoriſer l'ambition? Oui, celle qui, pour prix des ſervices rendus à la patrie, demande avec ardeur de lui en rendre encore.

L'élection ſe fait dans la place publique; où le peuple eſt aſſemblé avec les Rois, les ſénateurs & les différentes claſſes des magiſtrats. Chaque prétendant paroît dans l'ordre aſſigné par le ſort. Il parcourt l'enceinte, les yeux baiſſés, en ſilence, honoré de cris d'approbation plus ou moins nombreux, plus ou moins fréquens. Ces bruits ſont recueillis par des hommes qui, cachés dans une maiſon voiſine d'où ils ne peuvent rien voir, ſe contentent d'obſerver quelle eſt la nature des applaudiſſemens qu'ils entendent, & qui, à la fin de la cérémonie, viennent déclarer qu'à telle repriſe, le vœu du public s'eſt manifeſté d'une manière plus vive & plus ſoutenue.

Après ce combat, où la vertu ne ſuccombe que ſous la vertu, commence une eſpèce de marche triomphale; le vainqueur eſt conduit dans tous les quartiers de la ville, la tête ceinte d'une couronne, ſuivi d'un cortège de jeunes garçons & de jeunes femmes, qui célèbrent ſes vertus & ſa victoire: il ſe rend aux temples, où il offre ſon encens; aux maiſons de ſes parens, où des gâteaux & des fruits ſont étalés ſur une table: „ Agréez, lui dit-on ces préſens dont l'état vous ho- „ nore par nos mains.„ Le ſoir, toutes les femmes qui lui tiennent par les liens du ſang, s'aſſemblent à la porte de la ſalle où il vient de prendre ſon repas; il fait approcher celle qu'il eſtime le plus, & lui préſentant l'une des deux portions qu'on lui avoit ſervies: „ C'eſt à vous, lui dit-il, que je re- „ mets le prix d'honneur que je viens de recevoir.„ Toutes les autres applaudiſſent au choix, & la ramènent chez elle avec les diſtinctions les plus flatteuſes.

Dès ce moment, le nouveau ſénateur eſt obligé de conſacrer le reſte de ſes jours aux fonctions de ſon miniſtère. Les unes regardent l'état, & nous les avons indiquées plus haut; les

autres

autres concernent certaines causes particulières, dont le jugement est réservé au sénat. C'est de ce tribunal que dépend non-seulement la vie des citoyens, mais encore leur fortune, je veux dire leur honneur; car le vrai Spartiate ne connoit pas d'autre bien.

Plusieurs jours sont employés à l'examen des délits qui entraînent la peine de mort parce que l'erreur en cette occasion ne peut se réparer. On ne condamne pas l'accusé sur de simples présomptions; mais, quoique absous une première fois, il est poursuivi avec plus de rigueur, si dans la suite on acquiert de nouvelles preuves contre lui.

Le Sénat a le droit d'infliger l'espèce de flétrissure qui prive le citoyen d'une partie de ses privilèges; & de-là vient qu'à la présence d'un Sénateur le respect qu'inspire l'homme vertueux, se mêle avec la frayeur salutaire qu'inspire le juge.

Quand un Roi est accusé d'avoir violé les lois ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit l'absoudre ou le condamner, est composé de vingt-huit Sénateurs, des cinq Ephores, & du Roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les Ephores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leurs soins sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. Dans la crainte qu'ils n'abusent de leur autorité, on les renouvelle tous les ans. Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année; ainsi, pour rappeler la date d'un évènement, il suffit de dire qu'il s'est passé sous tel Ephore.

Le peuple a le droit de les élire, & d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états; dès qu'ils en sont revêtus, il les regarde comme ses défenseurs, & c'est à ce titre qu'il n'a cessé d'augmenter leurs prérogatives.

J'ai insinué plus haut que Lycurgue n'avoit pas fait entrer cette magistrature dans le plan de sa constitution; il paroit seulement qu'environ un siècle & demi après, les rois de Lacédémone se dépouillèrent en sa faveur de plusieurs droits essentiels, & que son pouvoir s'accrut ensuite par les soins d'un nommé Astéropus, chef de ce tribunal. Successivement enrichie des dépouilles du sénat & de la royauté, elle réunit aujourd'hui les droits les plus éminens, tels que l'administration de la justice, le maintien des mœurs & des lois, l'inspection sur les autres magistrats, l'exécution des décrets de l'assemblée générale.

Le

Le tribunal des Ephores ſe tient dans la place publique ; ils s'y rendent tous les jours pour prononcer ſur certaines accuſations, & terminer les différends des particuliers. Cette fonction importante n'étoit autrefois exercée que par les Rois. Lors de la première guerre de Meſſénie, obligés de s'abſenter ſouvent, ils la confièrent aux Ephores ; mais ils ont toujours conſervé le droit d'aſſiſter aux jugemens, & de donner leurs ſuffrages.

Comme les Lacédémoniens n'ont qu'un petit nombre de lois, & que tous les jours il ſe gliſſe dans la république des vices inconnus auparavant, les juges ſont ſouvent obligés de ſe guider par les lumières naturelles : &, comme dans ces derniers temps on a placé parmi eux des gens peu éclairés, on a ſouvent lieu de douter de l'équité de leurs déciſions.

Les Ephores prennent un ſoin extrême de l'éducation de la jeuneſſe. Ils s'aſſurent tous les jours, par eux-mêmes, ſi les enfans de l'état ne ſont pas élevés avec trop de délicateſſe : ils leur choiſiſſent des chefs qui doivent exciter leur émulation, & paroiſſent à leur tête dans une fête militaire & religieuſe qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

D'autres magiſtrats veillent ſur la conduite des femmes ; les Ephores, ſur celle de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public & aux uſages reçus, eſt ſujet à leur cenſure. On les a vus ſouvent pourſuivre des hommes qui négligeoient leurs devoirs, ou qui ſe laiſſoient facilement inſulter : ils reprochoient aux uns d'oublier les égards qu'ils devoient aux lois ; aux autres, ceux qu'ils ſe devoient à eux-mêmes.

Plus d'une fois ils ont réprimé l'abus que faiſoient de leurs talens des étrangers qu'ils avoient admis à leurs jeux. Un orateur offroit de parler un jour entier ſur toute ſorte de ſujets ; ils le chaſsèrent de la ville. Archiloque ſubit autrefois le même ſort, pour avoir haſardé dans ſes écrits une maxime de de lâcheté ; &, preſque de nos jours, le muſicien Timothée ayant ravi les Spartiates par la beauté de ſes chants, un Ephore s'approcha de lui, tenant un couteau dans ſa main, & lui dit : „ Nous vous avons condamné à retrancher quatre „ cordes de votre lyre ; de quel côté voulez-vous que je les „ coupe ? „

On peut juger par ces exemples, de la ſévérité avec laquelle ce tribunal puniſſoit autrefois les fautes qui bleſſoient directement les lois & les mœurs. Aujourd'hui même, que tout commence à ſe corrompre, il n'eſt pas moins redoutable, quoique moins reſpecté ; et ceux des particuliers qui ont perdu

leurs

leurs anciens principes, n'oublient rien pour se soustraire aux regards de ces censeurs, d'autant plus sévères pour les autres, qu'ils sont quelquefois plus indulgens pour eux-mêmes.

Contraindre la plupart des magistrats à rendre compte de leur administration, suspendre de leurs fonctions ceux d'entre eux qui violent les lois, les traîner en prison, les déférer au tribunal supérieur, et les exposer par des poursuites vives, à perdre la vie ; tous ces droits sont réservés aux Ephores. Ils les exercent en partie contre les Rois, qu'ils tiennent dans leur dépendance par un moyen extraordinaire et bizarre. Tous les neuf ans, ils choisissent une nuit où l'air est calme et serein ; assis en rase campagne, ils examinent avec attention le mouvement des astres : voient-ils une exhalaison enflammée traverser les airs ? c'est une étoile qui change de place ; les Rois ont offensé les dieux. On les traduit en justice, on les dépose ; & ils ne recouvrent l'autorité qu'après avoir été absous par l'oracle de Delphes.

Le souverain fortement soupçonné d'un crime contre l'état, peut à la vérité refuser de comparoître devant les Ephores aux deux premières sommations ; mais il doit obéir à la troisième : du reste, ils peuvent s'assurer de sa personne, & le traduire en justice. Quand la faute est moins grave, ils prennent sur eux d'infliger la peine. En dernier lieu, ils condamnèrent à l'amende le roi Agésilas, parce qu'il envoyoit un présent à chaque Sénateur qui entroit en place.

La puissance exécutrice est toute entière entre leurs mains. Ils convoquent l'assemblée générale, ils y recueillent les suffrages. On peut juger du pouvoir dont ils y sont revêtus, en comparant les décrets qui en émanent, avec les sentences qu'ils prononcent dans leur tribunal particulier. Ici, le jugement est précédé de cette formule : „ Il a paru aux Rois & „ aux Ephores ;„ là, de celle-ci : „ Il a paru aux Ephores „ & à l'assemblée.„

C'est à eux que s'adressent les ambassadeurs des nations ennemies ou alliées. Chargés du soin de lever des troupes & de les faire partir, ils expédient au général les ordres qu'il doit suivre ; le font accompagner de deux d'entre eux, pour épier sa conduite, l'interrompent quelquefois au milieu de ses conquêtes, & le rappellent, suivant que l'exige leur intérêt personnel ou celui de l'état.

Tant de prérogatives leur attirent une considération qu'ils justifient par les honneurs qu'ils décernent aux belles actions, par leur attachement aux anciennes maximes, par la fermeté avec laquelle ils ont, en ces derniers temps, dissipé des complots qui menaçoient la tranquillité publique.

Ils

Ils ont, pendant une longue ſuite d'années, combattu contre l'autorité des Sénateurs & des Rois, & n'ont ceſſé d'être leurs ennemis, que lorſqu'ils ſont devenus leurs protecteurs. Ces tentatives, ces uſurpations auroient ailleurs fait couler des torrens de ſang. Par quel haſard n'ont-elles produit à Sparte que des fermentations légères ? C'eſt que les Ephores promettoient au peuple la liberté, tandis que leurs rivaux, auſſi pauvres que le peuple, ne pouvoient lui promettre des richeſſes; c'eſt que l'eſprit d'union, introduit par les lois de Lycurgue, avoit tellement prévalu ſur les conſidérations particulières, que les anciens magiſtrats, jaloux de donner de grands exemples d'obéiſſance, ont toujours cru devoir ſacrifier leurs droits aux prétentions des Ephores.

Par une ſuite de cet eſprit, le peuple n'a ceſſé de reſpecter ces Rois, & ces Sénateurs, qu'il a dépouillés de leur pouvoir. Une cérémonie impoſante, qui ſe renouvelle tous les mois, lui rappelle ſes devoirs. Les Rois en leur nom, les Ephores au nom du peuple, ſolemnel, les premiers, de gouverner ſuivant les lois, les ſeconds, de défendre l'autorité royale, tant qu'elle ne violera pas les lois.

Les Spartiates ont des intérêts qui leur ſont particuliers; ils en ont qui leur ſont communs avec les habitants des différentes villes de Laconie : de-là, deux eſpèces d'aſſemblées auxquelles aſſiſtent toujours les Rois, le Sénat & les différentes claſſes de magiſtrats. Lorſqu'il faut régler la ſucceſſion au trône, élire ou dépoſer des magiſtrats, prononcer ſur des délits publics, ſtatuer ſur les grands objets de la religion ou de la légiſlation, l'aſſemblée n'eſt compoſée que de Spartiates, & ſe nomme petite aſſemblée.

Elle ſe tient pour l'ordinaire tous les mois à la pleine lune; par extraordinaire, lorſque les circonſtances l'exigent; la délibération doit être précédée par un décret du Sénat, à moins que le partage des voix n'ait empêché cette compagnie de rien conclure. Dans ce cas, les Ephores portent l'affaire à l'aſſemblée.

Chacun des aſſiſtans a droit d'opiner, pourvu qu'il ait paſſé ſa trentième année: avant cet âge, il ne lui eſt pas permis de parler en public. On exige encore qu'il ſoit irréprochable dans ſes mœurs; & l'on ſe ſouvient de cet homme qui avoit ſéduit le peuple par ſon éloquence: ſon avis étoit excellent; mais comme il ſortoit d'une bouche impure, on vit un Sénateur s'élever, s'indigner hautement contre la facilité de l'aſſemblée, & faire auſſitôt propoſer le même avis par un homme vertueux. Qu'il ne ſoit pas dit, ajouta-t-il, que les Lacédémoniens ſe laiſſent mener par les conſeils d'un infâme orateur.

On convoque l'assemblée générale, lorsqu'il s'agit de guerre, de paix & d'alliance; elle est alors composée des députés des villes de la Laconie: on y joint souvent ceux des peuples alliés, & des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Là, se discutent leurs prétentions & leurs plaintes mutuelles, les infractions faites aux traités de la part des autres peuples, les voies de conciliation, les projets de campagnes, les contributions à fournir. Les Rois & les Sénateurs portent souvent la parole; leur autorité est d'un grand poids; celle des Ephores d'un plus grand encore. Quand la matière est suffisamment éclaircie, l'un des Ephores demande l'avis de l'assemblée; aussitôt mille voix s'élèvent, ou pour l'affirmative ou pour la négative. Lorsqu'après plusieurs essais il est impossible de distinguer la majorité, le même magistrat s'en assure en comptant ceux des deux partis qu'il a fait passer, ceux-ci d'un côté, ceux-là de l'autre.

Fin du Chapitre quarante-cinquième.

CHAPITRE XLVI.

Des Lois de Lacédémone.

LA nature est presque toujours en opposition avec les lois, parce qu'elle travaille au bonheur de chaque individu sans relation avec les autres, & que les lois ne statuent que sur les rapports qui les unissent; parce qu'elle diversifie à l'infini nos caractères & nos penchans, tandis que l'objet des lois est de les ramener, autant qu'il est possible, à l'unité. Il faut donc que le législateur, chargé de détruire ou du moins de concilier ces contrariétés, regarde la morale comme le ressort le plus puissant & la partie la plus essentielle de sa politique; qu'il s'empare de l'ouvrage de la nature, presque au moment qu'elle vient de le mettre au jour; qu'il ose en retoucher la forme & les proportions; que, sans en effacer les traits originaux, il les adoucisse; & qu'enfin l'homme indépendant ne soit plus, en sortant de ses mains, qu'un citoyen libre.

Que des hommes éclairés soient parvenus autrefois à réunir les sauvages épars dans les forêts, que tous les jours de sages instituteurs modèlent en quelque façon à leur gré les caractères des enfans confiés à leurs soins, on le conçoit sans peine; mais quelle puissance de génie n'a-t-il pas fallu pour refondre une nation déja formée! Et quel courage, pour oser lui dire:

Je vais reſtraindre vos beſoins à l'étroit néceſſaire, & exiger de vos paſſions les ſacrifices les plus amers : vous ne connoîtrez plus les attraits de la volupté ; vous échangerez les douceurs de la vie contre des exercices pénibles & douloureux ; je dépouillerai les uns de leurs biens pour le diſtribuer aux autres, & la tête du pauvre s'élèvera auſſi haut que celle du riche ; vous renoncerez à vos idées, à vos goûts, à vos habitudes, à vos prétentions, quelquefois même à ces ſentimens ſi tendres & ſi précieux, que la nature a gravés au fond de vos cœurs.

Voilà néanmoins ce qu'exécuta Lycurgue par des règlemens qui diffèrent ſi eſſentiellement de ceux des autres peuples, qu'en arrivant à Lacédémone, un voyageur ſe croit tranſporté ſous un nouveau ciel. Leur ſingularité l'invite à les méditer ; & bientôt il eſt frappé de cette profondeur de vues & de cette élévation de ſentimens qui éclatent dans l'ouvrage de Lycurgue.

Il fit choiſir les magiſtrats, non par la voie du ſort, mais par celle des ſuffrages. Il dépouilla les richeſſes de leur conſidération, & l'amour, de ſa jalouſie. S'il accorda quelques diſtinctions, le gouvernement, plein de ſon eſprit, ne les prodigua jamais, & les gens vertueux n'osèrent les ſolliciter ; l'honneur devint la plus belle des récompenſes, & l'opprobre le plus cruel des ſupplices. La peine de mort fut quelquefois infligée ; mais un rigoureux examen devoit la précéder, parce que rien n'eſt ſi précieux que la vie d'un citoyen. L'exécution ſe fit dans la priſon pendant la nuit, de peur que la fermeté du coupable n'attendrit les aſſiſtans. Il fut décidé qu'un lacet termineroit ſes jours ; car il parut inutile de multiplier les tourmens.

J'indiquerai dans la ſuite la plupart des règlemens de Lycurgue ; je vais parler ici du partage des terres. La propoſition qu'il en fit, ſouleva les eſprits ; mais après les plus vives conteſtations, le diſtrict de Sparte fut diviſé en 9000 portions de terre* ; le reſte de la Laconie en 30,000 Chaque portion aſſignée

* Plutarque cite trois opinions ſur ce partage. Suivant la première, Lycurgue diviſa tous les biens de la Laconie en 39,000 portions, dont 9000 furent accordées aux habitans de Sparte. Suivant la ſeconde, il ne donna aux Spartiates que 6000 portions, auxquelles le roi Polydore, qui termina, quelque temps après, la première guerre de Meſſénie, en ajouta 3000 autres. Suivant la troiſième opinion, de ces 9000 portions, les Spartiates en avoient reçu la moitié de Lycurgue, & l'autre moitié de Polydore.

J'ai embraſſé la première opinion, parce que Plutarque, qui étoit à portée de conſulter beaucoup d'ouvrages que nous avons perdus, ſemble l'avoir préférée. Cependant je ne rejette point les autres. Il paroit en effet que du temps de Polydore, il arriva quelque accroiſſement aux lots échus aux Spartiates. Un fragment des poëſies de Tyrtée nous apprend que

assignée à un chef de famille, devoit produire, outre une certaine quantité de vin & d'huile, 70 mesures d'orge pour le chef, & 12 pour son épouse.

Après cette opération, Lycurgue crut devoir s'absenter, pour laisser aux esprits le temps de se reposer. A son retour, il

que le peuple de Sparte demandoit alors un nouveau partage des terres. On raconte aussi, que Polydore dit, en partant pour la Messénie, qu'il alloit dans un pays qui n'avoit pas encore été partagé. Enfin la conquête de la Messénie dut introduire parmi les Spartiates une augmentation de fortune.

Tout ceci entraîneroit de longues discussions : je passe à deux inadvertances qui paroissent avoir échappé à deux hommes qui ont honoré leur siècle & leur nation, Aristote & Montesquieu.

Aristote dit que le législateur de Lacédémone avoit très bien fait, lorsqu'il avoit defendu aux Spartiates de vendre leurs portions ; mais qu'il n'auroit pas dû leur permettre de les donner pendant leur vie, ni de les léguer par leur testament à qui ils vouloient. Je ne crois pas que Lycurgue ait jamais accordé cette permission. Ce fut l'Ephore Epitadès qui, pour frustrer son fils de sa succession, fit passer le décret qui a donné lieu à la critique d'Aristote ; critique d'autant plus inconcevable que ce philosophe écrivoit très peu de temps après Epitadès.

Solon avoit permis d'épouser sa sœur consanguine & non sa sœur utérine. M. de Montesquieu a très bien trouvé que Solon avoit voulu, par cette loi, empêcher que les deux époux ne réunissent sur leurs têtes deux hérédités ; ce qui pourroit arriver, si un frère & une sœur de même mère se marioient ensemble, puisque l'un pourroit recueillir la succession du premier mari de sa mère, & l'autre celle du second mari. M. de Montesquieu observe que la loi étoit conforme à l'esprit des républiques Grecques ; & il s'oppose un passage de Philon, qui dit que Lycurgue avoit permis le mariage des enfans utérins, c'est-à-dire; celui que contracteroient un fils & une fille de même mère & de deux pères différens. Pour résoudre la difficulté, M. de Montesquieu répond que, suivant Strabon, lorsqu'à Lacédémone une sœur épousoit son frère, elle lui apportoit en dot la moitié de la portion qui revenoit à ce frère. Mais Strabon en cet endroit parle, d'après l'historien Ephore, des lois de Crète, & non de celles de Lacédémone ; &, quoiqu'il reconnoisse avec cet historien que ces dernieres sont en partie tirées de celles de Minos, il ne s'ensuit pas que Lycurgue eût adopté celle dont il s'agit maintenant. Je dis plus, c'est qu'il ne pouvoit pas, dans son systême, décerner pour dot à la sœur la moitié des biens du frère, puisqu'il avoit défendu les dots.

En supposant même que la loi citée par Strabon, fût reçue à Lacédémone, je ne crois pas qu'on doive l'appliquer au passage de Philon. Cet auteur dit qu'à Lacédémone il étoit permis d'épouser sa sœur utérine, & non sa sœur consanguine. M. de Montesquieu l'interprête ainsi : ,, Pour ,, empêcher que le bien de la famille de la sœur ne passât dans celle du ,, frère, on donnoit en dot à la sœur la moitié du bien du frère. ,,

Cette explication suppose deux choses : 1°. qu'il falloit nécessairement constituer une dot à la fille, & cela est contraire aux lois de Lacédémone ; 2°. que cette sœur renonçoit à la succession de son père pour partager celle que son frère avoit reçue du sien. Je réponds que si la sœur étoit fille unique, elle devoit hériter du bien de son père, & ne pouvoit pas y renoncer ; si elle avoit un frere d'un autre lit, on ne risquoit pas d'accumuler deux héritages.

Si la roi rapportée par Philon étoit fondée sur le partage des biens, on ne seroit point embarrassé de l'expliquer en partie ; par exemple, une mère qui

il trouva les campagnes de Laconie couvertes de tas de gerbes, tous de même grosseur, & placés à des distances à-peu-près égales. Il crut voir un grand domaine dont les productions venoient d'être partagées entre des frères; ils crurent voir un père qui, dans la distribution de ses dons, ne montre pas plus de tendresse pour l'un de ses enfans que pour les autres.

Mais comment subsistera cette égalité de fortunes? Avant Lycurgue, le législateur de Crète n'osa pas l'établir, puisqu'il permet les acquisitions. Après Lycurgue, Phaléas à Chalcédoine, Philolaus à Thèbes, Platon, d'autres législateurs, d'autres philosophes ont proposé des voies insuffisantes pour résoudre le problême. Il étoit donné à Lycurgue de tenter les choses les plus extraordinaires, & de concilier les plus opposées. En effet, par une de ses lois, il règle le nombre des hérédités sur celui des citoyens; &, par une autre loi, en accordant des exemptions à ceux qui ont trois enfans, & de plus grandes à ceux qui en ont quatre, il risque de détruire la proportion qu'il veut établir, & de rétablir la distinction des riches & des pauvres, qu'il se propose de détruire.

Pendant que j'étois à Sparte, l'ordre des fortunes des particuliers avoit été dérangé par un décret de l'éphore Epitadès, qui vouloit se venger de son fils; &, comme je négligeai de m'instruire de leur ancien état, je ne pourrai développer à cet égard les vues du Législateur, qu'en remontant à ses principes.

Suivant les lois de Lycurgue, un chef de famille ne pouvoit ni acheter ni vendre une portion de terrein; il ne pouvoit ni la donner pendant sa vie, ni la léguer par son testament à qui il vouloit; il ne lui étoit pas même permis de la partager: l'aîné de ses enfans recueilloit la succession, comme dans la maison royale, l'aîné succède de droit à la couronne. Quel étoit le sort des autres enfans? Les lois qui avoient assuré leur subsistance pendant la vie du père, les auroient-elles abandonnés après sa mort?

1°. Il paroit qu'ils pouvoient hériter des esclaves, des épargnes & des meubles de toute espèce. La vente de ces effets suffisoit sans doute pour leurs vêtemens; car le drap qu'ils employoient étoit à si bas prix, que les plus pauvres se trou-

qui avoit eu d'un premier mari une fille unique, & d'un second plusieurs enfans mâles, pouvoit sans doute marier cette fille avec l'un des puînés du second lit, parce que ce puîné n'avoit point de portion. Dans ce sens, un Spartiate pouvoit épouser sa sœur utérine. Si c'est là ce qu'a voulu dire Philon, je n'ai pas de peine à l'entendre; mais quand il ajoute qu'on ne pouvoit épouser sa sœur consanguine, je ne l'entends plus, parce que je ne vois aucune raison tirée du partage des biens, qui dût prohiber ces sortes de mariages.

voient

voient en état de se le procurer. 2°. Chaque citoyen étoit en droit de participer aux repas publics, & fournissoit pour son contingent une certaine quantité de farine d'orge, qu'on peut évaluer à environ 12 médimnes: or, le Spartiate possesseur d'une portion d'héritage, en retiroit par an 70 médimnes, & sa femme 12. L'excédent du mari suffisoit donc pour l'entretien de 5 enfans; &, comme Lycurgue n'a pas dû supposer que chaque père de famille en eût un si grand nombre, on peut croire que l'aîné devoit pourvoir aux besoins, non-seulement de ses enfans, mais encore de ses frères. 3°. Il est à présumer que les puînés pouvoient seuls épouser les filles qui, au défaut de mâles, héritoient d'une possession territoriale. Sans cette précaution, les hérédités se seroient accumulées sur une même tête. 4°. Après l'examen qui suivoit leur naissance, les magistrats leur accordoient des portions de terre devenues vacantes par l'extinction de quelques familles. 5°. Dans ces derniers temps, des guerres fréquentes en détruisoient un grand nombre; dans les siècles antérieurs, ils alloient au loin fonder des colonies. 6°. Les filles ne coûtoient rien à établir; il étoit défendu de leur constituer une dot. 7°. L'esprit d'union & de désintéressement, rendant en quelque façon toutes choses communes entre les citoyens, les uns n'avoient souvent au-dessus des autres, que l'avantage de prévenir ou de seconder leurs desirs.

Tant que cet esprit s'est maintenu, la constitution résistoit aux secousses qui commençoient à l'agiter. Mais qui la soutiendra désormais, depuis que, par le décret des Ephores dont j'ai parlé, il est permis à chaque citoyen de doter ses filles, & de disposer à son gré de sa portion? Les hérédités passant tous les jours en différentes mains, l'équilibre des fortunes est rompu, ainsi que celui de l'égalité.

Je reviens aux dispositions de Lycurgue. Les biens fonds, aussi libres que les hommes, ne devoient point être grévés d'impositions. L'état n'avoit point de trésor; en certaines occasions, les citoyens contribuoient suivant leurs facultés; en d'autres, ils recouroient à des moyens qui prouvoient leur excessive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une somme d'argent; l'assemblée générale n'ayant pas d'autre ressource, indiqua un jeûne universel, tant pour les hommes libres, que pour les esclaves & pour les animaux domestiques. L'épargne qui en résulta fut remise aux députés.

Tout plioit devant le génie de Lycurgue; le goût de la propriété commençoit à disparoître; des passions violentes ne troubloient plus l'ordre public. Mais ce calme feroit un

malheur de plus, si le législateur n'en assuroit pas la durée. Les lois toutes seules ne sauroient opérer ce grand effet : si on s'accoutume à mépriser les moins importantes, on négligera bientôt celles qui le sont davantage; si elles sont trop nombreuses, si elles gardent le silence en plusieurs occasions, si d'autres fois elles parlent avec l'obscurité des oracles; s'il est permis à chaque juge d'en fixer le sens, à chaque citoyen de s'en plaindre; si, jusque dans les plus petits détails, elles ajoutent à la contrainte de notre liberté, le ton avilissant de la menace; vainement seroient-elles gravées sur le marbre, elles ne le seront jamais dans les cœurs.

Attentif au pouvoir irrésistible des impressions que l'homme reçoit dans son enfance & pendant toute sa vie, Lycurgue s'étoit dès long-temps affermi dans le choix d'un systême que l'expérience avoit justifié en Crète. Elevez tous les enfans en commun, dans une même discipline, d'après des principes invariables, sous les yeux des magistrats & de tout le public; ils apprendront leurs devoirs en les pratiquant; ils les chériront ensuite, parce qu'ils les auront pratiqués; & ne cesseront de les respecter, parce qu'ils les verront toujours pratiqués par tout le monde. Les usages en se perpétuant, recevront une force invincible de leur ancienneté & de leur universalité: une suite non interrompue d'exemples donnés & reçus, fera que chaque citoyen, devenu le législateur de son voisin, sera pour lui une règle vivante; on aura le mérite de l'obéissance, en cédant à la force de l'habitude; & l'on croira agir librement, parce qu'on agira sans effort.

Il suffira donc à l'instituteur de la nation, de dresser pour chaque partie de l'administration, un petit nombre de lois qui dispenseront d'en désirer un plus grand nombre, & qui contribueront à maintenir l'empire des rites, beaucoup plus puissant que celui des lois mêmes. Il défendra de les mettre par écrit, de peur qu'elles ne rétrécissent le domaine des vertus, & qu'en croyant faire tout ce qu'on doit, on ne s'abstienne de faire tout ce qu'on peut. Mais il ne les cachera point; elles seront transmises de bouche en bouche, citées dans toutes les occasions, & connues de tous les citoyens témoins & juges des actions de chaque particulier. Il ne sera pas permis aux jeunes gens de les blâmer, même de les soumettre à leur examen, puisqu'ils les ont reçues comme des ordres du ciel, & que l'autorité des lois n'est fondée que sur l'extrême vénération qu'elles inspirent. Il ne faudra pas non plus louer les lois & les usages des nations étrangères, parce que si l'on n'est pas persuadé qu'on vit sous la meilleure des législations, on en désirera bientôt une autre.

Ne ſoyons plus étonnés maintenant que l'obéiſſance ſoit pour les Spartiates la première des vertus, & que ces hommes fiers ne viennent jamais, le texte des lois à la main, demander compte aux magiſtrats des ſentences émanées de leur tribunal.

Ne ſoyons pas ſurpris non plus que Lycurgue ait regardé l'éducation, comme l'affaire la plus importante du légiſlateur, & que, pour ſubjuguer l'eſprit & le cœur des Spartiates, il les ait ſoumis de bonne heure aux épreuves dont je vais rendre compte.

Fin du Chapitre quarante-ſixième.

CHAPITRE XLVII.

De l'éducation & du mariage des Spartiates.

LES lois de Lacédémone veillent avec un ſoin extrême à l'éducation des enfans. Elles ordonnent qu'elle ſoit publique & commune aux pauvres & aux riches. Elles préviennent le moment de leur naiſſance: quand une femme a déclaré ſa groſſeſſe, on ſuſpend dans ſon appartement des portraits où brillent la jeuneſſe & la beauté, tels que ceux d'Apollon, de Narciſſe, d'Hyacinthe, de Caſtor, de Pollux, &c.; afin que ſon imagination, ſans ceſſe frappée de ces objets, en tranſmette quelques traces à l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein.

A peine a-t-il reçu le jour, qu'on le préſente à l'aſſemblée des plus anciens de la tribu à laquelle ſa famille appartient. La nourrice eſt appelée: au lieu de le laver avec de l'eau, elle emploie des lotions de vin, qui occaſionnent, à ce qu'on prétend, des accidens funeſtes dans les tempéramens foibles. D'après cette épreuve, ſuivie d'un examen rigoureux, la ſentence de l'enfant eſt prononcée. S'il n'eſt expédient, ni pour lui ni pour la république, qu'il jouiſſe plus long-temps de la vie, on le fait jeter dans un gouffre, auprès du mont Taygète. S'il paroit ſain & bien conſtitué, on le choiſit, au nom de la patrie, pour être quelque jour un de ſes défenſeurs.

Ramené à la maiſon, il eſt poſé ſur un bouclier, & l'on place auprès de cette eſpèce de berceau, une lance, afin que ſes premiers regards ſe familiariſent avec cette arme.

On ne ſerre point ſes membres délicats avec des liens qui en ſuſpendroient les mouvemens: on n'arrête point ſes pleurs, s'ils ont beſoin de couler; mais on ne les excite jamais par des menaces ou par des coups. Il s'accoutume par degrés à

la solitude, aux ténèbres, à la plus grande indifférence sur le choix des alimens. Point d'impressions de terreur, point de contraintes inutiles, ni de reproches injustes; livré sans réserve à ses jeux innocens, il jouit pleinement des douceurs de la vie, & son bonheur hâte le développement de ses forces & de ses qualités.

Il est parvenu à l'âge de sept ans, sans connoître la crainte servile; c'est à cette époque que finit communément l'éducation domestique. On demande au père s'il veut que son enfant soit élevé suivant les lois: s'il refuse, il est lui-même privé des droits du citoyen; s'il y consent, l'enfant aura désormais pour surveillans, non seulement les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, & tous les citoyens autorisés à l'interroger, à lui donner des avis, & à le châtier, sans crainte de passer pour sévères; car ils seroient punis eux-mêmes, si, témoins de ses fautes, ils avoient la foiblesse de l'épargner. On place à la tête des enfans, un des hommes les plus respectables de la république; il les distribue en différentes classes, à chacune desquelles préside un jeune chef distingué par sa sagesse & son courage. Ils doivent se soumettre sans murmurer aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impose, & qui leur sont infligés par des jeunes gens armés de fouets, & parvenus à l'âge de puberté.

La règle devient de jour en jour plus sévère. On les dépouille de leurs cheveux; ils marchent sans bas & sans souliers; pour les accoutumer à la rigueur des saisons, on les fait quelquefois combattre tout nus.

A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, & ne se couvrent plus que d'un simple manteau, qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'usage des bains & des parfums. Chaque troupe couche ensemble sur des sommités de roseaux qui croissent dans l'Eurotas, & qu'ils arrachent sans le secours du fer.

C'est alors qu'ils commencent à contracter ces liaisons particulières, peu connues des nations étrangères, plus pures à Lacédémone que dans les autres villes de la Grèce. Il est permis à chacun d'eux de recevoir les attentions assidues d'un honnête jeune homme, attiré auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puissans des vertus dont elle paroit être l'emblême. Ainsi la jeunesse de Sparte est comme divisée en deux classes; l'une composée de ceux qui aiment; l'autre de ceux qui sont aimés. Les premiers destinés à servir de modèles aux seconds, portent jusqu'à l'enthousiasme un sentiment qui entretient la plus noble émulation, & qui, avec les transports de l'amour, n'est au fond que la tendresse passionnée

fionnée d'un père pour fon fils, l'amitié ardente d'un frère pour fon frère. Lorfqu'à la vue du même objet plufieurs éprouvent l'infpiration divine, c'eft le nom que l'on donne au penchant qui les entraîne, loin de fe livrer à la jaloufie, ils n'en font que plus unis entre eux, que plus intéreffés aux progrès de ceux qu'ils aiment; car toute leur ambition eft de fe rendre auffi eftimable aux yeux des autres, qu'il l'eft à leurs propres yeux. Un des plus honnêtes citoyens fut condamné à l'amende, pour ne s'être jamais attaché à un jeune homme: un autre, parce que fon jeune ami avoit dans un combat pouffé un cri de foibleffe.

Ces affociations, qui ont fouvent produit de grandes chofes, font communes aux deux fexes, & durent quelquefois toute la vie. Elles étoient depuis long-temps établies en Crète; Lycurgue en connut le prix, & en prévint les dangers. Outre que la moindre tache, imprimée fur une union qui doit être fainte, qui l'eft prefque toujours, couvriroit pour jamais d'infamie le coupable, & feroit même, fuivant les circonftances, punie de mort, les élèves ne peuvent fe dérober un feul moment aux regards des perfonnes âgées, qui fe font un devoir d'affifter à leurs exercices, & d'y maintenir la décence, aux regards du préfident général de l'éducation, à ceux de l'Irène, ou chef particulier qui commande chaque divifion.

Cet Irène eft un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de fon courage & de fa prudence, l'honneur d'en donner des leçons à ceux que l'on confie à fes foins. Il eft à leur tête, quand ils fe livrent des combats, quand ils paffent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chaffe, quand ils fe forment à la lutte, à la courfe, aux différens exercices du gymnafe. De retour chez lui, ils prennent une nourriture faine & frugale; ils la préparent eux-mêmes. Les plus forts apportent le bois, les plus foibles des herbages & d'autres alimens qu'ils ont dérobés en fe gliffant furtivement dans les jardins & dans les falles des repas publics. Sont-ils découverts, tantôt, on leur donne le fouet, tantôt, on joint à ce châtiment la défenfe d'approcher de la table: quelquefois, on les traîne auprès d'un autel, dont ils font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

Le fouper fini, le jeune chef ordonne aux uns de chanter, propofe aux autres des queftions, d'après lefquelles on peut juger de leur efprit ou de leurs fentimens. „ Quel eft le plus „ honnête homme de la ville? Que penfez-vous d'une telle „ action? „ La réponfe doit être précife & motivée. Ceux qui parlent fans avoir penfé, reçoivent de légers châtimens en préfence des magiftrats & des vieillards, témoins de ces entre-

tiens, & quelquefois mécontens de la ſentence du jeune chef. Mais dans la crainte d'affoiblir ſon crédit, ils attendent qu'il ſoit ſeul pour le punir lui même de ſon indulgence ou de ſa ſévérité.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres ; mais on leur apprend à s'expliquer purement, à figurer dans les chœurs de danſe & de muſique, à perpétuer dans leurs vers le ſouvenir de ceux qui ſont morts pour la patrie, & la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poëſies les grandes idées ſont rendues avec ſimplicité, les ſentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours, les Ephores ſe rendent chez eux : de temps en temps, ils vont chez les Ephores, qui examinent ſi leur éducation eſt bien ſoignée, s'il ne s'eſt pas gliſſé quelque délicateſſe dans leurs lits ou leurs vêtemens, s'ils ne ſont pas trop diſpoſés à groſſir. Ce dernier article eſt eſſentiel ; on a vu quelquefois à Sparte des magiſtrats citer au tribunal de la nation, & menacer de l'exil des citoyens dont l'exceſſif embonpoint ſembloit être une preuve de molleſſe. Un viſage efféminé feroit rougir un Spartiate : il faut que le corps dans ſes accroiſſemens, prenne de la ſoupleſſe & de la force, en conſervant toujours de juſtes proportions.

C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe, en ſoumettant les jeunes Spartiates à des travaux qui rempliſſent preſque tous les momens de leur journée. Ils en paſſent une grande partie dans le gymnaſe, où l'on ne trouve point, comme dans les autres villes, de ces maîtres qui apprennent à leurs diſciples, l'art de ſupplanter adroitement un adverſaire : ici la ruſe ſouilleroit le courage, & l'honneur doit accompagner la défaite ainſi que la victoire. C'eſt pour cela que, dans certains exercices, il n'eſt pas permis au Spartiate qui ſuccombe, de lever la main, parce que ce ſeroit reconnoître un vainqueur.

J'ai ſouvent aſſiſté aux combats que ſe livrent, dans le Plataniſte, les jeunes gens parvenus à leur dix-huitième année. Ils en ſont les apprêts dans leur collège, ſitué au bourg de Thérapné : diviſés en deux corps, dont l'un ſe pare du nom d'Hercule, & l'autre de celui de Lycurgue ; ils immolent enſemble, pendant la nuit, un petit chien ſur l'autel de Mars. On a penſé que le plus courageux des animaux domeſtiques, devoit être la victime la plus agréable au plus courageux des dieux. Après le ſacrifice, chaque troupe amène un ſanglier apprivoiſé, l'excite contre l'autre par ſes cris, &, s'il eſt vainqueur, en tire un augure favorable.

Le lendemain, ſur le midi, les jeunes guerriers s'avancent en ordre, &, par des chemins différens, indiqués par le ſort,

vers

vers le champ de bataille. Au ſignal donné, ils fondent les uns ſur les autres, ſe pouſſent & ſe repouſſent tour à tour. Bientôt leur ardeur augmente par degrés : on les voit ſe battre à coups de piés & de poings, s'entre-déchirer avec les dents & les ongles, continuer un combat déſavantageux, malgré des bleſſures douloureuſes, s'expoſer à périr plutôt que de céder ; quelquefois même, augmenter de fierté en diminuant de forces. L'un d'entre eux, près de jeter ſon antagoniſte à terre, s'écria tout-à-coup : „ Tu me mords comme une „ femme : Non, répondit l'autre, mais comme un lion. „ L'action ſe paſſe ſous les yeux de cinq magiſtrats, qui peuvent d'un mot en modérer la fureur ; en préſence d'une foule de témoins, qui tour à tour prodiguent, & des éloges aux vainqueurs, & des ſarcaſmes aux vaincus. Elle ſe termine, lorſque ceux d'un parti ſont forcés de traverſer à la nage les eaux de l'Eurotas, ou celles d'un canal qui, conjointement avec ce fleuve, ſert d'enceinte au Plataniſte.

J'ai vu d'autres combats où le plus grand courage eſt aux priſes avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane ſurnommée Orthia, on place auprès de l'autel de jeunes Spartiates à peine ſortis de l'enfance, & choiſis dans tous les ordres de l'état ; on les frappe à grands coups de fouet, juſqu'à ce que le ſang commence à couler. La prêtreſſe eſt préſente, elle tient dans ſes mains une ſtatue de bois très petite & très légère ; c'eſt celle de Diane. Si les exécuteurs paroiſſent ſenſibles à la pitié, la prêtreſſe s'écrie qu'elle ne peut plus ſoutenir le poids de la ſtatue. Les coups redoublent alors ; l'intérêt général devient plus preſſant. On entend les cris forcenés des parens qui exhortent ces victimes innocentes à ne laiſſer échapper aucune plainte : elles-mêmes provoquent & défient la douleur. La préſence de tant de témoins, occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, & l'eſpoir de la victoire, décernée à celui qui ſouffre avec le plus de conſtance, les endurciſſent de telle manière qu'ils n'oppoſent à ces horribles tourmens qu'un front ſerein & une joie révoltante.

Surpris de leur fermeté, je dis à Damonax qui m'accompagnoit : Il faut convenir que vos lois ſont fidèlement obſervées : Dites plutôt, répondit-il, indignement outragées. La cérémonie que vous venez de voir fut inſtituée autrefois en l'honneur d'une divinité barbare, dont on prétend qu'Oreſte avoit apporté la ſtatue & le culte, de la Tauride à Lacédémone. L'oracle avoit ordonné de lui ſacrifier des hommes : Lycurgue abolit cette horrible coutume ; mais pour procurer un dédommagement à la ſuperſtition, il voulut que les jeunes

Spartiates condamnés pour leurs fautes à la peine du fouet, la ſubiſſent à l'autel de la déeſſe.

Il falloit s'en tenir aux termes & à l'eſprit de la loi: elle n'ordonnoit qu'une punition légère; mais nos éloges inſenſés excitent, ſoit ici, ſoit au Plataniſte, une déteſtable émulation parmi ces jeunes gens. Leurs tortures, ſont, pour nous, un objet de curioſité; pour eux, un ſujet de triomphe. Nos pères ne connoiſſoient que l'héroïſme utile à la patrie, & leurs vertus n'étoient ni au deſſous ni au deſſus de leurs devoirs. Depuis que la vanité s'eſt emparée des nôtres, elle en groſſit tellement les traits, qu'ils ne ſont plus reconnoiſſables. Ce changement, opéré depuis la guerre du Péloponèſe, eſt un ſymptôme frappant de la décadence de nos mœurs. L'exagération du mal ne produit que le mépris; celle du bien, ſurprend l'eſtime; on croit alors que l'éclat d'une action extraordinaire diſpenſe des obligations les plus ſacrées. Si cet abus continue, nos jeunes gens finiront par n'avoir qu'un courage d'oſtentation; ils braveront la mort à l'autel de Diane, & fuiront à l'aſpect de l'ennemi.

Rappelez-vous cet enfant, qui, ayant l'autre jour caché dans ſon ſein un petit renard, ſe laiſſa déchirer les entrailles, plutôt que d'avouer ſon larcin: ſon obſtination parut ſi nouvelle, que ſes camarades le blâmèrent hautement. Mais, dis-je alors, elle n'étoit que la ſuite de vos inſtitutions; car il répondit qu'il valoit mieux périr dans les tourmens, que de vivre dans l'opprobre. Ils ont donc raiſon, ces philoſophes, qui ſoutiennent que vos exercices impriment dans l'ame des jeunes guerriers une eſpèce de férocité.

Ils nous attaquent, reprit Damonax, au moment que nous ſommes par terre. Lycurgue avoit prévenu le débordement de nos vertus, par des digues qui ont ſubſiſté pendant quatre ſiècles, & dont il reſte encore des traces. N'a-t-on pas vu dernièrement un Spartiate puni après des exploits ſignalés, pour avoir combattu ſans bouclier? Mais, à meſure que nos mœurs s'altèrent, le faux honneur ne connoit plus de frein, & ſe communique inſenſiblement à tous les ordres de l'état. Autrefois les femmes de Sparte, plus ſages & plus décentes qu'elles ne le ſont aujourd'hui, en apprenant la mort de leurs fils tués ſur le champ de bataille, ſe contentoient de ſurmonter la nature; maintenant elles ſe font un mérite de l'inſulter; &, de peur de paroître foibles, elles ne craignent pas de ſe montrer atroces. Telle fut la réponſe de Damonax. Je reviens à l'éducation des Spartiates.

Dans pluſieurs villes de la Grèce, les enfans, parvenus à leur dix-huitième année, ne ſont plus ſous l'œil vigilant des

inſtituteurs.

inſtituteurs. Lycurgue connoiſſoit trop le cœur humain, pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques, d'où dépend preſque toujours la deſtinée d'un citoyen, & ſouvent celle d'un état. Il oppoſe au dévelopement des paſſions; une nouvelle ſuite d'exercices & de travaux. Les chefs exigent de leurs diſciples plus de modeſtie, de ſoumiſſion, de tempérance & de ferveur. C'eſt un ſpectacle ſingulier, de voir cette brillante jeuneſſe, à qui l'orgueil du courage & de la beauté devroit inſpirer tant de prétentions, n'oſer, pour ainſi dire ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux, marcher à pas lents & avec la décence d'une fille timide qui porte les offrandes ſacrées. Cependant ſi cette régularité n'eſt pas animée par un puiſſant intérêt, la pudeur régnera ſur leurs fronts, & le vice dans leurs cœurs. Lycurgue leur ſuſcite alors un corps d'eſpions & de rivaux qui les ſurveillent ſans ceſſe.

Rien de ſi propre que cette méthode pour épurer les vertus. Placez à côté d'un jeune homme un modèle de même âge que lui, il le hait, s'il ne peut l'atteindre; il le mépriſe, s'il en triomphe ſans peine. Oppoſez au contraire un corps à un autre: comme il eſt facile de balancer leurs forces & de varier leurs compoſitions, l'honneur de la victoire & la honte de la défaite, ne peuvent ni trop énorgueillir, ni trop humilier les particuliers. Il s'établit entre eux une rivalité accompagnée d'eſtime; leurs parens, leurs amis s'empreſſent de la partager; & de ſimples exercices deviennent des ſpectacles intéreſſans pour tous les citoyens.

Les jeunes Spartiates quittent ſouvent leurs jeux, pour ſe livrer à des mouvemens plus rapides. On leur ordonne de ſe répandre dans la province, les armes à la main, piés nus, expoſés aux intempéries des ſaiſons, ſans eſclaves pour les ſervir, ſans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt, ils étudient le pays, & le moyens de le préſerver des incurſions de l'ennemi. Tantôt, ils courent après les ſangliers & différentes bêtes fauves. D'autres fois, pour eſſayer les diverſes manœuvres de l'art militaire, ils ſe tiennent en embuſcade pendant le jour, & la nuit ſuivante ils attaquent & font ſuccomber ſous leurs coups les Hilotes, qui, prévenus du danger, ont eu l'imprudence de ſortir & de ſe trouver ſur leur chemin*.

Les

* Je parle ici de la cryptie, que l'on rend communément par le mot embuſcade, & que l'on a preſque toujours confondue avec la chaſſe aux Hilotes.

Suivant Héraclide de Pont, qui vivoit peu de temps après le voyage du jeune Anacharſis en Grèce, & Plutarque qui n'a vécu que quelques ſiècles après, on ordonnoit de temps en temps aux jeunes gens de ſe répandre dans la campagne armés de poignards, de ſe cacher pendant le jour en des lieux couverts,

Les filles de Sparte ne ſont point élevées comme celles d'Athènes ; on ne leur preſcrit point de ſe tenir renfermées, de filer la laine, de s'abſtenir du vin & d'une nourriture trop forte : mais on leur apprend à danſer, à chanter, à lutter entre elles, à courir légèrement ſur le ſable, à lancer avec force le palet

couverts, d'en ſortir la nuit pour égorger les Hilotes qu'ils trouveroient ſur leur chemin.

Joignons à ces deux témoignages celui d'Ariſtote qui, dans un paſſage conſervé par Plutarque, nous apprend qu'en entrant en place, les Ephores déclaroient la guerre aux Hilotes, afin qu'on pût les tuer impunément. Rien ne prouve que ce décret fût autoriſé par les lois de Lycurgue, & tout nous perſuade qu'il étoit accompagné de correctifs : car la république n'a jamais pu déclarer une guerre effective & continue à des hommes qui ſeuls cultivoient & affermoient les terres, qui ſervoient dans les armées & ſur les flottes, & qui ſouvent étoient mis au nombre des citoyens. L'ordonnance des Ephores ne pouvoit avoir d'autre but que de ſouſtraire à la juſtice le Spartiate qui auroit eu le malheur de tuer un Hilote. De ce qu'un homme a ſur un autre le droit de vie & de mort, il ne s'enſuit pas qu'il en uſe toujours.

Examinons maintenant, 1°. quel étoit l'objet de la cryptie ; 2°. ſi les lois de Lycurgue ont établi la chaſſe aux Hilotes.

1°. Platon veut que dans un état bien gouverné, les jeunes gens, ſortant de l'enfance, parcourent pendant deux ans le pays, les armes à la main, bravant les rigueurs de l'hiver & de l'été, menant une vie dure, & ſoumis à une exacte diſcipline. Quelque nom, ajoute-t-il, qu'on donne à ces jeunes gens, ſoit *cryptes*, ſoit agronomes, ou inſpecteurs des champs, ils apprendront à connoître le pays, & à le garder. Comme la cryptie n'étoit pratiquée que chez les Spartiates, il eſt viſible que Platon en a détaillé ici les fonctions, & le paſſage ſuivant ne laiſſe aucun doute à cet égard. Il eſt tiré du même traité que le précédent. Un Lacédémonien que Platon introduit dans ſon dialogue, s'exprime en ces termes : „ Nous avons un exer-
„ cice nommé cryptie qui eſt d'un merveilleux uſage pour nous familiari-
„ ſer avec la douleur : nous ſommes obligés de marcher l'hiver nu-piés,
„ de dormir ſans couverture, de nous ſervir nous-mêmes, ſans le ſecours
„ de nos eſclaves, & de courir de côté & d'autre dans la campagne, ſoit
„ de nuit, ſoit de jour. „

La correſpondance de ces deux paſſages eſt ſenſible ; ils expliquent très nettement l'objet de la cryptie, & l'on doit obſerver qu'il n'y eſt pas dit un mot de la chaſſe aux Hilotes. Il n'en eſt pas parlé non plus dans les ouvrages qui nous reſtent d'Ariſtote, ni dans ceux de Thucydide, de Xénophon, d'Iſocrate & de pluſieurs écrivains du même ſiècle, quoiqu'on y faſſe ſouvent mention des révoltes & des déſertions des Hilotes, qu'on y cenſure en plus d'un endroit & les lois de Lycurgue, & les uſages des Lacédémoniens. J'inſiſte d'autant plus ſur cette preuve négative, que quelques-uns de ces auteurs étoient d'Athènes, & vivoient dans une république qui traitoit les eſclaves avec la plus grande humanité ; je crois pouvoir conclure de ces réflexions, que, juſqu'au temps environ où Platon écrivoit ſon traité des lois, la cryptie n'étoit pas deſtinée à verſer le ſang des Hilotes.

C'étoit une expédition dans laquelle les jeunes gens s'accoutumoient aux opérations militaires, battoient la campagne, ſe tenoient en embuſcade les armes à la main, comme s'ils étoient en préſence de l'ennemi, &, ſortant de leur retraite pendant la nuit, repouſſoient ceux des Hilotes qu'ils trouvoient ſur leur chemin. Je penſe que peu de temps après la mort de Platon, les lois ayant

palet ou le javelot, à faire tous leurs exercices ſans voile à demi nues, en préſence des Rois, des magiſtrats & de tous les citoyens, ſans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, ſoit par leurs exemples ſoit par des éloges flatteurs, ou par des ironies piquantes.

C'eſt dans ces jeux que deux cœurs, deſtinés à s'unir un jour, commencent à ſe pénétrer des ſentimens qui doivent aſſurer leur bonheur* ; mais les tranſports d'un amour naiſſant ne

ayant perdu de leurs forces, des jeunes gens mirent à mort des Hilotes qui leur oppoſoient trop de réſiſtance, & donnèrent peut-être lieu au décret des Ephores que j'ai cité plus haut. L'abus augmentant de jour en jour, on confondit dans la ſuite la cryptie avec la chaſſe des Hilotes.

2°. Paſſons à la ſeconde queſtion. Cette chaſſe fut-elle ordonnée par Lycurgue ?

Héraclide de Pont ſe contente de dire qu'on l'attribuoit à ce légiſlateur. Ce n'eſt qu'un ſoupçon recueilli par cet auteur poſtérieur à Platon. Le paſſage ſuivant ne mérite pas plus d'attention. Selon Plutarque, Ariſtote rapportoit à Lycurgue l'établiſſement de la cryptie, & comme l'hiſtorien, ſuivant l'erreur de ſon temps, confond en cet endroit la cryptie avec la chaſſe aux Hilotes, on pourroit croire qu'Ariſtote les confondoit auſſi ; mais ce ne ſeroit qu'une préſomption. Nous ignorons ſi Ariſtote, dans le paſſage dont il s'agit, expliquoit les fonctions des cryptes, & il paroit que Plutarque ne l'a cité que pour le réfuter : car il dit, quelques lignes après, que l'origine de la cryptie, telle qu'il la concevoit lui-même, devoit être fort poſtérieure aux lois de Lycurgue. Plutarque n'eſt pas toujours exact dans les détails des faits, & je pourrois prouver à cette occaſion que ſa mémoire l'a plus d'une fois égaré. Voilà toutes les autorités auxquelles j'avois à répondre.

En diſtinguant avec attention les temps, tout ſe concilie aiſément. Suivant Ariſtote, la cryptie fut inſtituée par Lycurgue. Platon en explique l'objet, & la croit très utile. Lorſque les mœurs de Sparte s'altérèrent, la jeuneſſe de Sparte abuſa de cet exercice, pour ſe livrer, dit-on, à des cruautés horribles. Je ſuis éloigné de les juſtifier, et j'avoue que je ſoupçonne d'exagération le récit qu'on nous en a fait. Qui nous a dit que les Hilotes n'avoient aucun moyen de s'en garantir ? 1°. Le temps de la cryptie étoit peut-être fixé ; 2°. il étoit difficile que les jeunes gens ſe répandiſſent, ſans être apperçus, dans un pays couvert d'Hilotes, intéreſſés à les ſurveiller ; 3°. il ne l'étoit pas moins que les particuliers de Sparte, qui tiroient leur ſubſiſtance du produit de leurs terres, n'avertiſſent pas les Hilotes leurs fermiers, du danger qui les menaçoit. Dans tous ces cas, les Hilotes n'avoient qu'à laiſſer les jeunes gens faire leur tournée, & ſe tenir pendant la nuit renfermés chez eux.

J'ai cru devoir juſtifier dans cette note la manière dont j'ai expliqué la cryptie dans le corps de mon ouvrage. J'ai penſé auſſi qu'il n'étoit nullement néceſſaire de faire les hommes plus méchans qu'ils ne le ſont, & d'avancer ſans preuve qu'un légiſlateur ſage avoit ordonné des cruautés.

* Les auteurs varient ſur les uſages des peuples de la Grèce, parce que, ſuivant la différence des temps, ces uſages ont varié. Il paroit qu'à Sparte les mariages ſe régloient ſur le choix des époux, ou ſur celui de leurs parens. Je citerai l'exemple de Lyſander, qui, avant de mourir, avoit fiancé ſes deux filles à deux citoyens de Lacédémone. Je citerai encore une loi qui permettoit de pourſuivre en juſtice celui qui avoit fait un mariage peu convenable

ne sont jamais couronnés par un hymen prématuré*. Partout où l'on permet à des enfans de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse & dégénère d'une manière sensible. Elle s'est soutenue à Lacédémone, parce que l'on ne s'y marie que lorsque le corps a pris son accroissement, & que la raison peut éclairer le choix.

Aux qualités de l'ame, les deux époux doivent joindre une beauté mâle, une taille avantageuse, une santé brillante. Lycurgue, & d'après lui, des philosophes éclairés ont trouvé étrange qu'on se donnât tant de soins pour perfectionner les races des animaux domestiques, tandis qu'on néglige absolument celles des hommes. Ses vues furent remplies, & d'heureux assortimens semblèrent ajouter à la nature de l'homme un nouveau degré de force & de majesté. En effet, rien de si beau, rien de si pur que le sang des Spartiates.

Je supprime le détail des cérémonies du mariage; mais je dois parler d'un usage remarquable par sa singularité. Lorsque l'instant de la conclusion est arrivé, l'époux, après un léger repas qu'il a pris dans la salle publique, se rend, au commencement de la nuit, à la maison de ses nouveaux parens; il enlève furtivement son épouse, la mène chez lui, &, bientôt après, vient au gymnase rejoindre ses camarades, avec lesquels il continue d'habiter comme auparavant. Les jours suivans, il fréquente à l'ordinaire la maison paternelle; mais il ne peut accorder à sa passion que des instans dérobés à la vigilance de ceux qui l'entourent: ce seroit une honte pour lui, si on le voyoit sortir de l'appartement de sa femme. Il vit quelquefois des années entières dans ce commerce, où le mystère ajoute tant de charmes aux surprises & aux larcins. Lycurgue savoit que des désirs trop tôt & trop souvent satisfaits,

venable. D'un autre côte, un auteur ancien, nommé Hermippus, rapportoit qu'à Lacédémone, on enfermoit dans un lieu obscur, les filles à marier, & que chaque jeune homme y prenoit au hasard celle qu'il devoit épouser. On pourroit supposer, par voie de conciliation, que Lycurgue avoit en effet établi la loi dont parloit Hermippus, & qu'on s'en étoit écarté dans la suite. Platon l'avoit en quelque manière adoptée dans sa république.

* Les Grecs avoient connu de bonne heure le danger des mariages prématurés. Hésiode veut que l'âge du garçon ne soit pas trop au-dessous de trente ans. Quant à celui des filles, quoique le texte ne soit pas clair, il paroit le fixer à 15 ans. Platon, dans sa république, exige que les hommes ne se marient qu'à 30 ans, les femmes à 20. Suivant Aristote, les hommes doivent avoir environ 37 ans, les femmes à peu près 18. Je pense qu'à Sparte c'étoit 30 ans pour les hommes, & 20 ans pour les femmes: deux raisons appuient cette conjecture. 1°. C'est l'âge que prescrit Platon, qui a copié beaucoup des lois de Lycurgue; 2°. les Spartiates n'avoient droit d'opiner dans l'assemblée générale qu'à l'âge de 30 ans; ce qui semble supposer qu'avant ce terme, ils ne pouvoient pas être regardés comme chefs de famille.

fe terminent par l'indifférence ou par le dégoût ; il eut foin de les entretenir, afin que les époux euffent le temps de s'accoutumer à leurs défauts, & que l'amour, dépouillé infenfiblement de fes illufions, parvînt à fa perfection en fe changeant en amitié. De-là, l'heureufe harmonie qui règne dans ces familles, où les chefs, dépofant leur fierté à la voix l'un de l'autre femblent tous les jours s'unir par un nouveau choix, & préfentent fans ceffe le fpectacle touchant de l'extrême courage joint à l'extrême douceur.

De très fortes raifons peuvent autorifer un Spartiate à ne pas fe marier; mais, dans fa vieilleffe, il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avoit commandé les armées avec tant de gloire. Il vint à l'affemblée; un jeune homme lui dit : ,, Je ,, ne me lève pas devant toi, parce que tu ne laifferas point ,, d'enfans qui puiffent un jour fe lever devant moi. ,, Les célibataires font expofés à d'autres humiliations : ils n'affiftent point aux combats que fe livrent les filles à demi-nues ; il dépend du magiftrat de les contraindre à faire, pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, & chantant contre eux-mêmes des chanfons, où ils reconnoiffent que leur défobéiffance aux lois mérite le châtiment qu'ils éprouvent.

Fin du Chapitre quarante-feptième.

CHAPITRE XLVIII.

Des mœurs & des ufages des Spartiates.

CE chapitre n'eft qu'une fuite du précédent : car l'éducation des Spartiates continue, pour ainfi dire pendant toute leur vie.

Dès l'âge de vingt ans, ils laiffent croître leurs cheveux & leur barbe : les cheveux ajoutent à la beauté, & conviennent à l'homme libre, de même qu'au guerrier. On effaie l'obéiffance dans les chofes les plus indifférentes ; lorfque les Ephores entrent en place, ils font proclamer à fon de trompe un décret qui ordonne de rafer la lèvre fupérieure, ainfi que de fe foumettre aux lois. Ici tout eft inftruction : un Spartiate interrogé pourquoi il entretenoit une fi longue barbe : ,, Depuis ,, que le temps l'a blanchie, répondit-il, elle m'avertit à tout ,, moment de ne pas déshonorer ma vieilleffe. ,,

Les Spartiates, en banniſſant de leurs habits toute eſpèce de parure, ont donné un exemple admiré & nullement imité des autres nations. Chez eux, les Rois, les magiſtrats, les citoyens de la dernière claſſe, n'ont rien qui les diſtingue à l'extérieur; ils portent tous une tunique très courte, & tiſſue d'une laine très groſſière; ils jettent par-deſſus un manteau ou une groſſe cape. Leurs piés ſont garnis de ſandales ou d'autres eſpèces de chauſſures, dont la plus commune eſt de couleur rouge. Deux héros de Lacédémone, Caſtor & Pollux, ſont repréſentés avec des bonnets, qui, joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, reſſembleroient pour la forme à cet œuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Prenez un de ces bonnets, & vous aurez celui dont les Spartiates ſe ſervent encore aujourd'hui. Quelques uns le ſerrent étroitement avec des courroies autour des oreilles; d'autres commencent à remplacer cette coiffure par celle des courtiſannes de la Grèce. « Les Lacédémoniens ne ſont plus invincibles, diſoit de mon „ temps le poëte Antiphane: les réſeaux qui retiennent leurs „ cheveux ſont teints en pourpre. „

Ils furent les premiers, après les Crétois, à ſe dépouiller entièrement de leurs habits dans les exercices du gymnaſe. Cet uſage s'introduiſit enſuite dans les jeux olympiques, & a ceſſé d'être indécent depuis qu'il eſt devenu commun.

Ils paroiſſent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité ſupérieure; mais il leur eſt défendu de les porter à l'aſſemblée générale, parce que les affaires de l'état doivent ſe terminer par la force de la raiſon, & non par celle des armes.

Les maiſons ſont petites & conſtruites ſans art: on ne doit travailler les portes qu'avec la ſcie; les planchers, qu'avec la coignée: des troncs d'arbres, à peine dépouillés de leur écorce, ſervent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même ſimplicité; ils ne ſont jamais confuſément entaſſés. Les Spartiates ont ſous la main tout ce dont ils ont beſoin parce qu'ils ſe font un devoir de mettre chaque choſe à ſa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre & de la diſcipline.

Leur régime eſt auſtère. Un étranger qui les avoit vus étendus autour d'une table & ſur le champ de bataille, trouvoit plus aiſé de ſupporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le ſuperflu; &, s'il ſont frugals, c'eſt plutôt par vertu que par néceſſité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chaſſe abondante; leurs plaines, des lièvres, des perdrix & d'autres eſpèces de gibier; la mer & l'Eurotas, du poiſſon.

Leur

Leur fromage de Gythium eſt eſtimé *. Ils ont de plus différentes ſortes de légumes, de fruits, de pains & de gâteaux.

Il eſt vrai que leurs cuiſiniers ne ſont deſtinés qu'à préparer la groſſe viande, & qu'ils doivent s'interdire les ragoûts, à l'exception du brouet noir. C'eſt une ſauce dont j'ai oublié la compoſition †, & dans laquelle les Spartiates trempent leur pain. Ils la préfèrent aux mets les plus exquis. Ce fut ſur ſa réputation, que Denys, tyran de Syracuſe, voulut en enrichir ſa table. Il fit venir un cuiſinier de Lacédémone, & lui ordonna de ne rien épargner. Le brouet fut ſervi; le roi en goûta, & le rejetta avec indignation. „ Seigneur, lui dit „ l'eſclave, il y manque un aſſaiſonnement eſſentiel. Et „ quoi donc, répondit le prince? Un exercice violent avant „ le repas, répliqua l'eſclave.„

La Laconie produit pluſieurs eſpèces de vins. Celui que l'on recueille ſur les cinq collines, à ſept ſtades de Sparte, exhale une odeur auſſi douce que celle des fleurs. Celui qu'ils font cuire, doit bouillir juſqu'à ce que le feu en ait conſumé la cinquième partie. Ils le conſervent pendant quatre ans avant de le boire. Dans leurs repas la coupe ne paſſe pas de main en main, comme chez les autres peuples; mais chacun épuiſe la ſienne, remplie auſſitôt par l'eſclave qui les ſert à table. Ils ont la permiſſion de boire tant qu'ils en ont beſoin; ils en uſent avec plaiſir, & n'en abuſent jamais. Le ſpectacle dégoûtant d'un eſclave qu'on enivre, & qu'on jette quelquefois ſous leurs yeux, lorſqu'ils ſont encore enfans, leur inſpire une profonde averſion pour l'ivreſſe, & leur ame eſt trop fière pour conſentir jamais à ſe dégrader. Tel eſt l'eſprit de la réponſe d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il ſe modéroit dans l'uſage du vin: „ C'eſt, dit-il, pour n'avoir jamais beſoin de la raiſon d'autrui.„ Outre cette boiſſon, ils appaiſent ſouvent leur ſoif avec du petit-lait ‡.

Ils ont différentes eſpèces de repas publics. Les plus fréquens ſont les philities §. Rois, magiſtrats, ſimples citoyens, tous, s'aſſemblent pour prendre leurs repas, dans des ſalles où ſont dreſſées quantité de tables, le plus ſouvent de 15 couverts chacune. Les convives d'une table ne ſe mêlent point avec

* Ce fromage eſt encore eſtimé dans le pays.

† Je conjecture que le brouet noir ſe faiſoit avec du jus exprimé d'une pièce de porc auquel on ajoutoit du vinaigre & du ſel. Il paroit en effet que les cuiſiniers ne pouvoient employer d'autre aſſaiſonnement que le ſel & le vinaigre.

‡ Cette boiſſon eſt encore en uſage dans le pays.

§ Ces repas ſont appelés, par quelques auteurs, Phidities; par pluſieurs autres, Philities, qui paroit être leur vrai nom, & qui déſigne des aſſociations d'amis.

ceux

ceux d'une autre, & forment une société d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de tous ceux qui la composent. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. On leur sert du brouet noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies separément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pèsent à peine un quart de mine*. Ils ont du vin, des gâteaux ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, du poisson & différentes espèces de gibier. Ceux qui offrent des sacrifices, ou qui vont à la chasse, peuvent à leur retour manger chez eux; mais ils doivent envoyer à leurs commensaux une partie du gibier ou de la victime. Auprès de chaque couvert on place un morceau de mie de pain pour s'essuyer les doigts.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole; ils parlent avec précision, & sont écoutés avec respect.

A la décence se joint la gaîté. Lycurgue en fit un précepte aux convives; & c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire. Mais les propos qui réveillent la joie, ne doivent avoir rien d'offensant; & le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistans, ne doit point se communiquer au-dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par-là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres, pour y prendre des leçons de sagesse & de plaisanterie.

Soit que les repas publics aient été établis dans une ville, à l'imitation de ceux qu'on prenoit dans un champ; soit qu'ils tirent leur origine d'une autre cause, il est certain qu'ils produisent dans un petit état, des effets merveilleux pour le maintien des lois: pendant la paix, l'union, la tempérance, l'égalité; pendant la guerre, un nouveau motif de voler au secours d'un citoyen avec lequel on est en communauté de sacrifices ou de libations. Minos les avoit ordonnés dans ses états; Lycurgue adopta cet usage, avec quelques différences remarquables. En Crète, la dépense se prélève sur les revenus de la république; à Lacédémone, sur ceux des parti-

* Environ trois onces & demie.

culiers

culiers, obligés de fournir par mois une certaine quantité de farine d'orge, de vin, de fromage, de figues & même d'argent. Par cette contribution forcée, les plus pauvres risquent d'être exclus des repas en commun, & c'est un défaut qu'Aristote reprochoit aux lois de Lycurgue: d'un autre côté, Platon blâmoit Minos & Lycurgue de n'avoir pas soumis les femmes à la vie commune. Je m'abstiens de décider entre de si grands politiques & de si grands législateurs.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire; d'autres savent à peine compter: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie & des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poësies d'Homère, de Terpandre & de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'ame. Leur théatre n'est destiné qu'à leurs exercices; ils n'y représentent ni tragédies ni comédies, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'usage de ces drames. Quelques uns, en très petit nombre, ont cultivé avec succès la poësie lyrique. Alcman, qui vivoit il y a trois siècles environ, s'y est distingué; son style a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte Dorien qu'on parle à Lacédémone; mais il étoit animé d'un sentiment qui adoucit tout. Il avoit consacré toute sa vie à l'amour, & il chanta l'amour toute sa vie.

Ils aiment la musique qui produit l'enthousiasme de la vertu: sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les mœurs, & rejettent les innovations qui pourroient altérer sa simplicité.

On peut juger par les traits suivans de leur aversion pour la réthorique. Un jeune Spartiate s'étoit exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire. Il y revint, & les Ephores le firent punir, pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes. Pendant la guerre du Péloponèse, un autre Spartiate fut envoyé vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; &, comme il vit les ambassadeurs Athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissoient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, & les montrant au satrape, il lui dit: Choisis. Deux siècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Egée, pressés par la famine, s'adressèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur: Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, & nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second en lui recommandant d'être bien concis. Il vint, & commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine; le sac étoit vide: l'assemblée résolut aussitôt d'approvisionner l'île; mais

elle

elle avertit le député de n'être plus si prolixe une autre fois. En effet il leur avoit dit qu'il falloit remplir le sac.

Ils méprisent l'art de la parole, ils en estiment le talent. Quelques uns l'ont reçu de la nature, & l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation & des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pausanias & de Léonidas. Ce général, qui, pendant la guerre du Péloponèse, soutint en Macédoine l'honneur de sa patrie, Brasidas passoit pour éloquent aux yeux mêmes de ces Athéniens qui mettent tant de prix à l'éloquence.

Celle des Lacédémoniens va toujours au but, & y parvient par les voies les plus simples. Des sophistes étrangers ont quelquefois obtenu la permission d'entrer dans leur ville, & de parler en leur présence. Accueillis, s'ils annoncent des vérités utiles, on cesse de les écouter, s'ils ne cherchent qu'à éblouir. Un de ces sophistes nous proposoit un jour d'entendre l'éloge d'Hercule. „ D'Hercule? s'écria aussitôt Antalcidas; eh! qui s'avise de le blâmer? „

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'ils regardent comme superflues; & l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faisoit des reproches: Nous sommes en effet les seuls à qui vous n'avez pas pu enseigner vos vices. N'appliquant leur esprit qu'à des connoissances absolument nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes & plus propres à s'assortir & à se placer; car les idées fausses sont comme des pièces irrégulières qui ne peuvent entrer dans la construction d'un édifice.

Ainsi, quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus & les autres sages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu m'a souvent étonné. Je croyois m'entretenir avec des gens ignorans & grossiers; mais bientôt il sortoit de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, & perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent, s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire. S'ils en ont trop, ils font des excuses: ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style diffus ne convient qu'à l'esclave qui prie; en effet, comme la prière, il semble se traîner aux piés & se replier autour de celui qu'on veut persuader. Le style concis, au contraire, est imposant & fier: il convient au maître qui commande: il s'assortit au caractère des Spartiates qui l'employent fréquemment dans leurs entretiens

tiens & dans leurs lettres. Des reparties aussi promptes que l'éclair, laissent après elles, tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & de leur patrie.

On louoit la bonté du jeune roi Charilaüs: ,, Comment ,, seroit-il bon, répondit l'autre roi, puisqu'il l'est, même pour ,, les méchans? ,, Dans une ville de la Grèce, le héraut, chargé de la vente des esclaves, dit tout haut: ,, Je vends un ,, Lacédémonien. Dis plutôt un prisonnier, s'écria celui-ci ,, en lui mettant la main sur la bouche. ,, Les généraux du roi de Perse demandoient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptoient suivre la négociation? ,, Si elle ,, échoue, répondirent-ils, comme particuliers; si elle réussit, ,, comme ambassadeurs. ,,

On remarque la même précision dans les lettres qu'écrivent les magistrats, dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les Ephores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ou n'interrompît ses exercices accoutumés, ne lui écrivirent que ces mots: ,, Ne vous promenez point. ,, La défaite la plus désastreuse, la victoire la plus éclatante, sont annoncées avec la même simplicité. Lors de la guerre du Péloponèse, leur flotte, qui étoit sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade, un officier écrivit aux Ephores: ,, La bataille ,, est perdue. Mindare est mort. Point de vivres ni de res- ,, sources. ,, Peu de temps après, ils reçurent de Lysander, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes: ,, Athènes est prise. Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse & la plus utile pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas, d'après ces exemples, que les Spartiates, condamnés à une raison trop sévère, n'osent dérider leur front. Ils ont cette disposition à la gaîté que procurent la liberté de l'esprit, & la conscience de la santé. Leur joie se communique rapidement parce qu'elle est vive & naturelle: elle est entretenue par des plaisanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offensant, diffèrent essentiellement de la bouffonnerie & de la satire. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir & de les rendre. Elles cessent dès que celui qui en est l'objet demande qu'on l'épargne.

C'est avec de pareils traits qu'ils repoussent quelquefois les prétentions ou l'humeur. J'étois un jour avec le roi Archidamus; Périander, son médecin, lui présenta des vers qu'il venoit d'achever. Le prince les lut, & lui dit avec amitié: ,, Eh! pourquoi de si bon médecin, vous faites-vous si mau- ,, vais poëte? ,, Quelques années après, un vieillard, se plaignant au roi Agis de quelques infractions faites à la loi

s'écrioit que tout étoit perdu : „ Cela eſt ſi vrai, répondit Agis „ en ſouriant, que, dans mon enfance, je l'entendois dire à „ mon père, qui, dans ſon enfance, l'avoit entendu dire au „ ſien. „

Les arts lucratifs, & ſur-tout ceux de luxe, ſont ſévèrement interdits aux Spartiates. Il leur eſt défendu d'altérer, par des odeurs, la nature de l'huile, & par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainſi, point de parfumeurs & preſque point de teinturiers parmi eux. Ils ne devoient connoître ni l'or ni l'argent, ni par conſéquent ceux qui mettent ces métaux en œuvre. A l'armée, ils peuvent exercer quelques profeſſions utiles, comme celles de héraut, de trompette, de cuiſinier, à condition que le fils ſuivra la profeſſion de ſon père, comme cela ſe pratique en Egypte.

Ils ont une telle idée de la liberté, qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains. Un d'entre eux, à ſon retour d'Athènes, me diſoit : Je viens d'une ville où rien n'eſt déſhonnête. Par là, il déſignoit, & ceux qui procuroient des courtiſanes à prix d'argent, & ceux qui ſe livroient à de petits trafics. Un autre, ſe trouvant dans la même ville, apprit qu'un particulier venoit d'être condamné à l'amende pour cauſe d'oiſiveté ; il voulut voir, comme une choſe extraordinaire, une citoyen puni dans une république, pour s'être affranchi de toute eſpèce de ſervitude.

Sa ſurpriſe étoit fondée, ſur ce que les lois de ſon pays tendent ſur-tout à délivrer les ames des intérêts factices & des ſoins domeſtiques. Ceux qui ont des terres, ſont obligés de les affermer à des Hilotes; ceux, entre qui s'élèvent des différends, de les terminer à l'amiable; car il leur eſt défendu de conſacrer les momens précieux de leur vie à la pourſuite d'un procès, ainſi qu'aux opérations du commerce, & autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter ſa fortune, ou ſe diſtraire de ſon exiſtence.

Cependant ils ne connoiſſent pas l'ennui, parce qu'ils ne ſont jamais ſeuls, jamais en repos. La nage, la lutte, la courſe, la paume, les autres exercices du gymnaſe, & les évolutions militaires, rempliſſent une partie de leur journée ; enſuite ils ſe font un devoir & un amuſement d'aſſiſter aux jeux & aux combats des jeunes élèves; de-là, ils vont aux Leſchès : ce ſont des ſalles diſtribuées dans les différens quartiers de la ville, où les hommes de tout âge ont coutume de s'aſſembler. Ils ſont très ſenſibles aux charmes de la converſation : elle ne roule preſque jamais ſur les intérêts & les projets des nations ; mais ils écoutent, ſans ſe laſſer, les leçons des perſonnes âgées ;

ils

ils entendent volontiers raconter l'origine des hommes, des héros & des villes. La gravité de ces entretiens eſt tempérée par des ſaillies fréquentes.

Ces aſſemblées, ainſi que les repas & les exercices publics, ſont toujours honorées de la préſence des vieillards. Je me ſers de cette expreſſion, parce que la vieilleſſe, dévouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faîte de l'honneur. Les autres citoyens, & ſur-tout les jeunes gens, ont pour lui les égards qu'ils exigeront à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de ſe lever quand il paroit, de ſe taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les aſſemblées de la nation, & dans les ſalles du gymnaſe; ainſi les citoyens qui ont ſervi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, ſont reſpectés, les uns, comme les dépoſitaires de l'expérience, les autres, comme ces monumens dont on ſe fait une religion de conſerver les débris.

Si l'on conſidère maintenant que les Spartiates conſacrent une partie de leur temps à la chaſſe & aux aſſemblées générales, qu'ils célèbrent un grand nombre de fêtes, dont l'éclat eſt rehauſſé par le concours de la danſe & de la muſique, & qu'enfin les plaiſirs communs à toute une nation, ſont toujours plus vifs que ceux d'un particulier, loin de plaindre leur deſtinée, on verra qu'elle leur ménage une ſucceſſion non interrompue de momens agréables, & de ſpectacles intéreſſans. Deux de ces ſpectacles avoient excité l'admiration de Pindare; c'eſt-là, diſoit-il, que l'on trouve le courage bouillant des jeunes guerriers, toujours adouci par la ſageſſe conſommée des vieillards; & les triomphes brillans des Muſes, toujours ſuivis des tranſports de l'alégreſſe publique.

Leurs tombeaux ſans ornemens, ainſi que leurs maiſons, n'annoncent aucune diſtinction entre les citoyens; il eſt permis de les placer dans la ville, & même auprès des temples. Les pleurs & les ſanglots n'accompagnent ni les funérailles, ni les dernières heures du mourant: car les Spartiates ne ſont pas plus étonnés de ſe voir mourir, qu'ils ne l'avoient été de ſe trouver en vie; perſuadés que c'eſt à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils ſe ſoumettent aux ordres de la nature avec la même réſignation qu'aux beſoins de l'état.

Les femmes ſont grandes, fortes, brillantes de ſanté, preſque toutes fort belles. Mais ce ſont des beautés ſévères & impoſantes; elles auroient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour ſa Minerve, à peine quelques uns à Praxitèle, pour ſa Vénus.

Leur habillement confifte dans une tunique ou efpèce de chemife courte, & dans une robe qui defcend jufqu'aux talons. Les filles, obligées de confacrer tous les momens de la journée, à la lutte, à la courfe, au faut, à d'autres exercices pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger & fans manches, qui s'attache aux épaules avec des agrafes, & que leur ceinture tient relevé au deffus des genoux : fa partie inférieure eft ouverte de chaque côté, de forte que la moitié du corps refte à découvert. Je fuis très éloigné de juftifier cet ufage ; mais j'en vais rapporter les motifs & les effets, d'après la réponfe de quelques Spartiates à qui j'avois témoigné ma furprife.

Lycurgue ne pouvoit foumettre les filles aux mêmes exercices que les hommes, fans écarter tout ce qui pouvoit contrarier leurs mouvemens. Il avoit fans doute obfervé que l'homme ne s'eft couvert qu'après s'être corrompu ; que fes vêtemens fe font multipliés à proportion de fes vices ; que les beautés qui le féduifent, perdent fouvent leurs attraits à force de fe montrer ; & qu'enfin, les regards ne fouillent que les ames déjà fouillées. Guidé par ces réflexions, il entreprit d'établir par fes lois, un tel accord de vertus entre les deux fexes, que la témérité de l'un feroit réprimée, & la foibleffe de l'autre, foutenue. Ainfi, peu content de décerner la peine de mort à celui qui déshonoreroit une fille, il accoutuma la jeuneffe de Sparte à ne rougir que du mal. La pudeur, dépouillée d'une partie de fes voiles, fut refpectée de part & d'autre, & les femmes de Lacédémone fe diftinguèrent par la pureté de leurs mœurs. J'ajoute que Lycurgue a trouvé des partifans parmi les philofophes. Platon veut que, dans fa république, les femmes de tout âge s'exercent dans le gymnafe, n'ayant que leurs vertus pour vêtemens.

Une Spartiate paroit en public à vifage découvert, jufqu'à ce qu'elle foit mariée. Après fon mariage, comme elle ne doit plaire qu'à fon époux, elle fort voilée ; &, comme elle ne doit être connue que de lui feul, il ne convient pas aux autres de parler d'elle avec éloge ; mais ce voile fombre & ce filence refpectueux, ne font que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes ne font moins furveillées & moins contraintes ; nulle part elles n'ont moins abufé de la liberté. L'idée de manquer à leur époux, leur eût paru autrefois auffi étrange que celle d'étaler la moindre recherche dans leur parure : quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même fageffe ni la même modeftie, elles font beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles

Elles ont auſſi un caractère plus vigoureux, & l'emploient avec ſuccès pour aſſujettir leurs époux, qui les conſultent volontiers, tant ſur leurs affaires que ſur celles de la nation. On a remarqué que les peuples guerriers ſont enclins à l'amour; l'union de Mars & de Vénus ſemble atteſter cette vérité ; & l'exemple des Lacédémoniens ſert à la confirmer. Une étrangère diſoit un jour à la femme du roi Léonidas: “ Vous êtes les ſeules qui preniez de l'aſcendant ſur les hom-,, mes. Sans doute, répondit-elle, parce que nous ſommes ,, les ſeules qui mettions des hommes au monde.,,

Ces ames fortes donnèrent, il y a quelques années, un exemple qui ſurprit toute la Grèce. A l'aſpect de l'armée d'Epaminondas, elles remplirent la ville de confuſion & de terreur. Leur caractère commence-t-il à s'altérer comme leurs vertus? Y a-t-il une fatalité pour le courage? Un inſtant de foibleſſe pourroit-il balancer tant de traits de grandeur & d'élévation qui les ont diſtinguées dans tous les temps, & qui leur échappent tous les jours?

Elles ont une haute idée de l'honneur & de la liberté ; elles la pouſſent quelquefois ſi loin, qu'on ne ſait alors quel nom donner au ſentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivoit à ſon fils qui s'étoit ſauvé de la bataille: “ Il court de mau-,, vais bruits ſur votre compte; faites-les ceſſer, ou ceſſez de ,, de vivre.,, En pareille circonſtance, une Athénienne mandoit au ſien: “ Je vous ſais bon gré de vous être ,, conſervé pour moi.,, Ceux-mêmes qui voudroient excuſer la ſeconde, ne pourroient s'empêcher d'admirer la première ; ils ſeroient également frappés de la réponſe d'Argiléonis, mère du célèbre Braſidas: des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuſe de ſon fils, ajoutoient que jamais Lacédémone n'avoit produit un ſi grand général. “ Etrangers, leur dit-elle, ,, mon fils étoit un brave homme; mais apprenez que Sparte ,, poſsède pluſieurs citoyens qui valent mieux que lui.,,

Ici la nature eſt ſoumiſe, ſans être étouffée; & c'eſt en cela que réſide le vrai courage. Auſſi les Ephores décernèrent-ils des honneurs ſignalés à cette femme. Mais qui pourroit entendre, ſans friſſonner, une mère à qui l'on diſoit: “ Votre fils vient d'être tué ſans avoir quitté ſon rang, & qui ,, répondit auſſitôt: Qu'on l'enterre & qu'on mette ſon frère ,, à ſa place?,, & cette autre qui attendoit au faux-bourg la nouvelle du combat? Le courier arrive: elle l'interroge. “ Vos cinq enfans ont péri.—Ce n'eſt pas là ce que je te de-,, mande; ma patrie n'a-t-elle rien à craindre?—Elle triom-,, phe.—Eh bien! je me réſigne avec plaiſir à ma perte.,, Qui pourroit encore voir ſans terreur ces femmes qui donnent

la mort à leurs fils convaincus de lâcheté ? & celles qui, accourues au champ de bataille, se font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un œil inquiet les blessures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou déshonorer son trépas ; &, après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou se confinent chez elles, pour cacher leurs larmes & leur honte ? *

Ces excès, ou plutôt ces forfaits de l'honneur, outrepassent si fort la portée de la grandeur qui convient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatisme de la gloire. En voici la raison. Chez eux, l'amour de la patrie est une vertu qui fait des choses sublimes ; dans leurs épouses, une passion qui tente des choses extraordinaires. La beauté, la parure, la naissance, les agrémens de l'esprit n'étant pas assez estimés à Sparte, pour établir des distinctions entre les femmes, elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre & sur la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils donnent ; après leur mort, elles héritent de la célébrité qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui les rend féroces, & qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition & de la vanité.

A cette élévation d'ame, qu'elles montrent encore par intervalles, succèderont bientôt, sans la détruire entièrement, des sentimens ignobles ; & leur vie ne sera plus qu'un mélange de petitesse & de grandeur, de barbarie & de volupté. Déjà plusieurs d'entre elles se laissent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaisirs. Les Athéniens qui blâmoient hautement la liberté qu'on laissoit aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénérer en licence. Les philosophes même reprochent à Lycurgue de ne s'être occupé que le l'éducation des hommes.

Nous examinerons cette accusation dans un autre chapitre, & nous remonterons en même temps aux causes de la décadence survenue aux mœurs des Spartiates. Car il faut l'avouer, ils ne sont plus ce qu'ils étoient il y a un siècle. Les uns s'énorgueillissent impunément de leurs richesses, d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentoient de mériter. Il n'y a pas longtemps qu'on a découvert une courtisane aux environs de Sparte ; &, ce qui n'est pas moins dan-

* Ce dernier fait, et d'autres à peu-près semblables, paroissent être postérieurs au temps où les lois de Lycurgue étoient rigoureusement observées. Ce ne fut qu'après leur décadence qu'un faux héroïsme s'empara des femmes et des enfans de Sparte.

gereux,

gereux, nous avons vu la fœur du Roi Agéfilas, Cynifca, envoyer, à Olympie un char attelé de quatre chevaux, pour y difputer le prix de la courfe, des poëtes célébrer fon triomphe, & l'état élever un monument en fon honneur.

Néanmoins, dans leur dégradation, ils confervent encore des reftes de leur ancienne grandeur. Vous ne les verrez point recourir aux diffimulations, aux baffeffes, à tous ces petits moyens qui aviliffent les ames: ils font avides fans avarice, ambitieux fans intrigues. Les plus puiffans ont affez de pudeur pour dérober aux yeux la licence de leur conduite; ce font des transfuges qui craignent les lois qu'ils ont violées, & regrettent les vertus qu'ils ont perdues.

J'ai vu en même temps des Spartiates dont la magnanimité invitoit à s'élever jufqu'à eux. Ils fe tenoient à leur hauteur fans effort, fans oftentation, fans être attirés vers la terre par l'éclat des dignités ou par l'efpoir des récompenfes. N'exigez aucune baffeffe de leur part; ils ne craignent ni l'indigence, ni la mort. Dans mon dernier voyage à Lacédémone, je m'entretenois avec Talécrus qui étoit fort pauvre, & Damindas qui jouiffoit d'une fortune aifée. Il furvint un de ces hommes que Philippe, Roi de Macédoine, foudoyoit pour lui acheter des partifans. Il dit au premier: " Quel bien avez vous? le néceffaire, répondit Talécrus, en lui tournant le ,, dos.,, Il menaça le fecond du courroux de Philippe. Homme lâche! répondit Damindas, eh! que peut ton maî- ,, tre contre des hommes qui méprifent la mort?,,

En contemplant à loifir ce mélange de vices naiffans & de vertus antiques, je me croyois dans une forêt que la flamme avoit ravagée; j'y voyois des arbres réduits en cendres, d'autres à moitié confumés, & d'autres qui, n'ayant reçu aucune atteinte, portoient fièrement leurs têtes dans les cieux.

Fin du Chapitre quarante-huitième.

CHAPITRE XLIX.

De la Religion & des Fêtes des Spartiates.

LES objets du culte public n'infpirent à Lacédémone qu'un profond refpect, qu'un filence abfolu. On ne s'y permet à leur égard ni difcuffions, ni doutes; adorer les dieux, honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi les héros auxquels ils ont élevé des temples, des autels ou des ftatues, on diftingue Hercule, Caftor, Pollux, Achille,

Achille, Ulyſſe, Lycurgue, &c. Ce qui doit ſurprendre ceux qui ne connoiſſent pas les différentes traditions des peuples, c'eſt de voir Hélène partager avec Ménélas des honneurs preſque divins, & la ſtatue de Clytemneſtre placée auprès de celle d'Agamemnon.

Les Spartiates ſont fort crédules. Un d'entre eux crut voir pendant la nuit un ſpectre errant autour d'un tombeau, il le pourſuivoit la lance levée, & lui crioit: Tu as beau faire, tu mourras une ſeconde fois. Ce ne ſont pas les prêtres qui entretiennent la ſuperſtition; ce ſont les Ephores; ils paſſent quelquefois la nuit dans le temple de Paſiphaé, &, le lendemain, ils donnent leurs ſonges comme des réalités.

Lycurgue, qui ne pouvoit dominer ſur les opinions religieuſes, ſupprima les abus qu'elles avoient produits. Par-tout ailleurs, on doit ſe préſenter aux dieux avec des victimes ſans tache, quelquefois avec l'appareil de la magnificence; à Sparte, avec des offrandes de peu de valeur, & la modeſtie qui convient à des ſupplians. Ailleurs, on importune les dieux par des prières [illegible] & longues; à Sparte, on ne leur demande que la grace de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes; & cette formule eſt terminée par ces mots, dont les ames fières ſentiront la profondeur: " Donnez-nous ,, la force de ſupporter l'injuſtice.,, L'aſpect des morts n'y bleſſe point les regards, comme chez les nations voiſines. Le deuil n'y dure que onze jours; ſi la douleur eſt vraie, on ne doit pas en borner le temps; ſi elle eſt fauſſe, il ne faut pas en prolonger l'impoſture.

Il ſuit de-là, que, ſi le culte des Lacédémoniens eſt, comme celui des autres Grecs, ſouillé d'erreurs & de préjugés dans la théorie, il eſt du moins plein de raiſon & de lumières dans la pratique.

Les Athéniens ont cru fixer la victoire chez eux, en la repréſentant ſans ailes; par la même raiſon, les Spartiates ont repréſenté quelquefois Mars & Vénus chargés de chaînes. Cette nation guerrière a donné des armes à Vénus, & mis une lance entre les mains de tous les dieux & de toutes les déeſſes. Elle a placé la ſtatue de la Mort à côté de celle du Sommeil, pour s'accoutumer à les regarder du même œil. Elle a conſacré un temple aux Muſes, parce qu'elle marche aux combats aux ſons mélodieux de la flûte ou de la lyre; un autre à Neptune qui ébranle la terre, parce qu'elle habite un pays ſujet à de fréquentes ſecouſſes; un autre à la Crainte, parce qu'il eſt des craintes ſalutaires, telle que celle des lois.

Un grand nombre de fêtes rempliſſent ſes loiſirs. J'ai vu dans la plupart trois chœurs marcher en ordre, & faire retentir

tir les airs de leurs chants; celui des vieillards prononcer ces mots:

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

celui des hommes faits, répondre:

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

& celui des enfans, poursuivre

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

J'ai vu dans les fêtes de Bacchus, des femmes au nombre de onze, se disputer le prix de la course. J'ai suivi les filles de Sparte, lorsqu'au milieu des transports de la joie publique, placées sur des chars, elles se rendoient au bourg de Thérapné, pour présenter leurs offrandes au tombeau de Ménélas & d'Hélène.

Pendant les fêtes d'Appollon, surnommé Carnéen, qui reviennent tous les ans vers la fin de l'été, & qui durent neuf jours, j'assistai au combat que se livrent les joueurs de cythare; je vis dresser autour de la ville neuf cabanes ou feuillées en forme de tentes. Chaque jour de nouveaux convives au nombre de quatre-vingt-un, neuf pour chaque tente, y venoient prendre leurs repas; des officiers, tirés au sort, entretenoient l'ordre, & tout s'exécutoit à la voix du héraut public. C'étoit l'image d'un camp; mais on n'en étoit pas plus disposé à la guerre; car rien ne doit interrompre ces fêtes, & quelque pressant que soit le danger, on attend qu'elles soient terminées pour mettre l'armée en campagne.

Le même respect retient les Lacédémoniens chez eux pendant les fêtes d'Hyacinthe, célébrées au printemps, sur-tout par les habitans d'Amyclæ. On disoit qu'Hyacinthe, fils d'un roi de Lacédémone, fut tendrement aimé d'Apollon, que Zéphyre, jaloux de sa beauté, dirigea le palet qui lui ravit le jour, & qu'Apollon, qui l'avoit lancé, ne trouva d'autre soulagement à sa douleur, que de métamorphoser le jeune prince en une fleur qui porte son nom. On institua des jeux qui se renouvellent tous les ans. Le premier & le troisième jour ne présentent que l'image de la tristesse & du deuil; le second est un jour d'alégresse: Lacédémone s'abandonne à l'ivresse de la joie; c'est un jour de liberté: les esclaves mangent à la même table que leurs maîtres.

De tous côtés on voit des chœurs de jeunes garçons revêtus d'une simple tunique, les uns jouant de la lyre, ou célébrant

brant Hyacinthe par de vieux cantiques accompagnés de la flûte; d'autres, exécutant des danſes; d'autres à cheval, faiſant briller leur adreſſe, dans le lieu deſtiné aux ſpectacles.

Bientôt la Pompe ou proceſſion ſolennelle s'avance vers Amyclæ, conduite par un chef, qui, ſous le nom de légat, doit offrir au temple d'Apollon, les vœux de la nation: dès qu'elle eſt arrivée, on achève les apprêts d'un pompeux ſacrifice, & l'on commence par répandre, en forme de libation, du vin & du lait dans l'intérieur de l'autel qui ſert de baſe à la ſtatue. Cet autel eſt le tombeau d'Hyacinthe. Tout autour ſont rangés 20 ou 25 jeunes garçons & autant de jeunes filles, qui font entendre des concerts raviſſans, en préſence de pluſieurs magiſtrats de Lacédémone.* Car dans cette ville, ainſi que dans toute la Grèce, les cérémonies religieuſes intéreſſent le gouvernement; les Rois & leurs enfans ſe font un devoir d'y figurer. On a vu dans ces derniers temps Agéſilas, après des vicloires éclatantes, ſe placer dans le rang qui lui avoit été aſſigné par le maître du chœur, &, confondu avec les ſimples citoyens, entonner avec eux l'hymne d'Apollon aux fêtes d'Hyacinthe.

La diſcipline des Spartiates eſt telle que leurs plaiſirs ſont toujours accompagnés d'une certaine décence; dans les fêtes mêmes de Bacchus, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, perſonne n'oſe s'écarter de la loi qui défend l'uſage immodéré du vin.

Fin du Chapitre quarante-neuvième.

CHAPITRE L.

Du Service militaire chez les Spartiates.

LES Spartiates ſont obligés de ſervir depuis l'âge de 20 ans juſqu'à celui de 60: au-delà de ce terme, on les diſpenſe de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

* Parmi les inſcriptions que M. l'abbé Fourmont avoit découvertes en Laconie, il en eſt deux qui ſont du ſeptième, & peut-être même de la fin du huitième ſiècle avant J. C. Au nom du légat ou du chef d'une députation ſolennelle, ΠΡΕΣΒΕΥΣ, elles joignent les noms de pluſieurs magiſtrats, & ceux des jeunes garçons & des jeunes filles qui avoient figuré dans les chœurs, & qui ſur l'un de ces monumens ſont nommés *Hyalcades*. Cette expreſſion, ſuivant Héſichius, déſignoit parmi les Spartiates des chœurs d'enfans. J'ai penſé qu'il étoit queſtion ici de la pompe des Hyacinthes.

Il faut obſerver que parmi les jeunes filles qui compoſoient un des chœurs, on trouve le nom de Lycorias, fille de Deuximadus ou Zeuxidamus, roi de Lacédémone, qui vivoit vers l'an 700 avant J. C.

Quand

Quand il s'agit de lever des troupes, les Ephores, par la voix du héraut, ordonnent aux citoyens âgés depuis 20 ans jusqu'à l'âge porté dans la proclamation, de se présenter pour servir dans l'infanterie pesamment armée, ou dans la cavalerie; la même injonction est faite aux ouvriers destinés à suivre l'armée.

Comme les citoyens sont divisés en cinq tribus, on a partagé l'infanterie pesante en cinq régimens, qui sont, pour l'ordinaire commandés par autant de Polémarques; chaque régiment est composé de quatre bataillons, de huit pentécostyes, & de seize énomoties ou compagnies.

En certaines occasions, au lieu de faire marcher tout le régiment, on détache quelques bataillons; &, alors, en doublant ou quadruplant leurs compagnies, on porte chaque bataillon à 256 hommes, ou même à 512. Je cite des exemples & non des règles; car le nombre d'hommes par énomotie, n'est pas toujours le même; & le général, pour dérober la connoissance de ses forces à l'ennemi, souvent la composition de son armée. Outre les cinq régimens, il existe un corps de 600 hommes d'élite, qu'on appelle scirites, & qui ont quelquefois décidé de la victoire.

Les principales armes du fantassin sont la pique & le bouclier; je ne compte pas l'épée, qui n'est qu'une espèce de poignard qu'il porte à sa ceinture. C'est sur la pique qu'il fonde ses espérances; il ne la quitte presque point, tant qu'il est à l'armée. Un étranger disoit à l'ambitieux Agésilas: " Où „ fixez-vous donc les bornes de la Laconie? Au bout de „ nos piques, répondit-il. „

Ils couvrent leur corps d'un bouclier d'airain, de forme ovale, échancré des deux côtés & quelquefois d'un seul, terminé en pointe aux deux extrémités, & chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque on reconnoit la nation; mais il en faut une autre pour reconnoître chaque soldat, obligé, sous peine d'infamie, de rapporter son bouclier; il fait graver dans le champ le symbole qu'il s'est approprié. Un d'entre eux s'étoit exposé aux plaisanteries de ses amis, en choisissant pour emblême une mouche de grandeur naturelle. " J'approcherai si fort de l'ennemi, leur „ dit il, qu'il distinguera cette marque. „

Le soldat est revêtu d'une casaque rouge. On a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne s'apperçoive pas du sang qu'il a fait couler.

Le roi marche à la tête de l'armée, précédé du corps des scirites, ainsi que des cavaliers envoyés à la découverte. Il offre fréquemment des sacrifices, auxquels assistent les chefs

des troupes Lacédémoniennes, & ceux des alliés. Souvent il change de camp, ſoit pour protéger les terres de ces derniers, ſoit pour nuire à celles des ennemis.

Tous les jours, les ſoldats ſe livrent aux exercices du gymnaſe. La lice eſt tracée aux environs du camp. Après les exercices du matin, ils ſe tiennent aſſis par terre juſqu'au dîner; après ceux du ſoir, ils ſoupent, chantent des hymnes en l'honneur des dieux, & ſe couchent ſur leurs armes. Divers amuſemens rempliſſent les intervalles de la journée; car ils ſont alors aſtreints à moins de travaux qu'avant leur départ, & l'on diroit que la guerre eſt pour eux le temps du repos.

Le jour du combat, le Roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, pendant que les joueurs de flûte font entendre l'air de Caſtor. Il entonne enſuite l'hymne du combat; tous les ſoldats, le front orné de couronnes, le répètent de concert. Après ce moment ſi terrible & ſi beau, ils arrangent leurs cheveux & leurs vêtemens, nettoient leurs armes, preſſent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des traits de gaîté, & marchent en ordre au ſon des flûtes qui excitent & modèrent leur courage. Le roi ſe place dans le premier rang, entouré de 100 jeunes guerriers, qui doivent, ſous peine d'infamie, expoſer leurs jours pour ſauver les ſiens, & de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux jeux publics de la Grèce, & qui regardent ce poſte comme la plus glorieuſe des diſtinctions.

Je ne dis rien des ſavantes manœuvres qu'exécutent les Spartiates avant & pendant le combat: leur tactique paroit d'abord compliquée; mais la moindre attention ſuffit pour ſe convaincre qu'elle a tout prévu, tout facilité, & que les inſtitutions militaires de Lycurgue ſont préférables à celles des autres nations.

Pour tout homme, c'eſt une honte de prendre la fuite; pour les Spartiates, d'en avoir ſeulement l'idée. Cependant leur courage, quoique impétueux & bouillant, n'eſt pas une fureur aveugle: un d'entre eux, au plus fort de la mêlée, entend le ſignal de la retraite, tandis qu'il tient le fer levé ſur un ſoldat abattu à ſes piés; il s'arrête auſſitôt, & dit que ſon premier devoir eſt d'obéir à ſon général.

Cette eſpèce d'hommes n'eſt pas faite pour porter des chaînes; la loi leur crie ſans ceſſe: Plutôt périr que d'être eſclaves. Bias, qui commandoit un corps de troupes, s'étant laiſſé ſurprendre par Iphicrate, ſes ſoldats lui dirent: Quel parti prendre? " Vous, répondit-il, de vous retirer; moi, " de combattre & mourir. "

Ils aiment mieux garder leurs rangs que de tuer quelques hommes de plus; il leur eſt défendu non-ſeulement de pourſuivre l'ennemi, mais encore de le dépouiller, ſans en avoir reçu l'ordre; car ils doivent être plus attentifs à la victoire qu'au butin. 300 Spartiates veillent à l'obſervation de cette loi.

Si le général dans un premier combat a perdu quelques ſoldats, il doit en livrer un ſecond pour les retirer.

Quand un ſoldat a quitté ſon rang, on l'oblige de reſter pendant quelque temps debout, appuyé ſur ſon bouclier à la vue de toute l'armée.

Les exemples de lâcheté, ſi rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie; il ne peut aſpirer à aucun emploi; s'il eſt marié, aucune famille ne veut s'allier à la ſienne; s'il ne l'eſt pas, il ne peut s'allier à une autre; il ſemble que cette tache ſouilleroit toute ſa poſtérité.

Ceux qui périſſent dans le combat, ſont enterrés, ainſi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge & un rameau d'olivier, ſymbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils ſe ſont diſtingués, leurs tombeaux ſont décorés de leurs noms, & quelquefois de la figure d'un lion; mais ſi un ſoldat a reçu la mort en tournant le dos à l'ennemi, il eſt privé de la ſépulture.

Aux ſuccès de la bravoure, on préfère ceux que ménage la prudence. On ne ſuſpend point aux temples les dépouilles de l'ennemi. Des offrandes enlevées à des lâches, diſoit le roi Cléomène, ne doivent pas être expoſées aux regards des dieux, ni à ceux de notre jeuneſſe. Autrefois la victoire n'excitoit ni joie ni ſurpriſe; de nos jours un avantage remporté par Archidamus, fils d'Agéſilas, produiſit des tranſports ſi vifs parmi les Spartiates, qu'il ne reſta plus aucun doute ſur leur décadence.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes ſans expérience, qui n'ont pas aſſez de vigueur ou de zèle. C'eſt le citoyen riche qui fournit les armes, & entretient le cheval. Si ce corps a remporté quelques avantages, il les a dus aux cavaliers étrangers que Lacédémone prenoit à ſa ſolde. En général les Spartiates aiment mieux ſervir dans l'infanterie: perſuadés que le vrai courage ſe ſuffit à lui-même, ils veulent combattre corps à corps. J'étois auprès du roi Archidamus, quand on lui préſenta le modèle d'une machine à lancer des traits nouvellement inventée en Sicile. Après l'avoir examinée avec attention: C'en eſt fait, dit-il, de la valeur.

La Laconie pourroit entretenir 3000 hommes d'infanterie peſante, & 1500 hommes de cavalerie; mais, ſoit que la po-

pulation n'ait pas été assez favorisée, soit que l'état n'ait point ambitionné de mettre de grandes armées sur pié, Sparte qui a souvent marché en corps de nation contre les peuples voisins, n'a jamais employé dans les expéditions lointaines, qu'un petit nombre de troupes nationales. Elle avoit, il est vrai, 45,000 hommes à la bataille de Platée; mais on n'y comptoit que 5000 Spartiates & autant de Lacédémoniens; le reste étoit composé d'Hilotes. On ne vit à la bataille de Leuctres que 700 Spartiates.

Ce ne fut donc pas à ses propres forces qu'elle dut sa supériorité; & si, au commencement de la guerre du Péloponèse, elle fit marcher 60,000 hommes contre les Athéniens, c'est que les peuples de cette presqu'île, unis la plupart depuis plusieurs siècles avec elle, avoient joint leurs troupes aux siennes. Dans ces derniers temps ses armées étoient composées de quelques Spartiates & d'un corps de néodames ou affranchis, auxquels on joignoit, suivant les circonstances, des soldats de Laconie, & un plus grand nombre d'autres, fournis par les villes alliées.

Après la bataille de Leuctres, Epaminondas, ayant rendu la liberté à la Messénie, que les Spartiates tenoient asservie depuis long-temps, leur ôta les moyens de se recruter dans cette province; & plusieurs peuples du Péloponèse les ayant abandonnés, leur puissance, autrefois si redoutable est tombée dans un état de foiblesse dont elle ne se relèvera jamais.

Fin du Chapitre cinquantième.

CHAPITRE LI.

Défense des lois de Lycurgue : causes de leur décadence.

J'AI dit plus haut que Philotas étoit parti pour Athènes le lendemain de notre arrivée à Lacédémone. Il ne revenoit point, j'en étois inquiet: je ne concevois pas comment il pouvoit supporter pendant si long-temps une séparation si cruelle. Avant de l'aller rejoindre, je voulus avoir un second entretien avec Damonax; dans le premier, il avoit considéré les lois de Lycurgue à l'époque de leur vigueur: je les voyois tous les jours céder avec si peu de résistance à des innovations dangereuses, que je commençois à douter de leur ancienne influence. Je saisis la première occasion de m'en expliquer avec Damonax,

Un

Un soir la conversation nous ramenant insensiblement à Lycurgue, j'affectai moins de considération pour ce grand homme. Il semble, lui dis-je, que plusieurs de vos lois vous sont venues des Perses & des Egyptiens. Il me répondit : L'architecte qui construisit le labyrinthe d'Egypte, ne mérite pas moins d'éloges pour en avoir décoré l'entrée avec ce beau marbre de Paros, qu'on fit venir de si loin. Pour juger du génie de Lycurgue, c'est l'ensemble de sa législation qu'il faut considérer. Et c'est cet ensemble, repris-je, qu'on voudroit vous ravir. Les Athéniens & les Crétois, soutiennent que leurs constitutions, quoique différentes entre elles, ont servi de modèles à la vôtre.

Le témoignage des premiers, reprit Damonax, est toujours entaché d'une partialité puérile. Ils ne pensent à nous que pour penser à eux. L'opinion des Crétois est mieux fondée : Lycurgue adopta plusieurs des lois de Minos ; il en rejetta d'autres ; celles qu'il choisit, il les modifia de telle manière, & les assortit si bien à son plan, qu'on peut dire qu'il découvrit ce qu'avoient déjà découvert Minos, & peut-être d'autres avant lui. Comparez les deux gouvernemens : vous y verrez tantôt les idées d'un grand homme perfectionnées par un grand homme encore ; tantôt, des différences si sensibles, que vous aurez de la peine à comprendre comment on a pu les confondre. Je vous dois un exemple de cette opposition de vues : les lois de Minos tolèrent l'inégalité des fortunes, les nôtres la proscrivent ; & de-là devoit résulter une diversité essentielle dans les constitutions & les mœurs des deux peuples. Cependant, lui dis-je, l'or & l'argent ont forcé parmi vous les barrières que leur opposoient des lois insuffisantes ; & vous n'êtes plus, comme autrefois, heureux par les privations, & riches, pour ainsi dire, de votre indigence.

Damonax alloit répondre, lorsque nous entendîmes dans la rue crier à plusieurs reprises : Ouvrez, ouvrez ; car il n'est pas permis à Lacédémone de frapper à la porte. C'étoit lui, c'étoit Philotas. Je courois me jetter entre ses bras, il étoit déjà dans les miens : je le présentai de nouveau à Damonax, qui, le moment d'après, se retira par discrétion. Philotas s'informa de son caractère. Je répondis : il est bon, facile ; il a la politesse du cœur, bien supérieure à celle des manières : ses mœurs sont simples & ses sentimens honnêtes. Philotas en conclut que Damonax étoit aussi ignorant que le commun des Spartiates. J'ajoutai : il se passionne pour les lois de Lycurgue. Philotas trouva qu'il saluoit d'une manière plus gauche que lors de notre première entrevue.

Mon ami étoit si prévenu en faveur de sa nation, qu'il mé-

prisoit les autres peuples, & haïssoit souverainement les Lacédémoniens. Il avoit recueilli contre ces derniers, tous les ridicules dont on les accable sur le théatre d'Athènes, toutes les injures que leur prodiguent les orateurs d'Athènes ; toutes les injustices que leur attribuent les historiens d'Athènes ; tous les vices que les philosophes d'Athènes reprochent aux lois de Lycurgue : couvert de ces armes, il attaquoit sans cesse les partisans de Sparte. J'avois souvent essayé de le corriger de ce travers, & je ne pouvois souffrir que mon ami eût un défaut.

Il étoit revenu par l'Argolide ; de-là, jusqu'à Lacédémone, le chemin est si rude, si scabreux qu'excédé de fatigue, il me dit avant de se coucher : sans doute que, suivant votre louable coutume, vous me ferez grimper sur quelque rocher, pour admirer à loisir les environs de cette superbe ville ? car on ne manque pas ici de montagnes pour procurer ce plaisir aux voyageurs. Demain, répondis-je, nous irons au Ménélaion, éminence située au-de-là de l'Eurotas ; Damonax aura la complaisance de nous y conduire.

Le jour suivant, nous passâmes le Babix, c'est le nom que l'on donne au pont de l'Eurotas. Bientôt s'offrirent à nous les débris de plusieurs maisons construites autrefois sur la rive gauche du fleuve, & détruites dans la dernière guerre par les troupes d'Epaminondas. Mon ami saisit cette occasion pour faire le plus grand éloge du plus grand ennemi des Lacédémoniens ; &, comme Damonax gardoit le silence, il en eut pitié.

En avançant, nous apperçûmes trois ou quatre Lacédémoniens, couverts de manteaux chamarrés de différentes couleurs, & le visage rasé seulement d'un côté. Quelle farce jouent ces gens-là, demanda Philotas ? Ce sont, répondit Damonax, des trembleurs, ainsi nommés pour avoir pris la fuite dans ce combat où nous repoussâmes les troupes d'Epaminondas. Leur extérieur sert à les faire reconnoître, & les humilie si fort, qu'ils ne fréquentent que les lieux solitaires ; vous voyez qu'ils évitent notre présence.

Après avoir, du haut de la colline, parcouru des yeux, & ces belles campagnes qui se prolongent vers le midi, & ces monts sourcilleux qui bornent la Laconie au couchant, nous nous assîmes en face de la ville de Sparte. J'avois à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, qui daignoit à peine fixer ses regards sur cet amas de chaumières irrégulièrement rapprochées. Tel est cependant, lui dis-je, l'humble asyle de cette nation, où l'on apprend de si bonne heure l'art de commander, & l'art plus difficile d'obéir. Philotas me serroit la

main,

main, & me faisoit signe de me taire. J'ajoutai, d'une nation qui ne fut jamais énorgueillie par les succès, ni abattue par les revers. Philotas me disoit à l'oreille : au nom des dieux, ne me forcez pas à parler; vous avez déjà vu que cet homme n'est pas en état de me répondre. Je continuai : qui a toujours eu l'ascendant sur les autres, qui défit les Perses, battit souvent les généraux d'Athènes, & finit par s'emparer de leur capitale ; qui n'est ni frivole, ni inconséquente, ni gouvernée par des orateurs corrompus ; qui dans toute la Grèce....Est souverainement détestée pour sa tyrannie, & méprisée pour ses vices, s'écria Philotas ; & tout de suite rougissant de honte : Pardonnez, dit-il à Damonax, ce mouvement de colère à un jeune homme qui adore sa patrie, & qui ne souffrira jamais qu'on l'insulte. Je respecte ce sentiment, répondit le Spartiate ; Lycurgue en a fait le mobile de nos actions. O mon fils ! celui qui aime sa patrie, obéit aux lois, & dès-lors ses devoirs sont remplis ; la vôtre mérite votre attachement, & je blâmerois Anacharsis d'avoir poussé si loin la plaisanterie, s'il ne nous avoit fourni l'occasion de nous guérir l'un ou l'autre de nos préjugés. La lice vient de s'ouvrir ; vous y paroîtrez avec les avantages que vous devez à votre éducation ; je ne m'y présenterai qu'avec l'amour de la vérité.

Cependant Philotas me disoit tout bas : ce Spartiate a du bon sens ; épargnez-moi la douleur de l'affliger ; détournez, s'il est possible, la conversation. Damonax ! dis-je alors, Philotas a fait un portrait des Spartiates d'après les écrivains d'Athènes ; priez-le de vous le montrer. La fureur de mon ami alloit fondre sur moi ; Damonax la prévint de cette manière : Vous avez outragé ma patrie, je dois la défendre : vous êtes coupable, si vous n'avez parlé que d'après vous ; je vous excuse, si ce n'est que d'après quelques Athéniens ; car je ne présume pas qu'ils aient tous conçu une si mauvaise idée de nous. Gardez-vous de le penser, répondit vivement Philotas ; vous avez parmi eux des partisans qui vous regardent comme des demi-dieux, & qui cherchent à copier vos manières ; mais, je dois l'avouer, nos sages s'expliquent librement sur vos lois & sur vos mœurs.—Ces personnes sont vraisemblablement instruites.—Comment, instruites ! ce sont les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Isocrate, Aristote & tant d'autres. Damonax dissimula sa surprise ; & Philotas, après bien des excuses, reprit la parole :

Lycurgue ne connut pas l'ordre des vertus. Il assigna le premier rang à la valeur : de-là cette foule de maux que les Lacédémoniens ont éprouvés, & qu'ils ont fait éprouver, aux autres.

A peine fut-il mort, qu'ils essayèrent leur ambition sur les peuples voisins : ce fait est attesté par un historien que vous ne connoissez pas, & qui s'appelle Hérodote. Dévorés du desir de dominer, leur impuissance les a souvent obligés de recourir à des bassesses humiliantes, à des injustices atroces : ils furent les premiers à corrompre les généraux ennemis ; les premiers à mendier la protection des Perses, de ces barbares à qui, par la paix d'Antalcidas, ils ont dernièrement vendu la liberté des Grecs de l'Asie.

Dissimulés dans leurs démarches, sans foi dans leurs traités, ils remplacent dans les combats la valeur par des stratagêmes. Les succès d'une nation leur causent des déplaisirs amers ; ils lui suscitent des ennemis, ils excitent ou fomentent les divisions qui la déchirent : dans le siècle dernier, ils proposèrent de détruire Athènes qui avoit sauvé la Grèce, & allumèrent la guerre du Péloponèse qui détruisit Athènes.

En vain Lycurgue s'efforça de les préserver du poison des richesses, Lacédémone en recèle une immense quantité dans son sein ; mais elles ne sont entre les mains que de quelques particuliers qui ne peuvent s'en rassasier. Eux seuls parviennent aux emplois, refusés au mérite qui gémit dans l'indigence. Leurs épouses, dont Lycurgue négligea l'éducation, ainsi que des autres Lacédémoniennes, leurs épouses qui les gouvernent en les trahissant, partagent leur avidité, & par la dissolution de leur vie, augmentent la corruption générale.

Les Lacédémoniens ont une vertu sombre, austère, & fondée uniquement sur la crainte. Leur éducation les rend si cruels, qu'ils voient sans regret couler le sang de leurs enfans, & sans remords, celui de leurs esclaves.

Ces accusations sont bien graves, dit Philotas en finissant, & je ne sais comment vous pourriez y répondre. Par le mot de ce lion, dit le Spartiate, qui à l'aspect d'un groupe, où un animal de son espèce cédoit aux efforts d'un homme, se contenta d'observer que les lions n'avoient point de sculpteurs. Philotas surpris me disoit tout bas : Est-ce qu'il auroit lu les fables d'Esope ? Je n'en sais rien, lui dis-je ; il tient peut-être ce conte de quelque Athénien. Damonax continua : croyez qu'on ne s'occuppe pas plus ici de ce qui se dit dans la place d'Athènes, que de ce qui se passe au-delà des Colonnes d'Hercule. Quoi! reprit Philotas, vous laisserez votre nom rouler honteusement de ville en ville & de génération en génération ? Les hommes étrangers à notre pays & à notre siècle, répondit Damonax, n'oseront jamais nous condamner sur la foi d'une nation toujours rivale & souvent ennemie. Qui sait même si nous n'aurons pas des défenseurs ? — Juste

ciel!

ciel! Et qu'oppoferoient-ils au tableau que je viens de vous préfenter?—Un tableau plus fidèle, & tracé par des mains également habiles. Le voici.

Ce n'eft qu'à Lacédémone & en Crète qu'exifte un véritable gouvernement; on ne trouve ailleurs qu'un affemblage de citoyens, dont les uns font maîtres, & les autres efclaves. A Lacédémone, point d'autres diftinctions entre le roi & le particulier, le riche & le pauvre, que celles qui furent réglées par un légiflateur infpiré des dieux mêmes. C'eft un dieu encore qui guidoit Lycurgue, lorfqu'il tempéra par un Sénat la trop grande autorité des Rois.

Ce gouvernement, où les pouvoirs font fi bien contre-balancés, & dont la fageffe eft généralement reconnue, a fubfifté pendant quatre fiècles, fans éprouver aucun changement effentiel, fans exciter la moindre divifion parmi les citoyens. Jamais dans ces temps heureux, la république ne fit rien dont elle eût à rougir; jamais, dans aucun état, on ne vit une fi grande foumiffion aux lois, tant de défintéreffement, de frugalité, de douceur & de magnanimité, de valeur & de modeftie. Ce fut alors que, malgré les inftances de nos alliés, nous refusâmes de détruire cette Athènes, qui depuis—A ces mots Philotas s'écria: vous n'avez fans doute confulté que les écrivains de Lacédémone? Nous n'en avons point, répondit Damonax.—Ils s'étoient donc vendus à Lacédémone?—Nous n'en achetons jamais. Voulez-vous connoître mes garans? Les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Thucydide, Ifocrate, Xénophon, Ariftote & tant d'autres. J'eus des liaifons étroites avec quelques uns d'entre eux, dans les fréquens voyages que je fis autrefois à Athènes par ordre de nos magiftrats; je dois à leurs entretiens & à leurs ouvrages, ces foibles connoiffances qui vous étonnent dans un Spartiate.

Damonax ne voyoit que de la furprife dans le maintien de Philotas; j'y voyois de plus la crainte d'être accufé d'ignorance ou de mauvaife foi: on ne pouvoit cependant lui reprocher que de la prévention & de la légèreté. Je demandai à Damonax pourquoi les écrivains d'Athènes s'étoient permis tant de variations & de licences en parlant de fa nation. Je pourrois vous répondre, dit-il, qu'ils cédèrent tour-à-tour à la force de la vérité & à celle de la haine nationale. Mais ne craignez rien, Philotas, je ménagerai votre délicateffe.

Pendant la guerre, vos orateurs & vos poëtes, afin d'animer la populace contre nous, font comme ces peintres, qui, pour fe venger de leurs ennemis, les repréfentent fous un afpect hideux. Vos philofophes & vos hiftoriens, plus fages, nous ont diftribué le blâme & la louange, parce que, fuivant la différ-

 ence

ence des temps, nous avons mérité l'un & l'autre. Ils ont fait comme ces artiſtes habiles qui peignent ſucceſſivement leurs héros dans une ſituation paiſible, dans un accès de fureur, avec les attraits de la jeuneſſe, avec les rides & les difformités de la vieilleſſe. Nous venons, vous & moi, de placer ces différens tableaux devant nos yeux: vous en avez emprunté les traits qui pouvoient enlaidir le vôtre; j'aurois ſaiſi tous ceux qui pouvoient embellir le mien, ſi vous m'aviez permis d'achever; & nous n'aurions tous deux préſenté que des copies infidèles. Il faut donc revenir ſur nos pas, & fixer nos idées ſur des faits inconteſtables.

J'ai deux aſſauts à ſoutenir, puiſque vos coups ſe ſont également dirigés ſur nos mœurs & ſur notre gouvernement. Nos mœurs n'avoient reçu aucune atteinte pendant quatre ſiècles; vos écrivains l'ont reconnu. Elles commencèrent à s'altérer pendant la guerre du Péloponèſe; nous en convenons: blâmez nos vices actuels, mais reſpectez nos anciennes vertus.

De deux points que j'avois à défendre, j'ai compoſé pour le premier; je ne ſaurois céder à l'égard du ſecond, & je ſoutiendrai toujours que parmi les gouvernemens connus, il n'en eſt pas de plus beau que celui de Lacédémone. Platon, il eſt vrai, quoique convaincu de ſon excellence, a cru y découvrir quelques défauts, & j'apprends qu'Ariſtote ſe propoſe d'en relever un plus grand nombre.

Si ces défauts ne bleſſent pas eſſentiellement la conſtitution, je dirai à Platon: vous m'avez appris qu'en formant l'univers, le premier des êtres opéra ſur une matière préexiſtante qui lui oppoſoit une réſiſtance quelquefois invincible, & qu'il ne fit que le bien dont la nature éternelle des choſes étoit ſuſceptible. J'oſe dire à mon tour: Lycurgue travailloit ſur une matière rebelle, & qui participoit de l'imperfection attachée à l'eſſence des choſes; c'eſt l'homme, dont il fit tout ce qu'il étoit poſſible d'en faire.

Si les défauts reprochés à ſes lois doivent néceſſairement en entraîner la ruine, je rappellerai à Platon ce qui eſt avoué de tous les écrivains d'Athènes, ce qu'en dernier lieu il écrivoit lui-même à Denys roi de Syracuſe: la loi ſeule règne à Lacédémone, & le même gouvernement s'y maintient avec éclat depuis pluſieurs ſiècles. Or comment concevoir une conſtitution qui, avec des vices deſtructeurs & inhérens à ſa nature, ſeroit toujours inébranlable, toujours inacceſſible aux factions qui ont déſolé ſi ſouvent les autres villes de la Grèce?

Cette union eſt d'autant plus étrange, dis-je alors, que chez vous la moitié des citoyens eſt aſſervie aux lois, & l'autre ne l'eſt pas. C'eſt du moins ce qu'ont avancé les Philoſophes d'Athènes;

d'Athènes; ils disent que votre législation ne s'étend point jusqu'aux femmes, qui, ayant pris un empire absolu sur leurs époux, accélèrent de jour en jour les progrès de la corruption.

Damonax me répondit: apprenez à ces philosophes, que nos filles sont élevées dans la même discipline, avec la même rigueur que nos fils; qu'elles s'habituent comme eux aux mêmes exercices; qu'elles ne doivent porter pour dot à leurs maris qu'un grand fonds de vertus; que, devenues mères, elles sont chargées de la longue éducation de leurs enfans, d'abord avec leurs époux, ensuite avec les magistrats; que des censeurs ont toujours les yeux ouverts sur leur conduite; que les soins des esclaves & du ménage roulent entièrement sur elles; que Lycurgue eut soin de leur interdire toute espèce de parures; qu'il n'y a pas 50 ans encore qu'on étoit persuadé à Sparte qu'un riche vêtement suffisoit pour flétrir leur beauté, & qu'avant cette époque, la pureté de leurs mœurs étoit généralement reconnue: enfin demandez, s'il est possible, que, dans un état, la classe des hommes soit vertueuse, sans que celle des femmes le soit aussi.

Vos filles, repris-je, s'habituent dès leur enfance à des exercices pénibles, & c'est ce que Platon approuve: elles y renoncent après leur mariage, & c'est ce qu'il condamne. En effet, dans un gouvernement tel que le vôtre, il faudroit que les femmes, à l'exemple de celles des Sauromates, fussent toujours en état d'attaquer ou de repousser l'ennemi. Nous n'élevons si durement nos filles, me répondit-il, que pour leur former un tempérament robuste; nous n'exigeons de nos femmes que les vertus paisibles de leur sexe. Pourquoi leur donner des armes? nos bras suffisent pour les défendre.

Ici Philotas rompit le silence, & d'un ton plus modeste il dit à Damonax: Puisque vos lois n'ont que la guerre pour objet, ne seroit-il pas essentiel de multiplier parmi vous le nombre des combattans? La guerre pour objet! s'écria le Spartiate; je reconnois le langage de vos écrivains; ils prêtent au plus sage, au plus humain des législateurs, le projet le plus cruel & le plus insensé: le plus cruel, s'il a voulu perpétuer dans la Grèce une milice altérée du sang des nations & de la soif des conquêtes; le plus insensé, puisque, pour l'exécuter, il n'auroit proposé que des moyens absolument contraires à ses vues. Parcourez notre code militaire; ses dispositions, prises dans leur sens littéral, ne tendent qu'à nous remplir de sentimens généreux, qu'à réprimer notre ambition. Nous sommes assez malheureux pour les négliger, mais elles ne nous instruisent pas moins des intentions de Lycurgue.

Par quels moyens en effet pourroit s'agrandir une nation dont on enchaîne à chaque pas la valeur ; qui, du côté de la mer, privée par ſes lois, de matelots & de vaiſſeaux, n'a pas la liberté d'étendre ſes domaines, & du côté de la terre, celle d'aſſiéger les places dont les frontières de ſes voiſins ſont couvertes ; à qui l'on défend de pourſuivre l'ennemi dans ſa fuite, & de s'enrichir de ſes dépouilles ; qui, ne pouvant faire ſouvent la guerre au même peuple, eſt obligée de préférer les voies de la négociation à celle des armes ; qui, ne devant pas ſe mettre en marche avant la pleine lune, ni combattre en certaines fêtes, riſque quelquefois de voir échouer ſes projets ; & qui, par ſon extrême pauvreté, ne ſauroit, dans aucun temps, former de grandes entrepriſes ? Lycurgue n'a pas voulu établir parmi nous une pépinière de conquérans, mais des guerriers tranquilles qui ne reſpireroient que la paix, ſi l'on reſpectoit leur repos, que la guerre, ſi on avoit l'audace de le troubler.

Il ſemble néanmoins, reprit Philotas, que par la nature des choſes, un peuple de guerriers dégénère tôt ou tard en un peuple de conquérans ; & l'on voit par la ſuite des faits, que vous avez éprouvé ce changement ſans vous en appercevoir. On vous accuſe en effet d'avoir conçu de bonne heure, & de n'avoir jamais perdu de vue le deſſein d'aſſervir les Arcadiens & les Argiens ; je ne parle pas de vos guerres avec les Meſſéniens, parce que vous croyez pouvoir les juſtifier.

Je vous l'ai déjà dit, répondit Damonax, nous n'avons point d'annales ; des traditions confuſes nous apprennent qu'anciennement nous eûmes plus d'une fois des intérêts à démêler avec les nations voiſines. Fûmes-nous les agreſſeurs ? Vous l'ignorez, je l'ignore auſſi ; mais je ſais que dans ces ſiècles éloignés, un de nos rois ayant défait les Argiens, nos alliés lui conſeillèrent de s'emparer de leur ville. L'occaſion étoit favorable, la conquête aiſée. Ce ſeroit une injuſtice, répondit-il ; nous avons fait la guerre pour aſſurer nos frontières, & non pour uſurper un empire, ſur lequel nous n'avons aucune eſpèce de droit.

Voulez-vous connoître l'eſprit de notre inſtitution ? rappelez-vous des faits plus récens, & comparez notre conduite avec celle des Athéniens. Les Grecs avoient triomphé des Perſes, mais la guerre n'étoit pas finie : elle ſe continuoit avec ſuccès ſous la conduite de Pauſanias qui abuſa de ſon pouvoir. Nous le révoquâmes, &, convaincus de ſes malverſations, nous condamnâmes à mort le vainqueur de Platée. Cependant les alliés, offenſés de ſa hauteur, avoient remis aux Athéniens le commandement

mandement général des armées. C'étoit nous dépouiller d'un droit dont nous avions joui jusqu'alors, & qui nous plaçoit à la tête des nations de la Grèce. Nos guerriers bouillonnant de colère, vouloient absolument le retenir par la force des armes; mais un vieillard leur ayant représenté que ces guerres éloignées n'étoient propres qu'à corrompre nos mœurs, ils décidèrent sur-le-champ, qu'il valoit mieux renoncer à nos prérogatives qu'à nos vertus. Est-ce là le caractère des conquérans?

Athènes devenue de notre aveu la première puissance de la Grèce, multiplioit de jour en jour ses conquêtes; rien ne résistoit à ses forces, & ne suffisoit à son ambition: ses flottes, ses armées attaquoient impunément les peuples amis & ennemis. Les plaintes de la Grèce opprimée parvinrent jusqu'à nous; des circonstances critiques nous empêchèrent d'abord de les écouter; &, quand nous fûmes plus tranquilles, notre indolence ne nous le permit pas. Le torrent commençoit à se déborder sur nos anciens alliés du Péloponèse; ils se disposoient à nous abandonner, & peut-être même, à le diriger sur nos têtes, si nous refusions plus long-temps de l'arrêter dans son cours.

Mon récit n'est pas suspect; je ne parle que d'après l'historien le plus exact de la Grèce, d'après un Athénien éclairé, impartial, & témoin des faits. Lisez dans l'ouvrage de Thucydide le discours de l'ambassadeur de Corinthe, & celui du roi de Lacédémone. Voyez tout ce que nous fîmes alors pour conserver la paix, & jugez vous-même si c'est à notre ambition & à notre jalousie qu'il faut attribuer la guerre du Péloponèse, comme on nous le reprochera peut-être un jour, sur la foi de quelques écrivains prévenus.

Un peuple n'est pas ambitieux, quand par caractère & par principe, il est d'une lenteur inconcevable à former des projets & à les suivre; quand il n'ose rien hasarder, & qu'il faut le contraindre à prendre les armes. Non, nous n'étions pas jaloux, nous serions trop humiliés de l'être; mais nous fûmes indignés de voir prêtes à plier sous le joug d'une ville, ces belles contrées que nous avions soustraites à celui des Perses.

Dans cette longue & malheureuse guerre, les deux partis firent des fautes grossières, & commirent des cruautés horribles. Plus d'une fois les Athéniens durent s'appercevoir que, par notre lenteur à profiter de nos avantages, nous n'étions pas les plus dangereux de leurs ennemis; plus d'une fois encore, ils durent s'étonner de notre empressement à terminer des malheurs qui se prolongeoient au-delà de notre attente. A

chaque

chaque campagne, à chaque expédition, nous regrettions plus vivement le repos qu'on nous avoit ravi. Preſque toujours les derniers à prendre les armes, les premiers à les quitter ; vainqueurs, nous offrions la paix ; vaincus, nous la demandions.

Telles furent en général nos diſpoſitions ; heureux ſi les diviſions qui commençoient à ſe former à Sparte, & les égards que nous devions à nos alliés, nous avoient toujours permis de nous y conformer : Mais elles ſe manifeſtèrent ſenſiblement à la priſe d'Athènes. Les Corinthiens, les Thébains, & d'autres peuples encore proposèrent de la renverſer de fond en comble. Nous rejettâmes cet avis ; & en effet, ce n'étoient ni ſes maiſons, ni ſes temples qu'il falloit enſévelir dans les entrailles de la terre, mais les tréſors qu'elle renfermoit dans ſon ſein, mais ces dépouilles précieuſes, & ces ſommes immenſes que Lyſander, général de notre flotte, avoit recueillies dans le cours de ſes expéditions, & qu'il introduiſit ſucceſſivement dans notre ville*. Je m'en ſouviens, j'étois jeune encore ; les plus ſages d'entre nous frémirent à l'aſpect de l'ennemi. Réveillé par leurs cris, le tribunal des Ephores propoſa d'éloigner pour jamais ces richeſſes, ſource féconde des diviſions & des déſordres dont nous étions menacés. Le parti de Lyſander prévalut. Il fut décidé que l'or & l'argent ſeroient convertis en monnoies pour les beſoins de la république, & non pour ceux des particuliers : réſolution inſenſée & funeſte. Dès que le gouvernement attachoit de la valeur à ces métaux, on devoit s'attendre que les particuliers leur donneroient bientôt un prix infini.

Ils vous ſéduiſirent ſans peine, dis-je alors, parce que, ſuivant la remarque de Platon, vos lois vous avoient aguerris contre la douleur, & nullement contre la volupté. Quand le poiſon eſt dans l'état, répondit Damonax, la philoſophie doit nous en garantir ; quand il n'y eſt pas, le légiſlateur doit ſe borner à l'écarter ; car le meilleur moyen de ſe ſouſtraire à certains dangers, eſt de ne les pas connoître. Mais, repris-je, puiſque l'aſſemblée accepta le préſent funeſte que lui apportoit Lyſander, il ne fut donc pas le premier auteur des changemens que vos mœurs ont éprouvés ?

* Diodore de Sicile rapporte qu'après la priſe de Seſtus, ville ... leſpont, Lyſander fit tranſporter à Lacédémone, par Gylippe, beaucoup de dépouilles, & une ſomme de 1500 talens, c'eſt-à-dire, 8,100,000 livres. Après la priſe d'Athènes, Lyſander, de retour à Lacédémone, remit aux magiſtrats, entre autres objets précieux, 480 talens, qui lui reſtoient des ſommes fournies par le jeune Cyrus. S'il faut diſtinguer ces diverſes ſommes, il s'enſuivra que Lyſander avoit apporté de ſon expédition, en argent comptant, 1980 talens, c'eſt-à-dire, 10,692,000 livres.

Le

Le mal venoit de plus loin, répondit-il. La guerre des Perſes nous jeta au milieu de ce monde dont Lycurgue avoit voulu nous ſéparer. Pendant un demi-ſiècle, au mépris de nos anciennes maximes, nous conduisîmes nos armées en des pays éloignés; nous y formions des liaiſons étroites avec leurs habitans. Nos mœurs, ſans ceſſe mêlées avec celles des nations étrangères, s'altéroient, comme des eaux pures qui traverſent un marais infect & contagieux. Nos généraux, vaincus par les préſens de ceux dont ils auroient dû triompher par les armes, flétriſſoient de jour en jour leur gloire & la nôtre. Nous les puniſſions à leur retour; mais, par le rang & le mérite des coupables, il arriva que le crime inſpira moins d'horreur, & que la loi n'inſpira plus que de la crainte. Plus d'une fois Périclès avoit acheté le ſilence de quelques uns de nos magiſtrats, aſſez accrédités pour fermer nos yeux ſur les entrepriſes des Athéniens.

Après cette guerre qui nous couvrit de gloire, & nous communiqua les germes des vices, nous vîmes ſans effroi, diſons mieux, nous partageâmes les paſſions violentes de deux puiſſans génies que notre malheureuſe deſtinée fit paroître au milieu de nous. Lyſander & Agéſilas entreprirent d'élever Sparte au comble de la puiſſance, pour dominer, l'un au deſſus d'elle, & l'autre avec elle.

Les Athéniens battus plus d'une fois ſur mer, une guerre de 27 ans terminée dans une heure, Athènes priſe, pluſieurs villes délivrées d'un joug odieux, d'autres recevant de nos mains des magiſtrats qui finiſſoient par les opprimer, la Grèce en ſilence & forcée de reconnoître la prééminence de Sparte; tels ſont les principaux traits qui caractériſent le brillant miniſtère de Lyſander.

Sa politique ne connut que deux principes, la force & la perfidie. A l'occaſion de quelques différens, ſurvenus entre nous & les Argiens, au ſujet des limites, ces derniers rapportèrent leurs titres. Voici ma réponſe, dit Lyſander, en mettant la main ſur ſon épée. Il avoit pour maxime favorite, qu'on doit tromper les enfans avec des oſſelets, & les hommes avec des parjures.

De-là ſes vexations & ſes injuſtices, quand il n'avoit rien à craindre; ſes ruſes & ſes diſſimulations, quand il n'oſoit agir à force ouverte: de-là encore, cette facilité avec laquelle il ſe plioit aux circonſtances. A la cour des Satrapes de l'Aſie, il ſupportoit, ſans murmurer, le poids de leur grandeur; un moment après, il diſtribuoit à des Grecs, les mépris qu'il venoit d'eſſuyer de la part des Perſes.

Quand il eut obtenu l'empire des mers, il détruiſit par-tout

la

la démocratie; c'étoit l'usage de Sparte *: il le suivit avec obstination, pour placer à la tête de chaque ville, des hommes qui n'avoient d'autre mérite qu'un entier abandon à ses volontés. Ces révolutions ne s'opéroient qu'avec des torrens de larmes & de sang. Rien ne lui coûtoit pour enrichir ses créatures, pour écraser ses ennemis: c'est le nom qu'il donnoit à ceux qui défendoient les intérêts du peuple. Ses haines étoient implacables, ses vengeances terribles: & quand l'âge eut aigri son humeur atrabilaire, la moindre résistance le rendoit féroce. Dans une occasion, il fit égorger 800 habitans de Milet, qui sur la foi de ses sermens, avoient eu l'imprudence de sortir de leurs retraites.

Sparte supportoit en silence de si grandes atrocités. Il s'étoit fait beaucoup de partisans au milieu de nous par la sévérité de ses mœurs, son obéissance aux magistrats, l'éclat de ses victoires. Lorsque par ses excessives libéralités & la terreur de son nom, il en eut acquis un plus grand nombre encore parmi les nations étrangères, il fut regardé comme l'arbitre souverain de la Grèce.

Cependant, quoiqu'il fût de la maison des Héraclides, il se trouvoit trop éloigné du trône pour s'en rapprocher; il y fit monter Agésilas qu'il aimoit tendrement, & dont les droits à la couronne pouvoient être contestés. Comme il se flattoit de régner sous le nom de ce jeune prince, il lui inspira le désir de la gloire, & l'enivra de l'espérance de détruire le vaste empire des Perses. On vit bientôt arriver les députés de plusieurs villes qu'il avoit sollicitées en secret. Elles demandoient Agésilas pour commander l'armée qu'elles levoient contre les Barbares. Ce prince partit aussitôt avec un conseil de trente Spartiates, présidé par Lysander.

Ils arrivent en Asie; tous ces petits despotes que Lysander a placés dans les villes voisines, tyrans mille fois plus cruels que ceux des grands empires, parce que la cruauté croît à raison de la foiblesse, ne connoissent que leur protecteur, rampent servilement à sa porte, & ne rendent au souverain que de foibles hommages de bienséance. Agésilas jaloux de son autorité, s'apperçut bientôt qu'occupant le premier rang, il ne jouoit que le second rôle. Il donna froidement des dégoûts à son ami, qui revint à Sparte, ne respirant que la vengeance. Il résolut alors d'exécuter un projet qu'il avoit conçu autrefois, & dont il avoit tracé le plan dans un mémoire, trouvé après sa mort parmi ses papiers.

* Rien ne fait peut-être plus d'honneur à Sparte que cet usage. Par l'abus excessif que le peuple faisoit partout de son autorité, les divisions régnoient dans chaque ville, & les guerres se multiplioient dans la Grèce.

La

La maiſon d'Hercule eſt diviſée en pluſieurs branches. Deux ſeules ont des droits à la couronne. Lyſander vouloit les étendre ſur les autres branches, & même ſur tous les Spartiates. L'honneur de régner ſur des hommes libres ſeroit devenu le prix de la vertu, & Lyſander par ſon crédit auroit pu ſe revêtir un jour du pouvoir ſuprême. Comme une pareille révolution ne pouvoit s'opérer à force ouverte, il eut recours à l'impoſture.

Le bruit courut royaume de Pont une femme étant accouchée d'un fils dont Apollon étoit le père, les principaux de la nation le faiſoient élever ſous le nom de Silène. Ces vagues rumeurs fournirent à Lyſander l'idée d'une intrigue qui dura pluſieurs années, & qu'il conduiſit, ſans y paroître, par des agens ſubalternes. Les uns rappeloient par intervalles la naiſſance miraculeuſe de l'enfant ; d'autres annonçoient que des prêtres de Delphes conſervoient de vieux oracles auxquels il ne leur étoit pas permis de toucher, & qu'ils devoient remettre un jour au fils du dieu dont ils déſſervoient les autels.

On approchoit du dénouement de cette étrange pièce. Silène avoit paru dans la Grèce. Il étoit convenu qu'il ſe rendroit à Delphes; que des prêtres dont on s'étoit aſſuré, examineroient en préſence de quantité de témoins, les titres de ſon origine; que, forcés de le reconnoître pour fils d'Apollon, ils dépoſeroient dans ſes mains les anciennes prophéties ; qu'il les liroit au milieu de cette nombreuſe aſſemblée, & que, par l'un de ces oracles, il ſeroit dit que les Spartiates ne devoient déſormais élire pour leurs Rois que les plus vertueux des citoyens.

Au moment de l'exécution, un des principaux acteurs effrayé des ſuites de l'entrepriſe n'oſa l'achever : & Lyſander, au déſeſpoir, ſe fit donner le commandement de quelques troupes qu'on envoyoit en Béotie. Il périt dans un combat ; nous décérnâmes des honneurs à ſa mémoire, nous aurions dû la flétrir. Il contribua plus que perſonne à nous dépouiller de notre modération & de notre pauvreté.

Son ſyſtême d'agrandiſſement fut ſuivi avec plus de méthode par Agéſilas. Je ne vous parlerai point de ſes exploits en Grèce, en Aſie, en Egypte. Il fut plus dangereux que Lyſander, parce qu'avec les mêmes talens, il eut plus de vertus, & qu'avec la même ambition, il fut toujours exempt de préſomption & de vanité. Il ne ſouffrit jamais qu'on lui élevât une ſtatue. Lyſander conſacra lui-même la ſienne au temple de Delphes; il permit qu'on lui dreſsât des autels, & qu'on lui offrît des ſacrifices; il prodiguoit des récompenſes aux poëtes qui lui prodiguoient des éloges, & en avoit toujours

jours un à sa suite, pour épier & célébrer ses moindres succès.

L'un & l'autre enrichirent leurs créatures, vécurent dans une extrême pauvreté, & furent toujours inaccessibles aux plaisirs.

L'un & l'autre, pour obtenir le commandement des armées, flattèrent honteusement les Ephores, & achevèrent de faire passer l'autorité entre leurs mains. Lysander, après la prise d'Athènes, leur mandoit : „ J'ai dit Athéniens que vous " étiez les maîtres de la guerre & de la paix.„ Agésilas se levoit de son trône, dès qu'ils paroissoient.

Tous deux assurés de leur protection, nous remplirent d'un esprit de vertige, &, par une continuité d'injustices &, de violences, soulevèrent contre nous cet Epaminondas, qui, après la bataille de Leuctres, & le rétablissement des Messéniens, nous réduisit à l'état déplorable où nous sommes encore aujourd'hui. Nous avons vu notre puissance s'écrouler avec nos vertus. Ils ne sont plus ces temps où les peuples qui vouloient recouvrer leur liberté, demandoient à Lacédémone un seul de ses guerriers, pour briser leurs fers.

Cependant rendez un dernier hommage à nos lois. Ailleurs la corruption auroit commencé par amollir nos ames ; parmi nous elle a fait éclater des passions grandes & fortes, l'ambition, la vengeance, la jalousie du pouvoir, & la fureur de la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas fait encore sentir dans tous les états, & les attraits de la volupté n'ont jusqu'à présent infecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois nous avons vu les magistrats & les généraux maintenir avec vigueur notre ancienne discipline, & de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mélange des langues & des mœurs de l'un & de l'autre, les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus & des vices ; mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux : chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraîne au fond de l'abyme. Moi-même, je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires? Ah! j'ai trop vécu avec les Athéniens ; je ne suis qu'un Spartiate dégradé.

Fin du Chapitre cinquante-et-unième.

CHAPITRE


L'ARCADIE.
Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.
ACHAIE
ÉLIDE
ARGOLIDE
PHLIASIE
LACONIE
MESSÉNIE
TRIPHYLIE
CYNURIE
Ægium
Ægira
Pellène
Phlionte
Pharæ
Tritée
Cléones
ARGOS
OLYMPIE
Psophis
Clitor
Caphyes
Orchomène
Mantinée
Tégée
MEGALO-POLIS
Phigalée
Lepreum
MESSÈNE
Telphusse
Hérée
Aliphère
Stymphale
Phénéos
Thyrée
Pellana
Mont Taygète
Stades Olympiques
Lieues communes de France.

CHAPITRE LII.

Voyage d'Arcadie.

QUELQUES jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrets qu'il daigna partager, et nous prîmes le chemin de l'Arcadie.

Nous trouvâmes d'abord le temple d'Achille, qu'on n'ouvre jamais, et auprès duquel viennent offrir des sacrifices les jeunes gens qui doivent se livrer, dans le Plataniste, les combats dont j'ai parlé; plus loin, sept colonnes qui furent, dit-on, élevées autrefois en l'honneur des sept planètes; plus loin la ville de Pellana, et ensuite celle de Belmina, située sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie. Belmina, place forte dont la possession a souvent excité des querelles entre les deux nations, et dont le territoire est arrosé par l'Eurotas et par quantité de sources qui descendent des montagnes voisines, est à la tête d'un défilé que l'on traverse pour se rendre à Mégalopolis, éloignée de Belmina de 90 stades *, de Lacédémone d'environ 340 †. Pendant toute la journée, nous eûmes le plaisir de voir couler à nos côtés, tantôt des torrens impétueux et bruyans, tantôt les eaux paisibles de l'Eurotas, du Thiuns et de l'Alphée.

L'Arcadie occupe le centre du Péloponèse. Elevée au-dessus des régions qui l'entourent, elle est hérissée de montagnes, quelques-unes d'une hauteur prodigieuse, presque toutes peuplées de bêtes fauves & couvertes de forêts. Les campagnes sont fréquemment entrecoupées de rivières & de ruisseaux. En certains endroits, leurs eaux trop abondantes, ne trouvant point d'issues dans la plaine, se précipitent tout-à-coup dans des gouffres profonds, coulent pendant quelque temps dans l'obscurité, &, après bien des efforts, s'élancent & reparoissent sur la terre.

On a fait de grands travaux pour les diriger, on n'en a pas fait assez. A côté de campagnes fertiles, nous en avons vu que des inondations fréquentes condamnoient à une perpétuelle stérilité. Les premières fournissent du blé & d'autres grains en abondance; elles suffisent pour l'entretien de nombreux troupeaux; les pâturages y sont excellens, sur-tout pour les ânes & pour les chevaux, dont les races sont très estimées.

* Trois lieues et 1005 toises. † Près de 13 lieues.

Outre

Outre quantité de plantes utiles à la médecine, ce pays produit presque tous les arbres connus. Les habitans qui en font une étude suivie assignent à la plupart des noms particuliers; mais il est aisé d'y distinguer le pin, le sapin, le cyprès, le thuia, l'andrachné, le peuplier, une sorte de cèdre dont le fruit ne mûrit que dans la troisième année. J'en omets beaucoup d'autres qui sont également communs, ainsi que les arbres qui font l'ornement des jardins. Nous vîmes dans une vallée, des sapins d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires : on nous dit qu'ils devoient leur accroissement à leur heureuse position ; ils ne sont exposés ni aux fureurs des vents, ni aux feux du soleil. Dans un bois auprès de Mantinée, on nous fit remarquer trois sortes de chênes : celui qui est à larges feuilles, le phagus, & un troisième dont l'écorce est si légère qu'elle surnage sur l'eau ; les pêcheurs s'en servent pour soutenir leurs filets, & les pilotes pour indiquer l'endroit où ils ont jeté leurs ancres.

Les Arcadiens se regardent comme les enfans de la terre, parce qu'ils ont toujours habité le même pays, & qu'ils n'ont jamais subi un joug étranger. On prétend, qu'établis d'abord sur les montagnes, ils apprirent par degrés à se construire des cabanes, à se vêtir de la peau des sangliers, à préférer aux herbes sauvages & souvent nuisibles les glands du phagus dont ils faisoient encore usage dans les derniers siècles. Ce qui paroit certain, c'est qu'après avoir connu le besoin de se rapprocher, ils ne connoissoient pas encore les charmes de l'union. Leur climat froid et rigoureux donne au corps de la vigueur, à l'ame de l'âpreté. Pour adoucir ces caractères farouches, des sages d'un génie supérieur, résolus de les éclairer par des sensations nouvelles, leur inspirèrent le goût de la poësie, du chant, de la danse et des fêtes. Jamais les lumières de la raison n'opérèrent dans les mœurs une révolution si prompte et si générale. Les effets qu'elle produisit se sont perpétués jusqu'à nos jours, parce que les Arcadiens n'ont jamais cessé de cultiver les arts qui l'avoient procurée à leurs aïeux.

Invités journellement à chanter pendant le repas, ce seroit pour eux une honte d'ignorer ou de négliger la musique, qu'ils sont obligés d'apprendre dès leur enfance, et pendant leur jeunesse. Dans les fêtes, dans les armées, les flûtes règlent leurs pas et leurs évolutions. Les magistrats, persuadés que ces arts enchanteurs peuvent seuls garantir la nation de l'influence du climat, rassemblent tous les ans les jeunes élèves, et leur font exécuter des danses, pour être en état de juger de leurs progrès. L'exemple des Cynéthéens justifie ces pré-

cautions

cautions ; cette petite peuplade, confinée au nord de l'Arcadie, au milieu des montagnes, sous un ciel d'airain, a toujours refusé de se prêter à la séduction ; elle est devenue si féroce et si cruelle, qu'on ne prononce son nom qu'avec frayeur.

Les Arcadiens sont humains, bienfaisans, attachés aux lois de l'hospitalité, patiens dans les travaux, obstinés dans leurs entreprises, au mépris des obstacles et des dangers. Ils ont souvent combattu avec succès, toujours avec gloire. Dans les intervalles du repos, ils se mettent à la solde des puissances étrangères, sans choix et sans préférence, de manière qu'on les a vus quelquefois suivre des partis opposés, et porter les armes les uns contre les autres. Malgré cet esprit mercenaire, ils sont extrêmement jaloux de la liberté. Après la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe, roi de Macédoine, ils refusèrent au vainqueur le titre de généralissime des armées de la Grèce.

Soumis anciennement à des Rois, ils se divisèrent dans la suite en plusieurs républiques, qui toutes ont le droit d'envoyer leurs députés à la diète générale. Mantinée et Tégée sont à la tête de cette confédération, qui seroit trop redoutable, si elle réunissoit ses forces ; car le pays est très peuplé, et l'on y compte jusqu'à 300,000 esclaves ; mais la jalousie du pouvoir entretient sans cesse la division dans les grands et dans les petits états. De nos jours, les factions s'étoient si fort multipliées qu'on mit sous les yeux de la nation assemblée, le plan d'une nouvelle association, qui, entre autres règlemens, confioit à un corps de 10,000 hommes, le pouvoir de statuer sur la guerre et sur la paix. Ce projet, suspendu par les nouveaux troubles qu'il fit éclore, fut repris avec plus de vigueur après la bataille de Leuctres. Epaminondas, qui, pour contenir les Spartiates de tous côtés, venoit de rappeler les anciens habitans de la Messénie, proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restoient sans défense, et d'en transporter les habitans dans une place forte qu'on éleveroit sur les frontières de la Laconie. Il leur fournit mille hommes pour favoriser l'entreprise, et l'on jeta aussitôt les fondemens de Mégalopolis. Ce fut environ 15 ans avant notre arrivée.

Nous fûmes étonnés de la grandeur de son enceinte, et de la hauteur de ses murailles flanquées de tours. Elle donnoit déjà de l'ombrage à Lacédémone. Je m'en étois apperçu dans un de mes entretiens avec le roi Archidamus. Quelques années après, il attaqua cette colonie naissante, & finit par signer un traité avec elle.

Les soins de la législation l'occupèrent d'abord ; dans cette

vue, elle invita Platon à lui donner un code de lois. Le philosophe fut touché d'une diſtinction ſi flatteuſe ; mais, ayant appris & par les députés de la ville, et par un de ſes diſciples qu'il envoya ſur les lieux, que les habitans n'admettroient jamais l'égalité des biens, il prit le parti de ſe refuſer à leur empreſſement.

Une petite rivière nommée Héliſſon, ſépare la ville en deux parties ; dans l'une et dans l'autre on avoit conſtruit, on conſtruiſoit encore des maiſons et des édifices publics. Celle du nord étoit décorée d'une place renfermée dans une baluſtrade de pierres, entourée d'édifices ſacrés et de portiques. On venoit d'y élever en face du temple de Jupiter, une ſuperbe ſtatue d'Apollon en bronze, haute de 12 piés. C'étoit un préſent des Phigaliens, qui concouroient avec plaiſir à l'embelliſſement de la nouvelle ville. De ſimples particuliers témoignoient le même zèle ; l'un des portiques portoit le nom d'Ariſtandre qui l'avoit fait bâtir à ſes frais.

Dans la partie du midi, nous vîmes un vaſte édifice où ſe tient l'aſſemblée des 10,000 députés, chargés de veiller aux grands intérêts de la nation ; et l'on nous montra dans un temple d'Eſculape, des os d'une grandeur extraordinaire, et qu'on diſoit être ceux d'un géant.

La ville ſe peuploit de ſtatues ; nous y connûmes deux artiſtes Athéniens, Céphiſodote et Xénophon, qui exécutoient un groupe repréſentant Jupiter aſſis ſur un trône, la ville de Mégalopolis à ſa droite, et Diane Conſervatrice à ſa gauche. On avoit tiré le marbre des carrières du mont Pentélique, ſitué auprès d'Athènes.

J'aurois d'autres ſingularités à rapporter ; mais dans la relation de mes voyages, j'ai évité de parler de quantité de temples, d'autels, de ſtatues et de tombeaux que nous offroient, à chaque pas les villes, les bourgs, les lieux même les plus ſolitaires ; j'ai cru auſſi devoir omettre la plupart des prodiges et des fables abſurdes dont on nous faiſoit de longs récits : un voyageur condamné à les entendre doit en épargner le ſupplice à ſes lecteurs. Qu'il ne cherche pas à concilier les diverſes traditions ſur l'hiſtoire des dieux et des premiers héros ; ſes travaux ne ſerviroient qu'à augmenter la confuſion d'un chaos impénétrable à la lumière. Qu'il obſerve, en général, que chez quelques peuples les objets du culte public ſont connus ſous d'autres noms, les ſacrifices qu'on leur offre, accompagnés d'autres rites, leurs ſtatues, charactériſées par d'autres attributs.

Mais il doit s'arrêter ſur les monumens qui atteſtent le goût, les lumières ou l'ignorance d'un ſiècle ; décrire les

fêtes

fêtes, parce qu'on ne peut trop ſouvent préſenter aux malheureux humains des images douces & riantes ; rapporter les opinions & les uſages qui ſervent d'exemples ou de leçons, lors même qu'il laiſſe à ſes lecteurs le ſoin d'en faire l'application. Ainſi quand je me contenterai d'avertir que, dans un canton de l'Arcadie, l'Être ſuprême eſt adoré ſous le titre de Bon, on ſera porté à aimer l'Être ſuprême. Quand je dirai que, dans la même province, le fanatiſme a immolé des victimes humaines*, on frémira de voir le fanatiſme porter à de pareilles horreurs une nation qui adoroit le dieu bon par excellence. Je reviens à ma narration.

Nous avions réſolu de faire le tour de l'Arcadie. Ce pays n'eſt qu'une ſuite de tableaux où la nature a déployé la grandeur & la fécondité de ſes idées, & qu'elle a rapprochés négligemment, ſans égard à la différence des genres. La main puiſſante qui fonda ſur des baſes éternelles tant de roches énormes & arides, ſe fit un jeu de deſſiner à leurs piés ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, aſyle de la fraîcheur & du repos : par-tout des ſites pittoreſques, des contraſtes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois, parvenus au ſommet d'un mont ſourcilleux, nous avons vu la foudre ſerpenter au deſſous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout-à-coup la lumière du jour ſe changer en une clarté ténébreuſe, l'air s'épaiſſir, s'agiter avec violence, & nous offrir un ſpectacle auſſi beau qu'effrayant ! Ces torrens de vapeur qui paſſoient rapidement ſous nos yeux & ſe précipitoient dans des vallées profondes, ces torrens d'eau qui rouloient en mugiſſant au fond des abymes, ces grandes maſſes

* J'ai dit que les ſacrifices humains étoient abolis en Arcadie, dans le quatrième ſiècle avant J. C. On pourroit m'oppoſer un paſſage de Porphyre, qui vivoit 600 ans après. Il dit en effet que l'uſage de ces ſacrifices ſubſiſtoit encore en Arcadie & à Carthage. Cet auteur rapporte dans ſon ouvrage beaucoup de détails empruntés d'un traité que nous n'avons plus, & que Théophraſte avoit compoſé. Mais, comme il avertit qu'il avoit ajouté certaines choſes à ce qu'il citoit de Théophraſte, nous ignorons auquel de ces deux auteurs il faut attribuer le paſſage que j'examine, & qui ſe trouve en partie contredit par un autre paſſage de Porphyre. Il obſerve en effet, qu'Iphicrate abolit les ſacrifices humains à Carthage. Il importe peu de ſavoir ſi, au lieu d'Iphicrate, il ne faut pas lire Gélon ; la contradiction n'en ſeroit pas moins frappante. Le ſilence des autres auteurs m'a paru d'un plus grand poids dans cette occaſion. Pauſanias, ſur-tout, qui entre dans les plus minutieux détails ſur les cérémonies religieuſes, auroit-il négligé un fait de cette importance ? & comment l'auroit-il oublié, lorſqu'en parlant de Lycaon, roi d'Arcadie, il raconte qu'il fut métamorphoſé en loup, pour avoir immolé un enfant ? Platon, à la vérité, dit que ces ſacrifices ſubſiſtoient encore chez quelques peuples ; mais il ne dit pas que ce fût parmi les Grecs.

de montagnes, qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paroissoient tendues de noir, les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents & des arbres: voilà l'enfer d'Empédocle, voilà cet océan d'air louche & blanchâtre qui pousse & repousse les ames coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace.

Nous sortîmes de Mégalopolis; &, après avoir passé l'Alphée, nous nous rendîmes à Lycosure, au pié du mont Lycée, autrement dit Olympe; ce canton est plein de bois & de bêtes fauves. Le soir, nos hôtes voulurent nous entretenir de leur ville qui est la plus ancienne du monde, de leur montagne où Jupiter fut élevé, du temple & des fêtes de ce dieu, de son prêtre sur-tout, qui, dans un temps de sécheresse, a le pouvoir de faire descendre les eaux du ciel; ils nous parlèrent ensuite d'une biche qui vivoit encore deux siècles auparavant, & qui avoit, disoit-on, vécu plus de 700 ans. Elle fut prise quelques années avant la guerre de Troie. La date de la prise étoit tracée sur un collier qu'elle portoit; on l'entretenoit comme un animal sacré, dans l'enceinte d'un temple. Aristote, à qui je citois un jour ce fait appuyé de l'autorité d'Hésiode qui attribue à la vie du cerf une durée beaucoup plus longue encore, n'en fut point ébranlé, & me fit observer que le temps de la gestation & celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquoient pas une si longue vie.

Le lendemain, parvenus au haut du mont Lycée, d'où l'on découvre presque tout le Péloponèse, nous assistâmes à des jeux célébrés en l'honneur du dieu Pan, auprès d'un temple & d'un petit bois qui lui sont consacrés. Après qu'on eut décerné les prix, nous vîmes des jeunes gens tout nus poursuivre avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin*: nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la statue du dieu; ils le punissoient de ce qu'une chasse entreprise sous ses auspices, n'avoit pas fourni assez de gibier pour leur repas.

Cependant les Arcadiens n'en sont pas moins attachés au culte de Pan. Ils ont multiplié ses temples, ses statues, ses autels, ses bois sacrés; ils le représentent sur leurs monnoies. Ce dieu poursuit à la chasse les animaux nuisibles aux moissons; il erre avec plaisir sur les montagnes; de-là, il veille sur les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine; & de l'instrument à sept tuyaux, dont il est l'inventeur, il tire des sons qui retentissent dans les vallées voisines.

Pan jouissoit autrefois d'une plus brillante fortune; il prédisoit l'avenir dans un de ses temples, où l'on entretient une lampe qui brûle jour & nuit. Les Arcadiens soutiennent

* Les Lupercales de Rome tiroient leur origine de cette fête.

encore

encore qu'il diftribue aux mortels, pendant leur vie, les peines & les récompenfes qu'ils méritent: ils le placent, ainfi que les Egyptiens, au rang des principales divinités; & le nom qu'ils lui donnent femble fignifier qu'il étend fon empire fur toute la fubftance matérielle. Malgré de fi beaux titres, ils bornent aujourd'hui fes fonctions à protéger les chaffeurs & les bergers.

Non loin de fon temple eft celui de Jupiter au milieu d'une enceinte où il nous fut impoffible de pénétrer. Nous trouvâmes bientôt après d'autres lieux facrés, dont l'entrée eft interdite aux hommes, & permife aux femmes.

Nous nous rendîmes enfuite à Phigalée, qu'on voit de loin fur un rocher très efcarpé. A la place publique eft une ftatue qui peut fervir à l'hiftoire des arts. Les piés font prefque joints, & les mains pendantes s'attachent étroitement fur les côtés & fur les cuiffes. C'eft ainfi qu'on difpofoit autrefois les ftatues dans la Grèce, & qu'on les figure encore aujourd'hui en Egypte. Celle que nous avions fous les yeux fut élevée pour l'athlète Arrachion, qui remporta l'un des prix aux olympiades 52, 53 & 54*. On doit conclure de-là que, deux fiecles avant nous, plufieurs ftatuaires s'afferviffoient encore fans réferve au goût Egyptien.

A droite & à 30 ftades de la ville †, eft le mont Elaïus; à gauche & à 40 ftades ‡, le mont Cotylius. On voit dans le premier la grotte de Cérès furnommée la Noire, parce que la déeffe, défolée de la perte de Proferpine, s'y tint pendant quelque temps renfermée, vêtue d'un habit de deuil. Sur l'autel, qui eft à l'entrée de la grotte, on offre, non des victimes, mais des fruits, du miel & de la laine crue. Dans un bourg placé fur l'autre montagne, nous fûmes frappés, d'étonnement à l'afpect du temple d'Apollon, l'un des plus beaux du Péloponèfe, tant par le choix des pierres du toît & des murs, que par l'heureufe harmonie qui règne dans toutes fes parties. Le nom de l'architecte fuffiroit pour affurer la gloire de cet édifice: c'eft le même Ictinus qui, du temps de Périclès, conftruifit à Athènes le célèbre temple de Minerve.

De retour à Phigalée, nous affiftâmes à une fête qui fe termina par un grand repas; les efclaves mangèrent avec leurs maîtres: l'on donnoit des éloges exceffifs à ceux des convives qui mangeoient le plus.

Le lendemain, étant revenus par Lycofure, nous pafsâmes l'Alphée, non loin de Trapézonte; & nous allâmes coucher à Gortys, dont les campagnes font fertilifées par une rivière de

* Dans les années avant. J. C. 572, 568, 564.

† Une lieue & 335 toifes. ‡ Environ une lieue & demie.

même nom. Pendant toute la journée, nous avions rencontré des marchands & des voyageurs qui se rendoient à la petite ville d'Aliphère, que nous laissâmes à gauche, & dans laquelle devoit se tenir une foire. Nous négligeâmes de les suivre, parce que nous avions souvent joui d'un pareil spectacle, & que, de plus, il auroit fallu grimper pendant long-temps sur les flancs d'une montagne entourée de précipices. Nos guides oublièrent de nous conduire dans une vallée qui est à une petite distance de Trapézonte: la terre, disoit-on, y vomit des flammes auprès de la fontaine Olympias, qui reste à sec de deux années, l'une. On ajoutoit que le combat des géans contre les dieux s'étoit livré dans cet endroit, & que, pour en rappeler le souvenir, les habitans, en certaines occasions, sacrifioient aux tempêtes, aux éclairs & à la foudre.

Les poëtes ont célébré la fraîcheur des eaux du Cydnus en Cilicie, & du Mélas en Pamphylie; celles du Gortynius méritoient mieux leurs éloges: les froids les plus rigoureux ne les couvrent jamais de glaçons, & les chaleurs les plus ardentes ne sauroient altérer leur température; soit qu'on s'y baigne, soit qu'on en fasse sa boisson, elles procurent des sensations délicieuses.

Outre cette fraîcheur, qui distingue les eaux de l'Arcadie, celles du Ladon, que nous traversâmes le lendemain, sont si transparentes & si pures, qu'il n'en est pas de plus belles sur la terre. Près de ses bords, ombragés par de superbes peupliers, nous trouvâmes les filles des contrées voisines, dansant autour d'un laurier, auquel on venoit de suspendre des guirlandes de fleurs. La jeune Clytie, s'accompagnant de sa lyre, chantoit les amours de Daphné fille du Ladon, & de Leucippe fils du roi de Pise. Rien de si beau, en Arcadie, que Daphné; en Elide, que Leucippe. Mais comment triompher d'un cœur que Diane asservit à ses lois, qu'Apollon n'a pu soumettre aux siennes? Leucippe rattache ses cheveux sur sa tête, se revêt d'une légère tunique, charge ses épaules d'un carquois; &, dans ce déguisement, poursuit avec Daphné les daims & les chevreuils dans la plaine. Bientôt elle court & s'égare avec lui dans les forêts. Leurs furtives ardeurs ne peuvent échapper aux regards jaloux d'Apollon: il en instruit les compagnes de Daphné, & le malheureux Leucippe tombe sous leurs traits. Clytie ajouta que la nymphe, ne pouvant supporter ni la présence du dieu qui s'obstinoit à la poursuivre, ni la lumière qu'il distribue aux mortels, supplia la terre de la recevoir dans son sein, & qu'elle fut métamorphosée en laurier *.

* Les Thessaliens prétendoient que Daphné étoit fille du Pénée, & qu'elle fut changée en laurier sur les bords de ce fleuve.

Nous

Nous remontâmes le Ladon, &, tournant à gauche, nous prîmes le chemin de Psophis, à travers plusieurs villages, à travers le bois de Soron, où l'on trouve, ainsi que dans les autres forêts d'Arcadie, des ours, des sangliers & de très grand tortues dont l'écaille pourroit servir à faire des lyres.

Psophis, l'une des plus anciennes villes du Péloponèse, est sur les confins de l'Arcadie & de l'Elide. Une colline très élevée la défend contre le vent du nord; à l'est, coule le fleuve Erymanthe, sorti d'une montagne qui porte le même nom, & sur laquelle on va souvent chasser le sanglier & le cerf; au couchant elle est entourée d'une abyme profond, où se précipite un torrent, qui va, vers le midi, se perdre dans l'Erymanthe.

Deux objets fixèrent notre attention: nous vîmes le tombeau de cet Alcméon, qui, pour obéir aux ordres de son père Amphiaraüs, tua sa mère Eriphile, fut pendant très long-temps poursuivi par les Furies, & termina malheureusement une vie horriblement agitée.

Près de son tombeau, qui n'a pour ornement que des cyprès d'une hauteur extraordinaire, on nous montra un petit champ & une petite chaumière. C'est là que vivoit il y a quelques siècles, un citoyen pauvre & vertueux: il se nommoit Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se passoit parmi eux, il cultivoit paisiblement son petit domaine, dont il n'avoit jamais passé les limites. Il étoit parvenu à une extrême vieillesse, lorsque des ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Cygès ou Crœsus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes, s'il existoit sur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince? La Pythie répondit: ,, Aglaüs de Psophis.,,

En allant de Psophis à Phénéos, nous entendîmes parler de plusieurs espèces d'eaux, qui avoient des propriétés singulières. Ceux de Clitor prétendoient qu'une de leurs sources inspire une si grande aversion pour le vin, qu'on ne pouvoit plus en supporter l'odeur. Plus loin, vers le nord, entre les montagnes, près de la ville de Nonacris, est un rocher très élevé, d'où découle sans cesse une eau fatale, qui forme le ruisseau du Styx. C'est le Styx, si redoutable pour les dieux & pour les hommes: il serpente dans un vallon où les Arcadiens viennent confirmer leur parole par le plus inviolable des sermens; mais ils n'y étanchent pas la soif qui les presse, & le berger n'y conduit jamais ses troupeaux. L'eau, quoique limpide & sans odeur, est mortelle pour les animaux, ainsi que pour les hommes; ils tombent sans vie, dès qu'ils en boivent: elle dissout tous les métaux; elle brise tous les vases

qui la reçoivent, excepté ceux qui font faits de la corne du pié de certains animaux.

Comme les Cynéthéens ravageoient alors ce canton, nous ne pûmes nous y rendre pour nous aſſurer de la vérité de ces faits. Mais ayant rencontré en chemin deux députés d'une ville d'Achaïe, qui faiſoient route vers Phénéos, & qui avoient plus d'une fois paſſé le long du ruiſſeau, nous les interrogeâmes, & nous conclûmes de leurs réponſes, que la plupart des merveilles attribuées à cette fameuſe ſource, diſparoiſſoient au moindre examen.

C'étoient des gens inſtruits: nous leur fîmes pluſieurs autres queſtions. Ils nous montroient, vers le nord-eſt, le mont Cyllène, qui s'élève avec majeſté au deſſus des montagnes de l'Arcadie, & dont la hauteur perpendiculaire peut s'évaluer à 15 ou 20 ſtades; c'eſt le ſeul endroit de la Grèce où ſe trouve l'eſpèce des merles blancs. Le mont Cyllène touche au mont Stymphale, au deſſous duquel on trouve une ville, un lac & une rivière de même nom. La ville étoit autrefois une des plus floriſſantes de l'Arcadie; la rivière ſort du lac, &, après avoir commencé ſa carrière dans cette province, elle diſparoit, & va la terminer, ſous un autre nom, dans l'Argolide. De nos jours, Iphicrate, à la tête des troupes Athéniennes, entreprit de lui fermer toute iſſue, afin que ſes eaux refoulant dans le lac, & enſuite dans la ville qu'il aſſiégeoit vainement, elle fût obligée de ſe rendre à diſcrétion; mais, après de longs travaux, il fut contraint de renoncer à ſon projet.

Suivant une ancienne tradition, le lac étoit autrefois couvert d'oiſeaux voraces qui infeſtoient ce canton. Hercule les détruiſit à coups de flèches, ou les mit en fuite au bruit de certains inſtrumens. Cet exploit honora le héros, & le lac en devint célèbre. Les oiſeaux n'y reviennent plus; mais on les repréſente encore ſur les monnoies de Stymphale. Voilà ce que nous diſoient nos compagnons de voyage.

La ville de Phénéos, quoiqu'une des principales de l'Arcadie, ne contient rien de remarquable; mais la plaine voiſine offrit à nos yeux un des plus beaux ouvrages de l'antiquité. On ne peut en fixer l'époque; on voit ſeulement que, dans des ſiècles très reculés, les torrens qui tombent des montagnes dont elle eſt entourée, l'ayant entièrement ſubmergée, renversèrent de fond en comble l'ancienne Phénéos, & que, pour prévenir déſormais un pareil déſaſtre, on prit le parti de creuſer dans la plaine un canal de 50 ſtades de longueur *, de 30 piés de profondeur †, & d'une largeur proportionnée. Il

* Près de deux lieus. † Un peu plus de 28 de nos piés.

devoit

devoit recevoir & les eaux du fleuve Olbius, & celles des pluies extraordinaires. On le conduisit jusqu'à deux abymes qui subsistent encore au pié de deux montagnes, sous lesquelles des routes secrètes se sont ouvertes naturellement.

Ces travaux, dont on prétend qu'Hercule fut l'auteur, figureroient mieux dans son histoire que son combat contre les fabuleux oiseaux de Stymphale. Quoi qu'il en soit, on négligea insensiblement l'entretien du canal, & dans la suite un tremblement de terre obstrua les voies souterreines qui absorboient les eaux des campagnes; les habitans réfugiés sur des hauteurs, construisirent des ponts de bois pour communiquer entre eux; &, comme l'inondation augmentoit de jour en jour, on fut obligé d'élever successivement d'autres ponts sur les premiers.

Quelque temps après, les eaux s'ouvrirent sous terre un passage à travers les éboulemens qui les arrêtoient, &, sortant avec fureur de ces retraites obscures, portèrent la consternation dans plusieurs provinces. Le Ladon, cette belle & paisible rivière dont j'ai parlé, & qui avoit cessé de couler depuis l'obstruction des canaux souterreins, se précipita en torrens impétueux dans l'Alphée qui submergea le territoire d'Olympie. A Phénéos, on observa, comme une singularité, que le sapin dont on avoit construit les ponts, après l'avoir dépouillé de son écorce, avoit résisté à la pourriture.

De Phénéos, nous allâmes à Caphyes, où l'on nous montra, auprès d'une fontaine, un vieux platane qui porte le nom de Ménélas. On disoit que ce prince l'avoit planté lui-même, avant que de se rendre au siége de Troie. Dans un village voisin, nous vîmes un bois sacré & un temple en l'honneur de Diane l'*Etranglée*. Un vieillard respectable nous apprit l'origine de cet étrange surnom: des enfans qui jouoient tout auprès, nous dit-il, attachèrent autour de la statue une corde avec laquelle ils la traînoient, & s'écrioient en riant; ,, Nous ,, étranglons la Déesse.,, Des hommes qui survinrent dans le moment, furent si indignés de ce spectacle, qu'ils les assommèrent à coups de pierre. Ils croyoient venger les dieux, & les dieux vengèrent l'innocence. Nous éprouvâmes leur colère, & l'oracle consulté nous ordonna d'élever un tombeau à ces malheureuses victimes, & de leur rendre tous les ans des honneurs funèbres.

Plus loin, nous passâmes à côté d'une grande chaussée que les habitans de Caphyes ont construite, pour se garantir d'un torrent & d'un grand lac qui se trouvent dans le territoire d'Orchomène. Cette dernière ville est située sur une montagne: nous la vîmes en courant; on nous y montra des

miroirs faits d'une pierre noirâtre qui se trouve aux environs; & nous prîmes l'un des deux chemins qui conduisent à Mantinée.

Nos guides s'arrêtèrent devant une petite colline qu'ils montrent aux étrangers; & des Mantinéens qui se promenoient aux environs, nous disoient: Vous avez entendu parler de Pénélope, de ses regrets, de ses larmes, & sur-tout de sa fidélité; apprenez qu'elle se consoloit de l'absence de son époux avec ces amans qu'elle avoit attirés auprès d'elle, qu'Ulysse à son retour la chassa de sa maison, qu'elle finit ici ses jours; & voilà son tombeau. Comme nous parûmes étonnés: vous ne l'auriez pas moins été, ajoutèrent-ils, si vous aviez choisi l'autre route; vous auriez vu sur le penchant d'une colline un temple de Diane, où l'on célèbre tous les ans la fête de la Déesse. Il est commun aux habitans d'Orchomène & de Mantinée; les uns y entretiennent un prêtre, les autres une prêtresse. Leur sacerdoce est perpétuel. Tous deux sont obligés d'observer le régime le plus austère. Ils ne peuvent faire aucune visite; l'usage du bain & des douceurs les plus innocentes de la vie leur est interdit; ils sont seuls, ils n'ont point de distractions, & n'en sont pas moins astreints à la plus exacte continence.

Mantinée, fondée autrefois par les habitans de quatre ou cinq hameaux des environs, se distingue par sa population, ses richesses & les monumens qui la décorent: elle posséde des campagnes fertiles: de son enceinte partent quantité de routes qui conduisent aux principales villes de l'Arcadie; &, parmi celles qui mènent en Argolide, il en est une qu'on appelle le chemin de l'échelle, parce qu'on a taillé sur une haute montagne, des marches pour la commodité des gens à pié.

Ses habitans sont les premiers, dit-on, qui, dans leurs exercices, aient imaginé de combattre corps à corps; les premiers encore qui se soient revêtus d'un habit militaire & d'une espèce d'armure que l'on désigne par le nom de cette ville. On les a toujours regardés comme les plus braves des Arcadiens. Lors de la guerre des Perses, n'étant arrivés à Platée qu'après la bataille, ils firent éclater leur douleur, voulurent, pour s'en punir eux mêmes, poursuivre jusqu'en Thessalie un corps de Perses qui avoient pris la fuite, & de retour chez eux, exilèrent leurs généraux dont la lenteur les avoit privés de l'honneur de combattre. Dans les guerres survenues depuis, les Lacédémoniens les redoutoient comme ennemis, se félicitoient de les avoir pour alliés: tour-à-tour unis avec Sparte, avec Athènes, avec d'autres puissances étrangères, on les vit

étendre leur empire fur prefque toute la province, & ne pouvoir enfuite défendre leurs propres frontières.

Peu de temps avant la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens affiégèrent Mantinée; &, comme le fiége traînoit en longueur, ils dirigèrent vers les murs de brique dont elle étoit entourée, le fleuve qui coule aux environs: les murs s'écroulèrent, la ville fut prefque entièrement détruite, & l'on difperfa les habitans dans les hameaux qu'ils occupoient autrefois. Bientôt après, Mantinée, fortie de fes ruines avec un nouvel éclat, ne rougit pas de fe réunir avec Lacédémone, & de fe déclarer contre Epaminondas, à qui elle devoit en partie fa liberté: elle n'a ceffé depuis d'être agitée par des guerres étrangères ou par des factions intérieures. Telle fut en ces derniers temps la deftinée des villes de la Grèce, & fur-tout de celles où le peuple exerçoit le pouvoir fuprême.

Cette efpèce de gouvernement a toujours fubfifté à Mantinée; les premiers légiflateurs le modifièrent, pour en prévenir les dangers. Tous les citoyens avoient le droit d'opiner dans l'affemblée générale; un petit nombre, celui de parvenir aux magiftratures; les autres parties de la conftitution furent réglées avec tant de fageffe, qu'on la cite encore comme un modèle. Aujourd'hui les démiurges, ou tribuns du peuple, exercent les principales fonctions, appofent leurs noms aux actes publics, avant les Sénateurs & les autres magiftrats.

Nous connûmes à Mantinée un Arcadien, nommé Antiochus, qui avoit été, quelques années auparavant, du nombre des députés que plufieurs villes de la Grèce envoyèrent au roi de Perfe, pour difcuter en fa préfence leurs mutuels intérêts. Antiochus parla au nom de fa nation, & ne fut pas bien accueilli. Voici ce qu'il dit à fon retour devant l'affemblée des dix-mille: J'ai vu dans le palais d'Artaxerxès grand nombre de boulangers, de cuifiniers, d'échanfons, de portiers. J'ai cherché dans fon empire des foldats, qu'il pût oppofer aux nôtres, & je n'en ai point trouvé. Tout ce qu'on dit de fes richeffes n'eft que jactance: vous pouvez en juger par ce platane d'or dont on parle tant; il eft fi petit, qu'il ne pourroit, de fon ombre, couvrir une cigale.

En allant de Mantinée à Tégée, nous avions à droite le mont Ménale, à gauche, une grande forêt; dans la plaine renfermée entre ces barrières, fe donna, il y a quelques années, cette bataille où Epaminondas remporta la victoire, & perdit la vie. On lui éleva deux monumens, un trophée & un tombeau; ils font près l'un de l'autre, comme fi la philofophie leur avoit affigné leurs places.

Le tombeau d'Epaminondas confifte en une fimple colonne,

à laquelle

à laquelle eſt ſuſpendu ſon bouclier; ce bouclier que j'avois vu ſi ſouvent, dans cette chambre, auprès de ce lit, ſur ce mur, au deſſus de ce ſiége où le héros ſe tenoit communément aſſis. Ces circonſtances locales ſe retraçant tout-à-coup dans mon eſprit, avec le ſouvenir de ſes vertus, de ſes bontés, d'un mot qu'il m'avoit dit dans telle occaſion, d'un ſourire qui lui étoit échappé dans telle autre, de mille particularités dont la douleur aime à ſe repaître; & ſe joignant avec l'idée inſupportable qu'il ne reſtoit de ce grand homme qu'un tas d'oſſemens arides que la terre rongeoit ſans ceſſe, & qu'en ce moment je foulois aux piés, je fus ſaiſi d'une émotion ſi déchirante & ſi forte, qu'il fallut m'arracher d'un objet que je ne pouvois ni voir, ni quitter. J'étois encore ſenſible alors; je ne le ſuis plus, je m'en apperçois à la foibleſſe de mes expreſſions.

J'aurai du moins la conſolation d'ajouter ici un nouveau rayon à la gloire de ce grand homme. Trois villes ſe diſputent le foible honneur d'avoir donné le jour au ſoldat qui lui porta le coup mortel. Les Athéniens nomment Gryllus fils de Xénophon, & ont exigé qu'Euphranor, dans un de ſes tableaux, ſe conformât à cette opinion. Suivant les Mantinéens, ce fut Machérion, un de leurs concitoyens; & ſuivant les Lacédémoniens, ce fut le Spartiate Anticratès; ils lui ont même accordé des honneurs & des exemptions qui s'étendront à ſa poſtérité; diſtinctions exceſſives qui décèlent la peur qu'ils avoient d'Epaminondas.

Tégée n'eſt qu'à 100 ſtades environ de Mantinée *: ces deux villes, rivales & ennemies par leur voiſinage même, ſe ſont plus d'une fois livré des combats ſanglans; & dans les guerres qui ont diviſé les nations, elles ont preſque toujours ſuivi des partis différens. A la bataille de Platée, qui termina la grande querelle de la Grèce & de la Perſe, les Tégéates, qui étoient au nombre de 1500, diſputèrent aux Athéniens l'honneur de commander une de ailes de l'armée des Grecs; ils ne l'obtinrent pas, mais ils montrèrent par les plus brillantes actions qu'ils en étoient dignes.

Chaque ville de la Grèce ſe met ſous la protection ſpéciale d'une divinité. Tégée a choiſi Minerve ſurnommée Aléa. L'ancien temple ayant été brûlé, peu d'années après la guerre du Péloponèſe, on en conſtruiſit un nouveau ſur les deſſeins & ſous la direction de Scopas de Paros, le même dont on a tant de ſuperbes ſtatues. Il employa l'ordre ionique dans les périſtiles qui entourent le temple. Sur le fronton de devant, il repréſenta la chaſſe du ſanglier de Calydon; on y diſtingue quantité de figures, entre autres celles d'Hercule, de Théſée,

* Environ trois lieues trois quarts.

de


L'ARGOLIDE,
L'EPIDAURIE, LA TRÉZÉNIE,
L'HERMIONIDE, L'ISLE D'ÉGINE,
ET LA CYNURIE.
Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.
ACHAIE
SICYONIE
MÉGARIDE
MÉGARE
Éleusis
SALAMINE
ATHÈNES
le Pirée
ATTIQUE
CORINTHIE
CORINTHE
Pellene
Phlionte
PHLIASIE
Stymphale
Orchomene
ARCADIE
Mantinée
Tégée
ARGOLIDE
ARGOS
Mycenes
Cleones
Nemée
Ornees
Midée
Tyrynthe
Nauplie
Epidaure
EPIDAURIE
MER SARONIQUE
Egine
ÉGINE
Golfe Saronique
Trezene
Port Pogon
I. Calaurie
Scyllæum Pro.
HERMIONIDE
Hermione
Temple de Cérès Thermésie
Hydréa I.
Tiparénus I.
Aristera I.
Tricane I.
Aperopia I.
GOLFE D'ARGOS
Ephyre I.
Pityouse I.
Halliouse I.
Struthunt Pr.
Asine
Philanium
Thyrée
Mont Parnon
Hermes
Eurotas R.
Sellasie
LACONIE
Mont Taygète
SPARTE
Belbina I.
Sunium Pro.
Phaura I.
Éleuse
Isle d'Hélène
Zoster Pro.
Olmies Pr.
Léchée
Gommyoa
Roches Scironiennes
Chenerees
Peré
Lessa
Mont Arachnée
Mont Artemisius
Inachus R.
Lyrcée
Temenium
Lerne
Genethlium
Apobathme
Mont Parthenius
Hysies
Cenchrées
Alphée R.
Stades Olympiques
50 100 150
Lieues communes de France
1 2 3 4 5 6
38d
45
30
15
J. Russell sculp.

de Pirithoüs, de Caftor, &c.: le combat d'Achille & de Télèphe décore l'autre fronton. Le temple eft divifé en trois nefs, par deux rangs de colonnes doriques, fur lefquelles s'élève un ordre corinthien qui atteint & foutient le comble.

Aux murs font fufpendues des chaînes, que, dans une de leurs anciennes expéditions, les Lacédémoniens avoient deftinées aux Tégéates, & dont ils furent chargés eux-mêmes. On dit que dans le combat, les femmes de Tégée s'étant mifes en embufcade, tombèrent fur l'ennemi, & décidèrent la victoire. Une veuve, nommée Marpeffa, fe diftingua tellement en cette occafion, que l'on conferve encore fon armure dans le temple. Tout auprès, on voit les défenfes & la peau du fanglier de Calydon, échues en partage à la belle Atalante de Tégée, qui porta le premier coup à cet animal féroce. Enfin, on nous montra jufqu'à une auge de bronze, que les Tégéates, à la bataille de Platée, enlevèrent des écuries du général des Perfes. De pareilles dépouilles font pour un peuple des titres de vanité, & quelquefois des motifs d'émulation.

Ce temple, le plus beau de tous ceux qui exiftent dans le Péloponèfe, eft deffervi par une jeune fille, qui abdique le facerdoce dès qu'elle parvient à l'âge de puberté.

Nous vîmes un autre temple, où le prêtre n'entre qu'une fois l'année; &, dans la place publique, deux grandes colonnes, l'une foutenant les ftatues des légiflateurs de Tégée, l'autre, la ftatue équeftre d'un particulier, qui, dans les jeux olympiques, avoit obtenu le prix de la courfe à cheval. Les habitans leur ont décerné à tous les mêmes honneurs: il faut croire qu'ils ne leur accordent pas la même eftime.

Fin du Chapitre cinquante-deuxième.

CHAPITRE LIII.

Voyage d'Argolide.

De Tégée nous pénétrâmes dans l'Argolide par un défilé entre des montagnes affez élevées. En approchant de la mer, nous vîmes le marais de Lerna, autrefois le féjour de cette hydre monftrueufe dont Hercule triompha. De-là, nous prîmes le chemin d'Argos, à travers une belle prairie.

L'Argolide, ainfi que l'Arcadie, eft entrecoupée de collines & de montagnes qui laiffent dans leurs intervalles des vallées

&

& des plaines fertiles. Nous n'étions plus frappés de ces admirables irrégularités ; mais nous éprouvions une autre espèce d'intérêt. Cette province fut le berceau des Grecs, puisqu'elle reçut la première les colonies étrangères qui parvinrent à les policer. Elle devint le théatre de la plupart des évènemens qui remplissent les anciennes annales de la Grèce. C'est là que parut Inachus, qui donna son nom au fleuve dont les eaux arrosent le territoire d'Argos ; là vécurent aussi Danaüs, Hypermnestre, Lyncée, Alcméon, Persée, Amphitryon, Pélops, Atrée Thyeste, Agamemnon, & tant d'autres fameux personnages.

Leurs noms, qu'on a vu si souvent figurer dans les écrits des poëtes, si souvent entendu retentir au théatre, font une impression plus forte, lorsqu'ils semblent revivre dans les fêtes & dans les monumens consacrés à ces héros. L'aspect des lieux rapproche les temps, réalise les fictions, & donne du mouvement aux objets les plus insensibles. A Argos, au milieu des débris d'un palais souterrein, où l'on disoit que le roi Acrisius avoit enfermé sa fille Danaé, je croyois entendre les plaintes de cette malheureuse princesse. Sur le chemin d'Hermione à Trézène, je crus voir Thésée soulever l'énorme rocher sous lequel on avoit déposé l'épée & les autres marques auxquelles son père devoit le reconnoître. Ces illusions sont un hommage que l'on rend à la célébrité, & appaisent l'imagination qui a plus souvent besoin d'alimens que la raison.

Argos est située au pié d'une colline sur laquelle on a construit la citadelle ; c'est une des plus anciennes villes de la Grèce. Dès son origine elle répandit un si grand éclat, qu'on donna quelquefois son nom à la province, au Péloponèse, à la Grèce entière. La maison des Pélopides s'étant établie à Mycènes, cette ville éclipsa la gloire de sa rivale. Agamemnon régnoit sur la première, Diomède & Sthénélus, sur la seconde. Quelque temps après, Argos reprit son rang, & ne le perdit plus.

Le gouvernement fut d'abord confié à des Rois qui opprimèrent leurs sujets, & à qui l'on ne laissa bientôt que le titre dont ils avoient abusé.

Le titre même y fut aboli dans la suite, & la démocratie a toujours subsisté. Un Sénat discute les affaires, avant de les soumettre à la décision du peuple ; mais, comme il ne peut pas se charger de l'exécution, quatre-vingt de ses membres veillent continuellement au salut de l'état, & remplissent les mêmes fonctions que les Prytanes d'Athènes. Plus d'une fois, & de notre temps encore, les principaux citoyens secondés ou par leurs orateurs, ou par les Lacédémoniens, ont

voulu

voulu se soustraire à la tyrannie de la multitude, en établissant l'oligarchie; mais leurs efforts n'ont servi qu'à faire couler du sang.

Les Argiens sont renommés pour leur bravoure; ils ont eu des démêlés fréquens avec les nations voisines, & n'ont jamais craint de se mesurer avec les Lacédémoniens qui ont souvent recherché leur alliance.

Nous avons dit que la première époque de leur histoire brille de noms illustres, & de faits éclatans. Dans la dernière, après avoir conçu l'espoir de dominer sur tout le ponèse, ils se sont affoiblis par des expéditions malheureuses & par des divisions intestines.

Ainsi que les Arcadiens, ils ont négligé les sciences, & cultivé les arts. Avant l'expédition de Xerxès, ils étoient plus versés dans la musique que les autres peuples; ils furent pendant quelque temps si fort attachés à l'ancienne qu'ils mirent à l'amende un musicien qui osa se présenter au concours avec une lyre enrichie de plus de sept cordes, & parcourir des modes qu'ils n'avoient point adoptés. On distingue parmi les musiciens nés dans cette province, Lasus, Sacades & Aristonicus; parmi les sculpteurs, Agéladas & Polyclète; parmi les poëtes, Télésilla.

Les trois premiers hâtèrent les progrès de la musique; Agéladas & Polyclète ceux de la sculpture. Ce dernier, qui vivoit vers le temps de Périclès, a rempli de ses ouvrages immortels le Péloponèse & la Grèce. En ajoutant de nouvelles beautés à la nature de l'homme, il surpassa Phidias; mais en nous offrant l'image des dieux, il ne s'éleva point à la sublimité des idées de son rival. Il choisissoit ses modèles dans la jeunesse ou dans l'enfance, & l'on eût dit que la vieillesse étonnoit ses mains, accoutumées à représenter les graces. Ce genre s'accommode si bien d'une certaine négligence, qu'on doit louer Polyclète de s'être rigoureusement attaché à la correction du dessein; en effet on a de lui une figure où les proportions du corps humain sont tellement observées, que, par un jugement irréfragable, les artistes l'ont eux-mêmes appelée le Canon ou la Règle; ils l'étudient, quand ils ont à rendre la même nature dans les mêmes circonstances: car on ne peut imaginer un modèle unique pour tous les âges, tous les sexes, tous les caractères. Si l'on fait jamais quelque reproche à Polyclète, on répondra que s'il n'atteignit pas la perfection, du moins il en approcha. Lui-même sembla se méfier de ses succès: dans un temps où les artistes inscrivoient sur les ouvrages sortis de leurs mains, *un tel l'a fait*, il se con-

tenta d'écrire ſur les ſiens, *Polyclète le faiſoit* ; comme ſi, pour les terminer, il attendît le jugement du public.

Il écoutoit les avis, & ſavoit les apprécier. Il fit deux ſtatues pour le même ſujet, l'un en ſecret, ne conſultant que ſon génie & les règles approfondies de l'art; l'autre dans ſon atelier ouvert à tout le monde, ſe corrigeant & ſe réformant au gré de ceux qui lui prodiguoient leurs conſeils. Dès qu'il les eut achevées, il les expoſa au public. La première excita l'admiration, la ſeconde des éclats de rire; il dit alors: voici votre , & voilà le mien. Encore un trait qui prouve que de ſon vivant, il jouit de ſa réputation. Hipponicus, l'un des premiers citoyens d'Athènes, voulant conſacrer une ſtatue à ſa patrie, on lui conſeilla d'employer le ciſeau de Polyclète : je m'en garderai bien, répondit-il; le mérite de l'offrande ne ſeroit que pour l'artiſte. On verra plus bas, que ſon génie facile ne s'exerça pas avec moins de ſuccès dans l'architecture.

Téléſilla, qui floriſſoit il y a environ 150 ans, illuſtra ſa patrie par ſes écrits, & la ſauva par ſon courage. La ville d'Argos alloit tomber entre les mains des Lacédémoniens; elle venoit de perdre 6000 hommes, parmi leſquels ſe trouvoit l'élite de la jeuneſſe. Dans ce moment fatal, Téléſilla raſſemble les femmes les plus propres à ſeconder ſes projets, leur remet les armes dont elle a dépouillé les temples & les maiſons des particuliers, court avec elles ſe placer ſur les murailles, & repouſſe l'ennemi, qui, dans la crainte qu'on ne lui reproche ou la victoire ou la défaite, prend le parti de ſe retirer.

On rendit les plus grands honneurs à ces guerrières. Celles qui périrent dans le combat, furent inhumées le long du chemin d'Argos; on permit aux autres d'élever une ſtatue au dieu Mars. La figure de Téléſilla fut poſée ſur une colonne, en face du temple de Vénus; loin de porter ſes regards ſur des volumes repréſentés & placés à ſes piés, elle les arrête avec complaiſance ſur un caſque qu'elle tient dans ſa main, & qu'elle va mettre ſur ſa tête. Enfin, pour perpétuer à jamais un évènement ſi extraordinaire, on inſtitua une fête annuelle, où les femmes ſont habillées en hommes, & les hommes en femmes.

Il en eſt d'Argos comme de toutes les villes de la Grèce; les monumens de l'art y ſont communs, & les chef-d'œuvres très rares. Parmi ces derniers, il ſuffira de nommer pluſieurs ſtatues de Polyclète & de Praxitèle ; les objets ſuivans nous frappérent ſous d'autres rapports.

Nous

Nous vîmes le tombeau d'une fille de Perſée, qui, après la mort de ſon premier mari, épouſa Œbalus roi de Sparte. Les Argiennes juſqu'alors n'avoient pas oſé contracter un ſecond hymen; ce fait remonte à la plus haute antiquité.

Nous vîmes un groupe repréſentant Périlaüs d'Argos, prêt à donner la mort au Spartiate Othryadas. Les Lacédémoniens & les Argiens ſe diſputoient la poſſeſſion de la ville de Thyrée. On convint de nommer de part & d'autre 300 guerriers dont le combat termineroit le différend. Ils périrent tous, à l'exception de deux Argiens, qui, ſe croyant aſſurés de la victoire, en portèrent la nouvelle aux magiſtrats d'Argos. Cependant Othryadas reſpiroit encore, & malgré des bleſſures mortelles, il eut aſſez de force pour dreſſer un trophée ſur le champ de bataille, &, après y avoir tracé de ſon ſang ce petit nombre de mots: „ Les Lacédémoniens „ vainqueurs des Argiens,„ il ſe donna la mort pour ne pas ſurvivre à ſes compagnons.

Les Argiens ſont perſuadés qu'Apollon annonce l'avenir dans un de ſes temples. Une fois par mois, la prêtreſſe, qui eſt obligée de garder la continence, ſacrifie une brebis pendant la nuit; &, dès qu'elle a goûté du ſang de la victime, elle eſt ſaiſie de l'eſprit prophétique.

Nous vîmes les femmes d'Argos s'aſſembler pendant pluſieurs jours, dans une eſpèce de chapelle attenante au temple de Jupiter Sauveur, pour y pleurer Adonis. J'avois envie de leur dire ce que des ſages ont répondu quelquefois en des occaſions ſemblables: Pourquoi le pleurer s'il eſt dieu, lui offrir des ſacrifices s'il ne l'eſt pas?

A quarante ſtades d'Argos* eſt le temple de Junon, un des plus célèbres de la Grèce, autrefois commun à cette ville & à Mycènes. L'ancien fut brûlé, il n'y a pas un ſiècle, par la négligence de la prêtreſſe Chryſis, qui oublia d'éteindre une lampe placée au milieu des bandelettes ſacrées. Le nouveau, conſtruit au pié du mont Eubée, ſur les bords d'un petit ruiſſeau, ſe reſſent du progrès des arts, & perpétuera le nom de l'architecte Eupolémus d'Argos.

Celui de Polyclète ſera plus fameux encore par les ouvrages dont il a décoré ce temple, & ſur-tout par la ſtatue de Junon, de grandeur preſque coloſſale. Elle eſt poſée ſur un trône; ſa tête eſt ceinte d'une couronne où l'on a gravé les Heures & les Graces; elle tient de ſa droite une grenade, ſymbole myſtérieux qu'on n'explique point aux profanes; de ſa gauche, un ſceptre ſurmonté d'un coucou, attribut ſingulier, qui donne lieu à des contes puériles. Pendant que nous ad-

* Environ une lieue & demie.

mirions le travail, digne du rival de Phidias, & la richeſſe de la matière, qui eſt d'or & d'ivoire, Philotas me montroit en riant, une figure aſſiſe, informe, faite d'un tronc de poirier ſauvage, & couverte de pouſſière. C'eſt la plus ancienne des ſtatues de Junon; après avoir long-temps reçu l'hommage des mortels, elle éprouve le ſort de la vieilleſſe & de la pauvreté : on l'a reléguée dans un coin du temple, où perſonne ne lui adreſſe des vœux.

Sur l'autel, les magiſtrats d'Argos viennent s'obliger par ſerment, d'obſerver les traités de paix; mais il n'eſt pas permis aux étrangers d'y offrir des ſacrifices.

Le temple, depuis ſa fondation eſt deſſervi par une prêtreſſe qui doit, entre autres choſes, s'abſtenir de certains poiſſons ; on lui élève pendant ſa vie une ſtatue, & après ſa mort on grave & ſon nom & la durée de ſon ſacerdoce. Cette ſuite de monumens placés en face du temple mêlés avec les ſtatues de pluſieurs héros, donne une ſuite de dates que les hiſtoriens emploient quelquefois pour fixer l'ordre des temps.

Dans la liſte des prêtreſſes, on trouve des noms illuſtres, tels que ceux d'Hypermneſtre, fille de Danaüs, d'Admète, fille du roi Euryſthée ; de Cydippe, qui dut ſa gloire encore moins à ſes aïeux qu'à ſes enfans. On nous raconta ſon hiſtoire, pendant qu'on célébroit la fête de Junon. Ce jour, qui attire une multitude infinie de ſpectateurs, eſt ſur-tout remarquable par une Pompe ſolennelle qui ſe rend d'Argos au temple de la Déeſſe ; elle eſt précédée par cent bœufs parés de guirlandes, qu'on doit ſacrifier, & diſtribuer aux aſſiſtans; elle eſt protégée par un corps de jeunes Argiens couverts d'armes étincelantes, qu'ils dépoſent par reſpect avant que d'approcher de l'autel ; elle ſe termine par la prêtreſſe qui paroit ſur un char attelé de deux bœufs dont la blancheur égale la beauté. Or, du temps de Cydippe, la proceſſion ayant défilé, & l'attelage n'arrivant point, Biton & Cléobis s'attachèrent au char de leur mère, &, pendant 45 ſtades*, la traînèrent en triomphe dans la plaine & juſque vers le milieu de la montagne, où le temple étoit alors placé : Cydippe arriva au milieu des cris & des applaudiſſemens ; &, dans les tranſports de ſa joie, elle ſupplia la Déeſſe d'accorder à ſes fils le plus grand des bonheurs. Ses vœux furent, dit-on, exaucés : un doux ſommeil les ſaiſit dans le temple même, & les fit tranquillement paſſer de la vie à la mort ; comme ſi les dieux n'avoient pas de plus grand bien à nous accorder, que d'abréger nos jours.

Des exemples d'amour filial ne ſont pas rares ſans doute,

* Environ deux lieues moins un quart.

dans les grandes nations ; mais leur ſouvenir s'y perpétue à peine dans le ſein de la famille qui les a produits : au lieu qu'en Grèce, une ville entière ſe les approprie, & les éterniſe comme des titres dont elle s'honore autant que d'une victoire remportée ſur l'ennemi. Les Argiens envoyèrent à Delphes les ſtatues de ces généreux frères, & j'ai vu dans un temple d'Argolide un groupe qui les repréſente attelés au char de leur mère.

Nous venions de voir la noble récompenſe que les Grecs accordent aux vertus des particuliers ; nous vîmes, à 15 ſtades du temple, à quel excès ils portent la jalouſie du pouvoir. Des décombres parmi leſquels on a de la peine à diſtinguer les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon, d'Oreſte & d'Electre, voilà tout ce qui reſte de l'ancienne & fameuſe ville de Mycènes. Les Argiens la détruiſirent, il y a près d'un ſiècle & demi. Son crime n'avoir jamais plié ſous le joug qu'ils avoient impoſé à preſque toute l'Argolide, & d'avoir, au mépris de leurs ordres, joint ſes troupes à celles que la Grèce raſſembloit contre les Perſes. Ses malheureux habitans errèrent en différens pays, & la plupart ne trouvèrent un aſyle qu'en Macédoine.

L'hiſtoire Grecque offre plus d'un exemple de ces effrayantes émigrations ; & l'on ne doit pas en être ſurpris. La plupart des provinces de la Grèce furent d'abord compoſées de quantité de républiques indépendantes ; les unes attachées à l'ariſtocratie, les autres, à la démocratie ; toutes, avec la facilité d'obtenir la protection des puiſſances voiſines, intéreſſées à les diviſer. Vainement cherchèrent-elles à ſe lier par une confédération générale ; les plus puiſſantes, après avoir aſſujetti les plus foibles, ſe diſputèrent l'empire : quelquefois même l'une d'entre elles, s'élevant au deſſus des autres, exerça un véritable deſpotiſme, ſous les formes ſpécieuſes de la liberté. De-là ces haines & ces guerres nationales qui ont déſolé, pendant ſi long-temps, la Theſſalie, la Béotie, l'Arcadie & l'Argolide. Elles n'affligèrent jamais l'Attique ni la Laconie : l'Attique, parce que ſes habitans vivent ſous les mêmes lois, comme citoyens de la même ville ; la Laconie, parce que les ſiens furent toujours re nus dans la dépendance par la vigilance active des magiſtrats de Sparte, & la valeur connue des Spartiates.

Je ſais que les infractions des traités, & les attentats contre le droit des gens furent quelquefois déférés à l'aſſemblée des Amphictyons, inſtituée dès les plus anciens temps, parmi les nations ſeptentrionales de la Grèce : je ſais auſſi que pluſieurs villes de l'Argolide établirent chez elles un ſemblable tribunal ;

 mais

mais ces diètes, qui ne connoiſſoient que de certaines cauſes, ou n'étendoient pas leur juriſdiction ſur toute la Grèce, ou n'eurent jamais aſſez de forces pour aſſurer l'exécution de leurs décrets.

De retour à Argos, nous montâmes à la citadelle, où nous vîmes, dans un temple de Minerve, une ſtatue de Jupiter, conſervée autrefois, diſoit-on, dans le palais de Priam. Elle a trois yeux, dont l'un eſt placé au milieu du front, ſoit pour déſigner que ce dieu règne également dans les cieux, ſur la mer & dans les enfers, ſoit peut-être pour montrer qu'il voit le paſſé, le préſent & l'avenir.

Nous partîmes pour Tirynthe, éloignée d'Argos d'environ 30 ſtades*. Il ne reſte de cette ville ſi ancienne, que des murailles épaiſſes de plus de 20 piés, & hautes à proportion. Elles ſont conſtruites d'énormes rochers entaſſés les uns ſur les autres, les moindres ſi lourds, qu'un attelage de deux mulets auroit de la peine à les traîner. Comme on ne les avoit point taillés, on eut ſoin de remplir avec des pierres d'un moindre volume les vides que laiſſoit l'irrégularité de leurs formes. Ces murs ſubſiſtent depuis une longue ſuite de ſiècles, & peut-être exciteront-ils l'admiration & la ſurpriſe pendant des milliers d'années encore.

Le même genre de travail ſe fait remarquer dans les anciens monumens de l'Argolide; plus en particulier dans les murs à demi détruits de Mycènes, & dans de grandes excavations que nous vîmes auprès du port de Nauplie, ſitué à une légère diſtance de Tyrinthe.

On attribue tous ces ouvrages aux Cyclopes, dont le nom réveille des idées de grandeur, puiſqu'il fut donné par les premiers poëtes, tantôt à des géans, tantôt à des enfans du ciel & de la terre, chargés de forger les foudres de Jupiter. On crut donc que des conſtructions, pour ainſi dire, giganteſques, ne devoient pas avoir pour auteurs des mortels ordinaires. On n'avoit pas ſans doute obſervé que les hommes, dès les plus anciens temps, en ſe conſtruiſant des demeures, ſongèrent plus à la ſolidité qu'à l'élégance, & qu'ils employèrent des moyens puiſſans pour procurer la plus longue durée à des travaux indiſpenſables. Ils creuſoient dans le roc de vaſtes cavernes, pour s'y réfugier pendant leur vie, ou pour y être dépoſés après leur mort: ils détachoient des quartiers de montagnes, & en entouroient leurs habitations; c'étoit le produit de la force, & le triomphe des obſtacles. On travailloit alors ſur le plan de la nature, qui ne fait rien que de ſimple, de néceſſaire & de durable. Les proportions exactes, les

belles formes introduites depuis dans les monumens, font des impreſſions plus agréables; je doute qu'elles ſoient auſſi profondes. Dans ceux même qui ont plus de droit à l'admiration publique, & qui s'élèvent majeſtueuſement au-deſſus de la terre, la main de l'art cache celle de la nature, & l'on n'a ſubſtitué que la magnificence à la grandeur.

Pendant qu'à Tyrinthe, on nous racontoit que les Argiens, épuiſés par de longues guerres, avoient détruit Tyrinthe, Midée, Hyſies & quelques autres villes, pour en tranſporter les habitans chez eux, Philotas regrettoit de ne pas trouver en ces lieux les anciens Tyrinthiens. Je lui en demandai la raiſon. Ce n'eſt pas, répondit-il, parce qu'ils aimoient autant le vin que les autres peuples de ce canton; mais l'eſpèce de leur folie m'auroit amuſé. Voici ce que m'en a dit un Argien:

Ils s'étoient fait une telle habitude de plaiſanter ſur tout, qu'ils ne pouvoient plus traiter ſérieuſement les affaires les plus importantes. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes. Il les aſſura qu'ils guériroient, ſi, après avoir ſacrifié un taureau à Neptune, ils pouvoient, ſans rire, le jeter à la mer. Il étoit viſible que la contrainte impoſée ne permettroit pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'aſſemblèrent ſur le rivage: ils avoient éloigné les enfans; & comme on vouloit en chaſſer un qui s'étoit gliſſé parmi eux: „ Eſt-ce que vous avez peur, s'écria-t-il, que je n'avale votre taureau?„ A ces mots, ils éclatèrent de rire; &, perſuadés que leur maladie étoit incurable, ils ſe ſoumirent à leur deſtinée.

Nous ſortîmes de Tyrinthe, &, nous étant rendus vers l'extrémité de l'Argolide, nous viſitâmes Hermione & Trézène. Dans la première, nous vîmes, entre autres choſes, un petit bois conſacré aux Graces; un temple de Vénus, où toutes les filles, avant de ſe marier, doivent offrir un ſacrifice; un temple de Cérès, devant lequel ſont les ſtatues de quelques unes de ſes prêtreſſes. On y célèbre, en été, une fête dont je vais décrire en peu de mots la principale cérémonie.

A la tête de la proceſſion marchent les prêtres des différentes divinités, & les magiſtrats en exercice: ils ſont ſuivis des femmes, des hommes, des enfans, tous habillés de blanc, tous couronnés de fleurs, & chantant des cantiques. Paroiſſent enſuite quatre geniſſes, que l'on introduit l'une après l'autre dans le temple, & qui ſont ſucceſſivement immolées par quatre matrones. Ces victimes, qu'on avoit auparavant de la peine à retenir, s'adouciſſent à leur voix, & ſe préſentent

 d'elles-

-mêmes à l'autel. Nous n'en fûmes pas témoins; car ferme les portes pendant le sacrifice.

Derrière cet édifice sont trois places entourées de balustres de pierres. Dans l'une de ces places la terre s'ouvre, & laisse entrevoir un abyme profond; c'est une de ces bouches de l'enfer, dont j'ai parlé dans mon voyage de Laconie*. Les habitans disoient que Pluton, ayant enlevé Proserpine, préféra de descendre par ce gouffre, parce que le trajet est plus court. Ils ajoutoient que, dispensés, à cause du voisinage, de payer un tribut à Caron, ils ne mettoient point une pièce de monnoie dans la bouche des morts, comme on fait par-tout ailleurs.

A Trézène, nous vîmes avec plaisir les monumens qu'elle renferme; nous écoutâmes avec patience les longs récits qu'un peuple fier de son origine, nous faisoit de l'histoire de ses anciens rois, & des héros qui avoient paru dans cette contrée. On nous montroit le siège où Pitthée, fils de Pélops, rendoit la justice; la maison où naquit Thésée, son petit-fils & son élève; celle qu'habitoit Hippolyte; son temple, où les filles de Trézène déposent leur chevelure avant de se marier. Les Trézéniens, qui lui rendent des honneurs divins, ont consacré à Vénus l'endroit où Phèdre se cachoit pour le voir, lorsqu'il poussoit son char dans la carrière. Quelques uns prétendoient qu'il ne fut pas traîné par ses chevaux, mais placé parmi les constellations: d'autres nous conduisirent au lieu de sa sépulture, placée auprès du tombeau de Phèdre.

On nous montroit aussi un édifice en forme de tente, où fut relégué Oreste pendant qu'on le purifioit, & un autel fort ancien, où l'on sacrifie à-la-fois aux mânes & au sommeil, à cause de l'union qui règne entre ces divinités. Une partie de Trézène est située sur le penchant d'une montagne; l'autre dans une plaine qui s'étend jusqu'au port, où serpente la rivière Chrysorrhoas, & qu'embrassent, presque de tous côtés, des collines & des montagnes couvertes, jusqu'à une certaine hauteur, de vignes, d'oliviers, de grenadiers & de myrtes, couronnées ensuite par des bois de pins & de sapins, qui semblent s'élever jusqu'aux nues.

La beauté de ce spectacle ne suffisoit pas pour nous retenir plus long-temps dans cette ville. En certaines saisons, l'air y est malsain; ses vins ne jouissent pas d'une bonne réputation, & les eaux de l'unique fontaine qu'elle posséde, sont d'une mauvaise qualité.

Nous cotoyâmes la mer, & nous arrivâmes à Epidaure,

* Voyez page 183 de ce volume.

située

ſituée au fond d'un golphe, en face de l'île d'Egine, qui lui appartenoit anciennement: de fortes murailles l'ont quelquefois protégée contre les efforts des puiſſances voiſines; ſon territoire, rempli de vignobles, eſt entouré de montagnes couvertes de chênes. Hors des murs, à 40 ſtades de diſtance*, ſont le temple & le bois ſacré d'Eſculape, où les malades viennent de toutes parts chercher leur guériſon. Un conſeil, compoſé de 180 citoyens, eſt chargé de l'adminiſtration de ce petit pays.

On ne ſait rien de bien poſitif ſur la vie d'Eſculape, & c'eſt ce qui fait qu'on en dit tant de choſes. Si l'on s'en rapporte aux récits des habitans, un berger, qui avoit perdu ſon chien & une de ſes chèvres, les trouva ſur une montagne voiſine, auprès d'un enfant reſplendiſſant de lumière, allaité par la chèvre, & gardé par le chien; c'étoit Eſculape, fils d'Apollon & de Coronis. Ses jours furent conſacrés au ſoulagement des malheureux. Les bleſſures & les maladies les plus dangereuſes cédoient à ſes opérations, à ſes remèdes, aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employoit. Les dieux lui avoient pardonné ſes ſuccès; mais il oſa rappeler les morts à la vie, &, ſur les repréſentations de Pluton, il fut écraſé par la foudre.

D'autres traditions laiſſent entrevoir quelques lueurs de vérité, & nous préſentent un fil que nous ſuivrons un moment, ſans nous engager dans ſes détours. L'inſtituteur d'Achille, le ſage Chiron, avoit acquis de légères connoiſſances ſur les vertus des ſimples, de plus grandes ſur la réduction des fractures & des luxations; il les tranſmit à ſes déſcendans, qui exiſtent encore en Theſſalie, & qui, de tout temps, ſe ſont généreuſement dévoués au ſervice des malades.

Il paroit qu'Eſculape fut ſon diſciple, & que, devenu le dépoſitaire de ſes ſecrets, il en inſtruiſit ſes fils Machaon & Podalire, qui régnèrent après ſa mort ſur une petite ville de Theſſalie. Pendant le ſiège de Troie, ils ſignalèrent leur valeur dans les combats, & leur habileté dans le traitement des bleſſés; car ils avoient cultivé avec ſoin la chirurgie, partie eſſentielle de la médecine, & la ſeule qui, ſuivant les apparences, fût connue dans ces ſiècles eloignés. Machaon avoit perdu la vie ſous les murs de Troie. Ses cendres furent tranſportées dans le Péloponèſe, par les ſoins de Neſtor. Ses enfans, attachés à la profeſſion de leur père, s'établirent dans cette contrée; ils élevèrent des autels à leur aïeul, & en méritèrent par les ſervices qu'ils rendirent à l'humanité.

L'auteur d'une famille ſi reſpectable devint bientôt l'objet

* Environ une lieue & demie.

de la vénération publique. Sa promotion au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier. Mais aujourd'hui on lui décerne par-tout des honneurs divins. Son culte a passé d'Epidaure dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés; il s'étendra davantage, parce que les malades imploreront toujours avec confiance la pitié d'un dieu qui fut sujet à leurs infirmités.

Les Epidauriens ont institué en son honneur des fêtes qui se célèbrent tous les ans, & auxquelles on ajoute de temps en temps de nouveaux spectacles. Quoiqu'elles soient très magnifiques, le temple du dieu, les édifices qui l'environnent & les scènes qui s'y passent, sont plus propres à satisfaire la curiosité du voyageur attentif.

Je ne parle point de ces riches présens que l'espoir & la reconnoissance des malades ont déposés dans cet asyle; mais on est d'abord frappé de ces belles paroles, tracées au dessus de la porte du temple: „ L'entrée de ces lieux n'est permise „ qu'aux ames pures.„ La statue du dieu, ouvrage de Thrasymède de Paros, comme on le voit par son nom inscrit au bas, est en or & en ivoire. Esculape, assis sur son trône, ayant un chien à ses piés, tient d'une main son bâton, prolonge l'autre au dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide: c'est Bellérophon qui triomphe de la Chimère; c'est Persée qui coupe la tête à Méduse.

Polyclète, que personne n'avoit surpassé dans l'art de la sculpture, que peu d'artistes ont égalé dans celui de l'architecture, construisit dans le bois sacré un théatre élégant & superbe, où se placent les spectateurs en certaines fêtes. Il éleva tout auprès une rotonde en marbre, qui attire les regards, & dont le peintre Pausias a, de nos jours, décoré l'intérieur. Dans un de ses tableaux, l'amour ne se présente plus avec l'appareil menaçant d'un guerrier; il a laissé tomber son arc & ses flèches: pour triompher, il n'a besoin que de la lyre qu'il tient dans sa main. Dans un autre, Pausias a représenté l'ivresse sous la figure d'une femme dont les traits se distinguent à travers une bouteille de verre qu'elle est sur le point de vider.

Aux environs, nous vîmes quantité de colonnes qui contiennent, non-seulement les noms de ceux qui ont été guéris, & des maladies dont ils étoient affligés, mais encore le détail des moyens qui leur ont procuré la santé. De pareils monumens, dépositaires de l'expérience des siècles, seroient précieux dans tous les temps; ils étoient nécessaires avant qu'on

eût

eût écrit fur la médecine. On fait qu'en Egypte, les prêtres confervent dans leurs temples l'état circonftancié des cures qu'ils ont opérées. En Grèce, les miniftres d'Efculape ont introduit cet ufage, avec leurs autres rites, dans prefque tous les lieux où ils fe font établis. Hippocrate en connut le prix, & puifa une partie de fa doctrine fur le régime, dans une fuite d'anciennes infcriptions expofées auprès du temple que les habitans de Cos ont élevé en l'honneur d'Efculape.

Cependant, il faut l'avouer, les prêtres de ce dieu, plus flattés d'opérer des prodiges que des guérifons, n'emploient que trop fouvent l'impofture pour s'accréditer dans l'efprit du peuple. Il faut les louer de placer leurs temples hors des villes & fur des hauteurs. Celui d'Epidaure eft entouré d'un bois dans lequel on ne laiffe naître ni mourir perfonne. Car pour éloigner de ces lieux l'image effrayante de la mort, on en retire les malades qui font à toute extrémité, & les femmes qui font au dernier terme de leur groffeffe. Un air fain, un exercice modéré, un régime convenable, des remèdes appropriés, telles font les fages précautions qu'on a cru propres à rétablir la fanté ; mais elles ne fuffifent pas aux vues des prêtres, qui, pour attribuer des effets naturels à des caufes furnaturelles, ajoutent au traitement quantité de pratiques fuperftitieufes.

On a conftruit auprès du temple une grande falle, où ceux qui viennent confulter Efculape, après avoir dépofé fur la table fainte, des gâteaux, des fruits & d'autres offrandes, paffent la nuit couchés fur de petits lits: un des miniftres leur ordonne de s'abandonner au fommeil, de garder un profond filence, quand même ils entendroient du bruit, & d'être attentifs aux fonges que le dieu va leur envoyer ; enfuite il éteint les lumières, & a foin de ramaffer les offrandes dont la table eft couverte. Quelque temps après, les malades croient entendre la voix d'Efculape, foit qu'elle leur parvienne par quelque artifice ingénieux, foit que le miniftre, revenu fur fes pas, prononce fourdement quelques paroles autour de leur lit, foit enfin que, dans le calme des fens, leur imagination réalife les récits & les objets qui n'ont ceffé de les frapper depuis leur arrivée.

La voix divine leur prefcrit les remèdes deftinés à les guérir, remèdes affez conformes à ceux des autres médecins. Elle les inftruit en même temps des pratiques de dévotion qui doivent en affurer l'effet. Si le malade n'a d'autre mal que de craindre tous les maux, s'il fe réfout à devenir l'inftrument de la fourberie, il lui eft ordonné de fe préfenter le lendemain au temple,

temple, de paſſer d'un côté de l'autel à l'autre, d'y poſer la main, de l'appliquer ſur la partie ſouffrante, & de déclarer hautement ſa guériſon, en préſence d'un grand nombre de ſpectateurs que ce prodige remplit d'un nouvel enthouſiaſme. Quelquefois, pour ſauver l'honneur d'Eſculape, on enjoint aux malades d'aller au loin exécuter ſes ordonnances. D'autres fois ils reçoivent la viſite du dieu, déguiſé ſous la forme d'un gros ſerpent, dont les careſſes raniment leur confiance.

Les ſerpens en général ſont conſacrés à ce dieu, ſoit parce que la plupart ont des propriétés dont la médecine fait uſage, ſoit pour d'autres raiſons qu'il eſt inutile de rapporter: mais Eſculape paroit chérir ſpécialement ceux qu'on trouve dans le territoire d'Epidaure, & dont la couleur tire ſur le jaune. Sans venin, d'un caractère doux & paiſible, ils aiment à vivre familièrement avec les hommes. Celui que les prêtres entretiennent dans l'intérieur du temple, ſe replie quelquefois autour de leur corps, ou ſe redreſſe ſur ſa queue pour prendre la nourriture qu'on lui préſente dans une aſſiette: on le laiſſe rarement ſortir; quand on lui rend ſa liberté, il ſe promène avec majeſté dans les rues; & comme ſon apparition eſt d'un heureux préſage, elle excite une joie univerſelle. Les uns le reſpectent, parce qu'il eſt ſous la protection de la divinité tutélaire du lieu; les autres ſe proſternent en ſa préſence, parce qu'ils le confondent avec le dieu lui-même.

On trouve de ces ſerpens familiers dans les autres temples d'Eſculape, dans ceux de Bacchus & de quelques divinités. Ils ſont très communs à Pella, capitale de la Macédoine. Les femmes s'y font un plaiſir d'en élever. Dans les grandes chaleurs de l'été, elles les entrelacent autour de leur cou, en forme de collier, & dans leurs orgies, elles s'en parent comme d'un ornement, ou les agitent au deſſus de leur tête. Pendant mon ſéjour en Grèce, on diſoit qu'Olympias, femme de Philippe, roi de Macédoine, en faiſoit ſouvent coucher un auprès d'elle; on ajoutoit même que Jupiter avoit pris la forme de cet animal & qu'Alexandre étoit ſon fils.

Les Epidauriens ſon crédules; les malades le ſont encore plus. Ils ſe rendent en foule à Epidaure; ils s'y ſoumettent avec une entière réſignation aux remèdes dont ils n'avoient juſqu'alors retiré aucun fruit, & que leur extrême confiance rend quelquefois plus efficaces. La plupart me racontoient avec une foi vive les ſonges dont le dieu les avoit favoriſés; les uns étoient ſi bornés, qu'ils s'effarouchoient à la moindre diſcuſſion; les autres ſi effrayés, que les plus fortes raiſons ne pouvoient les diſtraire du ſentiment de leurs maux: tous

citoient

citoient des exemples de guérifon, qu'ils n'avoient pas conftatés, & qui recevoient une nouvelle force, en paffant de bouche en bouche.

Nous repafsâmes par Argos, & nous prîmes le chemin de Némée, ville fameufe par la folennité des jeux qu'on y célèbre chaque troifième année, en l'honneur de Jupiter. Comme ils offrent à-peu-près les mêmes fpectacles que ceux d'Olympie, je n'en parlerai point; il me fuffira d'obferver que les Argiens y préfident, & qu'on n'y décerne au vainqueur qu'une couronne d'ache. Nous entrâmes enfuite dans des montagnes, & à 15 ftades de la ville, nos guides nous montrèrent avec effroi la caverne où fe tenoit ce lion qui périt fous la maffue d'Hercule.

De-là étant revenus à Corinthe, nous reprîmes bientôt le chemin d'Athènes, où, dès mon arrivée, je continuai mes recherches, tant fur les parties de l'adminiftration, que fur les différentes branches de la littérature.

Fin du Chapitre cinquante-troifième.

CHAPITRE LIV.

La République de Platon.

DEUX grands objets occupent les philofophes de la Grèce: la manière dont l'univers eft gouverné, & celle dont il faut gouverner les hommes. Ces problêmes, peut-être auffi difficiles à réfoudre l'un que l'autre, font le fujet éternel de leurs entretiens & de leurs écrits. Nous verrons dans la fuite comment Platon, d'après Timée, concevoit la formation du monde. J'expofe ici les moyens qu'il imaginoit, pour former la plus heureufe des fociétés.

Il nous en avoit entretenus plus d'une fois; mais il les développa avec plus de foin, un jour que, fe trouvant à l'Académie, où depuis quelque temps il avoit ceffé de donner des leçons, il voulut prouver, qu'on eft heureux dès qu'on eft jufte, quand même on n'auroit rien à efpérer de la part des dieux, & qu'on auroit tout à craindre de la part des hommes. Pour mieux connoître ce que produiroit la juftice dans un fimple particulier, il examina quels feroient fes effets dans un gouvernement, où elle fe dévoileroit avec une influence plus marquée, & des caractères plus fenfibles. Voici à-peu-près l'idée qu'il nous donna de fon fyftême. Je vais le faire

parler ; mais j'aurai befoin d'indulgence : s'il falloit conferver à fes penfées les charmes dont il fait les embellir, ce feroit aux Graces de tenir le pinceau.

Ce n'eft ni d'une monarchie ni d'une démocratie que je dois tracer le plan. Que l'autorité fe trouve entre les mains d'un feul ou de plufieurs, peu m'importe. Je forme un gouvernement où les peuples feroient heureux fous l'empire de la vertu.

J'en divife les citoyens en trois claffes : celle des mercenaires ou de la multitude ; celle des guerriers ou des gardiens de l'état ; celle des magiftrats ou des fages. Je ne prefcris rien à la première ; elle eft faite pour fuivre aveuglément les impreffions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers, qui aura toujours les armes à la main, & dont l'objet fera d'entretenir dans l'état une tranquillité conftante. Il ne fe mêlera pas avec les autres citoyens ; il demeurera dans un camp, & fera toujours prêt à réprimer les factions du dedans, à repouffer les attaques du dehors.

Mais comme des hommes fi redoutables pourroient être infiniment dangereux, & qu'avec toutes les forces de l'état, il leur feroit facile d'en ufurper la puiffance, nous les contiendrons, non par des lois, mais par la vigueur d'une inftitution qui règlera leurs paffions & leurs vertus mêmes. Nous cultiverons leur efprit & leur cœur par les inftructions qui font du reffort de la mufique, & nous augmenterons leur courage & leur fanté par les exercices de la gymnaftique.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance ; que les impreffions qu'ils recevront alors ne foient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la fuite, & qu'on évite fur-tout de les entretenir de ces vaines fictions dépofées dans les écrits d'Homère, d'Héfiode & des autres poëtes. Les diffentions & les vengeances fauffement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes juftifiés par de grandes autorités ; & c'eft un malheur infigne que de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atroces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poëfie l'annonce aux enfans des guerriers avec autant de dignité que de charmes ; on leur dira fans ceffe, que Dieu ne peut être l'auteur que du bien ; qu'il ne fait le malheur de perfonne ; que fes châtimens font des bienfaits, & que les méchans font à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent le moyen de s'y fouftraire.

On

On aura ſoin de les élever dans le plus parfait mépris de la mort, & de l'appareil menaçant des enfers. Ces peintures effrayantes & exagérées du Cocyte & du Styx peuvent être utiles en certaines occaſions; mais elles ne ſont pas faites pour des hommes qui ne doivent connoître la crainte que par celle qu'ils inſpirent.

Pénétrés de ces vérités, que la mort n'eſt pas un mal, & que le ſage ſe ſuffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs parens & leurs amis, ſans répandre une larme, ſans pouſſer un ſoupir. Il faudra que leur ame ne ſe livre jamais aux excès de la douleur, de la joie ou de la colère; qu'elle ne connoiſſe ni le vil intérêt, ni le menſonge, plus vil encore s'il eſt poſſible; qu'elle rougiſſe des foibleſſes & des cruautés que les poëtes attribuent aux anciens guerriers, & qu'elle faſſe conſiſter le véritable héroïſme à maîtriſer ſes paſſions, & à obéir aux lois.

C'eſt dans cette ame qu'on imprimera comme ſur l'airain, les idées immortelles de la juſtice & de la vérité; c'eſt là qu'on gravera en traits ineffaçables, que les méchans ſont malheureux dans la proſpérité, & que la vertu eſt heureuſe dans la perſécution, & même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être préſentées avec des couleurs qui en altèrent la majeſté. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderoient ſur le théatre, en y joignant la peinture trop fidelle des petiteſſes & des vices de l'humanité. Leurs talens inſpireroient à nos élèves ce goût d'imitation, dont l'habitude, contractée de bonne heure, paſſe dans les mœurs, & ſe réveille dans tous les inſtans de la vie. Ce n'eſt point à eux de copier des geſtes & des diſcours qui ne répondroient pas à leur caractère; il faut que leur maintien & leur récit reſpirent la ſainteté de la vertu, & n'aient pour ornement qu'une ſimplicité extrême. S'il ſe gliſſoit dans notre ville un de ces poëtes habiles dans l'art de varier les formes du diſcours, & de repréſenter ſans choix toutes ſortes de perſonnages, nous répandrions des parfums ſur ſa tête, & nous le congédierions.

Nous bannirons & les accens plaintifs de l'harmonie Lydienne, & la molleſſe des chants de l'Ionienne. Nous conſerverons le mode Dorien dont l'expreſſion mâle ſoutiendra le courage de nos guerriers, & le Phrygien dont le caractère paiſible & religieux pourra s'aſſortir à la tranquillité de leur ame; mais ces deux modes mêmes, nous les gênerons dans leurs mouvemens, & nous les forcerons à choiſir une marche noble, convenable aux circonſtances, conforme aux chants

qu'elle

qu'elle doit régler, & aux paroles auxquelles on doit toujours l'assujettir.

De cet heureux rapport établi entre les paroles, l'harmonie & le nombre, résultera cette décence, & par conséquent cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves. Nous exigerons que la peinture, l'architecture, & tous les arts l'offrent à leurs yeux, afin que de toutes parts entourés & assaillis des images de la beauté, & vivant au milieu de ces images, comme dans un air pur & serein, ils s'en pénètrent jusqu'au fond de l'ame, & s'accoutument à les reproduire dans leurs actions & dans leurs mœurs. Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parce qu'ils n'y reconnoitront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le cœur ; ils tressailleront à la voix de la raison & de la vertu, parce qu'elles leur apparoitront sous des traits connus & familiers. Ils aimeront la beauté, avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins & les exercices du corps. Ici point de règle constante & uniforme dans le régime ; des gens destinés à vivre dans un camp, & à suivre les opérations d'une campagne, doivent apprendre à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale, les trésors de la santé ; & dans la continuité des exercices, les moyens d'augmenter leur courage plutôt que leurs forces. Ceux qui auront reçu de la nature un tempérament délicat, ne chercheront pas à le fortifier par les ressources de l'art. Tels que ce mercenaire qui n'a pas le loisir de réparer les ruines d'un corps que le travail consume, ils rougiroient de prolonger à force de soins une vie mourante & inutile à l'état. On attaquera les maladies accidentelles par des remèdes prompts & simples ; on ne connoitra pas celles qui viennent de l'intempérance & des autres excès ; on abandonnera au hasard celles dont on apporte le germe en naissant. Par là se trouvera proscrite cette médecine qui ne sait employer ses efforts que pour multiplier nos souffrances, & nous faire mourir plus long-temps.

Je ne dirai rien ici de la chasse, de la danse & des combats du gymnase ; je ne parlerai pas du respect inviolable qu'on aura pour les parens & les vieillards, non plus que d'une foule d'observances dont le détail me mèneroit trop loin. Je n'établis que des principes généraux ; les règles particulières en découleront d'elles-mêmes, & s'appliqueront sans effort aux

circon-

circonſtances. L'eſſentiel eſt, que la muſique & la gymnaſtique influent également ſur l'éducation, & que les exercices du corps ſoient dans un juſte tempérament avec ceux de l'eſprit ; car par elle-même la muſique amollit un caractère qu'elle adoucit, & la gymnaſtique le rend dur & féroce en lui donnant de la vigueur. C'eſt en combinant ces deux arts, en les corrigeant l'un par l'autre, qu'on viendra à bout de tendre ou de relâcher, dans une exacte proportion, les reſſorts d'une ame trop foible ou trop impétueuſe : c'eſt par là que nos guerriers, réuniſſant la force & le courage à la douceur & à l'aménité, paroitront aux yeux de leurs ennemis, les plus redoutables des hommes, & les plus aimables aux yeux des autres citoyens ; mais pour produire cet heureux effet, on évitera de rien innover dans le ſyſtême de l'inſtitution une fois établie. On a dit que toucher aux règles de la muſique, c'étoit ébranler les lois fondamentales du gouvernement. J'ajoute qu'on s'expoſeroit au même malheur en faiſant des changemens dans les jeux, dans les ſpectacles & dans les moindres uſages. C'eſt que chez un peuple qui ſe conduit plutôt par les mœurs que par les lois, les moindres innovations ſont dangereuſes, parce que, dès qu'on s'écarte des uſages reçus dans un ſeul point, on perd l'opinion de leur ſageſſe. Il s'eſt gliſſé un abus, & le poiſon eſt dans l'état.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers. Tout dans cette éducation dépendra de la ſévérité de la diſcipline ; ils regarderont la moindre obſervance comme un devoir, & la plus petite négligence comme un crime. Et qu'on ne s'étonne pas de la valeur que nous donnons à des pratiques frivoles en apparence ; quand elles ne tendroient pas directement au bien général, l'exactitude à les remplir feroit d'un prix infini, parce qu'elle contrarieroit & forceroit le penchant. Nous voulons pouſſer les ames au plus haut point de perfection pour elles-mêmes, & d'utilité pour la patrie. Il faut que, ſous la main des chefs, elles deviennent propres aux plus petites choſes comme aux plus grandes ; il faut qu'elles briſent ſans ceſſe leur volonté, & qu'à force de ſacrifices elles parviennent à ne penſer, n'agir, ne reſpirer que pour le bien de la république. Ceux qui ne feront pas capables de ce renoncement à eux-mêmes, ne feront pas admis dans la claſſe des guerriers, mais relégués dans celle des artiſans & des laboureurs ; car les états ne feront pas réglés par la naiſſance, ils le feront uniquement par les qualités de l'ame.

Avant que d'aller plus loin, forçons nos élèves à jeter les yeux ſur la vie qu'ils doivent mener un jour ; ils feront moins

étonnés de la févérité de nos règles, & fe prépareront mieux à la haute deftinée qui les attend.

Si les guerriers poffédoient des terres & des maifons, fi l'or & l'argent fouilloient une fois leurs mains, bientôt l'ambition, la haine & toutes les paffions qu'entraînent les richeffes, fe gliffferoient dans leur cœur, & ils ne feroient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits foins qui les forceroient à fe courber vers la terre. Ils feront nourris en commun aux dépens du public; la patrie, à laquelle ils confacreront toutes leurs penfées & tous leurs défirs, fe chargera de pourvoir à leurs befoins qu'ils réduiront au pur néceffaire: & fi l'on nous objecte que par ces privations ils feront moins heureux que les autres citoyens, nous répondrons qu'un légiflateur doit fe propofer le bonheur de toute la fociété, & non d'une feule des claffes qui la compofent. Quelque moyen qu'il emploie, s'il réuffit, il aura fait le bien particulier, qui dépend toujours du bien général. D'ailleurs, je n'établis pas une ville qui regorge de délices: je veux qu'on y règle le travail de manière qu'il banniffe la pauvreté, fans introduire l'opulence; fi nos guerriers y diffèrent des autres citoyens, ce fera parce qu'avec plus de vertus ils auront moins de befoins.

Nous avons cherché à les dépouiller de cet intérêt fordide qui produit tant de crimes. Il faut encore éteindre, ou plutôt perfectionner dans leurs cœurs, ces affections que la nature infpire, & les unir entre eux par les moyens mêmes qui contribuent à les divifer. J'entre dans une nouvelle carrière; je n'y marche qu'en tremblant; les idées que je vais propofer paroîtront auffi révoltantes que chimériques. Mais après tout je m'en méfie moi-même; & cette difpofition d'efprit, fi je m'égare, doit me faire abfoudre d'avance d'une erreur involontaire.

Ce fexe que nous bornons à des emplois obfcurs & domeftiques, ne feroit-il pas deftiné à des fonctions plus nobles & plus relevées? N'a-t-il pas donné des exemples de courage, de fageffe, de progrès dans toutes les vertus & dans tous les arts? Peut-être que fes qualités fe reffentent de la foibleffe, & font inférieures aux nôtres. S'enfuit-il qu'elles doivent être inutiles à la patrie? Non, la nature ne difpenfe aucun talent pour le rendre ftérile: & le grand art du légiflateur eft de remettre en jeu tous les refforts qu'elle fournit, & que nous laiffons en repos. Nos guerriers partageront avec leurs époufes le foin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec fa compagne la garde du troupeau confié à fa vigilance. Les uns & les autres feront élevés dans les

mêmes

mêmes principes, dans les mêmes lieux & sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les élémens des sciences, les leçons de la sagesse ; & dans le gymnase, les jeunes filles, dépouillées de leurs habits, & parées de leurs vertus, comme du plus honorable des vêtemens, disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules.

Nous avons trop de décence & de corruption pour n'être pas blessés d'un règlement, qu'une longue habitude & des mœurs plus pures rendroient moins dangereux. Cependant les magistrats seront chargés d'en prévenir les abus. Dans des fêtes instituées pour former des unions légitimes & saintes, ils jetteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'âge de 30 ans jusqu'à celui de 55, & les guerriers depuis l'âge de 20 jusqu'à celui de 40 ans. On règlera le nombre des concurrens sur les pertes qu'elle aura faites ; car nous devons éviter avec le même soin l'excès & le défaut de population. Le hasard, en apparence, assortira les époux ; mais les magistrats, par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un & de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers. En même temps, les prêtres & les prêtresses répandront le sang des victimes sur l'autel ; les airs retentiront du chant des épithalames, & le peuple, témoin & garant des nœuds formés par le sort, demandera au ciel des enfans encore plus vertueux que leurs pères.

Ceux qui naitront de ces mariages, seront aussitôt enlevés à leurs parens, & déposés dans un endroit où leurs mères, sans les reconnoître, iront distribuer, tantôt à l'un & tantôt à l'autre, ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour.

Dans ce berceau des guerriers ne paroitront pas les enfans qui auroient apporté en naissant quelque difformité ; ils seront écartés au loin, & cachés dans quelque retraite obscure : on n'y admettra pas non plus les enfans dont la naissance n'auroit pas été précédée par les cérémonies augustes dont je viens de parler, ni ceux que leurs parens auroient mis au jour par une union prématurée ou tardive.

Dès que les deux époux auront satisfait aux vœux de la patrie, ils se sépareront, & resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours, & que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens & de & de divorces, fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers.

Mais quand les uns & les autres auront passé l'âge prescrit

par la loi aux engagemens qu'elle avoue, il leur sera permis d'en contracter d'autres, pourvu toutefois que d'un côté ils ne fassent paroître aucun fruit de leur union, & que d'un autre côté, ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourroient pas les reconnoître, il leur suffira de compter parmi leurs fils & leurs filles tous les enfans nés dans le même temps que ceux dont ils seront véritablement les auteurs ; & cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états. En effet, chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec tous ses semblables ; & par là se multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté, qu'on entendra retentir par-tout les noms tendres & sacrés de père & de mère, de fils & de fille, de frère & de sœur. Les sentimens de la nature, au lieu de se concentrer en des objets particuliers, se répandront en abondance sur cette grande famille, qu'ils animeront d'un même esprit : les cœurs rempliront aisément des devoirs qu'ils se feront eux-mêmes ; &, renonçant à tout avantage personnel, ils se transmettront leurs peines, qu'ils affoibliront, & leurs plaisirs, qu'ils augmenteront en les partageant : tout germe de division sera étouffé par l'autorité des chefs, & toute violence enchaînée par la crainte d'outrager la nature.

Cette tendresse précieuse, qui les rapprochera pendant la paix, se réveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place sur un champ de bataille un corps de guerriers jeunes, pleins de courage, exercés depuis leur enfance aux combats, parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquises, & persuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élever au comble de l'honneur, & le trépas leur mériter des autels ; que dans ce moment la voix puissante de la patrie frappe leurs oreilles, & les appelle à sa défense : qu'à cette voix se joignent les cris plaintifs de l'amitié, qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger ; enfin pour imprimer dans leur ame les émotions les plus fortes, qu'on jette au milieu d'eux leurs épouses & leurs enfans ; leurs épouses, qui viennent combattre auprès d'eux, & les soutenir de leur voix & de leurs regards ; leurs enfans, à qui ils doivent des leçons de valeur, & qui vont peut-être périr par le fer barbare de l'ennemi ; croira-t-on que cette masse, embrasée par ces puissans intérêts comme par une flamme dévorante, hésite un instant à ramasser ses forces & ses fureurs, à tomber comme la foudre sur les troupes ennemies, & à les écraser par son poids irrésistible ?

Tels seront les grands effets de l'union établie entre nos

guerriers. Il en est un qu'ils devront uniquement à leur vertu, ce sera de s'arrêter et de redevenir doux, sensibles, humains, après la victoire ; dans l'ivresse même du succès, ils ne songeront ni à charger de fers un ennemi vaincu, ni à outrager ses morts sur le champ de bataille, ni à suspendre ses armes dans les temples des dieux, peu jaloux d'une pareille offrande, ni à porter le ravage dans les campagnes, ou le feu dans les maisons. Ces cruautés qu'ils se permettroient à peine contre les barbares, ne doivent point s'exercer dans la Grèce, dans cette république de nations amies, dont les divisions ne devroient jamais présenter l'image de la guerre, mais plutôt celle des troubles passagers qui agitent quelquefois les citoyens d'une même ville.

Nous croyons avoir pourvu suffisamment au bonheur de nos guerriers ; nous les avons enrichis à force de privations : sans rien posséder, ils jouiront de tout ; il n'y en aura aucun parmi eux, qui ne puisse dire : tout m'appartient ; et qui ne doive ajouter, dit Aristote, qui jusqu'alors avoit gardé le silence : Rien ne m'appartient en effet. O Platon ! ce ne sont pas les biens que nous partageons qui nous touchent le plus ; ce sont ceux qui nous sont personnels. Dès que vos guerriers n'auront aucune sorte de propriété, n'en attendez qu'un intérêt sans chaleur comme sans objet ; leur tendresse, ne pouvant se fixer sur cette foule d'enfans dont ils seront entourés, tombera dans la langueur, et ils se reposeront les uns sur les autres du soin de leur donner des exemples et des leçons, comme on voit les esclaves d'une maison négliger des devoirs qui leur sont communs à tous.

Platon répondit : nous avons mis dans les cœurs de nos guerriers deux principes, qui, de concert, doivent sans cesse ranimer leur zèle : le sentiment et la vertu. Non-seulement ils exerceront le premier d'une manière générale, en se regardant tous comme les citoyens d'une même patrie ; mais ils s'en pénètreront encore davantage, en se regardant comme les enfans d'une même famille ; ils le seront en effet, et l'obscurité de leur naissance n'obscurcira point les titres de leur affinité. Si l'illusion n'a pas ici autant de force que la réalité, elle aura plus d'étendue, et la république y gagnera ; car il lui importe fort peu qu'entre certains particuliers les affections soient portées à l'excès, pourvu qu'elles passent dans toutes les ames, et qu'elles suffisent pour les lier d'une chaîne commune. Mais si, par hasard, elles étoient trop foibles pour rendre nos guerriers appliqués et vigilans, n'avons-nous pas un autre mobile, cette vertu sublime qui les portera sans cesse à faire au-delà de leur devoirs ?

Ariſtote alloit répliquer; mais nous l'arrêtâmes, et il ſe contenta de demander à Platon s'il étoit perſuadé que ſa république pût exiſter?

Platon reprit avec douceur: rappelez-vous l'objet de mes recherches. Je veux prouver que le bonheur eſt inſéparable de la juſtice; et dans cette vue, j'examine quel ſeroit le meilleur des gouvernemens, pour montrer enſuite qu'il ſeroit le plus heureux. Si un peintre offroit à nos yeux une figure dont la beauté ſurpaſſât toutes nos idées, lui objecteroit-on que la nature n'en produit pas de ſemblables? Je vous offre de même le tableau de la plus parfaite des républiques; je le propoſe comme un modèle dont les autres gouvernemens doivent plus ou moins approcher, pour être plus ou moins heureux. Je vais plus loin, et j'ajoute que mon projet, tout chimérique qu'il paroit être, pourroit, en quelque manière, ſe réaliſer, non-ſeulement parmi nous, mais encore par-tout ailleurs, ſi l'on avoit ſoin d'y faire un changement dans l'adminiſtration des affaires. Quel ſeroit ce changement? que les philoſophes montaſſent ſur le trône, ou que les ſouverains devinſſent philoſophes.

Cette idée révoltera ſans doute ceux qui ne connoiſſent pas la vraie philoſophie. Les autres verront que ſans elle il n'eſt plus de remède aux maux qui affligent l'humanité.

Me voilà parvenu à la troiſième & à la plus importante claſſe de nos citoyens: je vais parler de nos magiſtrats, de ce petit nombre d'hommes choiſis parmi des hommes vertueux, de ces chefs en un mot, qui, tirés de l'ordre des guerriers, ſeront autant au deſſus d'eux, par l'excellence de leur mérite, que les guerriers ſeront au deſſus des artiſans & des laboureurs.

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choiſir des hommes ſi rares! quelle étude pour les connoître! quelle attention pour les former! Entrons dans ce ſanctuaire où l'on élève les enfans des guerriers, & où les enfans des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons-nous à ceux qui, réuniſſant les avantages de la figure aux graces naturelles, ſe diſtingueront de leurs ſemblables dans les exercices du corps & de l'eſprit. Examinons ſi le déſir de ſavoir, ſi l'amour du bien étincellent de bonne heure dans leurs regards & dans leurs diſcours; ſi, à meſure que leurs lumières ſe développent, ils ſe pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs, & ſi, à proportion de leur âge, ils laiſſent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des piéges à leur raiſon naiſſante. Si les principes qu'elle a reçus ne peuvent être altérés ni par le temps ni par des principes contraires, attaquons-les par la

crainte

crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violence & de séduction. Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée; mais pour n'être que spectateurs d'un combat; & remarquons bien l'impression que les travaux & les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vu sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset, après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge; qu'ils joignent la justesse de l'esprit à la noblesse des sentimens, & la vivacité de l'imagination à la solidité du caractère; soyons plus attentifs que jamais à épier leur conduite, & à suivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs mœurs; il est question à présent des sciences qui peuvent étendre leurs lumières. Telles seront d'abord l'arithmétique & la géométrie, toutes deux propres à augmenter les forces & la sagacité de l'esprit, toutes deux utiles au guerrier, pour le diriger dans ses opérations militaires, & absolument nécessaires au philosophe, pour l'accoutumer à fixer ses idées, & à s'élever jusqu'à la vérité. L'astronomie, la musique, toutes les sciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre institution. Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études sans effort, sans contrainte, & en se jouant. Qu'ils les suspendent à l'âge de 18 ans, pour ne s'occuper, pendant deux ou trois ans, que des exercices du gymnase, & qu'ils les reprennent ensuite, pour mieux saisir les rapports qu'elles ont entre elles; ceux qui continueront à justifier les espérances qu'ils nous avoient données dans leur enfance, obtiendront des distinctions honorables; &, dès qu'il seront parvenus à l'âge de 30 ans, nous les initierons à la science de la méditation, à cette dialectique sublime qui doit être le terme de leurs premières études, & dont l'objet est de connoître moins l'existence que l'essence des choses.*

Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, si cet objet n'a pas été rempli jusqu'à présent; nos jeunes gens, s'occupant trop tôt de la dialectique, & ne pouvant remonter aux principes des vérités qu'elle enseigne, se font un amusement de ses ressources, & se livrent des combats, où, tantôt vainqueurs & tantôt vaincus, ils parviennent à n'acquérir que des doutes & des erreurs. De là ces défauts qu'ils conservent toute leur vie, ce goût pour la contradiction, cette indifférence pour des

* Du temps de Platon, sous le nom de dialectique, on comprenoit à la fois la logique, la théologie naturelle & la métaphysique.

vérités qu'ils n'ont pas su défendre, cette prédilection pour des sophismes qui leur ont valu la victoire.

Des succès si frivoles & si dangereux ne tenteront pas les élèves que nous achevons de former; des lumières toujours plus vives seront le fruit de leurs entretiens, ainsi que de leur application. Dégagés des sens, ensévelis dans la méditation, ils se rempliront peu à peu de l'idée du bien, de ce bien après lequel nous soupirons avec tant d'ardeur, & dont nous nous formons des images si confuses, de ce bien suprême, qui, source de toute vérité & de toute justice, doit animer le souverain magistrat, & le rendre inébranlable dans l'exercice de ses devoirs. Mais où réside-t-il? Où doit-on le chercher? Est-ce dans ces plaisirs qui nous enivrent? dans ces connoissances qui nous énorgueillissent? dans cette décoration brillante qui nous éblouit? Non, car tout ce qui est changeant & mobile ne sauroit être le vrai bien. Quittons la terre & les ombres qui la couvrent; élevons nos esprits vers le séjour de la lumière, & annonçons aux mortels les vérités qu'ils ignorent.

Il existe deux mondes, l'un visible & l'autre idéal. Le premier, formé sur le modèle de l'autre, est celui que nous habitons. C'est là que tout étant sujet à la génération & à la corruption, tout change & s'écoule sans cesse; c'est là qu'on ne voit que des images & des portions fugitives de l'être. Le second renferme les essences & les exemplaires de tous les objets visibles, & ces essences sont de véritables êtres, puisqu'elles sont immuables. Deux rois, dont l'un est le ministre & l'esclave de l'autre, répandent leurs clartés dans ces deux mondes. Du haut des airs, le soleil fait éclore & perpétue les objets qu'il rend visibles à nos yeux. Du lieu le plus élevé du monde intellectuel, le bien suprême produit & conserve les essences qu'il rend intelligibles à nos ames. Le soleil nous éclaire par sa lumière, le bien suprême par sa vérité: & comme nos yeux ont une perception distincte, lorsqu'ils se fixent sur des corps où tombent la lumière du jour; de même notre ame acquiert une vraie science, lorsqu'elle considère des êtres où la vérité se réfléchit.

Mais voulez-vous connoître combien les jours qui éclairent ces deux empires diffèrent en éclat & en beauté? Imaginez un antre profond, où des hommes sont, depuis leur enfance, tellement assujettis par des chaînes pesantes, qu'ils ne peuvent ni changer de lieu, ni voir d'autres objets que ceux qu'ils ont en face: derrière eux, à une certaine distance, est placé sur une hauteur un feu dont la lueur se répand dans la caverne; entre ce feu & les captifs est un mur, le long duquel des personnes

ſonnes vont & viennent, les unes en ſilence, les autres s'entretenant enſemble, tenant de leurs mains & élevant au deſſus du mur des figures d'hommes ou d'animaux, des meubles de toute eſpèce, dont les ombres iront ſe retracer ſur le côté de la caverne expoſé aux regards des captifs. Frappés de ces images paſſagères, ils les prendront pour des êtres réels, & leur attribueront le mouvement, la vie & la parole. Choiſiſſons à préſent un de ces captifs ; &, pour diſſiper ſon illuſion, briſons ſes fers, obligeons-le de ſe lever, & de tourner la tête : étonné des nouveaux objets qui s'offriront à lui, il doutera de leur réalité ; ébloui & bleſſé de l'éclat du feu, il en détournera ſes regards pour les porter ſur les vains fantômes qui l'occupoient auparavant. Faiſons-lui ſubir une nouvelle épreuve ; arrachons-le de ſa caverne malgré ſes cris, ſes efforts & les difficultés d'une marche pénible. Parvenu ſur la terre, il ſe trouvera tout-à-coup accablé de la ſplendeur du jour ; & ce ne ſera qu'après bien des eſſais qu'il pourra diſcerner les ombres, les corps, les aſtres de la nuit, fixer le ſoleil, & le regarder comme l'auteur des ſaiſons, & le principe fécond de tout ce qui tombe ſous nos ſens.

Quelle idée aura-t-il alors des éloges qu'on donne dans le ſouterrein à ceux qui les premiers ſaiſiſſent & reconnoiſſent les ombres à leur paſſage ? Que penſera-t-il des prétentions, des haines, des jalouſies que ces découvertes excitent parmi ce peuple de malheureux ? Un ſentiment de pitié l'obligera ſans doute de voler à leur ſecours, pour les détromper de leur fauſſe ſageſſe, & de leur puéril ſavoir ; mais, comme en paſſant tout-à-coup d'une ſi grande lumière à une ſi grande obſcurité, il ne pourra d'abord rien diſcerner, ils s'éleveront contre lui ; &, ne ceſſant de lui reprocher ſon aveuglement, ils le citeront comme un exemple effrayant des dangers que l'on court à paſſer dans la région ſupérieure.

Voilà préciſément le tableau de notre funeſte condition : le genre humain eſt enſeveli dans une caverne immenſe ; chargé de fers, & ne pouvant s'occuper que d'ombres vaines & artificielles ; c'eſt là que les plaiſirs n'ont qu'un retour amer, les biens qu'un éclat trompeur, les vertus qu'un fondement fragile, les corps mêmes qu'une exiſtence illuſoire : il faut ſortir de ce lieu de ténèbres ; il faut briſer ſes chaînes, s'élever par des efforts redoublés juſqu'au monde intellectuel, s'approcher peu à peu de la ſuprême intelligence, & en contempler la nature divine, dans le ſilence des ſens & des paſſions. Alors on verra que de ſon trône découlent, dans l'ordre moral, la juſtice, la ſcience & la vérité ; dans l'ordre phyſique, la lumière du ſoleil, les productions de la terre, & l'ex-

ſtence de toutes choſes. Non, une ame, qui, parvenue à cette grande élévation, a une fois éprouvé les émotions, les élancemens, les tranſports qu'excite la vue du bien ſuprême, ne daignera pas revenir partager nos travaux & nos honneurs; ou, ſi elle deſcend parmi nous, & qu'avant d'être familiariſée avec nos ténèbres, elle ſoit forcée de s'expliquer ſur la juſtice devant des hommes qui n'en connoiſſent que le fantôme, ſes principes nouveaux paroitront ſi bizarres, ſi dangereux, qu'on finira par rire de ſa folie, ou par la punir de ſa témérité.

Tels ſont néanmoins les ſages qui doivent être à la tête de notre république, & que la dialectique doit former. Pendant cinq ans entiers conſacrés à cette étude, ils méditeront ſur la nature du vrai, du juſte, de l'honnête. Peu contens des notions vagues & incertaines qu'on en donne maintenant, ils en rechercheront la vraie origine; ils liront leurs devoirs, non dans les préceptes des hommes, mais dans les inſtructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'eſt dans les entretiens familiers qu'ils auront, pour ainſi dire, avec lui, qu'ils puiſeront des lumières infaillibles pour diſcerner la vérité, une fermeté inébranlable dans l'exercice de la juſtice, & cette obſtination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, & qui, à la fin, triomphe de tout.

Mais pendant qu'étroitement unis avec le bien ſuprême, & que, vivant d'une vie véritable, ils oublieront toute la nature, la république qui a des droits ſur leurs vertus, les rappellera, pour leur confier des emplois militaires & d'autres fonctions convenables à leur âge. Elle les éprouvera de nouveau, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à leur cinquantième année; alors, revêtus, malgré eux, de l'autorité ſouveraine, ils ſe rapprocheront avec une nouvelle ferveur, de l'Etre ſuprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite. Ainſi, tenant au ciel par la philoſophie, & à la terre par leurs emplois, ils éclaireront les citoyens, & les rendront heureux. Après leur mort, ils revivront en des ſucceſſeurs formés par leurs leçons & leurs exemples; la patrie reconnoiſſante leur élèvera des tombeaux, & les invoquera comme des génies tutélaires.

Les philoſophes que nous placerons à la tête de notre république, ne ſeront donc point ces déclamateurs oiſifs, ces ſophiſtes mépriſés de la multitude qu'ils ſont incapables de conduire. Ce ſeront des ames fortes, grandes, uniquement occupées du bien de l'état, éclairées ſur tous les points de l'adminiſtration par une longue expérience & par la plus ſublime des théories, devenues par leurs vertus & leurs lumières les images & les interprètes des dieux ſur la terre. Comme notre république ſera très peu étendue, ils pourront d'un coup-

d'œil

d'œil en embrasser toutes les parties. Leur autorité, si respectable par elle-même, sera soutenue au besoin, par ce corps de guerriers invincibles & pacifiques, qui n'auront d'autre ambition que de défendre les lois & la patrie. Le peuple trouvera son bonheur dans la jouissance d'une fortune médiocre, mais assurée ; les guerriers, dans l'affranchissement des soins domestiques, & dans les éloges que les hommes donneront à leurs succès ; les chefs, dans le plaisir de faire le bien, & d'avoir l'Etre suprême pour témoin.

A ces motifs, Platon en ajouta un autre plus puissant encore : le tableau des biens & des maux réservés dans une autre vie, au vice & à la vertu. Il s'étendit sur l'immortalité & sur les diverses transmigrations de l'ame; il parcourut ensuite les défauts essentiels des gouvernemens établis parmi les hommes, & finit par observer qu'il n'avoit rien prescrit sur le culte des dieux, parce que c'étoit à l'oracle de Delphes qu'il appartenoit de le régler.

Quand il eut achevé de parler, ses disciples, entraînés par son éloquence, se livroient à leur admiration. Mais d'autres auditeurs plus tranquilles, prétendoient qu'il venoit d'élever un édifice plus imposant que solide, & que son systême ne devoit être regardé que comme le délire d'une imagination exaltée, & d'une ame vertueuse. D'autres le jugeoient avec encore plus de sévérité : Platon, disoient-ils, n'est pas l'auteur de ce projet; il l'a puisé dans les lois de Lycurgue, & dans les écrits de Protagoras, où il se trouve presque en entier. Pendant qu'il étoit en Sicile, il voulut le réaliser dans un coin de cette île; le jeune Denys, roi de Syracuse, qui lui en avoit d'abord accordé la permission, la lui refusa ensuite. Il semble ne le proposer maintenant qu'avec des restrictions, & comme une simple hypothèse ; mais en déclarant plus d'une fois, dans son discours, que l'exécution en est possible, il a dévoilé ses sentimens secrets.

Autrefois, ajoutoit-on, ceux qui cherchoient à corriger la forme du gouvernement, étoient des sages, qui, éclairés par leur propre expérience ou par celle des autres, savoient que les maux d'un état s'aigrissent au lieu de se guérir par des remèdes trop violens ; ce sont aujourd'hui des philosophes qui ont plus d'esprit que de lumières, & qui voudroient former des gouvernemens sans défauts, & des hommes sans foiblesses. Hippodamus, de Milet, fut le premier qui, sans avoir eu part à l'administration des affaires, conçut un nouveau plan de république. Protagoras & d'autres auteurs ont suivi son exemple, qui le sera encore dans la suite; car rien n'est si facile que d'imaginer des systêmes, pour procurer le bonheur d'un peuple,

ple, comme rien n'eſt ſi difficile que de les exécuter. Eh! qui le ſait mieux que Platon, lui qui n'a pas oſé donner ſes projets de réforme à des peuples qui les déſiroient, ou qui les a communiqués à d'autres qui n'ont pu en faire uſage? Il les refuſa aux habitans de Mégalopolis, ſous prètexte qu'ils ne vouloient pas admettre l'égalité parfaite des biens & des honneurs; il les refuſa aux habitans de Cyrène, par la raiſon qu'ils étoient trop opulens, pour obéir à ſes lois; mais ſi les uns & les autres avoient été auſſi vertueux, auſſi détachés des biens & des diſtinctions qu'il l'exigeoit, ils n'auroient pas eu beſoin de ſes lumières. Auſſi ces prétextes ne l'empêchèrent-ils pas de dire ſon avis à ceux de Syracuſe, qui, après la mort de Dion, l'avoient conſulté ſur la forme de gouvernement qu'ils devoient établir dans leur ville. Il eſt vrai que ſon plan ne fut pas ſuivi, quoiqu'il fût d'une plus facile exécution que celui de ſa république.

C'eſt ainſi que, ſoit à juſte titre, ſoit par jalouſie, s'exprimoient, ſur les projets politiques de ce philoſophe, pluſieurs de ceux qui venoient de l'entendre.

Fin du Chapitre cinquante-quatrième.

CHAPITRE LV.

Du Commerce des Athéniens.

LE port du pirée eſt très fréquenté, non-ſeulement par les vaiſſeaux Grecs, mais encore par ceux des nations que les Grecs appellent barbares. La république en attireroit un plus grand nombre, ſi elle profitoit mieux de l'heureuſe ſituation du pays, de la bonté de ſes ports, de ſa ſupériorité dans la marine, des mines d'argent, & d'autres avantages qu'elle poſſède; & ſi elle récompenſoit par des honneurs les négocians dont l'induſtrie & l'activité augmenteroient la richeſſe nationale. Mais quand les Athéniens ſentirent la néceſſité de la marine, trop remplis de l'eſprit de conquête, ils n'aſpirèrent à l'empire de la mer, que pour uſurper celui du continent; & depuis, leur commerce s'eſt borné à tirer des autres pays les denrées & les productions néceſſaires à leur ſubſiſtance.

Dans toute la Grèce, les lois ont mis des entraves au commerce; celles de Carthage en ont mis quelquefois à la propriété des colons: après s'être emparée d'une partie de la Sardaigne, & l'avoir peuplée de nouveaux habitans, elle leur défendit

d'enſemencer

d'ensemencer leurs terres ; & leur ordonna d'échanger les fruits de leur industrie contre les denrées trop abondantes de la métropole. Les colonies Grecques ne se trouvent pas dans la même dépendance, & sont en général plus en état de fournir des vivres à leurs métropoles que d'en recevoir.

Platon compare l'or & la vertu à deux poids qu'on met dans une balance, & dont l'un ne peut monter sans que l'autre baisse. Suivant cette idée, une ville devroit être située loin de la mer, & ne recueillir ni trop, ni trop peu de denrées. Outre qu'elle conserveroit ses mœurs, il lui faudroit moitié moins de lois qu'il n'en faut aux autres états ; car plus le commerce est florissant, plus on doit les multiplier. Les Athéniens en ont un assez grand nombre relatives aux armateurs, aux marchands, aux douanes, aux intérêts usuraires, & aux différentes espèces de conventions qui se renouvellent sans cesse, soit au Pirée, soit chez les banquiers.

Dans plusieurs de ces lois, on s'est proposé d'écarter, autant qu'il est possible, les procès & les obstacles qui troublent les opérations du commerce. Elles infligent une amende de 1000 drachmes*, & quelquefois la peine de la , à celui qui dénonce un négociant, sans être en état de prouver le délit dont il l'accuse. Les vaisseaux marchands ne tenant la mer que depuis le mois de munychion jusqu'au mois de boëdromion†, les causes que regardent le commerce, ne peuvent être jugées qui pendant les six mois écoulés depuis le retour des vaisseaux jusqu'à leur nouveau départ. A des dispositions si sages, Xénophon proposoit d'ajouter des récompenses pour les juges qui termineroient au plus tôt les contestations portées à leur tribunal.

Cette jurisdiction, qui ne connoit que de ces sortes d'affaires, veille avec beaucoup de soin sur la conduite des négocians. Le commerce se soutenant mieux par ceux qui prêtent, que par ceux qui empruntent, je vis punir de mort un citoyen, fils d'un Athénien qui avoit commandé les armées, parce que, ayant emprunté de grandes sommes sur la place, il n'avoit pas fourni des hypothèques suffisantes.

Comme l'Attique produit peu de blé, est il défendu d'en laisser sortir ; & ceux qui en vont chercher au loin, ne peuvent, sans s'exposer à des peines rigoureuses, les verser dans aucune autre ville. On en tire de l'Egypte & de la Sicile, en beaucoup

* 900 livres.

† Dans le cycle de Méton, le mois munychion commençoit au plus-tôt le 28 mars de l'année Julienne ; & le mois boëdromion, le 23 août. Ainsi les vaisseaux tenoient la mer depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre.

plus

plus grande quantité de Panticapée & de Théodosie, villes de la Chersonèse Taurique, parce que le souverain de ce pays, maître du Bosphore Cimmérien, exempte les vaisseaux Athéniens du droit de trentième qu'il prélève sur l'exportation de cette denrée. A la faveur de ce privilège, ils naviguent par préférence au Bosphore Cimmérien, & Athènes en reçoit tous les ans 400,000 médimnes de blé.

On apporte de Panticapée & des différentes côtes du Pont-Euxin, des bois de construction, des esclaves, de la saline, du miel, de la cire, de la laine, des cuirs & des peaux de chèvre*; de Byzance & de quelques autres cantons de la Thrace & de la Macédoine, du poisson salé, des bois de charpente & de construction; de la Phrygie & de Milet, des tapis, des couvertures de lit, & de ces belles laines dont ils fabriquent des draps; des îles de la mer Egée, du vin & toutes les espèces de fruits qu'elles produisent; de la Thrace, de la Thessalie, de la Phrygie & de plusieurs autres pays, une assez grande quantité d'esclaves.

L'huile est la seule denrée que Solon ait permis d'échanger contre marchandises étrangères; la sortie de toutes les autres productions de l'Attique est prohibée; & l'on ne peut, sans payer de gros droits, exporter des bois de construction, tels que le sapin, le cyprès, le platane & d'autres arbres qui croissent aux environs d'Athènes.

Ses habitans trouvent une grande ressource pour leur commerce dans leurs mines d'argent. Plusieurs villes étant dans l'usage d'altérer leurs monnoies, celles des Athéniens, plus estimées que les autres, procurent des échanges avantageux. Pour l'ordinaire ils en achètent du vin dans les îles de la mer Egée, ou sur les côtes de la Thrace; car c'est principalement par le moyen de cette denrée qu'ils trafiquent avec les peuples qui habitent autour du Pont-Euxin. Le goût qui brille dans les ouvrages sortis de leurs mains, fait rechercher par-tout les fruits de leur industrie. Ils exportent au loin des épées & des armes de différentes sortes, des draps, des lits & d'autres meubles. Les livres mêmes, sont pour eux un objet de commerce.

Ils ont des correspondants dans presque tous les lieux où l'espoir du gain les attire. De leur côté, plusieurs peuples de la Grèce en choisissent à Athènes, pour veiller aux intérêts de leur commerce.

Parmi les étrangers, les seuls domiciliés peuvent, après

* Le même commerce subsiste encore aujourd'hui. On tire tous les ans de Caffa (l'ancienne Théodosie), & des environs, une grande quantité de poisson salé, du blé, des cuirs, de la laine, &c.

avoir payé l'impôt auquel ils ſont aſſujettis, trafiquer au marché public; les autres doivent expoſer leurs marchandiſes au Pirée même; &, pour tenir le blè à ſon prix ordinaire, qui eſt de 5 drachmes par médimne*, il eſt défendu, ſous peine de mort, à tout citoyen d'en acheter au-delà d'une certaine quantité†. La même peine eſt prononcée contre les inſpecteurs des blés, lorſqu'ils ne répriment pas le monopole, manœuvre toujour interdite aux particuliers, & en certains lieux employée par le gouvernement, lorſqu'il veut augmenter ſes revenus.

La plupart des Athéniens font valoir leur argent dans le commerce, mais ils ne peuvent le prêter pour une autre place que pour celle d'Athènes. Ils en tirent un intérêt qui n'eſt pas fixé par les lois, & qui dépend des conventions exprimées dans un contrat qu'on dépoſe entre les mains d'un banquier, ou d'un ami commun. S'il s'agit, par exemple, d'une navigation au Boſphore Cimmérien, on indique dans l'acte le temps du départ du vaiſſeau, les ports où il doit relâcher, l'eſpèce de denrées qu'il doit y prendre, la vente qu'il en doit faire dans le Boſphore, les marchandiſes qu'il en doit rapporter à Athènes; &, comme la durée du voyage eſt incertaine, les uns conviennent que l'intérêt ne ſera exigible qu'au retour du vaiſſeau; d'autres plus timides, & contens d'un moindre profit, le retirent au Boſphore après la vente des marchandiſes, ſoit qu'ils s'y rendent eux-mêmes à la ſuite de leur argent, ſoit qu'ils y envoient un homme de confiance, muni de leur pouvoir.

Le prêteur a ſon hypothèque ou ſur les marchandiſes, ou ſur les biens de l'emprunteur; mais le péril de la mer étant en partie ſur le compte du premier, & le profit du ſecond pouvant être fort conſidérable, l'intérêt de l'argent prêté peut aller à 30 pour 100, plus ou moins, ſuivant la longueur & les riſques du voyage.

L'uſure dont je parle eſt connue ſous le nom de maritime. L'uſure qu'on nomme terreſtre eſt plus criante & non moins variable.

Ceux qui, ſans courir les riſques de la mer, veulent tirer quelque profit de leur argent, le placent ou chez des banquiers, ou chez d'autres perſonnes, à 12 pour 100 par an, ou plutôt à 1 pour 100 à chaque nouvelle lune; mais comme les lois de Solon ne défendent pas de demander le plus haut intérêt

* Cinq drachmes, 4 liv. 10 ſols; le médinne environ quatre de nos boiſſeaux.

† Le texte de Lyſias porte πεντήκοντα φορμῶν, qu'on peut rendre par 50 corbeilles; c'eſt une meſure dont on ne ſait pas exactement la valeur.

poſſible,

poſſible, on voit des particuliers tirer de leur argent plus de 16 pour 100 par mois; & d'autres, ſur-tout parmi le peuple, exiger tous les jours le quart du principal. Ces excès ſont connus, & ne peuvent être punis que par l'opinion publique, qui condamne & ne mépriſe pas aſſez les coupables.

Le commerce augmente la circulation des richeſſes, & cette circulation a fair établir des banquiers qui la facilitent encore. Un homme qui part pour un voyage, ou qui n'oſe pas garder chez lui une trop grande ſomme, la remet entre leurs mains, tantôt comme un ſimple dépôt & ſans en exiger aucun intérêt, tantôt à condition de partager avec eux le profit qu'ils en retirent.

Ils font des avances aux généraux qui vont commander les armées, ou à des particuliers forcés d'implorer leurs ſecours.

Dans la plupart des conventions que l'on paſſe avec eux, on n'appelle aucun témoin: ils ſe contentent, pour l'ordinaire, d'inſcrire ſur un régiſtre, qu'un tel leur a remis une telle ſomme, & qu'ils doivent la rendre à un tel, ſi le premier vient à mourir. Il ſeroit quelquefois très difficile de les convaincre d'avoir reçu un dépôt; mais s'ils s'expoſoient plus d'une fois à cette accuſation, ils perdroient la confiance publique, de laquelle dépend le ſuccès de leurs opérations.

En faiſant valoir l'argent dont ils ne ſont que les dépoſitaires, en prêtant à un plus gros intérêt qu'ils n'empruntent, ils acquièrent des richeſſes, qui attachent à leur fortune des amis dont ils achètent la protection par des ſervices aſſidus. Mais tout diſparoit, lorſque, ne pouvant retirer leurs fonds, ils ſont hors d'état de remplir leurs engagemens; obligés alors de ſe cacher, ils n'échappent aux rigueurs de la juſtice, qu'en cédant à leurs créanciers les biens qui leur reſtent.

Quand on veut changer des monnoies étrangères, comme les dariques, les cyzicènes, &c. car ces ſortes de monnoies ont cours dans le commerce, on s'adreſſe aux banquiers, qui, par différens moyens, tels que la pierre de touche & le trébuchet, examinent ſi elles ne ſont pas altérées, tant pour le titre que pour le poids.

Les Athéniens en ont de trois eſpèces. Il paroit qu'ils en frappèrent d'abord en argent, & enſuite en or. Il n'y a guère plus d'un ſiècle qu'ils ont employé le cuivre à cet uſage.

Celles en argent ſont les plus communes; il a fallu les diverſifier, ſoit pour la ſolde peu conſtante des troupes, ſoit pour les libéralités ſucceſſivement accordées au peuple, ſoit pour faciliter de plus en plus le commerce. Au deſſus de la drachme*, compoſée de 6 oboles, eſt le didrachme ou la

* 18 ſols de notre monnoie.

double drachme, & le tétradrachme ou la quadruple drachme; au dessous sont des pièces de 4, de 3 & de 2 oboles; viennent ensuite l'obole & la demi-obole*: Ces dernières, quoique de peu de valeur, ne pouvant favoriser les échanges parmi le petit peuple, la monnoie de cuivre s'introduisit vers le temps de la guerre du Péloponèse, & l'on fabriqua des pièces qui ne valoient que la huitième partie d'une obole†.

La plus forte pièce d'or pèse deux drachmes, & vaut 28 drachmes d'argent‡.

L'or étoit fort rare dans la Grèce, lorsque j'y arrivai. On en tiroit de la Lydie & de quelques autres contrées de l'Asie Mineure; de la Macédoine, où les paysans en ramassoient tous les jours des parcelles & des fragmens que les pluies détachoient des montagnes voisines; de l'île de Thasos, dont les mines autrefois découvertes par les Phéniciens conservent encore dans leur sein les indices des travaux immenses qu'avoit entrepris ce peuple industrieux.

Dans certaines villes, une partie de cette matière précieuse étoit destinée à la fabrication de la monnoie; dans presque toutes, on l'employoit à de petits bijoux pour les femmes, ou à des offrandes pour les dieux.

Deux évènemens dont je fus témoin, rendirent ce métal plus commun. Philippe, roi de Macédoine, ayant appris qu'il existoit dans ses états des mines exploitées dès les temps les plus anciens & de son temps abandonnées, fit fouiller celles qu'on avoit ouvertes auprès du mont Pangée. Le succès remplit son attente, & ce prince qui auparavant ne possédoit en or, qu'une petite phiole quil plaçoit la nuit sous son oreiller, tira tous les ans de ces souterreins plus de mille talens§. Dans le même temps, les Phocéens enlevèrent du trésor de Delphes les offrandes en or que les rois de Lydie avoient envoyées au temple d'Apollon. Bientôt la masse de ce métal augmenta au point que sa proportion avec l'argent ne fut plus d'un à treize, comme elle l'étoit il y a cent ans, ni d'un à douze, comme elle le fut quelque temps après; mais seulement d'un à dix.

* 12 sols, 9 sols, six sols, 3 sols, 18 derniers. † 4 deniers & demi.
‡ 18 livres. § Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

Fin du Chapitre cinquante-cinquième.

CHAPITRE

CHAPITRE LVI.

Des Impoſitions & des Finances chez les Athéniens.

LES revenus de la république ont monté quelquefois juſqu'à la ſomme de 2000 talens*; & ces revenus ſont de deux ſortes: ceux qu'elle perçoit dans le pays même, & ceux qu'elle tire des peuples tributaires.

Dans la première claſſe, il faut compter, 1°. le produit des biens fonds qui lui appartiennent, c'eſt-à-dire, des maiſons qu'elle loue, des terres & des bois qu'elle afferme. 2°. Le vingt-quatrième qu'elle ſe réſerve ſur le produit des mines d'argent, lorſqu'elle accorde à des particuliers la permiſſion de les exploiter. 3°. Le tribut annuel qu'elle exige des affranchis & des dix mille étrangers établis dans l'Attique. 4°. Les amendes & les confiſcations, dont la plus grande partie eſt deſtinée au tréſor de l'état. 5°. Le cinquantième prélevé ſur le blé & ſur les autres marchandiſes qu'on apporte des pays étrangers, de même que ſur pluſieurs de celles qui ſortent du Pirée*. 6°. Quantité d'autres petits objets, tels que les droits établis ſur certaines denrées expoſées au marché, & l'impôt qu'on exige de ceux qui entretiennent chez eux des courtiſanes.

On afferme la plupart de ces droits; l'adjudication s'en fait dans un lieu public, en préſence de dix magiſtrats qui préſident aux enchères. J'eus une fois la curioſité d'épier les menées des traitans. Les uns, pour écarter leurs rivaux, emploient les menaces ou les promeſſes; les autres diſſimuloient leur union, ſous les apparences de la haine. Après des offres lentement couvertes & recouvertes, on alloit continuer le bail aux anciens fermiers, lorſqu'un homme inconnu renchérit d'un talent. L'alarme ſe mit parmi eux; ils demandèrent qu'il fournît des cautions, car c'eſt une condition néceſſaire; il les donna, &, n'ayant plus de moyens de l'éloigner, ils négocièrent ſecrètement avec lui, & finirent par ſe l'aſſocier.

Les fermiers de l'état doivent, avant le neuvième mois de l'année, remettre la ſomme convenue aux receveurs des

* Dix millions huit cents mille livres.

† Pendant la guerre du Péloponèſe ces droits étoient affermés 36 talens, c'eſt-à-dire 194,400 livres. En y joignant le gain des fermiers, on peut porter cette ſomme à 200,000 livres, & conclure de là que le commerce des Athéniens avec l'étranger étoit tous les ans d'environ 10,000,000 de nos livres.

finances

finances. Quand ils manquent à leurs engagemens, ils font traînés en prifon, condamnés à payer le double, et privés d'une partie des privilèges des citoyens, jufqu'à ce qu'ils fe foient acquittés. Ceux qui répondent pour eux, courent les mêmes rifques.

La feconde et principale branche des revenus de l'état, confifte dans les tributs que lui paient quantité de villes et d'îles qu'il tient dans fa dépendance. Ses titres à cet égard font fondés fur l'abus du pouvoir. Après la bataille de Platée, les vainqueurs ayant réfolu de venger la Grèce des infultes de la Perfe, les infulaires, qui étoient entrés dans la ligue, confentirent à deftiner tous les ans une fomme confidérable aux frais de la guerre. Les Athéniens chargés d'en faire la recette, recueillirent en différens endroits 460 talens*, qu'ils refpectèrent, tant qu'ils n'eurent pas une fupériorité marquée. Leur puiffance s'étant accrue, ils changèrent en contributions humiliantes, les dons gratuits des villes alliées, et imposèrent aux unes l'obligation de fournir des vaiffeaux, quand elles en feroient requifes ; aux autres, celle de continuer à payer le tribut annuel, auquel elles s'étoient foumifes autrefois. Ils taxèrent fur le même pié les nouvelles conquêtes, et la fomme totale des contributions étrangères, monta, au commencement de la guerre du Péloponèfe, à 600 talens†, et vers le milieu de cette guerre à 1200 ou 1300. Pendant mon féjour en Grèce, les conquêtes de Philippe avoient réduit cette fomme à 400 talens, mais on fe flattoit de la ramener un jour à 1200.

Ces revenus, tout confidérables qu'ils font, n'étant pas proportionnés aux dépenfes, on eft fouvent obligé de recourir à des moyens extraordinaires, tels que les dons gratuits et les contributions forcées.

Tantôt, le Sénat expofe à l'affemblée générale, les befoins preffans de l'état. A cette propofition les uns cherchent à s'échapper, les autres gardent le filence, et les reproches du

* Les 460 talens qu'on tiroit tous les ans des peuples ligués contre les Perfes, & que les Athéniens dépofoient à la cita elle, formèrent d'abord une fomme de 10,000 talens (54 millions) fuivant Ifocrate, ou de 9700 (fuivant Thucydide. Periclès, pendant fon adminiftration, en avoit dépofé 8,000 (52 millons, 380 milles livres) ; mais en ayant dépenfé 3,700, foit pour embellir la ville, foit pour les premières dépenfes du fiège de Potidée, les 9,700 s'étoient réduits à 6,000 (32 millions 400 livres) au commencement de la guerre du Péloponèfe.

† Cette guerre fut fufpendue par une trève que les Athéniens firent avec Lacédémone. Les contributions qu'ils recevoient alors, s'étoient élevées jufqu'à 12 ou 13 cents talens ; et pendant les fept années que dura la trève, ils mirent 7,000 talens (37 millions 800 mille livres) dans le trefor public.

public les font rougir de leur avarice ou de leur pauvreté ; d'autres enfin annoncent tout haut la somme qu'ils offrent à la république, et reçoivent tant d'applaudissemens, qu'on peut douter du mérite de leur générosité.

Tantôt, le gouvernement taxe chacune des dix tribus, et tous les citoyens qui la composent, à proportion de leurs biens, de façon qu'un particulier qui a des possessions dans le district de plusieurs tribus, doit payer en plusieurs endroits. La recette est souvent très difficile ; après avoir employé la contrainte par corps, on l'a proscrite comme opposée à la nature du gouvernement. Pour l'ordinaire, on accorde des délais ; et, quand ils sont expirés, on saisit les biens, et on les vend à l'encan.

De toutes les charges, la plus onéreuse, sans doute, est l'entretien de la marine. Il n'y a pas long-temps que deux ou trois riches particuliers armoient une galère à frais communs ; il parut ensuite une loi qui subsistoit encore à mon arrivée en Grèce, et qui, conformément au nombre des tribus, partageoit en 10 classes, de 120 personnes chacune, tous les citoyens qui possèdent des terres, des fabriques, de l'argent placé dans le commerce ou sur la banque. Comme ils tiennent dans leurs mains presque toutes les richesses de l'Attique, on les obligeoit de payer toutes les impositions, et sur-tout d'entretenir et d'augmenter au besoin les forces navales de la république. Chacun d'entre eux ne devant fournir son contingent que de deux années l'une, les 1200 contribuables se subdivisoient en deux grandes classes, de 600 chacune ; dont 300 des plus riches, et 300 de ceux qui l'étoient moins. Les premiers répondoient pour les seconds, et faisoient les avances dans un cas pressant.

Quand il s'agissoit d'un armement, chacune des dix tribus ordonnoit de lever, dans son district, la même quantité de talens qu'elle avoit de galères à équiper, et les exigeoit d'un pareil nombre de compagnies composées quelque-fois de 16 de ces contribuables. Ces sommes perçues étoient distribuées aux Triérarques ; c'est ainsi qu'on appelle les capitaines de vaisseaux. On en nommoit deux pour chaque galère ; ils servoient six mois chacun, et devoient pourvoir à la subsistance de l'équipage ; car pour l'ordinaire la république ne fournissoit que les agrès et les matelots.

Cet arrangement étoit défectueux, en ce qu'il rendoit l'exécution très lente, en ce que, sans avoir égard à l'inégalité des fortunes, les plus riches ne contribuoient quelquefois que d'un seizième à l'armement d'une galère. Vers les dernières années de mon séjour en Grèce, Démosthène fit passer

un

un décret qui rend la perception de l'impôt plus facile et plus conforme à l'équité ; en voici la subſtance.

Tout citoyen dont la fortune eſt de 10 talens, doit au beſoin fournir à l'état une galère ; il en fournira deux, s'il a 20 talens ; mais poſſédât-il des richeſſes très conſidérables, on n'exigera de lui que trois galères et une chaloupe. Ceux qui auront moins de 10 talens, ſe réuniront pour contribuer d'une galère.

Cet impôt, dont on n'exempte que les Archontes, eſt proportionné, autant qu'il eſt poſſible, aux facultés des citoyens, le poids en tombe toujours ſur les plus riches, et c'eſt une ſuite de ce principe, que l'on doit aſſeoir les impoſitions, non ſur les perſonnes, mais ſur les biens.

Comme certaines fortunes s'élèvent, tandis que d'autres s'abaiſſent, Démoſthène laiſſa ſubſiſter la loi des échanges. Tous les ans, les magiſtrats chargés du département de la marine, permettent à chaque contribuable de ſe pourvoir contre un citoyen qui eſt moins taxé que lui, quoiqu'il ſoit devenu plus riche, ou qu'il l'ait toujours été. Si l'accuſé convient de l'amélioration & de la ſupériorité de ſa fortune, il eſt ſubſtitué à l'accuſateur, ſur le rôle des contribuables ; s'il n'en convient point, on ordonne les informations, et il ſe trouve forcé d'échanger ſes biens contre ceux de l'accuſateur.

Les facilités accordées aux commandans des galères, ſoit par le gouvernement, ſoit par leur tribu, ne ſuffiroient pas, ſi le zèle & l'ambition n'y ſuppléoient. Comme il eſt de leur intérêt de ſe diſtinguer de leurs rivaux, on en voit qui ne négligent rien pour avoir les bâtimens les plus légers, & les meilleurs équipages ; d'autres qui augmentent à leurs dépens la paie des matelots, communément fixée à trois oboles par jour*.

Cette émulation, excitée par l'eſpoir des honneurs & des récompenſes, eſt très avantageuſe dans un état dont la moindre guerre épuiſe le tréſor, & intercepte les revenus. Tant que dure cette guerre, les peuples tributaires, ſans ceſſe menacés ou ſubjugués par les ennemis, ne peuvent fournir du ſecours à la république, ou ſont contraints de lui en demander. Dans ces circonſtances critiques, ſes flottes portent la déſolation ſur les côtes éloignées, & reviennent quelquefois chargées de butin. Lorſqu'elles peuvent s'emparer du détroit de l'Helleſpont, elles exigent de tous les vaiſſeaux qui ſont le commerce du Pont-Euxin, le dixième des marchandiſes qu'ils tranſportent ; & cette reſſource a plus d'une fois ſauvé l'état.

L'obligation de fournir des vaiſſeaux & des contributions en

* Neuf ſols.

 argent,

argent, cesse avec la guerre ; mais il est d'usage que les citoyens riches donnent, à certains jours, des repas à ceux de leur tribu, qu'ils concourent à l'entretien des gymnases, & procurent aux jeux publics les chœurs qui doivent se disputer le prix de la danse & de la musique. Les uns se chargent volontairement de ces dépenses ; les autres y sont condamnés par le choix de leur tribu, & ne peuvent s'y soustraire, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'exemption par des services rendus à l'état. Tous ont des droits à la faveur du peuple, qui dédommage par des emplois & des honneurs, ceux qui se sont ruinés pour embellir ses fêtes.

Plusieurs compagnies d'officiers élus par le peuple, sont chargées de veiller à l'administration des finances ; & chacune des dix tribus nomme un officier à la plupart de ces compagnies. Les uns donnent à ferme les droits d'entrée, délivrent, sous certaines redevances, les privilèges pour l'exploitation des mines, président à la vente des biens confisqués, &c. Les autres inscrivent sur un régistre la somme dont chaque citoyen doit contribuer dans les besoins pressans.

Les diverses espèces de revenus sont déposées tous les ans dans autant de caisses différentes, régies, chacune en particulier, par dix receveurs ou trésoriers. Le Sénat en règle avec eux la destination, conformément aux décrets du peuple, & en présence de deux contrôleurs qui en tiennent régistre, l'un au nom du Sénat, l'autre au nom des administrateurs.

Les receveurs chargés de la perception des deniers publics, conservent les rôles des sommes auxquelles sont taxés les citoyens. Ils effacent, en présence du Sénat, les noms de ceux qui ont satisfait à la dette, & dénoncent à l'un des tribunaux ceux qui ne l'ont pas acquittée. Le tribunal nomme des inquisiteurs, chargés de poursuivre ces derniers par les voies ordinaires, qui vont, en cas de refus, jusqu'à la confiscation des biens. Cependant ce recours aux tribunaux n'a lieu que lorsqu'il est question d'un objet important : quand il ne l'est pas, on laisse aux receveurs le soin de terminer les contestations qui s'élèvent dans leur département.

Ceux d'entre eux qui perçoivent les amendes, ont le droit singulier de revoir les sentences des premiers juges, & de modérer ou de remettre l'amende, s'ils la trouvent trop forte.

Les dépenses relatives à la guerre & à toutes les parties de l'administration, sont assignées sur les différentes caisses dont je viens de parler. En temps de guerre, les lois ordonnent de verser dans la caisse militaire l'excédent des autres caisses ; mais il faut un décret du peuple pour intervertir l'ordre des assignations.

Tous

Tous les ans on dépose, dans une caisse régie par des officiers particuliers, des fonds considérables, qui doivent être publiquement distribués, pour mettre les citoyens pauvres en état de payer leurs places aux spectacles. Le peuple ne veut pas qu'on touche à ce dépôt, & nous l'avons vu de nos jours statuer la peine de mort contre l'orateur qui proposeroit d'employer cet argent au service de l'état épuisé par une longue guerre. Les annales des nations n'offrent pas un second exemple d'un pareil délire.

Fin du Chapitre cinquante-sixième.

CHAPITRE LVII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Logique.

AVANT mon voyage dans les provinces de la Grèce, j'avois passé plusieurs journées dans la bibliothèque d'Euclide : à mon retour, nous reprîmes nos séances.

Il me montra dans un corps de tablettes, les ouvrages qui traitent de la logique & de la rhétorique, placés les uns auprès des autres, parce que ces deux sciences ont beaucoup de rapport entre elles. Ils sont en petit nombre, me dit-il ; car ce n'est que depuis un siècle environ qu'on a médité sur l'art de penser & de parler. Nous en avons l'obligation aux Grecs d'Italie & de Sicile, & ce fut une suite de l'essor que la philosophie de Pythagore avoit donné à l'esprit humain.

Nous devons cette justice à Zénon d'Elée, de dire qu'il a publié le premier un essai de dialectique ; mais nous devons cet hommage à Aristote, d'ajouter qu'il a tellement perfectionné la méthode du raisonnement, qu'il pourroit en être regardé comme l'inventeur.

L'habitude nous apprend à comparer deux ou plusieurs idées, pour en connoître & en montrer aux autres la liaison ou l'opposition. Telle est la logique naturelle ; elle suffiroit à un peuple qui, privé de la faculté de généraliser ses idées, ne verroit dans la nature et dans la vie civile que des choses individuelles. Il se tromperoit fréquemment dans les principes, parce qu'il seroit fort ignorant ; mais ses conséquences seroient justes, parce que ses notions seroient claires, et toujours exprimées par le mot propre.

Mais chez les nations éclairées, l'esprit humain, à force de s'exercer sur des généralités et sur des abstractions, a fait

éclorre un monde idéal, peut-être auſſi difficile à connoître que le monde phyſique. A la quantité étonnante de perceptions reçues par les ſens, s'eſt jointe la foule prodigieuſe des combinaiſons que forme notre eſprit, dont la fécondité eſt telle, qu'il eſt impoſſible de lui aſſigner des bornes.

Si nous conſidérons enſuite que, parmi les objets de nos penſées, un très grand nombre ont entre eux des rapports ſenſibles qui ſemblent les identifier, et des différences légères qui les diſtinguent en effet, nous ſerons frappés du courage et de la ſagacité de ceux qui, les premiers, formèrent et exécutèrent le projet d'établir l'ordre et la ſubordination dans cette infinité d'idées que les hommes avoient conçues juſqu'alors, et qu'ils pourroient concevoir dans la ſuite.

Et c'eſt ici peut-être un des plus grands efforts de l'eſprit humain ; c'eſt du moins une des plus grandes découvertes dont les Grecs puiſſent ſe glorifier. Nous avons reçu des Egyptiens, des Chaldéens, peut-être encore de quelque nation plus éloignée, les élémens de preſque toutes les ſciences, de preſque tous les arts : la poſtérité nous devra cette méthode, dont l'heureux artifice aſſujettit le raiſonnement à des règles. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide ſur ſes principales parties.

Il y a des choſes qu'on ſe contente d'indiquer, ſans en rien nier, ſans en rien affirmer : C'eſt ainſi que je dis : *Homme, cheval, animal à deux piés.* Il en eſt d'autres qu'on déſigne par des mots qui contiennent affirmation ou négation.

Quelque nombreuſes que ſoient les premières, on trouva le moyen de les diſtribuer en dix claſſes, dont l'une renferme la ſubſtance, & les autres ſes modes. Dans la première, on plaça toutes les ſubſtances, comme *homme, cheval,* &c. ; dans la ſeconde, la quantité, de quelque nature qu'elle ſoit, comme le nombre, le temps, l'étendue, &c. ; dans la troiſième, la qualité, & ſous ce nom on comprit, 1°. les habitudes, telles que les vertus, les ſciences ; 2°. les diſpoſitions naturelles qui rendent un homme plus propre qu'un autre à certains exercices ; 3°. les qualités ſenſibles, comme *douceur, amertume, froid, chaud, couleurs* ; 4°. la forme, la figure, comme *rond, quarré,* &c.

Les autres claſſes renferment les différentes ſortes de relations, d'actions, de ſituations, de poſſeſſions, &c. ; de manière que ces dix ordres de choſes contiennent tous les êtres & toutes les manières d'être. Ils ſont nommés *catégories* ou *attributs,* parce qu'on ne peut rien attribuer à un ſujet, qui ne ſoit *ſubſtance,* ou *qualité,* ou *quantité, &c.*

C'étoit beaucoup d'avoir réduit les objets de nos pen-

ſées

fées à un si petit nombre de classes, mais ce n'étoit pas assez encore. Qu'on examine avec attention chaque catégorie, on verra bientôt qu'elle est susceptible d'une multitude de subdivisions que nous concevons comme subordonnées les unes aux autres. Expliquons ceci par un exemple tiré de la première catégorie.

Dans l'enfance, notre esprit ne voit, ne conçoit que des individus * ; nous les appelons encore aujourd'hui premières substances, soit parce qu'ils attirent nos premiers regards, soit parce qu'ils sont en effet les substances les plus réelles.

Dans la suite, ceux qui ont des ressemblances plus frappantes, se présentant à nous sous une même espèce, c'est-à-dire, sous une même forme, sous une même apparence, nous en avons fait plusieurs classes séparées. Ainsi d'après tel & tel homme, tel & tel cheval, nous avons eu l'idée spécifique de l'homme & du cheval.

Comme les différentes branches d'une famille remontent à une origine commune, de même plusieurs espèces, rapprochées par de grands traits de conformité, se rangent sous un même genre. Ainsi, des idées spécifiques de l'homme, du cheval, du bœuf, de tous les êtres qui ont vie & sentiment, a résulté l'idée générique de l'*animal* ou de l'*être vivant*; car ces expressions, dans notre langue, désignent la même chose. Au dessus de ce genre, on en conçoit de plus universels, tels que la *substance*, &c. ; et l'on parvient enfin au genre suprême, qui est l'*être*.

Dans cette échelle, dont l'être occupe le sommet, & par laquelle on descend aux individus, chaque degré intermédiaire peut être genre à l'égard du degré inférieur, espèce à l'égard du degré supérieur.

Les philosophes se plaisent à dresser de pareilles filiations pour tous les objets de la nature, pour toutes les perceptions de l'esprit ; elles leur facilitent les moyens de suivre les générations des idées, & d'en parcourir de rang en rang les différentes classes, comme on parcourt une armée en bataille. Quelquefois, considérant le genre comme l'*unité* ou le *fini*, les espèces comme *plusieurs*, & les individus comme l'*infini*, ils agitent diverses questions sur le *fini*, & l'*infini*, sur le *un* & le *plusieurs* ; questions qui ne roulent alors que sur la nature du genre, des espèces & des individus.

Chaque espèce est distinguée de son genre par un attribut essentiel qui la caractérise, & qui se nomme différence. La raison étant pour l'homme le plus beau & le plus incommu-

* Les individus s'appellent en grec, *atomes*, indivisibles.

nicable de ses privilèges, elle le sépare des autres animaux.* Joignez donc à l'idée générique de l'animal celle de raisonnable, c'est-à-dire, de sa différence, vous aurez l'idée spécifique de l'homme. Il est aussi difficile qu'important de fixer les différences comprises sous un même genre, & celles des espèces subordonnées à des genres qui ont entre eux quelque affinité. En se livrant à ce travail, on démêle bientôt, dans chaque espèce, des propriétés qui lui sont inhérentes, des modifications qui lui sont accidentelles.

Il ne s'agit pas ici de la propriété qui se confond avec l'essence d'une chose, mais de celle qui en est distinguée. Sous cet aspect, c'est un attribut qui ne convient qu'à l'espèce, & qui émane de cet attribut principal que nous avons nommé différence. L'homme est capable d'apprendre certaines sciences; c'est une de ses propriétés: elle naît du pouvoir qu'il a de raisonner, & ne convient qu'à son espèce. Celle qu'il a

* Porphyre, dans son introduction à la doctrine des Péripatéticiens, définit l'homme un animal raisonnable & mortel. Je n'ai pas trouvé cette définition dans les ouvrages qui nous restent d'Aristote. Peut-être en avoit-il fait usage dans ceux que nous avons perdus; peut-être ne l'avoit-il jamais employée. Il en rapporte souvent une autre, que Platon, ainsi que divers philosophes, avoient adoptée, & qui n'est autre chose que l'énumération de quelques qualités extérieures de l'homme. Cependant, comme alors on admettoit une différence réelle entre les animaux raisonnables & les animaux irraisonnables, on pourroit demander pourquoi les philosophes n'avoient pas généralement choisi la *faculté de raisonner* pour la différence spécifique de l'homme. Je vais tâcher de répondre à cette difficulté.

Le mot dont les Grecs se servoient pour signifier *animal*, désigne l'être vivant: l'animal raisonnable est donc l'être vivant doué d'intelligence & de raison. Cette définition convient à l'homme, mais plus éminemment encore à la Divinité; & c'est ce qui avoit engagé les Pythagoriciens à placer Dieu & l'homme parmi les animaux raisonnables, c'est-à-dire, parmi les êtres vivans raisonnables. Il falloit donc chercher une autre différence qui séparât l'homme de l'Etre suprême, & même de toutes les intelligences célestes.

Toute définition devant donner une idée bien claire de la chose définie, & la nature des esprits n'étant pas assez connue, les philosophes qui voulurent classer l'homme dans l'échelle des êtres, s'attachèrent par préférence à ses qualités extérieures. Ils dirent que l'homme est un *animal*; ce qui le distinguoit de tous les corps inanimés. Ils ajoutèrent successivement les mots *terrestre*, pour le distinguer des animaux qui vivent dans l'air ou dans l'eau; *à deux piés*, pour le distinguer des quadrupèdes, des reptiles, &c.; *sans plumes*, pour ne pas le confondre avec les oiseaux. Et quand Diogène, par une plaisanterie assez connue, eut montré que cette définition conviendroit également à un coq & à tout oiseau dont on auroit arraché les plumes, on prit le parti d'ajouter à la définition un nouveau caractère, tiré de la forme des ongles. Du temps de Porphyre, pour obvier à une partie des inconvéniens dont je parle, on définissoit l'homme un animal raisonnable & mortel. Nous avons depuis retranché le mot *mortel*, parce que, suivant l'idée que le mot *animal* réveille dans nos esprits, tout animal est mortel.

de

de dormir, de ſe mouvoir, ne peut être une propriété, par ce qu'elle lui eſt commune avec d'autres animaux.

L'accident eſt un mode, un attribut que l'eſprit ſépare aiſément de la choſe : *être aſſis*, eſt un accident pour l'homme, la *blancheur*, pour un corps.

Les idées dont nous avons parlé juſqu'ici, n'étant accompagnées ni d'affirmation ni de négation, ne ſont ni vraies ni fauſſes. Paſſons à celles qui peuvent recevoir l'un de ces caractères.

L'énonciation eſt une propoſition qui affirme ou nie quelque choſe. Il n'y a donc que l'énonciation qui ſoit ſuſceptible de vérité ou de fauſſeté. Les autres formes du diſcours, telles que la prière, le commandement, ne renferment ni fauſſeté ni vérité.

Dans toute énonciation, on unit, ou l'on ſépare pluſieurs idées. On y diſtingue le *ſujet*, le *verbe*, l'*attribut*. Dans celle-ci, par exemple : *Socrate eſt ſage*, *Socrate* ſera le ſujet, *eſt* le verbe, *ſage* l'attribut.

Le ſujet ſignifie ce qui eſt placé au deſſous. On l'appelle ainſi, parce qu'il exprime la choſe dont on parle & qu'on met ſous les yeux ; peut-être auſſi, parce qu'étant moins univerſel que les attributs qu'il doit recevoir, il leur eſt en quelque façon ſubordonné.

Le ſujet exprime, tantôt une idée univerſelle & qui convient à pluſieurs individus, comme celles d'homme, d'animal : tantôt une idée ſingulière, & qui ne convient qu'à un individu, comme celles de Callias, de Socrate : ſuivant qu'il eſt univerſel ou ſingulier, l'énonciation qui le renferme, eſt univerſelle ou ſingulière.

Pour qu'un ſujet univerſel ſoit pris dans toute ſon étendue, il faut y joindre ces mots *tout* ou *nul*. Le mot *homme* eſt un terme univerſel ; ſi je dis, *tout homme*, *nul homme*, je le prends dans toute ſon étendue, parce que je n'exclus aucun homme ; ſi je dis ſimplement *quelque homme*, je reſtreins ſon univerſalité.

Le verbe eſt un ſigne qui annonce qu'un tel attribut convient à tel ſujet. Il falloit un lien pour les unir, & c'eſt le verbe *être*, toujours exprimé ou ſous-entendu. Je dis ſous-entendu, parce qu'il eſt renfermé dans l'emploi des autres verbes. En effet, ces mots *je vais*, ſignifient *je ſuis allant*.

A l'égard de l'attribut, on a déjà vu qu'il eſt pris de l'une des catégories qui contiennent les genres de tous les attributs.

Ainſi nos jugemens ne ſont que des opérations par leſquelles nous affirmons ou nous nions une choſe d'une autre ; ou plutôt ce ne ſont que des regards de l'eſprit, qui découvrent que telle propriété ou telle qualité peut s'attribuer ou non à

tel

tel objet; car l'intelligence qui fait cette découverte, eſt à l'ame ce que que la vue eſt à l'œil.

On diſtingue différentes eſpèces d'énonciations. Nous dirons un mot de celles qui, roulant ſur un même ſujet, ſont oppoſées par l'affirmation & par la négation. Il ſemble que la vérité de l'une doit établir la fauſſeté de l'autre. Mais cette règle ne ſauroit être générale, parce que l'oppoſition qui règne entre elles, s'opère de pluſieurs manières.

Si, dans l'une & dans l'autre, le ſujet étant univerſel, eſt pris dans toute ſon étendue, alors les deux énonciations s'appellent contraires, et peuvent être toutes deux fauſſes. Exemple: *Tous les hommes ſont blancs, nul homme n'eſt blanc.* Si ſon étendue n'a point de limites dans l'une, et en a dans l'autre, alors elles ſe nomment contradictoires: l'une eſt vraie, et l'autre fauſſe. Exemple: *Tous les hommes ſont blancs; quelques hommes ne ſont pas blancs*, ou bien: *Nul homme n'eſt blanc, quelques hommes ſont blancs.* Les énonciations ſingulières éprouvent le même genre d'oppoſition que les contradictoires; de toute néceſſité l'une ſera vraie, et l'autre fauſſe: *Socrate eſt blanc, Socrate n'eſt pas blanc.*

Deux propoſitions particulières, l'une affirmative, l'autre négative, ne ſont pas, à proprement parler, oppoſées entre elles; l'oppoſition n'eſt que dans les termes. Quand je dis: *Quelques hommes ſont juſtes; quelques hommes ne ſont pas juſtes*, je ne parle pas des mêmes hommes.

Les notions précédentes, celles que je ſupprime en plus grand nombre, furent le fruit d'une longue ſuite d'obſervations. Cependant on n'avoit pas tardé à s'appercevoir que la plupart de nos erreurs tirent leur ſource de l'incertitude de nos idées & de leurs ſignes repréſentatifs. Ne connoiſſant les objets extérieurs que par nos ſens, & ne pouvant, en conſéquence, les diſtinguer que par leurs apparences, nous confondons ſouvent leur nature avec leurs qualités & leurs accidens. Quant aux objets intellectuels, ils ne réveillent, dans le commun des eſprits, que des lueurs ſombres, que des images vagues & mobiles. La confuſion augmente encore par cette quantité de mots équivoques & métaphoriques, dont les langues fourmillent, & ſur-tout par le grand nombre de termes univerſels, que nous employons ſouvent ſans les entendre.

La méditation ſeule peut rapprocher des objets que cette obſcurité ſemble éloigner de nous. Auſſi la ſeule différence qui ſe trouve entre un eſprit éclairé & celui qui ne l'eſt pas, c'eſt que l'un voit les choſes à une juſte diſtance, & l'autre ne les voit que de loin.

Heureuſement

Heureusement les hommes n'ont besoin que d'une certaine analogie dans les idées, d'une certaine approximation dans le langage, pour satisfaire aux devoirs de la société. En changeant leurs idées, les esprits justes trafiquent avec une bonne monnoie, dont souvent ils ne connoissent pas le titre; les autres, avec de fausses espèces, qui n'ent sont pas moins bien reçues dans le commerce.

Le philosophe doit employer les expressions les plus usitées, mais en distinguant leurs acceptions, quand elles en ont plusieurs; il doit ensuite déterminer l'idée qu'il attache à chaque mot.

Définir une chose, c'est faire connoître sa nature par des caractères qui ne permettent pas de la confondre avec toute autre chose. Autrefois on n'avoit point de règles pour parvenir à cette exactitude, ou pour s'en assurer. Avant d'en établir, on observa qu'il n'y a qu'une bonne définition pour chaque chose; qu'une telle définition ne doit convenir qu'au défini; qu'elle doit embrasser tout ce qui est compris dans l'idée du défini; qu'elle doit de plus s'étendre à tous les êtres de même espèce, celle de l'homme, par exemple, à tous les hommes; qu'elle doit être précise: tout mot qu'on en peut retrancher est superflu; qu'elle doit être claire: il faut donc en exclure les expressions équivoques, figurées, peu familières, & que, pour l'entendre, on ne soit pas obligé de recourir au défini, sans quoi elle ressembleroit aux figures des anciens tableaux, qui ne sont reconnoissables qu'à leurs noms tracés auprès d'elles.

Comment parvint-on à remplir ces conditions? Nous avons parlé plus haut de ces échelles d'idées qui nous conduisent, depuis les individus jusqu'à l'être général. Nous avons vu que chaque espèce est immédiatement surmontée d'un genre, dont elle est distinguée par la différence. Une définition exacte sera composée du genre immédiat & de la différence de la chose définie, & renfermera par conséquent ses deux principaux attributs. Je définis l'homme un animal raisonable. Le genre *animal* rapproche l'homme de tous les êtres vivans; la différence *raisonnable* l'en sépare.

Il suit de-là qu'une définition indique la ressemblance de plusieurs choses diverses, par son genre; & leur diversité, par sa différence. Or rien n'est si important que de saisir cette ressemblance & cette diversité, quand on s'éxerce dans l'art de penser & de raisonner.

J'omets quantité de remarques très fines sur la nature du genre & de la différence, ainsi que sur les diverses espèces d'assertions qu'on a coutume d'avancer en raisonnant. Comme

je

je ne veux préſenter que des eſſais ſur les progrès de l'eſprit humain, je ne dois pas recueillir toutes les traces de lumière qu'il a laiſſées ſur ſa route; mais la découverte du ſyllogiſme mérite de nous arrêter un inſtant.

Nous avons dit que dans cette propoſition, *Socrate eſt ſage*, *Socrate* eſt le ſujet, *ſage* l'attribut; & que, par le verbe ſubſtantif qui les unit, on affirme que l'idée de la ſageſſe convient à celle de Socrate.

Mais comment s'aſſurer de la vérité ou de la fauſſeté d'une propoſition, lorſque le rapport de l'attribut avec le ſujet n'eſt pas aſſez marqué? C'eſt en paſſant du connu à l'inconnu; c'eſt en recourant à une troiſième idée, dont le double rapport avec le ſujet & l'attribut ſoit plus ſenſible.

Pour me faire mieux entendre, je n'examinerai que la propoſition affirmative. Je doute ſi A eſt égal à B; s'il ſe trouve que A ſoit égal à C, & C à B, j'en conclurai, ſans héſiter, que A eſt égal à B.

Ainſi, pour prouver que la juſtice eſt une habitude, il ſuffit de montrer que la juſtice eſt une vertu, & toute vertu habitude. Mais pour donner à cette preuve la forme du ſyllogiſme, plaçons le mot *Vertu* entre le ſujet & l'attribut de la propoſition, & nous aurons ces trois termes: *Juſtice*, *Vertu*, *Habitude*. Celui du milieu s'appelle *moyen*, ſoit à cauſe de ſa poſition, ſoit parce qu'il ſert d'objet intermédiaire, pour comparer les deux autres, nommés les *extrêmes*. Il eſt démontré que le moyen doit être pris au moins une fois univerſellement & qu'une des propoſitions doit être univerſelle. Je dirai donc d'abord:

Toute vertu eſt un habitude;

je dirai enſuite:

Or la juſtice eſt une vertu:
Donc la juſtice eſt une habitude.

Il ſuit de-là 1°. qu'un ſyllogiſme eſt compoſé de trois termes, que le dernier eſt l'attribut du ſecond, & le ſecond du premier. Ici *Habitude* eſt attribut à l'égard de *Vertu*, & *Vertu* à l'égard de *Juſtice*.

L'attribut étant toujours pris dans l'une des catégories, ou dans les ſéries d'êtres qui les compoſent, les rapports du moyen avec l'un & l'autre des extrêmes, ſeront des rapports tantôt de ſubſtances, de qualités, de quantités &c. tantôt de genres & d'eſpèces, de propriétés, &c. Dans l'exemple précédent, ils ſont de genres & d'eſpèces; car *Habitude* eſt genre relativement à *Vertu*, & *Vertu* relativement à *Juſtice*. Or, il eſt certain que tout ce qui ſe dit d'un genre ſupérieur,

ſoit

doit se dire des genres & des espèces qui sont dans la ligne descendante.

Il suit, 2°. qu'un syllogisme est composé de trois propositions. Dans les deux premières, on compare le moyen avec chacun des extrêmes; dans la troisième, on conclut que l'un des extrêmes doit être l'attribut de l'autre; & c'étoit ce qu'il falloit prouver.

Il suit, 3°. qu'un syllogisme est un raisonnement par lequel, en posant certaines assertions, on en dérive une autre, différente des premières.

Les diverses combinaisons des trois termes produisent différentes sortes de syllogismes, qui, la plupart, se réduisent à celle que nous avons proposée pour modèle.

Les résultats varient encore suivant que les propositions sont affirmatives ou négatives, suivant qu'on leur donne, ainsi qu'aux termes, plus ou moins d'universalité; & de-là sont émanées quantité de règles qui font découvrir, au premier aspect, la justesse ou le défaut d'un raisonnement.

On se sert d'inductions & d'exemples pour persuader la multitude, de syllogismes pour convaincre les philosophes. Rien de si pressant, de si impérieux, que la conclusion déduite de deux vérités dont un adversaire a été forcé de convenir.

Ce méchanisme ingénieux n'est que le développement des opérations de notre esprit. On avoit observé qu'à l'exception des premiers principes qui persuadent par eux-mêmes, toutes nos assertions ne sont que des conclusions, & qu'elles sont fondées sur un raisonnement qui se fait dans notre esprit avec une promptitude surprenante. Quand j'ai dit: *La justice est une habitude*, je faisois mentalement le syllogisme que j'ai étendu plus haut.

On supprime quelquefois une des propositions, facile à suppléer. Le syllogisme s'appelle alors enthymême; &, quoiqu'imparfait, il n'en est pas moins concluant. Exemple: *Toute vertu est une habitude*; *donc la justice est une habitude*: ou bien, *La justice est une vertu*; *donc elle est une habitude*. Je parviendrois aisément à la même conclusion, si je disois simplement: *La justice étant une vertu, est une habitude*; ou bien, *La justice est une habitude, parce que toute vertu est une habitude*, &c.

Tel est cet autre exemple tiré d'un de nos poëtes:

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

Veut-on convertir cette sentence en syllogisme? on dira: *Nul mortel ne doit garder une haine immortelle*; *or, vous êtes mortel: donc*, &c. Voulez-vous en faire un enthymême? supprimez une des deux premières propositions.

Ainsi

Ainſi toute ſentence, toute réflexion, ſoit qu'elle entraîne ſa preuve avec elle, ſoit qu'elle ſe montre ſans cet appui, eſt un véritable ſyllogiſme, avec cette différence, que dans le premier cas la preuve eſt le moyen qui rapproche ou éloigne l'attribut du ſujet, & que dans le ſecond, il faut ſubſtituer le moyen.

C'eſt en étudiant avec attention l'enchaînement de nos idées, que les philoſophes trouvèrent l'art de rendre plus ſenſibles les preuves de nos raiſonnemens, de développer et de claſſer les ſyllogiſmes imparfaits que nous employons ſans ceſſe. On ſent bien que le ſuccès exigeoit une conſtance obſtinée, et ce génie obſervateur qui, à la vérité, n'invente rien parce qu'il n'ajoute rien à la nature, mais qui y découvre ce qui échappe aux eſprits ordinaires.

Toute démonſtration eſt un ſyllogiſme ; mais tout ſyllogiſme n'eſt pas une démonſtration. Il eſt démonſtratif, lorſqu'il eſt établi ſur les premiers principes, ou ſur ceux qui découlent des premiers ; dialectique, lorſqu'il eſt fondé ſur des opinions qui paroiſſent probables à tous les hommes, ou du moins aux ſages les plus éclairés ; contentieux, lorſqu'il conclut d'après des propoſitions qu'on veut faire paſſer pour probables, et qui ne le ſont pas.

Le premier fournit des armes aux philoſophes qui s'attachent au vrai ; le ſecond, aux dialecticiens, ſouvent obligés de s'occuper du vraiſemblable ; le troiſième, aux ſophiſtes, à qui les moindres apparences ſuffiſent.

Comme nous raiſonnons plus fréquemment d'après des opinions que d'après des principes certains, les jeunes-gens s'appliquent de bonne heure à la dialectique ; c'eſt le nom qu'on donne à la logique, quand elle ne conclut que d'après des probabilités. En leur propoſant des problêmes ou thèſes ſur la phyſique, ſur la morale, ſur la logique, on les accoutume à eſſayer leur forces ſur divers ſujets, à balancer les conjectures, à ſoutenir alternativement des opinions oppoſées, à s'engager dans les détours du ſophiſme pour les reconnoître.

Comme nos diſputes viennent ſouvent de ce que les uns, ſéduits par quelques exemples généraliſent trop, & les autres, frappés de quelques exemples contraires, ne généraliſent pas aſſez, les premiers apprennent qu'on ne doit pas conclure du particulier au général, les ſeconds qu'une exception ne détruit pas la règle.

La queſtion eſt quelquefois traitée par demandes & par réponſes. Son objet étant d'éclaircir un doute, & de diriger la raiſon naiſſante, la ſolution ne doit en être ni trop claire, ni trop difficile.

On doit éviter avec ſoin de ſoutenir des thèſes tellement improbables,

improbables, qu'on soit bientôt réduit à l'absurde, & de traiter des sujets sur lesquels il est dangereux d'hésiter, comme, s'il faut honorer les dieux, aimer ses parens.

Quoiqu'il soit à craindre que des esprits ainsi habitués à une précision rigoureuse, n'en conservent le goût, & n'y joignent même celui de la contradiction, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont un avantage réel sur les autres. Dans l'acquisition des sciences, ils sont plus disposés à douter; & dans le commerce de la vie, à découvrir le vice d'un raisonnement.

Fin du Chapitre cinquante-septième.

CHAPITRE LVIII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique.

PENDANT que l'on construisoit avec effort l'édifice de la logique, me dit Euclide, s'élevoit à côté celui de la rhétorique, moins solide, à la vérité, mais plus élégant & plus magnifique.

Le premier, lui dis-je, pouvoit être nécessaire; je ne conçois pas l'utilité du second. L'éloquence n'exerçoit-elle pas auparavant son empire sur les nations de la Grèce? Dans les siècles héroïques, ne disputoit-elle pas le prix à la valeur? Toutes les beautés ne se trouvent-elles pas dans les écrits de cet Homère qu'on doit regarder comme le premier des orateurs ainsi que des poëtes? Ne se montrent-elles pas dans les ouvrages des hommes de génie qui ont suivi ses traces? Quand on a tant d'exemples, pourquoi tant de préceptes? Ces exemples, répondit Euclide, il les falloit choisir; & c'est ce que fait la rhétorique. Je répliquai: Se trompoient-ils dans le choix, les Pisistrates, les Solons, & ces orateurs qui, dans les assemblées de la nation ou dans les tribunaux de justice, s'abandonnoient aux mouvemens d'une éloquence naturelle? Pourquoi substituer l'art de parler au talent de la parole?

On a voulu seulement, reprit Euclide, arrêter les écarts du génie, & l'obliger, en le contraignant, à réunir ses forces. Vous doutez des avantages de la rhétorique, & vous savez qu'Aristote, quoique prévenu contre l'art oratoire, convient néanmoins qu'il peut être utile! Vous en doutez, & vous avez entendu Démosthène! Sans les leçons de ses maîtres, répondis-je, Démosthène auroit partout maîtrisé les esprits. Peut-être que sans le secours des siens, Eschine ne se feroit

pas exprimé avec tant de charmes. Vous avouez donc, reprit Euclide, que l'art peut donner au talent des formes plus agréables? Je ne ferai pas moins sincère que vous; & je conviendrai que c'est à peu près là tout son mérite.

Alors s'approchant de ses tablettes: Voici, me dit-il, les auteurs qui nous fournissent des préceptes sur l'éloquence, & ceux qui nous en ont laissé des modèles. Presque tous ont vécu dans le siècle dernier ou dans le nôtre. Parmi les premiers sont Corax de Syracuse, Tisias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicus, Gorgias, Polus, Lycimnius, Alcidamas, Théodore, Evénus, Callippe; &c. parmi les seconds, ceux qui jouissent d'une réputation méritée, tels que Lysias, Antiphon, Andocide, Isée, Callistrate, Isocrate; ajoutons-y ceux qui ont commencé à se distinguer, tels que Demosthène, Eschine, Hypéride, Lycurgue, &c.

J'ai lu les ouvrages des orateurs, lui dis-je; je ne connois point ceux des rhéteurs. Dans nos précédens entretiens vous avez daigné m'instruire des progrès & de l'état actuel de quelques genres de littérature; oserois-je exiger de vous la même complaisance par rapport à la rhétorique?

La marche des sciences exactes peut être facilement connue, répondit Euclide, parce que n'ayant qu'une route pour parvenir au terme, on voit d'un coup-d'œil le point d'où elles partent & celui où elles arrivent. Il n'en est pas de même des arts de l'imagination: le goût qui les juge étant arbitraire, l'objet qu'ils se proposent souvent indéterminé, & la carrière qu'ils parcourent souvent divisée en plusieurs sentiers voisins les uns des autres, il est impossible, ou du moins très difficile de mesurer exactement leurs efforts & leurs succès. Comment, en effet, découvrir les premiers pas du talent, &, la règle à la main, suivre le génie lorsqu'il franchit des espaces immenses? Comment encore séparer la lumière, des fausses lueurs qui l'environnent, définir ces graces légères qui disparoissent dès qu'on les analyse, apprécier enfin cette beauté suprême qui fait la perfection de chaque genre? Je vais, puisque vous l'exigez, vous donner des mémoires pour servir à l'histoire de la rhétorique; mais dans une matière si susceptible d'agrémens, n'attendez de moi qu'un petit nombre de faits, & des notions assez communes.

Nos écrivains n'avoient, pendant plusieurs siècles, parlé que le langage de la poësie; celui de la prose leur paroissoit trop familier & trop borné, pour satisfaire aux besoins de l'esprit, ou plutôt de l'imagination; car c'étoit la faculté que l'on cultivoit alors avec le plus de soin. Le philosophe Phérécide de Scyros, & l'historien Cadmus de Milet commencèrent,

cèrent, il y a deux ſiècles environ, à s'affranchir des lois ſévères qui enchaînoient la diction. Quoiqu'ils euſſent ouvert une route nouvelle & plus facile, on avoit tant de peine à quitter l'ancienne, qu'on vit Solon entreprendre de traduire ſes lois en vers; & les philoſophes Empédocle & Parménide, parer leurs dogmes des charmes de la poëſie.

L'uſage de la proſe ne ſervit d'abord qu'à multiplier les hiſtoriens. Quantité d'écrivains publièrent les annales de différentes nations; & leur ſtyle préſente des défauts que les révolutions de notre goût rendent extrêmement ſenſibles. Il eſt clair & concis, mais dénué d'agrémens & d'harmonie. De petites phraſes s'y ſuccèdent ſans ſoutien; & l'œil ſe laſſe de les ſuivre, parce qu'il y cherche vainement les liens qui devroient les unir. D'autres fois, & ſur-tout dans les premiers hiſtoriens, elles fourmillent de tours poëtiques, ou plutôt elles n'offrent plus que les débris des vers dont on a rompu la meſure. Par-tout on reconnoit que ces auteurs n'avoient eu que des poëtes pour modèles, & qu'il a fallu du temps pour former le ſtyle de la proſe, ainſi que pour découvrir les préceptes de la rhétorique.

C'eſt en Sicile qu'on fit les premiers eſſais de cet art. Environ cent ans après la mort de Cadmus, un Syracuſain, nommé Corax, aſſembla des diſciples, & compoſa ſur la rhétorique un traité encore eſtimé de nos jours, quoiqu'il ne faſſe conſiſter le ſecret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Voici, par exemple, comme il procède: Un homme fortement ſoupçonné d'en avoir battu un autre, eſt traduit en juſtice; il eſt plus foible ou plus fort que ſon accuſateur: comment ſuppoſer, dit Corax, que dans le premier cas il puiſſe être coupable, que dans le ſecond il ait pu s'expoſer à le paroître? Ce moyen, & d'autres ſemblables, Tiſias, élève de Corax, les étendit dans un ouvrage que nous avons encore, & s'en ſervit pour fruſtrer ſon maître du ſalaire qu'il lui devoit.

De pareilles ruſes s'étoient déjà introduites dans la logique, dont on commençoit à rédiger les principes; & de l'art de penſer, elles paſsèrent ſans obſtacle dans l'art de parler. Ce dernier ſe reſſentit auſſi du goût des ſophiſmes et de l'eſprit de contradiction, qui dominoient dans les écarts du premier.

Protagoras, diſciple de Démocrite, fut témoin, pendant ſon ſéjour en Sicile, de la gloire que Corax avoit acquiſe. Il s'étoit juſqu'alors diſtingué par de profondes recherches ſur la nature des êtres, il le fut bientôt par les ouvrages qu'il publia ſur la grammaire & ſur les différentes parties de l'art oratoire. On lui fait honneur d'avoir le premier raſſemblé

ces propositions générales, qu'on appelle *lieux communs*, & qu'emploie un orateur, soit pour multiplier ses preuves, soit pour discourir avec facilité sur toutes sortes de matières.

Ces lieux, quoique très abondans, se réduisent à un petit nombre de classes. On examine, par exemple, une action relativement à la cause, à l'effet, aux circonstances, aux personnes, &c. & de ces rapports naissent des séries de maximes & de propositions contradictoires, accompagnées de leurs preuves, & presque toutes exposées par demandes & par réponses dans les écrits de Protagoras & des autres rhéteurs qui ont continué son travail.

Après avoir réglé la manière de construire l'exorde, de disposer la narration, & de soulever les passions des juges, on étendit le domaine de l'éloquence, renfermé jusqu'alors dans l'enceinte de la place publique & du barreau. Rivale de la poësie, elle célébra d'abord les dieux, les héros, & les citoyens qui avoient péri dans les combats. Ensuite Isocrate composa des éloges pour des particuliers d'un rang distingué. Depuis on a loué indifféremment des hommes utiles ou inutiles à leur patrie; l'encens a fumé de toutes parts, & l'on a décidé que la louange ainsi que le blâme, ne devoient garder aucune mesure.

Ces diverses tentatives ont à peine rempli l'espace d'un siècle, & dans cet intervalle on s'appliquoit avec le même soin à former le style. Non-seulement on lui conserva les richesses qu'il avoit, dès son origine, empruntées de la poësie, mais on cherchoit encore à les augmenter; on le paroit tous les jours de nouvelles couleurs & de sons mélodieux. Ces brillans matériaux étoient auparavant jetés au hasard les uns auprès des autres, comme ces pierres qu'on rassemble pour construire un édifice; l'instinct & le sentiment prirent soin de les assortir & de les exposer dans une belle ordonnance. Au lieu de ces phrases isolées qui, faute de nerf & d'appui, tomboient presque à chaque mot, des groupes d'expressions choisies formèrent, en se rapprochant, un tout dont les parties se soutenoient sans peine. Les oreilles les plus délicates furent ravies d'entendre l'harmonie de la prose; & les esprits les plus justes, de voir une pensée se développer avec majesté dans une seule période.

Cette forme heureuse, découverte par des rhéteurs estimables, tels que Gorgias, Alcidamas & Thrasymaque, fut perfectionnée par Isocrate, disciple du premier. Alors on distribua les périodes d'un discours en des intervalles à-peu-près égaux; leurs membres s'enchaînèrent & se contrastèrent par l'entrelacement des mots ou des pensées; les mots eux-

mêmes, par de fréquentes inverſions, ſemblèrent ſerpenter dans l'eſpace qui leur étoit aſſigné, de manière pourtant que, dès le commencement de la phraſe, ils en laiſſoient entrevoir la fin aux eſprits attentifs. Cet artifice adroitement ménagé, étoit pour eux une ſource de plaiſirs; mais trop ſouvent employé, il les fatiguoit au point qu'on a vu quelquefois, dans nos aſſemblées, des voix s'élever, & achever avant l'orateur la longue période qu'il parcouroit avec complaiſance.

Des efforts redoublés ayant enfin rendu l'élocution nombreuſe, coulante, harmonieuſe, propre à tous les ſujets, ſuſceptible de toutes les paſſions, on diſtingua trois ſortes de langages parmi les Grecs: celui de la poëſie, noble & magnifique; celui de la converſation, ſimple & modeſte; celui de la proſe relevée, tenant plus ou moins de l'un ou de l'autre, ſuivant la nature des matières auxquelles on l'appliquoit.

On diſtingua auſſi deux eſpèces d'orateurs: ceux qui conſacroient l'éloquence à éclairer le peuple dans ſes aſſemblées, tels que Périclès; à défendre les intérêts des particuliers au barreau, comme Antiphon & Lyſias; à répandre ſur la philoſophie les couleurs brillantes de la poëſie, comme Démocrite & Platon; & ceux qui, ne cultivant la rhétorique que par un ſordide intérêt, ou par une vaine oſtentation, déclamoient en public, ſur la nature du gouvernement ou des lois, ſur les mœurs, les ſciences & les arts, des diſcours ſuperbes, & dans leſquels les penſées étoient offuſquées par le langage.

La plupart de ces derniers, connus ſous le nom de ſophiſtes, ſe répandirent dans la Grèce. Ils erroient de ville en ville, par-tout accueillis, par-tout eſcortés d'un grand nombre de diſciples, qui, jaloux de s'élever aux premières places par le ſecours de l'éloquence, payoient chèrement leurs leçons, & s'approviſionnoient à leur ſuite, de ces notions générales ou lieux communs, dont je vous ai déjà parlé.

Leurs ouvrages que j'ai raſſemblés, ſont écrits avec tant de ſymétrie & d'élégance; on y voit une telle abondance de beautés, qu'on eſt ſoi-même fatigué des efforts qu'ils coûtèrent à leurs auteurs. S'ils ſéduiſent quelquefois, ils ne remuent jamais, parce que le paradoxe y tient lieu de la vérité, & la chaleur de l'imagination de celle de l'âme.

Ils conſidèrent la rhétorique, tantôt comme un inſtrument de perſuaſion, dont le jeu demande plus d'eſprit que de ſentiment; tantôt comme une eſpèce de tactique, dont l'objet eſt de raſſembler une grande quantité de mots, de les preſſer, les étendre, les ſoutenir les uns par les autres, & les faire marcher fièrement à l'ennemi. Ils ont auſſi des ruſes & des corps de

réserve; mais leur principale ressource est dans le bruit & dans l'éclat des armes.

Cet éclat brille sur-tout dans les éloges ou panégyriques d'Hercule & des demi-dieux. Ce sont les sujets qu'ils choisissent par préférence; & la fureur de louer s'est tellement accrue, qu'elle s'étend jusque sur les êtres inanimés. J'ai un livre qui a pour titre: *L'Eloge du sel*; toutes les richesses de l'imagination y sont épuisées pour exagérer les services qu'il rend aux mortels.

L'impatience que causent la plupart de ces ouvrages, va jusqu'à l'indignation, lorsque leurs auteurs insinuent, ou tâchent de montrer que l'orateur doit être en état de faire triompher le crime & l'innocence, le mensonge & la vérité.

Elle va jusqu'au dégoût, lorsqu'ils fondent leurs raisonnemens sur les subtilités de la dialectique. Les meilleurs esprits, dans la vue d'essayer leurs forces, s'engageoient volontiers dans ces détours captieux. Xantippe, fils de Périclès, se plaisoit à raconter que pendant la célébration de certains jeux, un trait lancé par mégarde ayant tué un cheval, son père & Protagoras passèrent une journée entière à découvrir la cause de cet accident. Etoit-ce le trait? la main qui l'avoit lancé? les ordonnateurs des jeux?

Vous jugerez, par l'exemple suivant, de l'enthousiasme qu'excitoit autrefois l'éloquence factice. Pendant la guerre du Péloponèse il vint dans cette ville un Sicilien, qui remplit la Grèce d'étonnement & d'admiration; c'étoit Gorgias, que les habitans de Léonte, sa patrie, nous avoient envoyé pour implorer notre assistance. Il parut à la tribune, & récita une harangue dans laquelle il avoit entassé les figures les plus hardies, & les expressions les plus pompeuses. Ces frivoles ornemens étoient distribués dans les périodes, tantôt assujetties à la même mesure, tantôt distinguées par la même chûte; & quand ils étinceloient devant la multitude, ce fut avec un si grand éclat, que les Athéniens éblouis, secoururent les Léontins, forcèrent l'orateur à s'établir parmi eux, & s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique. On le combla de louanges, lorsqu'il prononça l'éloge des citoyens morts pour le service de la patrie; lorsqu'étant monté sur le théatre, il déclara qu'il étoit prêt à parler sur toutes sortes de matières; lorsque dans les jeux publics, il prononça un discours pour réunir contre les barbares les divers peuples de la Grèce.

Une autre fois les Grecs assemblés aux jeux Pythiques, lui décernèrent une statue, qui fut placée, en sa présence, au temple d'Apollon. Un succès plus flatteur avoit couronné ses

ſes talens en Theſſalie. Les peuples de ce canton ne connoiſſoient encore que l'art de dompter un cheval, ou de s'enrichir par le commerce: Gorgias parut au milieu d'eux, et bientôt ils cherchèrent à ſe diſtinguer par les qualités de l'eſprit.

Gorgias acquit une fortune égale à ſa réputation ; mais la révolution qu'il fit dans les eſprits, ne fut qu'une ivreſſe paſſagère. Ecrivain froid, tendant au ſublime par des efforts qui l'en éloignent, la magnificence de ſes expreſſions ne ſert bien ſouvent qu'à manifeſter la ſtérilité de ſes idées. Cependant il étendit les bornes de l'art ; & ſes défauts mêmes ont ſervi de leçon.

Euclide, en me montrant pluſieurs harangues de Gorgias, & différens ouvrages compoſés par ſes diſciples, Polus, Lycimnius, Alcidamas, &c. ajoutoit: je fais moins de cas du faſtueux appareil qu'ils étalent dans leurs écrits, que de l'éloquence noble & ſimple qui caractériſe ceux de Prodicus de Céos. Cet auteur a un grand attrait pour les eſprits juſtes ; il choiſit preſque toujours le terme propre, & découvre des diſtinctions très fines entre les mots qui paroiſſent ſynonymes.

Cela eſt vrai, lui dis-je, mais il n'en laiſſe paſſer aucun ſans le peſer avec une exactitude auſſi ſcrupuleuſe que fatigante. Vous rappelez-vous ce qu'il diſoit un jour à Socrate & à Protagoras dont il vouloit concilier les opinions? „ Il s'agit entre „ vous de *diſcuter* & non de *diſputer* ; car on *diſcute* avec ſes „ amis, & l'on *diſpute* avec ſes ennemis. Par là vous ob- „ tiendrez notre *eſtime* & non pas nos *louanges* ; car l'eſtime „ eſt dans le cœur, & la louange n'eſt ſouvent que ſur les „ lèvres. De notre côté, nous en reſſentirons de la *ſatis-* „ *faction* & non du *plaiſir*, car la *ſatisfaction* eſt le partage „ de l'eſprit qui s'éclaire, & le *plaiſir* celui des ſens qui „ jouiſſent".

Si Prodicus s'étoit exprimé de cette manière, me dit Euclide, qui jamais eût eu la patience de l'écouter & de le lire? Parcourez ſes ouvrages, & vous ſerez étonné de la ſageſſe, ainſi que de l'élégance de ſon ſtyle. C'eſt Platon qui lui prêta la réponſe que vous venez de citer. Il s'égayoit de même aux dépens de Protagoras, de Gorgias & des plus célèbres rhéteurs de ſon temps. Il les mettoit dans ſes dialogues, aux priſes avec ſon maître ; &, de ces prétendues converſations, il tiroit des ſcènes aſſez plaiſantes.

Eſt-ce que Platon, lui dis-je, n'a pas rapporté fidèlement les entretiens de Socrate? Je ne le crois pas, répondit-il ; je penſe même que la plupart de ces entretiens n'ont jamais eu lieu.—Et comment ne ſe récrioit-on pas contre une pareille ſuppoſition?—Phædon après avoir lu le dialogue qui porte ſon

 nom,

nom, protesta qu'il ne se reconnoissoit pas aux discours que Platon mettoit dans sa bouche. Gorgias dit la même chose, en lisant le sien ; il ajouta seulement que le jeune auteur avoit beaucoup de talent pour la satire, & remplaceroit bientôt le poëte Archiloque.—Vous conviendrez du moins que ses portraits sont en général assez ressemblans.—Comme on ne juge pas de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, on ne doit pas juger des trois sophistes dont j'ai parlé, d'après les dialogues de Platon.

Il eut raison sans doute de s'élever contre leurs dogmes ; mais devoit-il les représenter comme des hommes sans idées, sans lumières, incapables de suivre un raisonnement, toujours près de tomber dans les pièges les plus grossiers, et dont les productions ne méritent que le mépris ? S'ils n'avoient pas eu de grands talens, ils n'auroient pas été si dangereux. Je ne dis pas qu'il fut jaloux de leur réputation, comme quelques-uns l'en soupçonneront peut-être un jour ; mais il semble que dans sa jeunesse, il se livra trop au goût des fictions & de la plaisanterie.

Quoi qu'il en soit, les abus introduits de son temps dans l'éloquence, occasionnèrent entre la philosophie et la rhétorique, jusqu'alors occupées du même objet, et désignées sous le même nom, une espèce de divorce qui subsiste encore, & qui les a souvent privées des secours qu'elles pouvoient mutuellement se prêter. La première reproche à la seconde, quelquefois avec un ton de mépris, d'usurper ses droits, & d'oser traiter en détail de la religion, de la politique & de la morale, sans en connoître les principes. Mais on peut répondre à la philosophie que, ne pouvant elle-même terminer nos différends par la sublimité de ses dogmes & la précision de son langage, elle doit souffrir que sa rivale devienne son interprète, la pare de quelques attraits & nous la rende plus familière. C'est en effet ce qu'ont exécuté dans ces derniers temps les orateurs qui en profitant des progrès & des faveurs de l'une & de l'autre, ont consacré leurs talens à l'utilité publique.

Je place sans hésiter Périclès à leur tête ; il dut aux leçons des rhéteurs & des philosophes, cet ordre & ces lumières, qui, de concert avec la force du génie, portèrent l'art oratoire presque à sa perfection. Alcibiade, Critias, Théramène, marchèrent sur ses traces. Ceux qui sont venus depuis, les ont égalés & quelquefois surpassés, en cherchant à les imiter ; & l'on peut avancer que le goût de la vraie éloquence est maintenant fixé dans tous les genres.

Vous connoissez les auteurs qui s'y distinguent de nos jours, & vous êtes en état de les apprécier. Comme je n'en ai jugé,

répondis-je,

répondis-je, que par ſentiment, je voudrois ſavoir ſi les règles juſtifieroient l'impreſſion que j'en ai reçue. Ces règles, fruits d'une longue expérience, me dit Euclide, ſe formèrent d'après les ouvrages & les ſuccès des grands poëtes & des premiers orateurs.

L'empire de cet art eſt très étendu. Il s'exerce dans les aſſemblées générales, où l'on délibère ſur les intérêts d'une nation ; devant les tribunaux, où l'on juge les cauſes des particuliers ; dans les diſcours, où l'on doit repréſenter le vice & la vertu ſous leurs véritables couleurs ; enfin dans toutes les occaſions où il s'agit d'inſtruire les hommes. De là trois genres d'éloquence, le délibératif, le judiciaire, le démonſtratif. Ainſi, hâter ou empêcher la déciſion du peuple, défendre l'innocent & pourſuivre le coupable, louer la vertu & blâmer le vice, telles ſont les fonctions auguſtes de l'orateur. Comment s'en acquitter ? par la voie de la perſuaſion. Comment opérer cette perſuaſion ? par une profonde étude, diſent les philoſophes ; par le ſecours des règles, diſent les rhéteurs.

Le mérite de la rhétorique, ſuivant les premiers, ne conſiſte pas dans l'heureux enchaînement de l'exorde, de la narration & des autres parties du diſcours, ni dans les artifices du ſtyle, de la voix & du geſte, avec leſquels on cherche à ſéduire un peuple corrompu. Ce ne ſont là que des acceſſoires quelquefois utiles, preſque toujours dangereux. Qu'exigeons-nous de l'orateur ? qu'aux diſpoſitions naturelles il joigne la ſcience et la méditation.

Si la nature vous deſtine au miniſtère de l'éloquence, attendez que la philoſophie vous y conduiſe à pas lents ; qu'elle vous ait démontré que l'art de la parole devant convaincre avant de perſuader, il doit tirer ſa principale force de l'art du raiſonnement ; qu'elle vous ait appris, en conſéquence, à n'avoir que des idées ſaines, à ne les exprimer que d'une manière claire, à ſaiſir tous les rapports & tous les contraſtes de leurs objets, à connoître, à faire connoître aux autres ce que chaque choſe eſt en elle-même. En continuant d'agir ſur vous, elle vous remplira des lumières qui conviennent à l'homme d'état, au juge intègre, au citoyen excellent ; vous étudierez ſous ſes yeux, les différentes eſpèces de gouvernemens & de lois, les intérêts des nations, la nature de l'homme, et le jeu mobile de ſes paſſions.

Mais cette ſcience achetée par de longs travaux cèderoit facilement au ſouffle contagieux de l'opinion, ſi vous ne la ſouteniez, non-ſeulement par une probité reconnue, & une prudence conſommée, mais encore par un zèle ardent pour

la juſtice, & un reſpect profond pour les dieux, témoins de vos intentions & de vos paroles.

Alors votre diſcours, devenu l'organe de la vérite, aura la ſimplicité, l'énergie, la chaleur & l'impoſante dignité qui la caractériſent ; il s'embellira moins de l'éclat de votre éloquence, que de celui de vos vertus ; tous vos traits porteront, parce qu'on ſera perſuadé qu'ils viennent d'une main qui n'a jamais tramé de perfidies.

Alors ſeulement vous aurez le droit de nous développer, à la tribune, ce qui eſt véritablemenr utile ; au barreau, ce qui eſt véritablement juſte ; dans les diſcours conſacrés à la mémoire des grands hommes ou au triomphe des mœurs, ce qui eſt véritablement honnête.

Nous venons de voir ce que penſent les philoſophes à l'égard de la rhétorique ; il faudroit à préſent examiner la fin que ſe propoſent les rhéteurs, & les règles qu'ils nous ont preſcrites. Mais Ariſtote a entrepris de les recueillir dans un ouvrage, où il traitera ſon ſujet avec cette ſupériorité qu'on a remarquée dans ſes premiers écrits.

Ceux qui l'ont précédés s'étoient bornés, tantôt à diſtribuer avec intelligence les parties du diſcours, ſans ſonger à le fortifier par des preuves convainquantes ; tantôt à raſſembler des maximes générales ou lieux communs ; d'autres fois à nous laiſſer quelques préceptes ſur le ſtyle, ou ſur les moyens d'exciter les paſſions ; d'autres fois encore à multiplier les ruſes pour faire prévaloir la vraiſemblance ſur la vérité, & la mauvaiſe cauſe ſur la bonne : tous avoient négligé des parties eſſentielles, comme de régler l'action & la voix de celui qui parle ; tous s'étoient attachés à former un avocat, ſans dire un ſeul mot de l'orateur public. J'en ſuis ſurpris, lui dis-je ; car les fonctions du dernier ſont plus utiles, plus nobles & plus difficiles que celles du premier. On a ſans doute penſé, répondit Euclide, que dans une aſſemblée où tous les citoyens ſont remués par le même intérêt, l'éloquence devoit ſe contenter d'expoſer des faits, & d'ouvrir un avis ſalutaire ; mais qu'il falloit tous les artifices de la rhétorique, pour paſſionner des juges indifférens & étrangers à la cauſe qu'on porte à leur tribunal.

Les opinions de ces auteurs ſeront refondues, ſouvent attaquées, preſque toujours accompagnées de réflexions lumineuſes & d'additions importantes dans l'ouvrage d'Ariſtote. Vous le lirez un jour, & je me crois diſpenſé de vous en dire davantage.

Je preſſois vainement Euclide ; à peine répondoit-il à mes

queſtions

questions. Les rhéteurs adoptent-ils les principes des philosophes ?—Ils s'en écartent souvent, & sur-tout quand ils préfèrent la vraisemblance à la vérité.—Quelle est la première qualité de l'orateur ?—D'être excellent logicien.—Son premier devoir ?—De montrer qu'une chose est ou n'est pas.—Sa principale attention ?—De découvrir dans chaque sujet les moyens propres à persuader.—En combien de parties se divise le discours ?—Les rhéteurs en admettent un grand nombre, qui se réduisent à quatre, l'exorde, la proposition ou le fait, la preuve & la péroraison ; on peut même retrancher la première & la dernière. J'allois continuer ; mais Euclide me demanda grace, & je ne pus obtenir qu'un petit nombre de remarques sur l'élocution.

Quelque riche que soit la langue Grecque, lui dis-je, vous avez dû vous appercevoir que l'expression ne répond pas toujours à votre idée. Sans doute, reprit-il ; mais nous avons le même droit que les premiers instituteurs des langues : il nous est permis de hasarder un nouveau mot, soit en le créant nous-mêmes, soit en le dérivant d'un mot déja connu. D'autres fois nous ajoutons un sens figuré au sens littéral d'une expression consacrée par l'usage, ou bien nous unissons étroitement deux mots pour en composer un troisième ; mais cette dernière licence est communément réservée aux poëtes, & sur-tout à ceux qui font des dithyrambes. Quant aux autres innovations, on doit en user avec sobriété, & le public ne les adopte, que lorsqu'elles sont conformes à l'analogie de la langue.

La beauté d'une expression consiste dans le son qu'elle fait entendre, & dans le sens qu'elle renferme ; bannissez d'un ouvrage celle qui offense la pudeur, ou qui mécontente le goût. Un de vos auteurs, lui dis-je, n'admet aucune différence entre les signes de nos pensées, & prétend que de quelque manière qu'on exprime une idée, on produit toujours le même effet. Il se trompe, répondit Euclide ; de deux mots qui sont à votre choix, l'un est plus honnête & plus décent, parce qu'il ne fait qu'indiquer l'image que l'autre met sous les yeux.

Nous avons des mots propres & des mots figurés ; nous en avons de simples & de composés, d'indigènes & d'étrangers ; il en est qui ont plus de noblesse ou d'agrémens que d'autres, parce qu'ils réveillent en nous des idées plus élevées ou plus riantes ; d'autres enfin qui sont si bas ou si dissonans, qu'on doit les bannir de la prose & des vers.

De leurs diverses combinaisons se forment les périodes, dont les unes sont d'un seul membre, les autres peuvent acquérir jusqu'à quatre membres, & ne doivent pas en avoir d'avantage.

Que votre discours ne m'offre pas un tissu de periodes

complètes & ſymétriques, comme ceux de Gorgias & d'Iſocrate, ni une ſuite de phraſes courtes & détachées, comme ceux des anciens. Les premiers fatiguent l'eſprit, les ſeconds bleſſent l'oreille. Variez ſans ceſſe les meſures des périodes, votre ſtyle aura tout-à-la-fois le mérite de l'art & de la ſimplicité ; il acquerra même de la majeſté, ſi le dernier membre de la période a plus d'étendue que les premiers, & s'il ſe termine par une de ces ſyllabes longues où la voix ſe repoſe en finiſſant.

Convenance & clarté, voilà les deux principales qualités de l'élocution.

1°. *La convenance.* On reconnut de bonne heure que rendre les grandes idées par des termes abjects, & les petites par des expreſſions pompeuſes, c'étoit revêtir de haillons les maîtres du monde, & de pourpre les gens de la lie du peuple. On reconnut auſſi que l'ame a différens langages, ſuivant qu'elle eſt en mouvement & en repos ; qu'un vieillard ne s'exprime pas comme un jeune homme, ni les habitans de la campagne comme ceux de la ville. De-là il ſuit que la diction doit varier ſuivant le caractère de celui qui parle, & de ceux dont il parle, ſuivant la nature des matières qu'il traite, & des circonſtances où il ſe trouve. Il ſuit encore que le ſtyle de la poëſie, celui de l'éloquence, de l'hiſtoire & du dialogue, diffèrent eſſentiellement l'un de l'autre, & même que, dans chaque genre, les mœurs & les talens d'un auteur jettent ſur ſa diction des différences ſenſibles.

2°. *La clarté.* Un orateur, un écrivain doit avoir fait une étude ſérieuſe de ſa langue. Si vous négligez les règles de la grammaire, j'aurai ſouvent de la peine à pénétrer votre penſée. Employer des mots amphibologiques, ou des circonlocutions inutiles, placer mal-à-propos les conjonctions qui lient les membres d'une phraſe ; confondre le pluriel avec le ſingulier ; n'avoir aucun égard à la diſtinction établie dans ces derniers temps, entre les noms maſculins & les noms féminins ; déſigner par le même terme les impreſſions que reçoivent deux de nos ſens, & appliquer le verbe *voir* aux objets de la vue & de l'ouïe * ; diſtribuer au haſard, à l'exemple d'Héraclite, les mots d'une phraſe, de manière qu'un lecteur ne puiſſe pas deviner la ponctuation de l'auteur : tous ces défauts concourent également à l'obſcurité du ſtyle. Elle augmentera, ſi l'excès des ornemens, & la longueur des périodes égarent l'attention du lecteur, & ne lui permettent pas de reſpirer : ſi, par une marche trop rapide, votre penſée lui échap-

* C'eſt ce qu'avoit fait Eſchyle. Vulcain dit que Prométhée ne *verra* plus ni voix ni figure d'homme.

pe,

pe, comme des coureurs de la lice, qui, dans un inſtant, ſe dérobent aux yeux du ſpectateur.

Rien ne contribue plus à la clarté que l'emploi des expreſſions uſitées ; mais ſi vous ne les détournez jamais de leur acception, votre ſtyle ne ſera que familier & rampant ; vous le relèverez par des tours nouveaux & des expreſſions figurées.

La proſe doit régler ſes mouvemens ſur des rhythmes faciles à reconnoître, & s'abſtenir de la cadence affectée à la poëſie. La plupart en banniſſent les vers, & cette proſcription eſt fondée ſur un principe qu'il faut toujours avoir devant les yeux ; c'eſt que l'art doit ſe cacher, & qu'un auteur qui veut m'émouvoir ou me perſuader, ne doit pas avoir la mal-adreſſe de m'en avertir. Or des vers ſemés dans la proſe annoncent la contrainte & les prétentions. Quoi ! lui dis-je, s'il vous en échappoit quelqu'un dans la chaleur de la compoſition, faudroit-il le rejetter au riſque d'affoiblir la penſée ? S'il n'a que l'apparence du vers, répondit Euclide, il faut l'adopter, & la diction s'en embellit ; s'il eſt régulier, il faut le briſer, & en employer les fragmens dans la période qui en devient plus ſonore. Pluſieurs écrivains, & Iſocrate lui-même, ſe ſont expoſés à la cenſure, pour avoir négligé cette précaution.

Glycère, en formant une couronne, n'eſt pas plus occupée de l'aſſortiment des couleurs, que ne l'eſt de l'harmonie des ſons, un auteur dont l'oreille eſt délicate. Ici les préceptes ſe multiplient. Je les ſupprime ; mais il s'élève une queſtion que j'ai vu ſouvent agiter. Peut-on placer de ſuite deux mots dont l'un finit, & l'autre commence par la même voyelle ? Iſocrate & ſes diſciples évitent ſoigneuſement ce concours ; Démoſthène, en bien des occaſions ; Thucydide & Platon, rarement. Des critiques le proſcrivent avec rigueur ; d'autres mettent des reſtrictions à la loi, & ſoutiennent qu'une défenſe abſolue nuiroit quelquefois à la gravité de la diction.

J'ai ouï parler, dis-je alors, des différentes eſpèces de ſtyles, tels que le noble, le grave, le ſimple, l'agréable, &c. Laiſſons aux rhéteurs, répondit Euclide, le ſoin d'en tracer les divers caractères. Je les ai tous indiqués en deux mots : ſi votre diction eſt *claire & convenable*, il s'y trouvera une proportion exacte entre les mots, les penſées & le ſujet. On ne doit rien exiger de plus.

Méditez ce principe, & vous ne ſerez point étonné des aſſertions ſuivantes. L'éloquence du barreau diffère eſſentiellement de celle de la tribune. On pardonne à l'orateur des négligences & des répétitions dont on fait un crime à l'écrivain. Tel diſcours applaudi à l'aſſemblée générale, n'a pas pu ſe ſoutenir

ſoutenir à la lecture, parce que c'eſt l'action qui le faiſoit valoir ; tel autre, écrit avec beaucoup de ſoin, tomberoit en public, s'il ne ſe prêtoit pas à l'action. L'élocution, qui cherche à nous éblouir par ſa magnificence, devient exceſſivement froide, lorſqu'elle eſt ſans harmonie, lorſque les prétentions de l'auteur paroiſſent trop à découvert, & pour me ſervir de l'expreſſion de Sophocle, lorſqu'il enfle ſes joues avec excès, pour ſouffler dans une petite flûte. Le ſtyle de quelques orateurs eſt inſoutenable, par la multiplicité des vers & des mots compoſés qu'ils empruntent de la poëſie. D'un autre côté, Alcidamas nous dégoûte par une profuſion d'épithètes oiſeuſes, & Gorgias par l'obſcurité de ſes métaphores tirées de ſi loin.

La plupart des hyperboles répandent un froid mortel dans nos ames. Riez de ces auteurs qui confondent le ſtyle forcé avec le ſtyle fort, & qui ſe donnent des contorſions pour enfanter des expreſſions de génie. L'un d'entre eux, en parlant du rocher que Polyphème lança contre le vaiſſeau d'Ulyſſe, dit : „ On voyoit paître tranquillement les chèvres ſur ce " rocher, pendant qu'il fendoit les airs. „

Je me ſuis ſouvent apperçu, dis-je, de l'abus des figures ; & peut-être faudroit-il les bannir de la proſe, comme font quelques auteurs modernes. Les mots propres, répondit Euclide, forment le langage de la raiſon ; les expreſſions figurées, celui de la paſſion. La raiſon peut deſſiner un tableau, & l'eſprit y répandre quelques légers ornemens : il n'appartient qu'à la paſſion de lui donner le mouvement & la vie. Une ame qui veut nous forcer à partager ſes émotions, appelle toute la nature à ſon ſecours, & ſe fait une langue nouvelle. En découvrant parmi les objets qui nous entourent, des traits de reſſemblance ou d'oppoſition, elle accumule rapidement des figures, dont les principales ſe réduiſent à une ſeule, que j'appelle ſimilitude. Si je dis : *Achille s'élance comme un lion*, je fais une comparaiſon. Si en parlant d'Achille, je dis ſimplement : *Ce lion s'élance*, je fais une métaphore. *Achille plus léger que le vent*, c'eſt une hyperbole. Oppoſez ſon courage à la lâcheté de Therſite, vous aurez une antithèſe. Ainſi la comparaiſon rapproche deux objets, la métaphore les confond ; l'hyperbole & l'antithèſe ne les ſéparent qu'après les avoir rapprochés.

Les comparaiſons conviennent à la poëſie plutôt qu'à la proſe ; l'hyperbole & l'antithèſe, aux oraiſons funèbres & aux panégyriques, plutôt qu'aux harangues & aux plaidoyers. Les métaphores ſont eſſentielles à tous les genres & à tous les ſtyles. Elles donnent à la diction un air étranger ; à l'idée

la

la plus commune, un air de nouveauté. Le lecteur reste un moment suspendu, & bientôt il saisit, à travers ces voiles légers, les rapports qu'on ne lui cachoit, que pour lui donner la satisfaction de les découvrir. On fut étonné dernièrement de voir un auteur assimiler la vieillesse à la paille, à cette paille ci-devant chargée de grains, maintenant stérile & près de se réduire en poudre. Mais on adopta cet emblême, parce qu'il peint d'un seul trait le passage de la jeunesse florissante à l'infructueuse & fragile décrépitude.

Comme les plaisirs de l'esprit ne sont que des plaisirs de surprise, & qu'ils ne durent qu'un instant, vous n'obtiendrez plus le même succès, en employant la même figure ; bientôt elle ira se confondre avec les mots ordinaires, comme tant d'autres métaphores que le besoin a multipliées, dans toutes les langues, & sur-tout dans la nôtre. Ces expressions, *une voix claire, des mœurs âpres, l'œil de la vigne,* ont perdu leur considération en se rendant familières.

Que la métaphore mette, s'il est possible, la chose en action. Voyez comme tout s'anime sous le pinceau d'Homère ; la lance est avide du sang de l'ennemi, le trait impatient de le frapper.

Préférez, dans certains cas, les métaphores qui rappellent des idées riantes. Homère a dit: *L'Aurore aux doigts de rose,* parce qu'il s'étoit peut-être apperçu que la nature répand quelquefois sur une belle main des teintes couleur de rose, qui l'embellissent encore. Que deviendroit l'image, s'il avoit dit: *L'Aurore aux doigts de pourpre?*

Que chaque figure présente un rapport juste & sensible. Rappelez-vous la consternation des Athéniens, lorsque Périclès leur dit : *Notre jeunesse a péri dans le combat ; c'est comme si on avoit dépouillé l'année de son printemps.* Ici l'analogie est parfaite ; car la jeunesse est aux différens périodes de la vie, ce que le printemps est aux autres saisons.

On condamne avec raison cette expression d'Euripide : *La rame souveraine des mers,* parce qu'un titre si brillant ne convient pas à un pareil instrument. On condamne encore cette autre expression de Gorgias : *Vous moissonnez avec douleur ce que vous avez semé avec honte,* sans doute, parce que les mots *semer* & *moissonner* n'ont été pris jusqu'à présent dans le sens figuré, que par les poëtes. Enfin on désapprouve Platon, lorsque, pour exprimer qu'une ville bien constituée ne doit point avoir de murailles, il dit qu'il faut en laisser dormir les murailles couchées par terre.

Euclide s'étendit sur les divers ornemens du discours. Il me cita des réticences heureuses, des allusions fines, des pen-

ſées ingénieuſes, des réparties pleines de ſel.* Il convint que la plupart de ces formes n'ajoutent rien à nos connoiſſances, & montrent ſeulement avec quelle rapidité l'eſprit parvient aux réſultats, ſans s'arrêter aux idées intermédiaires. Il convint auſſi que certaines manières de parler ſont tour-à-tour approuvées & rejettées par des critiques également éclairés.

Après avoir dit un mot ſur la manière de régler la voix & le geſte, après avoir rappelé que Démoſthène regarde l'action comme la première, la ſeconde & la troiſième qualité de l'orateur : Par-tout, ajouta-t-il, l'éloquence s'aſſortit au caractère de la nation. Les Grecs de Carie, de Myſie & de Phrygie ſont groſſiers encore, & ne ſemblent connoître d'autre mérite que le luxe des Satrapes auxquels ils ſont aſſervis : leurs orateurs déclament, avec des intonations forcées, des harangues ſurchargées d'une abondance faſtidieuſe. Avec des mœurs ſévères & le jugement ſain, les Spartiates ont une profonde indifférence pour toute eſpèce de faſte : ils ne diſent qu'un mot, & quelquefois ce mot renferme un traité de morale ou de politique.

Qu'un étranger écoute nos bons orateurs, qu'il liſe nos meilleurs écrivains, il jugera bientôt qu'il ſe trouve au milieu d'une nation polie, éclairée, ſenſible, pleine d'eſprit & de goût. Il trouvera dans tous, le même empreſſement à découvrir les beautés convenables à chaque ſujet, la même ſageſſe à les diſtribuer; il trouvera preſque toujours ces qualités eſtimables, relevées par des traits qui réveillent l'attention, par des graces piquantes qui embelliſſent la raiſon.

Dans les ouvrages même où règne la plus grande ſimplicité, combien ſera-t-il étonné d'entendre une langue que l'on confondroit volontiers avec le langage le plus commun, quoiqu'elle en ſoit ſéparée par un intervalle conſidérable ! Combien le ſera-t-il d'y découvrir ces charmes raviſſans, dont il ne s'appercevra qu'après avoir vainement eſſayé de les faire paſſer dans ſes écrits !

Je lui demandai quel étoit celui des auteurs qu'il propoſoit pour modèle du ſtyle. Aucun en particulier, me répondit-il, tous en général. Je n'en cite aucun perſonnellement, parce

* Démade, homme de beaucoup d'eſprit, & l'un des plus grands orateurs d'Athènes, vivoit du temps de Démoſthène. On cite de lui quantité de de réponſes heureuſes & pleines de force ; mais, parmi ſes bons-mots, il en eſt que nous trouverions précieux. Tel eſt celui-ci : Comme les Athéniens ſe levoient au chant du coq, Démade appeloit le trompette qui les invitoit à l'aſſemblée, *le coq public d'Athènes*. Si les Athéniens n'ont pas été choqués de cette métaphore, il eſt à préſumer qu'ils ne l'auroient pas été de celle de *greffier ſolaire*, haſardée par la Motte, pour déſigner un cadran.

que

que deux de nos écrivains qui approchent le plus de la perfection, Platon & Démosthène, pèchent quelquefois, l'un par excès d'ornemens, l'autre par défaut de noblesse. Je dis tous en général, parce qu'en les méditant, en les comparant les uns avec les autres, non-seulement on apprend à colorer sa diction, mais on acquiert encore ce goût exquis & pur qui dirige & juge les productions du génie ; sentiment rapide, & tellement répandu parmi nous, qu'on le prendroit pour l'instinct de la nation.

Vous savez en effet avec quel mépris elle rejette tout ce qui, dans un discours, manque de correction & d'élégance ; avec quelle promptitude elle se récrie, dans ses assemblées, contre une expression impropre, ou une intonation fausse ; combien nos orateurs se tourmentent pour contenter des oreilles si délicates & si sévères. Elles se révoltent, lui dis-je, quand ils manquent à l'harmonie, nullement quand ils blessent la bienséance. Ne les voit-on pas tous les jours s'accabler de reproches sanglans, d'injures sales & grossières ? Quels sont les moyens dont se servent quelques uns d'entre eux pour exciter l'admiration ? Le fréquent usage des hyperboles, l'éclat de l'antithèse & de tout le faste oratoire, des gestes, & des cris forcenés.

Euclide répondit que ces excès étoient condamnés par les bons esprits. Mais, lui dis-je, le sont-ils par la nation ? Tous les ans au théatre, ne préfère-t-elle pas des pièces détestables à des pièces excellentes ? Des succès passagers & obtenus par surprise ou par intrigue, me dit-il, n'assurent pas la réputation d'un auteur. Une preuve, repris-je, que le bon goût n'est pas général parmi vous, c'est que vous avez encore de mauvais écrivains. L'un, à l'exemple de Gorgias, répand avec profusion, dans sa prose, toutes les richesses de la poësie. Un autre dresse, arrondit, équarrit, alonge des périodes dont on oublie le commencement, avant que de parvenir à la fin. D'autres poussent l'affectation jusqu'au ridicule, témoin celui qui ayant à parler d'un centaure, l'appelle un homme à cheval sur lui-même.

Ces auteurs, me dit Euclide, sont comme les abus qui se glissent par-tout ; & leurs triomphes, comme les songes qui ne laissent que des regrets. Je les exclus, ainsi que leurs admirateurs, de cette nation dont j'ai vanté le goût, & qui n'est composée que des citoyens éclairés. Ce sont eux, qui tôt ou tard, fixent les décisions de la multitude ; & vous conviendrez qu'ils sont en plus grand nombre parmi nous que par-tout ailleurs.

Il me semble que l'éloquence est parvenue à son plus haut

période. Quel ſera déſormais ſon deſtin? Il eſt aiſé de le prévoir, lui dis-je, elle s'amollira, ſi vous êtes ſubjugués par quelque puiſſance étrangère; elle s'anéantiroit, ſi vous l'étiez par la philoſophie. Mais heureuſement vous êtes à l'abri de ce dernier danger. Euclide entrevit ma penſée, & me pria de l'étendre. A condition, répondis-je, que vous me pardonnerez mes paradoxes & mes écarts.

J'entends par philoſophie, une raiſon ſouverainement éclairée. Je vous demande ſi les illuſions qui ſe ſont gliſſées dans le langage ainſi que dans nos paſſions, ne s'évanouiroient pas à ſon aſpect, comme les fantômes & les ombres à la naiſſance du jour.

Prenons pour juge un des génies qui habitent les ſphères célèſtes, & qui ne ſe nourriſſent que de vérités pures. Il eſt au milieu de nous; je mets ſous ſes yeux un diſcours ſur la morale; il applaudit à la ſolidité des principes, à la clarté des idées, à la force des preuves, & à la propriété des termes. Cependant, lui dis-je, ce diſcours ne réuſſira point, s'il n'eſt traduit dans la langue des orateurs. Il faut ſymétriſer les membres de cette période, & déplacer un mot dans cette autre, pour en tirer des ſons plus agréables. Je ne me ſuis pas toujours exprimé avec aſſez de préciſion. Les aſſiſtans ne me pardonneront pas de m'être méfié de leur intelligence. Mon ſtyle eſt trop ſimple; j'aurois dû l'éclairer par des points lumineux. Qu'eſt-ce que ces points lumineux, demande le génie?—Ce ſont des hyperboles, des comparaiſons, des métaphores & d'autres figures deſtinées à mettre les choſes fort au deſſus, ou fort au deſſous de leur valeur.

Ce langage vous étonne ſans doute: mais nous autres hommes, ſommes faits de manière que pour défendre, même la vérité, il nous faut employer le menſonge. Je vais citer quelques unes de ces figures, empruntées la plupart des écrits des poëtes, où elles ſont deſſinées à grands traits, & d'où quelques orateurs les tranſportent dans la proſe. Elles feront l'ornement d'un éloge dont voici le commencement.

Je vais rendre le nom de mon héros à jamais célèbre parmi tous les hommes. Arrêtez, dit le génie; pouvez-vous aſſurer que votre ouvrage ſera connu & applaudi dans tous les temps & dans tous les lieux? Non, lui dis-je, mais c'eſt une figure. *Ses aïeux qui furent l'œil de la Sicile, s'établirent auprès du mont Etna, colonne du ciel.* J'entends le génie qui dit tout bas: Le ciel appuyé ſur un petit rocher de ce petit globe qu'on appelle la terre! quelle extravagance! *Des paroles plus douces que le miel coulent de ſes lèvres; elles tombent ſans interruption, comme ces flocons de neige qui tombent ſur la campagne.* Qu'ont

de

de commun les paroles avec le miel & la neige, dit le génie? *Il a cueilli la fleur de musique, & sa lyre éteint la foudre embrâsée.* Le génie me regarde avec étonnement, & je continue: *Il a le regard & la prudence de Jupiter, l'aspect terrible de Mars, & la force de Neptune! le nombre des beautés dont il a fait la conquête, égale le nombre de feuilles des arbres, & celui des flots qui viennent successivement sur le rivage de la mer.* A ces mots, le génie disparoît, & s'envole au séjour de la lumière.

Quoiqu'on pût vous reprocher, me dit Euclide, d'avoir entassé trop de figures dans cet éloge, je conçois que nos exagérations falsifient nos pensées ainsi que nos sentimens, & qu'elles effaroucheroient un esprit qui n'y seroit pas accoutumé. Mais il faut espérer que notre raison ne restera pas dans une éternelle enfance. Ne vous en flattez pas, répondis-je; l'homme n'auroit plus de proportion avec le reste de la nature, s'il pouvoit acquérir les perfections dont on le croit susceptible.

Supposez que nos sens devinssent infiniment exquis, la langue ne pourroit soutenir l'impression du lait & du miel; ni la main s'appuyer sur un corps sans en être blessée; l'odeur de la rose nous feroit tomber en convulsion; le moindre bruit déchireroit nos oreilles, & nos yeux appercevroient des rides affreuses sur le tissu de la plus belle peau. Il en est de même des qualités de l'esprit: donnez-lui la vue la plus perçante, & la justesse la plus rigoureuse; combien seroit-il révolté de l'impuissance & de la fausseté des signes qui représentent nos idées! Il se feroit sans doute une autre langue; mais que deviendroit celle des passions, que deviendroient les passions elles-mêmes, sous l'empire absolu d'une raison si pure & si austère! Elles s'énteindroient ainsi que l'imagination, & l'homme ne seroit plus le même.

Dans l'état où il est aujourd'hui, tout ce qui sort de son esprit, de son cœur & de ses mains, n'annonce qu'insuffisance & besoins. Renfermé dans des limites étroites, la nature le punit avec rigueur, dès qu'il veut les franchir. Vous croyez qu'en se civilisant, il a fait un grand pas vers la perfection; qu'a-t-il donc gagné? De substituer dans l'ordre général de la société, des lois faites par des hommes, aux lois naturelles, ouvrage des dieux; dans les mœurs, l'hypocrisie à la vertu; dans les plaisirs, l'illusion à la réalité; dans la politesse, les manières au sentiment. Ses goûts se sont tellement pervertis à force de s'épurer, qu'il s'est trouvé contraint de préférer dans les arts, ceux qui sont agréables à ceux qui sont utiles; dans l'éloquence, le mérite du style à celui des pensées; partout, l'artifice à la vérité. J'ose le dire, les peuples éclairés

n'ont ſur nous d'autre ſupériorité, que d'avoir perfectionné l'art de feindre, & le ſecret d'attacher un maſque ſur tous les viſages.

Je vois par tout ce que vous m'avez dit, que la rhétorique ne ſe propoſe pas d'autre fin, & qu'elle n'y parvient qu'en appliquant aux paroles, des tons & des couleurs agréables. Auſſi, loin d'étudier ſes préceptes, je m'en tiendrai, comme j'ai fait juſqu'à préſent, à cette réflexion d'Ariſtote; je lui demandois à quels ſignes on reconnoit un bon ouvrage; il me répondit: S'il eſt impoſſible d'y rien ajouter, & d'en retrancher la moindre choſe.

Après avoir diſcuté ces idées avec Euclide, nous ſortîmes, & nous dirigeâmes notre promenade vers le Lycée. Chemin faiſant, il me montra une lettre qu'il venoit de recevoir d'une femme de ſes amies, & dont l'orthographe me parut vicieuſe; quelquefois l'*e* s'y trouvoit remplacé par un *i*, le *d* par un *z*. J'ai toujours été ſurpris, lui dis-je, de cette négligence de la part des Athéniennes. Elles écrivent, répondit-il, comme elles parlent, & comme on parloit autrefois. Il s'eſt donc fait, repris-je, des changemens dans la prononciation? En très grand nombre, répondit-il; par exemple, on diſoit anciennement *himéra* (jour), après on a dit *héméra*, le premier *e* fermé; enſuite *hèméra*, le premier *è* ouvert.

L'uſage, pour rendre certains mots plus ſonores ou plus majeſtueux, retranche des lettres, en ajoute d'autres, & par cette continuité d'altérations, ôte toute eſpérance de ſuccès à ceux qui voudroient remonter à l'origine de la langue. Il fait plus encore, il condamne à l'oubli, des expreſſions dont on ſe ſervoit communément autrefois, & qu'il ſeroit peut-être bon de rajeunir.

En entrant dans la première cour du Lycée, nous fûmes attirés par des cris perçans qui venoient d'une des ſalles du gymnaſe. Le rhéteur Léon, & le ſophiſte Pythodore s'étoient engagés dans une diſpute très vive. Nous eûmes de la peine à percer la foule. Approchez, nous dit le premier; voilà Pythodore qui ſoutient que ſon art ne diffère pas du mien, & que notre objet à tous deux eſt de tromper ceux qui nous écoutent. Quelle prétention de la part d'un homme qui devroit rougir de porter le nom de ſophiſte!

Ce nom, répondit Pythodore, étoit honorable autrefois; c'eſt celui dont ſe paroient tous ceux qui, depuis Solon juſqu'à Périclès, conſacrèrent leur temps à l'étude de la ſageſſe; car au fond, il ne déſigne pas autre choſe. Platon, voulant couvrir de ridicule quelques uns de ceux qui en abuſoient, parvint à le rendre mépriſable parmi ſes diſciples. Cependant je le vois

tous les jours appliquer à Socrate, que vous respectez sans doute, & à l'orateur Antiphon, que vous faites profession d'estimer. Mais il n'est pas question ici d'un vain titre. Je le dépose en votre présence, & je vais, sans autre intérêt que celui de la vérité, sans autres lumières que celles de la raison, vous prouver que le rhéteur & le sophiste, emploient les mêmes moyens pour arriver au même but.

J'ai peine à retenir mon indignation, reprit Léon: quoi! de vils mercenaires, des ouvriers en paroles, qui habituent leurs disciples à s'armer d'équivoques & de sophismes, & à soutenir également le pour & le contre, vous osez les comparer à ces hommes respectables qui apprennant à défendre la cause de l'innocence dans les tribunaux, celle de l'état dans l'assemblée générale, celle de la vertu dans les discours qu'ils ont soin de lui consacrer! Je ne compare point les hommes, dit Pythodore; je ne parle que de l'art qu'ils professent. Nous verrons bientôt si ces hommes respectables ne sont pas plus à redouter que les plus dangereux sophistes.

Ne convenez-vous pas que vos disciples & les miens, peu soigneux de parvenir à la vérité, s'arrêtent communément à la vraisemblance?—Oui; mais les premiers fondent leurs raisonnemens sur de grandes probabilités, & les seconds sur des apparences frivoles.—Et qu'entendez-vous par le probable?—Ce qui paroît tel à tous les hommes, ou à la plupart des hommes.—Prenez garde à votre réponse; car il suivroit de-là que ces sophistes dont l'éloquence entraînoit les suffrages d'une nation, n'avançoient que des propositions probables.—Ils n'éblouissoient que la multitude; les sages se garantissoient de l'illusion.

C'est donc au tribunal des sages, demanda Pythodore, qu'il faut s'en rapporter pour savoir si une chose est probable ou non?—Sans doute, répondit Léon; & j'ajoute à ma définition, qu'en certains cas, on doit regarder comme probable, ce qui est reconnu pour tel par le plus grand nombre des sages, ou du moins par les plus éclairés d'entre eux. Etes-vous content?—Il arrive donc quelquefois que le probable est si difficile à saisir, qu'il échappe même à la plupart des sages, & ne peut être démêlé que par les plus éclairés d'entre eux?—A la bonne heure.—Et quand vous hésitez sur la réalité de ces vraisemblances, imperceptibles presque à tout le monde, allez-vous consulter ce petit nombre de sages éclairés?—Non, je m'en rapporte à moi-même, en présumant leur décision. Mais que prétendez-vous conclure de ces ennuyeuses subtilités?

Le voici, dit Pythodore, que vous ne vous faites aucun

 scrupule

fcrupule de fuivre une opinion, que de votre propre autorité vous avez rendue probable; & que les vraifemblances trompeufes fuffifent pour déterminer l'orateur ainfi que le fophifte.—Mais le premier eft de bonne foi, & l'autre ne l'eft pas.—Alors ils ne différeroient que par l'intention; c'eft en effet ce qu'ont avoué des écrivains philofophes; je veux néanmoins vous ôter encore cet avantage.

Vous accufez les fophiftes de foutenir le pour & le contre: je vous demande fi la rhétorique, ainfi que la dialectique, ne donnent pas des règles pour défendre avec fuccès deux opinions contraires.—J'en conviens; mais on exhorte le jeune élève à ne point abufer de cette voie: il doit la connoître pour éviter les pièges qu'un ennemi adroit pourroit femer autour de lui.—C'eft-à-dire, qu'après avoir mis entre les mains d'un jeune homme un poignard & une épée, on lui dit: Lorfque l'ennemi vous ferrera de près, & que vous ferez fortement remué par l'intérêt, l'ambition & la vengeance, frappez avec un de ces inftrumens, & ne vous fervez pas de l'autre, quand même il devroit vous donner la victoire. J'admirerois cette modération; mais pour nous affurer s'il peut en effet l'exercer, nous allons le fuivre dans le combat, ou plutôt fouffrez que je vous y conduife moi-même.

Suppofons que vous foyez chargé d'accufer un homme dont le crime n'eft pas avéré, & qu'il me foit permis de vous rappeler les leçons que les inftituteurs donnent tous les jours à leurs élèves, je vous dirai: Votre premier objet eft de perfuader, & pour opérer cette perfuafion, il faut plaire & toucher. Vous avez de l'efprit & des talens, vous jouiffez d'une excellente réputation; tirons parti de ces avantages. Ils ont déjà préparé la confiance; vous l'augmenterez en femant dans l'exorde & dans la fuite du difcours, des maximes de juftice & de probité; mais fur-tout en flattant vos juges, dont vous aurez foin de relever les lumières & l'équité. Ne négligez pas les fuffrages de l'affemblée; il vous fera facile de les obtenir. Rien de fi aifé, difoit Socrate, que de louer les Athéniens au milieu d'Athènes; conformez-vous à leur goût, & faites paffer pour honnête tout qui eft honoré.

Suivant le befoin de votre caufe, rapprochez les qualités des deux parties, des qualités bonnes ou mauvaifes qui les avoifinent; expofez dans le plus beau jour le mérite réel ou imaginaire de celui pour qui vous parlez; excufez fes défauts, ou plutôt, annoncez-les comme des excès de vertu; transformez l'infolence en grandeur d'ame, la témérité en courage, la prodigalité en libéralité, les fureurs de la colère en excurfions de franchife; vous éblouirez les juges.

Comme le plus beau privilège de la rhétorique eſt d'embellir & de défigurer, d'agrandir & de rappetiſſer tous les objets, ne craignez pas de peindre votre adverſaire ſous de noires couleurs ; trempez votre plume dans le fiel ; ayez ſoin d'aggraver ſes moindres fautes, d'empoiſonner ſes plus belles actions, de répandre des ombres ſur ſon caractère : eſt-il circonſpect, & prudent ? dites qu'il eſt ſuſpect et capable de trahiſon.

Quelques orateurs couronnent la victime avant que de l'abattre à leurs piés ; ils commencent par donner des éloges à la partie adverſe ; & après avoir écarté loin d'eux tout ſoupçon de mauvaiſe foi, ils enfoncent à loiſir le poignard dans ſon cœur. Si ce raffinement de méchanceté vous arrête, je vais mettre entre vos mains une arme tout auſſi redoutable. Quand votre adverſaire vous accablera du poids de ſes raiſons, au lieu de lui répondre, couvrez-le de ridicule, & vous lirez ſa défaite dans les yeux des juges. S'il n'a fait que conſeiller l'injuſtice, ſoutenez qu'il eſt plus coupable que s'il l'avoit commiſe ; s'il n'a fait que ſuivre les conſeils d'un autre, ſoutenez que l'exécution eſt plus criminelle que le conſeil. C'eſt ce que j'ai vu pratiquer, il n'y a pas long-temps, par un de nos orateurs*, chargé de deux cauſes différentes.

Les lois écrites vous ſont-elles contraires ? ayez recours à la loi naturelle, & montrez qu'elle eſt plus juſte que les lois écrites. Si ces dernières vous ſont favorables, repréſentez fortement aux juges, qu'ils ne peuvent, ſous aucun prétexte, ſe diſpenſer de les ſuivre.

Votre adverſaire, en convenant de ſa faute, prétendra peut-être que c'eſt par ignorance ou par haſard qu'il l'a commiſe ; ſoutenez-lui que c'eſt de deſſein prémédité. Offre-t-il le ſerment pour preuve de ſon innocence ? dites, ſans balancer, qu'il n'a d'autre intention que de ſe ſouſtraire par un parjure, à la juſtice qui l'attend. Propoſez-vous, de votre côté, de confirmer par un ſerment ce que vous venez d'avancer ? dites qu'il n'y a rien de ſi religieux & de ſi noble, que de remettre ſes intérêts entre les mains des dieux.

Si vous n'avez pas de témoins, tâchez de diminuer la force de ce moyen ; ſi vous en avez, n'oubliez rien pour le faire valoir.

Vous eſt-il avantageux de ſoumettre à la queſtion les eſclaves de la partie adverſe ? dites que c'eſt la plus forte des preuves. Vous l'eſt-il que les vôtres n'y ſoient pas appliqués ? dites que c'eſt la plus incertaine & la plus dangereuſe de toutes.

* Léodamas pourſuivant l'orateur Calliſtrate, et enſuite le général Chabrias.

Ces moyens facilitent la victoire; mais il faut l'assurer. Pendant toute l'action, perdez plutôt de vue votre cause que vos juges: ce n'est qu'après les avoir terrassés, que vous triompherez de votre adversaire. Remplissez-les d'intérêt & de pitié en faveur de votre partie; que la douleur soit empreinte dans vos regards & dans les accens de votre voix. S'ils versent une larme, si vous voyez la balance s'ébranler entre leurs mains, tombez sur eux avec toutes les fureurs de l'éloquence, associez leurs passions aux vôtres, soulevez contre votre ennemi leur mépris, leur indignation, leur colère; & s'il est distingué par ses emplois & par ses richesses, soulevez aussi leur jalousie, & rapportez-vous-en à la haine qui la suit de près.

Tous ces préceptes, Léon, sont autant de chefs d'accusation contre l'art que vous professez. Jugez des effets qu'ils produisent, par la réponse effrayante d'un fameux avocat de Byzance, à qui je demandois dernièrement, ce qu'en certains cas ordonnoient les lois de son pays. Ce que je veux, me dit-il.

Léon vouloit rejetter uniquement sur les orateurs les reproches que faisoit Pythodore à la rhétorique. Eh! non, reprit ce dernier avec chaleur; il s'agit ici des abus inhérens à cet art funeste: je vous rappelle ce qu'on trouve dans tous les traités de rhétorique; ce que pratiquent tous les jours les orateurs les plus accrédités, ce que tous les jours les instituteurs les plus éclairés nous ordonnent de pratiquer, ce que nous avons appris vous & moi dans notre enfance.

Rentrons dans ces lieux, où l'on prétend initier la jeunesse à l'art oratoire, comme s'il étoit question de dresser des histrions, des décorateurs & des athlètes. Voyez avec quelle importance on dirige leurs regards, leur voix, leur attitude, leurs gestes; avec quels pénibles travaux on leur apprend, tantôt à broyer les fausses couleurs dont ils doivent enluminer leur langage, tantôt à faire un mélange perfide de la trahison & de la force. Que d'impostures! que de barbarie! Sont-ce là les ornemens de l'éloquence? est-ce là le cortège de l'innocence & de la vérité? Je me croyois dans leur asyle, & je me trouve dans un repaire affreux, où se distillent les poisons les plus subtils, & se forgent les armes les plus meurtrières: & ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces armes & ces poisons se vendent sous la protection du gouvernement, & que l'admiration & le crédit sont la récompense de ceux qui en font l'usage le plus cruel.

Je n'ai pas voulu extraire le venin caché dans presque toutes les leçons de nos rhéteurs. Mais, dites-moi: quel est donc ce principe dont j'ai déjà parlé, & sur lequel porte l'édifice de la rhétorique, qu'il faut émouvoir fortement les juges? juste ciel!

eux

eux qu'il faudroit calmer, s'ils étoient émus! eux qui n'eurent jamais tant besoin du repos des sens & de l'esprit! Quoi! tandis qu'il est reconnu sur toute la terre, que les passions pervertissent le jugement, & changent à nos yeux la nature des choses, on prescrit à l'orateur de remuer les passions dans son ame, dans celle de ses auditeurs, dans celle de ses juges; & l'on a le front de soutenir que de tant de mouvemens impétueux & désordonnés, il peut résulter une décision équitable!

Allons dans les lieux où se discutent les grands intérêts de l'état. Qu'y verrons-nous? des éclairs, des foudres partir du haut de la tribune, pour allumer des passions violentes, & produire des ravages horribles; un peuple imbécille venir chercher des louanges qui le rendent insolent, & des émotions qui le rendent injuste; des orateurs nous avertir sans cesse d'être en garde contre l'éloquence de leurs adversaires. Elle est donc bien dangereuse cette éloquence? Cependant elle seule nous gouverne, & l'état est perdu.

Il est un autre genre que cultivent des orateurs dont tout le mérite est d'appareiller les mensonges les plus outrés, pour célébrer des hommes ordinaires & souvent méprisables. Quand cette espèce d'adulation s'introduisit, la vertu dut renoncer aux louanges des hommes. Mais je ne parlerai point de ces viles productions; que ceux qui ont le courage de les lire, aient celui de les louer ou de les blâmer.

Il suit de-là que la justice est sans cesse outragée dans son sanctuaire, l'état dans nos assemblées générales, la vérité dans les panégyriques & les oraisons funèbres. Certes, on a bien raison de dire que la réthorique s'est perfectionnée dans ce siècle: car je défie les siècles suivans d'ajouter un degré d'atrocité à ses noirceurs.

A ces mots, un Athénien qui se préparoit depuis longtemps à haranguer quelque jour le peuple, dit avec un sourire dédaigneux: Pythodore condamne donc l'éloquence? Non, répondit-il; mais je condamne cette rhétorique qui entraîne nécessairement l'abus de l'éloquence. Vouz avez sans doute vos raisons, reprit le premier, pour proscrire les graces du langage. Cependant on a toujours dit, & l'on dira toujours, que la principale attention de l'orateur doit être de s'insinuer auprès de ceux qui l'écoutent en flattant leurs oreilles. Et moi je dirai toujours, répliqua Pythodore, ou plutôt la raison & la probité répondront toujours, que la plus belle fonction, l'unique devoir de l'orateur est d'éclairer les juges.

Et comment voulez-vous qu'on les éclaire, dit avec impatience un autre Athénien, qui devoit à l'adresse des avocats le gain de plusieurs procès? Comme on les éclaire à l'Aréopage,

repartit Pythodore, où l'orateur, sans mouvement et sans passions, se contente d'exposer les faits, le plus simplement et le plus sèchement qu'il est possible; comme on les éclaire en Crète, à Lacédémone, et dans d'autres républiques, où l'on défend à l'avocat d'émouvoir ceux qui l'écoutent; comme on les éclairoit parmi nous, il n'y a pas un siècle, lorsque les parties, obligées de défendre elles mêmes leurs causes, ne pouvoient prononcer des discours composés par des plumes éloquentes.

Je reviens à ma première proposition. J'avois avancé que l'art des rhéteurs n'est pas essentiellement distingué de celui des sophistes; je l'ai prouvé en montrant que l'un et l'autre, non-seulement dans leurs effets, mais encore dans leurs principes, tendent au même but par des voies également insidieuses. S'il existe entre eux quelque différence, c'est que l'orateur s'attache plus à exciter nos passions, et le sophiste à les calmer.

Au reste, j'apperçois Léon prêt à fondre sur moi avec l'attirail pompeux et menaçant de la rhétorique. Je le prie de se renfermer dans la question, et de considérer que les coups qu'il m'adressera, tomberont en même-temps sur plusieus excellens philosophes. J'aurois pu en effet citer en ma faveur les témoignages de Platon et d'Aristote; mais de si grandes autorités sont inutiles, quand on a de si solides raisons à produire.

Pythodore eut à peine achevé, que Léon entreprit la défense de la rhétorique; mais comme il étoit tard, nous prîmes le parti de nous retirer.

Fin du Chapitre cinquante-huitième.

CHAPITRE LIX.

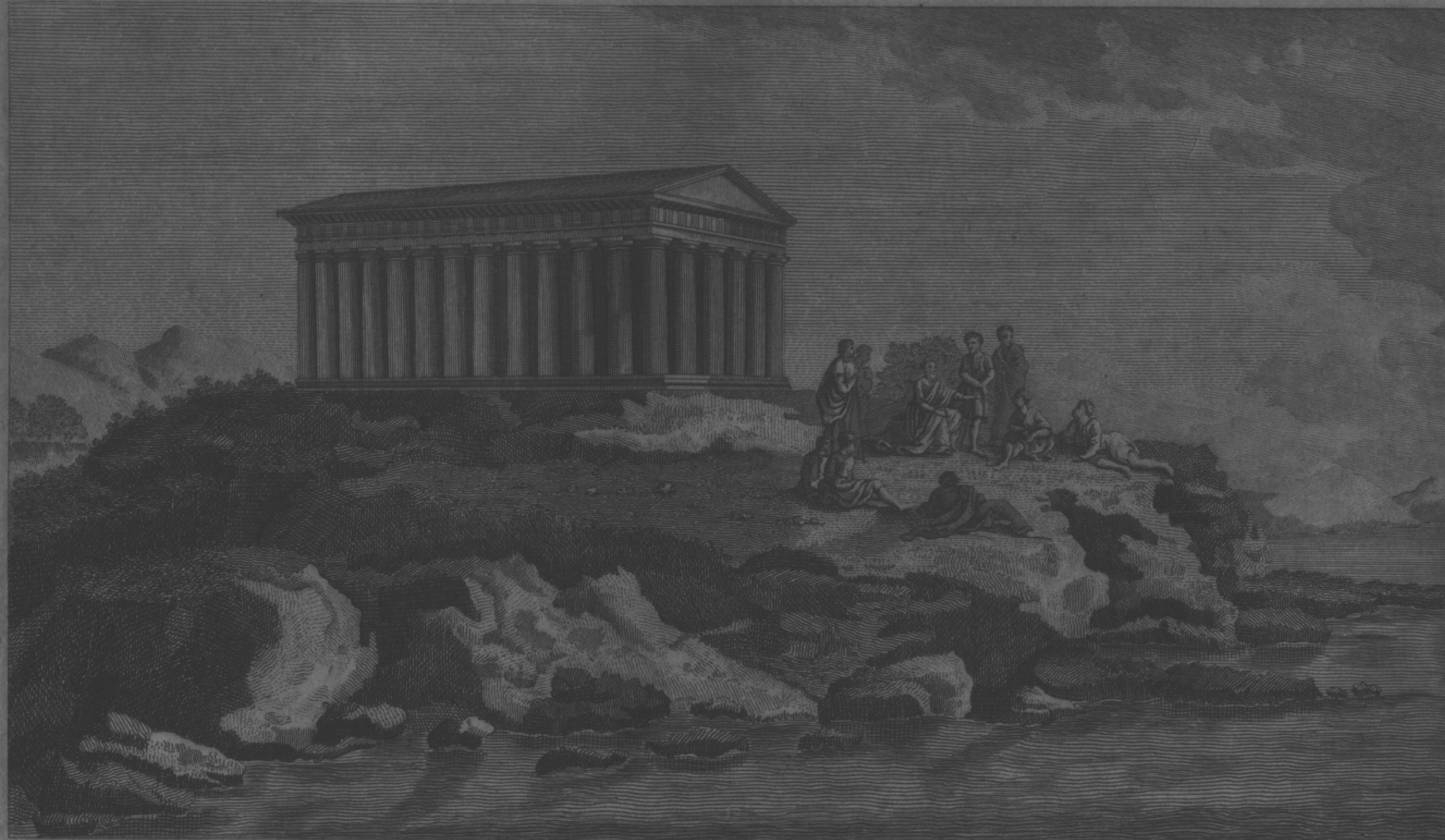
Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium. Discours de Platon sur la formation du Monde.

J'AVOIS souvent passé des saisons entières en différentes maisons de campagne. J'avois souvent traversé l'Attique. Je rassemble ici les singularités qui m'ont frappé dans mes courses.

Les champs se trouvent séparés les uns des autres par des haies ou par des murailles. C'est une sage institution que de désigner, comme on fait, ceux qui sont hypothéqués, par de petites colonnes chargées d'une inscription qui rappelle les

obligations

Voyage Chap: LIX.



E. Malpas sculp.t

PLATON SUR LE CAP SUNIUM AU MILIEU DE SES DISCIPLES.

obligations contractées avec un premier créancier. De pareilles colonnes placées devant les maisons, montrent à tous les yeux qu'elles sont engagées; et le prêteur n'a point à craindre que des créances obscures fassent tort à la sienne.

Le possesseur d'un champ ne peut y creuser un puits, y construire une maison ou une muraille, qu'à une certaine distance du champ voisin, distance fixée par la loi.

Il ne doit pas non plus détourner sur la terre de son voisin, les eaux qui tombent des hauteurs dont la sienne est entourée: mais il peut les conduire dans le chemin public, et c'est aux propriétaires limitrophes de s'en garantir. En certains endroits, les pluies sont reçues dans des canaux qui les transportent au loin.

Apollodore avoit une possession considérable auprès d'Eleusis. Il m'y mena. C'étoit au temps de la moisson. La campagne étoit couverte d'épis jaunissans, et d'esclaves qui les présentoient à ceux qui en formoient des gerbes.

On s'étoit mis à l'ouvrage au lever de l'aurore. Tous ceux de la maison devoient y participer. Dans un coin du champ, à l'ombre d'un grand arbre, des hommes préparoient la viande: des femmes faisoient cuire des lentilles, et versoient de la farine dans des vases pleins d'eau bouillante, pour le dîné des moissonneurs, qui s'animoient au travail par des chansons dont la plaine retentissoit.

Courage, amis, point de repos;
Aux champs qu'on se disperse;
Sous la faux de Cérès que l'épi se renverse.
Déesse des moissons, préside à nos travaux.
Veux-tu grossir le grain de tes épis nouveaux?
Rassemble tes moissons dans la plaine étalées,
Et des gerbes amoncelées
Présente à l'Aquilon les frêles chalumeaux:
Travaillons, le jour luit, l'alouette s'éveille.
Il est temps de dormir alors qu'elle sommeille.

Dans les autres couplets, on envioit le sort de la grenouille qui a toujours de quoi boire en abondance; on plaisantoit sur l'économie de l'intendant des esclaves, et l'on exhortoit les ouvriers à fouler le blé à l'heure du midi, parce que le grain se détache alors plus aisément des tuniques qui l'enveloppent.

Les gerbes transportées dans l'aire, y sont disposées en rond et par couches. Un des travailleurs se place dans le centre, tenant d'une main un fouet, et de l'autre une longe, avec laquelle il dirige les bœufs, chevaux ou mulets, qu'il fait marcher ou trotter autour de lui: quelques uns de ses compagnons retournent la paille, et la repoussent sous les piés des animaux, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement brisée. D'autres

en jettent des pelletées en l'air; un vent frais qui, dans cette saison, se lève communément à la même heure, transporte les brins de paille à une légère distance, et laisse tomber à plomb les grains, que l'on renferme dans des vases de terre cuite.

Quelques mois après nous retournâmes à la campagne d'Apollodore. Les vendangeurs détachoient les raisins suspendus aux vignes, qui s'élevoient à l'appui des échalas. De jeunes garçons & de jeunes filles en remplissoient des paniers d'osier, & les portoient au pressoir. Avant de les fouler, quelques fermiers font transporter chez eux les sarmens chargés de grappes; ils ont soin de les exposer au soleil pendant dix jours, & de les tenir à l'ombre pendant cinq autres jours.

Les uns conservent le vin dans des tonneaux, les autres dans des outres, ou dans des vases de terre.

Pendant qu'on fouloit la vendange, nous écoutions avec plaisir les chansons du pressoir; c'est ainsi qu'on les appelle. Nous en avions entendu d'autres pendant le diné des vendangeurs, & dans les différens intervalles de la journée, où la danse se mêloit au chant.

La moisson & la vendange terminent par des fêtes célébrées avec ces mouvemens rapides que produit l'abondance, & qui se diversifient suivant la nature de l'objet. Le blé étant regardé comme le bienfait d'une déesse qui pourvoit à nos besoins; & le vin, comme le présent d'un dieu qui veille sur nos plaisirs; la reconnoissance pour Cérès s'annonce par une joie vive & tempérée; celle pour Bacchus, par tous les transports du délire.

Au temps des semailles & de la fenaison, on offre également des sacrifices; pendant la récolte des olives & des autres fruits, on pose de même sur les autels, les prémices des présens qu'on a reçus du ciel. Les Grecs ont senti que dans ces occasions le cœur a besoin de se répandre, & d'adresser des hommages aux auteurs du bienfait.

Outre ces fêtes générales, chaque bourg de l'Attique en a de particulières, où l'on voit moins de magnificence, mais plus de gaieté que dans celles de la capitale : car les habitans de la campagne ne connoissent guère les joies feintes. Toute leur ame se déploie dans les spectacles rustiques & dans les jeux innocens qui les rassemblent. Je les ai vus souvent autour de quelques outres remplies de vin, & frottées d'huile à l'extérieur. De jeunes gens sautoient dessus à cloche-pié; & par des chûtes fréquentes, excitoient un rire universel. A côté, des enfans se poursuivoient courant sur un seul pié. D'autres jouoient à pair ou non; d'autres à colin-maillard. D'autres,

D'autres, s'appuyant tour-à-tour ſur les piés & ſur les mains, imitoient en courant le mouvement d'une roue. Quelquefois une ligne tracée ſur le terrain, les diviſoit en deux bandes ; on jouoit à jour ou nuit.* Le parti qui avoit perdu prenoit la fuite ; l'autre couroit pour l'atteindre & faire des priſonniers. Ces amuſemens ne ſont qu'à l'uſage des enfans dans la ville ; mais à la campagne, les hommes faits ne rougiſſent pas de s'y livrer.

Euthymène, un de nos amis, s'étoit toujours repoſé, pour la régie de ſes biens, ſur la vigilance & la fidélité d'un eſclave qu'il avoit mis à la tête des autres. Convaincu enfin que l'œil du maître vaut mieux que celui d'un intendant, il prit le parti de ſe retirer à ſa maiſon de campagne, ſituée au bourg d'Acharnes, à 60 ſtades d'Athènes.†

Nous allâmes le voir quelques années après. Sa ſanté autrefois languiſſante s'étoit rétablie. Sa femme & ſes enfans partageoient & augmentoient ſon bonheur. Notre vie eſt active & n'eſt point agitée, nous dit-il ; nous ne connoiſſons pas l'ennui, & nous ſavons jouir du préſent.

Il nous montra ſa maiſon récemment conſtruite. Il l'avoit expoſée au midi, afin qu'elle reçût en hiver la chaleur du ſoleil, & qu'elle en fût garantie en été, lorſque cet aſtre eſt dans ſa plus grande élévation. L'appartement des femmes étoit ſéparé de celui des hommes par des bains, qui empêchoient toute communication entre les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Chaque pièce répondoit à ſa deſtination ; on conſervoit le blé dans un endroit ſec, le vin dans un lieu frais. Nulle recherche dans les meubles, mais par-tout une extrême propreté. Couronnes & encens pour les ſacrifices, habits pour les fêtes, armure & vêtemens pour la guerre, couvertures pour les différentes ſaiſons, uſtenſiles de cuiſine, inſtrumens à moudre le blé, vaſes à pétrir la farine, proviſions pour l'année & pour chaque mois en particulier, tout ſe trouvoit avec facilité, parce que tout étoit à ſa place & rangé avec ſymétrie. Les habitans de la ville, diſoit Euthymène, ne verroient qu'avec mépris un arrangement ſi méthodique. Ils ne ſavent pas qu'il abrège le temps des recherches, & qu'un ſage cultivateur doit dépenſer ſes momens avec la même économie que ſes revenus.

J'ai établi dans ma maiſon, ajouta-t-il, une femme de charge intelligente & active. Après m'être aſſuré de ſes mœurs, je lui ai remis un mémoire exact de tous les effets dépoſés entre ſes mains. Et comment récompenſez-vous ſes

* Ce jeu reſſembloit à celui de croix ou pile.

† Environ deux lieues un quart.

ſervices, lui dis-je ? Par l'eſtime & par la confiance, répondit-il ; depuis que nous l'avons miſe dans le ſecret de nos affaires, elles ſont devenus les ſiennes. Nous donnons la même attention à ceux de nos eſclaves qui montrent du zèle & de la fidélité. Ils ſont mieux chauffés & mieux vêtus. Ces petites diſtinctions les rendent ſenſibles à l'honneur, & les retiennent dans leur devoir, mieux que ne feroit la crainte des ſupplices.

Nous nous ſommes partagé, ma femme & moi, les ſoins de l'adminiſtration. Sur elle roulent les détails de l'intérieur, ſur moi ceux du dehors. Je me ſuis chargé de cultiver & d'améliorer le champ que j'ai reçu de mes pères. Laodice veille ſur la recette & ſur la dépenſe, ſur l'emplacement & ſur la diſtribution du blé, du vin, de l'huile & des fruits qu'on remet entre ſes mains : c'eſt elle encore qui entretient la diſcipline parmi nos domeſtiques, envoyant les uns aux champs, diſtribuant aux autres la laine, & leur apprenant à la préparer, pour en faire des vêtemens. Son exemple adoucit leurs travaux ; & quand ils ſont malades, ſes attentions, ainſi que les miennes, diminuent leurs ſouffrances. Le ſort de nos eſclaves nous attendrit : ils ont tant de droits & de dédommagemens à réclamer !

Après avoir traverſé une baſſe-cour peuplée de poules, de canards & d'autres oiſeaux domeſtiques, nous viſitâmes l'écurie, la bergerie, ainſi que le jardin des fleurs, où nous vîmes ſucceſſivement briller les narciſſes, les jacinthes, les anémones, les iris, les violettes de différentes couleurs, les roſes de différentes eſpèces, & toutes ſortes de plantes odoriférantes. Vous ne ſerez pas ſurpris, me dit-il, du ſoin que je prends de les cultiver : vous ſavez que nous en parons les temples, les autels, les ſtatues de nos dieux ; que nous en couronnons nos têtes dans nos repas & dans nos cérémonies ſaintes ; que nous les répandons ſur nos tables & ſur nos lits ; que nous avons même l'attention d'offrir à nos divinités les fleurs qui leur ſont les plus agréables. D'ailleurs un agriculteur ne doit point négliger les petits profits ; toutes les fois que j'envoie au marché d'Athènes, du bois, du charbon, des denrées & des fruits, j'y joins quelques corbeilles de fleurs qui ſont enlevées à l'inſtant.

Euthymène nous conduiſit enſuite dans ſon champ qui avoit plus de 40 ſtades de circuit*. Et dont il avoit retiré l'année précédente, plus de 1000 médimnes d'orge, & de 800 meſures de vin. Il avoit 6 bêtes de ſomme qui portoient tous les jours au marché, du bois, & pluſieurs ſortes de matériaux, & qui

* Environ une lieue & demie.

lui

lui rendoient par jour 12 drachmes.* Comme il se plaignoit des inondations qui emportoient quelquefois sa récolte, nous lui demandâmes pourquoi il n'avoit pas fixé sa demeure dans un canton moins sujet à de pareils accidens. On m'a souvent proposé des échanges avantageux, répondit-il, et vous allez voir pourquoi je les ai refusés. Il ouvrit dans ce moment la porte d'une enceinte, où nous trouvâmes un gazon entouré de cyprès. Voici les tombeaux de ma famille, nous dit-il. Là même, sous ces pavots, je vis creuser la fosse où mon père fut déposé; à côté, celle de ma mère. Je viens quelquefois m'entretenir avec eux; je crois les voir et les entendre. Non, je n'abandonnerai jamais cette terre sacrée. Mon fils, dit-il ensuite à un jeune enfant qui le suivoit, après ma mort vous me placerez auprès des auteurs de mes jours; & quand vous aurez le malheur de perdre votre mère, vous la placerez auprès de moi; souvenez-vous-en. Son fils le promit, & fondit en larmes.

Le bourg d'Acharnes est plein de vignobles. Toute l'Attique est couverte d'oliviers; c'est l'espèce d'arbre qu'on y soigne le plus. Euthymène en avoit planté un très grand nombre, & sur-tout le long des chemins qui bornoient sa terre: il les avoit éloignés de neuf piés l'un de l'autre; car il savoit que leurs racines s'étendent au loin. Il n'est permis à personne d'en arracher dans son fonds plus de deux par an, à moins que ce ne soit pour quelque usage autorisé par la religion. Celui qui viole la loi, est obligé de payer, pour chaque pié d'arbre, cent drachmes † à l'accusateur, & cent autres au fisc. On en prélève le dixième pour le trésor de Minerve.

On trouve souvent des bouquets d'oliviers, laissés en réserve,

* 10 liv. 10 sols. Démosthène parle d'un particulier d'Athènes, nommé Phénippe, qui, ayant recueilli la quantité d'orge & de vin que j'ai mentionnée dans le texte, avoit vendu chaque médimne d'orge 18 drachmes (16 liv. 4 sols), chaque *métrète* de vin 12 drachmes (10 liv. 16 sols); mais, comme il dit plus bas, que ce prix, peut-être à cause de quelque disette, étoit le triple du prix ordinaire, il s'ensuit que de son temps le prix commun du médimne d'orge étoit de 6 drachmes, celui de la métrète de vin, de 4 drachmes. 1000 médimnes d'orge (un peu plus de 4000 boisseaux) faisoient donc 6000 drachmes, c'est-à-dire 5400 liv.; 800 métrètes de vin, 3200 drachmes, ou 2880 liv.: Total, 8280 liv.

Phénippe avoit de plus six bêtes de somme, qui transportoient continuellement à la ville du bois & diverses espèces de matériaux, & qui lui rendoient par jour 12 drachmes (10 liv. 16 sols.) Les fêtes, le mauvais temps, des travaux pressans, interrompoient souvent ce petit commerce; en supposant qu'il n'eût lieu que pour 200 jours, nous trouverons que Phénippe en retiroit tous les ans un profit de 2160 livres. Ajoutons-les aux 8280 liv. & nous aurons 10440 liv. pour le produit d'une terre qui avoit de circuit un peu plus d'une lieue & demie.

† 90 livres.

& entourés d'une haie. Ils n'appartiennent pas au propriétaire du champ, mais au temple de cette déesse. On les afferme, & le produit est uniquement destiné au maintien de son culte. Si le propriétaire en coupoit un seul, quand même ce ne seroit qu'un tronc inutile, il seroit puni par l'exil & par la confiscation de ses biens. C'est l'Aréopage qui connoit des délits relatifs aux diverses espèces d'oliviers, & qui envoie de temps en temps des inspecteurs pour veiller à leur conservation.

En continuant notre tournée, nous vîmes défiler auprès de nous un nombreux troupeau de moutons, précédés & suivis de chiens destinés à écarter les loups. Chaque mouton étoit enveloppé d'une couverture de peau. Cette pratique, empruntées des Mégariens, garantit la toison des ordures qui la salíroient, & la défend contre les haies qui pourroient la déchirer. J'ignore si elle contribue à rendre la laine plus fine ; mais je puis dire que celle de l'Attique est très belle, & j'ajoute que l'art de la teinture est parvenu au point de la charger de couleurs qui ne s'effacent jamais.

J'appris, en cette occasion, que les brebis s'engraissent d'autant plus qu'elles boivent davantage ; que pour provoquer leur soif, on mêle souvent du sel dans leur nourriture, & qu'en été sur-tout, on leur en distribue chaque cinquième jour, une mesure déterminée : c'est un médimne* pour cent brebis. J'appris encore qu'en faisant usage de sel, elles donnent plus de lait.

Au pié d'un petit côteau, qui terminoit une prairie, on avoit placé au milieu des romarins & des genêts, quantité de ruches à miel. Remarquez, nous disoit Euthymène, avec quel empressement les abeilles exécutent les ordres de leur souveraine : car c'est elle qui ne pouvant souffrir qu'elles restent oisives, les envoie dans cette belle prairie, rassembler les riches matériaux dont elle règle l'usage ; c'est elle qui veille à la construction des cellules, & à l'éducation des jeunes abeilles ; & quand les élèves sont en état de pourvoir à leur subsistance, c'est elle encore qui en forme un essaim, & les oblige de s'expatrier sous la conduite d'une abeille qu'elle a choisie †.

* Environ 4 boisseaux.

† Il paroit, par le passage de Xénophon, cité dans le texte, que cet auteur regardoit la principale abeille comme une femelle. Les naturalistes se partagèrent ensuite ; les uns croyoient que toutes les abeilles étoient femelles, tous les bourdons des mâles ; les autres soutenoient le contraire. Aristote, qui réfute leurs opinions, admettoit dans chaque ruche, une classe de rois qui se reproduisoient d'eux-mêmes. Il avoue pourtant qu'on n'avoit pas assez d'observations pour rien statuer. Les observations ont été faites depuis, & l'on est revenu à l'opinion que j'attribue à Xénophon.

Plus

Plus loin, entre des collines enrichies de vignobles, s'étendoit une plaine où nous vîmes plusieurs paires de bœufs, dont les uns traînoient des tombereaux de fumier, dont les autres, attelés à des charrues, traçoient de pénibles sillons. On y sèmera de l'orge, disoit Euthymène; c'est l'espèce de blé qui réussit le mieux dans l'Attique. Le froment qu'on y recueille, donne à la vérité un pain très agréable au goût, mais moins nourrissant que celui de la Béotie: & l'on a remarqué plus d'une fois que les athlètes Béotiens, quand ils séjournent à Athènes, consomment en froment deux cinquièmes de plus qu'ils n'en consomment dans leur pays. Cependant ce pays confine à celui que nous habitons; tant il est vrai qu'il faut peu de chose pour modifier l'influence du climat. En voulez-vous une autre preuve? L'île de Salamine touche à l'Attique, & les grains y mûrissent beaucoup plus tôt que chez nous.

Les discours d'Euthymène, les objets qui s'offroient à mes regards commençoient à m'intéresser. J'entrevoyois déjà que la science de l'agriculture n'est pas fondée sur une aveugle routine, mais sur une longue suite d'observations. Il paroît, disoit notre guide, que les Egyptiens nous en communiquèrent autrefois les principes. Nous les fîmes passer aux autres peuples de la Grèce, dont la plupart, en reconnoissance d'un si grand bienfait, nous apportent tous les ans les prémices de leurs moissons. Je sais que d'autres villes Grecques ont les mêmes prétentions que nous. Mais à quoi serviroit de discuter leurs titres? Les arts de première nécessité ont pris naissance parmi les plus anciennes nations; & leur origine est d'autant plus illustre, qu'elle est plus obscure.

Celui du labourage, transmis aux Grecs, s'éclaira par l'expérience; & quantité d'écrivains en ont recueilli les préceptes. Des philosophes célèbres, tels que Démocrite, Archytas, Epicharme, nous ont laissé des instructions utiles sur les travaux de la campagne; & plusieurs siècles auparavant, Hésiode les avoit chantés dans un de ses poëmes: mais un agriculteur ne doit pas tellement se conformer à leurs décisions, qu'il n'ose pas interroger la nature, & lui proposer de nouvelles lois. Ainsi, lui dis-je alors, si j'avois un champ à cultiver, il ne suffiroit pas de consulter les auteurs dont vous venez de faire mention? Non, me répondit-il. Ils indiquent des procédés excellens, mais qui ne conviennent ni à chaque terrein, ni à chaque climat.

Supposons que vous vous destiniez un jour à la noble profession que j'exerce, je tâcherois d'abord de vous convaincre que tous vos soins, tous vos mouvemens sont dus à la terre, &

que

que plus vous ferez pour elle, plus elle fera pour vous; car elle n'est si bienfaisante, que parce qu'elle est juste.

J'ajouterois à ce principe, tantôt les règles qu'a confirmées l'expérience des siècles, tantôt des doutes que vous éclairciriez par vous-même, ou par les lumières des autres. Je vous dirois, par exemple: Choisissez une exposition favorable; étudiez la nature des terreins & des engrais propres à chaque production; sachez dans quelle occasion il faudra mêler des terres de différentes espèces, dans quelle autre on doit mêler la terre avec le fumier, ou le fumier avec la graine.

S'il étoit question de la culture du blé en particulier, j'ajouterois: multipliez les labours; ne confiez pas à la terre le grain que vous venez de récolter, mais celui de l'année précédente; semez plutôt ou plus tard, suivant la température de la saison; plus ou moins clair, suivant que la terre est plus ou moins légère: mais semez toujours également. Votre blé monte-t-il trop haut? ayez soin de le tondre, ou plutôt de le faire brouter par des moutons, car le premier de ces procédés est quelquefois dangereux: le grain s'alonge & devient maigre. Avez-vous beaucoup de paille? ne la coupez qu'à moitié; le chaume que vous laisserez sera brûlé sur la terre, & lui servira d'engrais. Serrez votre blé dans un endroit bien sec; et pour le garder long-temps, prenez la précaution, non de l'étendre, mais de l'amonceler, et même de l'arroser.

Euthymène nous donna plusieurs autres détails sur la culture du blé, et s'étendit encore plus sur celle de la vigne. C'est lui qui va parler.

Il faut être attentif à la nature du plant que l'on met en terre; aux labours qu'il exige, aux moyens de le rendre fécond. Quantité de pratiques, relatives à ces divers objets, et souvent contradictoires entre elles, se sont introduites dans les différens cantons de la Grèce.

Presque par-tout on soutient les vignes avec des échalas. On ne les fume que tous les quatre ans, & plus rarement encore. Des engrais plus fréquens finiroient par les brûler.

La taille fixe principalement l'attention des vignerons. L'objet qu'on s'y propose est de rendre la vigne plus vigoureuse, plus féconde & plus durable.

Dans un terrein nouvellement défriché, vous ne taillerez un jeune plant qu'à la troisième année, & plus tard dans un terrein cultivé depuis long-temps. A l'égard de la saison, les uns soutiennent que cette opération doit s'exécuter de bonne heure, parce qu'il résulte des inconvéniens de la taille qu'on fait soit en hiver, soit au printemps; de la première, que la

plaie

plaie en peut se fermer, & que les yeux risquent de se dessécher par le froid; de la seconde, que la sève s'épuise, & inonde les yeux laissés auprès de la plaie.

D'autres établissent des distinctions relatives à la nature du sol. Suivant eux, il faut tailler en automne les vignes qui sont dans un terrein maigre & sec; au printemps, celles qui sont dans une terre humide & froide; en hiver, celles qui sont dans un terrein ni trop sec ni trop humide. Par ces divers procédés, les premières conservent la sève qui leur est nécessaire; les secondes perdent celle qui leur est inutile: toutes produisent un vin plus exquis. Une preuve, disent-ils, que dans les terres humides, il faut différer la taille jusqu'au printemps, & laisser couler une partie de la sève, c'est l'usage où l'on est de semer à travers les vignes de l'orge & des fèves, qui absorbent l'humidité, & qui empêchent la vigne de s'épuiser en rameaux inutiles.

Une autre question partage les vignerons: faut-il tailler long ou court? Les uns se règlent sur la nature du plant ou du terrein; d'autres, sur la moëlle des sarmens. Si cette moëlle est abondante, il faut laisser plusieurs jets, et fort courts, afin que la vigne produise plus de raisins. Si la moëlle est en petite quantité, on laissera moins de jets, et on taillera plus long.

Les vignes qui portent beaucoup de rameaux et peu de grappes, exigent qu'on taille long les jets qui sont au sommet, et court les jets les plus bas, afin que la vigne se fortifie par le pié, et qu'en même temps les rameaux du sommet produisent beaucoup de fruit.

Il est avantageux de tailler court les jeunes vignes, afin qu'elles se fortifient; car les vignes que l'on taille long, donnent à la vérité plus de fruit, mais périssent plutôt.

Je ne parlerai pas des différens labours qu'exige la vigne, ni de plusieurs pratiques dont on a reconnu l'utilité. On voit souvent les vignerons répandre sur les raisins une poussière légère, pour les garantir des ardeurs du soliel, & pour d'autres raisons qu'il seroit trop long de rapporter. On les voit d'autres fois ôter une partie des feuilles, afin que le raisin, plus exposé au soleil, mûrisse plutôt.

Voulez-vous rajeunir un sep de vigne près de périr de vétusté? Déchaussez-le d'un côté; épluchez & nettoyez ses racines; jetez dans la fosse diverses espèces d'engrais que vous couvrirez de terre. Il ne vous rendra presque rien la première année; mais au bout de trois ou quatre ans, il aura repris son ancienne vigueur. Si dans la suite vous le voyez s'affoiblir encore, faites la même opération de l'autre côté; & cette

cette précaution prise tous les dix ans, suffira pour éterniser en quelque façon cette vigne.

Pour avoir des raisins sans pepins, il faut prendre un sarment, le fendre légèrement dans la partie qui doit être enterrée, ôter la moëlle de cette partie, réunir les deux branches séparées par la fente, les couvrir de papier mouillé, & les mettre en terre. L'expérience réussit mieux, si avant de planter le sarment on met sa partie inférieure ainsi préparée, dans un oignon marin. On connoit d'autres procédés pour parvenir au même but.

Désirez-vous tirer du même sep, des raisins, les uns blancs, les autres noirs, d'autres dont les grappes présenteront des grains de l'une & de l'autre couleur? Prenez un sarment de chaque espèce; écrasez-les dans leurs parties supérieures, de manière qu'elles s'incorporent, pour ainsi dire & s'unissent étroitement; liez-les ensemble, & dans cet état mettez les deux sarmens en terre.

Nous demandâmes ensuite à Enthymène quelques instructions sur les potagers & sur les arbres fruitiers. Les plantes potagères, nous dit-il, lèvent plutôt, quand on se sert de graines de deux ou trois ans. Il en est qu'il est avantageux d'arroser avec l'eau salée. Les concombres* ont plus de douceur, quand leurs graines ont été macérées dans du lait pendant deux jours. Ils réussissent mieux dans les terreins naturellement un peu humides, que dans les jardins où on les arrose fréquemment. Voulez-vous qu'ils viennent plutôt? semez-les d'abord dans des vases, & arrosez-les avec de l'eau tiède; mais je vous préviens qu'ils auront moins de goût que si vous les aviez arrosés avec de l'eau froide. Pour qu'ils deviennent plus gros, on a l'attention, quand ils commencent à se former, de les couvrir d'un vase, ou de les introduire dans une espèce de tube. Pour les garder long-temps, vous aurez soin de les couvrir, & de les tenir suspendus dans un puits.

C'est en automne, ou plutôt au printemps, qu'on doit planter les arbres: il faut creuser la fosse au moins un an auparavant; on la laisse long-temps ouverte, comme si l'air devoit la féconder. Suivant que le terrein est sec ou humide, les proportions de la fosse varient. Communément on lui donne 2 piés ½ de profondeur, & 2 piés de largeur.

* D'après quelques expressions échappées aux anciens écrivains, on pourroit croire qu'au temps dont je parle, les Grecs connoissoient les melons, & les rangeoient dans la classe des concombres: mais ces expressions n'étant pas assez claires, je me contente de renvoyer aux critiques modernes, tels que Jul. Scalig. in Theophr. hist. plant. lib. 7, cap. 3, p. 741; & Bod. à Stapel. in cap. 4. ejusd. lib. p. 782, & d'autres encore.

Je ne rapporte, disoit Euthymène, que des pratiques connues & familières aux peuples policés: & qui n'excitent pas assez leur admiration, repris-je aussitôt. Que de temps, que de réflexions n'a-t-il pas fallu pour épier & connoître les besoins, les écarts & les ressources de la nature; pour la rendre docile & varier ou corriger ses productions! Je fus surpris à mon arrivée en Grèce, de voir fumer & émonder les arbres; mais ma surprise fut extrême, lorsque je vis des fruits dont on avoit trouvé le secret de diminuer le noyau, pour augmenter le volume de la chair; d'autres fruits, & sur-tout des grenades, qu'on faisoit grossir sur l'arbre même, en les enfermant dans un vase de terre cuite; des arbres chargés de fruits de différentes espèces, & forcés de se couvrir de productions étrangères à leur nature.

C'est par la greffe, me dit Euthymène, qu'on opère ce dernier prodige, & qu'on a trouvé le secret d'adoucir l'amertume & l'âpreté des fruits qui viennent dans les forêts. Presque tous les arbres des jardins ont éprouvé cette opération, qui se fait pour l'ordinaire sur les arbres de même espèce. Par exemple, on greffe un figuier sur un autre figuier, un pommier sur un poirier, &c.

Les figues mûrissent plutôt, quand elles ont été piquées par des moucherons provenus du fruit d'un figuier sauvage, qu'on a soin de planter tout auprès; cependant on préfère celles qui mûrissent naturellement, & les gens qui les vendent au marché ne manquent jamais d'avertir de cette différence.

On prétend que les grenades ont plus de douceur, quand on arrose l'arbre avec de l'eau froide, & qu'on jette du fumier de cochon sur ses racines; que les amandes ont plus de goût, quand on enfonce des clous dans le tronc de l'arbre, & qu'on en laisse couler la sève pendant quelque temps; que les oliviers ne prospèrent point, quand ils sont à plus de 300 stades de la mer*. On prétend encore, que certains arbres ont une influence marquée sur d'autres arbres; que les oliviers se plaisent dans le voisinage des grenadiers sauvages, & les grenadiers des jardins dans celui des myrtes; on ajoute enfin qu'il faut admettre la différence des sexes dans les arbres & dans les plantes. Cette opinion est d'abord fondée sur l'analogie qu'on suppose entre les animaux & d'autres productions de la nature; ensuite sur l'exemple des palmiers dont les femelles ne sont fécondées que par le duvet ou la poussière, qui est dans la fleur du mâle. C'est en Egypte & dans les pays voisins, qu'on peut observer cette espèce de phénomène. Car en Grèce, les palmiers élevés pour faire l'ornement des

* 11 lieues 850 toises.

jardins, ne produiſent point de dattes, ou ne les amènent jamais à une parfaite maturité.

En général, les fruits ont dans l'Attique une douceur qu'ils n'ont pas dans les contrées voiſines. Ils doivent cet avantage moins à l'induſtrie des hommes, qu'à l'influence du climat. Nous ignorons encore ſi cette influence corrigera l'aigreur de ces beaux fruits ſuſpendus à ce citronnier. C'eſt un arbre qui a été récemment apporté de Perſe à Athènes.

Euthymène nous parloit avec plaiſir des travaux de la campagne, avec tranſport des agrémens de la vie champêtre.

Un ſoir, aſſis à table devant ſa maiſon, ſous de ſuperbes platanes qui ſe courboient au deſſus de nos têtes, il nous diſoit: Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moiſſons, ces arbres, ces plantes n'exiſtent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais ſoulager les beſoins. Quelquefois je me fais des illuſions pour accroître mes jouiſſances. Il me ſemble alors que la terre porte ſon attention juſqu'à la délicateſſe, & que les fruits ſont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les graces.

Une émulation ſans rivalité, forme les liens qui m'uniſſent avec mes voiſins. Ils viennent ſouvent ſe ranger autour de cette table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance & la franchiſe règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes; car bien différens des autres artiſtes, qui ont des ſecrets, chacun de nous eſt auſſi jaloux d'inſtruire les autres, que de s'inſtruire ſoi-même.

S'adreſſant enſuite à quelques habitans d'Athènes qui venoient d'arriver, il ajoutoit: vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs; mais cette indépendance que les lois vous accordent, la tyrannie de la ſociété vous la ravit ſans pitié: des charges à briguer & à remplir; des hommes puiſſans à ménager; des noirceurs à prévoir & à éviter; des devoirs de bienſéance plus rigoureux que ceux de la nature; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles; le poids inſupportable de l'oiſiveté; les lentes perſécutions des importuns: il n'eſt aucune ſorte d'eſclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ſes fers.

Vos fêtes ſont ſi magnifiques! & les nôtres ſi gaies! vos plaiſirs ſi ſuperficiels & ſi paſſagers! les nôtres ſi vrais & ſi conſtans! Les dignités de la république impoſent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art, ſans lequel l'induſtrie & le commerce tomberoient en décadence.

Avez-vous jamais reſpiré dans vos riches appartemens, la fraîcheur de cet air qui ſe joue ſous cette voute de verdure? &

vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, & ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens, des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver, & dans les chaleurs de l'été; dont il est si doux de se délasser, tantôt, dans l'épaisseur des bois, au souffle des Zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil; tantôt, auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme & de mes enfans, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre; au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité!

Ah! si le bonheur n'est que la santé de l'ame, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins & les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, & l'intérêt toujours accompagné du calme?

Nous eûmes plusieurs entretiens avec Euthymène. Nous lui dîmes que, dans quelques uns de ses écrits, Xénophon proposoit d'accorder, non des récompenses en argent, mais quelques distinctions flatteuses à ceux qui cultiveroient le mieux leurs champs. Ce moyen, répondit-il, pourroit encourager l'agriculture; mais la république est si occupée à distribuer des graces à des hommes oisifs & puissans, qu'elle ne peut guère penser à des citoyens utiles & ignorés.

Étant partis d'Acharnes, nous remontâmes vers la Béotie. Nous vîmes en passant quelques châteaux entourés de murailles épaisses & de tours élevées, tels que ceux de Phylé, de Décélie, de Rhamnonte. Les frontières de l'Attique sont garanties de tous côtés par ces places fortes. On y entretient des garnisons; & en cas d'invasion, on ordonne aux habitans de la campagne de s'y réfugier.

Rhamnonte est situé auprès de la mer. Sur une éminence voisine, s'élève le temple de l'implacable Némésis, déesse de la vengeance. Sa statue haute de 10 coudées *, est de la main de Phidias, & mérite d'en être par la beauté du travail. Il employa un bloc de marbre de Paros, que les Perses avoient apporté en ces lieux pour dresser un trophée. Phidias n'y fit point inscrire son nom, mais celui de son élève Agoracrite qu'il aimoit beaucoup.

De-là nous descendîmes au bourg de Marathon. Ses habitans s'empressoient de nous raconter les principales circonstances de la victoire que les Athéniens, sous la conduite de Miltiade, y remportèrent autrefois contre les Perses. Ce célèbre évènement a laissé une telle impression dans leurs

* Environ 14 de nos piés.

esprits, qu'ils croient entendre pendant la nuit, les cris des combattans et les hennissemens des chevaux. Ils nous montroient les tombeaux des Grecs qui périrent dans la bataille ; ce sont de petites colonnes sur lesquelles on s'est contenté de graver leurs noms. Nous nous prosternâmes devant celle que les Athéniens consacrèrent à la mémoire de Miltiade, après l'avoir laissé mourir dans un cachot. Elle n'est distinguée des autres, que parce qu'elle en est séparée.

Pendant que nous approchions de Brauron, l'air retentissoit de cris de joie. On y célébroit la fête de Diane, divinité tutélaire de ce bourg. Sa statue nous parut d'une haute antiquité ; c'est la même, nous disoit-on, qu'Iphigénie rapporta de la Tauride. Toutes les filles des Athéniens doivent être vouées à la Déesse, après qu'elles ont atteint leur cinquième année, avant qu'elles aient passé leur dixième. Un grand nombre d'entre elles, amenées par leurs parens, et ayant à leur tête la jeune prêtresse de Diane, assistèrent aux cérémonies qu'elles embellissoient de leur présence, et pendant lesquelles des rhapsodes chantoient des fragmens de l'Iliade. Par une suite de leur dévouement, elles viennent, avant que de se marier, offrir des sacrifices à cette Déesse.

On nous pressoit d'attendre encore quelques jours, pour être témoins d'une fête qui se renouvelle chaque cinquième année, en l'honneur de Bacchus, et qui, attirant dans ces lieux la plupart des courtisanes d'Athènes, se célébroit avec autant d'éclat que de licence. Mais la description qu'on nous en fit, ne servit qu'à nous en dégoûter, et nous allâmes voir les carrières du mont Pentelique, d'où l'on tire ce beau marbre blanc si renommé dans la Grèce, et si souvent mis en œuvre par les plus habiles statuaires. Il semble que la nature s'est fait un plaisir de multiplier, dans le même endroit, les grands hommes, les grands artistes, et la matière la plus propre à conserver le souvenir des uns et des autres. Le mont Hymette, et d'autres montagnes de l'Attique, recèlent dans leur sein de semblables carrières.

Nous allâmes coucher à Prasies, petit bourg situé auprès de la mer. Son port, nommé Panormos, offre aux vaisseaux un asyle sûr et commode. Il est entouré de vallées et de collines charmantes, qui, dès le rivage même, s'élèvent en amphithéatre, et vont s'appuyer sur des montagnes couvertes de pins et d'autres espèces d'arbres.

De-là nous entrâmes dans une belle plaine qui fait partie d'un canton nommé Paralos*. Elle est bordée de chaque côté d'un rang de collines, dont les sommets arrondis et sé-

* C'est-à-dire, maritime.

parés

parés les uns des autres, semblent être l'ouvrage plutôt de l'art que de la nature. Elle nous conduisit à Thoricos, place forte située sur les bords de la mer. Et quelle fut notre joie, en apprenant que Platon étoit dans le voisinage, chez Théophile, un de ses anciens amis, qui l'avoit pressé pendant longtemps de venir à sa maison de campagne! Quelques uns de ses disciples l'avoient accompagné dans ces lieux solitaires. Je ne sais quel tendre intérêt la surprise attache à ces rencontres fortuites, mais notre entrevue eut l'air d'une reconnoissance, et Théophile en prolongea la douceur en nous retenant chez lui.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous rendîmes au mont Laurium, où sont des mines d'argent qu'on exploite depuis un temps immémorial. Elles sont si riches, qu'on n'y parvient jamais à l'extrémité des filons, et qu'on pourroit y creuser un plus grand nombre de puits, si de pareils travaux n'exigeoient de fortes avances. Outre l'achat des instrumens, et la construction des maisons et des fourneaux, on a besoin de beaucoup d'esclaves, dont le prix varie à tout moment. Suivant qu'ils sont plus ou moins forts, plus ou moins âgés, ils coûtent 300 ou 600 drachmes*, et quelquefois davantage. Quand on n'est pas assez riche pour en acheter, on fait un marché avec des citoyens qui en possèdent un grand nombre, et on leur donne pour chaque esclave une obole par jour†.

Tout particulier qui, par lui-même, ou à la tête d'une compagnie, entreprend une nouvelle fouille, doit en acheter la permission, que la république seule peut accorder. Il s'adresse aux magistrats chargés du département des mines. Si sa proposition est acceptée, on l'inscrit dans un registre, & il s'oblige à donner, outre l'achat du privilège, la 24e. partie du profit. S'il ne satis fait pas à ses obligations, la concession revient au fisc qui la met à l'encan.

Autrefois les sommes provenues, soit de la vente, soit de la rétribution éventuelle des mines, étoient distribuées au peuple. Thémistocle obtint de l'assemblée générale qu'elles seroient destinées à construire des vaisseaux. Cette ressource soutint la marine pendant la guerre du Péloponèse. On vit alors des particuliers s'enrichir par l'exploitation des mines. Nicias, si malheureusement célèbre par l'expédition de Sicile, louoit à un entrepreneur 1000 esclaves, dont il retiroit par jour 1000 oboles ou 166 drachmes $\frac{4}{6}$ ‡. Hipponicus, dans le même temps, en avoit 600 qui, sur le même pié, lui ren-

* 270 livres, ou 540 livres. † 3 sols. ‡ 150 livres.

doient 600 oboles, ou 100 drachmes par jour*. Suivant ce calcul, Xénophon propofoit au gouvernement de faire le commerce des efclaves deftinés aux mines. Il eût fuffi d'une première mife pour en acquérir 1200, & en augmenter fucceffivement le nombre jufqu'à 10,000. Il en auroit alors réfulté tous les ans pour l'état, un bénéfice de 100 talens†.

Ce projet, qui pouvoit exciter l'émulation des entrepreneurs, ne fut point exécuté ; &, vers la fin de cette guerre, on s'apperçut que les mines rendoient moins qu'auparavant.

Divers accidens peuvent tromper les efpérances des entrepreneurs, & j'en ai vu plufieurs qui s'étoient ruinés, faute de moyens & d'intelligence. Cependant les lois n'avoient rien négligé pour les encourager ; le revenu des mines n'eft point compté parmi les biens qui obligent un citoyen à contribuer aux charges extraordinaires de l'état : des peines font décernées contre les conceffionnaires qui l'empêcheroient d'exploiter fa mine, foit en enlevant fes machines & fes inftrumens, foit en mettant le feu à fa fabrique ou aux étais qu'on place dans les fouterreins ; foit en anticipant fur fon domaine ; car les conceffions faites à chaque particulier, font circonfcrites dans des bornes qu'il n'eft pas permis de paffer.

Nous pénétrâmes dans ces lieux humides & malfains. Nous fûmes témoins de ce qu'il en coûte de peines, pour arracher, des entrailles de la terre, ces métaux qui font deftinés à n'être découverts & même poffédés que par des efclaves.

Sur les flancs de la montagne, auprès des puits, on a conftruit des forges & des fourneaux, où l'on porte le minérai, pour féparer l'argent des matières avec lefquelles il eft combiné. Il l'eft fouvent avec une fubftance fablonneufe, rouge, brillante, dont on a tiré, pour la première fois, dans ces derniers temps, le cinabre artificiel‡.

On eft frappé, quand on voyage dans l'Attique, du contrafte que préfentent les deux claffes d'ouvriers qui travaillent à la terre. Les uns, fans crainte & fans danger, recueillent fur la furface le blé, le vin, l'huile & les autres fruits auxquels il leur eft permis de participer ; ils font en général bien nourris, bien vêtus ; ils ont des momens de plaifirs, & au milieu de leurs peines, ils refpirent un air libre, & jouiffent de la clarté des cieux. Les autres, enfouis dans les carrières de marbre, ou dans les mines d'argent, toujours près de voir la tombe fe fermer fur leurs têtes, ne font éclairés que par des clartés funèbres, & n'ont autour d'eux qu'une atmofphère

* 90 livres † 540,000 livres.

‡ Cette découverte fut faite vers l'an 405 avant J. C.

groſſière & ſouvent mortelle. Ombres infortunées, à qui il ne reſte de ſentiment que pour ſouffrir, & de forces, que pour augmenter le faſte des maîtres qui les tyranniſent! Qu'on juge, d'après ce rapprochement, quelles ſont les vraies richeſſes que la nature deſtinoit à l'homme.

Nous n'avions pas averti Platon de notre voyage aux mines; il voulut nous accompagner au cap de Sunium, éloigné d'Athènes d'environ 330 ſtades*: on y voit un ſuperbe temple conſacré à Minerve, de marbre blanc, d'ordre dorique, entouré d'un périſtyle, ayant, comme celui de Théſée, auquel il reſſemble par ſa diſpoſition générale, ſix colonnes de front, & treize de retour.

Du ſommet du promontoire, on diſtingue, au bas de la montagne, le port & le bourg de Sunium, qui eſt une des fortes places de l'Attique. Mais un plus grand ſpectacle excitoit notre admiration. Tantôt, nous laiſſions nos yeux s'égarer ſur les vaſtes plaines de la mer, & ſe repoſer enſuite ſur les tableaux que nous offroient les îles voiſines; tantôt, d'agréables ſouvenirs ſembloient rapprocher de nous les îles qui ſe déroboient à nos regards. Nous diſions: De ce côté de l'horizon, eſt Ténos, où l'on célèbre des fêtes ſi raviſſantes. Alexis me dit tout bas: Voilà Céos, où je vis Glycère pour la première fois. Philoxène me montroit, en ſoupirant, l'île qui portoit le nom d'Hélène. C'étoit là que dix ans auparavant, ſes mains avoient dreſſé, entre des myrtes & des cyprès, un monument à la tendre Coronis; c'étoit là que, depuis dix ans, il venoit à certains jours arroſer de larmes ces cendres éteintes, & encore chères à ſon cœur. Platon, ſur qui les grands objets faiſoient toujours une forte impreſſion, ſembloit attacher ſon ame ſur les gouffres que la nature a creuſés au fond des mers.

Cependant l'horizon ſe chargeoit au loin de vapeurs ardentes & ſombres; le ſoleil commençoit à pâlir; la ſurface des eaux, unie & ſans mouvement, ſe couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient ſans ceſſe. Déjà le ciel, tendu & fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte ténébreuſe que la flamme pénétroit, & qui s'appéſantiſſoit ſur la terre. Toute la nature étoit dans le ſilence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui ſe communiquoit juſqu'au fond de nos ames. Nous cherchâmes un aſyle dans le veſtibule du temple, & bientôt nous vîmes la foudre briſer à coups redoublés cette barrière de ténèbres & de feux ſuſpendue ſur nos têtes; des nuages épais rouler par maſſes dans les airs, & tomber en torrens ſur la terre; les vents déchaînés fondre ſur

* Environ 12 lieues et demie.

la

la mer, & la bouleverser dans ses abymes. Tout grondoit, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes, & de tous ces bruits réunis, il se formoit un bruit épouvantable qui sembloit annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain ; le ciel brilla d'une clarté plus pure ; & cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevées jusqu'aux cieux, traînoit à peine ses flots jusque sur le rivage.

A l'aspect de tant de changemens inopinés & rapides, nous restâmes quelque temps immobiles & muets. Mais bientôt ils nous rappelèrent ces questions, sur lesquelles la curiosité des hommes s'exerce depuis tant de siècles: Pourquoi ces écarts & ces révolutions dans la nature ? Faut-il les attribuer au hasard ? Mais d'où vient que sur le point de se briser mille fois, la chaîne intime des êtres se conserve toujours ? Est-ce une cause intelligente qui excite & appaise les tempêtes ? mais quel but se propose-t-elle ? D'où vient qu'elle foudroie les déserts, & qu'elle épargne les nations coupables ? De là nous remontions à l'existence des dieux, au débrouillement du chaos, à l'origine de l'univers. Nous nous égarions dans nos idées, & nous conjurions Platon de les rectifier. Il étoit dans un recueillement profond ; on eût dit que la voix terrible & majestueuse de la nature retentissoit encore autour de lui. A la fin, pressé par nos prières, & par les vérités qui l'agitoient intérieurement, il s'assit sur un siège rustique, &, nous ayant fait placer à ses côtés*, il commença par ces mots :

Foibles mortels que nous sommes! est-ce à nous de pénétrer les secrets de la divinité, nous, dont les plus sages ne sont auprès d'elle, que ce qu'un singe est auprès de nous ? Prosterné à ses piés, je lui demande de mettre dans ma bouche des discours qui lui soient agréables, & qui vous paroissent conformes à la raison.

Si j'étois obligé de m'expliquer en présence de la multitude, sur le premier auteur de toutes choses, sur l'origine de l'univers & sur la cause du mal, je serois forcé de parler par énigmes ; mais dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu & mes amis pour témoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence & de l'être, avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il eût déployé sa puissance au dehors, il étoit ; car

* Voyez la planche relative à ce chapitre.

il n'a point eu de commencement : il étoit en lui-même ; il exiſtoit dans les profondeurs de l'éternité. Non, mes expreſſions ne répondent pas à la grandeur de mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon ſujet.

Egalement éternelle, la matière ſubſiſtoit dans une fermentation affreuſe, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoient à réunir les parties, & de principes deſtructifs, qui les ſéparoient à l'inſtant ; ſuſceptible de toutes les formes, incapable d'en conſerver aucune : l'horreur et la diſcorde erroient ſur ſes flots bouillonnans. La confuſion effroyable que vous venez de voir dans la nature, n'eſt qu'une foible image de celle qui régnoit dans le chaos.

De toute éternité, Dieu, par ſa bonté infinie, avoit réſolu de former l'univers, ſuivant un modèle toujours préſent à ſes yeux, modèle immuable, incréé, parfait ; idée ſemblable à celle que conçoit un artiſte, lorſqu'il convertit la pierre groſſière en un ſuperbe édifice ; monde intellectuel, dont ce monde viſible n'eſt que la copie et l'expreſſion. Tout ce qui dans l'univers tombe ſous nos ſens, tout ce qui ſe dérobe à leur activité, étoit tracé d'une manière ſublime dans ce premier plan ; et, comme l'Etre ſuprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produiſoit le monde, avant qu'il l'eût rendu ſenſible.

Ainſi exiſtoient de toute éternité, Dieu auteur de tout bien, la matière principe de tout mal, & ce modèle ſuivant lequel Dieu avoit réſolu d'ordonner la matière.*

Quand l'inſtant de cette grande opération fut arrivé, la ſageſſe éternelle donna ſes ordres au chaos, & auſſitôt toute la maſſe fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties, qu'une haine implacable diviſoit auparavant, coururent ſe réunir, s'embraſſer et s'enchaîner. Le feu brilla pour la première fois dans les ténèbres ; l'air ſe ſépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent deſtinés à la compoſition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une ame,† compoſée en partie de l'eſſence divine, et en partie de

* Archytas, avant Platon, avoit admis trois principes, Dieu, la matière & la forme.

† Les interprètes de Platon, anciens & modernes, ſe ſont partagés ſur la nature de l'ame du monde. Suivant les uns, Platon ſuppoſoit que de tout temps il exiſtoit, dans le chaos, une force vitale, une ame groſſière, qui agitoit irrégulièrement la matière dont elle étoit diſtinguée ; en conſéquence, l'ame du monde fut compoſée de l'eſſence divine, de la matière, & du principe vicieux, de tout temps uni avec la matière. *Ex divinæ naturæ portione quâdam, & ex re quâdam aliâ diſtinctâ à Deo, & cum materiâ ſociatâ.*

D'autres

de la fubftance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air groffier, au-delà duquel il étendit les déferts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre de l'univers, partent comme des rayons de flamme, qui font plus ou moins purs, fuivant qu'ils font plus ou moins éloignés de leur centre, qui s'infinuent dans les corps, et animent leurs parties, et qui, parvenus aux limites du monde, fe répandent fur fa circonférence, & forment tout autour une couronne de lumière.

A peine l'ame univerfelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle effaya fes forces, en ébranlant ce grand tout à plufieurs reprifes, & que, tournant rapidement fur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à fes efforts.

Si cette ame n'eût été qu'une portion pure de la fubftance divine, fon action, toujours fimple & conftante, n'auroit imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la maffe. Mais comme la matière fait partie de fon effence, elle jeta de la variété dans la marche de l'univers. Ainfi, pendant qu'une impreffion générale, produite par la partie divine de l'ame univerfelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'efpace de 24 heures, une impreffion particulière, produite par la partie matérielle de cette ame, fait avancer d'occident en orient, fuivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Pour concevoir la caufe de ces deux mouvemens contraires, il faut obferver que la partie divine de l'ame univerfelle eft toujours en oppofition avec la partie matérielle ; que la première fe trouve avec plus d'abondance vers les extrémités du monde, & la feconde dans les couches d'air qui environnent la terre ; & qu'enfin, lorfqu'il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'ame, ne pouvant réfifter entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramaffa les reftes du mouvement irrégulier qui l'agitoit dans le chaos, & parvint à le communiquer aux fphères qui entourent notre globe.

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce

D'autres pour laver Platon du reproche d'avoir admis deux principes éternels, l'un auteur du bien, & l'autre du mal, ont avancé que, fuivant ce philofophe, le mouvement défordonné du chaos ne procédoit pas d'une ame particulière, mais étoit inhérent à la matière. On leur oppofe que, dans fon Phèdre & dans fon livre des lois, il a dit nettement que tout mouvement fuppofe une ame qui l'opère. On répond : Sans doute, quand c'eft un mouvement régulier & productif ; mais celui du chaos étant aveugle & ftérile, n'étoit point dirigé par une intelligence ; ainfi Platon ne fe contredit point.

Dieu engendré, avoit reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'Etre suprême jeta des regards de complaisance sur son ouvrage; &, l'ayant rapproché du modèle qu'il suivoit dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçoient dans la copie.

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, & dont ce monde visible n'étoit pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables. Il fit le temps, cette image mobile de l'immobile éternité * ; le temps qui, commençant & achevant sans cesse le cercle des jours & des nuits, des mois & des années, semble ne connoître dans sa course ni commencement, ni fin, & mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel ; le temps enfin, qui n'auroit point laissé de traces de sa présence, si des signes visibles n'étoient chargés de distinguer ses parties fugitives, & d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvemens. Dans cette vue, l'Être suprême alluma le soleil, & le lança avec les autres planètes dans la vaste solitude des airs. C'est de-là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il éclaire la marche des planètes, & qu'il fixe les limites de l'année, comme la lune détermine celles des mois. L'étoile de Mercure & celle de Vénus, entraînées par la sphère à laquelle il préside, accompagnent toujours ses pas. Mars, Jupiter & Saturne ont aussi des périodes particulières & inconnues au vulgaire.

Cependant l'auteur de toutes choses adressa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'administration des astres. „ Dieux, qui me devez la naissance, écoutez mes ordres souverains. Vous n'avez pas de droit à l'immortalité ; mais vous y participerez par le pouvoir de ma volonté, plus forte que les liens qui unissent les parties dont vous êtes composés. Il reste pour la perfection de ce grand tout, à remplir d'habitans les mers, la terre & les airs. S'ils me devoient immédiatement le jour, soustraits à l'empire de la mort, ils deviendroient égaux aux dieux mêmes. Je me repose donc sur vous du soin de les produire. Dépositaires de ma puissance, unissez à des corps périssables, les germes d'immortalité que vous allez recevoir de mes mains. Formez en particulier des êtres qui commandent aux autres animaux, & vous soient soumis ; qu'ils naissent par vos

* Rousseau, dans son ode au prince Eugène, a pris cette expression de Platon.

“ ordres,

„ ordres, qu'ils croissent par vos bienfaits ; & qu'après leur „ mort, ils se réunissent à vous, & partagent votre bonheur."

Il dit, & soudain versant dans la coupe où il avoit pétri l'ame du monde, les restes de cette ame tenus en réserve, il en composa les ames particulières ; &, joignant à celles des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attacha des destinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, & de la servir ; que l'homme auroit la prééminence sur la femme ; que la justice consisteroit à triompher des passions, & l'injustice à y succomber ; que les justes iroient dans le sein des astres, jouir d'une félicité inaltérable ; que les autres seroient métamorphosés en femmes ; que si leur injustice continuoit, ils reparoîtroient sous différentes formes d'animaux, & qu'enfin ils ne seroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorsqu'ils se seroient rendus dociles à la voix de la raison.

Après ces décrets immuables, l'Etre suprême sema les ames dans les planètes ; &, ayant ordonné aux dieux inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins, & de les gouverner, il rentra dans le repos éternel.

Aussitôt les causes secondes ayant emprunté de la matière, des particules des quatre élémens, les attachèrent entre elles par des liens invisibles, & arrondirent autour des ames les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars, pour les transporter d'un lieu dans un autre.

L'ame immortelle & raisonnable fut placée dans le cerveau, dans la partie la plus éminente du corps, pour en régler les mouvemens. Mais, outre ce principe divin, les dieux inférieurs formèrent une ame mortelle, privée de raison, où devoient résider la volupté qui attire les maux, la douleur qui fait disparoître les biens, l'audace et la peur qui ne conseillent que des imprudences, la colère si difficile à calmer, l'espérance si facile à séduire, et toutes les passions fortes, apanage nécessaire de notre nature. Elle occupe dans le corps humain, deux régions séparées par une cloison intermédiaire. La partie irascible, revêtue de force et de courage, fut placée dans la poitrine, où, plus voisine de l'ame immortelle, elle est plus à portée d'écouter la voix de la raison ; où d'ailleurs tout concourt à modérer ses transports fougueux, l'air que nous respirons, les boissons qui nous désaltèrent, les vaisseaux même qui distribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps. En effet, c'est par leur moyen, que la raison, instruite des efforts naissans de la colère, réveille tous les sens par ses

menaces

menaces et par ſes cris, leur défend de ſeconder les coupables excès du cœur, et le retient, malgré lui-même, dans la dépendance.

Plus loin, & dans la région de l'eſtomac, fut enchaînée cette autre partie de l'ame mortelle, qui ne s'occupe que des beſoins groſſiers de la vie; animal avide & féroce, qu'on éloigna du ſéjour de l'ame immortelle, afin que ſes rugiſſemens & ſes cris n'en troublaſſent point les opérations. Cependant elle conſerve toujours ſes droits ſur lui; & ne pouvant le gouverner par la raiſon, elle le ſubjugue par la crainte. Comme il eſt placé près du foie, elle peint, dans ce viſcère brillant & poli, les objets les plus propres à l'épouvanter. Alors il ne voit dans ce miroir, que des rides affreuſes & menaçantes, que des ſpectres effrayans qui le rempliſſent de chagrin & de dégoût. D'autres fois, à ces tableaux funeſtes ſuccèdent des peintures plus douces & plus riantes. La paix règne autour de lui; & c'eſt alors que, pendant le ſommeil, il prévoit les évènemens éloignés. Car les dieux inférieurs, chargés de nous donner toutes les perfections dont nous étions ſuſceptibles, ont voulu que cette portion aveugle & groſſière de notre ame fût éclairée par un rayon de vérité. Ce privilège ne pouvoit être le partage de l'ame immortelle, puiſque l'avenir ne ſe dévoile jamais à la raiſon, & ne ſe manifeſte que dans le ſommeil, dans la maladie & dans l'enthouſiaſme.

Les qualités de la matière, les phénomènes de la nature, la ſageſſe qui brille en particulier dans la diſpoſition & dans l'uſage des parties du corps humain, tant d'autres objets dignes de la plus grande attention, me mèneroient trop loin, & je reviens à celui que je m'étois d'abord propoſé.

Dieu n'a pu faire, & n'a fait que le meilleur des mondes poſſibles, parce qu'il travailloit ſur une matière brute & déſordonnée, qui ſans ceſſe oppoſoit la plus forte réſiſtance à ſa volonté. Cette oppoſition ſubſiſte encore aujourd'hui; & delà les tempêtes, les tremblemens de terre, & tous les bouleverſemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui; & de-là les maladies du corps, & celles de l'ame encore plus dangereuſes. Tout ce qui eſt bien dans l'univers en général, & dans l'homme en particulier, dérive du Dieu ſuprême; tout ce qui s'y trouve defectueux, vient du vice inhérent à la matière.

Fin du Chapitre cinquante-neuvième.

CHAPITRE

CHAPITRE LX.

Evènemens remarquables arrivés en Grèce & en Sicile (depuis l'année 357, jusqu'à l'an 354 avant J. C.) Expédition de Dion. Jugement des généraux Timothée & Iphicrate. Commencement de la Guerre sacrée.

J'AI dit plus haut * que Dion, banni de Syracuse par le roi Denys son neveu & son beaufrère, s'étoit enfin déterminé à délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit. En sortant d'Athènes il partit pour l'île de Zacynthe, rendez-vous des troupes qu'il rassembloit depuis quelque temps.

Il y trouva 3000 hommes, levés la plupart dans le Péloponèse, tous d'une valeur éprouvée & d'une hardiesse supérieure aux dangers. Ils ignoroient encore leur destination, & quand ils apprirent qu'ils alloient attaquer une puissance défendue par 100,000 hommes d'infanterie, 10,000 de cavalerie, 400 galères, des places très-fortes, des richesses immenses, & des alliances redoutables, ils ne virent plus dans l'entreprise projetée, que le désespoir d'un proscrit, qui veut tout sacrifier à sa vengeance. Dion leur représenta qu'il ne marchoit point contre le plus puissant empire de l'Europe, mais contre le plus méprisable & le plus foible des souverains. ,, Au reste, ,, ajouta-t-il, je n'avois pas besoin de soldats; ceux de Denys ,, seront bientôt à mes ordres. Je n'ai choisi que des chefs, ,, pour leur donner des exemples de courage, & des leçons ,, de discipline. Je suis si certain de la révolution, & de la ,, gloire qui en doit rejaillir sur nous, que, dussé-je périr à ,, notre arrivée en Sicile, je m'estimerois heureux de vous y ,, avoir conduits. ,,

Ces discours avoient déjà rassuré les esprits, lorsqu'une éclipse de lune leur causa de nouvelles alarmes †; mais elles furent

* Voyez le chapitre xxxiii de cet ouvrage.

† Cette éclipse arriva le 9 août de l'an 357 avant J. C. La note que je joins ici, peut être regardée comme la suite de celle que j'ai faite plus haut sur les voyages de Platon, & qui se rapporte au 33e. chapitre de cet ouvrage.

Plutarque observe que Dion alloit partir de Zacinthe pour se rendre en Sicile, lorsque les troupes furent alarmées par une éclipse de lune. On étoit, dit-il, au plus fort de l'été; Dion mit douze jours pour arriver sur les côtes de la Sicile; le treizième, ayant voulu doubler le promontoire Pachynum, il fut accueilli d'une violente tempête; car, ajoute l'historien,

furent diffipées, & par la fermeté de Dion, & par la réponfe du devin de l'armée, qui, interrogé fur ce phénomène, déclara que la puiffance du roi de Syracufe étoit fur le point de s'éclipfer. Les foldats s'embarquèrent auffitôt, au nombre de 800. Le refte des troupes devoit les fuivre fous la conduite d'Héraclide. Dion n'avoit que deux vaiffeaux de charge, & trois batimens plus légers, tous abondamment pourvus de provifions de guerre et de bouche.

Cette petite flotte, qu'une tempête violente pouffa vers les côtes d'Afrique, & fur des rochers où elle courut rifque de fe brifer, aborda enfin au port de Minoa, dans la partie méridionale de la Sicile. C'étoit une place forte, qui appartenoit aux Carthaginois. Le gouverneur, par amitié pour Dion, peut-être auffi pour fomenter des troubles utiles aux intérêts de Carthage, prévint les befoins des troupes fatiguées d'une pénible navigation. Dion vouloit leur ménager un repos néceffaire; mais, ayant appris que Denys s'étoit, quelques jours auparavant, embarqué pour l'Italie, elles conjurèrent leur général de les mener au plus tôt à Syracufe.

Cependant le bruit de fon arrivée, fe répandant avec rapidité dans toute la Sicile, la remplit de frayeur & d'efpérance. Déjà ceux de Syracufe & des campagnes voifines accourent en foule. Il diftribue à 5000 d'entre eux, les armes qu'il avoit apportées du Péloponèfe. Les principaux habitans de la capitale, revêtus de robes blanches, le reçoivent aux portes de la ville. Il entre à la tête de fes troupes qui marchent en filence, fuivi de 50,000 hommes qui font retentir les airs de leurs cris. Au fon bruyant des trompettes, les cris s'appaifent, & le héraut qui le précède, annonce que Syracufe eft libre, & la tyrannie détruite. A ces mots, des larmes d'attendriffement coulent de tous les yeux, & l'on n'entend plus qu'un mélange confus de clameurs perçantes, & de vœux adreffés au ciel. L'encens des facrifices brûle dans les temples & dans les rues. Le peuple, égaré par l'excès de fes fenti-

feptembre. Ainfi, fuivant Plutarque, Dion partit de Zacynthe vers le milieu du mois d'août.

D'un autre côté, Diodore de Sicile place l'expédition de Dion fous l'archontat d'Agathocle, qui entra en charge au commencement de la 4e. année de la 105e. olympiade, & par conféquent au 27 Juin de l'année 357 avant J. C.

Or, fuivant les calculs que M. de la Lande a eu la bonté de me communiquer, le 9 août de l'an 357 avant J. C., il arriva une éclipfe de lune, vifible à Zacynthe. C'eft do c la même que celle dont Plutarque a parlé; & nous avons peu de points de chronologie établis d'une manière auffi certaine. Je dois avertir que M. Pingré a fixé le milieu de l'éclipfe du 9 août, à fix heures trois quarts du foir. Voyez la chronologie des éclipfes, dans le vol. 42 des Mém. de l'acad. des belles-lettres, hift. p. 130.

mens, se prosterne devant Dion, l'invoque comme une divinité bienfaisante, répand sur lui des fleurs à pleines mains; & ne pouvant assouvir sa joie, il se jette avec fureur sur cette race odieuse d'espions et de délateurs dont la ville étoit infectée, les saisit, se baigne dans leur sang, & ces scènes d'horreur ajoutent à l'alégresse générale.

Dion continuoit sa marche auguste, au milieu des tables dressées de chaque côté dans les rues. Parvenu à la place publique, il s'arrête, &, d'un endroit élevé, il adresse la parole au peuple, lui présente de nouveau la liberté, l'exhorte à la défendre avec vigueur, & le conjure de ne placer à la tête de la république, que des chefs en état de la conduire dans des circonstances si difficiles. On le nomme ainsi que son frère Mégaclès: mais quelque brillant que fût le pouvoir dont on vouloit les revêtir, ils ne l'acceptèrent qu'à condition qu'on leur donneroit pour associés vingt des principaux habitans de Syracuse, dont la plupart avoient été proscrits par Denys.

Quelques jours après, ce prince informé trop tard de l'arrivée de Dion, se rendit par mer à Syracuse, & entra dans la citadelle, autour de laquelle on avoit construit un mur qui la tenoit bloquée. Il envoya aussitôt des députés à Dion, qui leur enjoignit de s'adresser au peuple. Admis à l'assemblée générale, ils cherchent à la gagner par les propositions les plus flatteuses. Diminution dans les impôts, exemption du service militaire dans les guerres entreprises sans son aveu, Denys promettoit tout; mais le peuple exigea l'abolition de la tyrannie pour première condition du traité.

Le Roi, qui méditoit une perfidie, traîna la négociation en longueur, & fit courir le bruit qu'il consentoit à se dépouiller de son autorité; en même temps, il manda les députés du peuple, & les ayant retenus pendant toute la nuit, il ordonna une sortie à la pointe du jour. Les barbares qui composoient la garnison, attaquèrent le mur d'enceinte, en démolirent une partie, & repoussèrent les troupes de Syracuse, qui, sur l'espoir d'un accommodement prochain, s'étoient laissé surprendre.

Dion, convaincu que le sort de l'empire dépend de cette fatale journée, ne voit d'autre ressource, pour encourager les troupes intimidées, que de pousser la valeur jusqu'à la témérité. Il les appelle au milieu des ennemis, non de sa voix qu'elles ne sont plus en état d'entendre, mais par son exemple qui les étonne & qu'elles hésitent d'imiter. Il se jette seul à travers les vainqueurs, en terrasse un grand nombre, est blessé, porté à terre, & enlevé par des soldats Syracusains, dont le courage ranimé, prête au sien de nouvelles forces. Il monte aussitôt à cheval, rassemble les fuyards, & de sa main qu'une

lance

lance a percée, il leur montre le champ fatal qui, dans l'instant même, va décider de leur esclavage ou de leur liberté; il vole tout de suite au camp des troupes du Péloponèse, & les amène au combat. Les barbares épuisés de fatigue, ne font bientôt plus qu'une foible résistance, & vont cacher leur honte dans la citadelle. Les Syracusains distribuèrent 100 mines* à chacun des soldats étrangers, qui, d'une commune voix décernèrent une couronne d'or à leur général.

Denys comprit alors qu'il ne pouvoit triompher de ses ennemis, qu'en les désunissant, & résolut d'employer, pour rendre Dion suspect au peuple, les mêmes artifices dont on s'étoit autrefois servi pour le noircir auprès de lui. De là ces bruits sourds qu'il faisoit répandre dans Syracuse, ces intrigues & ces défiances dont il agitoit les familles, ces négociations insidieuses & cette correspondance funeste qu'il entretenoit, soit avec Dion, soit avec le peuple. Toutes ses lettres étoient communiquées à l'assemblée générale. Un jour il s'en trouva une qui portoit cette adresse: *A mon Père.* Les Syracusains qui la crurent d'Hipparinus fils de Dion, n'osoient en prendre connoissance; mais Dion l'ouvrit lui-même. Denys avoit prévu que s'il refusoit de la lire publiquement, il exciteroit de la défiance; que s'il la lisoit, il inspireroit de la crainte. Elle étoit de la main du Roi. Il en avoit mesuré les expressions; il y développoit tous les motifs qui devoient engager Dion à séparer ses intérêts de ceux du peuple. Son épouse, son fils, sa sœur étoient renfermés dans la citadelle; Denys pouvoit en tirer une vengeance éclatante. A ces menaces succédoient des plaintes & des prières également capables d'émouvoir une ame sensible & généreuse. Mais le poison le plus amer étoit caché dans les paroles suivantes: „ Rappelez-„ vous le zèle avec lequel vous souteniez la tyrannie, quand „ vous étiez auprès de moi! Loin de rendre la liberté à des „ hommes qui vous haïssent, parce qu'ils se souviennent des „ maux dont vous avez été l'auteur & l'instrument, gardez le „ pouvoir qu'ils vous ont confié, & qui fait seul votre sureté, „ celle de votre famille & de vos amis. „

Denys n'eût pas retiré plus de fruit du gain d'une bataille, que du succès de cette lettre. Dion parut aux yeux du peuple, dans l'étroite obligation de ménager le tyran ou de le remplacer. Dès ce moment, il dut entrevoir la perte de son crédit: car dès que la confiance est entamée, elle est bientôt détruite.

Sur ces entrefaites arriva, sous la conduite d'Héraclide, la seconde division des troupes du Péloponèse. Héraclide qui jouissoit d'une grande considération à Syracuse, ne sembloit

* 9000 livres.

deſtiné qu'à augmenter les troubles d'un état. Son ambition formoit des projets que ſa légèreté ne lui permettoit pas de ſuivre. Il trahiſſoit tous les partis, ſans aſſurer le triomphe du ſien, & il ne réuſſit qu'à multiplier des intrigues inutiles à ſes vues. Sous les tyrans, il avoit rempli avec diſtinction les premiers emplois de l'armée. Il s'étoit enſuite uni avec Dion, éloigné, rapproché de lui. Il n'avoit ni les vertus, ni les talens de ce grand homme, mais il le ſurpaſſoit dans l'art de gagner les cœurs. Dion les repouſſoit par un froid accueil, par la ſévérité de ſon maintien & de ſa raiſon. Ses amis l'exhortoient vainement à ſe rendre plus liant & plus acceſſible. C'étoit en vain que Platon lui diſoit dans ſes lettres, que pour être utile aux hommes, il falloit commencer par leur être agréable. Héraclides plus facile, plus indulgent, parce que rien n'étoit ſacré pour lui, corrompoit les orateurs par ſes largeſſes, & la multitude par ſes flatteries. Elle avoit déjà réſolu de ſe jeter entre ſes bras; &, dès la première aſſemblée, elle lui donna le commandement des armées navales. Dion ſurvint à l'inſtant; il repréſenta que la nouvelle charge n'étoit qu'un démembrement de la ſienne, obtint la révocation du décret, & le fit enſuite confirmer dans une aſſemblée plus régulière qu'il avoit eu ſoin de convoquer. Il voulut de plus qu'on ajoutât quelques prérogatives à la place de ſon rival, & ſe contenta de lui faire des reproches en particulier.

Héraclide affecta de paroître ſenſible à ce généreux procédé. Aſſidu, rampant auprès de Dion, il prévenoit, épioit, exécutoit ſes ordres avec l'empreſſement de la reconnoiſſance; tandis que, par des brigues ſecrètes, il oppoſoit à ſes deſſeins des obſtacles invincibles. Dion propoſoit-il des voies d'accommodement avec Denys, on le ſoupçonnoit d'intelligence avec ce prince; ceſſoit-il d'en propoſer, on diſoit qu'il vouloit éterniſer la guerre, afin de perpétuer ſon autorité.

Ces accuſations abſurdes éclatèrent avec plus de force, après que la flotte des Syracuſains eut mis en fuite celle du Roi, commandée par Philiſtus*; la galère de ce général ayant échoué ſur la côte, il eut le malheur de tomber entre les mains d'une populace irritée, qui fit précéder ſon ſupplice de traitemens barbares, juſqu'à le traîner ignominieuſement dans les rues. Denys eût éprouvé le même ſort, s'il n'avoit remis la citadelle à ſon fils Apollocrate, & trouvé le moyen de ſe ſauver en Italie, avec ſes femmes & ſes tréſors. Enfin Héraclide qui, en qualité d'amiral, auroit dû s'oppoſer à ſa fuite, voyant les habitans de Syracuſe animés contre lui, eut l'adreſſe

* Sous l'archontat d'Elpinès, qui répond aux années 356 & 355 avant J. C. Diod. Sic. lib. 16. p. 419.

de

de détourner l'orage ſur Dion, en propoſant tout-à-coup le partage des terres.

Cette propoſition, ſource éternelle de diviſions dans pluſieurs états républicains, fut reçue avec avidité de la part de la multitude, qui ne mettoit plus de bornes à ſes prétentions. La réſiſtance de Dion excita une révolte, & dans un inſtant effaça le ſouvenir de ſes ſervices. Il fut décidé qu'on procéderoit au partage des terres, qu'on réformeroit les troupes du Péloponèſe, & que l'adminiſtration des affaires ſeroit confiée à 25 nouveaux magiſtrats, parmi leſquels on nomma Héraclide.

Il ne s'agiſſoit plus que de dépoſer & de condamner Dion. Comme on craignoit les troupes étrangères dont il étoit entouré, on tenta de les ſéduire par les plus magnifiques promeſſes. Mais ces braves guerriers, qu'on avoit humiliés en les privant de leur ſolde, qu'on humilioit encore plus en les jugeant capables d'une trahiſon, placèrent leur général au milieu d'eux, & traversèrent la ville, pourſuivis & preſſés par tout le peuple; ils ne répondirent à ſes outrages que par des reproches d'ingratitude & de perfidie, pendant que Dion employoit, pour le calmer, des prières & des marques de tendreſſe. Les Syracuſains honteux de l'avoir laiſſé échapper, envoyèrent pour l'inquiéter dans ſa retraite, des troupes qui prirent la fuite, dès qu'il eut donné le ſignal du combat.

Il ſe retira ſur les terres des Léontins, qui non-ſeulement ſe firent un honneur de l'admettre, ainſi que ſes compagnons, au nombre de leurs concitoyens, mais qui, par une noble généroſité, voulurent encore lui ménager une ſatisfaction éclatante. Après avoir envoyé des ambaſſadeurs à Syracuſe, pour ſe plaindre de l'injuſtice exercée contre les libérateurs de la Sicile, & reçu les députés de cette ville chargés d'accuſer Dion, ils convoquèrent leurs alliés. La cauſe fut diſcutée dans la diète, & la conduite des Syracuſains condamnée d'une commune voix.

Loin de ſouſcrire à ce jugement, ils ſe félicitoient de s'être à-la-fois délivrés des deux tyrans qui les avoient ſucceſſivement opprimés; & leur joie s'accrut encore par quelques avantages remportés ſur les vaiſſeaux du Roi qui venoient d'approviſionner la citadelle, & d'y jeter des troupes commandées par Nypſius de Naples.

Ce général habile crut s'appercevoir que le moment de ſubjuguer les rebelles étoit enfin arrivé. Raſſurés par leurs foibles ſuccès, & encore plus par leur inſolence, les Syracuſains avoient briſé tous les liens de la ſubordination & de la décence. Leurs jours ſe diſſipoient dans les excès de la table, & leurs chefs ſe livroient à des déſordres qu'on ne pouvoit plus

arrêter. Nypfius fort de la citadelle, renverfe le mur dont on l'avoit une feconde fois entourée, s'empare d'un quartier de la ville, & le met au pillage. Les troupes de Syracufe font repouffées, les habitans égorgés, leurs femmes & leurs enfans chargés de fers, & menés à la citadelle. On s'affemble, on délibère en tumulte; la terreur a glacé les efprits, & le défefpoir ne trouve plus de reffource. Dans ce moment quelques voix s'élèvent, & propofent le rappel de Dion & de fon armée. Le peuple auffitôt le demande à grands cris! "Qu'il „ paroiffe; que les dieux nous le ramènent, qu'il vienne nous „ enflammer de fon courage."

Des députés choifis font une telle diligence, qu'ils arrivent avant la fin du jour chez les Léontins. Ils tombent aux piés de Dion, le vifage baigné de larmes, & l'attendriffent par la peinture des maux qu'éprouve fa patrie. Introduits devant le peuple, les deux principaux ambaffadeurs conjurent les affiftans de fauver une ville trop digne de leur haine & de leur pitié

Quand ils eurent achevé, un morne filence régna dans l'affemblée. Dion voulut le rompre, mais les pleurs lui coupoient la parole. Encouragé par fes troupes qui patageoient fa douleur: „ Guerriers du Péloponèfe, dit-il, & vous fidèles al„ liés, c'eft à vous de délibérer fur ce qui vous regarde. De „ mon côté je n'ai pas la liberté du choix; Syracufe va périr, „ je dois la fauver ou m'enfévelir fous fes ruines; je me range „ au nombre de fes députés, & j'ajoute: Nous fumes les „ plus imprudens, & nous fommes les plus infortunés des „ hommes. Si vous êtes touchés de nos remords, hâtez-vous „ de fecourir une ville que vous avez fauvée une première fois; „ fi vous n'étes frappés que de nos injuftices, puiffent du moins „ les dieux récompenfer le zèle & la fidélité dont vous m'avez „ donné des preuves fi touchantes! & n'oubliez jamais ce Dion, „ qui ne vous abandonna point quand fa patrie fut coupable, „ & qui ne l'abandonne pas quand elle eft malheureufe.„

Il alloit pourfuivre; mais tous les foldats émus s'écriant à-la-fois: „ Mettez-vous à notre tête; allons délivrer Syra„ cufe; „ les ambaffadeurs pénétrés de joie & de reconnoiffance, fe jettent à leur cou, & béniffent mille fois Dion, qui ne donne aux troupes que le temps de prendre un léger repas.

A peine eft-il en chemin, qu'il rencontre de nouveaux députés, dont les uns le preffent d'accélérer fa marche, les autres de la fufpendre. Les premiers parloient au nom de la plus faine partie des citoyens; les feconds, au nom de la faction oppofée. Les ennemis s'étant retirés, les orateurs avoient reparu, & femoient la divifion dans les efprits. D'un côté le peuple, entraîné par leurs clameurs, avoit réfolu de ne

devoir

devoir ſa liberté qu'à lui-même, & de ſe rendre maître des portes de la ville, pour exclure tout ſecours étranger ; d'un autre côté, les gens ſages, effrayés d'une ſi folle préſomption, ſollicitoient vivement le retour des ſoldats du Péloponèſe.

Dion crut ne devoir ni s'arrêter ni ſe hâter. Il s'avançoit lentement vers Syracuſe, & n'en étoit plus qu'à 60 ſtades*, lorſqu'il vit arriver coup-ſur-coup des courriers de tous les partis, de tous les ordres de citoyens, d'Heraclide même, ſon plus cruel ennemi. Les aſſiégés avoient fait une nouvelle ſortie ; les uns achevoient de détruire le mur de circonvallation ; les autres, comme des tigres ardens, ſe jetoient ſur les habitans, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe ; d'autres enfin, pour oppoſer une barrière impénétrable aux troupes étrangères, lançoient des tiſons & des dards enflammés ſur les maiſons voiſines de la citadelle.

A cette nouvelle, Dion précipite ſes pas. Il apperçoit déjà les tourbillons de flamme & de fumée qui s'élèvent dans les airs ; il entend les cris inſolens des vainqueurs, les cris lamentables des habitans. Il paroit : ſon nom retentit avec éclat dans tous les quartiers de la ville. Le peuple eſt à ſes genoux, & les ennemis étonnés ſe rangent en bataille au pié de la citadelle. Ils ont choiſi ce poſte, afin d'être protégés par les débris preſque inacceſſibles du mur qu'ils viennent de détruire, & encore plus par cette enceinte épouvantable de feux que leur fureur s'eſt ménagée.

Pendant que les Syracuſains prodiguoient à leur général les mêmes acclamations, les mêmes titres de ſauveur & de dieu dont ils l'avoient accueilli dans ſon premier triomphe, ſes troupes diviſées en colonnes, & entraînées par ſon exemple, s'avançoient en ordre à travers les cendres brûlantes, les poutres enflammées, le ſang & les cadavres dont les places & les rues étoient couvertes ; à travers l'affreuſe obſcurité d'une fumée épaiſſe, & la lueur, encore plus affreuſe, des feux dévorans ; parmi les ruines des maiſons qui s'écrouloient avec un fracas horrible à leurs côtés ou ſur leurs têtes. Parvenues au dernier retranchement, elles le franchirent avec le même courage, malgré la réſiſtance opiniâtre & féroce des ſoldats de Nypſius, qui furent taillés en pièces, ou contraints de ſe renfermer dans la citadelle.

Le jour ſuivant, les habitans, après avoir arrêté les progrès de l'incendie, ſe trouvèrent dans une tranquillité profonde. Les orateurs & les autres chefs de factions s'étoient exilés d'eux-mêmes, à l'exception d'Héraclide & de Théodote ſon oncle. Ils connoiſſoient trop Dion, pour ignorer qu'ils

* Environ deux lieues et un quart.

le désarmeroient par l'aveu de leur faute. Ses amis lui représentoient avec chaleur qu'il ne déracineroit jamais du sein de l'état, l'esprit de sédition, pire que la tyrannie, s'il refusoit d'abandonner les deux coupables aux soldats, qui demandoient leur supplice; mais il répondit avec douceur: „ Les autres „ généraux passent leur vie dans l'exercice des travaux de la „ guerre, pour se ménager un jour des succès qu'ils ne doi- „ vent souvent qu'au hasard. Elevé dans l'école de Platon, „ j'ai appris à dompter mes passions; &, pour m'assurer d'une „ victoire que je ne puisse attribuer qu'à moi-même, je dois „ pardonner & oublier les offenses. Eh quoi! parce qu'Hé- „ raclide a dégradé son ame par sa perfidie & ses méchan- „ cetés, faut-il que la colère & la vengeance souillent in- „ dignement la mienne? Je ne cherche point à le surpasser „ par les avantages de l'esprit & du pouvoir; je veux le vain- „ cre à force de vertus, & le ramener à force de bienfaits. „

Cependant il serroit la citadelle de si près, que la garnison, faute de vivres, n'observoit plus aucune discipline. Apollocrate, obligé de capituler, obtint la permission de se retirer avec sa mère, sa sœur & ses effets, qu'on transporta sur cinq galères. Le peuple accourut sur le rivage pour contempler un si doux spectacle, & jouir paisiblement de ce beau jour, qui éclairoit enfin la liberté de Syracuse, la retraite du rejeton de ses oppresseurs, & l'entière destruction de la plus puissante des tyrannies.

Apollocrate alla joindre son père Denys, qui étoit alors en Italie. Après son départ, Dion entra dans la citadelle. Aristomaque sa sœur, Hipparinus son fils, vinrent au devant de lui, & reçurent ses premières caresses. Arété les suivoit, tremblante, éperdue, désirant & craignant de lever sur lui ses yeux couverts de larmes. Aristomaque, l'ayant prise par la main: „ Comment vous exprimer, dit-elle à son frère, tout „ ce que nous avons souffert pendant votre absence? Votre „ retour & vos victoires nous permettent enfin de respirer. „ Mais, hélas! ma fille, contrainte aux dépens de son bon- „ heur & du mien, de contracter un nouvel engagement, ma „ fille est malheureuse au milieu de la joie universelle. De „ quel œil regardez-vous la fatale nécessité où la réduisit la „ cruauté du tyran? Doit elle vous saluer, comme son oncle „ ou comme son époux? „ Dion ne pouvant retenir ses pleurs, embrassa tendrement son épouse, &, lui ayant remis son fils, il la pria de partager l'humble demeure qu'il s'étoit choisie. Car il ne vouloit pas habiter le palais des rois.

Mon dessein n'étoit pas de tracer l'éloge de Dion. Je voulois simplement rapporter quelques-unes de ses actions.

Quoique l'intérêt qu'elles m'inſpirent, m'ait peut-être déjà mené trop loin, je ne puis cependant réſiſter au plaiſir de ſuivre, juſqu'à la fin de ſa carrière, un homme qui, placé dans tous les états, dans toutes les ſituations, fut toujours auſſi différent des autres, que ſemblable à lui-même, & dont la vie fourniroit les plus beaux traits à l'hiſtoire de la vertu.

Après tant de triomphes, il voulut s'acquitter en public & en particulier, de ce qu'il devoit aux compagnons de ſes travaux & aux citoyens qui avoient hâté la révolution. Il fit part aux uns de ſa gloire, aux autres de ſes richeſſes: ſimple, modeſte dans ſon habillement, à ſa table, dans tout ce qui le concernoit, il ne ſe permettoit d'être magnifique, que dans l'exercice de ſa générоſité. Tandis qu'il forçoit l'admiration, non-ſeulement de la Sicile, mais encore de Carthage & de la Grèce entière; tandis que Platon l'avertiſſoit dans une de ſes lettres, que toute la terre avoit les yeux attachés ſur lui, il les fixoit ſur ce petit nombre de ſpectateurs éclairés, qui, ne comptant pour rien, ni ſes exploits, ni ſes ſuccès, l'attendoient au moment de la proſpérité, pour lui accorder leur eſtime ou leur mépris.

De ſon temps, en effet, les philoſophes avoient conçu le projet de travailler ſérieuſement à la réformation du genre humain. Le premier eſſai devoit ſe faire en Sicile. Dans cette vue, ils entreprirent d'abord de façonner l'ame du jeune Denys, qui trompa leurs eſpérances. Dion les avoit depuis relevées, & pluſieurs diſciples de Platon l'avoient ſuivi dans ſon expédition. Déjà, d'après leurs lumières, d'après les ſiennes, d'après celles de quelques Corinthiens attirés par ſes ſoins à Syracuſe, il traçoit le plan d'une république qui concilieroit tous les pouvoirs & tous les intérêts. Il préféroit un gouvernement mixte, où la claſſe des principaux citoyens balanceroit la puiſſance du ſouverain & celle du peuple. Il vouloit même que le peuple ne fût appelé aux ſuffrages que dans certaines occaſions, comme on le pratique à Corinthe.

Il n'oſoit cependant commencer ſon opération, arrêté par un obſtacle preſque invincible. Héraclide ne ceſſoit, depuis leur réconciliation, de le tourmenter par des intrigues ouvertes ou cachées. Comme il étoit adoré de la multitude, il ne devoit pas adopter un projet qui détruiſoit la démocratie. Les partiſans de Dion lui propoſèrent plus d'une fois de ſe défaire de cet homme inquiet & turbulent. Il avoit toujours réſiſté; mais à force d'importunités, on lui arracha ſon aveu. Les Syracuſains ſe ſoulevèrent, &, quoiqu'il parvînt à les appaiſer, ils lui furent mauvais gré d'un conſentement que les circonſtances ſembloient juſtifier aux yeux de la politique, mais qui

remplit

remplit ſon ame de remords, & répandit l'amertume ſur le reſte de ſes jours.

Délivré de cet ennemi il en trouva bientôt un autre, plus perfide & plus dangereux. Dans le ſéjour qu'il fit à Athènes, un des citoyens de cette ville, nommé Callippe, le reçut dans ſa maiſon, obtint ſon amitié, dont il n'étoit pas digne, & le ſuivit en Sicile. Parvenu aux premiers grades militaires, il juſtifia le choix du général, & gagna la confiance des troupes.

Après la mort d'Héraclide, il s'apperçut qu'il ne lui en coûteroit qu'un forfait, pour ſe rendre maître de la Sicile. La multitude avoit beſoin d'un chef qui flattât ſes caprices. Elle craignoit de plus en plus que Dion ne la dépouillât de ſon autorité, pour s'en revêtir, ou la tranſporter à la claſſe des riches. Parmi les gens éclairés, les politiques conjecturoient qu'il ne réſiſteroit pas toujours à l'attrait d'une couronne, & lui faiſoient un crime de leurs ſoupçons. La plupart de ces guerriers qu'il avoit amenés du Péloponèſe, & que l'honneur attachoit à ſa ſuite, avoient péri dans les combats. Enfin, tous les eſprits, fatigués de leur inaction & de ſes vertus, regrettoient la licence & les factions qui avoient pendant ſi long-temps exercé leur activité.

D'après ces notions, Callippe ourdit ſa trame inſidieuſe. Il commença par entretenir Dion des murmures vrais ou ſuppoſés que les troupes, diſoit-il, laiſſoient quelquefois échapper; il ſe fit même autoriſer à ſonder la diſpoſition des eſprits. Alors il s'inſinue auprès des ſoldats; il les anime, & communique ſes vues à ceux qui répondent à ſes avances. Ceux qui les rejettoient avec indignation, avoient beau dénoncer à leur général les menées ſecrètes de Callippe; il n'en étoit que plus touché des démarches d'un ami ſi fidèle.

La conjuration faiſoit tous les jours des progrès, ſans qu'il daignât y prêter la moindre attention. Il fut enſuite frappé des indices qui lui en venoient de toutes parts, & qui, depuis quelque temps, alarmoient ſa famille. Mais, tourmenté du ſouvenir toujours préſent de la mort d'Héraclide, il répondit qu'il aimoit mieux périr mille fois, que d'avoir ſans ceſſe à ſe prémunir contre ſes amis & ſes ennemis.

Il ne médita jamais aſſez ſur le choix des premiers; & quand il ſe convainquit lui même que la plupart d'entre eux étoient des ames lâches & corrompues, il ne fit aucun uſage de cette découverte, ſoit qu'il ne les jugeât pas capables d'un excès de ſcélérateſſe, ſoit qu'il crût devoir s'abandonner à ſa deſtinée. Il étoit ſans doute alors dans un de ces momens où la vertu même eſt découragée par l'injuſtice & la méchanceté des hommes.

Comme ſon épouſe & ſa ſœur ſuivoient avec ardeur les traces de la conſpiration, Callippe ſe préſenta devant elles, fondant en larmes ; &, pour les convaincre de ſon innocence, il demanda d'être ſoumis aux plus rigoureuſes épreuves. Elles exigèrent le grand ſerment.

C'eſt le ſeul qui inſpire de l'effroi aux ſcélérats mêmes ; il le fit à l'inſtant. On le conduiſit dans les ſouterreins du temple de Cérès & de Proſerpine. Après les ſacrifices preſcrits, revêtu du manteau de l'une de ces déeſſes, & tenant une torche ardente, il les prit à témoins de ſon innocence, & prononça des imprécations horribles contre les parjures. La cérémonie étant finie, il alla tout préparer pour l'exécution de ſon projet.

Il choiſit le jour de la fête de Proſerpine ; &, s'étant aſſuré que Dion n'étoit pas ſorti de chez lui, il ſe mit à la tête de quelques ſoldats de l'île de Zacynthe. Les uns entourèrent la maiſon ; les autres pénétrèrent dans une pièce au rez-de-chauſſée, où Dion s'entretenoit avec pluſieurs de ſes amis, qui n'osèrent expoſer leurs jours pour ſauver les ſiens. Les conjurés, qui s'étoient préſentés ſans armes, ſe précipitèrent ſur lui, & le tourmentèrent long-temps dans le deſſein de l'étouffer. Comme il reſpiroit encore, on leur jeta par la fenêtre un poignard qu'ils lui plongèrent dans le cœur. Quelques-uns prétendent que Callippe avoit tiré ſon épée, & n'avoit pas oſé frapper ſon ancien bienfaiteur. C'eſt ainſi que mourut Dion, âgé d'environ 55 ans, la 4e. année après ſon retour en Sicile.*

Sa mort produiſit un changement ſoudain à Syracuſe. Les habitans qui commençoient à le déteſter comme un tyran, le pleurèrent comme l'auteur de leur liberté. On lui fit des funérailles aux dépens du tréſor public, & ſon tombeau fut placé dans le lieu le plus éminent de la ville.

Cependant, à l'exception d'une légère émeute, où il y eut du ſang répandu, qui ne fut pas celui des coupables, perſonne n'oſa d'abord les attaquer, & Callippe recueillit paiſiblement le fruit de ſon crime. Peu de temps après, les amis de Dion ſe réunirent pour le venger, & furent vaincus. Callippe, défait à ſon tour par Hipparinus, frère de Denys, Callippe, partout haï & repouſſé, contraint de ſe réfugier en Italie, avec un reſte de brigands attachés à ſa deſtinée, périt enfin accablé de misère, treize mois après la mort de Dion, & fut, à ce qu'on prétend, percé du même poignard qui avoit arraché la vie à ce grand homme.

Pendant qu'on cherchoit à détruire la tyrannie en Sicile,

* L'an 353 avant J. C.

Athènes qui se glorifie tant de sa liberté, s'épuisoit en vains efforts pour remettre sous le joug les peuples qui, depuis quelques années, s'étoient séparès de son alliance*. Elle résolut de s'emparer de Byzance; et, dans ce dessein, elle fit partir 120 galères, sous le commandement de Timothée, d'Iphicrate & de Charès. Ils se rendirent à l'Hellespont, où la flotte des ennemis, qui étoit à-peu-près d'égale force, les atteignit bientôt. On se disposoit de part et d'autre au combat, lorsqu'il survint une tempête violente: Charès n'en proposa pas moins d'attaquer; et comme les deux autres généraux, plus habiles et plus sages s'opposèrent à son avis, il dénonça hautement leur résistance à l'armée, et saisit cette occasion pour les perdre. A la lecture des lettres où il les accusoit de trahison, le peuple, enflammé de colère les rappela sur-le-champ, et fit instruire leur procès.

Les victoires de Thimothée, 75 villes qu'il avoit réunies à la république, les honneurs qu'on lui avoit autrefois déférés, sa vieillesse, la bonté de sa cause, rien ne put le dérober à l'iniquité des juges: condamné à une amende de 100 talens†, qu'il n'étoit pas en état de payer, il se retira dans la ville de Chalcis en Eubée, plein d'indignation contre des citoyens qu'il avoit si souvent enrichis par ses conquêtes, et qui, après sa mort, laisèrent éclater un repentir aussi infructueux que tardif. Il paya, dans cette circonstance, le salaire du mépris qu'il eut toujours pour Charès. Un jour qu'on procédoit à l'élection des généraux, quelques orateurs mercenaires, pour exclure Iphicrate et Timothée, faisoient valoir Charès: ils lui attribuoient les qualités d'un robuste athlète. Il est dans la vigueur de l'age, disoient-ils, et d'une force à supporter les plus rudes fatigues. „ C'est un tel homme qu'il faut à „ l'armée.—Sans doute, dit Timothée, pour porter le ba- „ gage.„

La condamnation de Timothée n'assouvit pas la fureur des Athéniens, & ne put intimider Iphicrate, qui se défendit avec intrépidité. On remarqua l'expression militaire qu'il employa pour ramener sous les yeux des juges, la conduite du général qui avoit conjuré sa perte: " Mon sujet m'entraîne, „ dit-il; il vient de m'ouvrir un chemin à travers les actions „ de Charès." Dans la suite du discours, il apostropha l'orateur Aristophon, qui l'accusoit de s'être laissé corompre à prix d'argent. " Répondez-moi, lui dit-il d'un ton d'autorité: „ auriez-vous commis une pareille infamie? Non, certes!

* Voyez le chapitre xxxiii de cet ouvrage.

† Cinq cents quarante mille livres.

„ répondit

„ répondit l'orateur. Et vous voulez, reprit-il, qu'Iphicrate „ ait fait ce qu'Ariſtophon n'auroit pas oſé faire!"

Aux reſſources de l'éloquence, il en joignit une dont le ſuccès lui parut moins incertain. Le tribunal fut entouré de pluſieurs jeunes officiers attachés à ſes intérêts; & lui-même laiſſoit entrevoir aux juges un poignard qu'il tenoit ſous ſa robe. Il fut abſous, & ne ſervit plus. Quand on lui reprocha la violence de ce procédé, il répondit: „ J'ai long- „ temps porté les armes pour le ſalut de ma patrie; je ſerois " bien dupe ſi je ne les prenois pas quand il s'agit du mien.„

Cependant Charès ne ſe rendit pas à Byzance. Sous prétexte qu'il manquoit de vivres, il ſe mit avec ſon armée à la ſolde du Satrape Artabaze, qui s'étoit révolté contre Artaxerxès roi de Perſe, & qui alloit ſuccomber ſous des forces ſupérieures aux ſiennes. L'arrivée des Athéniens changea la face des affaires. L'armée de ce prince fut battue; & Charès écrivit auſſitôt au peuple d'Athènes, qu'il venoit de remporter ſur les Perſes une victoire auſſi glorieuſe que celle de Marathon: mais cette nouvelle n'excita qu'une joie paſſagère. Les Athéniens, effrayés des plaintes & des menaces du roi de Perſe, rappelèrent leur général, & ſe hâtèrent d'offrir la paix & l'indépendance aux villes qui avoient entrepris de ſecouer leur joug. Ainſi finit cette guerre *, également funeſte aux deux partis. D'un côté, quelques uns des peuples ligués, épuiſés d'hommes & d'argent, tombèrent ſous la domination de Mauſole, roi de Carie; de l'autre, outre les ſecours qu'elle tiroit de leur alliance, Athènes perdit trois de ſes meilleurs généraux, Chabrias, Timothée & Iphicrate. Alors commença une autre guerre, qui produiſit un embrâſement général, & développa les grands talens de Philippe, pour le malheur de la Grèce.

Les Amphictyons, dont l'objet principal eſt de veiller aux intérêts du temple d'Apollon à Delphes, s'étant aſſemblés †, les Thébains, qui de concert avec les Theſſaliens, dirigeoient les opérations de ce tribunal, accusèrent les Phocéens de s'être emparés de quelques terres conſacrées à ce dieu, & les firent condamner à une forte amende. L'eſprit de vengeance guidoit les accuſateurs. Les Theſſaliens rougiſſoient encore des victoires que les Phocéens avoient autrefois remportées ſur eux. Outre les motifs de rivalité qui ſubſiſtent toujours entre des nations voiſines, la ville de Thèbes étoit indignée de n'avoir pu forcer un habitant de la Phocide, à rendre une femme Thébaine qu'il avoit enlevée.

* Sous l'archontat d'Elpinès, qui répond aux années 356 & 355 avant J. C.
† Sous l'archontat, d'Agathocle, l'an 356 avant J. C.

Le premier décret fut bientôt ſuivi d'un ſecond, qui conſacroit au dieu les campagnes des Phocéens; il autoriſoit de plus la ligue Amphictyonique à ſévir contre les villes qui juſqu'alors avoient négligé d'obéir aux décrets du tribunal. Cette dernière clauſe regardoit les Lacédémoniens, contre leſquels il exiſtoit depuis pluſieurs années une ſentence reſtée ſans exécution.

Dans toute autre circonſtance, les Phocéens auroient craint d'affronter les maux dont ils étoient menacés. Mais on vit alors, combien les grandes révolutions dépendent quelquefois de petites cauſes. Peu de temps auparavant, deux particuliers de la Phocide, voulant obtenir, chacun pour ſon fils, une riche héritière, intéreſsèrent toute la nation à leur querelle, & formèrent deux partis qui, dans les délibérations publiques, n'écoutoient plus que les conſeils de la haine. Auſſi, dès que pluſieurs Phocéens eurent propoſé de ſe ſoumettre aux décrets des Amphictyons, Philomèle, que ſes richeſſes & ſes talens avoient placé à la tête de la faction oppoſée, ſoutint hautement, que céder à l'injuſtice, étoit la plus grande & la plus dangereuſe des lâchetés; que les Phocéens avoient des droits légitimes, non-ſeulement ſur les terres qu'on leur faiſoit un crime de cultiver, mais ſur le temple de Delphes, & qu'il ne demandoit que leur confiance, pour les ſouſtraire au châtiment honteux décerné par les Amphictyons.

Son éloquence rapide entraîne les Phocéens. Revêtu d'un pouvoir abſolu, il vole à Lacédémone, fait approuver ſes projets au Roi Archidamus, en obtient 15 talens, qui, joints à 15 autres qu'il fournit lui-même, le mettent en état de ſoudoyer un grand nombre de mercenaires, de s'emparer du temple, de l'entourer d'un mur, & d'arracher de ſes colonnes les décrets infamans que les Amphictyons avoient lancés contre les peuples accuſés de ſacrilège. Les Locriens accoururent vainement à la défenſe de l'aſyle ſacré, ils furent mis en fuite, & leurs campagnes dévaſtées enrichirent les vainqueurs. La guerre dura dix ans & quelques mois. J'en indiquerai dans la ſuite les principaux événemens.

Fin du Chapitre ſoixantième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXI.

Lettres ſur les affaires générales de la Grèce, adreſſées à Anacharſis & à Philotas, pendant leur voyage en Egypte & en Perſe.

PENDANT mon ſéjour en Grèce, j'avois ſi ſouvent entendu parler de l'Egypte & de la Perſe, que je ne pus réſiſter au déſir de parcourir ces deux royaumes. Apollodore me donna Philotas pour m'accompagner : il nous promit de nous inſtruire de tout ce qui ſe paſſeroit pendant notre abſence; d'autres amis nous firent la même promeſſe. Leurs lettres, que je vais rapporter en entier, ou par fragmens, n'étoient quelquefois qu'un ſimple journal ; quelquefois elles étoient accompagnées de réflexions.

Nous partîmes à la fin de la 2e. année de la 106e. olympiade*. Le midi de la Grèce jouiſſoit alors d'un calme profond ; le nord étoit troublé par la guerre des Phocéens, & par les entrepriſes de Philippe, Roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocéens, s'étoit fortifié à Delphes. Il envoyoit de tous côtés des ambaſſadeurs; mais l'on étoit bien loin de préſumer que de ſi légères diſſentions entraîneroient la ruine de cette Grèce qui, cent vingt-ſix ans auparavant, avoit réſiſté à toutes les forces de la Perſe.

Philippe avoit de fréquens démêlés avec les Thraces, les Illyriens, et d'autres peuples barbares. Il méditoit la conquête des villes Grecques, ſituées ſur les frontières de ſon royaume, et dont la plupart étoient alliées ou tributaires des Athéniens. Ceux-ci, offenſés de ce qu'il retenoit Amphipolis qui leur avoit appartenu, eſſayoient des hoſtilités contre lui, et n'oſoient pas en venir à une rupture ouverte.

DIOTIME ÉTANT ARCHONTE À ATHÈNES.

La 3e. année de la 106e. olympiade:

(Depuis le 26 Juin de l'année julienne proleptique 354, juſqu'au 14 Juillet de l'année 353 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

La Grèce eſt pleine de diviſions. Les uns condamnent l'entrepriſe de Philomèle, les autres la juſtifient. Les Thébains avec tout le corps des Béotiens, les Locriens, les diffé-

* Dans le printemps de l'an 354 avant J. C.

rentes nations de la Theſſalie, tous ces peuples ayant des injures particulières à venger, menacent de venger l'outrage fait à la divinité de Delphes. Les Athéniens, les Lacédémoniens, & quelques villes de Péloponèſe, ſe déclarent pour les Phocéens, en haine des Thébains......

Philomèle proteſtoit au commencement, qu'il ne toucheroit pas aux tréſors du temple. Effrayé des préparatifs des Thébains, il s'eſt approprié une partie de ces richeſſes. Elles l'ont mis en état d'augmenter la ſolde des mercenaires, qui de toutes parts accourent à Delphes. Il a battu ſucceſſivement les Locriens, les Béotiens & les Theſſaliens......

Ces jours paſſés, l'armée des Phocéens s'étant engagée dans un pays couvert, rencontra tout-à-coup celle des Béotiens, ſupérieure en nombre. Les derniers ont remporté une victoire éclatante. Philomèle couvert de bleſſures, pouſſé ſur une hauteur, enveloppé de toutes parts, a mieux aimé ſe précipiter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains de l'ennemi......

SOUS L'ARCHONTE UDÉMUS.

La 4e. année de la 106e. olympiade.

(Depuis le 14 Juillet de l'an 353, juſqu'au 3 Juillet de l'an 352 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Dans la dernière aſſemblée des Phocéens, les plus ſages opinoient pour la paix: mais Onomarque, qui avoit recueilli les débris de l'armée, a ſi bien fait par ſon éloquence & ſon crédit, qu'on a réſolu de continuer la guerre, & de lui confier le même pouvoir qu'à Philomèle. Il lève de nouvelles troupes. L'or & l'argent tirés du tréſor ſacré, ont été convertis en monnoie, & pluſieurs de ces belles ſtatues de bronze qu'on voyoit à Delphes, en caſques & en épées......

Le bruit a couru que le roi de Perſe, Artaxerxès, alloit tourner ſes armes contre la Grèce. On ne parloit que de ſes immenſes préparatifs. Il ne lui faut pas moins, diſoit-on, de 1200 chameaux, pour porter l'or deſtiné à la ſolde des troupes.

On s'eſt aſſemblé en tumulte; au milieu de l'alarme publique, des voix ont propoſé d'appeler à la défenſe de la Grèce toutes les nations qui l'habitent, & même le roi de Macédoine, de prévenir Artaxerxès, & de porter la guerre dans ſes états. Démoſthène, qui, après avoir plaidé avec diſtinction dans les tribunaux de juſtice, ſe mêle, depuis quelque temps, des affaires publiques, s'eſt élevé contre cet avis; mais il a fortement

ment insisté sur la nécessité de se mettre en état de défense. Combien nous faut-il de galères? combien de fantassins & de cavaliers? quels sont les fonds nécessaires? où les trouver? il a tout prévu, tout réglé d'avance. On a fort applaudi aux vues de l'orateur. En effet, de si sages mesures nous serviroient contre Artaxerxès, s'il attaquoit la Grèce; contre nos ennemis actuels, s'il ne l'attaquoit pas. On a su depuis, que ce prince ne pensoit point à nous; & nous ne pensons plus à rien.

Je ne saurois m'accoutumer à ces excès périodiques de découragement & de confiance. Nos têtes se renversent, & se replacent dans un clin d'œil. On abandonne à sa légèreté un particulier qui n'acquiert jamais l'expérience de ses fautes: mais que penser d'une nation entière pour qui le présent n'a ni passé ni avenir, & qui oublie ses craintes, comme on oublie un éclair & un coup de tonnerre? ....

La plupart ne parlent du roi de Perse qu'avec terreur, du roi de Macédoine qu'avec mépris. Ils ne voient pas que ce dernier prince n'a cessé, depuis quelque temps, de faire des incursions dans nos états; qu'après s'être emparé de nos îles d'Imbros & de Lemnos, il a chargé de fers ceux de nos citoyens établis dans ces contrées; qu'il a pris plusieurs de nos vaisseaux sur les côtes de l'Eubée, & que dernièrement encore, il a fait une descente chez nous, à Marathon, & s'est rendu maître de la galère sacrée. Cet affront reçu dans le lieu même qui fut autrefois le théatre de notre gloire, nous a fait rougir; mais chez nous, les couleurs de la honte s'effacent bientôt.

Philippe est présent en tout temps, en tous lieux. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il vole dans la Thrace maritime; il y prend la forte place de Méthone, la détruit, & en distribue les campagnes fertiles à ses soldats, dont il est adoré.

Pendant le siège de cette ville, il passoit une rivière à la nage. Une flèche, lancée par un archer ou par une machine, l'atteignit à l'œil droit; &, malgré les douleurs aiguës qu'il éprouvoit, il regagna tranquillement le rivage d'où il étoit parti. Son médecin Critobule a retiré très habilement la flèche; l'œil n'est pas difforme, mais il est privé de la lumière*.

Cet accident n'a point ralenti son ardeur; il assiège maintenant le château d'Hérée, sur lequel nous avons des droits légitimes. Grande rumeur dans Athènes. Il est résulté un décret de l'assemblée générale; on doit lever une contribu-

* Un parasite de Philippe, nommé Clidémus, parut, depuis la blessure de ce prince, avec un emplâtre sur l'œil.

tion de 60 talens*, armer 40 galères, enrôler ceux qui n'ont pas atteint leur 45e. année†. Ces préparatifs demandent du temps; l'hiver approche, & l'expédition sera remise à l'été prochain.

Pendant qu'on avoit à redouter les projets du roi de Perse, & les entreprises du roi de Macédoine, il nous arrivoit des ambassadeurs du roi de Lacédémone, & d'autres de la part des Mégalopolitains, qu'il tient assiégés. Archidamus proposoit de nous joindre aux Lacédémoniens, pour remettre les villes de la Grèce sur le pié où elles étoient avant les dernières guerres. Toutes les usurpations devoient être restituées, tous les nouveaux établissemene détruits. Les Thébains nous ont enlevé Orope, ils seront forcés de nous la rendre; ils ont rasé Thespies & Platée, on les rétablira; ils ont construit Mégalopolis en Arcadie, pour arrêter les incursions des Lacédémoniens; elle sera démolie. Les orateurs, les citoyens étoient partagés. Démosthène a montré clairement que l'exécution de ce projet affoibliroit, à la vérité, les Thébains nos ennemis, mais augmenteroit la puissance des Lacédémoniens nos alliés: & que notre sûreté dépendoit uniquement de l'équilibre que nous aurions l'art de maintenir entre ces deux républiques. Les suffrages se sont réunis en faveur de son avis.

Cependant les Phocéens ont fourni des troupes aux Lacédémoniens; les Thébains & d'autres peuples, aux Mégalopolitains; on a déjà livré plusieurs combats; on conclura bientôt la paix, & l'on aura répandu beaucoup de sang.

On n'en a pas moins versé dans nos provinces septentrionales. Les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, tour-à-tour vainqueurs & vaincus, perpétuent une guerre que la religion & la jalousie rendent extrêmement cruelle. Un nouvel accident ne laisse entrevoir qu'un avenir déplorable. Lycophron, tyran de Phères en Thessalie, s'est ligué avec les Phocéens, pour assujettir les Thessaliens. Ces derniers ont imploré l'assistance de Philippe, qui est bien vîte accouru à leur secours; après quelques actions peu décisives, deux échecs consécutifs l'ont forcé de se retirer en Macédoine. On le croyoit réduit aux dernières extrémités; ses soldats commençoient à l'abandonner, quand tout à coup on l'a vu reparoître en Thessalie. Ses troupes, & celles des Thessaliens ses alliés, montoient à plus de 23000 fantassins, & à 3000 chevaux. Onomarque à la tête de 20000 hommes de pié,

* Trois cents vingt-quatre mille livres.

† C'étoit vers le mois d'octobre de l'an 353 avant J. C.

& de 3000 cavaliers, s'étoit joint à Lycophron. Les Phocéens, après une défense opiniâtre, ont été battus & poussés vers le rivage de la mer, d'où l'on appercevoit à une certaine distance, la flotte des Athéniens commandée par Charès. La plupart s'étant jetés à la nage, ont péri avec Onomarque leur chef, dont Philippe a fait retirer le corps, pour l'attacher à un gibet. La perte des Phocéens est très considérable: 6000 ont perdu la vie dans le combat; 3000, s'étant rendus à discrétion, ont été précipités dans la mer, comme des sacrilèges.

Les Thessaliens, en s'associant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'opposoient à son ambition. Depuis quelques années il laissoit les Grecs s'affoiblir, &, du haut de son trône, comme d'une guérite, il épioit le moment où l'on viendroit mendier son assistance. Le voilà désormais autorisé à se mêler des affaires de la Grèce. Par-tout le peuple, qui ne pénètre pas ses vues, le croit animé du zèle de la religion. Par-tout on s'écrie qu'il doit sa victoire à la sainteté de la cause qu'il soutient, & que les dieux l'ont choisi pour venger leurs autels. Il l'avoit prévu lui-même; avant la bataille il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, comme s'ils marchoient au combat au nom de la divinité de Delphes à qui cet arbre est consacré.

Des intentions si pures, des succès si brillans, portent l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme; on ne parle que de ce prince, de ses talens, de ses vertus. Voici un trait qu'on m'a raconté de lui.

Il avoit dans son armée un soldat renommé pour sa bravoure, mais d'une insatiable avidité. Le soldat s'embarqua pour une expédition lointaine; &, son vaisseau ayant péri, il fut jeté mourant sur le rivage. A cette nouvelle, un Macédonien, qui cultivoit un petit champ aux environs, accourt à son secours, le rappelle à la vie, le mène dans sa maison, lui cède son lit, lui donne pendant un mois entier tous les soins & toutes les consolations que la pitié & l'humanité peuvent inspirer, lui fournit enfin l'argent nécessaire pour se rendre auprès de Philippe. Vous entendrez parler de ma reconnoissance, lui dit le soldat en partant: qu'il me soit seulement permis de rejoindre le Roi mon maître. Il arrive, raconte à Philippe son infortune, ne dit pas un mot de celui qui l'a soulagé, & demande en indemnité, une petite maison voisine des lieux où les flots l'avoient porté. C'étoit celle de son bienfaiteur. Le Roi accorde la demande sur-le-champ. Mais bientôt instruit de la vérité des faits, par une lettre pleine de noblesse qu'il reçoit du propriétaire, il frémit d'indignation, & ordonne au gouverneur de la province de remettre ce dernier

en possession de son bien, & de faire appliquer avec un fer chaud une marque déshonorante sur le front du soldat.

On élève cette action jusqu'aux nues: je l'approuve sans l'admirer. Philippe méritoit plus d'être puni qu'un vil mercenaire. Car le sujet qui sollicite une injustice est moins coupable, que le prince qui l'accorde sans examen. Que devoit donc faire Philippe après avoir flétri le soldat? Renoncer à la funeste prérogative d'être si généreux du bien d'autrui, & promettre à tout son empire de n'être plus si léger dans la distribution de ses graces.

SOUS L'ARCHONTE ARISTODÈME.

La 1re. année de la 107e. olympiade

(Depuis le 3 Juillet de l'an 352, jusqu'au 22 Juillet de l'an 351 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous ai marqué dans une de mes précédentes lettres, que pour prévenir les excursions de Philippe, & l'arrêter dans ses états, on avoit résolu de lever 60 talens, & d'envoyer en Thrace 40 galères avec une forte armée. Après environ 11 mois de préparatifs, on étoit enfin venu à bout de recueillir 5 talens*, & d'armer 10 galères; Charidème les devoit commander. Il étoit prêt à partir, lorsque le bruit s'est répandu que Philippe étoit malade, qu'il étoit mort. Nous avons désarmé aussitôt, & Philippe a pris sa marche vers les Thermopyles. Il alloit tomber sur la Phocide; il pouvoit de-là se rendre ici. Heureusement nous avions sur la côte voisine une flotte qui conduisoit aux Phocéens un corps de troupes. Nausiclès, qui étoit à leur tête, s'est hâté de les mettre à terre, & de les placer dans le détroit. Philippe a suspendu ses projets, & repris le chemin de la Macédoine.

Nous nous sommes énorgueillis de cet évènement. Nos alliés nous en ont félicités. Nous avons décerné des actions de graces aux dieux, des éloges aux troupes. Misérable ville, où s'emparer sans obstacle d'un poste, est un acte de bravoure, & n'être pas vaincu, un sujet de triomphe!

Ces jours passés, l'assemblée générale s'occupa de nos démêlés avec le roi de Macédoine. Démosthène parut à la tribune, il peignit avec les plus fortes couleurs l'indolence & la frivolité des Athéniens, l'ignorance & les fausses mesures de leurs chefs, l'ambition & l'activité de Philippe.

Il proposa d'équiper une flotte, de mettre sur pié un corps

* 27000 livres.

de

de troupes, composé du moins en partie de citoyens; d'établir le théatre de la guerre en Macédoine, & de ne la terminer que par un traité avantageux, ou par une victoire décisive. Car, disoit-il, si nous n'allons pas au plus tôt attaquer Philippe chez lui, il viendra peut-être bientôt nous attaquer chez nous. Il fixa le nombre des soldats qu'il falloit enrôler, & s'occupa des moyens de leur subsistance.

Ce projet déconcerteroit les vues de Philippe, & l'empêcheroit de nous combattre aux dépens de nos alliés, dont il enlève impunément les vaisseaux. Il réveilleroit en même temps le courage des peuples qui, obligés de se jeter entre ses bras, portent le joug de son alliance avec la crainte & la haine qu'inspire l'orgueil d'un prince ambitieux.

Démosthène développa ces vues avec autant d'énergie que de clarté. Il a cette éloquence qui force les auditeurs à se reconnoître dans l'humiliante peinture de leurs fautes passées & de leur situation présente.

„ Voyez, s'écrioit-il, jusqu'à quel point d'audace Philippe „ est enfin parvenu? Il vous ôte le choix de la guerre & de la „ paix; il vous menace; il tient, à ce qu'on dit, des discours „ insolens: peu satisfait de ses premières conquêtes, il en „ médite de nouvelles; &, tandis que vous êtes ici tran- „ quillement assis, il vous enveloppe & vous enferme de tous „ côtés. Qu'attendez-vous donc pour agir? La nécéssite? „ Eh justes Dieux! en fut-il jamais une plus pressante pour „ des ames libres, que l'instant du déshonneur? Irez vous „ toujours dans la place publique vous demander s'il y a „ quelque chose de nouveau? Eh! quoi de plus nouveau „ qu'un homme de Macédoine qui gouverne la Grèce & veut „ subjuguer Athènes?—Philippe est-il mort? Non, mais il „ est malade. Eh! que vous importe? Si celui-ci mouroit, „ vous vous en feriez bientôt un autre par votre négligence „ & votre lâcheté.

„ Vous perdez le temps d'agir, en délibérations frivoles. „ Vos généraux, au lieu de paroître à la tête des armées, se „ traînent pompeusement à la suite de vos prêtres, pour aug- „ menter l'éclat des cérémonies publiques. Les armées ne „ sont plus composées que de mercenaires, la lie des nations „ étrangères, vils brigands qui mènent leur chefs tantôt chez „ vos alliés, dont ils sont la terreur, tantôt chez les barbares „ qui vous les enlèvent au moment où leur secours vous est „ nécessaire; incertitude & confusion dans vos préparatifs; „ nul plan, nulle prévoyance dans vos projets & dans leur „ exécution. Les conjonctures vous commandent, & l'occa- „ sion vous échappe sans cesse. Athlètes maladroits, vous ne

„ penfez à vous garantir des coups, qu'après les avoir reçus „ Vous dit-on que Philippe eft dans la Cherfonnèfe ? auffitôt „ un décret pour la fecourir : qu'il eft aux Thermopyles ? „ autre décret pour y marcher. Vous courez à droite & à „ gauche, par-tout où il vous conduit lui-même, le fuivant „ toujours, & n'arrivant jamais que pour être témoins de fes „ fuccès. „

Toute la harangue eft femée de pareils traits. On a reconnu, dans le ftyle de l'auteur, celui de Thucydide, qui lui a fervi de modèle. En fortant j'entendis plufieurs Athéniens lui prodiguer des éloges, & demander des nouvelles des Phocéens.

Vous me ferez peut-être la même queftion. On les croyoit fans reffource, après la victoire de Philippe ; mais ils ont le tréfor de Delphes à leur difpofition ; &, comme ils ont augmenté la folde des troupes, ils attirent tous les mercenaires qui courent la Grèce. Cette dernière campagne n'a rien décidé. Ils ont perdu des batailles, ils en ont gagné. Ils ont ravagé les terres des Locriens, & les leurs ont été dévaftées par les Thébains.

Nos amis, qui vous regrettent fans ceffe, continuent à s'affembler de temps en temps chez moi. Hier au foir, on demandoit pourquoi les grands hommes font fi rares, & ne fe montrent que par intervalles. La queftion fut long-temps débattue. Chryfophile nia le fait, & foutint que la nature ne favorife pas plus un fiècle & un pays qu'un autre. Parleroit-on de Lycurgue, ajouta-t-il, s'il étoit né dans une condition fervile ? d'Homère, s'il avoit vécu dans ces temps où la langue n'étoit pas encore formée ? Qui nous a dit que de nos jours, parmi les nations policées ou barbares, on ne trouveroit pas des Homères & des Lycurgues, occupés des plus viles fonctions ? La nature, toujours libre, toujours riche dans fes productions, jette au hafard les génies fur la terre ; c'eft aux circonftances à les développer.

SOUS L'ARCHONTE THESSALUS.

La 2e. année de la 107e. olympiade.

(Depuis le 22 Juillet de l'an 351, jufqu'au 11 Juillet de l'an 350 avant J. C.

LETTRE D'APOLLODORE.

Artémife, reine de Carie, eft morte. Elle n'a furvécu que deux ans à Maufole, fon frère & fon époux. Vous favez que Maufole étoit un de ces Rois que la cour de Suze tient

en garniſon ſur les frontières de l'empire, pour en défendre les approches. On dit que ſon épouſe, qui le gouvernoit, ayant recueilli ſes cendres, les avoit, par un excès de tendreſſe, mêlées avec la boiſſon qu'elle prenoit. On dit que ſa douleur l'a conduite au tombeau. Elle n'en a pas ſuivi avec moins d'ardeur les projets d'ambition qu'elle lui avoit inſpirés. Il ajouta la trahiſon au concours de quelques circonſtances heureuſes, pour s'emparer des îles de Cos, de Rhodes, & de pluſieurs villes Grecques. Artémiſe les a maintenues ſous ſon obéiſſance.

Voyez, je vous prie, combien ſont fauſſes & funeſtes les idées qui gouvernent ce monde, & ſur-tout celles que les ſouverains ſe font du pouvoir & de la gloire. Si Artémiſe avoit connu les véritables intérêts de ſon époux, elle lui auroit appris à céder la mauvaiſe foi & les vexations aux grands empires; à fonder ſa conſidération ſur le bonheur de ſa province, & à ſe laiſſer aimer du peuple, qui ne demande au gouvernement que de n'être pas traité en ennemi. Mais elle en voulut faire une eſpèce de conquérant. L'un & l'autre épuisèrent le ſang & les fortunes de leurs ſujets; dans quelle vue? Pour décorer la petite ville d'Halicarnaſſe, & illuſtrer la mémoire d'un petit lieutenant du roi de Perſe.

Artémiſe ne négligea aucun moyen pour la perpétuer: elle excita par des récompenſes les talens les plus diſtingués, à s'exercer ſur les actions de Mauſole. On compoſa des vers, des tragédies en ſon honneur. Les orateurs de la Grèce furent invités à faire ſon éloge. Pluſieurs d'entre eux entrèrent en lice; & Iſocrate concourut avec quelques uns de ſes diſciples. Théopompe, qui travaille à l'hiſtoire de la Grèce, l'emporta ſur ſon maître, & eut la foibleſſe de s'en vanter. Je lui demandois un jour ſi, en travaillant au panégyrique d'un homme dont la ſordide avarice avoit ruiné tant de familles, la plume ne lui tomboit pas ſouvent des mains? Il me répondit: J'ai parlé en orateur, une autre fois je parlerai en hiſtorien. Voilà de ces forfaits que ſe permet l'éloquence, & que nous avons la lâcheté de pardonner.

Artémiſe faiſoit en même temps conſtruire pour Mauſole un tombeau qui, ſuivant les apparences, n'éterniſera que la gloire des artiſtes. J'en ai vu les plans. C'eſt un quarré-long, dont le pourtour eſt de 411 piés. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, ſera décorée, ſur ſes quatre faces, par quatre des plus fameux ſculpteurs de la Grèce, Briaxis, Scopas, Léocharès & Timothée. Au deſſus s'élèvera une pyramide, ſurmontée d'un char à quatre chevaux.

Ce char doit être de marbre, & de la main de Pythis. La hauteur totale du monument sera de 140 piés*.

Il est déjà fort avancé ; &, comme Idrieus qui succède à sa sœur Artémise, ne prend pas le même intérêt à cet ouvrage, les artistes ont déclaré qu'ils se feroient un honneur & un devoir de le terminer, sans exiger aucun salaire. Les fondemens en ont été jetés au milieu d'une place construite par les soins de Mausole, sur un terrein qui, naturellement disposé en forme de théatre, descend & se prolonge jusqu'à la mer. Quand on entre dans le port, on est frappé de l'aspect imposant des lieux. Vous avez d'un côté le palais du Roi ; de l'autre, le temple de Vénus & de Mercure, situé auprès de la fontaine Salmacis. En face, le marché public s'étend le long du rivage ; au dessus, est la place, & plus loin, dans la partie supérieure, la vue se porte sur la citadelle & sur le temple de Mars, d'où s'élève une statue colossale. Le tombeau de Mausole, destiné à fixer les regards, après qu'ils se seront reposés un moment sur ces magnifiques édifices, sera sans doute un des plus beaux monumens de l'univers ; mais il devroit être consacré au bienfaiteur du genre humain.

Idrieus, en montant sur le trône, a reçu ordre d'Artaxerxès d'envoyer un corps d'auxiliaires contre les rois de Chypre, qui se sont révoltés. Phocion les commande, conjointement avec Evagoras, qui régnoit auparavant dans cette île. Leur projet est de commencer par le siège de Salamine.

Le roi de Perse a de plus grandes vues ; il se prépare à la conquête de l'Egypte. J'espère que vous aurez déjà pris des mesures pour vous mettre en sûreté. Il nous a demandé des troupes ; il en a demandé aux autres peuples de la Grèce. Nous l'avons refusé ; les Lacédémoniens ont fait de même. C'est bien assez pour nous de lui avoir cédé Phocion. Les villes Grecques de l'Asie lui avoient déjà promis 6000 hommes ; les Thébains en donnent 1000, & ceux d'Argos 3000, qui seront commandés par Nicostrate. C'est un général habile, & dont la manie est d'imiter Hercule. Il se montre dans les combats avec une peau de lion sur les épaules, & une massue à la main. Artaxerxès lui-même a désiré l'avoir.

Depuis quelque temps nous louons nos généraux, nos soldats, nos matelots aux rois de Perse, toujours jaloux d'avoir à leur service des Grecs qu'ils payent chèrement. Différens

* Si Pline, dans la description de ce monument, emploie des mesures Grecques, les 411 piés du pourtour se réduiront à 388 de nos piés, & 2 pouces en sus ; 140 piés d'élévation, à 132 de nos piés, plus 2 pouces 8 lignes.

motifs

motifs forcent nos républiques de se prêter à ce trafic ; le besoin de se débarrasser des mercenaires étrangers, que la paix rend inutiles, & qui chargent l'état ; le désir de procurer à des citoyens appauvris par la guerre, une solde qui rétablisse leur fortune ; la crainte de perdre la protection ou l'alliance du grand Roi ; l'espérance enfin d'en obtenir des gratifications qui suppléent à l'épuisement du trésor public. C'est ainsi qu'en dernier lieu, les Thébains ont tiré d'Artaxerxès une somme de 300 talens*. Un roi de Macédoine nous outrage ; un roi de Perse nous achète. Sommes-nous assez humiliés ?

SOUS L'ARCHONTE APOLLODORE.

La 3e année de la 107e. olympiade.

(Depuis le 11 *Juillet de l'an* 350, *jusqu'au* 30 *Juin de l'an* 349 *avant J. C.*

Nous reçûmes les trois lettres suivantes dans le même jour.

LETTRE DE NICÉTAS.

Je ris des craintes qu'on veut nous inspirer. La puissance de Philippe ne sauroit être durable : elle n'est fondée que sur le parjure, le mensonge & la perfidie. Il est détesté de ses alliés qu'il a souvent trompés ; de ses sujets & de ses soldats, tourmentés par des expéditions qui les épuisent, & dont ils ne retirent aucun fruit ; des principaux officiers de son armée, qui sont punis s'ils ne réussissent pas, humiliés s'ils réussissent : car il est si jaloux, qu'il leur pardonneroit plutôt une défaite honteuse qu'un succès trop brillant. Ils vivent dans des frayeurs mortelles, toujours exposés aux calomnies des courtisans, & aux soupçons ombrageux d'un prince qui s'est réservé toute la gloire qu'on peut recueillir en Macedoine.

Ce royaume est dans une situation déplorable. Plus de moissons, plus de commerce. Pauvre & foible de soi-même, il s'affoiblit encore en s'agrandissant. Le moindre revers détruira cette prospérité, que Philippe ne doit qu'à l'incapacité de nos généraux, & à la voie de corruption qu'il a honteusement introduite dans toute la Grèce.

Ses partisans exaltent ses qualités personnelles ; mais voici ce que m'en ont dit des gens qui l'ont vu de près.

La régularité des mœurs n'a point de droits sur son estime ; les vices en ont presque toujours sur son amitié : il dédaigne le citoyen qui n'a que des vertus, repousse l'homme éclairé qui lui donne des conseils, & court après la flatterie, avec autant

* 1,620,000 livres.

d'empressement,

d'empreſſement, que la flatterie court après les autres princes. Voulez-vous lui plaire, en obtenir des graces, être admis à ſa ſociété ? ayez aſſez de ſanté pour partager ſes débauches, aſſez de talens pour l'amuſer & le faire rire. Des bons-mots, des traits de ſatire, des facéties, des vers, quelques couplets bien obſcènes, tout cela ſuffit pour parvenir auprès de lui à la plus haute faveur. Auſſi, à l'exception d'Antipater, de Parménion, & de quelques gens de mérite encore, ſa cour n'eſt qu'un amas impur de brigands, de muſiciens, de poëtes & de bouffons, qui l'applaudiſſent dans le mal & dans le bien. Ils accourent en Macédoine de toutes les parties de la Grèce.

Callias, qui contrefait ſi bien les ridicules, ce Callias, naguère eſclave public de cette ville, dont il a été chaſſé, eſt maintenant un de ſes principaux courtiſans: un autre eſclave, Agathocle, s'eſt élevé par les mêmes moyens; Philippe, pour le récompenſer, l'a mis à la tête d'un détachement de ſes troupes; enfin Thraſidée, le plus imbécille & le plus intrépide des flatteurs, vient d'obtenir une ſouveraineté en Theſſalie.

Ces hommes ſans principes & ſans mœurs, ſont publiquement appelés les amis du prince, & les fléaux de la Macédoine. Leur nombre eſt exceſſif, leur crédit ſans bornes. Peu contens des tréſors qu'il leur prodigue, ils pourſuivent les citoyens honnêtes, les dépouillent de leurs biens, ou les immolent à leur vengeance. C'eſt avec eux qu'il ſe plonge dans la plus horrible crapule, paſſant les nuits à table, preſque toujours ivre, preſque toujours furieux, frappant à droite & à gauche, ſe livrant à des excès qu'on ne peut rappeler ſans rougir.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'intérieur de ſon palais, c'eſt à la face des nations qu'il dégrade la majeſté du trône. Dernièrement encore, chez les Theſſaliens, ſi renommés pour leur intempérance, ne l'a-t-on pas vu les inviter à des repas fréquens, s'enivrer avec eux, les égayer par ſes ſaillies, ſauter, danſer, & jouer tour-à-tour le rôle de bouffon & de pantomime?

Non, je ne ſaurois croire, Anacharſis, qu'un tel hiſtrion ſoit fait pour ſubjuguer la Grèce.

LETTRE D'APPOLLODORE.

Du même jour que la précédente.

Je ne puis me raſſurer ſur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de ſes habitans, la valeur de ſes ſoldats, l'éclat de ſes anciennes victoires; on a beau me dire que Philippe bornera ſes conquêtes, & que ſes entrepriſes ont été

jusqu'à présent colorées de spécieux prétextes ; je me méfie de nos moyens, & me défie de ses vues.

Les peuples de la Grèce sont affoiblis & corrompus. Plus de lois, plus de citoyens, nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. Par-tout de vils mercenaires pour soldats, et des brigands pour généraux.

Nos républiques ne se réuniront jamais contre Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui achève de les détruire ; les autres n'ont de commun entre elles, que des jalousies et des prétentions, qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourroit peut-être leur faire plus d'impression que leurs propres intérêts ; mais on ne se distingue plus ici que par des spectacles et des fêtes. Nous supportons les outrages de Philippe avec le même courage que nos pères bravoient les périls. L'éloquence impétueuse de Démosthène ne sauroit nous tirer de notre assoupissement. Quand je le vois à la tribune, je crois l'entendre s'écrier, au milieu des tombeaux qui renferment les restes de nos anciens guerriers : Cendres éteintes, ossemens arides, levez-vous, et venez venger la patrie !

D'un autre côté, observez que Philippe, unique confident de ses secrets, seul dispensateur de ses trésors, le plus habile général de la Grèce, le plus brave soldat de son armée, conçoit, prévoit, exécute tout lui-même, prévient les évènemens, en profite quand il le peut, et leur cède quand il le faut. Observez que ses troupes sont très bien disciplinées, qu'il les exerce sans cesse, qu'en temps de paix, il leur fait faire des marches de 300 stades*, avec armes et bagages ; que, dans tout temps, il est à leur tête ; qu'il les transporte avec une célérité effrayante d'une extrémité de son royaume à l'autre ; qu'elles ont appris de lui à ne pas mettre plus de différence entre l'hiver et l'été, qu'entre la fatigue et le repos. Observez que si l'intérieur de la Macédoine se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugue, dans le commerce des nations qui commencent à fréquenter les ports dont il s'est emparé en Thessalie. Observez que depuis qu'il est sur le trône, il n'a qu'un objet ; qu'il a le courage de le suivre avec lenteur ; qu'il ne fait pas une démarche sans la méditer, qu'il n'en fait pas une seconde sans s'être assuré du succès de la première ; qu'il est de plus avide, insatiable de gloire ; qu'il va la chercher dans les dangers, dans la mêlée, dans les endroits où elle

* Plus de 11 lieues.

ſe vend à plus haut prix. Obſervez enfin que ſes opérations ſont toujours dirigées ſuivant les temps et les lieux : il oppoſe aux fréquentes révoltes des Thraces, Illyriens et autres barbares, des combats et des victoires ; aux nations de la Grèce, des tentatives pour eſſayer leurs forces ; des apologies, pour juſtifier ſes entrepriſes ; l'art de les diviſer, pour les affoiblir, et celui de les corrompre, pour les ſoumettre.

Il a fait couler au milieu d'elles cette grande et fatale contagion, qui déſsèche l'honneur juſque dans ſes racines. Il y tient à ſes gages, et les orateurs publics, et les principaux citoyens, et des villes entières. Quelquefois il cède ſes conquêtes à des alliés, qui par là deviennent les inſtrumens de ſa grandeur, juſqu'à ce qu'ils en ſoient les victimes. Comme les gens à talens ont quelque influence ſur l'opinion publique, il entretient avec eux une correſpondance ſuivie, et leur offre un aſyle à ſa cour, quand ils ont à ſe plaindre de leur patrie.

Ses partiſans ſont en ſi grand nombre, et dans l'occaſion, ſi bien ſecondés par ſes négociations ſecrètes, que malgré les doutes qu'on peut répandre ſur la ſainteté de ſa parole & de ſes ſermens, malgré la perſuaſion où l'on devroit être que ſa haine eſt moins funeſte que ſon amitié, les Theſſaliens n'ont pas héſité à ſe jeter entre ſes bras ; & pluſieurs autres peuples n'attendent que le moment de ſuivre leur exemple.

Cependant on attache encore une idée de foibleſſe à ſa puiſſance, parce qu'on l'a vue dans ſon berceau. Vous entendriez dire à des gens, même éclairés, que les projets attribués à Philippe, ſont trop au deſſus des forces de ſon royaume. Il s'agit bien ici de la Macédoine ! il eſt queſtion d'un empire formé pendant dix ans par des accroiſſemens progreſſifs & conſolidés ; il eſt queſtion d'un prince, dont le génie centuple les reſſources de l'état, & dont l'activité, non moins étonnante, multiplie, dans la même proportion, le nombre de ſes troupes, & les momens de ſa vie.

Nous nous flattons en vain que ces momens s'écoulent dans la débauche & la licence. C'eſt vainement que la calomnie nous le repréſente comme le plus mépriſable & le plus diſſolu des hommes. Le temps que les autres ſouverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde aux plaiſirs ; celui qu'ils donnent aux plaiſirs, il le conſacre aux ſoins de ſon royaume. Eh ! plût aux dieux, qu'au lieu des vices qu'on lui attribue, il eût des défauts, qu'il fût borné dans ſes vues, obſtiné dans ſes opinions, ſans attention au choix de ſes miniſtres & de ſes généraux, ſans vigilance & ſans ſuite dans ſes entrepriſes ! Philippe a, peut être, le défaut d'admirer les gens d'eſprit, comme s'il

n'en avoit pas plus que tous les autres. Un trait le féduit, mais ne le gouverne pas.

Enfin nos orateurs, pour infpirer de la confiance au peuple, lui difent fans ceffe, qu'une puiffance fondée fur l'injuftice & la perfidie, ne fauroit fubfifter. Sans doute, fi les autres nations n'étoient pas auffi perfides, auffi injuftes qu'elle. Mais le règne des vertus eft paffé, & c'eft à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

Mon cher Anacharfis, quand je réfléchis à l'immenfe carrière que Philippe a parcourue dans un fi petit nombre d'années, quand je penfe à cet affemblage de qualités éminentes & de circonftances favorables dont je viens d'efquiffer le tableau, je ne puis m'empêcher de conclure que Philippe eft fait pour afferv̂ir la Grèce.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Du même jour que les deux précédentes.

J'adore Philippe. Il aime la gloire, les talens, les femmes & le vin. Sur le trône, le plus grand des Rois; dans la fociété, le plus aimable des hommes. Comme il fait valoir l'efprit des autres! comme les autres font enchantés du fien! Quelle facilité dans le caractère! quelle politeffe dans les manières! que de goût dans tout ce qu'il dit! que de graces dans tout ce qu'il fait!

Le roi de Macédoine eft quelquefois obligé de traiter durement les vaincus; mais Philippe eft humain, doux, affable, effentiellement bon: j'en fuis certain; car il veut être aimé; & de plus, j'ai ouï dire à je ne fais qui, c'eft peut-être à moi, qu'on n'eft pas méchant quand on eft fi gai.

Sa colère s'allume & s'éteint dans un moment. Sans fiel, fans rancune, il eft au deffus de l'offence comme de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'injures à la tribune; fes fujets mêmes lui difent quelquefois des vérités choquantes. Il répond qu'il a des obligations aux premiers, parce qu'ils le corrigent de fes foibleffes; aux feconds, parce qu'ils l'inftruifent de fes devoirs. Une femme du peuple fe préfente & le prie de terminer fon affaire.—„ Je n'en ai pas le temps.—Pourquoi „ donc reftez-vous fur le trône?„—Ce mot l'arrête, & fur-le-champ il fe fait rapporter tous les procès qui étoient en fouffrance. Une autre fois il s'endort pendant la plaidoirie, & n'en condamne pas moins une des parties à payer une certaine fomme. „ J'en appelle, s'écrie-t-elle auffitôt.—A qui „ donc?—Au Roi plus attentif. „ A l'inftant il revoit l'affaire, reconnoit fon erreur, & paie lui-même l'amende.

Voulez-

Voulez-vous ſavoir s'il oublie les ſervices? Il en avoit reçu de Philon, pendant qu'il étoit en ôtage à Thèbes, il y a dix ans au moins. Dernièrement les Thébains lui envoyèrent des députés. Philon étoit du nombre. Le Roi voulut le combler de biens; & n'eſſuyant que des refus: pourquoi, lui dit-il, m'enviez-vous la gloire & le plaiſir de vous vaincre en bienfaits.

A la priſe d'une ville, un des priſonniers qu'on expoſoit en vente, réclamoit ſon amitié. Le Roi ſurpris le fit approcher; il étoit aſſis. L'inconnu lui dit à l'oreille: Laiſſez tomber votre robe, vous n'êtes pas dans une poſition décente. Il a raiſon, s'écria Philippe; il eſt de mes amis, qu'on lui ôte ſes fers.

J'aurois mille traits à vous raconter de ſa douceur & de ſa modération. Ses courtiſans vouloient qu'il ſévit contre Nicanor, qui ne ceſſoit de blâmer ſon adminiſtration & ſa conduite. Il leur répondit: « Cet homme n'eſt pas le plus mé-,, chant des Macédoniens; c'eſt peut-être moi qui ai tort de ,, l'avoir négligé.,, Il prit des informations; il ſut que Nicanor étoit aigri par le beſoin, & vint à ſon ſecours. Comme Nicanor ne parloit plus de ſon bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit aux délateurs: ,, Vous voyez bien qu'il ,, dépend d'un Roi d'exciter ou d'arrêter les plaintes de ſes ,, ſujets.,, Un autre ſe permettoit contre lui des plaiſanteries amères & pleines d'eſprit. On lui propoſoit de l'exiler. ,, Je n'en ferai rien, répondit-il; il iroit dire par-tout ce qu'il ,, dit ici.,,

Au ſiège d'une place, il eut la clavicule caſſée d'un coup de pierre. Son chirurgien le panſoit & lui demandoit une grace. ,, Je ne puis pas la refuſer, lui dit Philippe en riant, ,, tu me tiens à la gorge.*,,

Sa cour eſt l'aſyle des talens & des plaiſirs. La magnificence brille dans ſes fêtes, la gaieté dans ſes ſoupers. Voilà des faits. Je me ſoucie fort peu de ſon ambition. Croyez-vous qu'on ſoit bien malheureux de vivre ſous un tel prince? S'il vient nous attaquer, nous nous battrons; ſi nous ſommes vaincus, nous en ſerons quittes pour rire & boire avec lui.

* Le texte dit: ,, Prends tout ce que tu voudras, tu tiens la clef dans ,, ta main.,, Le mot grec qui ſignifie *clavicule*, déſigne auſſi une *clef*.

SOUS L'ARCHONTE CALLIMAQUE.

Dans la 4e. année de la 107e. olympiade.

(Depuis le 30 Juin de l'an 349 jusqu'au 18 Juillet de l'an 348 avant J. C.)

Pendant que nous étions en Egypte & en Perfe, nous profitions de toutes les occafions pour inftruire nos amis d'Athènes des détails de notre voyage. Je n'ai trouvé dans mes papiers que ce fragment d'une lettre que j'écrivis à Apollodore, quelque temps après notre arrivée à Suze, une des capitales de la Perfe.

FRAGMENT D'UNE LETTRE D'ANACHARSIS.

Nous avons parcouru plufieurs provinces de ce vafte empire. A Perfépolis, outre des tombeaux creufés dans le roc, à une très-grande élévation, le palais des Rois a étonné nos regards familiarifés, depuis quelques années, avec les monumens de l'Egypte. Il fut conftruit, dit-on, il y a près de deux fiècles, fous le règne de Darius fils d'Hyftafpe, par des ouvriers Egyptiens, que Cambyfe avoit amenés en Perfe. Une triple enceinte de murs, dont l'une a 60 coudées de hauteur,* des portes d'airain, des colonnes fans nombre, quelques unes hautes de 70 piés †; de grands quartiers de marbre, chargés d'une infinité de figures en bas-reliefs; des fouterreins où font dépofées des fommes immenfes: tout y refpire la magnificence & la crainte; car ce palais fert en même temps de citadelle.

Les rois de Perfe en ont fait élever d'autres, moins fomptueux, à la vérité, mais d'une beauté furprenante, à Suze, à Ecbatane, dans toutes les villes où ils paffent les différentes faifons de l'année.

Ils ont auffi de grands parcs qu'ils nomment paradis, & qui font divifés en deux parties. Dans l'une, armés de flèches & de javelots, ils pourfuivent à cheval, à travers les forêts, les bêtes fauves qu'ils ont foin d'y renfermer. Dans l'autre, où l'art du jardinage a épuifé fes efforts, ils cultivent les plus belles fleurs, & recueillent les meilleurs fruits: ils ne font pas moins jaloux d'y élever des arbres fuperbes, qu'ils difpofent communément en quinconces. On trouve, en différens endroits, de femblables paradis, appartenans aux Satrapes ou à de grands feigneurs.

Cependant nous avons encore été plus frappés de la pro-

* 85 de nos piés. † 66 de nos piés 1 pouce 4 lignes.

tection éclatante que le ſouverain accorde à la culture des terres, non par des volontés paſſagères, mais par cette vigilance éclairée, qui a plus de pouvoir que les édits & les lois. De diſtrict en diſtrict, il établit deux intendans, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil. Le premier eſt chargé de maintenir la tranquillité publique; le ſecond, de hâter les progrès de l'induſtrie & de l'agriculture. Si l'un ne s'acquitte pas de ſes devoirs, l'autre a le droit de s'en plaindre au gouverneur de la province, & au ſouverain lui-même, qui, de temps en temps, parcourt une partie de ſes états. Apperçoit-il des campagnes couvertes d'arbres, de moiſſons, & de toutes les productions dont le ſol eſt ſuſceptible? il comble d'honneurs les deux chefs, & augmente leur département. Trouve-t-il des terres incultes? ils ſont auſſitôt révoqués & remplacés. Des commiſſaires incorruptibles, & revêtus de ſon autorité, exercent la même juſtice dans les cantons où il ne voyage pas.

En Egypte, nous entendions ſouvent parler, avec les plus grands éloges, de cet Arſame que le roi de Perſe avoit, depuis pluſieurs années, appelé à ſon conſeil. Dans les ports de Phénicie, on nous montroit des citadelles nouvellement conſtruites, quantité de vaiſſeaux de guerre ſur le chantier, des bois & des agrès qu'on apportoit de toutes parts: on devoit ces avantages à la vigilance d'Arſame. Des citoyens utiles nous diſoient: Notre commerce étoit menacé d'une ruine prochaine; le crédit d'Arſame l'a ſoutenu. On apprenoit en même temps, que l'île importante de Chypre, après avoir long-temps éprouvé les maux de l'anarchie, venoit de ſe ſoumettre à la Perſe; & c'étoit le fruit de la politique d'Arſame. Dans l'intérieur du royaume, de vieux officiers nous diſoient, les larmes aux yeux: Nous avions bien ſervi le Roi, mais dans la diſtribution des graces, on nous avoit oubliés: nous nous ſommes adreſſés à Arſame, ſans le connoître; il nous a procuré une vieilleſſe heureuſe, & ne l'a dit à perſonne. Un particulier ajoutoit: Arſame, prévenu par mes ennemis, crut devoir employer contre moi la voie de l'autorité; bientôt convaincu de mon innocence, il m'appela: je le trouvai plus affligé que je ne l'étois moi même; il me pria de l'aider à réparer une injuſtice dont ſon ame gémiſſoit, & me fit promettre de recourir à lui toutes les fois que j'aurois beſoin de protection. Je ne l'ai jamais imploré en vain.

Par-tout ſon influence ſecrète donnoit de l'activité aux eſprits; les militaires ſe félicitoient de l'émulation qu'il entretenoit parmi eux, & les peuples, de la paix qu'il leur avoit ménagée, malgré des obſtacles preſque inſurmontables. En-

fin

enfin la nation étoit remontée par ses soins, à cette haute considération que des guerres malheureuses lui avoient fait perdre parmi les puissances étrangères.

Arsame n'est plus dans le ministère. Il coule des jours tranquilles dans son paradis, éloigné de Suze d'environ 40 parasanges.* Ses amis lui sont restés ; ceux dont il faisoit si bien valoir le mérite, se sont souvenus de ses bienfaits ou de ses promesses. Tous se rendent auprès de lui avec plus d'empressement que s'il étoit encore en place.

Le hasard nous a conduits dans sa charmante retraite. Ses bontés nous y retiennent depuis plusieurs mois ; & je ne sais si nous pourrons nous arracher d'une société qu'Athènes seule auroit pu rassembler dans le temps que la politesse, la décence & le bon goût régnoient le plus dans cette ville.

Elle fait le bonheur d'Arsame ; il en fait les délices. Sa conversation est animée, facile, intéressante, souvent relevée par des saillies qui lui échappent comme des éclairs ; toujours embellie par les graces & par une gaieté, qui se communique, ainsi que son bonheur, à tout ce qui l'entoure. Jamais aucune prétention dans ce qu'il dit ; jamais d'expressions impropres ni recherchées, & cependant la plus parfaite bienséance au milieu du plus grand abandon : c'est le ton d'un homme qui possède, au plus haut degré, le don de plaire, & le sentiment exquis des convenances.

Cet heureux accord le frappe vivement, quand il le retrouve, ou qu'il le suppose dans les autres. Il écoute avec une attention obligeante ; il applaudit avec transport à un trait d'esprit, pourvu qu'il soit rapide ; à une pensée neuve, pourvu qu'elle soit juste ; à un grand sentiment, dès qu'il n'est pas exagéré.

Dans le commerce de l'amitié, ses agrémens plus développés encore, semblent, à chaque moment, se montrer pour la première fois. Il apporte, dans les liaisons moins étroites, une facilité de mœurs, dont Aristote avoit conçu le modèle. On rencontre souvent, me disoit un jour ce philosophe, des caractères si foibles, qu'ils approuvent tout pour ne blesser personne ; d'autres si difficiles, qu'ils n'approuvent rien, au risque de déplaire à tout le monde. Il est un milieu qui n'a point de nom dans notre langue, parce que très peu de gens savent le saisir. C'est une disposition naturelle, qui, sans avoir la réalité de l'amitié, en a les apparences, & en quelque façon les douceurs : celui qui en est doué, évite également de flatter & de choquer l'amour-propre de qui que ce soit ; il pardonne les foiblesses, supporte les défauts, ne se fait pas un mérite de relever les ridicules, n'est point empressé à don-

* Environs 75 lieues et un tiers.

ner des avis, & fait mettre tant de proportion & de vérité dans les égards & l'intérêt qu'il témoigne, que tous les cœurs croient avoir obtenu dans le sien, le degré d'affection ou d'estime qu'ils désirent.

Tel est le charme qui les attire & les fixe auprès d'Arsame; espèce de bienveillance générale, d'autant plus attrayante chez lui, qu'elle s'unit sans effort à l'éclat de la gloire & à la simplicité de la modestie. Une fois, en sa présence, l'occasion s'offrit d'indiquer quelques unes de ses grandes qualités; il se hâta de relever ses défauts. Une autre fois, il s'agissoit des opérations qu'il dirigea pendant son ministère: nous voulûmes lui parler de ses succès; il nous parla de ses fautes.

Son cœur, aisément ému, s'enflamme au récit d'une belle action, & s'attendrit sur le sort du malheureux, dont il excite la reconnoissance sans l'exiger. Dans sa maison, autour de sa demeure, tout se ressent de cette bonté généreuse qui prévient tous les vœux, & suffit à tous les besoins. Déjà des terres abandonnées, se sont couvertes de moissons; déjà les pauvres habitans des campagnes voisines, prévenus par ses bienfaits, lui offrent un tribut d'amour qui le touche plus que leur respect.

Mon cher Apollodore, c'est à l'histoire qu'il appartient de mettre à sa place un ministre qui, dépositaire de toute la faveur, & n'ayant aucune espèce de flatteurs à ses gages, n'ambitionna jamais que la gloire & le bonheur de sa nation. Je vous ai fait part des premières impressions que nous avons reçues auprès de lui. Je rappellerai peut-être dans la suite d'autres traits de son caractère. Vous me le pardonnerez sans doute: des voyageurs ne doivent point négliger de si riches détails; car enfin la description d'un grand homme vaut bien celle d'un grand édifice.

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous savez qu'au voisinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend, le long de la mer, la Chalcidique, où s'établirent autrefois plusieurs colonies Grecques, dont Olynthe est la principale. C'est une ville forte, opulente, très peuplée, & qui, placée en partie sur une hauteur, attire de loin les regards par la beauté de ses édifices & la grandeur de son enceinte.

Ses habitans ont donné plus d'une fois des preuves éclatantes de leur valeur. Quand Philippe monta sur le trône, ils étoient sur le point de conclure une alliance avec nous. Il sut la détourner, en nous séduisant par des promesses, eux par des bienfaits; il augmenta leurs domaines par la cession d'Anthémonte & de Potidée, dont il s'étoit rendu maître. Touchés

chés de ces avances généreuses, ils l'ont laissé pendant plusieurs années s'agrandir impunément ; &, si par hasard ils en concevoient de l'ombrage, il faisoit partir aussitôt des ambassadeurs qui, soutenus des nombreux partisans qu'il avoit eu le temps de se ménager dans la ville, calmoient facilement ces alarmes passagères.

Ils avoient enfin ouvert les yeux, & résolu de se jeter entre nos bras ; d'ailleurs ils refusoient depuis long-temps de livrer au Roi deux de ses frères d'un autre lit, qui s'étoient réfugiés chez eux, & qui pouvoient avoir des prétentions au trône de Macédoine. Il se sert aujourd'hui de ces prétextes pour effectuer le dessein, conçu depuis long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ses états. Il s'est emparé sans effort de quelques villes de la contrée ; les autres tomberont bientôt entre ses mains. Olynthe est menacée d'un siège ; ses députés ont imploré notre secours. Démosthène a parlé pour eux ; & son avis a prévalu, malgré l'opposition de Démade, orateur éloquent, mais soupçonné d'intelligence avec Philippe.

Charès est parti avec 30 galères & 2000 hommes armés à la légère ; il a trouvé sur la côte voisine d'Olynthe, un petit corps de mercenaires au service du roi de Macédoine ; &, content de l'avoir mis en fuite, & d'avoir pris le chef, surnommé le Coq, il est venu jouir de son triomphe au milieu de nous. Les Olynthiens n'ont pas été secourus ; mais, après des sacrifices en actions de graces, notre général a donné dans la place publique un repas au peuple, qui, dans l'ivresse de sa joie, lui a décerné une couronne d'or.

Cependant Olynthe nous ayant envoyé de nouveaux députés, nous avons fait partir 18 galères, 4000 soldats étrangers armés à la légère, & 150 chevaux, sous la conduite de Charidême, qui ne surpasse Charès qu'en scélératesse. Après avoir ravagé la contrée voisine, il est entré dans la ville, où tous les jours il se signale par son intempérance & ses débauches.

Quoique bien des gens soutiennent ici que cette guerre nous est étrangère, je suis persuadé que rien n'est si essentiel pour les Athéniens que la conservation d'Olynthe. Si Philippe s'en empare, qui l'empêchera de venir dans l'Attique ? Il ne reste plus entre lui & nous que les Thessaliens qui sont ses alliés, les Thébains qui sont nos ennemis, & les Phocéens, trop foibles pour se défendre eux-mêmes.

LETTRE DE NICÉTAS.

Je n'attendois qu'une imprudence de Philippe : il craignoit & ménageoit les Olynthiens ; tout-à-coup on l'a vu s'appro-

cher de leurs murailles, à la diftance de 40 ftades*. Ils lui ont envoyé des députés. „ Il faut que vous fortiez de la „ ville, ou moi de la Macédoine. „ Voilà fa réponfe. Il a donc oublié que dans ces derniers temps, ils contraignirent fon père Amyntas à leur céder une partie de fon royaume, & qu'ils opposèrent enfuite la plus longue réfiftance à l'effort de fes armes, jointes à celles des Lacédémoniens, dont il avoit imploré l'affiftance.

On dit qu'en arrivant il les a mis en fuite. Mais comment pourra-t-il franchir ces murs que l'art a fortifiés, & qui font défendus par une armée entière? Il faut compter d'abord plus de 10000 hommes d'infanterie & 1000 de cavalerie, levés dans la Chalcidique; enfuite quantité de braves guerriers que les affiégés ont reçus de leurs anciens alliés; joignez-y les troupes de Charidème, & le nouveau renfort de 2000 hommes pefamment armés, & de 300 cavaliers, tous Athéniens, que nous venons de faire partir.

Philippe n'eût jamais entrepris cette expédition, s'il en eût prévu les fuites; il a cru tout emporter d'emblée. Une autre inquiétude le dévore en fecret. Les Theffaliens fes alliés feront bientôt au nombre de fes ennemis; il leur avoit enlevé la ville de Pagafe, ils la demandent; il comptoit fortifier Magnéfie, ils s'y oppofent; il perçoit des droits dans leurs ports & dans leurs marchés, ils veulent fe les réferver. S'il en eft privé, comment payera-t-il cette armée nombreufe de mercenaires qui fait toute fa force? On préfume d'un autre côté, que les Illyriens & les Péoniens, peu façonnés à la fervitude, fecoueront bientôt le joug d'un prince que fes victoires ont rendu infolent.

Que n'euffions-nous pas donné pour fufciter les Olynthiens contre lui? L'évènement a furpaffé notre attente. Vous apprendrez bientôt que la puiffance & la gloire de Philippe fe font brifées contre les remparts d'Olynthe.

LETTRE D'APPOLLODORE.

Philippe entretenoit des intelligences dans l'Eubée; il y faifoit paffer fecrètement des troupes. Déjà la plupart des villes étoient gagnées. Maître de cette île, il l'eût été bientôt de la Grèce entière. A la prière de Plutarque d'Erétrie, nous fîmes partir Phocion avec un petit nombre de cavaliers & de fantaffins. Nous comptions fur les partifans de la liberté, & fur les étrangers que Plutarque avoit à fa folde,

* Environ un lieue & demie.

Mais

Mais la corruption avoit fait de si grands progrès, que toute l'île se souleva contre nous, que Phocion courut le plus grand danger, & que nous fîmes marcher le reste de la cavalerie.

Phocion occupoit une éminence qu'un ravin profond séparoit de la plaine de Tamynes. Les ennemis, qui le tenoient assiégé depuis quelque temps, résolurent enfin de le déposter. Il les vit s'avancer, & resta tranquille. Mais Plutarque, au mépris de ses ordres, sortit des retranchemens à la tete des troupes étrangères ; il fut suivi de nos cavaliers ; les uns & les autres attaquèrent en désordre, & furent mis en fuite. Tout le camp frémissoit d'indignation ; mais Phocion contenoit la valeur des soldats, sous prétexte que les sacrifices n'étoient pas favorables. Dès qu'il vit les ennemis abattre l'enceinte du camp, il donna le signal, les repoussa vivement, & les poursuivit dans la plaine : le combat fut meurtrier, & la victoire complète. L'orateur Eschine en a apporté la nouvelle. Il s'étoit distingué dans l'action.

Phocion a chassé d'Erétrie ce Plutarque qui la tyrannisoit, & de l'Eubée, tous ces petits despotes qui s'étoient vendus à Philippe. Il a mis une garnison dans le fort de Zarétra, pour assurer l'indépendance de l'île ; &, après une campagne que les connoisseurs admirent, il est venu se confondre avec les citoyens d'Athènes.

Vous jugerez de sa sagesse & de son humanité, par ces deux traits. Avant la bataille, il défendit aux officiers d'empêcher la désertion, qui les délivroit d'une foule de lâches & de mutins ; après la victoire, il ordonna de relâcher tous les prisonniers Grecs, de peur que le peuple n'exerçât sur eux des actes de vengeance & de cruauté.

Dans une de nos dernières conversations, Théodore nous entretint de la nature & du mouvement des astres. Pour tout compliment, Diogène lui demanda s'il y avoit long-temps qu'il étoit descendu du ciel. Panthion nous lut ensuite un ouvrage d'une excessive longueur. Diogène, assis auprès de lui, jetoit par intervalles les yeux sur le manuscrit, et s'étant apperçu qu'il tendoit à sa fin : Terre, terre ! s'écria-t-il ; mes amis, encore un moment de patience !

Un instant après, on demandoit à quelles marques un étranger arrivant dans une ville, reconnoîtroit qu'on y néglige l'éducation. Platon répondit : „ Si l'on y a besoin de médecins et de juges. „

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHILE.

La 1re. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 18 Juillet de l'an 348, jusqu'au 8 Juillet de l'an 347 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Ces jours passés, nous promenant hors de la porte de Thrace, nous vîmes un homme à cheval arriver à toute bride. Nous l'arrêtâmes: d'où venez-vous? Savez-vous quelque chose du siège d'Olynthe? J'étois allé à Potidée, nous dit-il; à mon retour, je n'ai plus vu Olynthe. A ces mots, il nous quitte & disparoit. Nous rentrâmes, &, quelques momens après, le désastre de cette ville répandit par-tout la consternation.

Olynthe n'est plus; ses richesses, ses forces, ses alliés, 14000 hommes que nous lui avions envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la sauver. Philippe, repoussé à tous les assauts, perdoit journellement du monde. Mais des traîtres qu'elle renfermoit dans son sein, hâtoient tous les jours l'instant de sa ruine. Il avoit acheté ses magistrats & ses généraux. Les principaux d'entre eux, Euthycrate & Lasthène, lui livrèrent une fois 500 cavaliers qu'ils commandoient, &, après d'autres trahisons non moins funestes, l'introduisirent dans la ville, qui fut aussitôt abandonnée au pillage. Maisons, portiques, temples; la flamme & le fer ont tout détruit; & bientôt on se demandera où elle étoit située. Philippe a fait vendre les habitans, & mettre à mort deux de ses frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asyle.

La Grèce est dans l'épouvante; elle craint pour sa puissance & pour sa liberté. On se voit partout entouré d'espions & d'ennemis. Comment se garantir de la vénalité des ames? Comment se défendre contre un prince qui dit souvent, & qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête de somme, chargée d'or, ne puisse aisément franchir? Les autres nations ont applaudi aux décrets foudroyans que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les Olynthiens. Il faut rendre justice aux vainqueurs; indignés de cette perfidie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate & Lasthène s'en sont plaints à Philippe, qui leur a répondu: „Les soldats Macédoniens sont encore bien grossiers; „ ils nomment chaque chose par son nom.„

Tandis que les Olynthiens, chargés de fers, pleuroient assis sur les cendres de leur patrie, ou se traînoient par troupeaux

dans

dans les chemins publics, à la ſuite de leurs nouveaux maîtres, Philippe oſoit remercier le ciel des maux dont il étoit l'auteur, & célébroit des jeux ſuperbes en l'honneur de Jupiter Olympien. Il avoit appelé les artiſtes les plus diſtingués, les acteurs les plus habiles. Ils furent admis au repas qui termina ces fêtes odieuſes. Là, dans l'ivreſſe de la victoire & des plaiſirs, le Roi s'empreſſoit de prévenir ou de ſatisfaire les vœux des aſſiſtans, de leur prodiguer ſes bienfaits ou ſes promeſſes. Satyrus, cet acteur qui excelle dans le comique, gardoit un morne ſilence. Philippe s'en apperçut, & lui en fit des reproches: „ Eh quoi! lui diſoit-il, doutez-vous de ma „ généroſité, de mon eſtime? Navez-vous point de grace à „ ſolliciter? „ Il en eſt une, répondit Satyrus, qui dépend uniquement de vous; mais je crains un refus. " Parlez, dit „ Philippe, & ſoyez ſûr d'obtenir tout ce que vous deman- „ derez. „

„ J'avois, reprit l'acteur, des liaiſons étroites d'hoſpitalité „ et d'amitié avec Apollophane de Pydna. On le fit mourir ſur „ de fauſſes imputations. Il ne laiſſa que deux filles, très jeunes „ encore. Leurs parens, pour les mettre en lieu de ſûreté, „ les firent paſſer à Olynthe. Elles ſont dans les fers; elles „ ſont à vous, & j'oſe les réclamer. Je n'ai d'autre intérêt „ que celui de leur honneur. Mon deſſein eſt de leur con- „ ſtituer des dots, de leur choiſir des époux, & d'empêcher „ qu'elles ne faſſent rien qui ſoit indigne de leur père & de „ ſon ami. „ Toute la ſalle retentit des applaudiſſemens que méritoit Satyrus; & Philippe, plus ému que les autres, lui fit remettre à l'inſtant les deux jeunes captives. Ce trait de clémence eſt d'autant plus beau, qu'Apollophane fut accuſé d'avoir avec d'autres conjurés, privé de la vie & de la couronne Alexandre, frère de Philippe.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle ſe perpétue ſans incidens remarquables. Faſſe le ciel qu'elle ne ſe termine pas comme celle d'Olynthe!

LETTRE DE NICÉTAS.

Je ne m'attendois pas au malheur des Olynthiens, parce que je ne devois pas m'attendre à leur aveuglement. S'ils ont péri, c'eſt pour n'avoir pas étouffé dans ſon origine le parti de Philippe. Ils avoient à la tête de leur cavalerie, Apollonide, habile général, excellent citoyen: on le bannit tout-à-coup, parce que les partiſans de Philippe étoient parvenus à le rendre ſuſpect. Laſthène qu'on met à ſa place, Euthycrate qu'on lui aſſocie, avoient reçu de la Macédoine des bois de conſtruction, des troupeaux de bœufs et d'autres richeſſes,

richesses, qu'ils n'étoient pas en état d'acquérir ; leurs liaisons avec Philippe étoit avérée, & les Olynthiens ne s'en apperçoivent pas. Pendant le siège, les mesures des chefs sont visiblement concertées avec le Roi, & les Olynthiens persistent dans leur aveuglement. On savoit par-tout qu'il avoit soumis les villes de la Chalcidique, plutôt à force de présens que par la valeur de ses troupes, & cet exemple est perdu pour les Olynthiens.

Celui d'Euthycrate & de Lasthène effrayera désormais les lâches qui seroient capables d'une pareille infamie. Ces deux misérables ont péri misérablement. Philippe, qui emploie les traîtres, & les méprise, a cru devoir livrer ceux-ci aux outrages de ses soldats, qui ont fini par les mettre en pièces.

La prise d'Olynthe, au lieu de détruire nos espérances, ne sert qu'à les relever. Nos orateurs ont enflammé les esprits. Nous avons envoyé un grand nombre d'ambassadeurs. Ils iront partout chercher des ennemis à Philippe, & indiquer une diète générale, pour y délibérer sur la guerre. Elle doit se tenir ici. Eschine s'est rendu chez les Arcadiens, qui ont promis d'accéder à la ligue. Les autres nations commencent à se remuer ; toute la Grèce sera bientôt sous les armes.

La république ne ménage plus rien. Outre les décrets portés contre ceux qui ont perdu Olynthe, nous avons publiquement accueilli ceux de ses habitans qui avoient échappé aux flammes & à l'esclavage. A tant d'actes de vigueur, Philippe reconnoîtra qu'il ne s'agit plus entre nous & lui d'attaques furtives, de plaintes, de négociations & de projets de paix.

LETTRE D'APOLLODORE.

Le 15 de thargélion *.

Vous partagerez notre douleur. Une mort imprévue vient de nous enlever Platon. Ce fut le 7 de ce mois†, le jour même de sa naissance. Il n'avoit pu se dispenser de se trouver à un repas de noce : j'étois auprès de lui : il ne mangea, comme il faisoit souvent, que quelques olives. Jamais il ne

* Le 25 mai 347 avant J. C.

† Le 17 de mai 347 avant J. C. Je ne donne pas cette date comme certaine ; on sait que les chronologistes se partagent sur l'année et sur le jour où mourut Platon ; mais il paroît que la différence ne peut être que de quelques mois.

fut

fut si aimable, jamais sa santé ne nous avoit donné de si belles espérances. Dans le temps que je l'en félicitois, il se trouve mal, perd connoissance, & tombe entre mes bras. Tous les secours furent inutiles; nous le fîmes transporter chez lui. Nous vîmes sur sa table les dernières lignes qu'il avoit écrites quelques momens auparavant, & les corrections qu'il faisoit par intervalles à son traité de la république; nous les arrosâmes de nos pleurs. Les regrets du public, les larmes de ses amis, l'ont accompagné au tombeau. Il est inhumé auprès de l'Académie. Il avoit 81 ans révolus.

Son testament contient l'état de ses biens: deux maisons de campagne; trois mines en argent comptant*; quatre esclaves; deux vases d'argent; pesant l'un 165 drachmes, l'autre 45; un anneau d'or; la boucle d'oreille de même métal, qu'il portoit dans son enfance. Il déclare n'avoir aucune dette; il lègue une de ses maisons de campagne au fils d'Adimante son frère, & donne la liberté à Diane, dont le zèle & les soins méritoient cette marque de reconnoissance. Il règle de plus tout ce qui concerne ses funérailles & son tombeau. Speusippe son neveu est nommé parmi les exécuteurs de ses dernières volontés, & doit le remplacer à l'Académie.

Parmi ses papiers, on a trouvé des lettres qui roulent sur des matières de Philosophie. Il nous avoit dit plus d'une fois, qu'étant en Sicile, il avoit eu avec le jeune Denys, roi de Syracuse, quelques légers entretiens sur la nature du premier principe & sur l'origine du mal; que Denys joignant à de si foibles notions, ses propres idées, & celles de quelques autres philosophes, les avoit exposées dans un ouvrage qui ne dévoile que son ignorance.

Quelque temps après le retour de Platon, le Roi lui envoya le philosophe Archédémus, pour le prier d'éclaircir des doutes qui l'inquiétoient. Platon, dans sa réponse que je viens de lire, n'ose pas s'expliquer sur le premier principe; il craint que la lettre ne s'égare. Ce qu'il ajoute m'a singulièrement étonné; je vais vous le rapporter en substance:

„ Vous me demandez, fils de Denys, quelle est la cause „ des maux qui affligent l'univers. Un jour, dans votre jar- „ din, à l'ombre de ces lauriers, vous me dites que vous l'aviez „ découverte. Je vous répondis que je m'étois occupé toute „ ma vie de ce problême, & que je n'avois trouvé jusqu'à „ présent personne qui l'eût pu résoudre. Je soupçonne que „ frappé d'un premier trait de lumière, vous vous êtes depuis „ livré avec une nouvelle ardeur à ces recherches; mais que

* 270 livres.

„ n'ayant

„ n'ayant pas de principes fixes, vous avez laiſſé votre eſprit
„ courir ſans frein & ſans guide après de fauſſes apparences.
„ Vous n'êtes pas le ſeul à qui cela ſoit arrivé. Tous ceux
„ à qui j'ai communiqué ma doctrine, ont été dans les com-
„ mencemens plus ou moins tourmentés de pareilles incer-
„ titudes. Voici le moyen de diſſiper les vôtres. Archédé-
„ mus vous porte ma première réponſe. Vous la méditerez
„ à loiſir. Vous la comparerez avec celles des autres philo-
„ ſophes. Si elle vous préſente de nouvelles difficultés, Ar-
„ chédémus reviendra, & n'aura pas fait deux ou trois voyages,
„ que vous verrez vos doutes diſparoître.

„ Mais gardez-vous de parler de ces matières devant tout
„ le monde. Ce qui excite l'admiration & l'enthouſiaſme
„ des uns, feroit pour les autres un ſujet de mépris & de riſée.
„ Mes dogmes ſoumis à un long examen, en ſortent comme
„ l'or purifié dans le creuſet. J'ai vu de bons eſprits qui,
„ après trente ans de méditations, ont enfin avoué qu'ils ne
„ trouvoient plus qu'évidence & certitude, où ils n'avoient
„ pendant ſi long-temps trouvé qu'incertitude & obſcurité.
„ Mais je vous l'ai déjà dit, il ne faut traiter que de vive
„ voix un ſujet ſi relevé. Je n'ai jamais expoſé, je n'expo-
„ ſerai jamais par écrit mes vrais ſentimens. Je n'ai publié
„ que ceux de Socrate. Adieu, ſoyez docile à mes conſeils,
„ & brûlez ma lettre après l'avoir lue pluſieurs fois. „

Quoi! les écrits de Platon ne contiennent pas ſes vrais ſentimens ſur l'origine du mal: Quoi! il s'eſt fait un devoir de les cacher au public, lorſqu'il a développé avec tant d'éloquence le ſyſtême de Timée de Locres? Vous ſavez bien que dans cet ouvrage, Socrate n'enſeigne point, & ne fait qu'écouter. Quelle eſt donc cette doctrine myſtérieuſe dont parle Platon? à quels diſciples l'a-t-il confiée? vous en a-t-il jamais parlé? je me perds dans une foule de conjectures....

La perte de Platon m'en occaſionne une autre à laquelle je ſuis très ſenſible. Ariſtote nous quitte. C'eſt pour quelques dégoûts que je vous raconterai à votre retour. Il ſe retire auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perſe a confié le gouvernement de la ville d'Atarnée en Myſie. Je regrette ſon amitié, ſes lumières, ſa converſation. Il m'a promis de revenir; mais quelle différence entre jouir & attendre! Hélas! il diſoit lui-même, d'après Pindare, que l'eſpérance n'eſt que le rêve d'un homme qui veille: j'applaudiſſois alors à ſa définition; je veux la trouver fauſſe aujourd'hui.

Je ſuis fâché de n'avoir pas recueilli ſes reparties. C'eſt lui qui, dans un entretien ſur l'amitié, s'écria tout-à-coup ſi plaiſamment:

ſamment: „ Oh mes amis! il n'y a pas d'amis.„ On lui demandoit à quoi ſervoit la philoſophie? „ A faire librement, „ dit-il, ce que la crainte des lois obligeroit de faire. „ D'où vient, lui diſoit hier quelqu'un, chez moi, qu'on ne peut s'arracher d'auprès des belles perſonnes? „ Queſtion d'aveu- „ gle „ répondit-il. Mais vous avez vécu avec lui, & vous ſavez que, bien qu'il ait plus de connoiſſances que perſonne au monde, il a peut-être encore plus d'eſprit que de connoiſ-ſances.

FIN DU TOME SECOND.